

**Université Lumière-Lyon 2**

Langues, Histoires et Civilisations des Mondes Anciens – UMR 5648

**Université de Tunis**

Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Département d'Histoire

---

Thèse d'Histoire et d'Archéologie islamiques

# **Bizerte et sa région**

## **Etude de géographie historique**

(Tome : 1)

Présentée et soutenue publiquement par :

**Mohamed Ali HBAIEB**

le 13-02-2009

Sous la direction de :

**Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)**

**Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)**

Devant un jury composé de :

Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)

Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)

Faouzi MAHFOUDH (Université de La Manouba-Tunisie)

Jean-Pierre VAN STAËVEL (Université Paris IV-La Sorbonne)

Laurent SCHNEIDER (MMSH-Aix-en-Provence)

Année universitaire : 2008-2009





*A mes parents*  
*A Lilia*



## *Remerciements*

Je tiens à remercier en premier lieu mes directeurs de thèse, Madame le professeur Mounira CHAPOUTOT-REMADI et Monsieur le professeur Pierre GUICHARD pour l'aide compétente qu'ils m'ont apportée et pour leur patience pour mener à bien un travail entamé il y a quelques années. Merci à M<sup>me</sup> CHAPOUTOT-REMADI pour ses conseils et ses incessants encouragements surtout durant les moments de doute par lesquels je suis passé. Un sincère remerciement va aussi à M. GUICHARD pour ses lectures, ses relectures et ses corrections.

Ma gratitude à l'égard de mes chers directeurs de thèse est grande et je ne peux que leur formuler la promesse de m'inscrire dans leur sillage pour un éventuel travail de recherche.

Je remercie les rapporteurs de cette thèse M. Faouzi MAHFOUDH et M. Jean-Pierre VAN STAËVEL pour l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail. Les discussions avec M. MAHFOUDH m'ont toujours été d'un grand apport et elles m'ont constamment conduit à trouver la bonne voie. Ma reconnaissance va également à Jean Pierre pour m'avoir offert son hospitalité à Lyon et pour sa vraie amitié.

J'adresse un respectueux remerciement à M. Laurent SCHNEIDER qui a bien voulu prendre part au jury de cette thèse et m'accueillir au sein de son équipe de fouille. La mission de juillet 2000 m'a été formatrice tant sur le plan scientifique que sur le plan humain.

Ma sincère et affectueuse gratitude va à ceux qui sont à l'origine de ma formation d'historien et d'archéologue : mes professeurs Radhi DAGHFOUS, Abdelhamid FENINA, et Sadok BEN BAAZIZ. Je suis redevable aussi à ma famille et à mes amis : Mohamed, Sodki, Moez et khaled, de l'aide qu'ils m'ont, directement ou indirectement, fournie.

Mes vifs remerciements vont aux différents instituts et laboratoires de recherche pour m'avoir accordé des aides et des subventions, à savoir : le *CIHAM* (Lyon), l'*UMR 5648* (Lyon), l'*IISME* (Paris), le *Laboratoire du Monde Arabo-Islamique Médiéval* (Tunis), l'*IRMC* (Tunis), l'*IFC* (Tunis) et la *Casa de Velasquez* (Madrid).

J'ai enfin une pensée particulière pour ma femme, Lilia, pour sa patience durant les dernières années de ma thèse et pour son tendre soutien. Je lui dis : la thèse est finie mais le chemin est encore long.



# SOMMAIRE

## *Volume I*

|   |     |
|---|-----|
| DEDICACE .....  | I   |
| REMERCIEMENTS.....  | II  |
| TRANSLITTÉRATION ET TRANSCRIPTION DE L'ARABE .....                            | IV  |
| ABREVIATIONS ET NOTICES.....  | V   |
| CARTE DE SITUATION DE LA REGION.....  | VII |
| <b>INTRODUCTION</b> .....   | 1   |
| <b><u>PREMIÈRE PARTIE : SOURCES ET CADRE GÉOGRAPHIQUE</u></b> .....           | 14  |
| CHAPITRE I : TEXTES, CARTOGRAPHIE ET DOCUMENTS D'ARCHIVES .....               | 15  |
| CHAPITRE II : DES DONNÉES FAVORABLES À UNE OCCUPATION PERMANENTE DU SOL ..... | 30  |
| <b><u>DEUXIÈME PARTIE : MONOGRAPHIES LOCALES</u></b> .....                    | 42  |
| CHAPITRE I : LES AGGLOMÉRATIONS CÔTIÈRES .....                                | 43  |
| CHAPITRE II : LES AGGLOMÉRATIONS DE L'ARRIÈRE PAYS .....                      | 373 |



## TRANSLITTÉRATION ET TRANSCRIPTION DE L'ARABE

Mis à part un certain nombre de mots ou termes dont la graphie a été consacrée par l'usage, le système de translittération suivi dans cette étude est celui qui est adopté par la revue *Arabica* :

|   |   |   |   |
|---|---|---|---|
| ا | ‘ | ذ | ḍ |
| ب | b | ط | ṭ |
| ت | t | ظ | ẓ |
| ث | ṯ | ع | ‘ |
| ج | ǧ | ف | f |
| ح | ḥ | ق | q |
| خ | ḫ | ك | k |
| د | d | ل | l |
| ر | r | م | m |
| ز | z | ن | n |
| س | s | ه | h |
| ش | š | و | w |
| ص | ṣ | ي | y |

Voyelles :

a, i, u, ā, ī, ū





## ABRÉVIATIONS ET NOTICES

### \*Reuves :

|                 |  |
|-----------------|--|
| <i>AIEO</i>     | <i>Annales de l'Institut d'Etudes Orientales (Alger)</i>                         |
| <i>Ant. Af.</i> | <i>Antiquités Africaines</i>   |
| <i>BAC</i>      | <i>Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques</i> |
| <i>BEO</i>      | <i>Bulletins d'Études Orientales</i>   |
| <i>CT</i>       | <i>Les Cahiers de Tunisie</i>  |
| <i>IBLA</i>     | <i>Institut des Belles Lettres Arabes</i>  |
| <i>ILS</i>      | <i>Islamic Law and Society</i>   |
| <i>MCV</i>      | <i>Mélanges de la Casa de Vélasquez</i>  |
| <i>R. Af</i>    | <i>Revue Africaine</i>   |
| <i>R. Ency.</i> | <i>Revue Encyclopédique</i>  |
| <i>REPPAL</i>   | <i>Revue des Etudes Phéniciennes-Puniques et des Antiquités Libyques</i>         |
| <i>RHM</i>      | <i>Revue d'Histoire Maghrébine (Époque moderne et contemporaine)</i>             |
| <i>ROMM</i>     | <i>Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée (devenue RMMM)</i>         |
| <i>RT</i>       | <i>Revue tunisienne</i>  |
| <i>RTSS</i>     | <i>Revue Tunisienne de Sciences Sociales</i>                                     |
| <i>SI</i>       | <i>Studia Islamica</i>   |

### \*Encyclopédies, collections, comptes rendus :

|                       |   |
|-----------------------|---|
| <i>CERES</i>          | <i>Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales</i>           |
| <i>CRAIBL</i>         | <i>Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions &amp; Belles-Lettres</i> |
| <i>EI</i>             | <i>Encyclopédie de l'Islam (anc. éd.)</i>                                 |
| <i>EI<sup>2</sup></i> | <i>Encyclopédie de l'Islam (nouv. éd.)</i>                                |
| <i>GAL</i>            | <i>Geschichte der Arabischen Litterature</i>                              |

### \*Autres abréviations :

|                        |  |
|------------------------|--|
| <i>AAT</i>             | <i>l'Atlas Archéologique de la Tunisie (ancienne édition)</i>  |
| <i>AAT<sup>2</sup></i> | <i>l'Atlas Archéologique de la Tunisie (nouvelle édition effectuée par le projet de la carte nationale des Sites Archéologiques et des Monuments historiques).</i> |
| <i>ANT</i>             | <i>Archives nationales de la Tunisie</i>   |
| <i>ASMB</i>            | <i>Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte</i>   |
| <i>BNT</i>             | <i>Bibliothèque Nationale de Tunis</i>   |
| <i>CPU</i>             | <i>centre de Publication Universitaire-Tunis</i>   |

Dj.            *Mont ou montagne. Nous utilisons cette abréviation dans un contexte de description géographique. Nous transcrivons, alors, le terme arabe "ğabal" si nous sommes dans un contexte historique (ex : ġabal Šu<sup>c</sup>ayb, Rās al-ğabal ...).*

ms.            *Manuscrit*

SHAT         *Service Historique de l'Armée de Terre Française*

- ✓ En général, la "hamza" (أ) initiale et la "tā' al-marbūṭa" (ة ou ة) ne sont pas indiquées.
- ✓ Les termes arabes, précédés d'un déterminant pluriel, ne s'accordent pas (ex : un *miḥrāb* / des *miḥrāb*). Ne seront suivis de "s" que les noms traditionnellement francisés et acceptés aujourd'hui par le dictionnaire français, comme : *Hafsides, Almohades, Almoravides*... dans certains cas, on peut utiliser le pluriel arabe (ex : *fqīh* → *fuqahā*)
- ✓ *Ibn* (fils de) n'est écrit intégralement que s'il est au début du nom (ex : Ibn Ḥaldūn) et il est abrégé à l'intérieur du nom (ex : <sup>c</sup>Abd al-Raḥmān b. Ḥaldūn).
- ✓ Pour cette étude je citerai le toponyme *Ṣafūra* (le nom médiéval de la région de Bizerte) avec "ص/س" (صطفورة) et il sera utilisé comme un nom féminin.
- ✓ Pour les dates, le premier nombre indique l'année de l'Hégire, le second correspond à celle de l'ère chrétienne. La concordance des ères a été établie selon les tables dressées par H.G. Cattenoz.  
Pour les siècles, le nombre en chiffres arabes est celui de l'ère hégirienne, et celui en chiffres romains de l'ère chrétienne (ex : 5<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle).

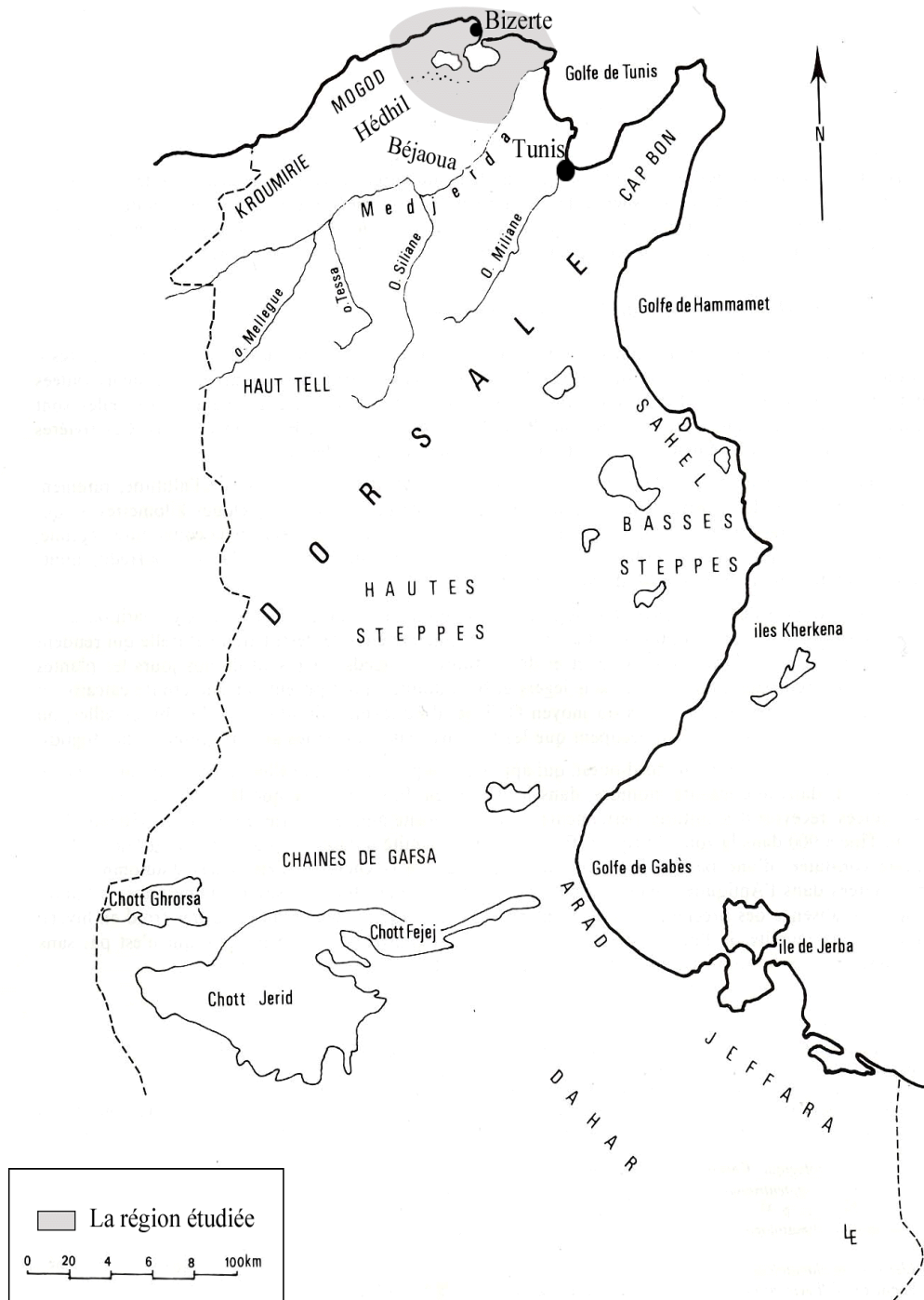


Fig. 1 : Carte de situation de la région dans la Tunisie actuelle\*

\* Le fond de cette carte est emprunté à J. Peyras, *Le Tell Nord-Est tunisien dans l'Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris, 1992.



# Introduction

---

*« La géographie historique vise à rendre compte des réalités géographiques d'un espace donné telles qu'elles se présentent à un moment donné (...). Elle n'est qu'une géographie rétrospective qui tend à reconstituer, sur un même territoire, les phases différentes de l'empreinte que les hommes y ont laissée, comme des pages ou des photographies superposables et plus ou moins effacées. Mais ces avatars d'une géographie historique, c'est sur le fond du terrain réel, tels que nous l'offrent nos connaissances positives, que nous les reconstituons ; et c'est bien nécessaire puisque ce que nous voulons mesurer, pour les comparer, ce sont les changements objectifs que le temps y produit »*

**Cl. Nicolet**, *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, 1988, p. 9-10.

## Cadre de la recherche :

Il y a maintenant plus d'une vingtaine d'années, les recherches universitaires concernant le patrimoine archéologique islamique de la Tunisie se concentraient sur des études monographiques de quelques grands centres urbains du pays. Tunis, Sousse, Sfax, Testour et quelques autres centres<sup>1</sup>, étaient à l'époque des sujets de thèses de plusieurs jeunes chercheurs, qui sont aujourd'hui les directeurs des recherches de l'actuelle génération des étudiants de l'Université tunisienne. L'histoire et l'évolution architecturale de ces villes, ainsi que le réexamen et l'enrichissement des contributions des pionniers de l'archéologie islamique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, étaient

---

<sup>1</sup> A. Daoulatli, *Tunis sous les Hafside, évolution urbaine et activité architecturale*, INAA, Tunis, 1976. ; M. Rammah, *Sousse des origines jusqu'à la conquête almohade*, Tunis, 1981 (inédite : en arabe) ; F. Mahfoudh, *La ville de Sfax : recherches d'archéologie monumentale et évolution urbaine*, Paris, 1988 (texte dactylographié) ; A. Saadaoui, *Testour, une ville morisque du Nord de la Tunisie*, Tunis, 1993.

<sup>2</sup> Nous pensons notamment aux travaux de Georges Marçais, de Lucien Golvin et d'Alexandre Lézine (Voir bibliographie).

alors les centres d'intérêt qui attireraient les recherches historico-archéologiques islamiques pendant les années soixante dix et quatre-vingt du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Mais depuis une dizaine d'années, notamment avec les progrès de l'archéologie, de nouveaux axes de recherche sont apparus. Si la ville reste un centre d'intérêt privilégié<sup>2</sup>, en raison de la nature de la documentation disponible, l'orientation vers les zones rurales (*al-bawādī*) et vers la ceinture des petites agglomérations qui entourent les pôles urbains, ne cesse de susciter de nouvelles recherches. Certes, l'intérêt accordé ces dernières années à la littérature juridique et aux sources biographiques et hagiographiques a aussi ouvert de nouvelles voies à la recherche archéologique. Le résultat de cette nouvelle tendance est l'apparition d'une série d'études qui s'intéressent au monde citadin, mais en le situant dans le contexte du monde rural environnant. En effet, *al-bādiya* ou *al-rīf*, qui signifient littéralement "la campagne", représentent l'arrière pays et la ceinture de l'espace urbain, désigné dans les sources arabes par *al-mağāl al-mutaḥaḍḍir* ou *al-mutamaddin*. De ce fait, aujourd'hui on est de plus en plus convaincu qu'une recherche sérieuse sur la ville (*al-madīna*), considérée de façon erronée pendant plusieurs années comme le seul acteur de l'histoire de l'Occident musulman, nécessite de la situer dans son contexte global, c'est à dire les campagnes qui l'entourent et aussi l'*archipel* des petits villages voisins<sup>3</sup>. Cette *ceinture/marge*, qui a, certainement, sa propre culture matérielle et intellectuelle par rapport au monde de la ville, est aujourd'hui un *espace/centre* dans les nouvelles recherches.

Vers la fin des années quatre-vingt, Mohamed Hassen a présenté un travail de synthèse, que l'on peut considérer comme le premier de son genre dans l'Université tunisienne. Dans sa thèse il est question des relations entre *al-madīna wa-l bādiya* en Ifriqiya pendant l'époque ḥafside<sup>4</sup>. Et depuis, une série de sujets de géographie

---

<sup>1</sup> Nous ajoutons à cette liste les recherches effectuées par d'autres professeurs et étudiants sur des dossiers d'études architecturales très spécifiques. La bibliographie à citer dépasse ce cadre, mais nous nous permettons de renvoyer, à titre d'exemples, aux travaux de N. Djelloul, sur les fortifications côtières de la Tunisie, de F. Mahfoudh et de A. Saadaoui sur divers sites et monuments de la Tunisie (Voir bibliographie).

<sup>2</sup> P. Cressier, M. Fierro et J. P. Van Staëvel (coord.), *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge, Aspects juridiques*, Casa de Velázquez & Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2000.

<sup>3</sup> F. Braudel, « Histoire et sciences sociales, la longue durée », *Annales*, oct.-déc. 1958, p. 738.

<sup>4</sup> M. Hassen, *Al-madīna wa-l bādiya bi Ifrīqiya fi-l 'ahd al-ḥafṣī*, Pub. de l'Université de Tunis 1, Tunis, 1999, 2 vol.

historique a commencé à prendre une place importante dans le courant des travaux traitant de l'archéologie islamique de la Tunisie<sup>1</sup>.

C'est donc dans ce courant de nouvelles études que cette recherche s'inscrit. Un courant certainement local mais qui suit en fait, une nouvelle tendance historiographique occidentale lancée au cours de ces dernières décennies, qui essaye de renouveler les réflexions sur l'urbanisme arabo-musulman, en profitant des éditions de plus en plus intéressantes d'une nouvelle documentation textuelle, notamment juridique, et des nouvelles pistes apparues grâce à la collaboration de l'archéologie avec d'autres disciplines<sup>2</sup>.

Dans cette recherche nous nous intéresserons à une entité géographique de l'extrême Nord-Est de la Tunisie, la région de Bizerte (*Banzart* en arabe). Certes, l'absence d'un travail de synthèse traitant de cette région dans sa globalité est, initialement, la considération majeure qui nous a encouragé à choisir ce sujet. Mais cela ne veut pas dire que la région n'ait fait l'objet d'aucune étude. En fait, notre tâche sera de collaborer à un effort scientifique déjà engagé. Cet effort s'est traduit par quelques travaux partiels mais qui représentent pour cette recherche une base très importante.

Le travail qui mérite d'être évoqué en premier lieu, puisqu'il traite de l'une de la configuration architecturale de la ville-capitale de toute la région, est celui de Hédi Bouita. Publié au début des années quatre-vingt dix, ce travail est à l'origine une recherche présentée par l'auteur à l'Université tunisienne pour l'obtention du *Certificat*

---

<sup>1</sup> Nous notons ici que nous ne sommes pas en train de juger une partie de recherches en cours, mais à notre connaissance il y a maintenant une série de thèses qui traitent de cette problématique. Parmi les recherches en la matière nous renvoyons aux travaux en cours de S. Jelloul qui prépare une thèse d'archéologie sur la région du Cap Bon (Université Lyon 2 sous la direction de P. Guichard) et de Kh. Jouini qui travaille sur *bilād Qafsa* (Université Tunis 1 sous la direction de M. Hassen) et M. Araâr qui vient de soutenir une thèse intitulée : *La géographie historique du Haut-Tell tunisien au haut Moyen-Âge*, 2005 (Université Tunis 1 sous la direction de M. Hassen).

<sup>2</sup> Plusieurs travaux parus ces trois dernières décennies ont profité des éditions des textes juridiques. Pour la France je cite les travaux de V. Lagardère, *Campagnes et paysans d'al-Andalus*, Paris, 1993 ; id., *Histoire et société en Occident musulman au Moyen Âge. Analyse du Mi'yār d'al-Wanšarīsī*, Madrid, 1995. ; J. P. Van Staëvel, *Les usages de la ville. Discours normatif, habitat et construction urbaine dans l'Occident musulman médiéval (Xe-XIVe siècles)*, thèse d'Histoire soutenue le 25-01-2000 à l'Université Lyon 2 ; du même : "Le qādī au bout du Labyrinthe : L'impasse dans la littérature jurisprudentielle mālikite (al-Andalus et Maghreb, 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> – 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.)", in P. Cressier, M. Fierro et J. P. Van Staëvel (coord.), *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge, Aspects juridiques*, Casa de Velázquez & Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2000, p. 39-63. Pour l'Espagne je renvoie aux études de M. Fierro notamment son article "Spanish Scholarship on Islamic Law", *ILS*, 2 (1995), p. 43-70, dans lequel il y a une liste exhaustive de toutes les recherches espagnoles consacrées à la littérature juridique islamique. Alors que pour l'école anglo-saxonne on se réfère essentiellement à la production de D.S. Powers, que je cite à titre d'exemple, "Fatwās as Sources for Legal and Social History : A Dispute



d'*Aptitude à la Recherche (C.A.R.)*<sup>1</sup>. Intitulée "*Bizerte : Les monuments islamiques*"<sup>2</sup>, cette étude est essentiellement architecturale. L'auteur, dont la formation scientifique et l'activité professionnelle sont celles d'un architecte, souligne dès la présentation générale de son ouvrage qu'il ne prétend pas écrire l'histoire de la ville de Bizerte ; il n'a, affirme-t-il, « ni la qualification ni la prétention de le faire ». Il « se limitera volontairement, poursuit-il, à l'étude des fortifications islamiques et pré-islamiques »<sup>3</sup>. Bien que partielle, puisqu'elle ne traite pas de l'intégralité des monuments islamiques de la ville de Bizerte, l'étude de Hédi Bouita présente plusieurs qualités qui méritent d'être soulignées.

Du point de vue méthodologique, c'est un travail très bien organisé. Une introduction historique, sans doute très brève et un peu rapide mais suffisante, suivie de quelques pages sur le rôle militaire que Bizerte a joué dès des époques très reculées, et enfin d'un inventaire contenant des descriptions méthodiques de chaque monument, telle est la démarche générale de ce travail. Une démarche qui lui confère une fiabilité scientifique indispensable dans ce genre de recherches. Ensuite, sur un plan technique, derrière les relevés et les plans qui illustrent le texte se cache un architecte passionné par le patrimoine archéologique qui fait "*le charme de Bizerte*" –comme il le dit-, mais aussi un chercheur très conscient de la nécessité de conserver cet héritage menacé aujourd'hui par la croissance « d'une ville qui se veut "moderne", "rationnelle" et "hygiénique" »<sup>4</sup>. Enfin, pour en terminer avec les qualités de cette étude, nous nous référerons à un texte paru en annexe dans la même publication<sup>5</sup>. Dans ce dernier, Hédi Bouita manifeste ses qualités d'architecte, mais aussi et surtout celles d'un historien qui s'approprie les outils de critique nécessaires et des moyens d'analyse solides. En se basant sur un texte d'archive et des recherches pertinentes de terrain, il a pu suggérer un essai de restitution du fort dit "*ḥiṣn al-Isbān*" (le fortin des Espagnols).

---

over Endowment Revenues From Fourteenth-Century Fez", *Al-Qanṭara*, 11 (1990), p. 295-341 ; voir aussi R. Gleave, E. Kermeli (éds), *Islamic law. Theory and Practice*, Londres - New-York, 1997.

<sup>1</sup> H. Bouita, *Bizerte, ses monuments islamiques-l'architecture militaire*, C.A.R. sous la direction de M. H. Chérif, Tunis, 1987.

<sup>2</sup> H. Bouita, *Bizerte : Les monuments islamiques*, Beït Al-Hikma, Carthage, 1992 (texte français avec un résumé en arabe).

<sup>3</sup> H. Bouita, *Bizerte*, 1992, p. 11-15.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.95.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 141-148.

La production de Hédi Bouita ne se limite pas à cette publication. Sont à signaler aussi ses articles dans quelques revues tunisiennes<sup>1</sup>, ainsi que ces contributions dans les actes de colloques organisés par *l'Association de Sauvegarde de la ville de Bizerte* (ASVB). Cette association mérite d'être citée en seconde position dans le cadre de cette présentation générale. Ses activités, qui se manifestent d'une part dans des publications quasiment périodiques et d'autre part dans des interventions de terrain pour la protection des sites menacés, ont fait d'elle l'une des associations de ce type les plus actives et les plus productives en Tunisie<sup>2</sup>. L'un des atouts que l'on peut reconnaître à la production et aux activités de cet organisme est son ouverture sur les agglomérations qui forment aujourd'hui le *gouvernorat de Bizerte*. Ses champs d'étude ainsi que ses missions d'interventions dépassent en effet le cadre restreint de la ville de Bizerte pour s'intéresser à tout le territoire de la région sujet de cette étude. Cette ouverture représente pour cette recherche un apport non négligeable. À ce propos nous évoquons, à titre d'exemple, les travaux de :

- Ahmed Saadaoui et Néji Djelloul sur la localité portuaire de Ġār al-Milḥ. Ce travail, fruit d'une étude sur les documents écrits, iconographiques et d'une enquête sur le terrain, représente un exemple de ce qu'il faut faire dans une recherche monographique<sup>3</sup>.
- Hédi Bouita sur les deux petites localités de Manzil Ġmīl et Manzil °Abd al-Raḥmān<sup>4</sup>.
- Hamed Ajjebi sur la ville de *Māṭir*, le grenier de la région et de toute l'Ifriqiya<sup>5</sup>. l'Ifriqiya<sup>5</sup>.

À ces travaux, parus dans les publications de "l'Association de Sauvegarde de la médina de Bizerte" et dans la revue *Africa* de "l'Institut National de Patrimoine", s'ajoutent les contributions d'autres chercheurs, comme celles d'Abdelhakim al-Gafsi qui traitent de l'apport des documents d'archives de l'État tunisien pour la connaissance de l'histoire événementielle et architecturale de la région. Outre l'exemple des "*asbilat*

<sup>1</sup> Nous renvoyons ici, à titre d'exemple, à son article publié en 1992 sur la grande mosquée de Bizerte.

<sup>2</sup> Voir la bibliographie détaillée à la fin du texte.

<sup>3</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, « Ghar el Melh : une ville portuaire tunisienne du XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Africa* XV, 1997, p. 185-223.

<sup>4</sup> H. Bouita, « Manzil Jmīl et Manzil Abd er-Raḥmān : Histoire et monuments », dans *Bizerte à travers l'Histoire actes de 1993-1994*, Pub. ASMB, 1996, p. 129-143.

<sup>5</sup> H. Ajjebi, *Watan Māṭir, , naš'at madīna wa mudawwanat a'lām wa m°ālim 1856-1956*, Tunis, 2002. Sur cette localité voir aussi l'article de Lazhar Gharbi, "Minṭaqat Māṭir fī 'awāḥir al-qarn al-Tāsi° °ašar", dans *Bizerte à travers l'Histoire, actes de 1991-1992*, Pub. ASMB, 1993, p. 55-81.

*Binzart*” (les fontaines publiques de la ville de Bizerte)<sup>1</sup>, ce chercheur a pu lire dans l’un des dossiers d’archives un toponyme qui nous a aidé à identifier le nom d’une localité médiévale totalement disparue aujourd’hui de la toponymie de la région. Il s’agit de *Anbalūna*, l’une des trois villes qui formaient la *kūrat Ṣaṭfūra* (le district de Ṣaṭfūra)<sup>2</sup>.

Sur l’ensemble des travaux qui représentent une base pour cette recherche, l’apport est différent d’une étude à l’autre. Parmi les travaux qui nous ont servi de point de départ pour consolider une hypothèse ou la réexaminer, nous citerons :

- Les résultats intéressants issus des découvertes épigraphiques antiques de Jean Peyras. Leur apport enrichit particulièrement la connaissance du dossier toponymique médiéval et moderne de la région de Bizerte<sup>3</sup>.
- L’essai pertinent de Naïdé Ferchiou, archéologue antiquisante, pour localiser le site d’*Anbalūna* en se basant sur des indications textuelles et cartographiques (antiques, médiévales, modernes et contemporaines) d’une part, et les résultats de la recherche sur le terrain d’autre part<sup>4</sup>.
- La tentative intéressante de Néji Djelloul pour la localisation des installations maritimes (ports et fortifications) qui jalonnaient la côte de la région à partir des données textuelles et de quelques missions archéologiques<sup>5</sup>.

Cette brève liste révèle paradoxalement à la fois une richesse relative de connaissances, et, avouons-le, une production qui nécessite beaucoup de réflexions et de ré-interprétations. Les travaux cités ci-dessus ne constituent en réalité qu’une sélection très restreinte d’un bon nombre de recherches qui ont servi de base à la nôtre. Cette étude historico-archéologique devra donc faire appel à l’association de résultats dispersés et à la consolidation des hypothèses de travail déjà avancées pour continuer un effort antérieurement engagé. L’objectif sera, donc, de renouveler les résultats, de

---

<sup>1</sup> A. Gafsi, “Lamḥa mūğaza ‘an al-‘asbila bi-madīnat Banzart”, *Actes des colloques de 1987, 1988, 1989 et 1990*, Pub. ASMB, 2<sup>e</sup> éd., p. 69-73.

<sup>2</sup> Sur les problèmes de la délimitation de l’espace, voir première partie/chapitre II "des données favorables à l’occupation permanente du sol" et troisième partie, chapitre II "construction du territoire : problèmes et étapes".

<sup>3</sup> Je ne fais référence dans cette note qu’à sa thèse intitulée *Le Tell Nord-Est tunisien dans l’Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris, 1992 et je renvoie le lecteur aux autres travaux de Jean Peyras qui figurent dans la liste bibliographique dans la fin de cette recherche.

<sup>4</sup> N. Ferchiou, “Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda”, dans *Africa*, 13, 1995, p. 29.

<sup>5</sup> N. Djelloul, *Al-Ribātāt al-baḥriyya bi Ifrīqiya fī al-‘ahd al-Wasīf*, Centre de Publication Universitaire, Tunis, 1999. [= Djelloul (1999)]

relancer les hypothèses ; bref, de créer un nouveau point de départ pour les futures recherches traitant de l'histoire et de l'archéologie islamiques de la région de *Banzart*.

## **Des méthodes de recherche : l'archéologie extensive et l'approche régressive**

Comment peut-on étudier une région vaste et riche aussi bien du point de vue historique que du point de vue archéologique?

Le lecteur aura constaté dans les pages précédentes que le sujet est une étude de géographie historique. Une telle étude envisagera d'exploiter autant que possible ce que nous apportent les sources textuelles et surtout ce que peut nous fournir le travail de terrain. Dans cette étude les sources écrites ne nous semblent pas suffisantes pour mener à bien une étude d'une région qui garde jusque là ses secrets, notamment en matière archéologique. Devant cette insuffisance des informations textuelles il était indispensable de recourir au terrain pour la mise à jour de quelques résultats déjà publiés, et pour étudier les données archéologiques et architecturales inédites. Tout d'abord, on doit remarquer que la production, si intéressante et riche, des pionniers de l'archéologie islamique n'attribue pas à la région de Bizerte une place importante, semblable à celle accordée à d'autres centres urbains de l'Ifriqiya, comme Kairouan, Mahdia, Tunis, Sfax, Sousse... etc.<sup>1</sup>. Cette lacune, en terme d'études historico-archéologiques sur la région, peut faciliter la tâche du chercheur mais aussi la compliquer. Elle la facilite, puisque l'étude portera sur des données archéologiques relativement abondantes et inédites. Mais en parallèle elle la complique puisque les sources textuelles ne nous fournissent pas la plupart du temps les informations nécessaires pour mener à bien cette recherche.

Devant une telle maigreur des informations textuelles, la méthode que nous jugeons la plus apte à nous fournir des réponses aux questions qui se posent est bien l'archéologie, qui ne cesse d'affirmer de jour en jour, par ses démarches méthodologiques et efficaces, son aptitude à répondre aux nouvelles problématiques historiques. Malgré ses limites dues à ses approches parfois trop descriptives et quantitatives, l'archéologie a vu, au cours de ces dernières décennies, son champ

d'investigation s'amplifier et se diversifier. Elle ne cesse en effet, de confirmer sa présence inévitable pour apporter à l'historiographie classique des réponses aux questions auxquelles celle-ci est incapable de résoudre toute seule. Mais quel genre d'archéologie pourrions-nous adopter pour une telle étude ?

Faute de temps –une thèse de "nouveau régime" est une recherche qui doit respecter un délai de temps beaucoup plus court que celui donné auparavant à une thèse d'État- ; faute de moyens et faute, bien évidemment, d'expérience, nous nous sommes trouvés dans l'obligation d'adopter une méthode pragmatique aidant à dépasser ces difficultés. Cette méthode est proche de celle de *l'archéologie extensive*, telle qu'elle a été pratiquée par des grands noms de la discipline<sup>2</sup>. Établir des inventaires, tels qu'ils ont été réalisés dans le travail de Philippe Leveau<sup>3</sup>, réaliser des fiches descriptives pour chaque site comme celles qu'a utilisées Jean Peyras dans son étude sur le Tell du nord-est tunisien dans l'Antiquité<sup>4</sup>, suivre la démarche d'André Bazzana pour identifier un rapport entre un habitat et ses circonstances matérielles et ethno-culturelles<sup>5</sup>, créer des outils d'analyse et de critique comme nous l'a démontré Pierre Guichard<sup>6</sup> dans ses différentes études sur le Levant espagnol, ont été des exemples qui nous ont fourni des outils méthodologiques si utiles et si efficaces pour mener à bien ce travail.

Dans cette étude, l'exploitation des données récoltées sur le terrain est allée toujours en parallèle avec les résultats issus d'une recherche bibliographique. La lecture d'une source n'a jamais été séparée de l'examen d'une carte topographique. L'étude d'un tesson de céramique n'a jamais été isolée de son contexte, aussi bien naturel qu'ethnologique. En un mot, la collaboration entre l'approche historique qualifiée par

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons essentiellement aux ouvrages de Georges Marçais, d'Alexandre Lézine et de Lucien Golvin. (Voir la bibliographie générale à la fin de l'étude)

<sup>2</sup> Voir entre autre : G. Noyé (éd.), *Castrum 2, Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays Méditerranéens : Les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive*. Actes de la rencontre organisée par l'Ecole française de Rome (Paris 12 – 15 novembre 1984), Rome-Madrid, 1988. On lit dans l'avant-propos, écrit par J.-Cl. Maire Vigueur et G. Noyé : « l'archéologie extensive n'est plus à inventer. Sous des noms divers – prospection, archéologie de surface ou du peuplement ou de paysage, etc. -, ce type de recherche attire depuis plusieurs années déjà des adeptes de plus en plus variés », p. VII. ; P. Guichard et A. Bazzana, « Pour une archéologie extensive », in : *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval*, 1986, pp. 175-184.

<sup>3</sup> Ph. Leveau, *Casarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, coll. de l'Ecole française de Rome, 1984.

<sup>4</sup> J. Peyras, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris, 1992.

<sup>5</sup> A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus, habitat médiéval et structures du peuplement dans l'Espagne orientale*, Casa de Velásquez, Madrid, 1992.

<sup>6</sup> P. Guichard, *Les musulmans de Valence*, Damas, 1990-1991 (2 vol.).

P. Guichard de *fonctionnelle* et la démarche archéologique plus *typologique* était donc indispensable pour réaliser cette étude<sup>1</sup>.

Mais en quoi consiste cette démarche historico-archéologique pour l'étude de la région de *Banzart* ?

Nous posons cette question parce que la géographie historique en tant que science ayant acquis le statut d'une discipline à part entière, il y a maintenant plus d'une trentaine d'années<sup>2</sup>, n'a pas cessé d'enrichir ses outils de recherche jusqu'à un stade où elle demande un travail collectif au sein d'une équipe multidisciplinaire, dans laquelle chacun offre ses propres approches pour enrichir celles des autres. Pour notre propos nous sommes loin d'avoir pu accomplir la totalité de cette tâche. Notre travail ne prétendra pas dire le dernier mot sur le patrimoine archéologique islamique de la région de Bizerte. Il ne sera, comme nous le souhaiterions, qu'un point de départ pour d'autres à venir.

L'archéologie extensive, telle que nous la concevons dans cette recherche, est une *archéologie sans la fouille*<sup>3</sup>. Elle essaye d'étudier, par le moyen de la prospection, les traits marquants de "*l'espace bizertin*" dans le temps. Cette recherche suit, dans un volet historique, la présence et l'absence de la région de Bizerte sur la scène des évènements, sa mobilité et sa stagnation, ses apogées et ses temps de crises, sa dépendance et son indépendance par rapport au pouvoir central de l'Ifriqiya. Ensuite sur un plan archéologique, nous nous intéresserons à l'organisation spatiale de la région, à la répartition de ses structures de peuplement, aux rapports entre les formes de

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos : P. Guichard, "Géographie historique et toponymie", in *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval* (ouvrage préparé par A. Bazzana et J-M. Poisson), Lyon, 1986, p. 93-94. Outre cet article on peut se référer aux orientations méthodologiques présentées dans les études de J. Peyras, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité*, éd. CNRS, Paris, 1991 et Ph. Leveau, *Caesarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, coll. de l'Ecole française de Rome, 1984.

<sup>2</sup> La géographie historique est une science qui a vu officiellement le jour lors du congrès d'Oxford en 1966 avec son homologue et complémentaire, la démographie historique. Pour en connaître plus sur cette discipline et ses divers courants je renvoie, à titre d'exemple, à un numéro spécial de la revue *Hérodote (revue de géographie et de géographie politique)*, n° 74-75, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestre, 1994. Dans ce numéro intitulé « géographie historique » on trouve des travaux de nombreux spécialistes de la question qui traitent de cette science, de ses préoccupations et des divers sous-genres qui la constituent. Sur l'évolution de la géographie historique, ses formes traditionnelles et ses formes nouvelles, voir : J-Cl. Boyer, 1975-1977, p. 55-63.

<sup>3</sup> Cette expression est empruntée à Joseph Pérez dans la préface de l'ouvrage d'André Bazzana, *Maisons d'al-Andalus* 1992, p. 7.

peuplement et les différentes contraintes naturelles. Bref, l'archéologie que nous pratiquons est un essai de lecture du temps dans un espace défini<sup>1</sup>.

Étudier donc un espace dans le temps, c'est commencer naturellement par définir ses limites géographiques ainsi qu'argumenter le choix chronologique. En ce qui concerne les limites à assigner à la prospection, l'absence notable de données textuelles sur la question, nous a conduit à adopter une approche proprement géographique et qui prend en compte le découpage administratif actuel auquel la région appartient. En « géographie historique l'on doit –comme le dit Roger Brunet- employer les méthodes de la géographie moderne ... On essaie de reconstruire, de représenter et interpréter les systèmes et les configurations géographiques disparus et surtout de décrire l'environnement de phénomènes historiques déterminés »<sup>1</sup>. L'examen de la question des limites de notre champ de prospection nous a amené à constater que le territoire de ce qui a été l'*iq̄līm Banzart* n'a jamais été un territoire parfaitement délimité et stable à travers les époques historiques. Il fut plutôt pluriel et par conséquent mouvant selon les caractéristiques de ses acteurs et les modalités d'intervention.

Pour les dimensions chronologiques, notre thèse se veut une "*prospection*" touchant à une période assez vaste dans le temps historique. Celle-ci s'étend sur plus qu'un millénaire. Entre la fin du VII<sup>e</sup> siècle (1<sup>e</sup> de l'hégire) et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (13<sup>e</sup> de l'hégire), la région de Bizerte a connu un destin diversifié. La limite chronologique initiale correspond à la conquête arabo-musulmane, alors que la limite terminale coïncide avec l'installation, sur quelques terroirs de la région, des réfugiés de la dernière vague de l'immigration andalouse dite "morisque". Entre les deux limites chronologiques, la région est rarement présente dans les sources, d'où la difficulté de notre tâche pour plusieurs moments de son histoire.

Le choix d'une dimension chronologique aussi vaste, s'explique, entre autres, et nous le verrons plus tard, par l'indigence des textes classiques souvent inaptes à fournir une image nette et une masse d'informations suffisante pour traiter de cette région dans une période limitée. Mais ce choix peut trouver une explication aussi dans l'éclairage que l'étude d'un champ temporel étendu sur plusieurs siècles peut apporter à la

---

<sup>1</sup> La lecture du temps dans un espace est le titre d'un ouvrage récent de Raymond Chevalier dans lequel il précise les fondements de ce qu'on appelle « la topographie archéologique et historique ». Ce livre, dont le contenu est basé sur des exemples très précis, constitue une nouvelle référence méthodologique qui s'ajoute à d'autres déjà cités ci-dessus. R. Chevalier, *Lecture du temps dans l'espace, topographie archéologique et historique*, éd. Picard, Paris, 2000.

recherche scientifique. Voilà, à titre d'exemple, ce que dit André Bazzana à ce sujet. « Ce n'est qu'à travers un champ temporel de plusieurs siècles que les évolutions deviennent perceptibles, par le simple jeu de l'augmentation des contrastes »<sup>2</sup>. À ce motif, que nous trouvons tout à fait convaincant, s'en ajoute un autre propre aux nécessités urgentes que l'archéologie doit au patrimoine archéologique de la Tunisie.

Aujourd'hui, la réalisation d'un inventaire général des monuments historiques et des sites archéologiques se présente comme une exigence pour la conservation du patrimoine archéologique du pays, menacé de plus en plus par l'évolution de l'urbanisme contemporain<sup>3</sup>. Effectuer donc cet inventaire général, contenant une liste assez exhaustive des monuments islamiques et des sites archéologiques médiévaux et modernes de la région de Bizerte, est un autre motif pour le choix d'une dimension chronologique relativement étendue.

Pour le déroulement du travail de terrain, les zones urbaines, et le lecteur le verra à travers l'inventaire, seront privilégiées par rapport à leurs alentours ruraux. Faute de temps, mais surtout de moyens, nos recherches de terrain se sont centrées sur les centres qui se définissent aujourd'hui comme des villes<sup>4</sup>. Mais cela ne veut pas dire que les milieux ruraux ont été totalement négligés. Au contraire, dans beaucoup de secteurs les prospections se sont appliquées aux zones agraires en dehors des agglomérations citadines.

Le point de départ dans une ville est le patrimoine bâti, constitué par des monuments qui se sont maintenus dans un bon état de conservation (mosquées, monuments de défense, *zawāyā*, maisons ...). Cependant, en dehors de ces agglomérations, nous avons essayé de privilégier quelques secteurs soit pour localiser un site disparu, comme c'est le cas avec *Anbalūna*, soit pour identifier le noyau médiéval d'une agglomération (c'est le cas de Tīnġa, l'une des villes qui formaient le

---

<sup>1</sup> Roger Brunet, 1992, p. 52.

<sup>2</sup> A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus*, 1992, p. 14-15. Voir aussi F. Mahfoudh, *La ville de Sfax ...*, 1988 et J-M Mouton (éd), *Le Sinaï ...*, 2001.

<sup>3</sup> Pour en citer qu'un exemple du patrimoine menacé dans la région, je citerai l'exemple de la muraille de la ville de Rafrāf, dont on ignore le tracé du fait de sa démolition à cause de l'avancement des constructions contemporaines.

<sup>4</sup> Sans entrer dans le débat de ce qu'est une "ville arabo-islamique", nous désignerons quelques agglomérations comme des villes malgré l'absence dans les sources de la terminologie correspondante. À en juger par leur situation juridique actuelle, Rafrāf et Rās al-Jabal, par exemple, qui n'ont jamais été qualifiées de *madīna*, seront présentées tout au long de cette recherche comme des centres citadins.



district médiéval de Ṣaṭfūra). Une fois le site localisé, l'essentiel a consisté à réaliser une fiche technique dans laquelle nous avons enregistré un maximum d'informations destinées à être triées ultérieurement dans la phase d'informatisation des données collectées.

Dans une seconde étape, nous sommes passés à la prise des photos<sup>1</sup> et à la réalisation soit des croquis des structures apparentes (pans de murs, tracée d'une enceinte ...), soit des relevés topographiques.

Ces missions de prospections, effectuées en collaboration avec des équipes d'amis ou de collègues<sup>2</sup>, ont été enrichies, lorsque cela été possible, par des collectes de céramique et des enquêtes orales. Les conversations avec les habitants nous ont été, dans la majorité des cas, d'un apport considérable (le cas de *Rās al-Ġbal* et *Banī<sup>c</sup>Atā'*). Ainsi l'archéologie extensive, telle que nous l'avons pratiquée dans cette étude, est-elle une enquête ethno-archéologique<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Les photos ont été faites par moi-même. Il s'agit soit de clichés en noir et blanc et soit de diapositives. L'ensemble a été introduit dans le texte grâce aux possibilités que donne le scannage des photos.

<sup>2</sup> L'appel à l'aide d'amis a eu lieu surtout lors des prospections rurales. La technique du quadrillage des zones prospectées n'a été utilisée que dans deux cas : Anbalūna et Ġabal al-Anṣārīn. Hors ces deux exemples, la technique suivie a été celle de la prospection sélective ; c'est à dire après un choix effectué à la suite d'un examen de divers types de documentation et surtout de la documentation cartographique.

<sup>3</sup> Voir à titre d'exemple les travaux d'A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus*, 1992 et en collaboration avec P. Guichard « Pour une archéologie extensive », in : *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval*, 1986, p. 175-184.



Première Partie :

# SOURCES ET CADRE GÉOGRAPHIQUE



## Chapitre I :

# Textes, cartographie, et documents d'archives

### A- La pauvreté des informations textuelles

Malgré la variété typologique des sources écrites arabes (historiques, géographiques, hagiographiques ...), la diversité de leur origine géographique (de l'Occident ou de l'Orient musulman) et leur répartition sur une chronologie très étendue (de haute époque islamique ou tardives)<sup>1</sup>, nous avons dû surmonter plusieurs difficultés. Derrière cette diversité se cache, en réalité, la pauvreté et l'insuffisance des informations concernant la région de Bizerte. Cette indigence se transforme parfois en une absence totale d'information, ce qui crée des zones floues dans la connaissance de quelques épisodes de l'évolution politique de la région et de ses rapports avec les différentes capitales du pouvoir central de l'Ifriqiya (Kairouan, Mahdia et Tunis). La tâche est donc difficile pour l'histoire événementielle, et l'est encore plus s'agissant des données relatives à d'autres aspects, telles que la vie sociale et les activités économiques sur lesquelles l'historiographie contemporaine, en s'associant à l'archéologie et en se basant sur une nouvelle documentation écrite –notamment la littérature juridique- aimerait apporter plus de réponses. La tâche est beaucoup plus difficile, par suite de l'absence quasi-totale des informations qui concernent les différents groupes tribaux qui ont occupé la région de Bizerte dès la conquête arabe. La difficulté réside enfin et en particulier dans l'absence d'une chronique locale, même tardive, qui aurait pu aider à résoudre bien de problèmes.

---

<sup>1</sup> Cette étude tirera profit, comme le lecteur le constatera, de plusieurs sources écrites arabes qui dépassent la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette recherche, comme c'est le cas d'ailleurs de toutes les recherches du même type, pratique ce que les spécialistes appellent "la méthode régressive". Voir à ce propos : *Castrum 2, Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens : les méthodes et l'apport de l'Archéologie extensive* (Actes de la rencontre organisée à Paris 12-15 novembre 1984, par l'École Française de Rome et la Casa de Velázquez), Rome, 1988.

Dans cette présentation, qui sera bien évidemment en rapport étroit avec le thème et le cadre géographique sur lesquels portent cette recherche, nous commencerons par la présentation des sources d'histoire "classique", puis nous passerons à l'apport de la littérature géographique avant de signaler l'intérêt que présentent les dictionnaires biographiques, la littérature juridique et les récits hagiographiques pour cette étude de géographie historique.

### ***1/ Les sources historiographiques :***

Pour des raisons méthodologiques, il est évident de penser immédiatement à consulter les grandes chroniques, c'est à dire à celles qui se veulent des "*Histoires universelles*" et les grandes sources historiques de l'Occident musulman (le Maghreb et l'Espagne). Le recours à cette littérature, marquée aussi bien par sa tendance universelle que régionale, a pour but de replacer la région dans son cadre général ; c'est à dire dans le cadre de l'Ifriqiya qui succéda à l'*Africa* byzantine. Compte tenu de l'absence totale d'histoires locales, on a exploité dans un premier stade la production des chroniqueurs de l'Ifriqiya, puis les sources des autres parties de l'Occident musulman et enfin les chroniques des auteurs orientaux. Cette hiérarchisation respecte, en effet, un principe méthodologique qui consiste à utiliser la source la plus proche du lieu sur lequel porte la recherche.

Du fait de leur perspective trop générale, l'apport des sources classiques n'est pas toujours concluant. Elles ne livrent pas beaucoup d'informations sur cette région de l'extrême nord-est de l'Ifriqiya, puisqu'elles s'intéressent plutôt à des événements d'ordre général et n'évoquent souvent que les événements liés au centre du pouvoir. Bizerte et sa région, dans ce type de texte, ne sont évoquées généralement que d'une façon incidente. On ne les rencontre souvent que lorsque le chroniqueur parle d'une situation générale du nord de l'Ifriqiya. Elles ne sont donc mentionnées que dans le cadre d'un panorama général. Pour prendre un exemple du caractère général des informations citées par cette catégorie de sources, nous pouvons citer celui de la conquête arabe. Aucune source de cette catégorie ne nous parle, en effet, de la campagne au cours de laquelle la région passa sous le régime des forces arabes conquérantes. La tradition la plus détaillée sur les événements de cette conquête nous est fournie par des sources de nature biographique (le *Riyāḍ al-Nufūs* d'al-Mālikī, 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s.) et géographique

(le *Masālik* d'al-Bakrī, 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s.). De là, la pauvreté des informations toponymiques, très indispensables pour cette recherche.

Dans cette historiographie, un texte présente cependant un grand intérêt, bien que son auteur raconte des événements qui lui sont antérieurs au moins de deux siècles, et ne cite pas les sources dont il tire ses informations. Il s'agit d'un passage d'Ibn Ḥaldūn (mort vers 808/1405-1406) traitant de la situation politique que la région de Bizerte a connue au lendemain de l'arrivée des Hilaliens et son indépendance sous une dynastie d'origine tribale, celle des Laḥmides. Dans ce passage du *Kitāb al-<sup>c</sup>Ibar*<sup>1</sup>, se trouvent quelques données historiques et toponymiques originales qui n'existent pas dans d'autres sources. L'absence de ces données dans les autres textes suppose que cet historien a probablement puisé dans des ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Dans les prochains chapitres nous nous arrêterons avec plus de détails sur ce texte dont l'importance tient aussi bien à son contenu historique événementiel qu'à l'apport de quelques données d'ordre toponymico-archéologique.

Citer les <sup>c</sup>*Ibar* en tête de la liste des sources classiques –bien que ce texte soit tardif par rapport à d'autres- ne signifie pas que les textes antérieurs sont inexploitablement ou ne contiennent aucune information. Cela tient plutôt à l'intérêt capital que présente cette source pour la présente étude. Le passage intitulé “*al-ḥabar <sup>c</sup>amma kāna bi Ifriqiya min al-<sup>c</sup>tuwwar <sup>c</sup>alā Ṣanhāḡa <sup>c</sup>inda iẓtirābihā bi fitnat al-<sup>c</sup>Arab ilā an maḥa aṭarahum al-muwaḥḥidūn*”, situé dans le volume VI des <sup>c</sup>*Ibar*, est encore, à mon avis, loin d'être exploité comme il le mériterait.

Chronologiquement, vient en premier lieu le *Tārīḥ Ifriqiya wa-l Maḡrib*, intitulé aussi *Tārīḥ al-Qayrawān*, attribué à l'auteur de conviction *šī'ite*, puisqu'il exerça le secrétariat à la cour ziride avant la rupture avec les Fatimides du Caire, Ibrāhīm b. al-Qāsim al-Raḡīq (mort au début du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle)<sup>2</sup>. De cet ouvrage qui décrit les événements, depuis la conquête de <sup>c</sup>Uqba b. Nāfi<sup>c</sup> jusqu'en 417/1027-1028, nous ne disposons, malheureusement, que de quelques passages abrégés qui ont été édités en 1971 par H. R. Idris<sup>3</sup>. D'autres parties du texte d'al-Raḡīq ne nous sont parvenues qu'à travers

---

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *Tārīḥ Kitāb al-<sup>c</sup>Ibar*, éd. de Beyrouth, s. d., 7 vol. ; trad. française de W. M. Baron de Slane, *Histoire des Berbères*, éd. sous la direction de P. Casanova, Paris, 1925-1956, 4 vol.

<sup>2</sup> Al-Raḡīq al-Qayrawānī, *Tārīḥ Ifriqiya wa-l Maḡrib*, Tunis, 1968. ; il y a une autre édition faite à Beyrouth par A. Zaydan et E. Mousā en 1990. ; Voir : M. Talbi, *EF*<sup>2</sup>, III, p. 927.

<sup>3</sup> Dans cette recherche nous utiliserons l'édition de H. R. Idris. A titre de comparaison on se réfère parfois l'édition arabe de Mongi al-Kaabi. 1) H. R. Idris, *L'Occident musulman à l'avènement des Abbassides*

d'autres sources puisque cet auteur fut à la base de l'information de plusieurs chroniqueurs postérieurs comme Ibn Ḥaldūn<sup>1</sup> et Ibn ʿIdārī. Ce qui nous reste du *Tāriḥ* d'al-Raḳīq a servi pour l'étude de la période des *wullāt*, période encore très mal connue aussi bien pour l'histoire de la région de Bizerte que pour celle de l'Ifriqiya dans son ensemble.

Une autre histoire "classique", pour laquelle l'ouvrage d'al-Raḳīq a été aussi une source essentielle, nous a été d'un grand secours malgré la rareté des informations qu'elle contient : celle de ʿIzz al-Dīn b. al-Aṭīr (mort 637/1239). Le *Kāmil* apporte en effet, une importante précision sur Ṣaṭfūra, le toponyme appliqué à la région dès les premiers temps de l'Islam. Le chroniqueur est oriental, n'a jamais visité le Maghreb, et a certainement recopié ses données à partir des textes maghrébins qui circulaient à l'époque dans les cours et les bibliothèques du Machreq. « Certes, Ibn al-Aṭīr recompose et réécrit »<sup>1</sup>, d'où la légitimité de se demander s'il a recopié intégralement les textes qu'il a eus entre les mains, ou s'il a rapporté les événements avec son propre style et langage. Nous posons cette problématique parce que c'est le texte de ce chroniqueur qui nous a servi de point de départ pour identifier Ṣaṭfūra comme une localité.

Il faut rattacher à la même catégorie le *Bayān al-muḡrib fī aḥbār al-Maḡrib* d'Ibn ʿIdārī, une source de la fin du 7<sup>e</sup> siècle de l'hégire (fin XIII<sup>e</sup> et début XIV<sup>e</sup> siècles)<sup>2</sup>. Cette source est parmi les plus précieuses pour l'histoire du Moyen-Âge de l'Occident musulman. Les notices descriptives des villes du Maghreb, ainsi que le fait que ce texte repose sur beaucoup de sources perdues, font du *Bayān* l'une des sources les plus utilisées par les historiens. Son intérêt, pour ce sujet, réside dans les informations relatives au siècle de la conquête puisées dans quelques sources perdues, comme l'ouvrage d'*al-Masālik wa-l-Mamālik* d'Abū Yūsuf al-Warrāq.

Nous avons également eu recours à d'autres chroniques qui ont apporté quelques informations complémentaires, tels que les trois histoires de l'époque ḥafside : *al-Fārisiyya fī mabādi' al-dawla al-ḥafsiyya* d'Ibn Qunfuḍ al-Qusunṭīnī (mort en 809/1406)<sup>2</sup>, *al-ʿAdilla al-Bayyina al-Nūrāniyya fī mafāḥir al-dawla al-ḥafsiyya* d'Ibn

---

d'après le chroniqueur ziride *al-Raḳīq*, Paris, 1971 (texte en arabe et en français) ; 2) Al-Raḳīq, *Tāriḥ Ifriqiya wa-l Maḡrib*, éd. Mongi Kaabi, Tunis, 1968. (en arabe)

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn considère al-Raḳīq « comme le meilleur spécialiste de l'histoire de l'Ifriqiya et des états qui eurent Kairouan comme capitale », M. Talbi, *L'Emirat*, p. 928.

<sup>2</sup> Ibn Qunfuḍ, *Al-Fārisiyya fī mabādi' al-dawla al-ḥafsiyya*, éd. Ch. al-Nayfar et A. Turki, Tunis, 1968. ; voir sur Ibn Qunfuḍ : Hadj-Sadok, *E.I.*<sup>2</sup>, III, p. 867-868.

al-Šammā<sup>c</sup> (écrit en 861/1457)<sup>1</sup> et le *Tārīḥ al-Dawlatayn* d'al-Zarkašī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle). De ce même 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, j'ai utilisé l'encyclopédie d'époque mamlūke *ṣubḥ al-A'šā* du cadi šafi'ite Šihāb al-Dīn al-Qalqašandī<sup>2</sup>.

Quoique tardives, les chroniques comme le *Mu'nis* d'Ibn Abī Dīnār (fin 11<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle)<sup>3</sup>, les *Ḥulal al-Sundusiyya* d'al-Sarrāg (mort en 1149/1736)<sup>4</sup> et le *Nuzhat al-Anzār* de Maḥmūd Magdīš (XVIII<sup>e</sup> siècle)<sup>5</sup>, nous ont été d'un apport non négligeable pour suivre l'évolution de la toponymie des centres urbains de la région et surtout celle des agglomérations antérieures à l'installation des réfugiés andalous au début du 11<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle, cette installation qui a donné naissance à quelques centres urbains et qui a fait du *sahel* de Bizerte un espace morisque par excellence.

## ***2/ Les sources géographiques :***

Les problèmes que posent les sources géographiques diffèrent de ceux posés par les chroniques. Si ces dernières, comme on le vient de le dire, apportent peu d'informations sur les agglomérations de la région et leurs monuments, la production des géographes est souvent répétitive et on y trouve rarement des informations originales. Il est en effet «difficile, voir impossible, de déterminer si ces voyageurs avaient des carnets de bord, s'ils se fiaient à leur mémoire ou s'ils inscrivaient leurs souvenirs après quelque temps de l'achèvement de leurs périples»<sup>6</sup>. La majorité des géographes et des voyageurs ont exploité, directement ou indirectement, le texte perdu d'Abū Yūsuf al-Warrāq (mort en 363/973). À l'exception d'al-Ya'qūbī qui a rédigé ses *Buldān* vers la fin du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, d'Ibn Ḥawqal (mort après 367/977) et al-Muqaddasī (mort en 378h/988) qui ont écrit à la même époque qu'al-Warrāq, le reste des sources géographiques répètent souvent le même texte classique sur la région de *Ṣafūra* : un district composé de trois villes, dont le chef-lieu est Bizerte, et célèbre par ses deux lacs – de Bizerte et de Tinḡa- et leur richesse poissonneuse.

Nous ne donnons pas ici une liste de toutes les sources géographiques que nous utiliserons dans notre texte, parce que l'intérêt que présentent quelques unes d'entre elles

---

<sup>1</sup> Ibn al-Šammā<sup>c</sup>, *Al-'Adilla al-Bayyina al-Nūrāniyya fī maḥāḥir al-dawla al-ḥaḥsiyya*, éd. Tahir Maamouri, Tunis, 1984.

<sup>2</sup> Al-Qalqašandī, *ṣubḥ al-A'šā fī ṣinā'at al-Inšā*, al-Maḥba'a al-'Amīriyya, le Caire, 1913-1919. ; cf. C. E. Bosworth, EI<sup>2</sup>, IV, p. 531-532.

<sup>3</sup> Ibn Abī Dīnār, *Al-Mu'nis fī Aḥbār Ifriqiya wa Tūnis*, éd. Muḥammad Šammām, Tunis, 1967.

<sup>4</sup> Al-Wazīr al-Sarrāg, *Al-Ḥulal al-Sundusiyya fī al-Aḥbār al-Tūnisiyya*, éd. M. H. Hila, Beyrouth-Tunis, 1985, 3 vol.

<sup>5</sup> Ibn Magdīš, *Nuzhat al-Anzār fī ḥabar al-Aqṭār*, éd par M. Mahfoudh et Ali Zouari, Beyrouth, 1988.

<sup>6</sup> F. Mahfoudh, 2001, p. 8.



est très limité. Nous laisserons de côté celles qui contiennent des passages brefs et répétitifs et nous ne signalerons que les textes qui nous ont apporté les descriptions les plus riches sur la région. Au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, al-Bakrī fournit une liste toponymique relativement riche tirée, comme il l'indique dans son texte, des *Masālik* d'al-Warrāq. Cette liste dénombre les petites installations côtières (*al-marāsī al-ṣiġār*) qui jalonnaient le rivage<sup>1</sup>. Al-Idrīsī, un siècle après, enrichit la liste d'al-Bakrī en ajoutant les noms d'autres sites portuaires, une enrichissement qui nous aidera à étudier l'évolution de l'occupation du sol de la région entre le 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle et le 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Après al-Idrīsī, il faut attendre le 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle pour trouver une nouvelle information. C'est dans le dictionnaire géographique intitulé *al-Rawḍ al-Mi'ṭār* d'al-Ḥimyarī<sup>3</sup> que nous trouvons un information inédite sur le mont *Šu'ayb*, qui abritait au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, comme nous le signale Ibn Ḥaldūn, Abū Raġā' al-Ward al-Laḥmī qui s'empara de Bizerte et ses environs au lendemain de l'arrivée des Hilaliens. Ce *ġabal* formait, selon le texte d'al-Ḥimyarī, une des limites territoriales de la *kūrat Ṣafūra*<sup>4</sup>, au temps des Aġlabides.

De la littérature géographique du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle, nous exploiterons les données fournies par deux relations de voyages. La première, rédigée vers 1550, est celle d'al-Ḥasan b. Muḥammad al-Wazzān al-Fāsī, connu par son nom chrétien de Jean Léon l'Africain, intitulée "*Description de l'Afrique*"<sup>5</sup>. La deuxième *riḥla*, elle aussi d'un voyageur marocain, fut rédigée à la fin du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle par Abū-l Ḥasan 'Alī b. Muḥammad al-Tamgarūtī<sup>6</sup>. Outre la matière toponymique intéressante, surtout celle concernant l'arrière pays de la région de Bizerte, les deux textes nous renseignent sur la situation politico-économique de la région au cours du siècle de troubles dus à la chute du *maḥzan* ḥafside et aux rivalités hispano-ottomanes.

Les conflits entre ces deux puissances dans le bassin méditerranéen ont donné lieu à une littérature très variée et intéressante. Nous rangeons cette production dans les

<sup>1</sup> Al Bakrī, *kitāb al masālik wa-l mamālik*, éd. Van Leeuwen et A. Ferré, Tunis, 2 vol., 1992.

<sup>2</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat al mushtāq fi ikhtirāq al aḥqāq*, texte arabe publié par l'Institut Universitari Orientale di Napoli et l'Institut Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, s.d. .

<sup>3</sup> Al-Ḥimyarī, *Al-Rawḍ al-Mi'ṭār fi ḥabar al-aqṭār*, ed. Ihsan Abbas, Librairie de Liban, 1975. Sur le débat qui porte sur l'origine et l'époque de ce géographe je renvoie à l'introduction de Iḥsān 'Abbās de l'édition indiquée ci-haut.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 120.

<sup>5</sup> Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, Nouvelle Ed. Traduite de l'italien par A. Epaulard, Paris 1981.

<sup>6</sup> Al-Tamgrūtī, *Al-Nafḥa al-Miskiyya fi al-Sifārāt al-Turkiyya*, relation d'une ambassade marocaine en Turquie 1589-1591, traduite et annotée par le Lieutenant-Colonel Henry De Castries (1929), Pub. Of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science by Fuat Sezgin, Islamic Geography, vol. 188, Frankfurt, 1994.

sources de nature géographique, car ses ouvrages soit furent les fruits de périples militaires, soit résultèrent de voyages d'ambassadeurs. Nous nous référons à titre d'exemple à *la Description générale d'Africa* de Marmol Carvajal qui accompagna Charles Quint dans ses expéditions<sup>1</sup>, au *Kitāb-Baḥriyye* de l'amiral turc Piri Reis<sup>2</sup> et à la description des deux chevaliers Lanfreducci et Bosio, chargés en 1587 par l'ordre de Malte de décrire les côtes de la Berbérie<sup>3</sup>.

Les sources géographiques et les relations de voyage européennes des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles sont très nombreuses et les citer toutes dépasserait le cadre de cette présentation critique<sup>4</sup>. Nous nous contenterons ici de citer le récit de voyage du diplomate français Ch. L. d'Arvieux (milieu XVII<sup>e</sup> siècle)<sup>5</sup>, la relation de J. Peyssonnel en 1724-25<sup>6</sup> et les travaux des officiers et des amateurs d'archéologie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette production constitue une base précieuse pour toutes les recherches archéologiques urbaines et rurales.

### ***3/ La littérature biographique et les recueils juridiques :***

Outre les chroniques et la littérature géographique, les sources biographiques nous ont été d'un apport plus ou moins important. L'utilisation de leur information dans les nouvelles recherches historico-archéologiques est de plus en plus indispensable. Cette littérature, qui prend la forme de dictionnaires consacrés à la mémorisation des vies des saints et des savants ('*ulamā'* et '*fuqahā'*'), fut très répandue en Ifriqiya au Moyen Âge. Chronologiquement, vient en premier lieu le dictionnaire d'Abū-l 'Arab intitulé *Ṭabaqāt 'Ulamā' Ifriqiya* (4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle). Il servit de base à tous les dictionnaires postérieurs puisqu'il constitue le fond où ont puisé al-Mālikī (5<sup>e</sup>/XI siècle), le Qādī 'Iyād al-Yaḥṣubī al-Sabtī (mort en 544/1149), al-Dabbāg (mort en 699/1300) et Ibn Nāgī (m. 839/1436). Le dictionnaire le plus utilisé dans cette étude, en raison de l'abondance des

---

<sup>1</sup> Marmol Carvajal, *La Description générale d'Africa*, trad. De Nicolas Perrot Sieur d'Ablancourt divisée en 3 vol. et enrichie de cartes géographiques de M. Sanfon, Paris, 1667.

<sup>2</sup> R. Mantran, « La description des côtes de la Tunisie dans le Kitāb-i Bahriye de Piri Reis », dans *ROMM*, 24, 2<sup>e</sup> semestre, 1977, p. 223-235.

<sup>3</sup> Bosio (I), *Historia della sacra religione e illustrissima militia di San Giovanni Gierosalimitano*, Rome, 1594, 3 Vol.

<sup>4</sup> La majorité, si non toutes, de ces sources européennes et leur contribution à la connaissance de l'histoire architecturale de la Tunisie ont été l'objet d'une présentation pertinente critique dans la thèse de N. Djelloul intitulée « *Les fortifications côtières ottomanes de la régence de Tunis (XVIe/XIXe siècles)* », FTESI, Zaghuan, 1995, 2 vol.

<sup>5</sup> Arvieux, *Mémoires de Charles d'Arvieux*, Paris, 1735.

<sup>6</sup> J-A Peyssonnel, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes par L. Valensi, Paris, 1987.

données relatives à Bizerte et Ṣaṭfūra, est le *Riyāḍ al-nufūs fī ṭabaqāt ‘ulamā’ al-Qayrawān*<sup>1</sup> d’Abū Bakr al-Mālikī. Ce traité contient 269 notices biographiques (*tarğama*) de savants malikites dont la majorité appartient, comme il ressort du titre de l’ouvrage, à la ville de Kairouan. Les informations fournies par cet ouvrage, vont du milieu du 1<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> siècle au milieu du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Elles nous décrivent la vie de quelques personnalités qui ont exercé la justice dans la région (des cadis) ou qui l’ont habitée (des *murābiḩūn*) et nous renseignent sur quelques aspects de la vie quotidienne et quelques éléments architecturaux (les différents constituants d’un *ḩiṣn*).

Pour mener à bien cette recherche, nous avons eu recours aussi à une documentation dont l’utilité ne cesse de s’imposer depuis plus de deux décennies, à savoir la littérature juridique.

Bien que l’intérêt que présentent ces recueils de *fatāwā* et *nawāzil* pour les études historiques et archéologiques ait été très tôt signalé par plusieurs orientalistes et par les chercheurs maghrébins de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, le recours à ces recueils jurisprudentiels n’a connu son essor que depuis le milieu des années 80. Cette utilisation est redevable avant tout à « un important mouvement d’édition dans les pays arabes de nombre de ces textes, jusqu’alors inédits ou difficiles d’accès »<sup>3</sup>. La présente étude a beaucoup profité, entre autres, de la récente édition des *Nawāzil* d’al-Burzulī<sup>4</sup> qui représentent une mine d’informations tant pour nos connaissances sur l’évolution des événements historiques que sur la vie matérielle de la ville de l’Occident médiéval. L’édition récente du *kitāb al-Ağwiba* d’Ibn <sup>c</sup>Azzūm (mort en 1009h/1601)<sup>5</sup> nous a été aussi d’un grand apport. Les données toponymiques et les événements décrits dans les réponses juridiques nous ont aidé dans l’étude de l’arrière pays rural de la région de Bizerte<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ al-nufūs fī Ṭabaqāt ‘ulamā’ al-Qayrawān wa nussākihā wa siar min akhbārihim wa ‘awṣāfihim*, éd. par T. Baccouch et A. Matoui, Dār al-Ġarb al-Islāmī, Beyrouth, 1991. 2 vol.

<sup>2</sup> M. Talbi, « Law and economy in Ifriqiya in the third islamic century », in *The islamic Middel East 700-1900, Studies in economy and social History*, 1973.

<sup>3</sup> J. P. Van Staëvel, *Les usages de la ville*, 21. Voir aussi Pierre Guichard, « littérature jurisprudentielle et histoire de l’Espagne musulmane : la lente intégration des fatwa/s malikites à l’historiographie d’al-Andalus », *C.R.A.I.B.L.*, avril-juin 1999, p.759.

<sup>4</sup> Al-Burzulī, *Fatāwāal-Burzulī Ġāma<sup>c</sup> masā’il al-aḩkām limā nazala min al-qḩāyā bil-muftīn wa-l ḩukkām*, éd. par M. H. Hila, Beyrouth, 2002. (7 vol.)

<sup>5</sup> Ibn <sup>c</sup>Azzūm, *kitāb al-Ağwiba*, éd. par M. H. Hila, Tunis, Beīt al-Hikma, 2004-2006. (5 vol.). Sur Ibn <sup>c</sup>Azzūm et son époque, voir : A. Qasim, *Iyālit Tūnis al-<sup>c</sup>uṭmāniyya ‘alā ḩaw’ fatāwī Ibn <sup>c</sup>Azzūm*, Tunis, 2004.

<sup>6</sup> Voir *infra* les monographies de la ville de Māṭir et du mont Aṣkil.

Parmi les nouvelles sources –par rapport aux sources classiques- qui nous ont été d’une grande utilité pour ce travail, nous insisterons sur les recueils hagiographiques (*kutub al-Manāqib*). L’exploitation de cette littérature à des fins archéologiques semble aujourd’hui plus que nécessaire, puisqu’à travers les *manāqib* des saints il est possible de trouver des données qui peuvent combler le mutisme des autres sources ou clarifier les informations trop vagues qu’apportent les autres auteurs ; tel est le cas dans cette étude. La consultation de deux textes hagiographiques manuscrits de la *Bibliothèque nationale de Tunis*, à savoir les *Manāqib ‘awliyā’ Tūnis*<sup>1</sup> et l’*Ibtisām al-Ġurūš wa wašiy al-Ṭurūs li-Manāqib al-Šayḥ Aḥmad b. ʿArūs*<sup>2</sup>, nous a mis sur une piste utile pour l’identification et la localisation de *qalʿat Qarsīna* du *ḡabal shuʿayb*.

Reste à signaler dans cette présentation critique l’intérêt que présentent les sources de l’Antiquité pour connaître mieux l’histoire de la période musulmane. Mon recours à cette documentation a pour but d’associer les deux dossiers afin de compléter les données de l’un par celles de l’autre, et d’éclaircir quelques problèmes liés à la géographie historique de la Tunisie.

## **B- La nécessité d’utiliser la cartographie, les documents d’archives et la documentation européenne.**

### ***1/ La cartographie :***

Parmi les autres sources dont dispose l’archéologue et qui peuvent lui fournir une masse non négligeable d’informations figure la cartographie. C’est un immense univers, où l’on peut faire maintes découvertes. Sur une carte, le toponyme n’est pas seulement mentionné, il est aussi repéré et localisé. De plus, une carte est parfois accompagnée d’un texte dû en général aux ingénieurs militaires, qui considéraient l’écrit comme son complément indispensable (renseignements sur les voies de communication, les ressources du pays utilisables par des armées en campagne)<sup>3</sup>. Tel est le cas pour cette recherche de l’*Atlas archéologique de la Tunisie (AAT)*, dans lequel étaient publiées

---

<sup>1</sup> Al-Hawwārī, *Manāqib ‘awliā’ Tūnis*, ms. BNT, n° 15888.

<sup>2</sup> Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ḡarūs wa wašiy al-turūs li-manāqib al-shaykh Aḥmad b. ʿArūs*, ms. BNT, n°

<sup>3</sup> R. Chevalier, *Lecture du temps dans l’espace, topographie archéologique et historique*, Paris, éd. Picard, 2000, p. 47.

entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les débuts du XX<sup>e</sup> siècle, les cartes au 1/50.000<sup>e</sup> de la région en question.

En revanche, et comme pour toutes les sources, il faut utiliser cette documentation avec beaucoup de prudence. Un cartographe est en effet, et dans la majorité des cas, étranger à la région et parfois il l'indique sur sa carte sans la visiter. Pour Bizerte nous ne possédons pas de cartographes originaires de la région. Mais cette carence n'empêchera pas de tirer des documents cartographiques de différentes époques quelques données toponymiques et d'ouvrir, pour quelques cas, de nouvelles pistes de recherche pour l'identification et la localisation de quelques sites qui n'apparaissent que dans des sources textuelles. Parmi la documentation cartographique utilisée dans cette étude je citerai :

*\*Les cartes de <sup>c</sup>Alī b. Aḥmad b. Muḥammad al-Šarfī (10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> s.) :* Ce cartographe a vécu vers la fin de l'époque hafside, une période au cours de laquelle la science de la cartographie a connu un essor considérable aussi bien dans le monde musulman que dans le monde occidental<sup>1</sup>. Al-Šarfī, cartographe d'origine sfaxienne, est l'auteur d'un atlas composé de huit feuillets dessinant les deux bassins de la Méditerranée<sup>2</sup>. L'utilisation de ce document nous a permis, à titre d'exemple, de comparer la liste des sites côtiers de la région de Bizerte au XVI<sup>e</sup> siècle aussi bien avec celles d'al-Bakrī et al-Idrīsī du plein milieu du Moyen Âge (5<sup>e</sup>-6<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup>) qu'avec les données que nous offrent les cartes ottomanes et européennes de l'époque moderne.

*\*Les cartes ottomanes :* L'expansion ottomane dans les deux bassins de la Méditerranée a favorisé la production d'une documentation cartographique importante pour la marine de guerre. Le plus fameux de ces atlas et le plus utilisé dans cette recherche est celui de l'amiral turc *Piri Ré'īs* qui travailla pour la marine ottomane au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire en pleine période de son expansion dans le bassin méditerranéen.

Connu sous le nom de *Kitab-i-bahriye*, "le livre de la mer" de Piri Reis est un document capital dans l'histoire de la cartographie nautique. Son apport réside dans la toponymie côtière, la représentation iconographique peinte à la main qui enrichit les fonds de cartes, et finalement les commentaires écrits destinés à fournir aux marins turcs

---

<sup>1</sup> Nous jugeons important de rappeler que le contexte historique dans lequel cette documentation est produite coïncide avec la période des grandes découvertes (fin XV<sup>e</sup> s.) qui a connu l'essor de la cartographie, notamment celle utile à la marine de guerre.

<sup>2</sup> Pour plus de renseignements sur l'apport de la cartographie des Šarfī, voir : M. Chapoutot-Remadi, « Les Charfi et la cartographie », dans *Itinéraires du savoir en Tunisie*, Paris, 1995, pp. 84-95.

« les précisions nécessaires pour naviguer sur tout le pourtour du bassin méditerranéen, depuis les Dardanelles jusqu'à Gibraltar, et de Ceuta jusqu'à la mer de Marmara, y compris les îles et archipels qui parsèment l'immense mer intérieure »<sup>1</sup>.

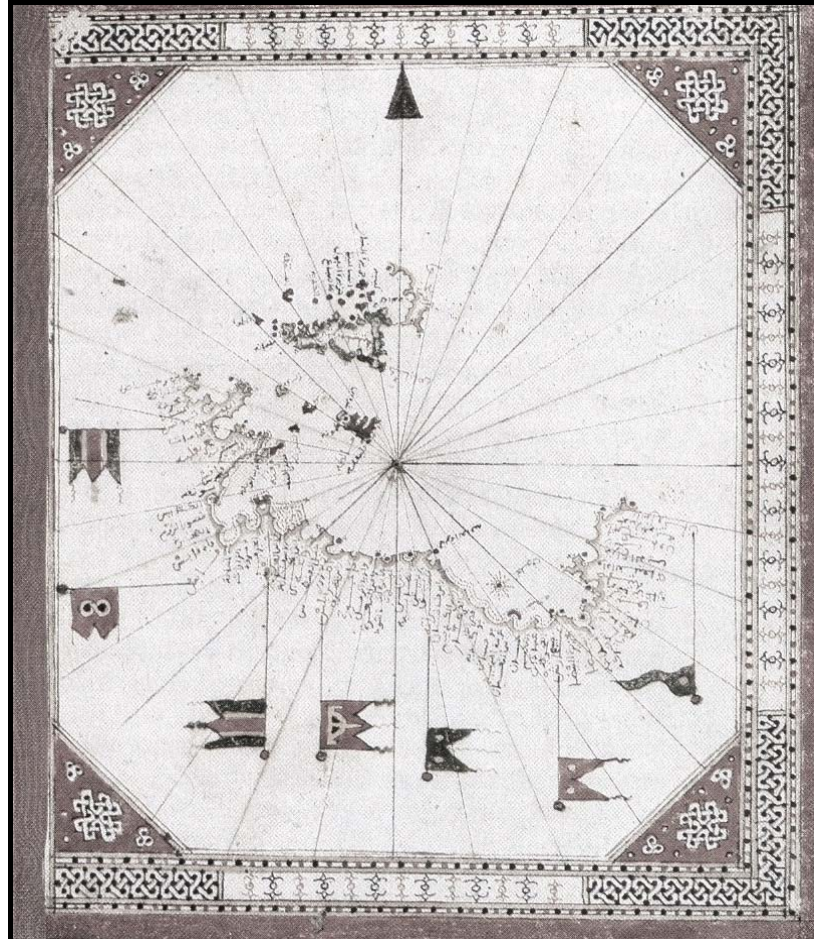


Fig. 2 : L'un des huit feuillets composant l'Atlas de °Alī al-Šarḫī (d'après *Itinéraire du savoir en Tunisie*, 1995)

*\*La cartographie européenne* : La documentation cartographique européenne des époques médiévale et moderne représente pour la présente recherche une autre mine d'informations. Basée sur un héritage livresque gréco-latin<sup>2</sup> et arabo-islamique<sup>1</sup> d'une

---

<sup>1</sup> M. De la Roncière et M. Du Jourdin, *Les portulans : Cartes maritimes du XIII au XVII siècle*, éd. Nathan, Fribourg (Suisse), 1984, p. 222-223.

<sup>2</sup> La cartographie chrétienne avait transmis principalement les données des sources de l'Antiquité tardive, comme celles de Strabon, Pomponius Mela, Solin, Ptolémée ...etc.

part et sur des données récoltées directement à la suite des périple des grands géographes d'autre part, la géographie occidentale nous a laissé une documentation très importante. La Méditerranée, sur laquelle s'ouvre la région de Bizerte, était au cœur des représentations des plus fameux géographes européens. Parmi les cartes et les portulans utilisés dans cette étude nous citerons :<sup>2</sup>

✓ **Au XIV<sup>e</sup> siècle** : la carte pisane de 1300, Petrus Vesconte 1311, Marin Sanudo de 1321, l'atlas catalan de 1375.

✓ **Au XV<sup>e</sup> siècle** : les cartes d'Albertin de Virga (1409), de Mecia de Viladestes (1413), de Cristoforo Buondelmonte (1420) et de Giroladis (1426).

✓ **Au XVI<sup>e</sup> siècle** : les cartes deviennent de plus en plus abondantes, surtout les cartes générales du bassin méditerranéen, théâtre de plusieurs conflits. L'étude toponymique permet de constater l'apparition de nouveaux noms sur la côte du Sahel de Bizerte, comme le Cap Zebib qui a remplacé le Cap Beni Waggas et Porto Farina au lieu de Gar al-Milh. Pour ce siècle, l'on peut citer les cartes de : Guillaume le Testu 1556, Diogo Homem 1559, Giacomo de Maggiolo 1563, Joan Martines 1587

✓ **À partir du XVII<sup>e</sup> siècle** : les cartes sont souvent les fruits de campagnes militaires. On citera à titre d'exemple les cartes de :

Nicolaos Vourdopolos, 1600-10, Francesco Oliva 1603, Harmen & Marten Jansz 1610, Charlat Ambrozin 1620, Augustin Roussin 1633, François Ollive 1662, Joan Blaeu 1688, Pierre Detcheverry 1689.

---

<sup>1</sup> La source arabe la plus utilisée est celle d'al-Idrīsī : *Nuzhat al-muštāq*.

<sup>2</sup> Pour une étude plus approfondie de ces cartes nous renvoyons à : P. Kolb, *Norwih's Maps of Africa. An illustrated and annotated carto-bibliography*, revised & edited by Jeffrey C. Stone, 2<sup>nd</sup> ed., USA, 1997 ; J. Black, *Maps and History, Constructing Images of the Past*, London, 1997 ; R. Steffoff, *Maps and mapmaking*, The British Library, 1995.



Fig. 3 : les installations côtières tunisiennes en 1837  
(source : BNF/service des cartes et des plans)

\**Les feuilles de l'Atlas Archéologique de la Tunisie (AAT)* : il s'agit des feuilles de l'ancienne et de la nouvelle éditions. Ce sont des cartes au 1/50.000<sup>e</sup>, préparées par les officiers des brigades topographiques de l'armée française à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. La région, sujet de notre étude, est couverte par les feuilles suivantes<sup>1</sup> :

- ✓Feuille n° II de Bizerte.
- ✓Feuille n° III de Metline.
- ✓Feuille n° VI de Ferryville.
- ✓Feuille n° VII de Porto Farina.
- ✓Feuille n° XII de Mateur.
- ✓Feuille XIX de Tébourba.

La dette à l'égard des notes des lieutenants et de quelques archéologues amateurs<sup>2</sup> en matière toponymique est indéniable. Leurs missions sur le terrain

---

<sup>1</sup> En plus de ces feuilles, nous avons exploité quelques feuilles avoisinantes tel que les cartes de Kef Abbed (n°I), d'Oued Sejnane (n°V) et de l'Ariana (n°XIII). Notons aussi que beaucoup de cartes de l'*AAT* sont déjà révisées ou en cours de révision dans le cadre du projet de la *Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques de la Tunisie*, un projet au sein de l'Institut National du Patrimoine de Tunis.

<sup>2</sup> Pour ne citer que l'exemple de la feuille de Bizerte, les notices de cette carte ont été recueillies et rédigées par le capitaine Deliquet et les lieutenants Lallemand et Renauld.



accompagnées souvent d'enquêtes orales apportent pour les recherches archéologiques des données importantes.

Ces dernières années plusieurs cartes de cet Atlas ont été révisées par des chercheurs et des professeurs tunisiens dans le cadre du projet de la "carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques de la Tunisie". Les feuilles rééditées du cadre spatial retenu dans cette recherche sont les cartes de Bizerte<sup>1</sup>, de Metline et de Tébourba<sup>2</sup>.

Des cartes d'archéologie urbaine ont été aussi réalisées au sein du même projet. A citer à titre d'exemple la carte de la localité Raf Raf à l'échelle au 1/2000<sup>e</sup> préparée par A. Gafsi.

## ***2/ Les documents des archives tunisiennes :***

S'il y a un type de sources qui n'avait pas été pris en compte de façon systématique jusqu'à présent dans les recherches archéologiques, ce sont incontestablement les documents d'archives. Souvent négligés dans les études médiévales parce qu'on ne dispose pas d'un fond qui remonte au Moyen-Âge, ces documents sont pourtant d'un grand intérêt. Cette recherche tirera profit des renseignements que nous procurent aussi bien les Archives Nationales que les Archives du ministère des biens de l'Etat. Celles-ci renferment plusieurs documents de *ḥabus*, très importants tant pour l'histoire régionale tant pour l'archéologie. La pratique de la "méthode régressive" pourrait être utile dans ce type de recherche.

Du point de vue historique, ces archives nous informent sur quelques aspects sociaux et sur des fractions tribales. L'apport toponymique a été dans plusieurs cas concluant comme dans l'exemple d'*Anbalūna*, le nom de la localité qui formait au haut Moyen-Âge, avec Bizerte et Tinġa, l'*iqīm* de *Ṣaffūra*. L'architecture religieuse occupe une place importante dans ces documents puisque les mosquées et les zawiya sont souvent bénéficiaires de donations. D'autres monuments historiques sont cités par ces documents : les fortifications, les installations hydrauliques ...etc. Plusieurs renseignements de ces archives nous informent sur des travaux de restauration de certains monuments. Ces mentions sont souvent accompagnées par le/les noms des demandeurs de l'intervention et parfois par les maîtres-maçons qui ont dirigé les travaux.

---

<sup>1</sup> Feuille n° II, préparée par Sadok Ben Baaziz et Samir Aounallah.

<sup>2</sup> Feuille n° XIX, rééditée par Jean Peyras. Le texte est encore dactylographié. Nous tenons à remercier Mr S. Ben Baaziz qui nous a permis de consulter les textes des cartes édiées.

### ***3/ La documentation occidentale :***

Aux sources arabes s'ajoute une documentation occidentale que l'on peut répartir en deux groupes. Le premier renferme toute la production classique, comme les chroniques et les relations de voyage, alors que le deuxième regroupe les collections de documents d'archives de quelques services occidentaux. Cette documentation nous fournit une matière intéressante. On a, à titre d'exemple, dans le récit de voyage des deux chevaliers de Malte Bosio et Lanfreducci (deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle), des données historiques et toponymiques de première main<sup>1</sup>. Leur relation s'inscrit au cours d'une période de transition aussi bien au niveau local (l'installation des Ottomans) qu'à l'échelle méditerranéenne (transformations de grande importance dans les stratégies des puissances de cette mer). La liste des installations côtières de la région que nous fournit cette relation est très importante puisqu'elle permet, malgré les problèmes de transcription des toponymes, une comparaison avec les données des géographes et les cartographes arabes. Les deux descriptions de Marmol Carvajal et de Léon l'Africain s'avéreront dans ce travail des ouvrages très utiles pour la confrontation des différentes informations textuelles<sup>2</sup>.

Pour ce qui est des documents d'archives, ils proviennent de plusieurs collections. Il est légitime de réserver à la documentation archivée dans le *Service Historique de l'Armée de Terre* qui se trouve au château de Vincennes, une place centrale. On a pu trouver en effet dans les rapports de quelques missionnaires des données importantes dans l'étude des voies de la région. Les rapporteurs de l'armée française ont souvent enregistré des détails que nous ne trouvons pas sur les cartes d'aujourd'hui. De plus cette recherche tirera profit des photos aériennes faites au milieu des années 50, conservées dans la photothèque de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme à Aix-en-Provence. Enfin, nous utiliserons indirectement les informations historiques de quelques documents d'archives espagnols et italiens, se rapportant à Bizerte, citées respectivement dans les ouvrages d'Alarcon<sup>3</sup> et d'Amari<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> G. Bosio et L. Lanfreducci, « Costae e discorci di Barbaria », Malte 1587, éd. et trad. De Ch. Monchicourt et P. Grandchamp, dans *Rev. Afr.*, n°325, p. 415-483.

<sup>2</sup> Pour une liste détaillée de la documentation européenne je renvoie le lecteur à la bibliographie générale qui figure dans les annexes de cette thèse dans laquelle seront présentées, selon l'ordre alphabétique des auteurs, toutes les sources occidentales écrites utilisées dans cette recherche.

<sup>3</sup> M. Alarcon, *Los documentos arabes diplomaticos*, Madrid, 1940.

<sup>4</sup> M. Amari, *I Diplomi Arabi*, Florence, 1963



## Chapitre II : **Des données favorables à une occupation permanente du sol**

Ce n'est guère qu'à travers une enquête de terrain que l'on peut saisir les traits principaux de l'organisation du peuplement de la région de Bizerte à l'époque musulmane. Il est donc nécessaire de faire précéder cette enquête par une autre d'ordre géographique<sup>1</sup>. La situation de la région dans son cadre local, son ouverture maritime sur d'autres mondes, l'examen des divers phénomènes physiques et la présence de l'eau comme élément vital, sont tous des facteurs en étroite relation avec le mode de peuplement. Pour la présentation de ces données, nous allons nous baser essentiellement sur une documentation récente (les recherches des géomorphologues, des climatologues ...), mais aussi sur les descriptions fournies par les géographes et les voyageurs des époques ancienne, médiévale et même moderne.

### **A- La région dans son cadre local et méditerranéen :**

En consultant un atlas géographique, en interrogeant une carte du bassin méditerranéen, en lisant un traité médiéval de *masālik* ou une relation de voyage d'un commerçant ou d'un consul, le fait qui s'impose est la position très favorable de l'espace, sujet de cette recherche. Occupant une grande partie du Nord-Est de la Tunisie, Bizerte et sa région jouissent d'une merveilleuse position à la fois continentale et maritime.

---

<sup>1</sup> A. Ferdière (s.d.), *La prospection*, Paris, éd. Errance, 1998, p. 22.

## ***1- Une région qui fait partie de la Tunisie fertile***

Dans son cadre local, la région fait partie de la “Tunisie heureuse”. Elle fut la voisine de Carthage punique, puis romaine pendant douze siècles. Elle perdit ce voisinage de la capitale pendant les premiers siècles de l’Islam, mais elle finit par le retrouver et même par le garder dès l’époque hafside jusqu’à nos jours. Dans la *Proconsulaire* ou dans *l’Ifriqiya*, la région joua souvent un rôle d’entrepôt agricole de premier ordre<sup>1</sup>. Par son relief relativement plat –par rapport à d’autres régions qui l’avoisinent- et par sa position climatique favorable, elle représentait avec le *Bled Béja*<sup>2</sup>, la région la plus productive en céréales du pays.

## ***2- Une région entre les deux bassins de la Méditerranée :***

Dans la Méditerranée, c’est une région admirablement située. C’est « une magnifique région maritime », si l’on reprend ce qu’en disait Ibn Hawqal au 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Elle tire son importance de sa situation stratégique sur le détroit séparant les deux bassins de la Méditerranée. Ce n’est pas le fait du hasard si la première fondation phénicienne du pays s’installa sur la côte de la région. Utique, qui était sur la côte à l’époque de sa fondation<sup>4</sup>, précéda Carthage de quatre siècles<sup>5</sup>. Elle fut un comptoir commercial phénicien sur une route maritime allant de la Phénicie jusqu’au détroit de Gibraltar<sup>6</sup>. Cette situation d’étape sur cette même route se maintint pendant la période médiévale, puisqu’on voit dans la documentation textuelle que les installations portuaires de la région augmentèrent. Al-Bakrī (5<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) cite sur sa côte cinq petits ports, dont le plus important est *marṣā al-Qubba* à l’emplacement de la ville de

---

<sup>1</sup> H. R. Idris, *La Berbèrie orientale sous les Zirides*, Paris, 1962, p. 436-437.

<sup>2</sup> *Bled Béja*, aujourd’hui le centre d’un gouvernorat qui porte le même nom, est une région qui avoisine la région de Bizerte du côté sud-ouest. Connue aussi par *Bled Frigua*, elle représente la plaine la plus productive du blé dans tout le pays à travers les époques.

<sup>3</sup> Ibn Hawqal, *Ṣūrat*, p. 70.

<sup>4</sup> Utique était un port de mer pendant l’Antiquité, mais aujourd’hui se trouve à 10 km à l’intérieur de la plaine deltaïque de la Medjerda. Sur son emplacement antique et les transformations topographiques de la ligne de rivage du delta de la Medjerda (*Sinus Uticensis*) on renvoie au travail collectif, de géographes et archéologues, de A. Oueslati, R. Paskoff, H. Slim et P. Troussset intitulé « Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d’après les données de l’Archéologie à l’époque historique », in *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée*, éd. C.N.R.S., Paris, 1987, p. 67-85.

<sup>5</sup> V. Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, Paris, 1962, t2, pp. 52-54.

<sup>6</sup> Sur l’emplacement du port d’Utique dans la chaîne des comptoirs phéniciens de la Méditerranée on peut se référer à la quasi-totalité des sources de la période antique (voir la liste bibliographique).

Bizerte<sup>1</sup>. Alors qu'un siècle plus tard, l'auteur de la *Nuzhat al-Muštāq* mentionne huit sites côtiers<sup>2</sup>.

## **B- Le relief : Un pays de lacs et de montagnes**

Bizerte et ses environs font partie d'une grande "entité géographique" que les géographes ont coutume de désigner comme "le Tell nord-est de la Tunisie"<sup>3</sup>. Connue sous l'appellation de "pays des lacs", pour la distinguer du "pays des calcaires", du "pays des grès" et de "la vallée de la Medjerda", la région de Bizerte se démarque bien par son relief fragmenté, peu élevé, et sa pénétration profonde par la mer<sup>4</sup>. En présentant la diversité physique du Tell septentrional, J. Despois souligne que le relief s'abaisse «vers le Nord-Est et les montagnes s'écartent pour faire place à une série de plaines qui s'ouvrent sur la mer»<sup>5</sup>.

Topographiquement, elle est composée de deux lignes montagneuses séparées par une dépression centrale, divisée elle-même en deux parties. Et c'est cette dépression, qui fait l'unité de toute la région lacustre et qui «lui donne, parmi les autres pays du Tell Septentrional, une puissante originalité»<sup>6</sup>.

### ***1- La dépression centrale :***

Il y a en fait deux dépressions reliées par l'*Oued Tinja*. L'une est le bassin de Bizerte au Nord et la deuxième est celui de Mateur au Sud. Dans la partie méridionale dominant les terrains miocènes aux formes lourdes ; alors que dans la partie septentrionale, se sont les plis nummulitiques qui prédominent.

#### ***a- La dépression du lac de Bizerte :***

C'est l'antique *Hipponensis lacus*, la *Buḥayrat Banzart* des textes arabes. Elle se présente comme une cuvette allongée de 30 km de longueur sur 12 km de largeur<sup>7</sup>, dont dont le lac n'occupe en son milieu que la moitié de la superficie. Ce miroir d'eau, de 13

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, p. 169.

<sup>2</sup> Al -Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288.

<sup>3</sup> "Le Tell septentrional" est une expression conventionnelle chez les géographes, qui ne désigne ni une région "naturelle" homogène, ni un secteur unifié sur le plan humain.

<sup>4</sup> A. Kassab et H. Sethom, 1981, p.51.

<sup>5</sup> J. Despois , 1967, p. 167.

<sup>6</sup> F. Bonniard, 1934, p. 163.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 168-170.

km de long et 7 km de large<sup>1</sup>, est rempli d'eau salée. Il communique avec la mer par un étroit goulet transformé, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par la Marine militaire française, en un canal large de 250 m et profond de 10,50 m<sup>2</sup>.

Dans ce secteur les atterrissements sont un élément topographique très marquant. À l'ouest se sont les atterrissements des oueds des *Mrāzīg*, *Gra<sup>c</sup>* et *Tīnġa* qui constituent la plaine de Sīdī Aḥmad ; alors que vers le Nord-Est, les oueds qui descendent du massif des *Kšābta* et des montagnes d'al-<sup>c</sup>Aliya et de Mātlin forment la plaine d'al-<sup>c</sup>Azīb.

*b-La dépression de Mateur :*

C'est une large zone effondrée à laquelle «viennent s'unir au Nord-Ouest la vallée inférieure de l'oued Sejnane, au Sud-Est les plaines de l'oued Cheïr et de l'oued Tine »<sup>3</sup>. Elle se distingue de la première dépression par ses cours d'eau importants qui lui apportent des quantités considérables d'alluvions. Les plus importants de ces cours d'eau sont : *l'oued Sejnane*, *l'oued Tine* et *l'oued Joumine*. Au centre de la plaine, se dresse le *Dj. Ichkeul* (508 m) et sa *gar'a*<sup>4</sup> (*Sisara lacus* des Anciens et *Buḥayrit Tīnġa* des sources médiévales). Cette dernière est un lac, mais sans profondeur. Pendant l'hiver, elle élargit d'un tiers de sa surface, ce qui donne à la plaine une superficie de 250 km<sup>2</sup>, dont la plus grande partie est une étendue parfaitement plate, coupée parfois par des dômes sénoniens comme celui de Mateur (68 m) et du Rās al-<sup>c</sup>Aïn (69 m)<sup>5</sup>.

Entre les deux dépressions se trouve une zone de contact occupée par l'isthme de Tinja. Ce cours d'eau, sur les bords duquel fut bâtie l'ancienne *Thimida* et la ville médiévale de Tinja, coule du lac de Bizerte (Nord) vers la *gar<sup>c</sup>a* d'Ichkeul (Sud) en été, et en sens inverse pendant l'hiver<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> De La Berge, 1881, p. 172.

<sup>2</sup> Despois, 1967, p. 170.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>4</sup> La *gar<sup>c</sup>a* est une petite plaine de quelques kilomètres carrés dont l'origine s'explique encore difficilement. Les irrégularités du colmatage, les déplacements des lits d'oueds, et les crues fréquentes expliquent la présence des *gar<sup>c</sup>a*, marécages qui occupent les secteurs les plus déprimés de la plaine.

<sup>5</sup> F. Bonniard, p.174.

<sup>6</sup> Le mouvement des eaux entre les deux lacs de la région est évoqué par la quasi-totalité des sources arabes médiévales.

## ***2- Les régions montagneuses :***

La région est caractérisée surtout, comme on vient de le voir, par des zones d'effondrement, mais cela ne veut pas dire qu'elle est dépourvue de reliefs appréciables. En limite des plaines et des lacs, se dressent des *djebels*, certainement moins élevés que ceux des Mogod, des Hédhil et des Béjaoua qui délimitent notre région, mais qui inscrivent la région dans *la Tunisie du Tell*. Topographiquement, on peut définir ces étendues montagneuses comme des régions accidentées. Elles s'étendent, à l'Est et à l'Ouest des dépressions, comme des ceintures séparant la région des autres grandes entités géographiques avoisinantes.

### *a-Entre la plaine de Māfir et Cap Sidī °Ali al-Makkī :*

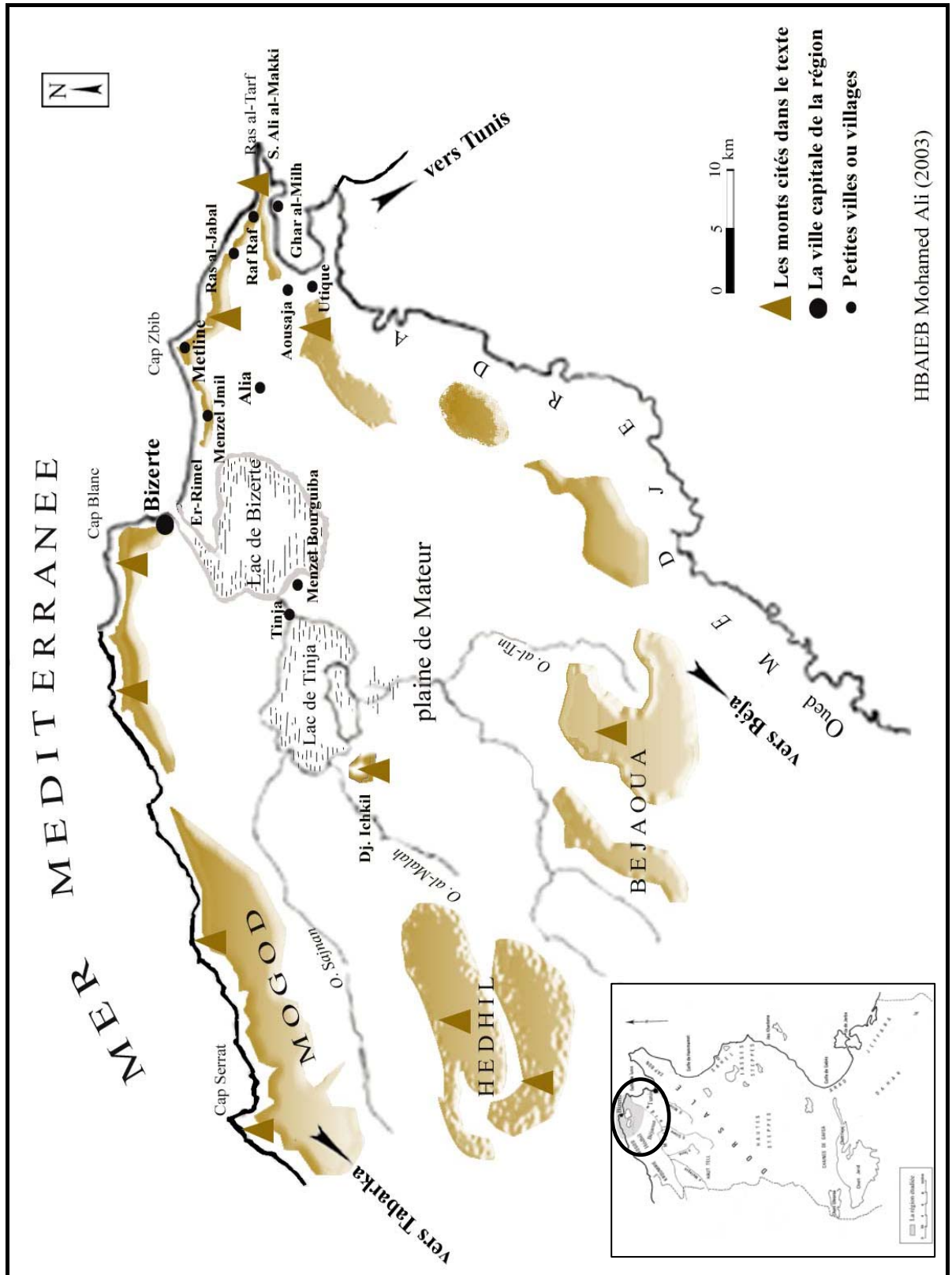
Le relief est tout en collines et djebels de moyenne altitude. Il commence -de l'Ouest vers l'Est- par le Dj. Šagāga (209 m) et termine par le Dj. Al-Nāzūr (325 m) aux environs de Ġār al-Milḥ et Sidi °Ali al-Makkī, en passant par la masse de K'sābṭa (400 m). Cette masse montagneuse de direction sud-ouest/nord-est, trace une ligne quasi parallèle au tracé de l'oued Medjerda qui représente la limite sud de la région.

### *b-la ligne montagneuse côtière :*

Entre Rās al-Ṭarf (à l'Est de la ville actuelle de Ġār al-Milḥ) et la ville de Bizerte, et parallèlement à la ligne côtière, les collines sont moins élevées (Dj. H'kīma 295 m) et relativement isolées par des dunes. Alors qu'à l'Ouest de Bizerte, le relief montagneux correspond à une continuation –topographique et morphologique- de celui des Mogod. Ces altitudes, qui atteignent les 400 m, sont séparées par des terrasses de cours d'eau dont les plus connus sont l'O. Mrāzīg et l'O. Gra°.



Fig.5 : Carte de la région de Bizerte – Les lacs et les montagnes



## C- Une région largement ouverte sur la mer :

Cette étude privilégiée, et le lecteur le remarquera certainement tout au long de cette recherche, l'étude de la ligne côtière. Cela tient à l'intérêt que présente cette façade maritime pour le thème qui me concerne dans cette étude. En effet, une lecture sommaire des sources et une visite rapide sur le terrain montrent que l'essentiel de l'occupation humaine, dès l'Antiquité jusqu'à nos jours, se concentre principalement sur cette ligne côtière. Cette concentration humaine relativement dense, par rapport à l'arrière pays, est expliquée par les atouts, aussi bien géographiques que stratégiques, qu'offre le contexte côtier pour l'occupation du territoire. Dans les sources écrites arabes la région fut particulièrement un espace de *qilā*<sup>1</sup>, de *ribāṭāṭ*<sup>2</sup> et de petits ports<sup>3</sup>. Cette concentration de monuments défensifs sur la côte a donné à la région le caractère d'un *ṭagr* maritime, puisqu'elle s'ouvre sur le détroit séparant les deux bassins de la

Méditerranée. C'est au large de Ras ben Sekka<sup>4</sup>, à l'ouest de Bizerte que les navires allant de Gibraltar aux rivages de l'Égypte changent leur direction<sup>5</sup>. Ce n'est pas le fruit du hasard si les Phéniciens, grands maîtres de la Méditerranée pendant dix siècles, ont choisi la côte de la région de Bizerte pour fonder leur première installation maritime dans le pays. Une fondation qui remonte au XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., 300 ans avant la grande Carthage.

### ***1-la topographie littorale :***

Aujourd'hui, nul n'ignore l'utilité de la collaboration entre archéologues et géographes pour une meilleure connaissance des formes d'occupation du sol sur les lignes de rivage tunisiennes au cours des différentes époques historiques. Il y a une quinzaine d'années, des programmes d'études des côtes de la Tunisie ont été menés par des équipes tunisiennes d'une part, et franco-tunisiennes d'autre part, pour une

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī qualifie la région par "*qilā* Binzart", *al-Masālik* ..., p 57.

<sup>2</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ al-Nufūs* ..., II, p371.

<sup>3</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat* ..., p288-290.

<sup>4</sup> C'est Ras ben Sekka sur la carte de l'AAT (feuille de Bizerte, n° II) et c'est "Ras Rhirane" sur la carte révisée par CNSAMH.

<sup>5</sup> En plus des recherches récentes qui montrent l'importance de l'ouverture de la région sur cette route maritime, l'on peut se référer à un texte médiéval celui d'Abū Bakr al-Mālikī qui, en présentant la biographie d'Abū Muḥammad °Abdallāh b. Abī-l Mahzūl (m.339h), nous parle d'un groupe de gens habitant un ḥiṣn, qui porte le nom de ce ṣayḥ mālikite, assurant la surveillance des navires qui passèrent devant les rivages de *Nāḥiyat Binzart* font le trajet Al Andalus/l'Égypte. *Riyāḍ al-Nufūs*, II, p. 376.

meilleure connaissance de ce littoral. Ces études portent sur son histoire géologique récente, son histoire humaine et sa dynamique actuelle dans ses rapports avec les milieux qui l'encadrent.

Parmi ces recherches, l'on peut citer les travaux, collectifs parfois et individuels dans d'autres cas, de R. Paskoff, de P. Sanlaville, de S. Mathlouthi et de A. Oueslati. Lors de ses enquêtes de terrain sur la côte de la région de Bizerte dans le cadre de sa thèse portant sur la géomorphologie des côtes de la Tunisie, A. Oueslati a relevé plusieurs témoignages aussi bien géomorphologiques qu'archéologiques prouvant une occupation humaine. Ces vestiges, aujourd'hui soit menacés par l'avancement de la mer soit déjà sous ses eaux, sont variés : habitations, établissements industriels (les viviers à poisson), anciennes carrières ...<sup>1</sup>.

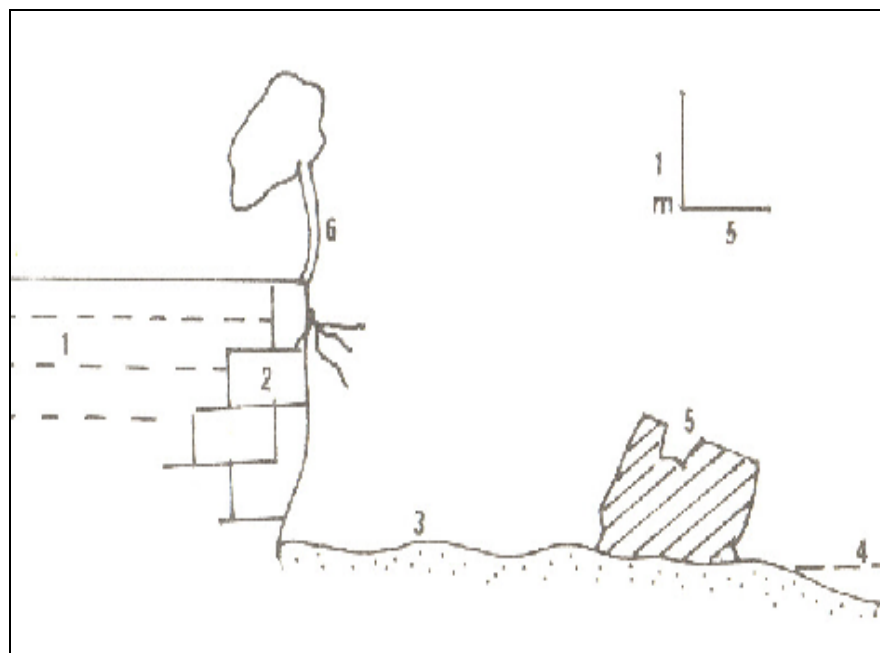


Fig. 5 – Coupe à Šaṭṭ Māmī (Rās al-Jabal) à l'ouest de l'embouchure de l'O. Banī °Aṭā' (d'après Ameer Oueslati, *Les côtes de la Tunisie ...*).  
Légende : 1- plaine : dépôts holocènes à historique, 2- ruines antiques, 3- plage, 4- niveau de la mer par temps calme, 5- nid de mitrailleuse, 6- plantations atteintes par le recul de la falaise.

<sup>1</sup>A. Oueslati, p. 24

Partant d'un schéma un peu général, la côte de notre région se caractérise par l'alternance de trois faciès naturels : des promontoires, des embouchures d'oueds de médiocre importance et des formations dunaires. Trois paysages qui s'étendent sur une côte marquée par la présence des formations calcaires, et d'où vient le nom de "littoral des calcaires" donné à cette ligne côtière par les géographes pour la distinguer du "littoral des grès" qui s'étend à son ouest ( les environs de Ṭabarqa)<sup>1</sup>.

*a- La côte à l'ouest de Bizerte :*

Sur cette partie de la côte on remarque des plages très étroites de nature sableuse qui apparaissent à l'embouchure des petits oueds, au fond des cirques ou au pied de falaises en sommeil<sup>2</sup>.

Les principaux cours d'eau qui constituent les fournisseurs majeurs des plages en sables sont de l'est à l'ouest : les oueds Dāmūs, al-Ḥanzīr, al-Mišra, Sīdī Brāhīm et al-Ḥarka à l'embouchure duquel se situe marsā Kāf °Abbād .... Entre ces plages qui forment des espaces triangulaires<sup>3</sup>, on note une forte présence de caps rocheux comme le cap Blanc (al-Rās al-Abyaḍ), Rās Inġla et Rās al-Qarn.

*b-La côte à l'est de Bizerte :*

C'est sur cette côte que j'ai mené l'essentiel de mes recherches de terrain. Cette ligne de 107 km de longueur, ne diffère pas beaucoup du secteur côtier précédent<sup>4</sup>. Entre le goulet de Bizerte et Cap Sidi Ali al-Makkī «les reliefs côtiers ont le plus souvent une ossature dominée par des formations calcaires. Les roches gréseuses n'occupent qu'une place relativement limitée et correspondent surtout aux grès pliocènes de Ghar el Melh visibles dans le relief monoclinale de Raf Raf et de Sounine ou à des éolianites et grès marins quaternaires »<sup>5</sup>. Ici les plages sableuses occupent une étendue de 31km. Elles sont essentiellement des espaces de formation dunaire comme

---

<sup>1</sup> Sur ce contraste entre un grès sombre et un calcaire plus clair, F. Bonniard a constaté que les toponymes des promontoires jalonnant les deux côtes sont significatifs. Il dit que « les navigateurs de tous les temps ont illustré ce contraste par les noms qu'ils ont donné aux promontoires ; les caps gréseux portent les noms significatifs de *Rosa*, *Roux*, *Negro*, *Aḥmar* (rouge) ; tandis que du plus loin ...les marins reconnaissent le *cap Blanc*, le *Ras-el-Abiod* des Arabes, le *Promontorium Candidum* des Anciens ». F. Bonniard, 1934, p. 176.

<sup>2</sup> F. Bonniard, 1934, p.52

<sup>3</sup> A. Oueslati, p.52

<sup>4</sup> M. Ben Salem, p47.

<sup>5</sup> A. Oueslati, p. 53.

dans le cas de la plage d'Er-Rimel (entre Bizerte et Metline) ou des embouchures de petits cours d'eau comme dans celui de Chatt Mami (la plage de la ville de Ras al Jabal) où se jette l'oued Beni 'Ata'. Comme c'est le cas pour la côte à l'ouest de Bizerte, le tracé littoral à l'est de cette ville est marqué par la présence de caps rocheux de formation calcaire tels que : Rās Zbīb, Rās al-Mistīr, Rās al-Blāṭ et le Cap Sidi Ali al-Makkī qui représente la saillie la plus orientale de notre région. À ces plages sableuses et aux caps rocheux s'ajoute « le littoral lagunaire et marécageux qui s'étale sur 33.5 km et se localise dans la presqu'île de Menzel 'Abderrahmane et dans celle de Ghar el Melh »<sup>1</sup>.

### ***2-la mer et les îlots :***

Le fond de la mer qui s'étend devant la région de Bizerte est le résultat de l'effondrement du seuil tunisio-sicilien ; il est constitué par « une plate-forme continentale dont les grandes lignes sont en étroite relation avec la structure du continent »<sup>2</sup>. Dans son travail de géographie régionale du Tell septentrional Bonniard a relevé la différenciation entre deux aires de hauts-fonds devançant la région de Bizerte : *le plateau de la Galite* à l'ouest et *des Esquerquis* à l'est.

Le plateau de la Galite est une ample plate-forme de 50 km x 25 km. Il est composé d'une série d'îles rocheuses sont de l'Est à l'Ouest : l'île de la Galite (environ 750 ha), les îlots des Chiens, de Galiton et la Fauchelle. La deuxième aire, c'est-à-dire celle des Esquerquis, est un plateau plus allongé mais moins compact. Il est composé de hauts-fonds qui atteignent des sommets apparents dans l'archipel des îles Cani et de l'île Plane<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> M. Ben Salem, 47.

<sup>2</sup> F. Bonniard, 1934, p.178.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 178-179.

## D-Les données climatiques :

L'étude effectuée par J. Peyras sur le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité<sup>1</sup>, ainsi que la lecture minutieuse de quelques textes de géographes arabes de l'époque médiévale<sup>2</sup>, indiquent que la région a joui dès les époques reculées de conditions climatiques favorables à une occupation humaine et à des cultures permanentes<sup>3</sup>.

### ***1-La pluviométrie :***

Située entre les isohyètes 500 mm (au Sud) et 800 mm (au Nord), la région de Bizerte fait partie de la Tunisie la plus arrosée. En revanche, ces chiffres, qui ne représentent qu'une moyenne générale, cachent une grande irrégularité. Cette irrégularité est attestée sur un plan annuel ainsi que saisonnier et mensuel.

Les quantités de pluie varient d'une année à l'autre. Par exemple, la station de Bizerte a reçu en 1988 une valeur de 687 mm, alors qu'en 1993 la même station n'en a reçu que 311 à cause d'un été un peu prolongé.

Les quantités de pluies reçues sont aussi inégalement réparties au cours des saisons. C'est durant l'hiver, qui s'étend entre novembre et février, que la région reçoit les précipitations les plus abondantes. La carte des régimes saisonniers des pluies, élaborée par L. Henia, montre que la station de Bizerte reçoit en moyenne environ 300 mm en hiver, 200 mm en automne, entre 100 et 120 mm au printemps et seulement 25 mm pendant la saison d'été.

Quant au niveau de l'irrégularité mensuelle, on peut citer l'exemple de Ras al Jabal : Au mois de mars 1973 cette station a eu une quantité de 218.5 mm, alors que la moyenne de ce mois ne dépasse pas dans les saisons normales 50 mm.

---

<sup>1</sup> J. Peyras, *Le Tell nord-est ...*, Paris, 1991.

<sup>2</sup> Voir : Ibn Ḥawqal qui parle de la fertilité des sols de la région et l'importance de ses cours d'eau (*Configuration de la Terre*, trad. 1964, t.1, p.70) ; Al-Bakrī, *Description ...*, trad. 1993, p.122 : il nous parle des jardins (les *basāṭin*) de Bizerte ; Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, p. 157 qui décrit la plaine productive de Māṭir.

<sup>3</sup> Sur l'évolution climatique de la région dès l'Antiquité jusqu'à nos jours on peut se référer aux travaux de J. Peyras, *Ibid*, p. 15. ; M. Rouvillois-Brigol, « La steppisation en Tunisie depuis l'époque punique : déterminisme humain ou climatique ? », dans *BCTH*, Paris, 1985, p. 215-224.

## ***2- La température :***

Sa situation au Nord de la Tunisie, ainsi que son ouverture sur la Méditerranée, ont inclus la région dans la zone isotherme douce avec 18° de moyenne. À Bizerte, par exemple, les moyennes relevées sont les suivantes : maxima 23° et minima 13°<sup>1</sup>. Par saison : hiver 11°<sup>9</sup>, printemps 16°<sup>3</sup>, été 23°<sup>8</sup>, automne 23°<sup>9</sup>. Les plus forts écarts se remarquent en août, où la température atteint son une moyenne maximum de 31°<sup>8</sup>, et en février une moyenne minimum de 7°<sup>5</sup>.

À Ghar el Melh, l'amplitude thermique annuelle est de 15.3°, alors qu'à Metline on a enregistré pour la période 1901-1960 une moyenne de 13.9°<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup>Il faut retenir que ces chiffres restent toujours relatifs. Par exemple en Janvier 1978, on a enregistré à Bizerte une moyenne de température de 2°. Cf., M. Ben Salem, *Op. cit.*, p.41.

<sup>2</sup> M. Ben Salem, *Op. cit.*, 41.



Deuxième Partie :

**MONOGRAPHIES  
LOCALES**





# La ville de Bizerte et sa banlieue : *manzil Ġamīl et manzil<sup>c</sup> Abd al-Raḥmān*

بنزرت وضاحتها: منزل جميل و منزل عبد الرحمان

## Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
  - Les sources écrites
  - Les archives
  - Les sources cartographiques et iconographiques
  - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

## Inventaire

### A- La ville de Bizerte

#### I- Le quartier *al-Qṣība* :

- ✓ Le fortin *al-Qṣība* (Sīdī al-Ḥinnī)  
*Situation p.56 / Description p.56 / Commentaire: al-Qṣība : le siège historique du pouvoir à Bizerte p.60*
- ✓ La mosquée *al-Qṣība*  
*Situation p.65 / Description p.65 / Commentaire p.69*
- ✓ Le moulin et le four à pain (*furn al-Qṣība*) p.73

#### II- La Casbah : *al-Mdayyna* (la petite médina)

- ✓ L'enceinte de la Casbah  
*Description p.75 / Commentaire : al-Mdayyna : la ville des habitants p.79*
- ✓ La mosquée de la Casbah  
*Situation p.81 / Description p.81 / Commentaire p.82*

#### III- La médina :

- ✓ La grande mosquée de Bizerte  
*Situation p.85 / Description p.85*
- ✓ Le complexe architectural Sīdī al-Muṣṭārī  
*Situation p.97 / Description p.97 / Commentaire : Sīdī al-Muṣṭārī : le saint protecteur de Bizerte p.101*
- ✓ Les souks de la médina et leurs équipements (oratoires, cafés, sbīls ...)  
*Masġid al-<sup>c</sup>Aṭṭārīn, p.105 / La fontaine <sup>c</sup>ayn al-Tūra, p.107 / Sqāyit Sīdī Ga<sup>c</sup>ga<sup>c</sup>, p.108 / Sbīl Sīdī al-Aṣṣāfrī, p.110 / Sbīlbāb al-ġdīd, p.112 / Sbīlbāb al-ḥūḥa, p.114*

#### IV- Le quartier al-Rba<sup>c</sup>

- ✓ La mosquée al-Rba<sup>c</sup>

*Description et commentaire p.119*

#### V- Le faubourg andalou (*ḥandlis*)

- ✓ La mosquée andalouse

*Situation p.123 / Description p.123 / Commentaire p.125*

- ✓ Le fort andalou (le fort espagnol)

*Situation p.126/ Description p.126/ Commentaire : **Ḥiṣn al-Isbān : l'histoire d'un qaṣr médiéval transformé en un fort monumental**, p.130*

#### VI- Les installations maritimes :

- ✓ Le vieux port

*Situation p. 137/ le port d'après la documentation cartographique et iconographique, p.137/ Description p.139 / Commentaire : **De marsā al-qubba au vieux port : la longue histoire d'un port économique-militaire**, p.145*

#### VII- L'enceinte, les portes et les ponts :

- ✓ Les remparts

*Description, p.147 / Chronologie, p.149*

- ✓ Les portes et les ponts

*Bāb Tūnis, p.154 / Bāb Māṭir, p.155 / Bāb Bāḡa, p.155/ Bāb ḥandlis, p.155 / Bāb al-Rṣāṣ, p. 155/ Pont de bāb Tūnis, p.157 / Pont de la Ṣqāla, p. 158*

### **B- Les environs :**

#### I- Les fortifications

- ✓ Fort Sīdī Sālīm / Fort Sīdī Yūsuf

*Situation p.159 / Description p.159 / Le monument dans la documentation cartographique, iconographique et les relations de voyage p. 160 / Commentaire p.162*

- ✓ Les sites fortifiés de la rade nord

#### II- Menzel Jemil et Menzel Abderrahmane : l'histoire de deux bourgs fortifiés transformés en villages

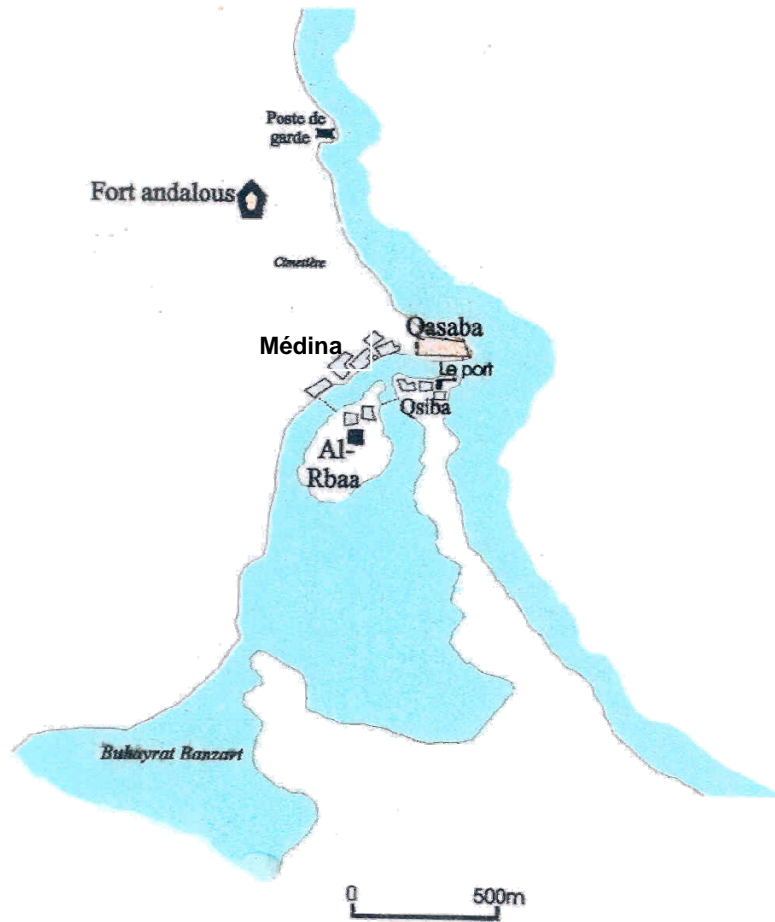
- ✓ Menzel Jemil et sa grande mosquée "Bū-Ṣa<sup>c</sup>nūn"
- ✓ Menzel Abderrahmane et sa grande mosquée

### **Commentaire général**

#### ***Bizerte : d'une simple place-ribāṭ à une capitale de district et un port de course***

I- La Casbah : serait-elle la ville décrite par al-Bakrī ?

II- Bizerte : une capitale de district et un port de course



Bizerte au XVI<sup>ème</sup> siècle  
*essai de restitution*

## Présentation générale et historique

### I- Site et situation :

Bizerte, le chef lieu de la région, est l'une des principales places fortes maritimes du pays. Son site offre des conditions très favorables pour le débarquement des grands navires. Sa baie, qui s'étend entre *Rās Banzart* à l'ouest et le Cap Zbīb à l'est, est assez profonde et parfaitement abritée des vents violents du Nord et du Nord-Ouest, surtout pendant l'hiver.



Fig. 8 : Carte de situation de la ville et les deux *Manzils* d'après la feuille de "*Binzart*" au 1/25000°

Topographiquement, Bizerte se situe sur une colline en pente douce d'orientation nord/nord-est. La ville commence, vers le Nord, au pied d'une colline et continue, du côté de la mer, dans la direction de l'Est, où s'élève aujourd'hui la casbah. Au-delà, s'étendent au Sud et Sud-Est les plaines marécageuses que suivent les routes de Tunis et de Māṭir, et à l'Ouest un arrière pays montagneux constitué par une série de collines de moyenne altitude (2500m) tels que *ġabal al-Rbūb*, *ġabal al-Rzīla*, *ġabal al-Dimna*, *ġabal al-Ṣaḡra* ...<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, p. 159.

L'importance de la ville découle surtout de son vieux port. Sous forme d'un canal en forme de coude de 2000 m de long et d'orientation nord-ouest/sud-est, le port divisait Bizerte en trois parties. Au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, al-Zuhrī dans son *kitāb al-ġuġrāfiya* avait déjà signalé cette tripartition de l'espace urbain bizertin. Il disait : « Bizerte est l'une des plus belles villes du pays. Elle est ouverte sur un golfe qui la divise en trois parties »<sup>1</sup>. Elles sont respectivement :

- ✓ Le quartier d'*al-Qṣība* qui domine la jetée Sud-Est du port.
- ✓ *Al-Qaṣaba* et "*al-madīna al-<sup>c</sup>arbi*" au Nord et au Nord-Ouest du port.
- ✓ L'îlot d'*al-Rba<sup>c</sup>*, aujourd'hui rattaché à la médina après le comblement du canal qui les séparait jusqu'aux années quarante du XX<sup>e</sup> siècle.

A ces trois parties vient s'ajouter à la fin du XV<sup>e</sup> siècle le quartier andalou comme un faubourg au pied de la *kudiyat ḥiṣn al-Isbān*. Ce quartier se situait, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en dehors des remparts qui entouraient les quartiers cités plus haut, sur trois côtés. Ils ne reste aujourd'hui qu'une partie des deux murailles qui flanquent l'unique entrée du fort espagnol.

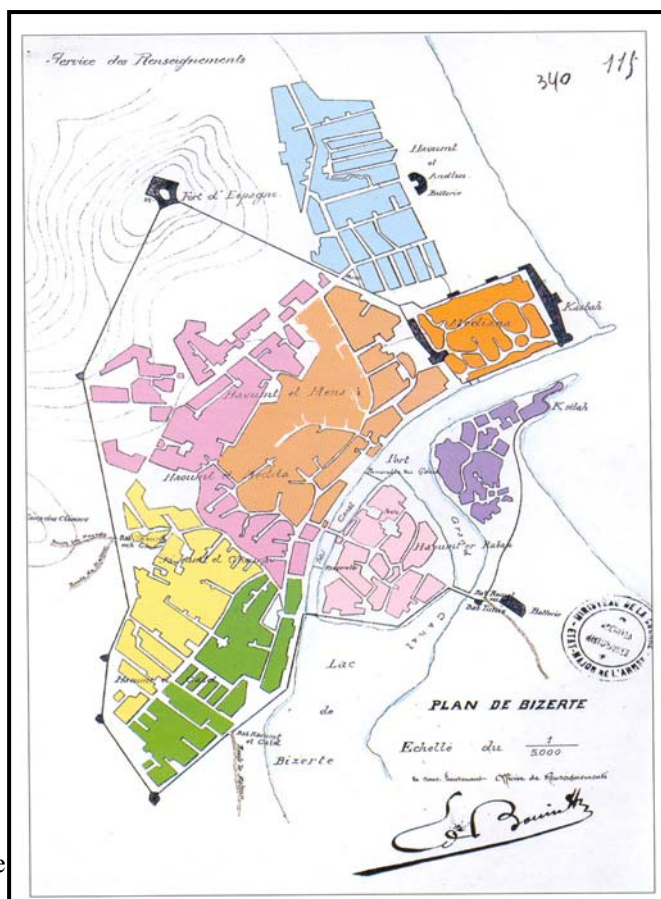


Fig. 9 : Plan de Bizerte à la fin du XIXe siècle d'après Perrier (source : les archives de Vincennes)

<sup>1</sup> Al-Zuhrī, *kitāb al-ġuġrāfiya*, texte arabe, traduction française et présentation de M. Ben Hamouda, DEA d'histoire sous la direction de P. Guichard, Lyon 2, 1991-1992. « *madīna<sup>m</sup> Banzart min aḥṣan al-bilād wa qad ṣaqqahā ḥaliġ min-al baḥr wa qassamahā talāṭat aqsām* », p. 83-84.

## II- Sources et études :

### \*Sources écrites arabes :

Al-Ya<sup>c</sup>qūbī, *al-Buldān*, p. 350 ; al-Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm*, p. 55 ; Ibn Ḥawqal, *Sūrat al-arḍ*, p. 74 ; Al-Raḳīq, trad. Idris (1971), p.23 ; al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p.721 ; al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288-289 (trad. 1999, *La première géographie ...*) ; al-Mālikī, *Riyāḍ al-nufūs*, I, p. 30 et II, p.137 ; Anonyme, *al-Istibṣār*, trad. p. 26-27 et 28 ; Ibn al-Šabbāt, *ṣilat al-samṭ*, p. 22 ; Al-Marrākušī, al-Mu<sup>c</sup>ğib, p. 436-437 ; Yāqūt, *Mu<sup>c</sup>ğam al-buldān*, p. 592-593 ; Ibn Ḥaldūn, *al-<sup>c</sup>Ibar*, IV, p. 169-170 ; Al-Nuwayrī, trad. De Slane, p. 339 ; Ibn <sup>c</sup>Idārī, *al-Bayān*, I, p. 315 ; al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104 et 318 ; al-Burzulī, *al-Fatāwā*, IV, p. 454 ; al-Wazīr al-Sarrāğ, *al-Ḥulal*, I, p. 348 et 459 ; II, p. 695 ; Ibn Abī Liḥya, *Nūr al-Armāš*, p. 436-437 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 22, 117 et 173 ; Ibn Maqdisī, *Nuzhat al-anzār*, p. 122-123 ; Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, dans plusieurs pages.

### \*Sources occidentales :

Jean-Léon l'Africain, *Description*, p. 375-376 ; Marmol Carvajal, *L'Afrique*, II, 437-438 ; Lanfreducci et Bosio, *Costae e discorsi di Barbaria*, p. 517-528 ; Piri Reis, « Description des côtes de la Tunisie », trad. R. Mantran, ROMM, p. 223-235 ; Schaw, 1743, *Voyages*, p. 223-224 ; Perrier, 1879, p. 3-5 ; Ch. Lallemand, 1892, p. 227 ; L. Salvator, 1897, *Bizerte dans son passé*, p. ; Chambre de Commerce française, 1929, p. 6 .

### \* Archives :

✓ Archives du service historique de l'armée de terre française :

Dossiers : 2H35-1 ; 2H35-6 ; 2H36-2 ; 2H352-1 et 3 ; 2H79-5

✓ Archives nationales tunisiennes :

Série A / Carton 203 / Dossier 23

Série A / Carton 403 / Dossier 23

Série D / Carton 36 / Dossier 13

Série D / Carton 230 / Dossier 80

Série E / Carton 196 / Dossier 11

Série E / Carton 298 / Dossier 1 / Sous dossier 53

Série E / Carton 419 / Dossier 29

Registre des *habous mouradites* : n° 3992

✓ Archives du ministère des biens de l'Etat.

Dans plusieurs registres non classés.

### \*Sources cartographiques et iconographiques : Je renvoie ici à

✓ *AAT*, feuille au 1/50000° de Bizerte, n° II : les notes de l'ancienne édition ont été recueillies par le capitaine Deliquet, les lieutenants Lallemand et Renaud. La nouvelle carte a été préparée par S. Ben Baaziz et S. Aounallah (texte inédit)

- ✓ P. Reis, *Kitabi-Bahriye*. Cf., R. Mantran, 1979, p. 223-235.
- ✓ J. B. Vilar, *Cartografia hispanica sobre Tunez (1500-1881)*, Madrid, 1990.  
 \_\_\_\_\_, *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid, 1991.
- ✓ Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, éd. C.E.R.E.S., Tunis, 1996.
- ✓ À citer dans ce cadre aussi, la documentation iconographique si riche qui se trouve dans l'article du Commandant Hannezo publié en 1904 et 1905 dans la *Revue tunisienne* et dans l'ouvrage publié en 2003 par l'*Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte*, intitulé *Bizerte : Identité et Mémoire*. (Voir bibliographie)

### **\*Etudes :**

Dans le cadre des études traitant de la ville de Bizerte, il faut réserver une place particulière à trois travaux. Tout d'abord, l'ouvrage de l'architecte H. Bouita intitulé *Bizerte : les monuments islamiques* (en arabe)<sup>1</sup>. Le deuxième travail est le chapitre consacré à ville de Bizerte dans l'ouvrage de N. Djelloul portant sur *Les fortifications côtières ottomanes de la Régence de Tunis (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*<sup>2</sup>. Enfin, une série d'articles publiés dans les travaux de l'*Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte*. Les articles exploités dans la présente étude seront cités tout au long du texte. Outre ces ouvrages et ces articles, je renvoie à :

R. Brunschvig, *La Berbérie ...*, 1940, I, p. 306 ; P.L. Cambuzat, *L'évolution...*, 1971, t. I, p. 44 et t. II, p. 53-55 ; V. Guérin, *Voyage archéologique*, 1862, II, p. 20, 27 et 30 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, *Bizerte*, 1904, p. 193-332 ; H. R. Idris, *Zirides*, II, 436 ; G. Marçais, « Banzart », *EF*<sup>2</sup>, I, p. 1055. ; G. Yver, « Banzart », *EI*<sup>1</sup>, p. 131-133 .

### **III- Historique :**

En 41/661-662, lorsque <sup>c</sup>Abd al-Malik b. Marwān, l'un des émirs qui commandaient les troupes de Mu<sup>c</sup>āwiya b. Ḥudayġ, conquiert Banzart, la ville existait déjà depuis plusieurs siècles. Elle avait connu successivement l'occupation punique, romaine et byzantine avant de tomber définitivement entre les mains des Arabes en même temps que Carthage et Tunis au cours de la conquête de Ḥassān b. al-Nu<sup>c</sup>mān.

<sup>1</sup> Cf. dans la bibliographie générale, H. Bouita, 1992a.

<sup>2</sup> Cf. dans la bibliographie générale, N. Djelloul, 1995.



Son nom antique, Hippo Diarriytus, apparaît pour la première fois en 307 avant J. C., lorsque Aghatocles, un chef militaire romain, élève autour de la ville une muraille et élargit le port pour préparer la conquête de Carthage<sup>1</sup>. A l'époque de l'empereur Jules César (100-44 av. J.C.), la ville eut le titre de *colonie*. Vers 439, Hippo Zaritus -le deuxième nom antique donné à Bizerte- tombe entre les mains de Genseric lors de la conquête vandale. Au cours de cette campagne, les murailles de la ville furent détruites et ne seront relevées qu'après l'installation des Byzantins en 543, lorsque Bélisaire<sup>2</sup> chassa les derniers Vandales du pays.

Les informations qui concernent le déroulement des événements dans la ville au lendemain de la conquête arabo-musulmane manquent<sup>3</sup>. Bizerte n'était vers la fin du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle qu'une simple localité dotée d'un ribat. Ce dernier était, selon le géographe al-Ya<sup>c</sup>qūbī, un maillon d'une chaîne de fortifications côtières allant de Sfax, sur la côte orientale jusqu'à Bizerte, au Nord<sup>4</sup>. Au cours des premiers siècles de l'Islam, la ville ne semble être dotée que des monuments hérités de l'époque antique, et notamment les fortifications byzantines, comme le quartier d'al-Qṣība, qui défend la jetée orientale du vieux port de la ville.

La ville ne commence à être présente en permanence dans les écrits des auteurs arabes qu'à partir du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Bien qu'elle ait été alors à peu près abandonnée et en ruines, *Banzart* apparaît à l'époque d'Ibn Ḥawqal, comme la capitale de la province de Ṣaṭfūra, qui s'étend au nord de Tunis et de Carthage<sup>5</sup>. Au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, la ville semble avoir surmonté les manifestations de la décadence<sup>6</sup>. Al-Bakrī, signale « la muraille dont elle est pourvue, ainsi que sa grande mosquée, ses bazars, ses bains et ses jardins »<sup>1</sup>. Il évoque surtout la prospérité de la pêche. *Banzart* bénéficie d'une part d'un port appelé "*marsā al-Qubba*" et d'autre part, elle s'ouvre sur un canal poissonneux. Le lac (*al-buḥayra*), nous informe al-Idrīsī, « est une des merveilles de ce monde : on y compte douze espèces différentes de poissons et, durant chacun des mois de l'année, une seule espèce domine sans mélange avec aucune

---

<sup>1</sup> Ct. Hannezo, 1904, p. 456.

<sup>2</sup> C'est un général byzantin, vécu entre 500-565.

<sup>3</sup> Pour plus de détails voir le chapitre consacré à l'évolution des événements de la conquête arabe. Voir *infra* le premier chapitre de la troisième partie.

<sup>4</sup> Ya<sup>c</sup>qūbī, *Buldān*, p. 350 ; trad., p. 212-213.

<sup>5</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, p. 74-76 ; trad., p. 70.

<sup>6</sup> Pour plus de détails sur la crise des premiers temps de l'Islam, voir *infra* le premier chapitre de la troisième partie de cette étude.

autre. Lorsque le mois est écoulé, l'espèce de poisson qui lui correspond disparaît et est remplacée par une nouvelle également distincte, qui ne se mélange à aucune autre »<sup>2</sup>.

La réputation de Bizerte comme étant le meilleur marché des poissons du pays durant l'époque médiévale<sup>3</sup> ne diminue en rien sa réputation en tant que *taġr*, ville frontière maritime. Non loin de la rade dite "*marsā al-Qubba*", écrit al-Bakrī, s'élèvent les forts de Bizerte (*qilā<sup>c</sup> Banzart*) bâtis pour défendre la ville et ses environs contre les incursions des *Rūm*<sup>4</sup> et pour servir de lieux de retraite et de refuge pour les hommes pieux de l'Ifriqiya (*al-ṣāliḥūn*)<sup>5</sup>.

Vers le milieu du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, à la suite des bouleversements dus à l'arrivée des Banū Hilāl, la ville et ses environs connurent une période d'indépendance qui s'étendit sur environ un siècle et demi. A cette époque là, la ville fut habitée, rapporte Ibn Ḥaldūn, par deux factions tribales dont on ignore la première alors que la deuxième se composait de Laḥmides<sup>6</sup>. Abū al-Raġā' al-Ward, un chef arabe laḥmide qui occupait avec ses compagnons une *qal'ca* appelée Qarsīna<sup>7</sup>, fut choisi par les habitants de la ville comme souverain pour mettre fin à des rivalités tribales qui divisaient la population depuis plusieurs siècles. Al-Ward put écarter le danger de deux tribus arabes, les *Riyāḥ* et les *Aṭbaġ*, qui stationnaient dans les campagnes environnantes en leur versant un tribut. Ayant consolidé sa puissance dans la ville, il prit le titre d'émir et se consacra à l'urbanisation de la ville. Pendant un siècle, Bizerte et les villages avoisinants connurent une prospérité considérable<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> G. Marçais, « Banzart », *EF*<sup>2</sup>, I, p. 1055. Voir aussi al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 721.

<sup>2</sup> Al-Idrīsī, *La première géographie ...*, 1999, p. 191.

<sup>3</sup> Ce qu'atteste la majorité des sources arabes jusqu'à la fin de l'époque médiévale.

<sup>4</sup> Le mot désigne dans la littérature arabe indifféremment les Romains, les Byzantins et les chrétiens en générale. Cf., C.E. Bosworth, "Rūm", *EF*<sup>2</sup>, VIII, p. 620-625.

<sup>5</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, p. 722.

<sup>6</sup> Cf., Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar*, VI, p. 169 ; M. Hassen, 1999, I, p. 194.

<sup>7</sup> Sur la localisation et l'identification de ce site, voir *supra* troisième partie, chapitre II "les stratégies défensives: de Qilā<sup>c</sup> Ṣaṭfūra à la fortification ottomane".

<sup>8</sup> Ibn Ḥaldūn, trad., II, p. 40. Ce chroniqueur nous rapporte que Muqrīb, le quatrième émir de la dynastie laḥmide, en plus de sa politique énergique à l'égard des Banū Muqaddam (branche des *Aṭbaġ*) et des Daḥmān (faction de la tribu *Riyāḥ*), a pu doter la ville de fortification tout en assurant sa prospérité économique. La présence de poètes à sa cour est un signe supplémentaire qui manifeste une dynastie relativement puissante.

En 555/1159-1150, le septième émir de la dynastie lahmide fit sa soumission aux Almohades, les nouveaux maîtres du pays. Les sources<sup>1</sup> nous informent que °Abdallāh, le fils de °Abd al-Mu'min b. °Alī, passa à Bizerte après avoir levé le siège de Tunis et séjourna chez l'émir °Isā b. Ṭarād avant de continuer son expédition à l'intérieur du pays. Au cours de ce séjour, Bizerte fit sa soumission à la nouvelle puissance et accepta la présence d'un représentant almohade permanent à titre de commissaire dans sa cour. Au début du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, la ville subit l'occupation des Almoravides Banū Ġāniya et tomba en décadence<sup>2</sup>. Ce déclin se transforme en une dépendance totale à l'égard de Tunis, la nouvelle capitale de l'Ifriqiya. A l'époque hafside, le développement de Tunis fut très néfaste pour Bizerte et la ville perdit beaucoup de sa prospérité économique<sup>3</sup>. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, la ville n'était plus qu'une simple bourgade habitée par de pauvres gens<sup>4</sup> et sa superficie comparable, selon certains auteurs, à celle d'un *muṣallā* de la ville de Tunis<sup>5</sup>. Al-Ḥimyarī, dans son dictionnaire géographique la décrivait comme étant une petite ville<sup>6</sup>. Vers la fin de ce siècle, après la chute de Grenade en 1492, la ville et ses environs commencèrent à accueillir un bon nombre des réfugiés andalous.

Dans les sources italiennes du début du XVI<sup>e</sup> siècle, nous trouvons des mentions comme "*Mauri turcique*", "*Mauros Turcasque*" et "*Mori e Turchi*", pour désigner les pirates de Bizerte qui s'attaquaient aux côtes italiennes<sup>7</sup>. En 1516, à titre d'exemple, les incursions du corsaire turc "Cortogoli Turco", lancées à partir de Bizerte contre la côte ligure, provoquèrent des représailles italiennes et finirent par le pillage du port et la libération des esclaves chrétiens. À la suite de cet évènement, pendant environ une douzaine d'années, le nom de la ville disparaît. Aurait-on interdit l'escale de Bizerte à Cortogoli ? Une lettre d'Abū °Abdallah Muḥammad al-Ḥafṣī au

<sup>1</sup> Cf. Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 169-170 ; Zarkašī, *Tārīḫ*, p. 12.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, II, p. 26 ; J. L. l'Africain, *Description de l'Afrique*, II, 375-376.

<sup>3</sup> N. Djelloul, 1995, I, p.159.

<sup>4</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104. ; Marmol Carvajal, *L'Afrique*, II, p. 437-438 ; J. L. l'Africain, *op. cit.*, p. 375-376.

<sup>5</sup> Il s'agit de l'édifice bâti par le prince hafside Abū Zakariyyā à *Bāb M'nāra* à Tunis. Cf. Al-Zarkašī, *al-Dawlatayn*, p. 25 ; R. Brunshvig, *Op. cit.*, T1, p. 299 ; N. Djelloul, 1995, I, p. 159.

<sup>6</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104.

<sup>7</sup> L. Zaoueli, 1999, p. 52. cf. à ce propos, C. Manca, *Il modello ...*, 1982, p. 32-36.

Pape Léon X, dans laquelle il s'engageait à éviter que des actes de piraterie se perpétuent contre les côtes italiennes, rendrait plausible cette hypothèse.

Vers la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Bizerte revient sur la scène des événements méditerranéens. Le conflit hispano-turc redonna en effet à la ville la place qu'elle devait occuper dans les stratégies des grandes puissances méditerranéennes. En 1535, Charles Quint ordonna à sa flotte de conquérir la ville où se trouvait un camp ottoman important installé par le chef Ḥayriddīn Barbarūs. Au cours de ces conflits qui vont durer jusqu'à la fin des années soixante-dix de ce siècle, la ville perdit beaucoup de ses monuments médiévaux. Le témoignage de Marmol Carvajal, contemporain des événements, atteste la destruction des remparts<sup>1</sup> que la tradition attribue aux Aghlabides.

Avec la fin des conflits hispano-turcs, la ville connaîtra une renaissance architecturale, d'autant plus que la victoire des Turcs était contemporaine d'un événement d'une importance capitale à savoir, l'installation de plusieurs familles morisques dans la ville et les villages environnants dans les premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle. Installation qui contribue à la prospérité de Bizerte et à toute sa région, car les réfugiés andalous ont apporté avec eux leurs techniques dans plusieurs domaines comme l'art de bâtir et leur savoir-faire agricole. Les chroniqueurs mentionnent, à titre d'exemple, les privilèges que le Dey Uṣṭā Murād avaient accordés aux Morisques pour les encourager à s'établir dans cette région, en particulier à Bizerte et à Ġār al-Milḥ<sup>2</sup>.

## VI- Toponymie :

En 1862, Victor Guérin a publié les fragments d'une inscription gravée sur un bloc de marbre encastré dans les murs extérieurs du fort dit d'Espagne. Il s'agit d'un hommage des colons de la colonie *Julia Carpitana* (le nom latin de l'actuelle ville de Qurban au Cap Bon) au génie de la colonie *Julia Hippo-Diarrhytus*<sup>3</sup>. Ce toponyme, qui n'est que le nom romain de la ville qui signifie « Hippone sur le canal » ou « Hippone traversée par les eaux ». Ce nom est donné à Bizerte pour la distinguer

<sup>1</sup> Marmol Carvajal, *L'Afrique*, II, p. 443-444.

<sup>2</sup> Cf., à titre d'exemple, Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 209 ; Ḥ. Ḥūḡa, *Ḍayl*, p. 93-94. A noter ici les travaux architecturaux du maître maçon morisque "Uṣṭā Mūsā al-Andalusī" dans le port de Bizerte et les fortifications de Ġār al-Milḥ.

<sup>3</sup> V. Guérin, *Voyage archéologique*, II, p. 27

d'Hippo-Regius (qui signifie l'Hippone royale, Bône aujourd'hui) et d'une autre Hippone, située près de Mahdia.

Ezzedine Beschaouch et Mohamed Hassine Fantar, deux spécialistes de l'archéologie antique tunisienne, ont montré que *Diarrhytus* n'est que le nom latinisé d'un mot d'origine libyco-punique qui est *Zarritus*<sup>1</sup>. Diodore de Sicile, cite d'ailleurs les deux toponymes.

Il est fort probable que Banzart, le nom arabe de notre ville dérive du nom antique Hippo-Zarritus. "Ban" serait la déformation de "Hippone" et "zart" viendrait de "zarritus"<sup>2</sup>.

Reste à signaler que le nom de la ville figure dans quelques sources comme un toponyme ethnique. Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī et al-Burzulī écrivaient le nom de la ville comme suit : "Banī Zart / بني زرت". La même graphie se trouve dans une inscription gravée sur le cadran solaire de la mosquée de la Casbah et dans des documents d'archives d'époque moderne.



Fig. 10 : Le vieux port (croquis de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle)

D'après C<sup>t</sup>. Hannezo

<sup>1</sup> E. Beschaouch, « Hībūn Calā al-qanāl », in *Bizerte à travers l'histoire*, I, p. 29-35.

<sup>2</sup> Le cas de l'Hippone de l'Algérie pourrait servir de bon exemple. Le nom antique est devenu "Būna"

## Inventaire

### A- La ville de Bizerte

#### Le quartier *al-Qṣība*

Al-Qṣība, dans cette étude, ne se limite pas à l'ouvrage de défense qui s'élève à l'entrée du vieux port, comme son nom pourrait le faire penser. Nous l'étudierons plutôt en tant que quartier englobant, en plus du fortin qui a donné son nom à toute cette partie de la ville, la mosquée qui l'un des monuments remarquable de cette unité. La Qṣība est mentionnée, dans une source hagiographique du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, comme un quartier doté d'équipements, outre les deux monuments cités plus-haut.

Cette *ḥūma* est délimitée, du côté nord-est par la mer et du côté ouest par le canal du vieux port. Selon l'explorateur Perrier ce quartier comptait en 1870 environ 200 habitants.

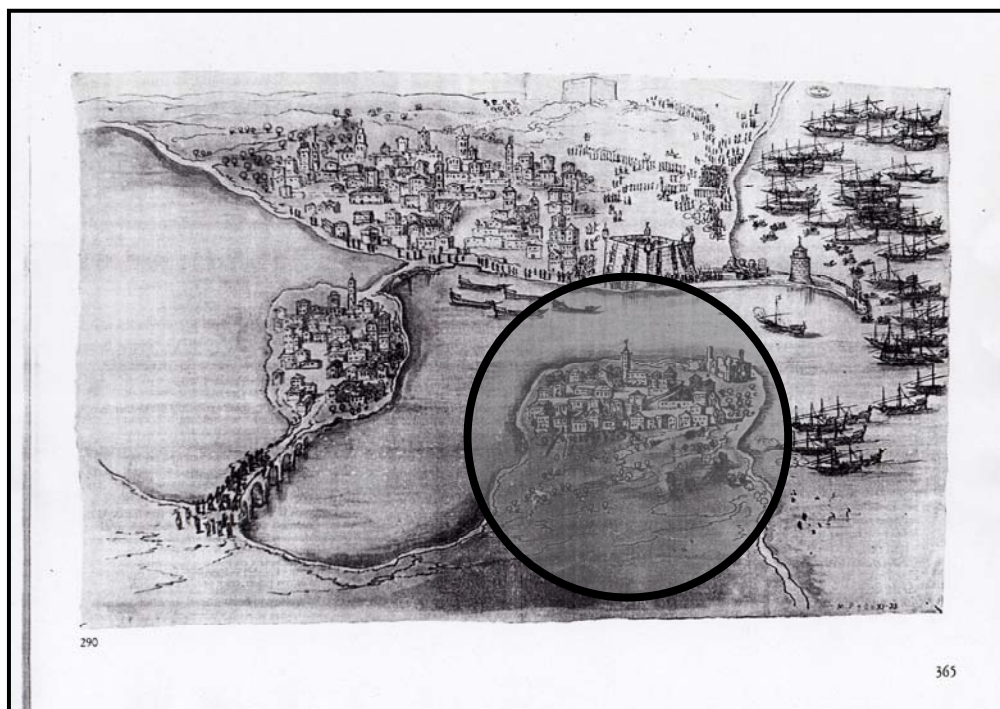


Fig. 11 : Le quartier al-Qṣība d'après "*la planta de Viserta (1613)*"  
(J-B Vilar, *Mapa, Planos...*, 1992)



## *Burġ al-Qṣība / Burġ al-salsla / Burġ Sīdī al-Ḥinnī*

### برج القصيبة - برج السلسلة - برج سيدي الحني

#### I- Situation:

Le nom de ce fortin, al-Qṣība, signifie littéralement “la petite casbah” (la petite citadelle). Elle est appelée ainsi par rapport à la casbah qui s’élève de l’autre côté du vieux port. Le *burġ* pourrait représenter un résumé architectural de toutes les étapes historiques de Bizerte, de l’Antiquité jusqu’à nos jours.

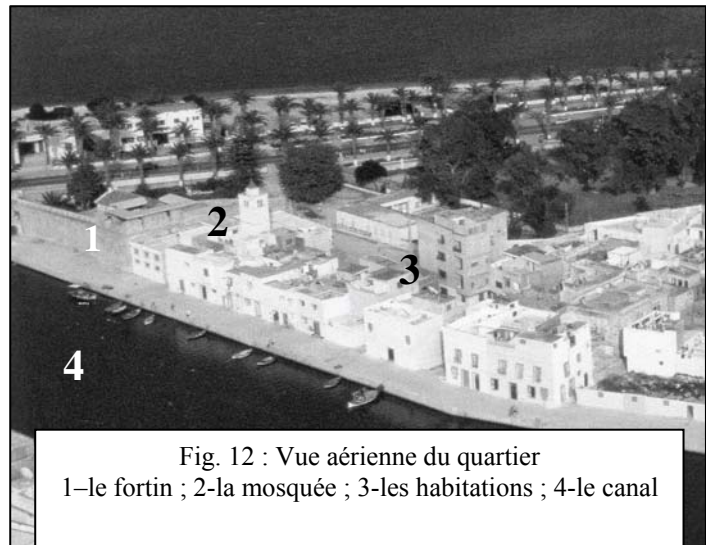


Fig. 12 : Vue aérienne du quartier  
1-le fortin ; 2-la mosquée ; 3-les habitations ; 4-le canal

Le monument occupe un emplacement central dans le tissu urbain actuel. Il contrôlait le vieux port et défendait aussi la rade du côté du sud

#### II- Description :

L’édifice constitue un ensemble architectural en forme de “L”. La première unité, longue de 44 m, d’orientation est-ouest, longe l’entrée sud du port. La deuxième unité, d’orientation nord-sud, est constituée d’un bâtiment rectangulaire, d’autant de longueur, et d’un mur. Une troisième unité en forme de demi-lune enveloppe la deuxième.

L’accès au fortin se fait aujourd’hui du côté sud. On pénètre par une porte monumentale, aménagée dans un arc en plein cintre légèrement outrepassé dont les claveaux sont taillés dans une pierre en grès<sup>1</sup>. L’entrée du monument est axiale. La porte donne accès, en effet, à un vestibule long de 3 m, voûté en berceau.

<sup>1</sup> H. Bouita, 1992a, p. 67.

*1/ La première unité : la tour circulaire et la courtine*

Cette partie constitue environ les trois-quarts de la façade portuaire du monument. On distingue dans cette unité deux éléments : la tour circulaire et la courtine.

✓ La tour circulaire : elle représente le point le plus avancé du système défensif du vieux port. A première vue, de par sa position stratégique et son rattachement à une courtine, on pourrait penser qu'il s'agit de la tour d'angle d'un grand monument fermé. Actuellement, du point de vue technique, il n'y a rien qui prouve que cette tour faisait partie d'un ensemble monumental qui aurait compris trois autres tours.

La tour dessine un cercle de 11m de diamètre, haut de 7,50 m, parapet compris. Sur la façade extérieure, un bandeau marque le début du parapet. On accède à la terrasse à travers le chemin de ronde de la courtine. Au niveau du sol, un long couloir suit la courtine jusqu'à la tour, tandis que l'accès à la terrasse se fait par le chemin de ronde.

La terrasse est défendue par un parapet de 1,30m de haut, percé de meurtrières. Du côté du port, une petite tourelle vient renforcer la surveillance du chenal. Cette dernière est surmontée d'une échauguette semi-circulaire.



Fig. 13 : La *Qsiba* d'après une carte postale de 1910  
(source : *Bizerte – mémoire et souvenirs*)



✓ La courtine : elle relie la tour circulaire au reste du monument. Elle mesure 26m de long, 3m d'épaisseur et 7m de haut. Cette courtine est défendue par deux parapets (0,70m d'épaisseur et 1,90m de haut) percées de petites meurtrières. Du côté du port, on note la présence d'un escalier extérieur de 27 marches adossé à la courtine et donnant accès au chemin de ronde.



Fig. 14 : La courtine – photo prise du côté du fort rectangulaire.

## *2/ La deuxième unité : Le fort rectangulaire*

C'est le corps central du monument. Il est le plus régulier de l'ensemble de l'ouvrage. C'est un fortin de forme rectangulaire de moyennes dimensions (16,60m x 10,40m). La porte d'entrée est percée sur la face sud. Elle s'ouvre sur la cour intérieure de la "demi-lune"<sup>1</sup> (la troisième unité de cette fortification). La porte est un arc en plein cintre au milieu de la façade. De la clef de l'arc commence un support vertical en forme d'un chaînage harpé sur lequel s'effectue la descente des charges des voûtes qui couvrent la salle d'entrée du fort rectangulaire.

Cette salle est de forme carrée (7,80m de côté). Elle est couverte par quatre voûtes d'arête qui reposent sur des chaînages harpés des quatre façades et sur un pilier central de forme carrée. Au fond de la salle, du côté nord, on accède à deux salles rectangulaires voûtées en berceau. On pénètre à celle du nord-ouest par une porte qui s'ouvre sur la salle d'entrée, alors que pour accéder à celle du nord-est on doit emprunter des escaliers qui s'adosent au mur oriental. Les deux petites salles sont probablement des cellules de garde puisqu'elles sont dotées de meurtrières qui s'ouvrent sur le vieux port.

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, p. 171.

A gauche de l'entrée de la grande salle, s'élèvent des escaliers qui ramènent à l'étage qui présente les mêmes caractéristiques que le rez-de-chaussée.

### *3/ La troisième unité : "La demi-lune"<sup>1</sup>*

C'est une masse qui entoure le fortin rectangulaire du sud et de l'est et qui se rattache à la courtine à l'intersection avec le corps central. Il s'agit, en effet, d'un alignement d'une série de cellules en forme demi lunaire. En plus du vestibule qui renferme l'entrée actuelle, il y a quatre autres cellules qui s'ouvrent directement sur la cour centrale et une cinquième pièce qui communique avec la quatrième cellule par un grand arc. Ces pièces sont voûtées en berceau et leurs dimensions sont moyennes et variables.

A la forme de demi-lune, s'ajoutent plusieurs autres éléments qui distinguent cette troisième masse des deux premières :

- ✓ C'est l'unité la moins élevée ; elle est haute de 6 m (mesure prise de l'extérieur y compris le parapet).

- ✓ Le départ du parapet est marqué extérieurement par un bandeau en forme d'un tore à profil demi circulaire.

- ✓ Cette masse dégage une homogénéité qui la distingue des deux autres unités ; en effet, elle est entièrement construite en maçonnerie de moellons.

- ✓ Au niveau des cellules, on ne relève aucune trace de meurtrières sur les murs du fond. L'absence de cet élément, capital dans toutes les fortifications, pourrait susciter le questionnement sur l'objectif des bâtisseurs lorsqu'ils ont décidé la construction de cette masse.

- ✓ A gauche de l'entrée actuelle, s'élève un escalier accolé au mur ouest. Il amène à la terrasse de la demi lune. Au niveau de la cinquième marche, Hédi Bouita a noté l'existence de quelques voussoirs et deux pieds-droits d'une baie murée<sup>2</sup>. Il y a tout lieu de penser qu'il s'agit d'un accès bouché qui permettait à l'ensemble du monument de communiquer avec le reste du quartier al-Qṣība où s'élève aujourd'hui la mosquée.

- ✓ Cette masse se distingue aussi par la présence des mâchicoulis de courtine ; un élément qui pourrait fournir un indice de datation assez précis.

- ✓ Une dernière remarque concerne la façon dont la demi-lune se croise avec la courtine qui relie la tour circulaire et le fort rectangulaire. De la façon dont se fait

---

<sup>1</sup> J'emprunte cette appellation à N. Djelloul, 1995, p. 171-173.

<sup>2</sup> H. Bouita, 1992, p. 66.

croisement, on peut déduire l'antériorité de la première unité qui s'ouvre sur le quai du vieux port.

### Commentaire : *Al-Qṣība* le siège historique du pouvoir à Bizerte ?

Le monument est désigné par trois noms. Le premier est celui d'*al-Qṣība* (diminutif de *Qaṣāba*) qui est donné, dans un premier temps à la fortification et par la suite à toute la parcelle de la ville qui s'étend au sud-est du vieux port, vis-à-vis de la citadelle qui s'élève sur la rive opposée du chenal. *Burğ al-silsa* (la tour de la chaîne) quant à lui, est un nom qui rappelle la chaîne qu'on tendait entre la tour circulaire du monument et *bāb al-rrṣāṣ*, la porte de plomb, adossé à la tour octogonale de la casbah, pour fermer l'entrée du port. Enfin, on dit aussi *Burğ Sīdi al-Ḥinnī*, parce que le fort abrite le mausolée de ce saint.



Fig. 15 : C'est entre le tour circulaire de la Qṣība (à droite) et Bāb al-rrṣāṣ (à gauche) qu'on tendait la chaîne qui a donné au monument le nom de Burğ al-salsla

Il est important de signaler que le nom d'*al-Qṣība* désigne l'un des lieux qui ont été mentionnés dès l'époque médiévale. Notre documentation est à la fois textuelle et cartographique. Au 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, <sup>c</sup>Umar al-Rāšidī, l'auteur des *manaqib* du *ṣayḥ* Aḥmad b. <sup>c</sup>Arūs, disait que ce dernier avait travaillé en tant qu'ouvrier fournier dans une boulangerie à la *Qṣība* de *balad Banzart*. Piri Reis, l'amiral turc du XVI<sup>e</sup> siècle, la

représentait même comme une petite ville située à l'est de Bizerte ( قوصايبية sur la carte). Cette représentation montre l'importance qu'avait cette partie de Bizerte dès l'époque médiévale.

Sur l'évolution architecturale du fort, nous estimons que le monument garde encore ses secrets. En l'absence, en effet, de sondages, et sans avoir pu consulter, comme l'a signalé N. Djelloul au milieu des années 90, les archives des campagnes de restauration, et surtout celles de 1971, il est difficile de déterminer une chronologie précise de l'évolution de cette petite citadelle<sup>1</sup>. Elle aurait subi dès son édification des restaurations et des consolidations successives.

Ce dont nous disposons comme indices de datation ne dépasse pas, en effet, quelques éléments introduits dans les structures apparentes. Nous pensons ici, à titre d'exemple, aux chaînages verticaux relevés sur les murs du fort rectangulaire. Cette technique locale préislamique a perduré au cours du haut moyen âge ifriqiyen. On a tendance alors à croire à la primitivité du fort rectangulaire par rapport aux autres unités du monument.

Le mâchicoulis de courtine attesté dans la demi-lune « est lui aussi un précieux indice de datation. Il n'avait aucun intérêt dans la fortification de l'âge des armes à feu et on ne le trouve nulle part dans les fortifications ottomanes de Tunisie. Ce motif, que les Abbasides avaient déjà employé à Uḥaydir, n'est signalé en Ifriqiya qu'aux époques zirides et hafside »<sup>2</sup>. Ce deuxième indice renvoie parfaitement à la période des Banū-l Ward qui auraient ajouté au fort rectangulaire la structure demi-lunaire<sup>3</sup> et se seraient servi du monument comme une résidence, en parallèle à la casbah qui était occupée par les habitants de la ville<sup>4</sup>. De plus, l'imbrication d'un sommier d'arc de la quatrième cellule et de l'angle extérieur du fort rectangulaire montre bien que la structure demi-lunaire est architecturalement plus tardive que le fort.

La troisième structure, représentée par la tour circulaire et la courtine, laisse apparaître des caractéristiques tardives. Les bastions circulaires sont en effet des caractéristiques de la fortification tunisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1751, c'Alī Pacha, connu pour avoir séjourné à Bizerte, restaura les fortifications de la ville après les coups subis durant les conflits des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 170.

<sup>2</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 171.

<sup>3</sup> H. Bouita considère que ces cellules, qui jouaient aussi le rôle d'enceinte en forme d'arc, ont été rajoutées pour agrandir le fortin jugé à un certain moment trop petit par les troupes arabes. Cf., Bouita, 1992, p. 64-65.

<sup>4</sup> Sur les divisions de la ville, voir *supra* le commentaire général sur la ville de Bizerte.

De par sa position, à l'écart des autres quartiers de la ville, et en l'absence de monuments au sein de la casbah qui peuvent rappeler la présence d'un siège du pouvoir, il serait possible d'admettre que la Qṣība fut, pendant le moyen âge, le centre politique de la ville de Bizerte. Rôle qu'elle perdra aux dépens du fort espagnol à partir de l'époque moderne.



Fig. 16 : La zone d'intersection entre le mur de la demi-lune et l'unité rectangulaire



Fig. 17 : L'appareil du mur de l'enceinte - détail



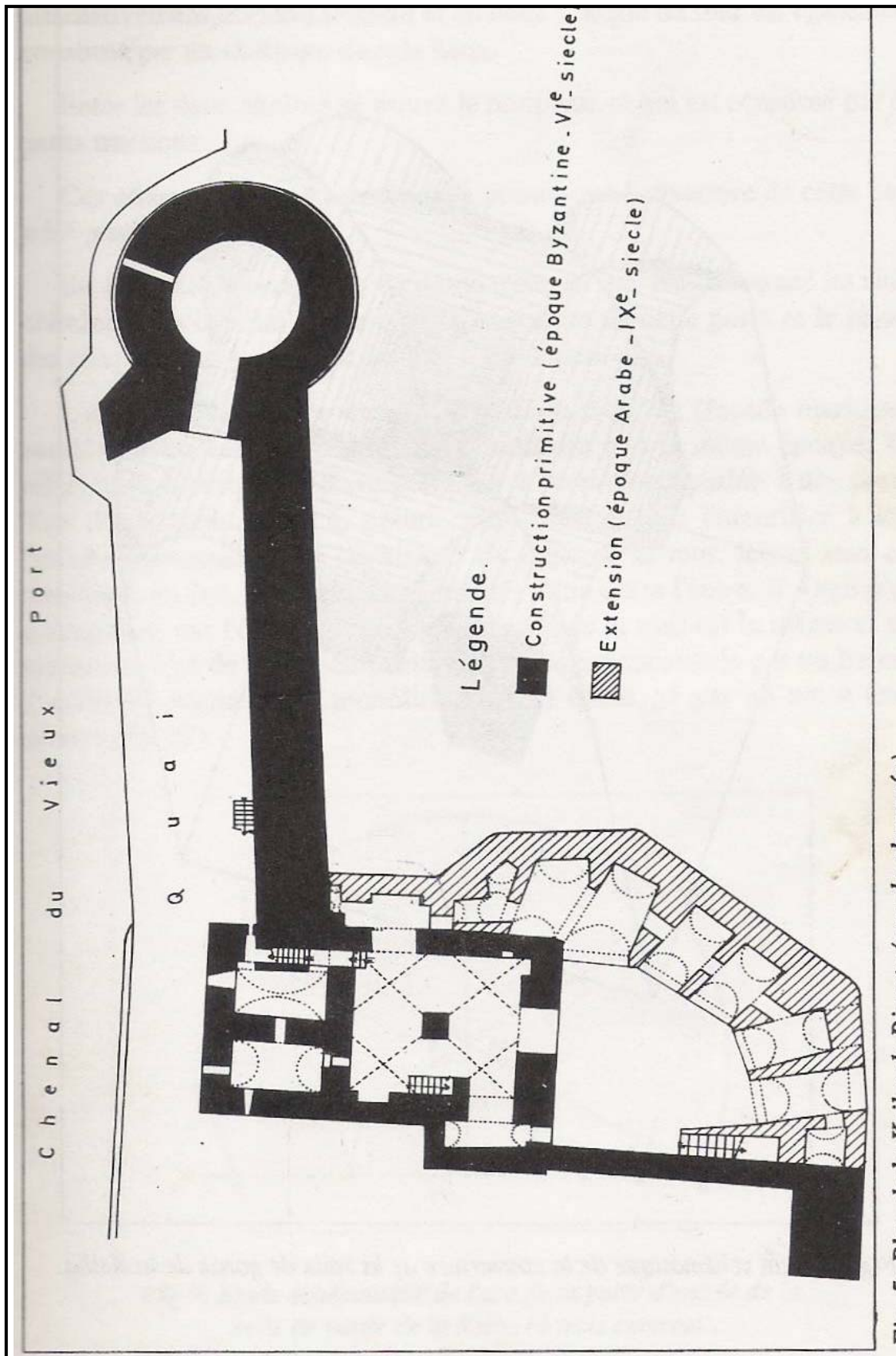


Fig. 18 : Fort al-Qsiba – plan du rez-de-chaussée d’après H. Bouita

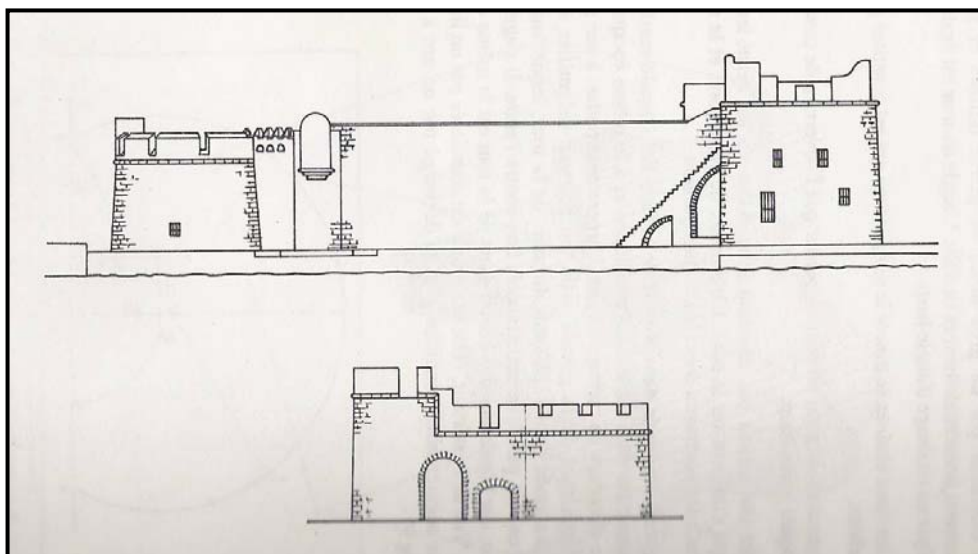


Fig. 19 : Fort al-Qsiba – façades maritime et principale  
d'après H. Bouita

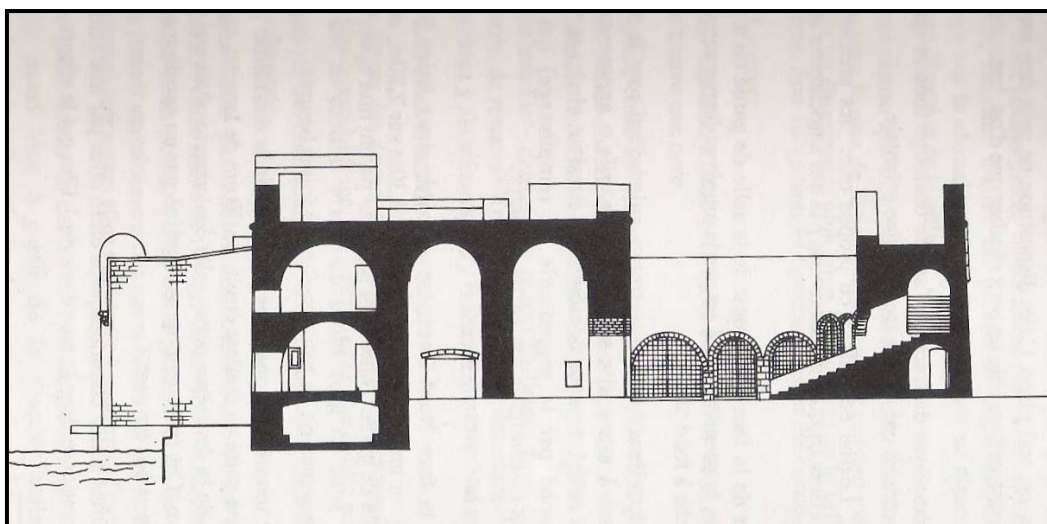


Fig. 20 : Fort al-Qsiba – coupe  
d'après H. Bouita

# Mosquée *al-Qṣība* جامع القصيبة

## Situation :

L'édifice s'élève à l'ouest du fort dit "al-Qṣība". La mosquée est bordée du côté nord par le quai du vieux port et du côté est par une petite ruelle reliant la place du fort au quai. Cette mosquée occupait un emplacement central dans le quartier portant le même nom puisqu'elle s'ouvre, d'une part, sur une grande place donnant sur la "petite casbah" et s'établit, d'autre part, entre le fortin et les habitations qui bordent le port.

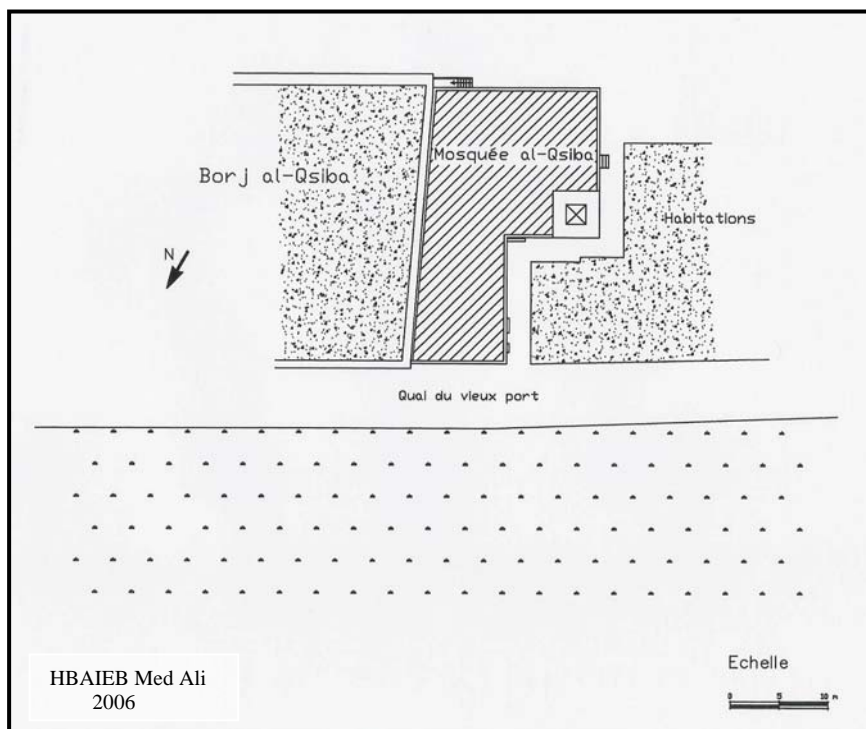


Fig. 21 : Mosquée al-Qṣība – Plan de situation

## Description :

La forme générale de l'édifice est le résultat de plusieurs extensions qu'a connues la mosquée depuis sa fondation. La mosquée *al-Qṣība* est composée de deux parties adjacentes. Tel qu'il se présente de nos jours, le monument est dépourvu de cour. Tout l'espace est aujourd'hui couvert pour répondre au nombre des fidèles du quartier.



### 1- Les portes d'accès :

La mosquée possède aujourd'hui quatre portes dont trois donnent directement sur la salle de prière, tandis que la quatrième, à côté de l'angle sud-est de l'édifice, est consacrée aujourd'hui à l'*Imām* du vendredi.

La première porte, et probablement la plus ancienne, ouvre du côté de l'est sur la petite ruelle séparant la mosquée des habitations du quartier. La baie de ce portail est rectangulaire (2,40 m x 1,40 m) et se ferme par deux battants en bois. Il donne directement sur la troisième travée de la salle de prière. Une dalle en pierre mince, large de 0,20 m et légèrement inclinée vers l'extérieur, assure la liaison entre le niveau de la rue et celui de *bayt al-ṣalāt*.

Les deux autres, au nord de la première porte, semblent être ajoutées lors des dernières extensions de la mosquée. Les battants, aussi en bois, sont relativement neufs. Elles sont surhaussées par rapport au niveau de la rue, d'où l'existence des marches qui s'aménagent devant chacune des deux.

Un escalier, de six marches, assure l'accès à la pièce de l'*Imām* qui se trouve dans l'angle sud-ouest du monument.



Fig. 22 : La façade extérieure sud

### 2- La salle de prière :

C'est une salle de forme complexe. Elle résulte de divers travaux de restaurations et d'extensions. On y accède par trois portes donnant sur le côté occidental. De l'intérieur de cette salle, comme de l'état de la terrasse, il y a lieu de distinguer entre deux parties. Les voûtes des premières travées du côté du *miḥrāb* sont probablement celles du premier état de la mosquée. La première salle aurait été composée de trois nefs et trois



Fig. 23 : la salle de prière – colonne et chapiteau antiques

travées, toutes voûtées en arête<sup>1</sup>. Les arcs, en plein cintre, sont supportés par des colonnes de 1,80 m de hauteur et 0,45 m de diamètre. On remarque l'absence notable des chapiteaux, sauf sur deux fûts couronnés de chapiteaux de réemploi.

L'existence d'une bouche de puits, aujourd'hui bouchée, sous les tapis de la deuxième partie de la salle de prière, est un indice supplémentaire, en plus de la nature de la toiture, sur l'extension qu'a connue la salle de prière.

Le *miḥrāb*, très orné, est percé au milieu du mur de la qibla. Il est large à la base de la niche de 1,20 m, haut de 2,35 m et profond de 1,05 m. Deux colonnettes de chaque côté bordent la partie inférieure du *miḥrāb*. La niche est surmontée d'une demi-coupole inscrite dans un arc en plein cintre outrepassé. L'intérieur de la niche est revêtu de carreaux de faïences polychromes, tandis qu'un décor peint orne le parement de la demi-coupole. Une frise épigraphique sépare les deux parties du *miḥrāb*.

L'enfoncement du *miḥrāb* s'inscrit dans un encadrement rectangulaire en plâtre. Deux bandes plates, séparées de méandres, délimitent cet encadrement. Le reste du décor est sous forme de rubans composés de rosaces en éventails séparées de frises à motifs géométriques. Un tympan, orné en enroulement de feuillages, surmonte le *miḥrāb*. L'écriture qui garnie ce tympan, révèle une date de fondation de la mosquée :

الله نور السماوات و الأرض  
أسس 95 هـ

Traduction :

**Dieu, lumière des ciels et de la terre  
Fondée en 95 h**

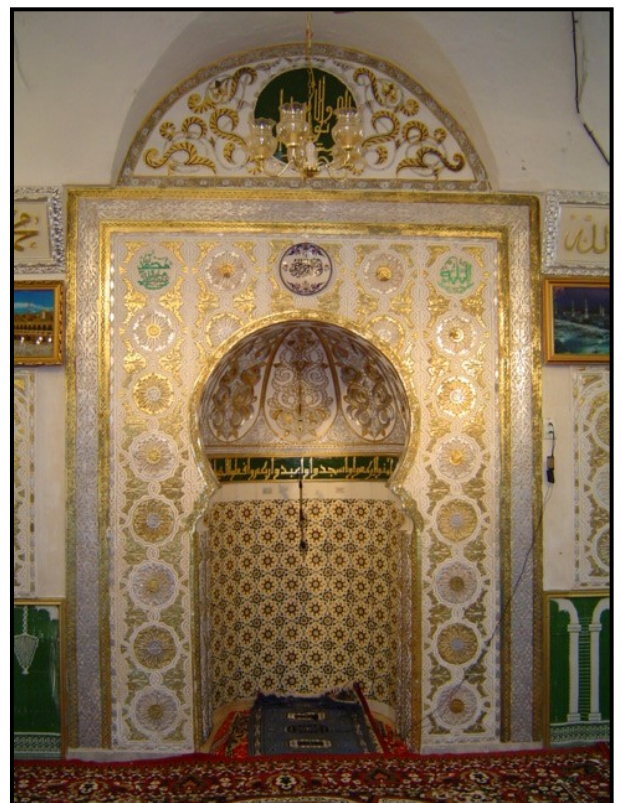


Fig. 24 : Le *miḥrāb*

<sup>1</sup> Cf. *infra* le plan de restitution.



Fig. 25 : Le tympan surmontant le mihrāb



Fig. 26 : L'inscription - détail



Fig. 27 : mihrāb - détail

### 3- Le minaret :

Tel qu'il se présente aujourd'hui, Il occupe l'angle nord-ouest de l'ancienne salle de prière de la mosquée. On y accède par une petite porte, de forme rectangulaire (0,70 m x 1 m), qui s'ouvrait sur une petite cour qui aurait précédé la salle de prière du côté nord. Cet espace est intégré aujourd'hui à *bayt al-ṣalāt*.

La tour du minaret est de forme carrée (4.50 m x 4.50 m), surmonté d'un lanternon ayant le même plan et d'un édicule de forme conique. Sa hauteur totale est de 13 m (y compris l'édicule). Des moulures semi-cylindriques marquent les étages du minaret. Dans les parties supérieures et sur les quatre faces il y a quatre petites baies. Chaque baie est composée de deux petites fenêtres jumelées, séparées par des colonnettes. Les merlons qui couronnent le parapet de la plate-forme sont triangulaires et leurs bords sont en dent de scie.

L'escalier, en spirale et de 72 marches, mène aussi bien à la terrasse qu'à l'édicule du minaret. C'est un minaret qui avait, à l'époque de son édification deux fonctions. Outre l'appel à la prière, il s'ajoutait à la tour circulaire du fortin pour garder la baie de Bizerte.



Fig. 28 : Le minaret – vue prise de la terrasse de la salle de prière

#### 4- la salle d'ablutions :

Aujourd'hui, les ablutions se font dans un espace détaché de la mosquée. La salle occupe le lieu d'un ancien *mqām* s'élevant sur les quais du vieux port.

#### Commentaire :

C'est une mosquée qui tient, pour diverses raisons, une place particulière dans la ville de Bizerte. Tout d'abord, c'est un monument qui est à la fois associé à la petite fortification et au vieux port, l'espace central de l'ancien tissu urbain bizertin. De plus, cette mosquée est certainement l'un des premiers édifices religieux de la ville, non seulement en se basant sur l'inscription gravée au-dessus du *miḥrāb*, mais par rapport aussi à ce que nous fournissent les anciens documents iconographiques. Enfin, il semble que le quartier al-Qṣība aurait été, au moins dès l'époque des Laḥmides, le centre du pouvoir régional. Qu'une mosquée cette partie de la ville ait été équipé d'une mosquée ne semble pas douteux.

Ce monument est représenté dans la majorité des plans et des cartes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Dans "*la planta de Viserta*" de 1613, la mosquée est détachée du fortin, puisqu'on observe sur le document un espace séparant les deux grands monuments. Est-ce que les deux monuments auraient subi des extensions aboutissant à leur jonction ? Le cas est possible d'autant plus qu'on a remarqué dans la courtine est du fortin les traces d'une baie murée<sup>1</sup>. Dans le même document, on observe une mosquée dotée d'un minaret monumental de trois étages. Egalement, la comparaison entre les photos

<sup>1</sup> Voir *supra* la description du fort al-Qṣība et H. Bouita, 1992a, p. 66.



anciennes et celles d'aujourd'hui montre que l'essentiel des extensions est fait du côté du vieux port.



Fig. 29 : La façade nord de la mosquée et de la *Qsiba* d'après une carte postale de 1912



Fig. 30 : La façade nord de la mosquée et de la *Qsiba* aujourd'hui

En étudiant la salle de prière, on a attiré l'attention sur le fait que l'on pouvait reconnaître au premier coup d'œil, deux états distincts. Dans le plus ancien, la salle comportait trois travées seulement. Après les différentes extensions, la profondeur de la salle atteint 30 m. Cet agrandissement étant acquis au détriment d'une bande retranchée au quai du vieux port.

Au début, la mosquée n'aurait été composée que de trois nefs et trois travées. Les colonnes qui supportent cette partie de l'oratoire prouvent son ancienneté par rapport aux autres parties de l'édifice. Aussi, faut-il chercher dans les chapiteaux de remploi coiffant les fûts de cette partie un critère d'ancienneté par rapport aux autres grands édifices religieux de la ville ?

La porte orientale, donnant aujourd'hui directement sur la troisième travée, aurait ouvert, à l'époque de la fondation de la mosquée, sur une courette latérale de forme rectangulaire. De ce fait, le minaret occupait, avant les extensions, l'angle nord-est de l'édifice. L'angle sud-ouest, où s'élève aujourd'hui la pièce de l'*Imām*, ne fut ajouté à la salle de prière qu'au cours d'une période ultérieure à l'époque de l'édification. L'extension de la mosquée coïncide, vraisemblablement, avec le développement du quartier.

Il ressort de l'homogénéité des éléments architecturaux des trois premières allées parallèles au mur de qibla (plafonnage, épaisseur des murs ...) que l'édifice n'a été conçu, à l'époque de son édification, que pour un petit nombre de fidèles. Le quartier de

la Qṣība ne fut développé qu'à l'époque coloniale après l'ouverture du nouveau canal reliant la mer au lac.

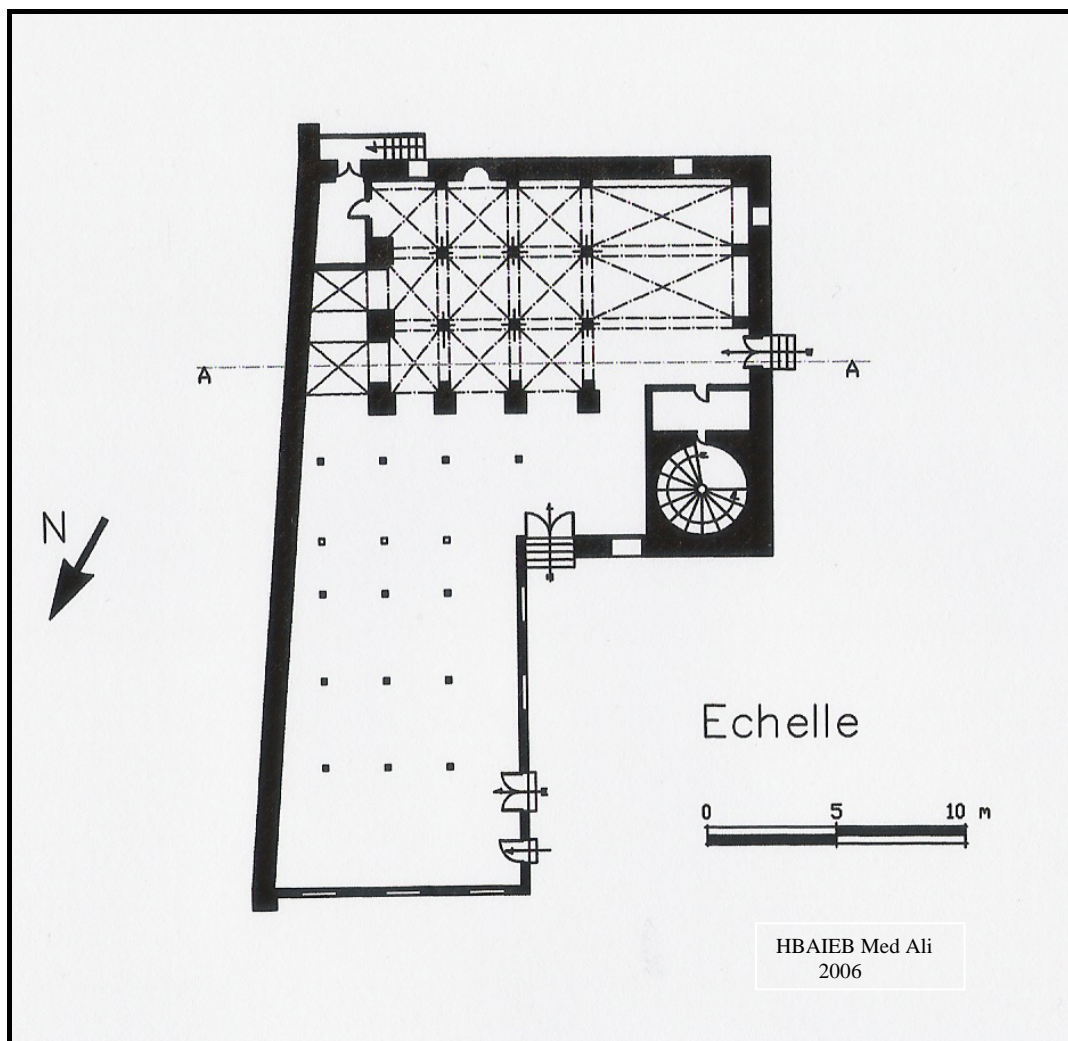


Fig. 31 : Mosquée al-Qṣība – plan

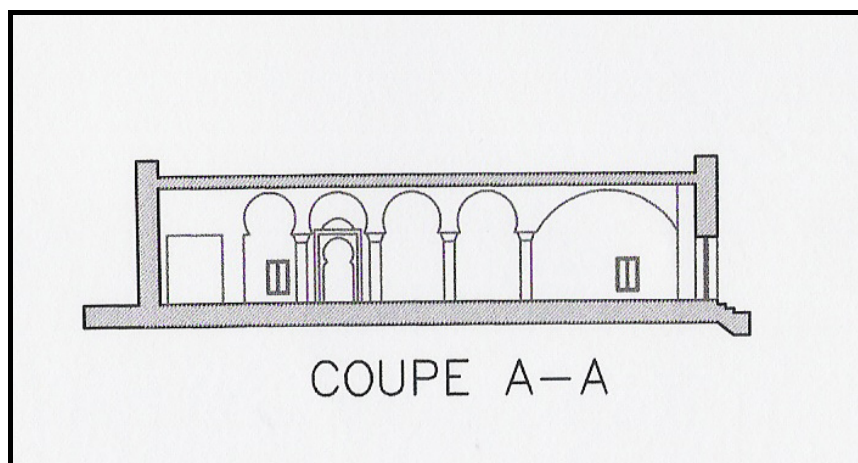


Fig. 32 : Mosquée al-Qṣība – coupe

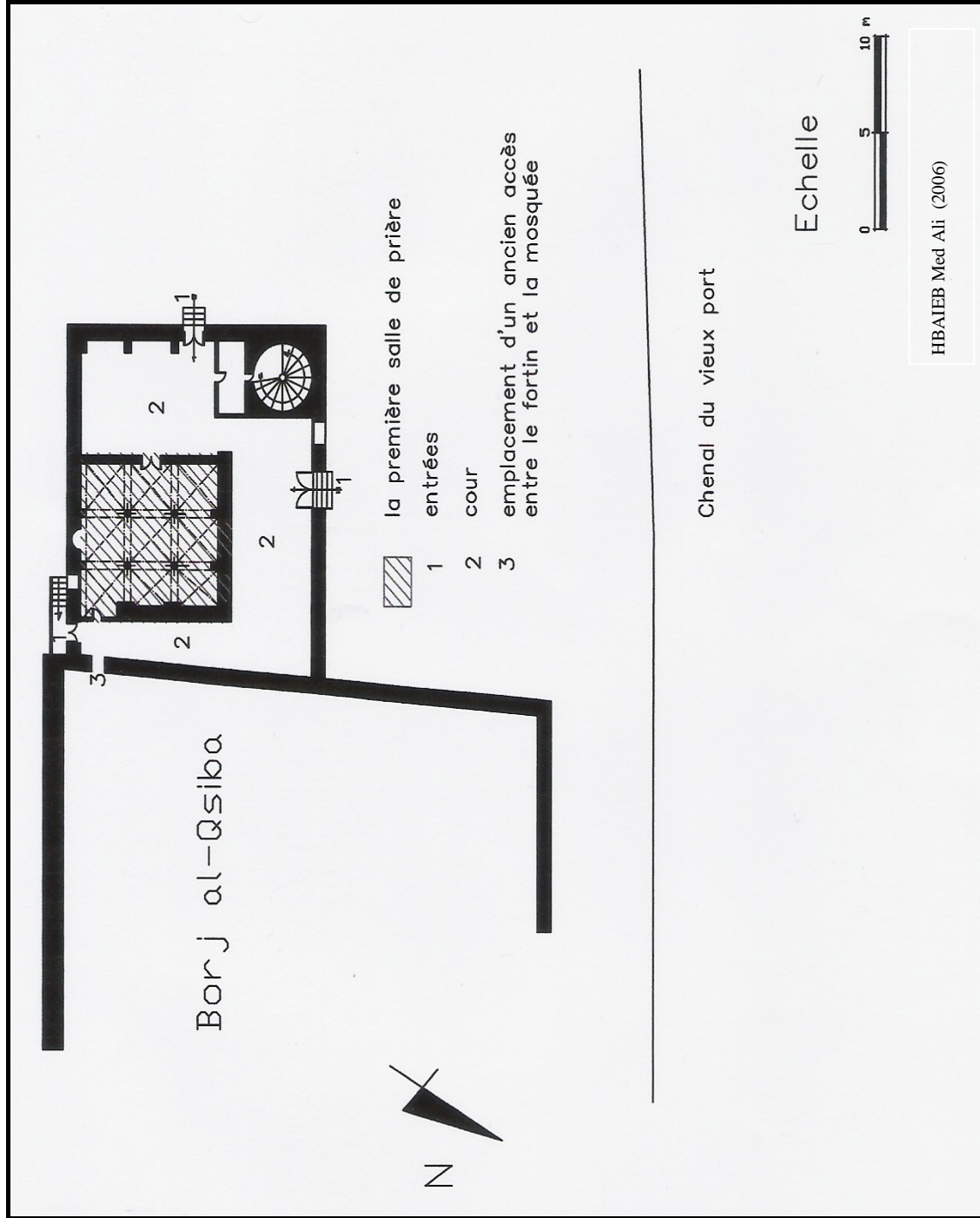


Fig. 33 : Mosquée al-Qsiba – essai de restitution

## Le moulin et le four à pain d'al-Qṣība فرن القصيبة

Il est vrai que la Qṣība de Bizerte est connue essentiellement par sa forteresse et sa mosquée, mais il semble que cette partie de la ville ait été conçue dès le Moyen-Âge comme un quartier doté de tous les équipements nécessaires. Cette déduction vient d'une information qui se trouve dans les *manāqib* du *Šayḥ Aḥmad b. ʿArūs* (8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle). L'auteur, al-Rāšidī, indique, d'après Ibn ʿAwn, que le grand saint de Tunis avait effectué, avant son installation définitive dans la capitale, un séjour dans la Qṣība de Bizerte, où il était employé dans un moulin à farine. Des membres de sa famille, dit l'auteur de l'*Ibtisām al-ġarūs*, lui rendirent visite et séjournèrent dans ce quartier dans le but de le convaincre de cesser de travailler pour se consacrer à une vie mystique, conforme à sa vocation de sainteté<sup>1</sup>.

Hormis cette histoire, très typique des hagiographies, le passage fournit un indice de l'état de ce quartier pendant l'époque hafside. Le tissu de la ville de Bizerte a connu une extension à partir de l'époque des *Laḥmides*. Le four à pain, qui témoigne d'une activité économique, ainsi que l'habitat, laissent penser que la Qṣība a commencé à avoir l'allure d'un véritable quartier dès la fin du Moyen-Âge. C'est cette image qui a amené, probablement, l'amiral turc *Piri Reis* à représenter ce quartier comme une ville séparée de Bizerte par le canal du vieux port.



Fig. 34 : le quartier al-Qṣība – le fort, la mosquée et l'habitat

<sup>1</sup> Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ġarūs wa wašyu al-ṭurūs li-manāqib al-šayḥ Aḥmad b. ʿArūs*, ms. BNT, n° 6170, folio 5b et 6a.



## Le noyau d'al-Qaşaba *Al-Mdayyna*

*Al-Mdayyna* est un ensemble enfermée dans une enceinte qui s'étend au nord du vieux port. C'est une sorte de petite ville dans la ville proprement dite. Elle est citée aussi en tant que *ḥūma* indépendante ayant sa propre mosquée et ses équipements<sup>1</sup>.

Dans cette partie, à côté des enceintes de ce quartier, on s'intéressera à la mosquée dite de la casbah, l'un des plus importants édifices de la ville.

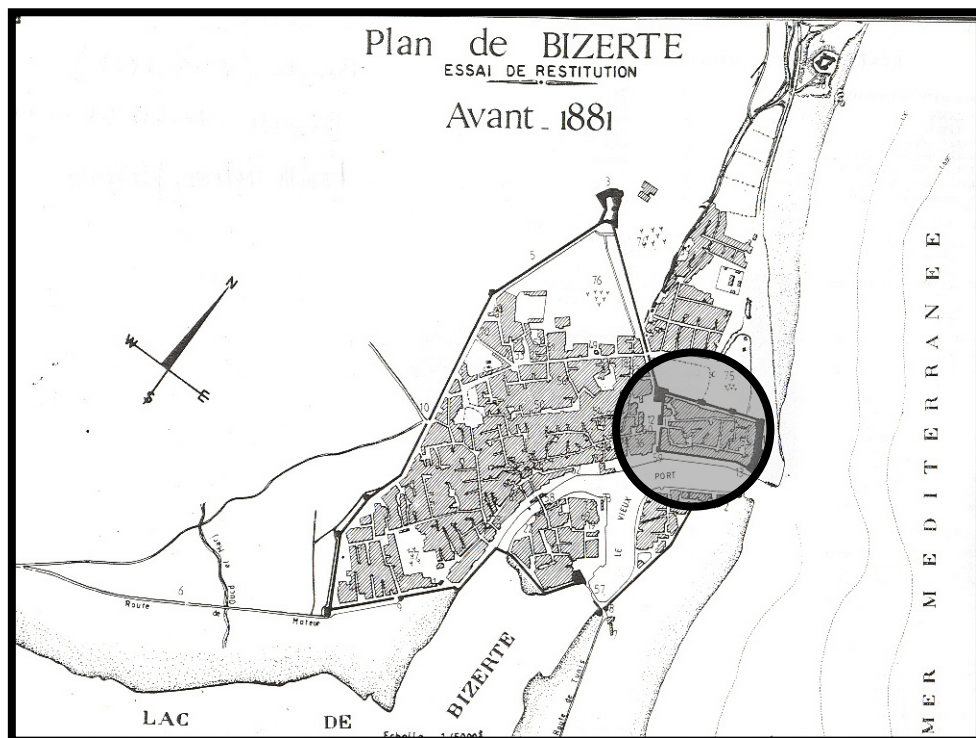


Fig. 35 : La situation de la casbah dans le tissu urbain de la ville de Bizerte  
(source de la carte : H. Bouita, 1992a)

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/Cart.36/Dos. 13/Doc. 15. Il s'agit d'une lettre du Cadi de Bizerte adressée au Premier ministre, datée du 4-1-1944.



La tour de l'angle nord-est n'est aujourd'hui qu'une demi tour qui est en saillie de 6m sur la façade nord de l'enceinte. Le bastion d'angle du sud-est est une tour octogonale constituée de deux étages couverts d'une terrasse. Des escaliers aménagés à l'intérieur de bāb al-Rṣāṣ (la porte du plomb) assurent l'accès aux étages et à la terrasse. Le bastion du milieu, bâti avec les mêmes matériaux que le reste de la courtine, est en saillie de 6m et large de 12m. Sa plateforme communique avec le chemin de ronde qui surmonte la courtine.

La plateforme de cette façade maritime est défendue par un parapet en maçonnerie, épais de 2m et percé d'embrasures à canon.



Fig. 37 : La courtine est – cliché pris du côté de la mer

3/ *La courtine nord* : elle est exposée en même temps à la rade de Bizerte et à la colline dite “al-kudya” sur laquelle s'élève aujourd'hui le fort espagnol.

C'est la courtine la plus longue (175 m) et aussi la mieux dotée en ouvrages de flanquement. Les saillants sont distribués comme suit : deux tours flanquent les angles, et deux saillent au milieu. Sa hauteur varie, extérieurement et parapet compris, entre 10m et 12m. Elle atteint même 15m dans le bastion nord-ouest.

Cette courtine présente les mêmes techniques de construction que la précédente<sup>1</sup>. Le parement extérieur est en blocs de grès taillés, superposés régulièrement et liés par un mortier de chaux.

L'élément le plus marquant de cette courtine est la tour d'angle qui fait le chaînage de cette façade avec la courtine ouest. Telle qu'elle se présente de nos jours, c'est une tour de forme carrée (environ 18m de côté), haute de 15m (de la face Ouest). Un bandeau semi-circulaire marque la hauteur du mur et le départ du parapet. Sur les

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 168.

murs « des trois faces de cette tour on remarque des chaînages verticaux de pierres de taille posées alternativement horizontalement et en délit »<sup>1</sup>.



Fig. 38 : La courtine nord de la casbah – vue d’ensemble

Les deux tours du milieu présentent les mêmes caractéristiques que celle de la courtine est. Elles sont pleines (un remplissage de terre pilonnée) et leurs murs extérieurs présentent des chaînages verticaux. Le parapet qui défend le chemin de ronde de cette courtine est large de 1,90 m et percé de deux rangées de meurtrières rectangulaires destinées à la surveillance et au tir à l’arc.

4/ *La courtine ouest* : elle mesure 122 m de long (y compris les saillants nord et sud des deux tours d’angle) et est épaisse de 7 m. C’est la façade principale puisqu’elle renferme l’unique porte qui donne accès au tissu *intra-muros*.

Cette porte est connue chez les bizertins comme *bāb al-mdayyna* (la porte de la petite ville). Elle est flanquée vers le nord par un bastion rectangulaire qui lui a servi comme abri pour compliquer aux ennemis l’accès à la ville. Ce bastion, en sailli de 3,80 m et large de 7,25 m. Une petite porte, aménagée au milieu de la face sud de ce bastion, amène à une salle carrée de 2 m de côté.

---

<sup>1</sup> H. Bouita, 1992, p. 46.



Fig. 39 : La courtine ouest – la tour de la porte de la casbah

5/ *La courtine sud* : elle borde le chenal du vieux port. C'est la courtine la moins épaisse (1,75 m). Elle est construite entièrement en maçonnerie de moellons<sup>1</sup>. On ne relève sur cette façade qu'un mur couronné par un parapet crénelé et ses merlons en forme de pyramidons.



Fig. 40 : La tour d'angle nord-est et bāb al-rṣās

6/ *La porte de la Casbah* : On accède à l'intérieur de la casbah par une unique porte aménagée au milieu de la courtine ouest qui s'ouvre sur l'actuelle vieille ville. C'est une porte de dimensions très modestes. De l'extérieur, et telle qu'elle se présente de nos jours, son encadrement est droit. Mais au-dessus du linteau, on remarque les traces d'un arc en plein cintre muré. Elle est flanquée du côté nord par un bastion rectangulaire percé au milieu de la courtine ouest. Cette entrée est couverte et coudée. Il faut passer, en effet, par trois vestibules pour accéder à l'intérieur de la casbah. La

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 169.



porte, en bois, donne sur un premier vestibule de forme trapézoïdale, d'orientation nord/sud, et voûté en berceau. Par contre, le deuxième vestibule, aussi d'orientation nord-sud, est rectangulaire. Il est séparé du troisième, qui donne directement sur la place de la mosquée, par un arc de charge de 2,80 m de large. Dans ce troisième vestibule, sont aménagés des escaliers menant à la terrasse de la tour et donnant aussi sur le chemin de ronde qui défend la façade ouest de la citadelle.

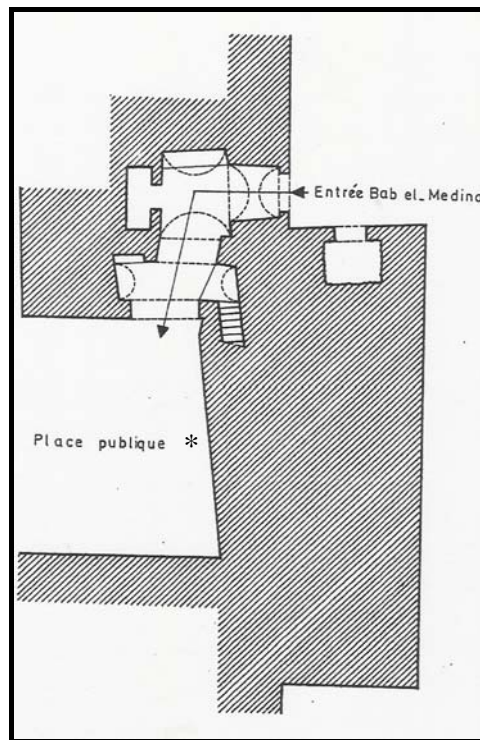


Fig. 41 : Relevé de la porte unique de la Casbah  
D'après H. Bouita

## II- Commentaire :

### *al-Mdayyna : la ville des habitants*

Aucune inscription ne signale la date de l'édification ou de la restauration de la citadelle de Bizerte. Dans les sources écrites on ne dispose non plus d'aucune information directe sur cette partie de la ville. La description qui nous est parvenue dans les *Masālik* d'al-Bakrī, mentionne une muraille bâtie en pierre sans préciser s'il s'agit de celle de la qṣība ou de celle de la casbah<sup>1</sup>. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il ne s'agit pas du rempart triangulaire qui figure sur les documents d'archives du XIX<sup>e</sup> siècle. Le grand rempart ne fut construit, en effet, qu'après la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 722.

\* Sur cette place ouvre la mosquée de la Casbah.

Ce noyau, dont la superficie est d'environ 12932 m<sup>2</sup>, correspond à une petite ville dans la ville proprement dite. L'entrée unique la fait ressembler à une forteresse, mais la présence de monuments comparables à ceux d'une ville, donne un sens à son nom de "*mdayyna*". Une grande mosquée, des *zawiyas*, un bain public et des habitations, tels sont les éléments de ce noyau.

La consultation des documents d'archives, surtout les registres des impôts, montre qu'un bon nombre des habitants de cette *ḥūma intra-muros*, à partir de l'époque ottomane, étaient des Turcs ou leurs serviteurs. Une étude onomastique systématique des noms de famille témoigne de cette réalité. On remarque des noms comme "*al-Turkī*", "*Iwāz al-ḥanafī*", "*al-Dālī*", "*Bīrūzdār*" ...etc<sup>1</sup>.



Fig. 42 : La casbah – vue de la courtine sud prise de la *qṣība*



Fig. 43 : La casbah – vue aérienne

---

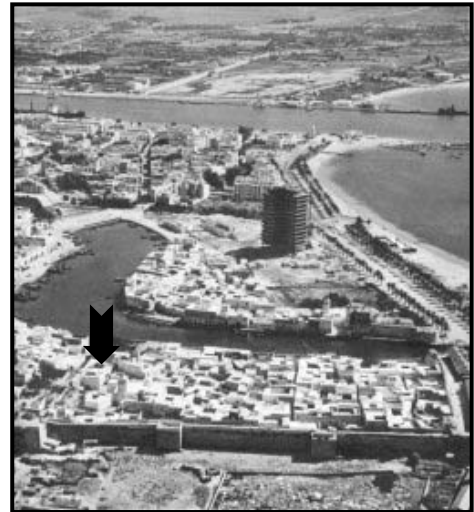
<sup>1</sup> Voir à titre d'exemple, A.N.T., Registre 629.

## Mosquée *al-Qaṣaba* جامع القصبية

### Situation :

L'édifice s'élève à l'entrée de la Casbah. La mosquée est bordée de deux petites rues desservant la *mdayyna* comportant essentiellement des lots d'habitations. Devant sa façade principale se trouve une place de dimensions très réduites.

Fig. 44 : Photo aérienne de la Casbah et la flèche  
Indique l'emplacement de la mosquée



### Description :

La forme générale de l'édifice est irrégulière. Cette mosquée est composée d'une courette, d'une galerie et d'une salle de prière.

L'accès à la mosquée se fait de deux côtés. La porte principale de l'édifice, la plus grande, ouvre sur la petite place donnant sur l'unique porte de la Casbah. Elle est de forme rectangulaire et surmontée d'un arc en plein cintre reposant sur deux piédroits. Ces derniers et les claveaux de l'arc sont en *Kaddāl*. la baie de cette entrée se ferme par deux battants en bois, légèrement décorés par des cloutages.

La deuxième porte est latérale. Elle ouvre sur le côté sud, donnant sur la cour et sur la rue où se trouve la salle d'ablutions. Celle-ci est aujourd'hui séparée de la mosquée. Elle est aussi rectangulaire et se ferme par des battants en bois.

La cour, occupant le côté est du monument, est de forme quadrangulaire irrégulier. Elle s'élargit tout avançant vers la salle de prière. Elle est à ciel ouvert et séparée du sanctuaire par une galerie de deux portiques. Le pavement, de 0,45 m plus haut que le niveau de la rue, est en terre battue.

Chaque portique de la galerie qui précède la salle de prière est constitué de trois arcs reposant sur des colonnes cylindriques en calcaire. Le portique extérieur, du côté de la cour, semble avoir été ajouté au cours d'une restauration récente, mais en imitant les



techniques et les matériaux de construction du portique intérieur. Ce dernier est recouvert de deux voûtes en berceau latéraux et d'une coupole au milieu.

On accède à la salle de prière par trois baies. La principale, la plus large, se trouve sous la coupole. Toutes les trois, de forme rectangulaire, s'inscrivent dans un encadrement simple légèrement saillant par rapport à la surface du mur. Elles se ferment par des battants en bois massifs.

Telle qu'elle se présente de nos jours, la salle de prière est composée de deux salles adjacentes. La première, l'originelle, est de forme rectangulaire. Un réseau de colonnes partage la salle en 20 carrés recouverts de voûtes en berceau. Les colonnes, couronnées de chapiteaux antiques, supportent des arcs en plein cintre. Le mihrāb occupe son emplacement habituel, au milieu du mur de qibla. Le minbar, en maçonnerie, prouve que la mosquée fut rattachée à la doctrine hanafite après l'installation des Ottomans.

La deuxième partie de cette salle, plus à l'ouest, a été annexée à la première tout récemment pour répondre au nombre de plus en plus élevé des fidèles de la médina.

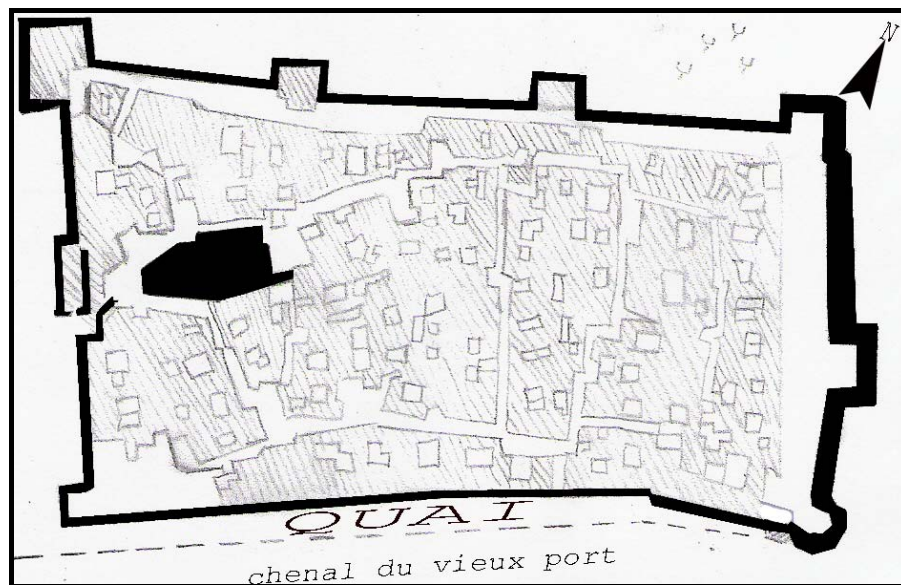


Fig. 45 : Plan de situation et de masse de l'édifice

### Commentaire :

Selon la tradition populaire, cette mosquée est la plus ancienne de la ville de Bizerte. Elle aurait été bâtie, selon la légende, sur les ruines d'une église.

On ne dispose pas de mentions textuelles sur la mosquée de la Casbah. Mêmes les premières informations archivistiques ne datent que du XIX<sup>e</sup> siècle. En comparaison

avec d'autres monuments de la ville, ce silence est surprenant du fait de l'importance du monument. C'est la deuxième grande mosquée du point de vue de sa superficie, et le seul lieu de prière de *ḥūma' al-Qaṣba*. Elle fut choisie par les Turcs comme l'édifice officiel des Hanafites<sup>1</sup>.

Nonobstant la pauvreté des informations écrites, les données archéologiques donnent à la mosquée une histoire très étendue. Les matériaux de réemploi, apportés des sites antiques de la ville, marquent une présence notable, notamment les chapiteaux et les fûts de colonnes de la salle de prière. La tradition architecturale médiévale figure aussi bien dans les coupoles de la cour et du miḥrāb que dans les chapiteaux de type hafside. Tandis que les ajouts de la période ottomane se manifestent dans le minbar en maçonnerie et le cadran solaire sur la terrasse de la mosquée.



Fig. 46 : La façade principale de l'édifice

---

<sup>1</sup> Par rapport à d'autres édifices religieux de la ville, la mention de cette mosquée dans les documents d'archives est relativement tardive.

## La médina

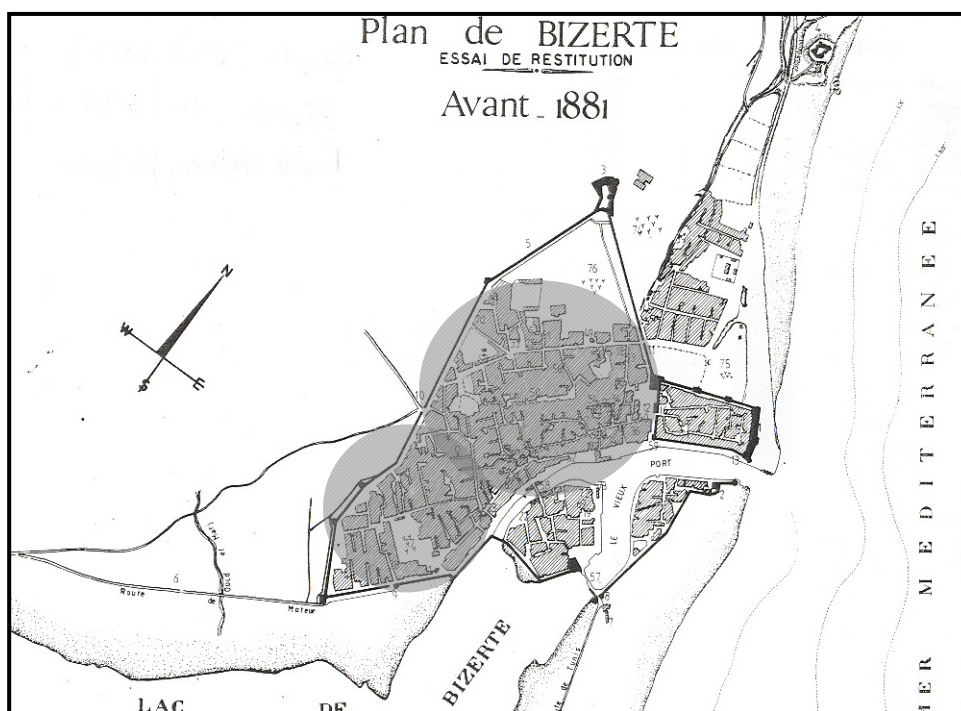


Fig. 47 : La situation de la médina dans le tissu urbain de la ville de Bizerte  
(source de la carte : H. Bouita, 1992a)

Ce qui est appelée "*médina*" à Bizerte est la partie de la ville qui se trouve entre le canal du vieux port au Sud, la casbah (la *mdayyna*) à l'Est, le faubourg andalou et le fort espagnol au Nord-Est. Dans un document d'archives, "*dāḥil Banzart*" est ce qui se trouve à proximité de la grande mosquée<sup>1</sup>.

Dans cette partie se trouvent les monuments religieux les plus importants de Bizerte (la grande mosquée et le complexe architectural *Sīdī al-Mustārī*) ainsi que les espaces commerciaux les plus connus de la ville (rues marchandes, souks, places). Des édifices d'utilité publique seront aussi inventoriés dans ce chapitre.

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/Cart. 36/Dos. 13/Doc. 15.

## La grande mosquée الجامع الكبير

### Situation :

La grande mosquée de Bizerte, le monument religieux le plus important de la ville, occupe une position centrale dans la rue des armuriers reliant la casbah et la place où s'élève la belle fontaine "*sabīl al-ğrayna*". Elle donne, en outre, du côté du sud sur les quais du vieux port, le premier port de la ville. L'édifice se trouve dans un quartier comportant un nombre important de monuments publics (fontaines, *ḥammām*, *zawāyā-s*, boutiques ...) et quelques îlots d'habitations traditionnelles.

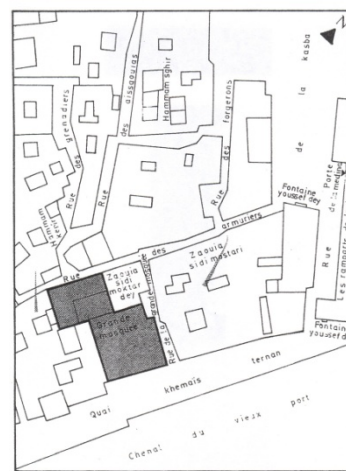


Fig. 48 : La grande mosquée – plan de situation

### Description :

L'espace dans lequel s'établit l'édifice est divisé en deux parties adjacentes et distinctes :

- ✓ La première, la méridionale, comprend la salle de prière et une salle latérale du côté occidental. Elle possède deux façades extérieures. Une première donnant directement sur les quais du vieux port tandis que la deuxième s'ouvre du côté oriental sur la petite ruelle connue aujourd'hui sous le nom de "rue de la grande mosquée".
- ✓ La deuxième grande partie, de forme irrégulière, ne possède qu'une seule façade extérieure sur la rue des armuriers. Dans cette parcelle on trouve le *ṣaḥm*, le minaret, la salle d'ablution et quelques pièces aménagées dans l'angle nord-ouest.

Un passage, voûté en berceau et muni d'une porte donnant sur la façade orientale, sépare la grande mosquée de la *zāwiya* de "Sīdī Muḥtār", qui flanque le monument à l'angle nord-est<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cet édifice abrite aujourd'hui le siège de l'Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte.

*\*Les accès de la mosquée :*

Le monument s'ouvre sur l'extérieur de trois côtés. L'entrée principale se trouve sur la façade nord, du côté de la rue des armuriers. Dans la partie orientale, deux portes juxtaposées donnent directement sur la salle de prière, tandis que la quatrième porte se trouve du côté du vieux port, donnant sur le passage longitudinal qui jouxte la salle de prière du côté occidental.

*\*La salle de prière :*

Elle s'inscrit dans un plan quasiment carré. Les côtés mesurent, de l'intérieur, respectivement<sup>3</sup> :

- ✓ 20 m pour le mur de *qibla*.
- ✓ 19,25 m pour le mur du *ğawf*.
- ✓ 20,50 m pour le mur occidental.
- ✓ 18,85 m pour le mur oriental.



Fig. 49 : La grande mosquée – la salle de prière

On accède à la salle de prière par six portes dont les deux latérales, déjà décrites plus haut, donnant sur la ruelle de la grande mosquée. Symétriquement à ces deux portes sont aménagés deux accès du côté de la salle latérale qui flanque la salle de prière. Les deux qui restent s'ouvrent au milieu des deux allées longitudinales à droite et à gauche de l'allée axiale.

C'est une salle entièrement recouverte de voûtes d'arête établies sur des arcs en plein cintre. Au croisement de la nef centrale et de la première travée du côté de la *qibla* est aménagée une coupole qui s'élève en avant du *miḥrāb*. Un réseau de trente-six colonnes divise la salle de prière en cinq allées longitudinales et cinq allées transversales. La distance entre une colonne et l'autre est constamment de 3,40 m. Seule la dernière nef, à gauche du *miḥrāb*, mesure 3,70 m<sup>4</sup>. Les colonnes sont toutes identiques et « leurs fûts qui ne présentent que des apophyses supérieures reposent sur des bases avec socle de type "turc", c'est-à-dire avec tore, cavet et réglet ... trente-quatre d'entre elles sont coiffées de chapiteaux de type ḥafṣide et surmontées d'impostes parallélépipédiques assez élancées »<sup>5</sup>. Des tirants de bois relie en plusieurs endroits ces colonnes.

<sup>3</sup> H. Bouita, 1992, p. 228.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> H. Bouita, 1992, p. 228.



Le *miḥrāb* se situe dans la position habituelle, au milieu du mur de la *qibla*, dans l'axe médian de la salle de prière. Il se présente dans un encadrement rectangulaire qui saille du mur de 0,35 m. Une frise épigraphique en plâtre, large de 0,25 m, encadre l'ensemble du *miḥrāb*. Une même formule se répète 22 fois. L'inscription, en relief, est la suivante :

العزت (هكذا) لله الواحد<sup>6</sup>

Fig. 50 : Grande mosquée –  
l'inscription du miḥrāb



Il s'agit là d'une formule pieuse que l'on peut trouver dans plusieurs autres monuments religieux. Un motif décoratif à rosace sépare une formule de l'autre. L'écriture et les motifs sont peints en doré tandis que le fond est blanc. A l'intérieur de ce cadre épigraphique on relève un décor simple : un cadre en marbre jaune démarque la concavité supérieure du miḥrāb de sa partie inférieure.



Fig. 51 : Grande mosquée – le miḥrāb

Le *miḥrāb* se présente sous la forme d'une niche creusée dans le mur de la *qibla*, une niche profonde de 1,25 m, large à la base 1,3à m et haute de 2,40 m. L'arc de la partie

<sup>6</sup> La graphie correcte est la suivante : العزة avec un "ta marbūta".

supérieure est en fer à cheval légèrement brisé. Il est composé de dix-neuf claveaux alternés en jaune et noir et supporté par quatre colonnettes en marbre noir coiffées de chapiteaux de type ḥafside. La concavité de cette partie est garnie de plâtre sculpté. Elle est meublée de cannelures rayonnantes autour d'un motif décoratif géométrique saillant. Le départ de la partie inférieure de cette niche est marqué par une inscription en relief qui court le long de la concavité.

Cinq arcatures, garnies de carreaux de faïences polychromes, meublent la partie inférieure de la niche.

Une inscription commémorative surmonte l'encadrement du *miḥrāb*. La partie restante entre la plaque épigraphique et le commencement de la coupole du *miḥrāb* est revêtue de carreaux de faïences à décor floral.

La coupole repose sur un plan carré soutenu par quatre arcs doubleaux. Les deux colonnes qui supportent cette coupole et qui s'appuient sur le mur de la qibla sont coiffées de chapiteaux de réemploi. L'architecte a rattrapé la différence de taille des deux chapiteaux au niveau de l'imposte. La coupole est surmontée d'un tambour octogonal portant une calotte légèrement pointue. On passe du plan carré à l'octogonal par quatre trompes en coquilles. Chaque trompe est meublée de cannelures alternées en creux et en relief. Le tambour octogonal est dépourvu de décor.

*\* La cour et l'espace d'ablutions :*

Elle précède la salle de prière du côté du *ḡawf*. De dimensions relativement modestes (9,5 m x 8,00 m), la cour de la grande mosquée de Bizerte comprend les annexes de l'édifice. A côté de l'espace à ciel ouvert, dallé de carreaux de marbre gris, on trouve le minaret, les lieux d'ablutions et une pièce, à gauche de l'entrée, réservée aujourd'hui au dépôt des tapis et du matériel de la mosquée.

La cour est bordée de deux portiques : le premier du côté du *bayt al-ṣalāt* et le deuxième du côté opposé, où est aménagée la porte d'entrée principale de la mosquée.

Le portique en avant de l'oratoire est large de 3 m et composé de quatre arcs en plein cintre dont les deux latéraux sont outrepassés. Les claveaux sont en pierres de couleur ocre-jaune. Des tirants de bois relient les retombées des arcs. Trois colonnes en calcaire, coiffées de chapiteaux de type ḥafside, supportent ces arcs. On relève sous cette

galerie une niche creusée au milieu du mur de la salle de prière, servant de *miḥrāb* pour les fidèles qui font leurs prières dans la cour.

Le deuxième portique n'est composé que de trois arcs qui présentent les mêmes caractéristiques que le premier.



Fig. 52 : Grande mosquée – la cour

En accédant à la mosquée par la porte principale, on se trouve dans un vestibule de forme rectangulaire. Ce dernier communique avec le petit portique par un accès en forme d'arc en plein cintre. A droite de ce dernier s'ouvre la porte des salles d'ablutions. Elles sont trois, de forme trapézoïdale et couvertes en voûtes d'arêtes.

*\*Le minaret :*

Il occupe l'angle nord-ouest de la cour. Il se compose de deux parties : la partie inférieure, bâtie sur un plan carré, représente le soubassement du minaret. La partie supérieure a la forme d'une tour octogonale, composée elle-même de deux parties distinctes.

Le soubassement, haut de 4,50 m<sup>7</sup>, affecte la forme d'un carré de 4,00 m de côté. Il est muni d'une porte donnant sur la cour. Un escalier en colimaçon amène au sommet du minaret. Le départ de la deuxième partie commence au niveau de la terrasse du portique et des salles d'ablution. Elle est de forme octogonale et mesure au total 18,00 m de hauteur, y compris le lanternon (3,70m). Chaque côté de l'octogone mesure 1,60m. Un bandeau saillant de section semi-circulaire divise cette deuxième partie en deux niveaux. Le niveau le plus haut est composé d'un balcon et du lanternon du minaret.

---

<sup>7</sup> La même hauteur du petit portique qui borde la cour du côté de l'entrée principale de la mosquée.



De la terrasse au bandeau semi-circulaire la hauteur est de 3,20 m. Cet étage est construit en pierre de taille tendre. Chaque côté est décoré de panneaux rectangulaires revêtus de carreaux de céramique à dessins géométriques. Des panneaux du même genre décorent aujourd'hui des arcs aveugles se trouvant entre les panneaux rectangulaires et le dernier niveau du minaret. Deux formes d'arc sont représentées en alternance sur chaque côté de l'octogone : des arcs en plein cintre et des arcs curvilignes. Sur chaque face on relève deux arcs jumelés séparés de colonnettes coiffées de petits chapiteaux. Furent-ils murés pendant des travaux de restauration ?

Le dernier niveau de cette tour est constitué « d'une plate-forme, formant balcon en encorbellement, et soutenue par une série de corbeaux en kaddal (*kaḍḍāl*) gris»<sup>8</sup>. Aujourd'hui, la plate-forme est abritée par une dalle en béton armé couronnée d'une balustrade fissurée et assez dégradée. Sur les huit faces il y a huit petites baies. Chaque baie est composée de deux petites fenêtres jumelées, séparées par des colonnettes couronnées de chapiteaux. Au-dessous de chaque baie on relève un décor de forme géométrique. Ce dernier, remplace aujourd'hui des panneaux de céramique qui décoraient cette partie inférieure du balcon jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

Une tour octogonale de dimensions beaucoup plus réduites que celle du balcon, forme le lanternon du minaret. Cette tour est coiffée d'une rangée de tuiles de couleur verte. Un petit chemin enveloppe le lanternon de tous les côtés. Il est bordé aujourd'hui par une bordure en bois peint en vert. La physionomie et le décor de la petite tour présentent des analogies avec la tour octogonale qu'elle surmonte. Les différences n'apparaissent qu'au niveau du nombre et de la forme des fenêtres. Il y a seulement quatre baies et la forme est rectangulaire. Les autres faces sont décorées par des panneaux de céramique polychrome de forme rectangulaire bordés, comme d'ailleurs les panneaux du premier niveau de la tour octogonale, d'un bandeau de faïence noir. Ces panneaux présentent les mêmes caractéristiques que ceux du premier niveau octogonal. Le toit du lanternon affecte la forme d'une pyramide dont la base est l'octogone qu'il surmonte.

---

<sup>8</sup> H. Bouita, 1992, p. 232.

<sup>9</sup> Nous reviendrons dans le commentaire sur les remaniements qu'a subies le minaret, en se basant sur une documentation photographique qui remonte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

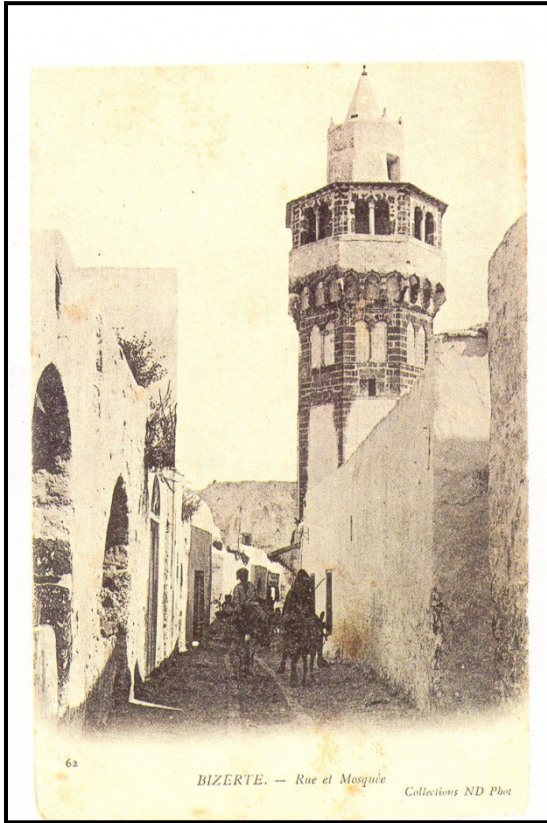


Fig. 53 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

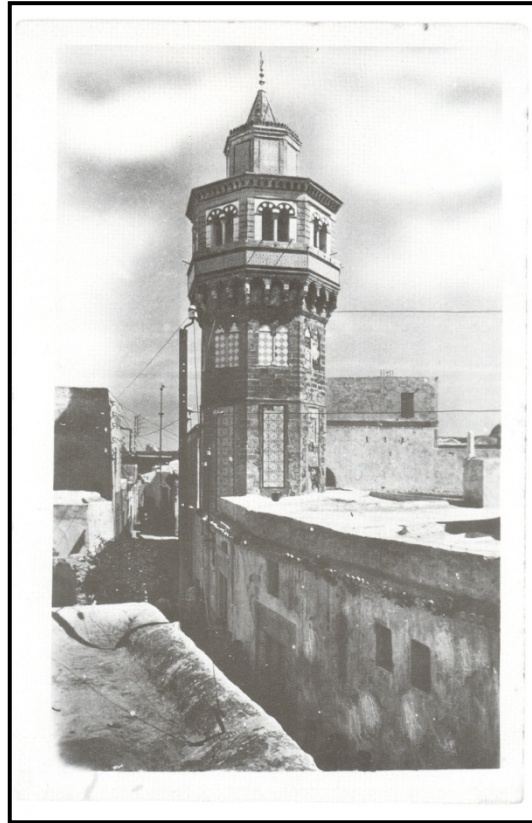


Fig. 54 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XX<sup>e</sup> siècle

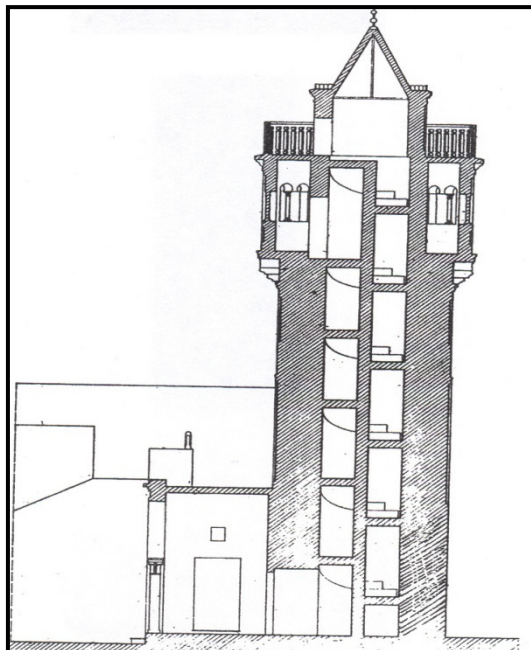


Fig. 55 : Le minaret – coupe – éch. :1/50 (d'après H. Bouita)



Fig. 56 : Le minaret – état actuel

*\*La salle latérale :*

Cette salle longitudinale qui borde la salle de prière du côté de l'est est d'une importance archéologique capitale. On y accède de trois côtés. Elle possède, en effet, au total quatre portes : un accès du côté de la *qibla* ouvrant sur le vieux port, un deuxième accès du côté opposé communiquant cette salle avec la cour et deux portes latérales donnant sur la salle de prière.

*\* Les inscriptions de la mosquée :*

✓ Inscription n°1 : Au dessus du miḥrāb, une plaque commémorative en caractères cursifs :

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- انما يعمر مساجد الله من آمن باليوم
- 3- الآخر و أقام الصلاة و أتى الزكاة
- 4- ولم يخش إلا الله فعسى أن يكونوا من المهتدين
- 5- وبعد فقد احتسب ببناء هذا الجامع وجه الله
- 6- إلى الحاج الناسك المبرور محمد داي
- 7- غفر الله له في أوائل شهر شعبان المعظم سنة ثلاث ستين و ألف

Traduction :

- 1/ *Au Nom de Dieu, le bienfaiteur, le Miséricordieux.*
- 2/ *Les Mosquées d'Allāh ne seront remplies que par ceux qui croient en Allāh et au Dernier*
- 3/ *Jour, qui accomplissent la Prière, donnent l'Aumône (zakāt)*
- 4/ *Et ne redoutent qu'Allāh. Peut être ceux-là seront-ils parmi ceux se trouvant dans la bonne direction\* (Cor. IX, 18, trad. Blachère).*
- 5/ *En construisant cette mosquée, afin de rechercher la satisfaction de Dieu le Très Haut.*
- 6/ *Al-ḥāğ, le vertueux et pieux Muḥammad dāy,*
- 7/ *Que Dieu lui pardonne. Au début du mois de Ša'c̣bān de l'année 1063/ vendredi 27 juin-dimanche 10 juillet 1653*



Fig. 57 : L'inscription commémorative surplombant la niche du miḥrāb

✓ Inscription 2 : C'est le texte de construction du cadran solaire.

C'est une plaque en marbre de forme rectangulaire. Elle se trouve sur la terrasse de la galerie de l'entrée principale de la mosquée, à côté du minaret.



Fig. 58 : le cadran solaire – en arrière plan le départ de la tour octogonale du minaret

وضع هذه البسيطة  
المباركة العبد  
الفقير لربه أحمد  
العمري سنة 1203

**Traduction :**

1/ *Ce simple cadran béni, a été inséré à sa place*

2/ *par le serviteur qui a besoin*

3/ *de son Dieu, Ahmad*

4/ *al- 'Umarī, en l'année 1203/ jeudi 2 octobre 1788-dimanche 20 septembre 1789*



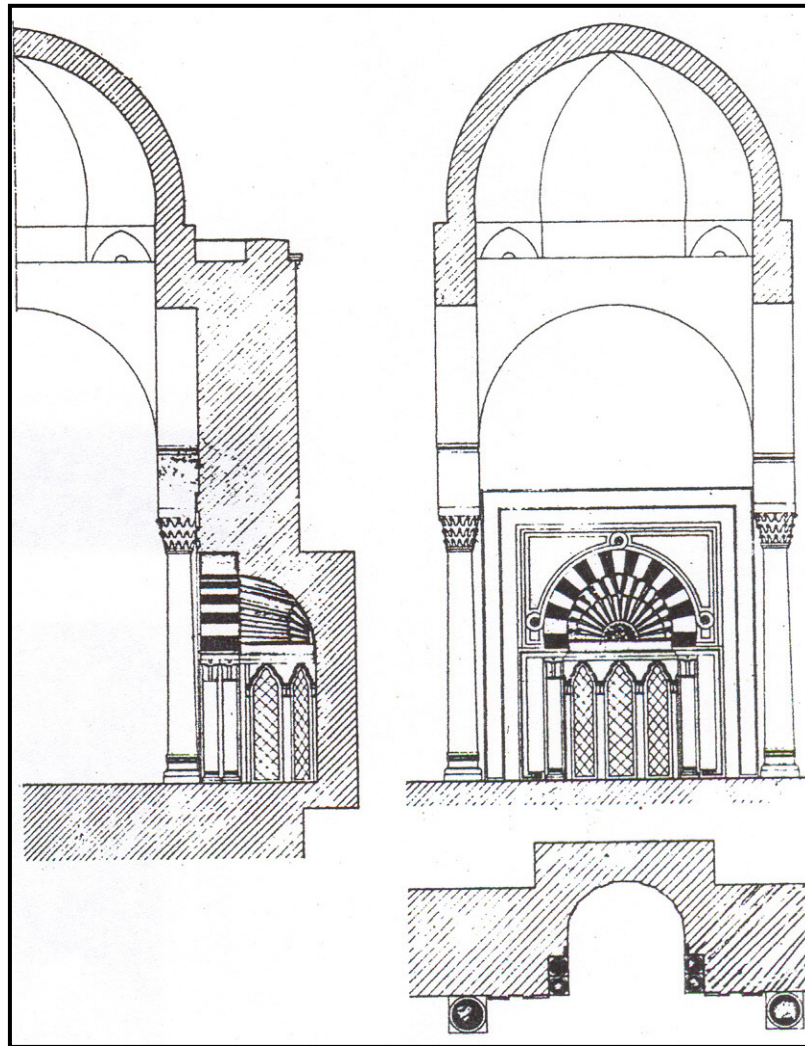


Fig. 59 : Grande mosquée – le mihrab



Fig. 60 : Grande mosquée – différents types de chapiteaux



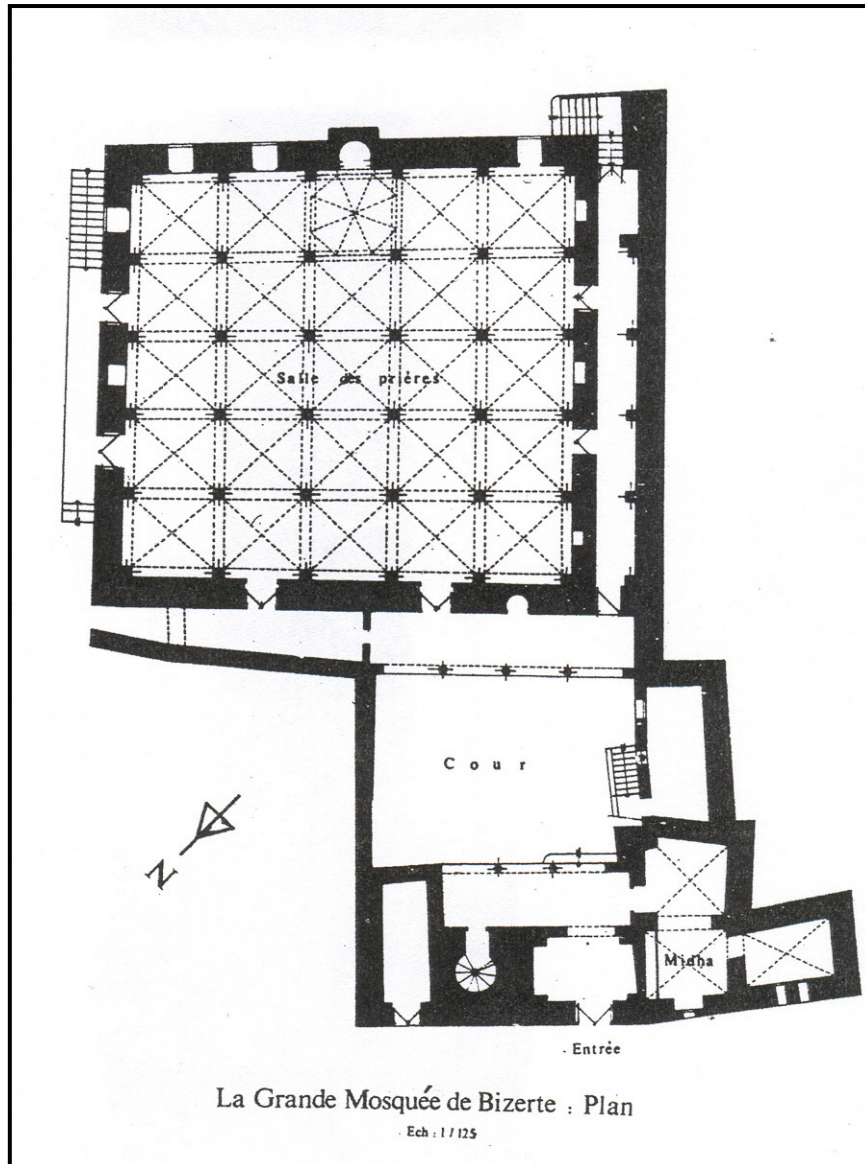


Fig. 61 : Plan de la grande mosquée d'après H. Bouita

## Le complexe architectural Sīdī al-Muṣṭārī / سيدي المسطاري

### Situation :

Le complexe Sīdī al-Muṣṭārī, le grand saint de la ville de Bizerte, occupe une position centrale dans la rue des armuriers, à quelques dizaines de mètres à l'est de la grande mosquée de la ville. Il ouvre du côté sud sur les quais du vieux port.

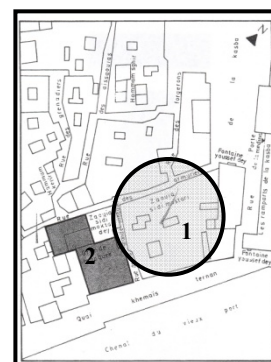


Fig. 62 : Sīdī al-Muṣṭārī - plan de situation

(1) Le mausolée (2) La grande mosquée

### Description :

Le plan général de l'édifice est irrégulier et s'étend sur un vaste espace. Le monument se compose de la juxtaposition d'unités architecturales distinctes. Une entrée unique, un vestibule coudé et couvert, et ensuite une cour à portique autour de laquelle se distribuent la salle de prière, l'école coranique et les chambres des étudiants.

#### \* La porte d'entrée et le vestibule :

Le monument possède une seule entrée. Il s'agit d'une grande porte construite dans un encadrement en pierre de taille et soutenue par un arc de décharge. Cette entrée est dotée d'une porte à deux battants en bois décorés de heurtoirs. Elle est surhaussée d'une marche par rapport au niveau de la rue.

En accédant à cette porte, on se trouve dans un vestibule coudé comportant sur le mur du fond une banquette en maçonnerie. La partie intermédiaire entre le vestibule et la cour est un espace rectangulaire de dimension réduite et pourvu de petites banquettes.



*\* La chambre funéraire :*

C'est une salle à coupole. Elle s'inscrit dans un plan carré de 6,75 m de côté. On y accède par une porte percée dans le mur à droite de l'entrée principale.

À l'intérieur, le décor est simple : au milieu du mur de la qibla est aménagé un miḥrāb. Celui-ci est large à sa base de 0,95 m, haut de 2 m et profond de 0,95 m. Cette dernière mesure correspond à l'épaisseur de la cloison séparant la chambre funéraire des cellules d'étudiants qui ouvrent sur la cour de l'édifice. L'arc en plein cintre du cul-de-four du miḥrāb retombe sur deux petites colonnes couronnées de chapiteaux de type hafside. Des niches de faible profondeur s'enfoncent dans les murs, servant à déposer les lampes et les bougies offertes par les visiteurs du lieu.

La couverture de cette salle est une coupole hémisphérique reposant sur un tambour à pendentifs assurant le passage du plan carré de la salle à la forme circulaire. Quant au sol, il est revêtu de carreaux de zellīġ polychromes.

Au milieu de la salle, il y a un cénotaphe en bois commémorant Sīdī al-Muṣṭārī.

*\* La cour :*

C'est un espace de plan rectangulaire, bordé sur les quatre côtés de portiques dont les arcs, en plein cintre outrepassé, reposent sur des sommiers retombant sur des colonnes minces couronnées de chapiteaux de type hafside semblables à ceux de la salle de prière de la grande mosquée. Un puits est aménagé entre la salle de prière et le *kuttāb* sous le portique sud de la cour.

Les arcs, dont les claveaux sont construits en pierre taillée de petite dimension, ne retombent pas directement sur les chapiteaux des colonnes. Ils sont posés sur des sommiers en pierre de *ḥarš*<sup>10</sup>. Le plafond de ces portiques est en bois.

Des dalles de pierres en très mauvais état de conservation recouvrent le sol de la cour.

*\* L'oratoire :*

On y accède par trois portes. L'accès central est plus grand que les deux latéraux. L'ouverture qui correspond à la nef axiale est large de 1,20 m et haut de 2,35 m. Elle est

---

<sup>10</sup> Le ḥarš est une roche formée de grains de quartz agglomérés ; il est employée généralement dans la construction des toitures.

inscrite dans un encadrement rectangulaire en kaddāl (2,70 m x 1,80 m) et comporte une porte en bois à deux battants. Les deux autres portes, de mêmes dimensions (1 m x 2 m), sont aussi en bois et munies de heurtoirs.

La salle de prière est un rectangle de 14 m sur 11 m. Elle se compose de quatre travées à la qibla, de largeur presque égale. La délimitation de ces travées est assurée par trois lignes de quatre arcades, reposant sur des colonnes, couronnées de chapiteaux de type hafside. Les arcs, épais de 0,55 m, sont en plein cintre et reposent directement sur les colonnes. Les fûts reposent sur des socles de remploi.

Des tirants en bois relie les arcs pour empêcher les éventuels écartements. La salle de prière est recouverte de voûtes en berceau.

Le miḥrāb est creusé au milieu du mur de la qibla. Il est large à la base de 1,30 m, haut de 2,25 m et profond de 1,30 m. L'arc du cul-de-four, en plein cintre, repose sur quatre colonnettes (deux de chaque côté) en pierre coiffées de chapiteaux de type hafside.

✓ L'inscription du miḥrāb :

1/ بسم الله هاذه (هكذا) زاوية الشيخ الصالح سيدي امحمد المسطاري ... الأستاذ الشيخ سيدي  
أبا(هكذا) القاسم مرو ابو للوشه (هكذا) أمر بنايه(هكذا) الراجي عفو ربه مراد باي ابن السد [...] ..  
2/ محمد باشا طلبا لثواب الله و ابتغاء مرضاته على يد خديم الفقرا(هكذا) إمحمد بن المرحوم  
الفيقيه الاعدل عبد الرحمان شريط سنة خمسة وثمانين وألف

#### **Traduction :**

1/ *Au Nom de Dieu. Ceci est la zāwiya d'al-šayḥ, le vertueux, le seigneur Imḥammad al-Muṣṭārī ... Notre professeur, al-šayḥ Abā-l-Qāsim Maru Abū-Lallūša a été ordonnée par, celui qui espère le pardon de son Dieu, Murād bāy, fils de....*

2/ *Muḥammad Bāšā, en désirant la récompense et la satisfaction de son Dieu. Par les soins du serviteur des pauvres Imḥammad fils du défunt, jurisconsulte, le plus juste, °Abd al-Raḥmān Šrayyaṭ. En l'année 1085/ samedi 7 avril 1674-mercredi 27 mars 1675*

*\* La salle d'enseignement (al-kuttāb) :*

Cette pièce forme l'angle sud-ouest de la cour et de tout l'édifice. Elle s'inscrit dans un plan carré de 6,20 m de côté. On y accède par une porte aménagée sous le portique sud de la cour. Le niveau du sol est surhaussé par rapport au niveau de la cour d'environ 1,20 m. Un escalier de six marches assure l'accès à cette salle qui continue jusqu'à nos jours à accueillir les enfants de moins de six ans. La salle est recouverte de trois voûtes en berceau parallèles à la cour. Les arcs, en plein cintre, forment deux lignes d'arcades et reposent sur deux colonnes, au milieu de la salle, et sur des pilastres, au niveau des murs latéraux. Les deux colonnes, d'une hauteur de 1,70 m, sont couronnées de chapiteaux de type hafside. Ces derniers sont coiffés d'abaques, de 15 cm, sur lesquels reposent les retombées des arcs des voûtes.

*\* Les chambres d'étudiants :*

Sous les portiques sud et est s'ouvrent une série de petites pièces consacrées auparavant à l'hébergement des étudiants. Aujourd'hui elles servent de dépôts où on conserve le mobilier du sanctuaire. Chaque chambre est dotée d'une porte à un seul battant. À l'intérieur, ces pièces sont très simples. Elles sont enduites et blanchies à la chaux. Les murs du fond sont munis de niches servant à ranger les lampes et les livres des étudiants.

*\* La salle d'ablutions :*

L'actuelle salle se trouve à gauche de l'entrée principale du mausolée. Elle se compose de trois parties : un vestibule, à ciel ouvert, et deux espaces quadrangulaires, voûtés en berceau.

A l'époque de l'édification, les ablutions se faisaient, selon le responsable du monument, dans la deuxième salle qui se situe à gauche du vestibule.

### **Commentaire : *Sīdī al-Muṣṭārī : le saint protecteur de Bizerte***

Edifier un complexe architectural si vaste et si beau à côté de la grande mosquée de la ville, reflète deux faits. Il révèle, d'une part, l'importance de Sīdī al-Muṣṭārī qui s'est imposé comme le saint patron de la ville. Il correspond d'autre part à l'essor des constructions de ce type d'édifice dès les premiers temps de l'époque ottomane. À Tunis, la capitale de la Régence, des complexes d'une grande valeur architecturale ont vu le jour à côté de la grande mosquée *al-zaytūna*, au lendemain de l'installation du pouvoir turc.

L'édifice appartient aux monuments appelés "*zāwiya-madrasa*", c'est-à-dire ceux « qui ont été destinés, dès leur fondation, à l'étude et à l'enseignement et qui portent le nom de *zāwiya* »<sup>11</sup>.

La superficie de la salle de prière de cette *zāwiya-madrasa* est de 154 m<sup>2</sup>. Elle est la deuxième grande salle après celle de la grande mosquée.

Pour la datation de l'édifice on dispose de deux sources. À l'inscription mentionnée ci-dessus, s'ajoutent des informations tirées de la biographie de Sīdī al-Muṣṭārī par Ḥusayn Ḥūḡa. selon cet auteur, ce saint, originaire de Meknès, aurait effectué un séjour à Bizerte entre 1672 et 1673 avant de partir à la Mecque, où il est mort et enterré. Peu d'informations textuelles nous sont parvenues sur son séjour à Bizerte, mais la tradition orale, qui concorde parfaitement avec l'écrit, lui attribue un très grand nombre de *karāmāt*. Les invocations de Sīdī al-Muṣṭārī, affirme le *muqaddam* de la zaouïa, auraient protégé Bizerte des effets désastreux des attaques des Infidèles. Ḥusayn Ḥūḡa ajoute que le mausolée fut édifié en 1690 sur l'ordre et la décision du souverain de la régence : Mourad Bey. Mais cette datation textuelle diverge avec celle de l'inscription qui se trouve au dessus du miḥrāb, qui date le monument pareillement de l'époque de Mourad Bey mais en 1085/1674-75. On peut suggérer que les travaux ont commencé juste après le départ de Sīdī al-Muṣṭārī à la Mecque et le monument n'a pris sa configuration de complexe qu'en 1690.

La ressemblance de cette *zāwiya* avec les complexes architecturaux des grandes villes de la Tunisie consolide cette datation textuelle. Plusieurs monuments religieux du XVII<sup>e</sup> siècle montrent la belle coexistence entre l'architecture médiévale et moderne.

Quant à la fonction de la *zāwiya*, il est avéré que le monument a été conçu dès son édification pour l'enseignement. L'aménagement d'une salle indépendante consacrée à

---

<sup>11</sup> A. Saadaoui, *Testour*, 1996, p. 210.

cette tâche confirme cette hypothèse. Cette école coranique continue jusqu'à nos jours à assurer l'apprentissage du texte sacré aux petits enfants.

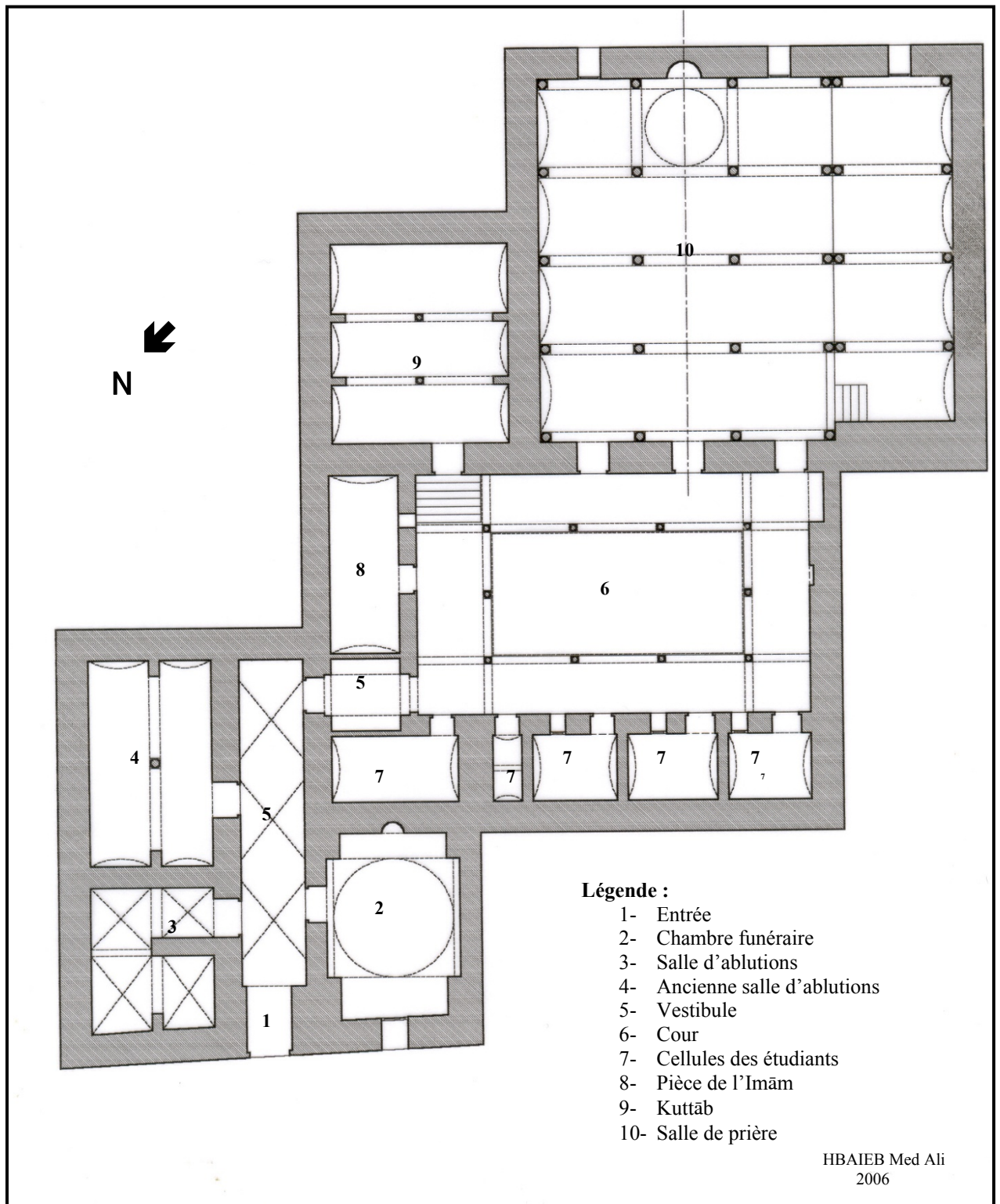


Fig. 63 : Plan du complexe Sīdī al-Mustārī

## **Les souks de la médina et leurs équipements (Oratoires, cafés, *sbīls* ...)**

Le recensement des monuments historiques de Bizerte montre que le quartier de la médina correspond au noyau le plus important de la ville. Une ligne courbe, comme une chaîne, traverse la médina et la divise en deux. Il s'agit d'une rue marchande s'étendant de la *raḥba* au Nord jusqu'au *souk al-naġġārīn* au Sud.

Contrairement à d'autres centres urbains du pays, on ne possède sur les espaces marchands de la ville de Bizerte qu'une simple mention textuelle directe, mais qui reste très insuffisante. Au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, selon *les masālik* d'al-Bakrī, Bizerte est dotée de plusieurs souks (*bihā aswāq*)<sup>12</sup>. Cet auteur mentionne l'information sans rien dire de la répartition et de l'organisation de ces espaces. À partir du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, la documentation écrite parle de l'importance de la pêche dans la ville, ce que suppose l'importance de ce commerce bizertin à l'échelle de l'Ifriqiya médiévale<sup>13</sup>. Et il est probable que le quartier *d'al-Rba<sup>c</sup>*, figuré sur les plans du XVI<sup>e</sup> siècle comme un îlot entre la Quṣayba et la Qaṣaba, a gardé le privilège d'abriter le marché des poissons jusqu'à aujourd'hui. Paradoxalement, aussi, ni les voyageurs et les explorateurs occidentaux, ni les documents d'archives, ne nous donnent une idée de l'organisation des souks de Bizerte. Cependant, le travail fait sur le terrain (prospection, exécution de relevés, enquête orale) a pu aboutir à quelques conclusions.

De la porte de la casbah (*Bāb al-qaṣaba*) à la baie de *Mḥarram*, une série de souks s'enchaînent comme une épine dorsale. En dépassant la grande place marchande, connue autrefois sous le nom de *raḥbat al-fḥam*, on accède au souk des forgerons. Ce dernier, occupant un emplacement marginal, est une rue sinueuse aboutissant à un espace trapézoïdal, de petites dimensions, sur lequel s'ouvre le complexe architectural de Sīdī al-Muṣṭārī. C'est là que commence la rue des armuriers (*al-znāydiyya*), qui ne garde aujourd'hui de ses anciennes activités que le nom de la corporation de ce métier, souvenir de la belle époque de la course et des grandes batailles navales. Au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est sur une décision de Mourad Bey qu'on érigea le mausolée de Sīdī al-Muṣṭārī, *sulṭān al-*

---

<sup>12</sup> Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 721.

<sup>13</sup> Cf. à ce propos, *Al-Istibṣār*, p. 26-27 ; Yāqūt, *mu<sup>c</sup> ḡam al-Buldān*, p. 112 ; Ibn Zunbul, *Tuḥfat al-mulūk*, p. 154.

*madīna*, à l'entrée de cette artère<sup>14</sup>. Une édification symbolique, visant la protection spirituelle de la médina.

Comme c'est le cas dans plusieurs grands centres urbains du pays, la répartition des souks de la médina de Bizerte obéit à un ordre bien raisonné. Ce sont les commerces de luxe qui jouxtent la grande mosquée de la ville, et en s'éloignant de ce centre religieux on trouve des activités plus bruyantes et salissantes<sup>15</sup>.

Dans les ateliers de la rue *al-znādiyya*, on fabriquait les armes (des sabres, des poignards, des carabines et autres armes à feu) et les voiles de navires. Aujourd'hui, ces activités ont cédé la place aux tisserands de la laine (les voiles des femmes et les couvertures). L'une des petites ruelles<sup>16</sup> qui donnent sur cette artère, en face de la grande mosquée, mène au grand bain public du quartier. Que ces derniers monuments se juxtaposent n'est pas étonnant. L'un est signe de purification spirituelle et l'autre symbole de purification corporelle. Au-delà de ces deux grands édifices, on rencontre un *sābāt* : *qūs Bū-cmūd*. Voûté en arêtes, ce passage marque le début de la rue "Sīdī Ga<sup>c</sup>ga<sup>c</sup>", du nom d'un marabout du XVI<sup>e</sup> siècle. A son bout deux chemins s'entrecroisent. L'un mène à un quartier d'habitation<sup>17</sup> et l'autre débouche sur deux souks contigus : *souk al-cAtṭārīn* et *souk al-ḡazzārīn*.

Voûté en berceau et percé de cinq lucarnes pour l'éclairage, le *sābāt al-cAtṭārīn* (la rue des parfumeurs) est large de 2,80 m et long de 30 m. Au dessus se dressent quelques habitations et un oratoire : il s'agit de la mosquée *al-cAtṭārīn* qui porte le nom du troisième souk. Quant au souk *al-ḡazzārīn*, la rue des bouchers, il occupe un chemin ouvert s'étendant entre cette rue marchande et la place *al-Biassa*, où on vend les légumes et les fruits<sup>18</sup>.

Au bout de cette rue marchande, on trouve le *souk al-naḡḡārīn* (rue des menuisiers) avec son oratoire-zaouia de "Sīdī al-cAṣāfirī". Ce nom tirerait-il origine du métier de ce saint qui fabriquait, selon toute probabilité, les barreaux des cages ? En tout cas, ce souk répond à l'organisation ordinaire d'une rue marchande. Il est composé, en effet, d'une série de boutiques (*ḥānūt*) sur les deux côtés. La plupart de ces ateliers sont étroits et ne mesurent pas plus de quatre coudées de côtés. Ils se ferment par des portes en bois au

<sup>14</sup> Comme le cas de Sīdī Miḥriz à Tunis, Sīdī al-Muṣṭārī est considéré comme le saint protecteur de la ville de Bizerte, d'où l'édification de son mausolée à l'entrée de la médina.

<sup>15</sup> Voir sur ce phénomène de polarisation et de la hiérarchisation des activités en liaison avec la grande mosquée, A. Saadaoui, *Tunis ...*, 2001, p. 389-390.

<sup>16</sup> Cette ruelle porte aujourd'hui le nom "*naḡ al-cisāwīyya*", le nom d'une confrérie soufite.

<sup>17</sup> Il s'agit du quartier portant aujourd'hui le nom "al-Manzah".

<sup>18</sup> Al-Biassa, dérive de "piazza", en italien, qui signifie la place.

dessus d'un seuil d'une dizaine de centimètres de hauteur pour empêcher l'infiltration des eaux de pluie à l'intérieur des boutiques.

Comme dans le cas des *sābāṭ*, la démarcation entre deux quartiers différents dans la médina de Bizerte se fait par des portails, sous forme d'arcs mais dépourvus de portes. Ce sont souvent des arches qui s'appuient sur les murs et retombent sur des piliers ou des colonnes de réemploi. C'est le cas, par exemple, de *bāb al-ḥūḥa* qui se trouve entre le quartier andalou et la *raḥba* de la médina.

Quant aux fondouks<sup>19</sup>, et malgré l'absence d'informations écrites, nous avons été informé par les vieux du quartier, que l'un des fondouk/s de Bizerte occupait, autrefois, la place du grand café de la place marchande "*raḥba<sup>t</sup> al-mdīna*". L'information semble crédible, puisque cet établissement s'établit souvent dans les espaces commerciaux des agglomérations

## *Masġid al-<sup>c</sup>Aṭṭārīn* مسجد العطارين

### **Situation :**

Comme l'atteste son nom, la mosquée al-<sup>c</sup>Aṭṭārīn se situe en plein souk des parfumeurs. Sa façade principale domine la plus grande partie du côté ouest du passage voûté sous lequel se répartissent les boutiques de cette rue.

### **Description**

La mosquée al-<sup>c</sup>Aṭṭārīn est l'un des grands oratoires de la ville de Bizerte. L'ensemble du monument couvre une superficie de 60m<sup>2</sup>. Elle est composée de deux parties contiguës séparées par un vestibule. La partie méridionale est composée de la salle de prière, tandis que la deuxième est occupée par la salle d'ablutions. **La façade principale** mesure 10 m. On accède à la mosquée par une porte en bois à double battant inscrit dans un arc en plein cintre légèrement outrepassé, lui-même inscrit dans un encadrement rectangulaire (3,60 m x 2 m) décorant l'accès de la mosquée et le distinguant des portes des boutiques du souk.

---

<sup>19</sup> Par fondouk on désigne les établissements destinés à accueillir les ruraux et les étrangers qui viennent souvent pour le commerce. D'où leur édification dans des zones périphériques, à côté des portes de la ville.



En accédant à l'intérieur, on se trouve dans un **vestibule** de forme rectangulaire (1,50 m x 5,55 m) et couvert du côté de la porte de l'édifice d'une voûte en berceau de 1,40 de longueur.

**La salle de prière**, à gauche de l'entrée, est de forme presque rectangulaire. Son unique porte est de forme rectangulaire (1,90 m x 1 m) et donne accès à une salle de quatre nefs et deux travées séparées par une série de trois colonnes. Ces dernières, en plus des deux murs de la qibla et du *ḡawf*, supportent six arcs en plein cintre séparant les quatre voûtes en berceau qui couvrent la salle de prière. A l'exception de la colonne du fond de la salle, les deux autres, de 2,85 m de hauteur, sont couronnées de chapiteaux antiques de réemploi.

Le *miḥrāb* ne se dresse pas au milieu du mur de la qibla. On le trouve plutôt un peu décalé vers l'Est. Il est inscrit dans un encadrement presque carré (2,40 m x 2,48 m). La niche, large de 1,40 m (à la base), est profonde de 1 m. La concavité de la partie inférieure est dépourvue de tout élément de décoration. Une frise épigraphique marque le passage entre la concavité semi-cylindrique inférieure et celle de la demi coupole. L'arc de la niche est en plein cintre légèrement outrepassé. Il est supporté par deux colonnettes de 1,20 m de hauteur y compris les deux petits chapiteaux de type hafside.

**La midā** occupe l'angle nord-est du monument. Elle a subi plusieurs campagnes de restauration. Elle est composée de deux espaces quadrangulaires légèrement irrégulières. On y accède par un arc au fond du vestibule d'entrée. Elle est munie d'un puits qui alimente encore les bassins d'ablutions. Ces bassins sont précédés par des banquettes en maçonnerie aménagées pour que les fidèles s'assoient.

#### **Commentaire :**

Le choix de la mosquée al-<sup>c</sup>Aṭṭārīn comme un exemple des oratoires des souks de la médina de Bizerte, n'est pas arbitraire. C'est le plus grand par rapport à ses semblables. Sīdī al-<sup>c</sup>Aṣāfirī, l'oratoire de la rue des menuisiers ne s'étend, en effet, que sur 35 m<sup>2</sup> de superficie. Cette donnée trouve-t-elle explication dans le rang qu'occupait l'activité des parfumeurs dans la hiérarchisation des métiers ? Les comparaisons avec d'autres centres urbains tunisiens renforcent cette hypothèse.

Concernant la datation de cet édifice, et en l'absence d'indices textuels et épigraphiques, on peut recourir à la lecture des données spatiales qui sont en rapport avec la hiérarchie du souk abritant cet oratoire. On estime que cette rue fut fondée à l'époque de l'édification de la grande mosquée, c'est-à-dire à l'époque hafside. Comme à Tunis, le

souk des parfumeurs de Bizerte s'est installé immédiatement à côté de l'édifice religieux le plus important de la ville.

## La fontaine *'ayn al-tūta*/ La fontaine *bāb al-mdayyna*

### سبيل عين التوتة - سبيل باب المدينة

Cette fontaine avoisine l'unique porte de la ville intra-casbah, d'où elle tire certainement son nom "*sbīl bāb al-mdayyna*". Sa position est encore plus importante puisqu'elle se trouve à côté de l'entrée nord de la rue des armuriers, l'artère principale de la ville hors des enceintes de la casbah, et ouvre sur une petite place marchande.

L'inscription décorant la façade de ce *sbīl* est totalement semblable à celle de la fontaine du vieux port. Le même texte meuble la plaque en marbre blanc contenant l'inscription. Un cadre rectangulaire, légèrement en saillie (1 m x 0,50 m), encadre cinq lignes écrites en calligraphie andalou-maghrébine. R. Aoudi considère que l'introduction des versets du Coran dans les inscriptions est une tradition hafside qui a continué pendant le premier temps des ottomans<sup>20</sup>.

La fontaine est construite sur l'ordre de Youssef Dey en 1041h/1631, qui a voulu faire un don à la population de la ville en acheminant de l'eau à cette place centrale de la cité.

✓ L'inscription :

- 1- لا اله الا الله
- 2- محمد رسول الله
- 3- نصر من الله وفتح قريب
- 4- وبشر المؤمنين يا محمد
- 5- صدقه المكرم يوسف داي في شهر رمضان سنة 1041 .

Traduction :

- 1/ Point de divinité, hormis Dieu.
- 2/ Muḥammad est l'Envoyé de Dieu.
- 3/ Secours d'Allāh et prochain succès (*fath*) ;
- 4/ Annonce la bonne nouvelle aux Croyants\* (Cor. LXI, 13, trad. Blachère).
- 5/ Don du généreux Yūsuf dāy, en ramaḍān de l'année 1041/ lundi 22 mars-mardi 20 avril 1632

---

<sup>20</sup> R. Aoudi, 1996, p. 41.



Fig. 64 : *Sbīl bāb al-mdayyna* -  
L'inscription



Fig. 65 : La façade du *sbīl* – Etat actuel

## *Sqāyit Sīdī Ga'ga'*

### سقاية سيدي قعقع

La *zāwiya* de Sīdī Ga'ga', qui donne son nom à cette fontaine, se trouve au fond de la rue des armuriers<sup>21</sup> en se dirigeant vers le Sud. Ce point d'eau se trouve sur la façade sud-est du monument à quelques mètres à droite de l'accès du mausolée.

Le suçoir, à 1,10 m du sol de la rue, s'alimente de l'eau d'un réservoir à l'intérieur de la *zāwiya*, qui s'approvisionne d'un puits. De l'extérieur, on relève une arcade aveugle, décorant le point d'eau, et une inscription de fondation. De l'intérieur de la *zāwiya*, le réservoir a la forme d'une pièce rectangulaire (4,35 m x 2,35 m) voûtée en berceau. Sur le mur sud on signale la sortie d'une gouttière rassemblant l'eau de la pluie. Le puits, jusqu'à nos jours utilisé, est une cavité circulaire de 0,7 m de diamètre. Le niveau de l'eau est à 2,50 m du bord de la margelle. Celle-ci est en marbre blanc. Les rainures faites par les cordes sur le rebord démontrent que le puits était dépourvu de poulie aidant à soulever les seaux. Le niveau de l'eau est proche.

<sup>21</sup> C'est l'artère principale de la vieille ville de Bizerte sur laquelle se trouvent la grande mosquée, le grand bain public ...

✓ L'inscription :

Le texte est gravé sur une dalle de marbre blanc de forme rectangulaire (0,50 m x 0,30 m). Celle-ci est bordée d'un encadrement en carreaux de faïences polychromes<sup>22</sup>. L'écriture, en creux, est cursive de type ottoman. Les quatre lignes évoquent le fondateur et l'année de la fondation (1111h/1699).

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- هذه سقاية مباركة ان شا الله تعالى
- 3- انشا بناءها وأجرايها مصطفى كاهية
- 4- كان الله تعالى له وذلك سنة 1111 هـ

Traduction :

1/ *Au Nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux.*

2/ *Ceci est une fontaine bénie, selon le désir de Dieu le Très Haut*

3/ *Elle a été construite et achevée par Muṣṭafà Kāhiya.*

4/ *Que Dieu le Très Haut soit avec lui, ceci, en l'année 1111/ lundi 29 juin 1699-jeudi 17 juin 1700*



Fig. 66 : les rainures du rebord du puits



Fig. 67 : une gouttière

<sup>22</sup> R. Aoudi, dans un article sur les fontaines publiques de Bizerte, estime que le cadre a été ajouté récemment. Voir R. Aoudi, 1996, p. 46.



Fig. 68 : Sīdī Ga<sup>ga</sup>°- l'inscription du *sbīl*

Il semble que cette installation ait été fondée par le *wālī* turc de la ville. À l'instar de Youssef Dey, Mustapha Kāhiya a voulu faire un don aux habitants de Bizerte. Cette fondation correspondrait à une extension du quartier "al-madīna" faite vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. L'inscription ne précise pas le mois de l'année 1111h, si bien que l'on ne sait pas si cette extension a été réalisée pendant le règne de Ramḍān Bey (1696-1699) ou celui de Mourad Bey (1699-1702).

### ***Sbīl Mustapha Dey / Sbīl Sīdī al-<sup>c</sup>Aṣāfrī***

**سبيل مصطفى داي – سبيل سيدي عسافري**

Vers le sud du tissu du quartier "al-madīna", et précisément vers "Bāb Māṭir" se trouve *sbīl Sīdī<sup>c</sup>Aṣāfrī* décorant la façade d'un mausolée du dit saint. Comme la plupart des installations hydrauliques de la ville de Bizerte, il ne reste de ce point d'eau que les traces de sa façade. Son réservoir, formant le rez-de-chaussée d'une école coranique

appartenant à la *zāwiya*, est transformé aujourd'hui en une boutique au milieu du *sūq al-nağğārīm*<sup>23</sup>.

À l'instar du *sbīl al-marsā al-qdīm* et de *bāb al-mdayyna* on relève la présence du triangle décoratif qui couronne le suçoir. Un élément qui semble avoir été introduit avec les morisques et les ottomans. La citerne d'eau *Al-ḥazzān*, est une pièce rectangulaire voûtée en berceau<sup>24</sup>.

Une inscription scellée entre le triangle décoratif et la porte de la boutique date cette installation.

✓ L'inscription :

C'est un texte de fondation gravé sur une dalle de marbre blanc. Les bords de la plaque sont peints en noir, ce qui pourrait poser des problèmes pour le déchiffrement de l'inscription. L'écriture, en creux, est cursive de type ottoman. Les quatre lignes évoquent le fondateur, Mustapha Dey l'un des fidèles de Ḥusayn b. °Alī, et le mois et l'année de la fondation (1121h/1709). La littérature ḥusaynite évoque pour Ḥusayn, le fondateur de la dynastie en 1705, son apport à l'édification de diverses fontaines publiques dans plusieurs régions de la régence<sup>25</sup>.

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- سعي في إجرا هذا السبيل وإحيائه
- 3- ابتغا وجه الله الكريم ورجاء ثوابه
- 4- مصطفى داي بتاريخ قعدة الحرام
- 5- 1121 سنة

Traduction :

1/ *Au Nom de Dieu, le Bienfaiteur, le Miséricordieux.*

2/ *Cette fontaine a été remise en état et a coulé de nouveau, grâce à Muṣṭafā dāy,*

3/ *dans le désir de la satisfaction de Dieu le Généreux, et dans l'espoir de Sa récompense.*

4/ *En qa°da al-ḥarām (le sacré)*

5/ *de l'année 1121/ jeudi 2-vendredi 31 janvier 1710*

<sup>23</sup> L'installation est connue aussi sous le nom de *sbīl sūq al-nağğārīm* de par son emplacement sur une rue occupée par les boutiques des menuisiers.

<sup>24</sup> On n'a pas pu accéder à l'intérieur du réservoir, mais il semble que le niveau de son sol soit plus bas que celui de la rue d'environ 35 cm.

<sup>25</sup> Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, II, p. 127. Voir R. Aoudi, 1996, p. 64.



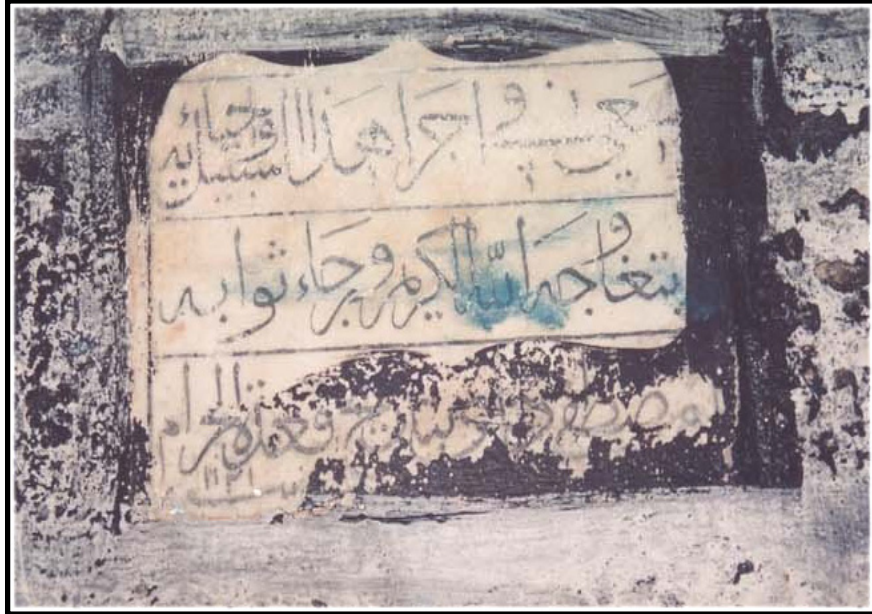


Fig. 69 : *sbīl bāb al-ḥūḥa* - L'inscription

### *Sbīl bāb al-ḡdīd*

#### سبيل باب الجديد

La fontaine dite "bāb al-ḡdīd" est aménagée dans un mur se trouvant au croisement de trois rues : la rue "*al-mḥalla*", la rue "*al-naḡḡārīm*" et la rue "*bāb al-ḡdīd*".

De toute la fontaine, il ne reste aujourd'hui qu'une façade légèrement en saillie. Sur le réservoir ou la source d'eau qui l'alimentait, l'on ne dispose ni d'informations archivistiques ni de données architecturales. La pièce sur laquelle s'appuie le sbīl, ouvre sur un *sābāt* surmonté d'une chambre de forme rectangulaire. L'on ne sait pas laquelle des deux cellules qui alimentait le suçoir saillant du pied-droit de la fontaine. Une banquette en maçonnerie semble avoir pris la place du bassin de captage.

La partie en saillie présente une structure rectangulaire (1,80 m x 0,70 m) couronnée d'un triangle isocèle. Comme la majorité des fontaines publiques bizertines, le *sbīl bāb al-ḡdīd* est daté par une inscription scellée sur la façade de l'installation.

✓ L'inscription :

C'est un texte de trois lignes. L'écriture, en relief, est andalou-maghrébine sur une dalle en marbre peinte aujourd'hui en rouge. L'état actuel de l'inscription ne présente aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique.

La troisième ligne fournit l'année de la construction. Il s'agit de 1049h qui correspond à 1640 ; c'est-à-dire à l'époque du mouradite Ḥammūda Pacha (1631-1665).

1- لا إله إلا الله  
2- محمد رسول الله  
3- سنة 1049

Traduction :

1/ Point de divinité, hormis Dieu.

2/ Muhammad est l'Envoyé de Dieu.

3/ En l'année 1049/mercredi 4 mai 1639-dimanche 22 avril 1640



Fig. 70 : L'inscription du *sbīl bāb al-ḡdīd*



L'état actuel de la fontaine fait penser que la décision de la fondation fut prise par les habitants du quartier en s'inspirant de la forme des fontaines de *ʿayn al-tūta* et du vieux port qui étaient des dons (*ṣadaqa*) de Youssef Dey. Quant à la source de l'eau de ce sbīl, elle pourrait être de pluie, puisqu'on n'a relevé ni puits ni traces d'une canalisation.

Une recherche récente a signalé que la forme générale de ces trois installations rappelle celle des stèles funéraires de l'époque antique, mais il semble aussi que le motif triangulaire fut utilisé dans la décoration de plusieurs monuments attribués aux morisques.

## *Sbīl bāb al-ḥūḥa*

### سبيل باب الخوخة

Ce point d'eau se trouve au début de l'entrée ouest de la rue dite "bāb al-ḥūḥa", l'une des anciennes portes de l'enceinte de la ville de Bizerte. Au contraire des installations citées plus haut, le *sbīl bāb al-ḥūḥa* conserve jusqu'à nos jours le *burṭāl* qui abrite le suçoir et le bassin de captage, aménagés dans une cavité profonde de 1,43 m.

La partie supérieure est un arc en plein cintre composé de claveaux en pierre de "ḥarš", reposant sur deux sommiers de 7 cm d'épaisseur portés par des colonnes (0,80 m) dépourvues de chapiteaux. Un rebord de tuiles rondes de couleur verte couronne cet arc.

Le suçoir, à 1,18 m du sol, est surmonté d'une dalle rectangulaire comprenant l'inscription de fondation du sbīl.

✓ L'inscription :

Le texte est un poème gravé sur une dalle de marbre blanc. L'écriture, en creux, est cursive de type ottoman. Les cinq vers commémorent l'acte du pacha Ibrahim Chérif, le souverain de la régence en 1114h/1702.

- |                            |                                |
|----------------------------|--------------------------------|
| للشرايين رحيق عسل مورد     | 1- أجرى الأمير فرات عذب سايع   |
| لا للريا ولا لنيل السوود   | 2- قد أمّ وجه الله ثم ثوابه    |
| بأي العساكر بالشريحة مقيد  | 3- هو الداى إبراهيم باشة عصرنا |
| فلأنه من آل بيت محمد       | 4- لا تعجبوا في نعته بمحاسن    |
| وأبدله بالإحسان يوم الموعد | 5- يا ربنا اغفر ذنبه ما قد جن  |

سنة 1114

Traduction :

1/ *L'Emir a fait couler une eau très douce et très appétissante. En faveur des buveurs, son odeur est comme le miel.*

2/ *En visant la satisfaction de Dieu pour sa récompense, et non pas pour la célébrité, ni pour détenir la souveraineté.*

3/ *C'est le dāy Ibrāhīm le bāsā de notre époque et le bāy des Soldats*

4/ *S'il est qualifié de beaux caractères, c'est parce qu'il est issu de la famille de Muḥammad (le prophète).*

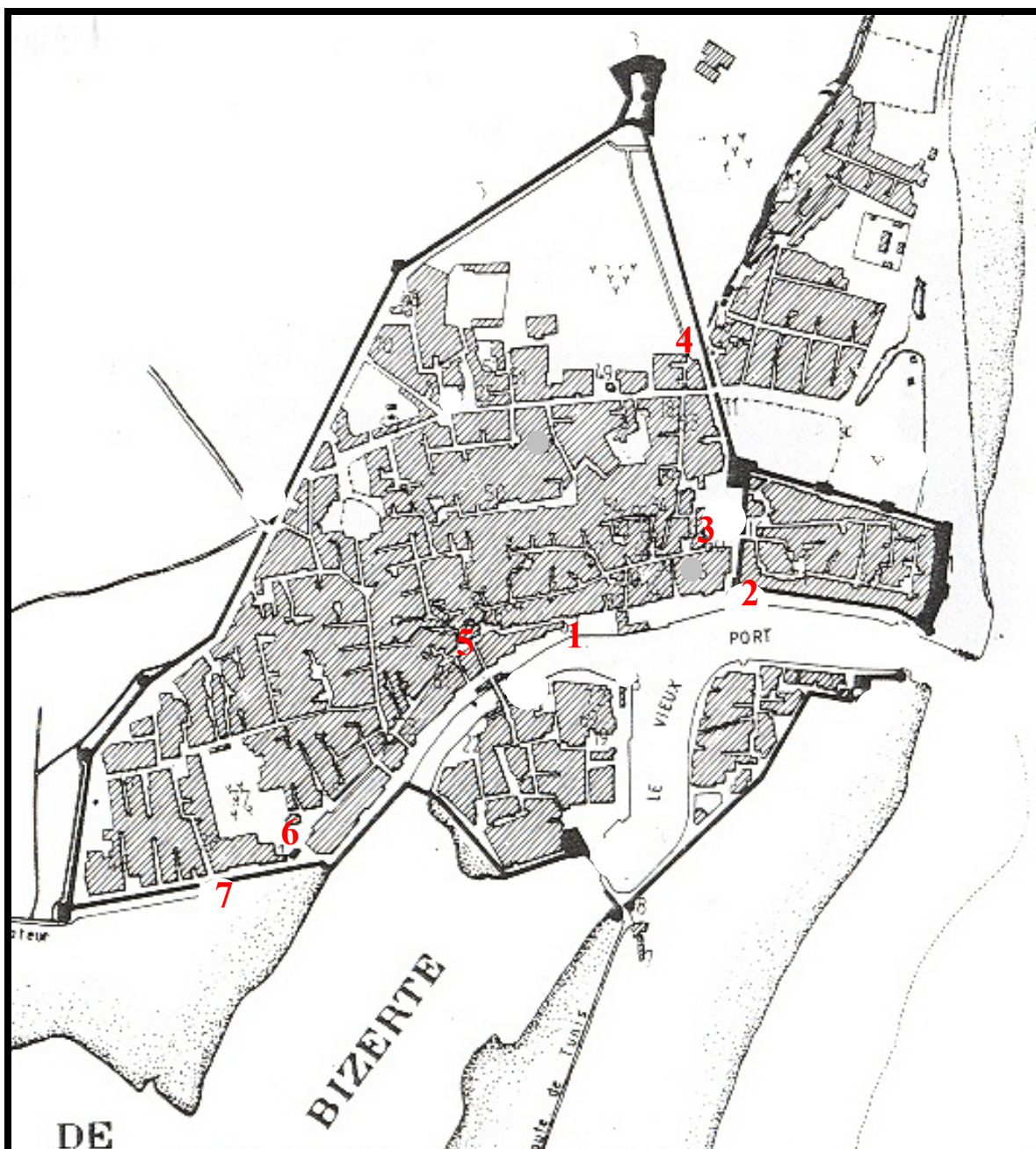
5/ *Oh Dieu ! Pardonne lui ses péchés, et remplace les par des bienfaits le jour de la résurrection.*

6/ *l'année 1114/ dimanche 28 mai 1702-mercredi 16 mai 1703*

Le sens du premier vers nous autorise de penser que l'eau était acheminée par des canalisations. Cet hypothèse est probable, d'autant plus que cette installation jouxte la colline dite "zhar al-kudiya", pourvue de quelques sources d'eau douce.



Fig. 71 : *sbīl bāb al-ḥuḥa* - L'inscription



**Légende :**

- 1 *Sbīl °ayn al-ğrayna*
- 2 *Sbīl du vieux port*
- 3 *Sbīl °ayn al-tūta*
- 4 *Sbīl bāb al-hūḥa*

- 5 *Sbīl Sīdī Ga°ga°*
- 6 *Sbīl Sīdī °Aṣāfrī*
- 7 *Sbīl bāb al-ğdīd*

Fig. 72 : Carte des installations hydrauliques de Bizerte\*

§

\* Le fond de la carte est extrait de H. Bouita, 1992.

## Le quartier *al-Rba<sup>c</sup>*

En septembre 1587, Lanfreducci et Bosio écrivaient, en décrivant le goulet du lac de Bizerte, ce qui suit : « celle-ci (la rivière) passe dans la ville et forme un îlot à l'Ouest, également habité par des marins »<sup>1</sup>.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, le quartier d'*al-Rba<sup>c</sup>* est un îlot au milieu du canal reliant le lac à la mer. Il communiquait avec les deux autres parties de Bizerte – la qṣība au sud-est et la casbah et la médina au nord-ouest – par des ponts et des passerelles. Dès le creusement du nouveau canal et la création du nouveau port, l'îlot fut attaché définitivement à la terre ferme définitivement par le comblement du reste du canal. C'est après ces travaux que le vieux port de Bizerte a pris sa forme actuelle.

Tel qu'il se présente dans la documentation iconographique, *al-Rba<sup>c</sup>* est un quartier doté d'une mosquée et de structures d'habitation (voir à la page suivante le plan de Bizerte de 1613). Occupé pendant le Moyen-Âge par des marins, il s'est transformé à partir de l'époque ottomane en siège des représentants du pouvoir politique central et en lieu de résidence pour les consuls des puissances méditerranéennes, d'où le qualificatif de "quartier franc" dans les récits de voyage des Occidentaux. Selon Pellissier, qui a visité Bizerte en 1853, ce quartier comprenait environ 200 européens<sup>3</sup>. Cubisol, quinze ans après, en compte 104 seulement<sup>4</sup>.

À la suite de son rattachement à la terre ferme le quartier devint une annexe de la médina. La grande place s'est transformée en carrefour accueillant pêcheurs, commerçants et artisans, venant avec leurs marchandises, de tous les environs. Ce n'est qu'à partir de son rattachement à la terre ferme que le nom d'*al-Rba<sup>c</sup>* est donné à ce quartier. Le nom a des connotations régionales : si *al-Rba<sup>c</sup>* à Bizerte désigne le marché des bestiaux, ceux d'autres régions correspondent aux souks des prêts-à-porter<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Lanfreducci et Bosio, trad. 1925, p.517.

<sup>2</sup> Les travaux de comblement du canal ont été effectués vers 1891. C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904-05, p.456.

<sup>3</sup> E. Pellissier, 1853, p. 31.

<sup>4</sup> C. Cubisol, 1867, p. 101.

<sup>5</sup> À Sfax, à titre d'exemple, *sūq al-Rba<sup>c</sup>* est un espace intra-muros couvert et bordé de boutiques des prêts-à-porter traditionnels.







## Mosquée *al-Rba*<sup>c</sup> جامع الربع

L'édifice surplombe une grande place ouvrant sur trois parties de la ville : le vieux port au nord, la médina à l'ouest et les souks d'*al-Rba*<sup>c</sup> au sud-est. La mosquée est aujourd'hui totalement désaffectée. Elle fut entièrement rénovée en 1948 comme le signale l'inscription qui surmonte aujourd'hui la porte principale de l'édifice.

Il ne reste du monument originel que les pierres taillées qui forment les premières assises du mur extérieur. Toutefois l'on dispose de quelques documents photographiques grâce auxquels on peut décrire la façade extérieure et l'ancien minaret.



Fig. 74 : Mosquée *al-Rba*<sup>c</sup> d'après une carte postale de 1914

Sur ces photos la façade extérieure surplombe une *raḥba*, lieu public de rassemblement (photo ci-dessus) et de commerce (photo de la page suivante). La porte d'entrée, inscrite dans un encadrement rectangulaire légèrement saillant, est un arc en plein cintre outrepassé retombant sur deux piliers massifs. L'entrée se ferme par deux battants en bois dépourvus d'ornement. Il semble aussi que les murs étaient couronnés d'un rebord de tuiles.



Fig. 75 : Mosquée al-Rba<sup>c</sup> d'après une carte postale de 1915

Le minaret occupe l'angle nord-ouest de l'édifice. L'ancien minaret apparaît dénué de tout genre de revêtement. La tour, probablement de forme carrée, est construite en petit appareil et ornée de deux moulures en relief. Un boudin saillant couronne cette tour et borde la plate-forme finale. Cette dernière est surmontée d'un édicule carré coiffé d'un toit conique.

Il semble que les quatre faces de la tour aient été percées de fenêtres géminées, composées de deux arcs en plein cintre reposant sur des colonnettes médianes.

*\*L'inscription de refondation :*

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- أسس بناء هذا الجامع في عام 1167
- 3- و هدم في الحرب عام ثم جدد
- 4- بناؤه بالتعاون بين أفراد (من)
- 5- الشعب وكان تمامه ... من
- 6- شهر شعبان عام 1948
- 7- جزى الله المحسنين
- 8- أحسن الجزاء

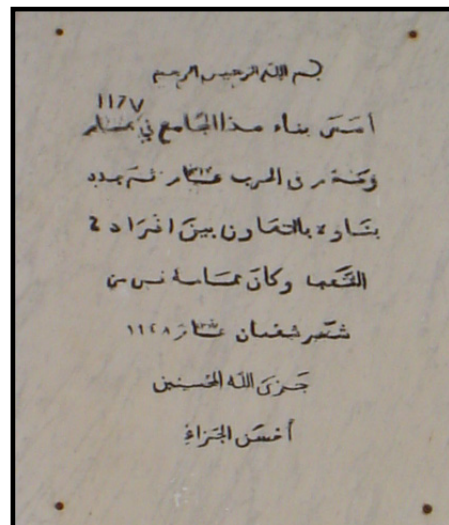


Fig. 76 : L'inscription qui se trouve au-dessus de la porte



Traduction :

- 1- *Au nom de Dieu le clément et le miséricordieux*
- 2- *Cette mosquée a été fondée en 1167*
- 3- *Et elle fut détruite [pendant la deuxième guerre mondiale] puis rebâtie*
- 4- *Grâce à la collaboration entre certaines personnes*
- 5- *Du peuple. Les travaux furent achevés*
- 6- *Au mois de Ša<sup>c</sup>bān en 1948*
- 7- *Que Dieu récompense les bienfaiteurs*
- 8- *La meilleure des bénédictions*

Comme le prouvent les plans anciens de la ville, cette mosquée date au moins de la fin de l'époque hafside. Elle aurait été au début un oratoire pour les pêcheurs qui habitaient cet îlot dès les premiers temps de l'islam à Bizerte, puis elle est devenue une mosquée à *ḥuṭba*, selon toute vraisemblance, à partir de l'époque moderne avec la transformation du quartier en siège du *wālī* ottoman et ses dépendants.



Fig. 77 : Le mihrāb

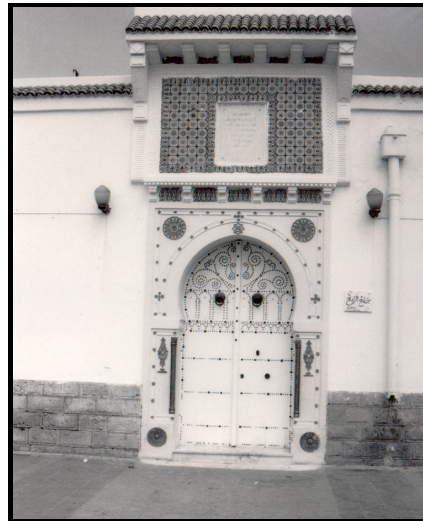


Fig. 78 : L'entrée de la mosquée



Fig. 79 : La façade principale de la mosquée



Fig. 80 : Les assises de pierres taillées des murs extérieurs



## Le quartier andalou (*Ḥandlis*) الحي الأندلسي

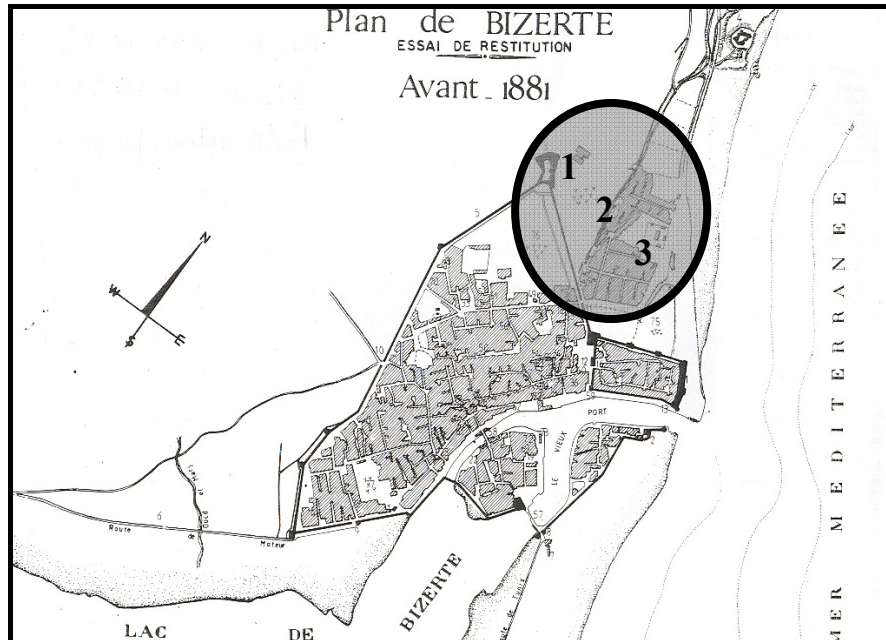


Fig. 81 : Carte de situation du quartier  
1-le fort / 2- le cimetière "al-*ʿayn*" / 3- les habitations

Contrairement aux autres quartiers qui s'articulent autour du vieux port, *ḥandlis*, une déformation dialectale du nom arabe "*ḥayy al-andalus*" (le quartier andalou), se développe à l'extérieur des enceintes de la ville. Ce faubourg, au Nord, est délimité par les courtines de la Casbah et du rempart vers le sud-est et l'ouest, par le cimetière au nord-ouest et par la mer au nord. Il communique avec la ville intra-muros par la porte de "*bāb ḥandlis*".



Fig. 82 : Le quartier andalou se trouvant entre le cimetière (en premier plan) et la Casbah (en arrière plan) d'après une carte postale (1906)

## La mosquée du quartier *ḥandlis*

### جامع ربح حندلس

#### **Situation :**

La mosquée andalouse s'élève en plein quartier portant le nom "*Rabaḍ ḥandlis*". L'édifice se dresse en face du cimetière qui borde le tissu urbain traditionnel de la ville de Bizerte. Sa façade ouest, sur laquelle se trouve la porte principale, ouvre sur une artère où est aménagé un groupe de boutiques.

#### **Description :**

Comme elle se présente de nos jours, la mosquée est très remaniée. Il semble que l'édifice ait gagné de l'espace aux dépens de la rue et des habitations qui lui sont contiguës des côtés du Sud et de l'Est. Toutefois, il est facile aujourd'hui, avec une lecture architecturale attentive, de distinguer la partie originelle des parties récentes.

La partie primitive de cet édifice occupe l'angle nord-ouest de l'ensemble du monument. Elle est composée d'une courette, d'une salle de prière et d'une cellule d'ablutions. Deux portes assurent l'accès à cette partie. La première, la principale, donne sur la cour et la deuxième qui ouvre sur la première travée du côté du mur de qibla de l'ancienne salle de prière, sur lequel on aperçoit jusqu'à aujourd'hui les restes de l'ancien miḥrāb. Cette porte semble avoir été percée lors des restaurations récentes qu'a connues la mosquée.

La porte principale est celle du côté de la cour. Elle rappelle par plusieurs détails les portes de la grande mosquée et de la mosquée de la Casbah. Elle est de forme rectangulaire (2,10 m x 1,10 m) s'inscrivant dans un arc en plein cintre reposant sur deux colonnes cylindriques de 2,40 m de hauteur. De cette baie, qui se ferme par deux battants en bois, on pénètre dans un vestibule pseudo rectangulaire (2,25 m x 1,50 m). Cet espace est recouvert par une voûte en berceau.

La cour est bordée aujourd'hui de trois portiques, profonds d'environ de 2,10 m, sur les côtés Sud, Est et Nord. Mais d'après les toitures, il semble que seule la galerie orientale date de l'époque de fondation de l'édifice.

Les arcs de ces galeries, au nombre de sept, sont en plein cintre et s'appuient sur des colonnes et des piliers en maçonnerie. Quatre de ces colonnes, hautes de 2 m, sont cylindriques et coiffées de chapiteaux de type hafside. Cette cour est dotée d'un puits qui alimente aussi bien l'intérieur de l'édifice que la *mīdā*, occupant l'angle nord-ouest du monument. L'entrée à la salle d'ablutions se fait du côté de la rue.

Sous la galerie qui précède la salle de prière, il y a un miḥrāb d'été à gauche de la porte donnant sur la salle de prière. D'après ce que nous pouvons relever de l'intérieur de cette salle, il semble qu'auparavant on y accédait par trois portes. Chaque baie donne sur une nef. Ne reste aujourd'hui que celle de la nef axiale. Elle est rectangulaire (2,10 m x 1 m) et se ferme par deux battants en bois.

La salle de prière est composée de deux parties distinctes : la salle primitive et une partie adjacente ajoutée suite à des travaux d'élargissement. La première, recouverte de neuf voûtes d'arête, s'inscrit dans un plan carré de 9,30 m de côté. Elle est composée de trois nefs et trois travées. Au fond de la nef axiale on observe jusqu'à nos jours les restes du premier miḥrāb. En effet, les restaurateurs ont procédé à l'ouverture du fond de la niche afin de créer une baie donnant sur l'espace annexé récemment au *bayt al-ṣalāt*. La niche semi-circulaire de cet enfoncement est large à la base de 1,05 m, profonde d'environ 1,10 m et haute de 2 m. Elle était couverte, d'après ce qui en reste, d'une demi-coupole s'ouvrant en arc en plein cintre outrepassé, retombant sur des colonnettes couronnées de chapiteaux de type hafside.

Le miḥrāb est inscrit dans un encadrement rectangulaire simple (2,70 m x 2 m) et légèrement en saillie. Quant au minaret, s'élevant sur l'angle nord-ouest de l'édifice est une tour carrée construite par deux types d'appareil. La base, correspondant à la hauteur des murs extérieurs, est en pierre tandis que la partie supérieure est appareillée en brique.

Les adjonctions récentes à la salle de prière affectent une forme de "L". On a ajouté une travée supplémentaire du côté du Sud et un espace rectangulaire adjacent à la partie primitive du côté orientale.

### Commentaire :

La mosquée, comme d'ailleurs les autres monuments du quartier, n'est pas datée. Son histoire se confond avec celle du faubourg qui aurait été fondé pour accueillir les Andalous de l'expulsion de 1492. Comme c'est le cas d'autres centres urbains du pays, les réfugiés de la période médiévale se sont vu attribuer des espaces à la périphérie des enceintes urbaines.

La superficie du faubourg laisse penser que le nombre des réfugiés qui se sont installés à Bizerte ne dépassait pas quelques familles. De plus, et de par les dimensions de la partie primitive de l'édifice, il semble que la mosquée était à l'origine un simple oratoire de quartier. Ce n'est qu'au cours d'une deuxième phase que le monument s'est transformé en une mosquée à *ḥuṭba*. La partie originelle est bâtie sur un principe de symétrie et de simplicité.



Fig. 83 : La mosquée *ḥandlis* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle



Fig. 84 : La mosquée *ḥandlis* en 1912



## Le fort des Espagnols / Le fort andalou / *Burğ al-ğabbāna*

### برج الجبانة / الحصن الأندلسي / حصن الاسبان

#### Situation :

Le fort s'élève sur le versant Sud de la colline dite "*zahr al-kudiya*". Cette dernière domine toute la ville de Bizerte ainsi que la rade et tous ses environs. De ce point (35m par rapport au niveau de la mer), on commande la baie allant du Cap Blanc (*Rās al-abiyḍ*) jusqu'au Cap Zbīb (*Rās Bnī Wağğās* dans la documentation médiévale) et une vaste étendue de l'arrière pays.

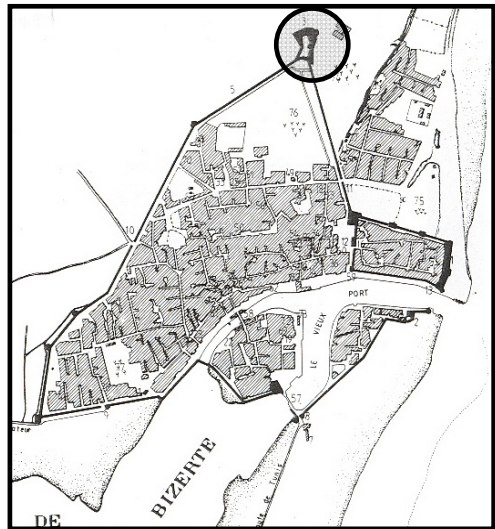


Fig. 85 : La carte de situation du fort

Le fort est séparé du quartier andalou, au Sud-Ouest, par le cimetière *Sīdī Bū-Ḥdīd*. Aujourd'hui, une partie de l'ancien rempart part de sa façade principale pour le relier à la citadelle de la ville.

#### Description :

##### \* *La forme générale :*

Comme il se dessine aujourd'hui, le fort a la forme d'un polygone de treize côtés de dimensions irrégulières. En le visitant, et surtout en accédant à sa terrasse, il est très facile de remarquer que le monument d'origine a subi plusieurs interventions depuis son édification.

Le plus petit des 13 côtés mesure 5 m, tandis que le plus large est de 8 m. On accède au fort par une seule porte, aménagée dans un bastion barlong qui en saillie vers le Sud, à l'intersection des deux courtines qui regardent vers la ville.

A l'intérieur, on relève :

- ✓ Une cour centrale s'ouvrant sur des pièces de dimensions et de formes très variées.
- ✓ Des escaliers qui mènent à l'étage et à la terrasse.

*\* Le porche et la porte d'entrée :*

L'unique porte du fort se dresse sur la face sud du monument. Elle est bien abritée puisqu'elle est percée dans un saillant barlong, lui aussi coincé dans un angle rentrant. La porte est inscrite « dans un arc en plein cintre surhaussé, assez monumental, formant un porche »<sup>1</sup>.

Le porche, en avant-corps, en saillie est de 2,50m. Il est percé entre deux arcs en plein-cintre outrepassés qui devancent la porte d'entrée. La maçonnerie de la façade est faite en pierres de taille assises régulièrement avec un liant de chaux, mais à partir de la clef du claveau elle est en moellons. Cette maçonnerie qui pourrait avoir pour origine une restauration, marque le commencement d'une chambre qui constitue l'étage de ce porche. Le sol de cette chambre est percé de deux mâchicoulis formant un assommoir pour le tir plongeant<sup>2</sup>. Reste à signaler pour cette façade, les trois petites ouvertures de forme carrée qui sont percées dans les trois faces de la chambre d'étage. Ces ouvertures renforcent la défense de l'entrée du fort. Ce porche est devancé d'un escalier de dix marches.

La porte est un arc en plein cintre. Ses claveaux sont construits en pierres de taille de couleur un peu foncée. Le répertoire d'ornementation de ces éléments renvoie, selon Bouita, à l'occupation du fort par les Espagnols au XVI<sup>e</sup> siècle.

En accédant à l'intérieur du monument on passe par un vestibule. De forme rectangulaire, ce passage est voûté en berceau. A droite et à gauche l'on remarque deux petites portes. Celle de l'Est donne sur une chambre en forme de "L" et celle de l'Ouest donne sur les escaliers qui mènent à la chambre de tir surmontant le porche.

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, p. 173.

<sup>2</sup> *Ibidem.*



Fig. 86 : le fort dit des Espagnols,  
au fond de la photo, surplombant  
la ville de Bizerte  
Vue prise du vieux port

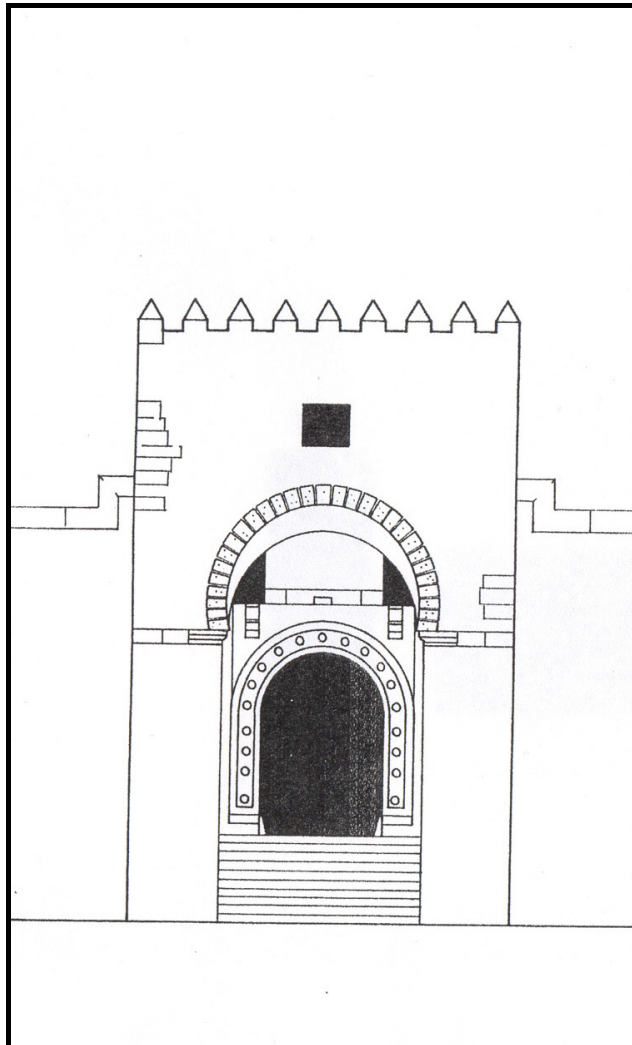


Fig. 87 : Le porche du fort  
(H. Bouita, 1992)\*

---

\* Le croquis est sans échelle.



*\* L'enceinte :*

Elle est haute de 7m. Le tracé actuel, comme nous l'avons signalé plus haut, est le fruit de plusieurs remaniements. A l'origine le fort affecte « une forme d'étoile à cinq branches »<sup>1</sup>. Dans son étude, Hédi Bouita a souligné l'aspect médiéval que présentent les faces est, sud et ouest. Tandis que la face Nord, qui tourne le dos à la ville et surveille la rade, aurait subi des remaniements successifs durant les siècles de l'époque moderne. Selon lui : « les trois premiers fronts présentent un aspect médiéval frappant. L'unité de leurs dispositions constructives anciennes et la régularité de l'appareillage de leurs pierres de taille portent à croire que ces façades sont probablement restées inchangées. Ces dispositions s'opposent à celles du Nord du fort caractérisées par sa volumétrie irrégulière, et une construction réalisée visiblement après-coup qui se lit aussi bien sur les murs périphériques que sur la terrasse en partie effondrée ; dispositions où peu de choses rappellent le Moyen-Âge »<sup>2</sup>. L'épaisseur des courtines du Nord atteint 23m, alors que l'épaisseur des saillants du Sud et d'Ouest ne dépasse pas 4m.

*\* La cour centrale et les pièces latérales :*

Après avoir traversé le vestibule de l'unique porte d'entrée, on accède à une cour qui épouse quasiment la forme actuelle du fort. Elle est bordée sur toutes les façades de pièces qui étaient des casemates servant d'abri et des espaces d'entrepôt. Il s'agit essentiellement de trois grandes pièces et d'une quatrième de dimensions réduites.

Celle du Sud-Est, à droite de l'entrée, a la forme d'un quadrilatère irrégulier et d'orientation Nord/Sud. On accède à cette pièce à travers une petite porte (0,90m x 1,75m). A l'intérieur, trois arcs en plein cintre appareillés en pierre de taille divisent cette pièce en quatre parties.

La pièce d'en face est munie de trois accès. Elle est de forme rectangulaire un peu brisée du côté Sud-Ouest. Les accès sont sous forme d'arcs construits en pierres taillées.

---

<sup>1</sup> Lanfreducci et Bosio, 1587, p. 518.

<sup>2</sup> H. Bouita, 1989, p. 68-69 ; H. Bouita, 1992, 142-143.

La cellule qui se dresse au fond de la cour se compose de deux petites pièces. On accède en effet au début à la première qui dessine un polygone de cinq côtés. Au fond du mur est, on remarque une ouverture qui donne accès à une deuxième petite pièce de forme rectangulaire. Ce qui attire l'attention dans cette cellule c'est la forme de l'accès principal. Il est en effet comparable à une meurtrière destinée au tir de canons. Elle est étroite du côté de la cour et s'élargit vers l'extérieur. La transformation de cette meurtrière en une porte aurait été faitelors d'un remaniement de cette façade du fort.

La plus petite des cellules se trouve à droite de l'entrée. Elle est de forme trapézoïdale. Elle est dépourvue de toute ouverture sur l'extérieur du fort, ce qui amène à penser à une éventuelle cellule de magasinage où on stockait les armes et les provisions alimentaires des troupes qui défendaient le fort.

### **Commentaire :**

#### ***Ḥiṣn al-Isbān : l'histoire d'un qaṣr médiéval transformé en un fort monumental***

C'est l'un des monuments les plus remarquables de la ville de Bizerte, le plus grand et le plus monumental. La plupart des voyageurs, à partir de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et les explorateurs de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lui ont consacré des descriptions intéressantes.

C'est un ouvrage d'importance capitale puisqu'il fut bâti pendant une période charnière : la période des conflits hispano-ottomans. Il est de ce fait un témoignage architectural sur le passage de la période hafside à l'époque ottomane.

Commençons tout d'abord avec le nom ou plutôt les noms donnés à ce fortin. L'appellation la plus courante est *ḥiṣn al-Isbān* (le fort des Espagnols). En 1535, les troupes espagnoles débarquèrent sur le littoral de la ville de Bizerte, et par ordre de l'empereur Charles Quint elles démantelèrent toutes les fortifications de la ville<sup>1</sup>. Comme il est doté d'une position stratégique remarquable, les Espagnols auraient cependant gardé ce fortin, d'origine médiévale, et logé leur garnison dans ce *qaṣr*, que S. M. Zbiss fait remonter au 3<sup>e</sup> / IX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. De toute façon, cette appellation témoigne de la période de l'occupation espagnole de la ville qui s'étend entre 1535 et 1571.

---

<sup>1</sup> L. Marmol, *l'Afrique*, II, p. 444.

<sup>2</sup> S. M. Zbiss, *A travers les monuments islamiques de la Tunisie* (en arabe), 1963, p. 55.

Quant à son attribution aux Andalous, nous pensons que ce nom fut donné au fort puisque au pied de la colline où s'élève le monument, se trouve le quartier dit "*ḥay al-Andalus*" édifié par les réfugiés andalous après la chute de Grenade en 1492.

*Burğ al-ğabbāna* (ou *burğ Sīdī Bū Ḥdīd*) est un nom donné au fort à cause de son voisinage du cimetière renfermant la *qubba* de Sīdī Bū Ḥdīd<sup>1</sup>.

Concernant l'histoire de l'édification du monument, nous disposons d'un témoignage textuel très important. En 1587, les deux maltais Bosio et Lanfreducci décrivaient le monument et attribuaient sa construction au Pacha d'Alger <sup>ʿ</sup>Ilğ <sup>ʿ</sup>Alī. Ils signalent qu'en 1571 le Pacha ordonna à son Caïd Farḥāt d'édifier un fort semblable à celui d'Alger<sup>2</sup>. Que ce Caïd ait profité d'un ancien monument qui surplombait la ville, sa rade et ses environs est probable. Il est vrai que le texte ne précise pas s'il s'agit d'une nouvelle construction ou du remaniement d'un ancien ouvrage. Il est vrai aussi que les données architecturales apparentes ne montrent pas d'éléments qui permettent de comparer l'ouvrage à des monuments antérieurs, mais du fait de sa position topographique et des données fournies par les premiers explorateurs nous pouvons supposer que le monument est antérieur du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'emploi du site comme lieu de vigie pour surveiller et la rade et l'arrière pays depuis un temps reculé ne semble pas étonnant. Le site offre, en effet, une vue panoramique permettant une grande visibilité de toute l'étendue allant du Cap Blanc jusqu'au Cap Zbīb. Victor Guérin a relevé sur les murs du fort espagnol des matériaux de réemploi. Il a trouvé un bloc en marbre encastré dans la construction renfermant une inscription latine<sup>3</sup>. Il est donc fort probable que le lieu a été occupé dès l'Antiquité et que l'on a continué à s'en servir durant le Moyen Age.

Il semble que le fort actuel était bâti sur l'emplacement d'un *qaṣr* des *qilāʿ Ṣaṭfūra* dont la littérature médiévale parle beaucoup. N. Djelloul avance, dans le même sens : « c'est probablement dans cette "forteresse" que les habitants de Bizerte avaient coutume de se réfugier aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, chaque fois que leur ville était attaquée par une flotte ennemie »<sup>4</sup>. De cette façon l'édification de 1571 du Caïd Farḥāt ne serait

---

<sup>1</sup> Voir A.N.T., Série historique/ Cart. 32/ Dos. 382/ Doc. 84.

<sup>2</sup> Bosio et Lanfreducci, 1587, p. 517.

<sup>3</sup> Il s'agit dans l'inscription d'un hommage des colons de la colonie *Julia Carpitana* (l'éventuelle Qurbus du Cap Bon) au génie de la colonie Julia Hippo-Diarrhytus (Bizerte). Cf., Guerin, 1862, II, p. 23.

<sup>4</sup> Djelloul, I, 1995, p. 175.

qu'une reconstruction d'un ouvrage médiéval, voir même antique. Cette reconstruction aurait reçu le cachet architectural de l'époque.

Revenons à présent au rapport de Lanfreducci et Bosio. Ils précisent que la demande du Pacha d'Alger était très claire : édifier un fort semblable à celui d'Alger en forme d'étoile<sup>1</sup>. Or la description que j'ai fait ci-dessus<sup>2</sup> a relevé l'irrégularité de la forme extérieure du fort. La forme polygonale de treize côtés est, en effet, le résultat de plusieurs phases de remaniement.

Cet ouvrage a fait l'objet de trois essais de restitution. L'un par N. Djelloul et les deux autres par l'architecte H. Bouita. Le premier essai de ce dernier recoupe celui de N. Djelloul. Les deux chercheurs ont remarqué les restaurations qu'ont subies les faces nord-ouest et nord-est. Les deux tenailles furent, en effet, prolongées pour deux raisons. D'une part, pour renforcer ces deux façades tournées vers la mer et d'autre part, pour constituer une large terrasse capable de recevoir une importante batterie<sup>3</sup>. De plus, H. Bouita a démontré les aspects médiévaux originaux des deux autres tenailles où se dresse le porche d'entrée. Il écrit, à propos des deux faces nord-est et nord-ouest, : « l'émergence, au niveau de la terrasse du fort, de deux anciens murs d'une part, et la découverte d'une meurtrière noyée dans la maçonnerie au niveau du rez-de-chaussée d'autre part, ainsi que l'existence d'un angle flanqué nettement reconnaissable du bastion Nord, m'avaient permis de présenter le premier essai de restitution »<sup>4</sup>. Ces deux essais ont fini par relever un plan étoilé de quatre angles saillants.

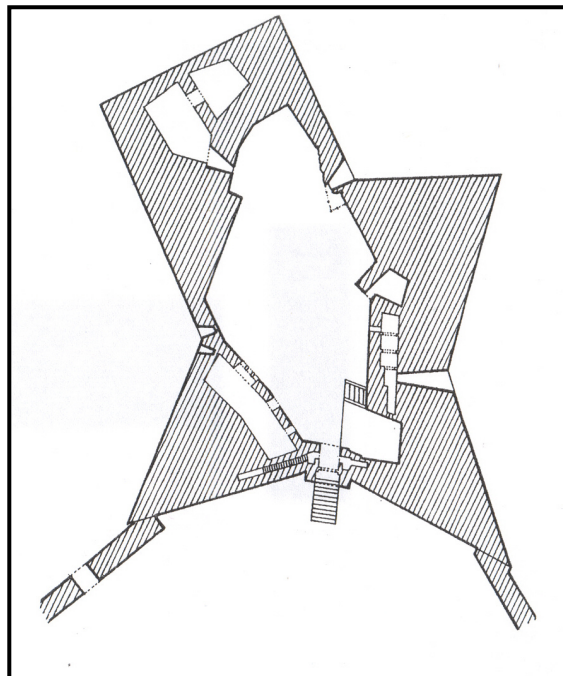


Fig. 88 : Le 1<sup>er</sup> essai de restitution de H. Bouita  
La forme étoilée à quatre branches

<sup>1</sup> Bosio et Lanfreducci, 1587, p. 517.

<sup>2</sup> Il faut rappeler que cette description a beaucoup profité des deux travaux de H. Bouita et N. Djelloul. Voir ci-dessus les références.

<sup>3</sup> Djelloul, I, 1995, p. 174.

<sup>4</sup> Bouita, 1992, p.

Mais le deuxième essai de restitution fait aussi par H. Bouita, basé sur une lecture croisée des informations textuelles et des données du terrain, a pu trouver la forme étoilée à cinq branches, plus conforme au témoignage de Bosio et Lanfreducci et aux dessins des documents iconographiques de l'époque<sup>1</sup>.

C'est grâce à l'identification d'une deuxième meurtrière, servant aujourd'hui comme porte aux deux pièces communicantes aménagées sur le mur du fond de la cour centrale, que l'architecte a pu trouver la forme étoilée à cinq branches que le texte de Bosio et Lanfreducci (1587) évoque. « Les arasements des murs de l'angle, poursuit Bouita, qui abritaient cette meurtrière sont encore visibles sur la terrasse du fort. Leur émergence est reconnaissable »<sup>2</sup>. De cette manière les meurtrières auraient joué dans l'état initial du fort un double rôle. Défensivement, elles étaient des ouvertures servant au tir des canons, et architecturalement elles servaient de jonction entre les angles rentrants.

Cette forme étoilée est une caractéristique architecturale des fortifications du début de l'époque moderne. Le *qaṣṭīl* de Tripoli (en Libye), édifié au début de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ; ḥiṣn al-Isbān à Djerba remanié vers la même époque et le fort d'Alger bâti sur l'ordre du même <sup>2</sup>Ilğ <sup>3</sup>Alī en 1568, affectent la forme polygonale étoilée.

Il ressort de tout ce qui précède que les masses ajoutées sur les fronts nord-ouest et nord-est sont des remaniements postérieurs à 1571. En 1750, à l'époque de <sup>3</sup>Alī Pacha, des restaurations furent faites après les conflits de 1740-43. Ce pacha, qui venait souvent en villégiature à Bizerte, décida le renforcement des fortifications de la ville, y compris celui des façades Nord du fort espagnol<sup>3</sup>. Les deux enceintes qui partent aujourd'hui des deux branches saillantes qui flanquent le porche d'entrée remontent à l'époque de ce souverain. Lanfreducci et Bosio sont très clairs dans ce sens. Ils écrivent : « il est –le fort de Bizerte-grand comme Saint-Elme de Malte et est détaché des murailles de Bizerte à une portée d'arquebuse »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Le texte du deuxième essai a été publié deux fois. Une première fois dans la revue IBLA en 19.. , et une deuxième fois comme un texte annexe dans la publication de sa thèse en 1992. Pour les références complètes, cf. dans la bibliographie, Bouita (1990) et Bouita (1992).

<sup>2</sup>

<sup>3</sup> C<sup>t</sup>. Hannezo,

<sup>4</sup> Bosio et Lanfreducci, 1587, p. 518.

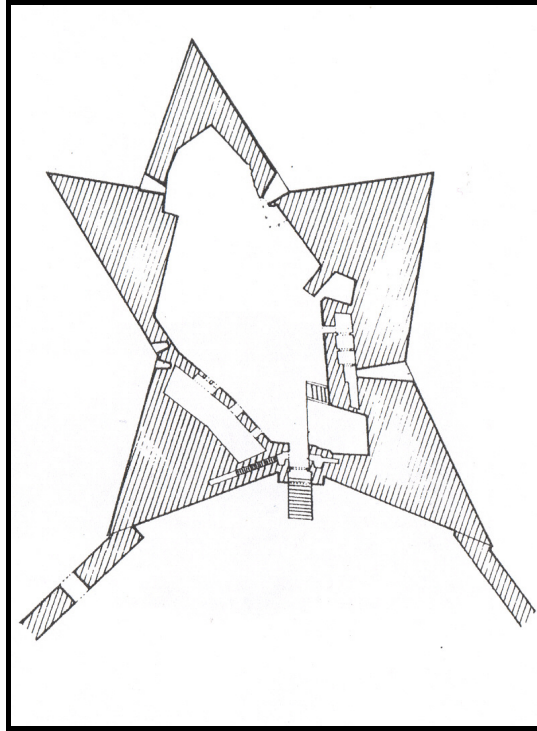


Fig. 89 : Le 2<sup>e</sup> essai de restitution de H. Bouita  
La forme étoilée à cinq branches

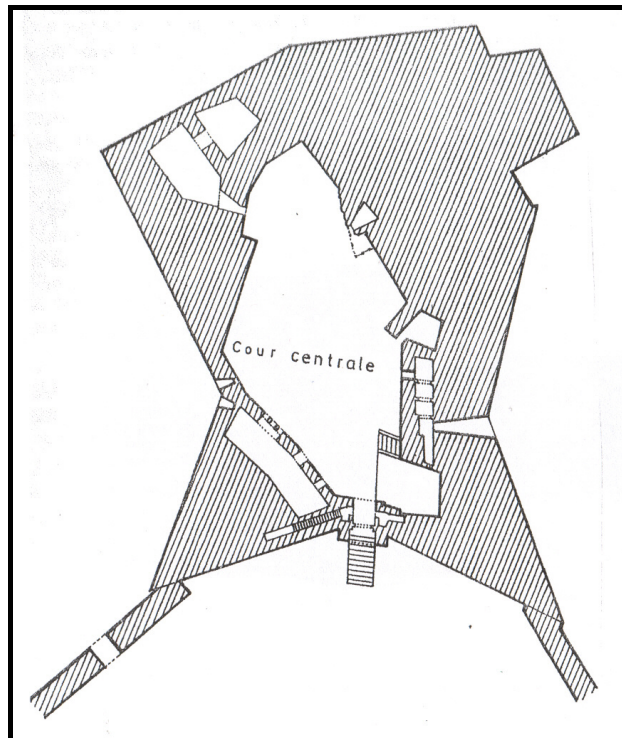


Fig. 90 : Le fort – le plan actuel



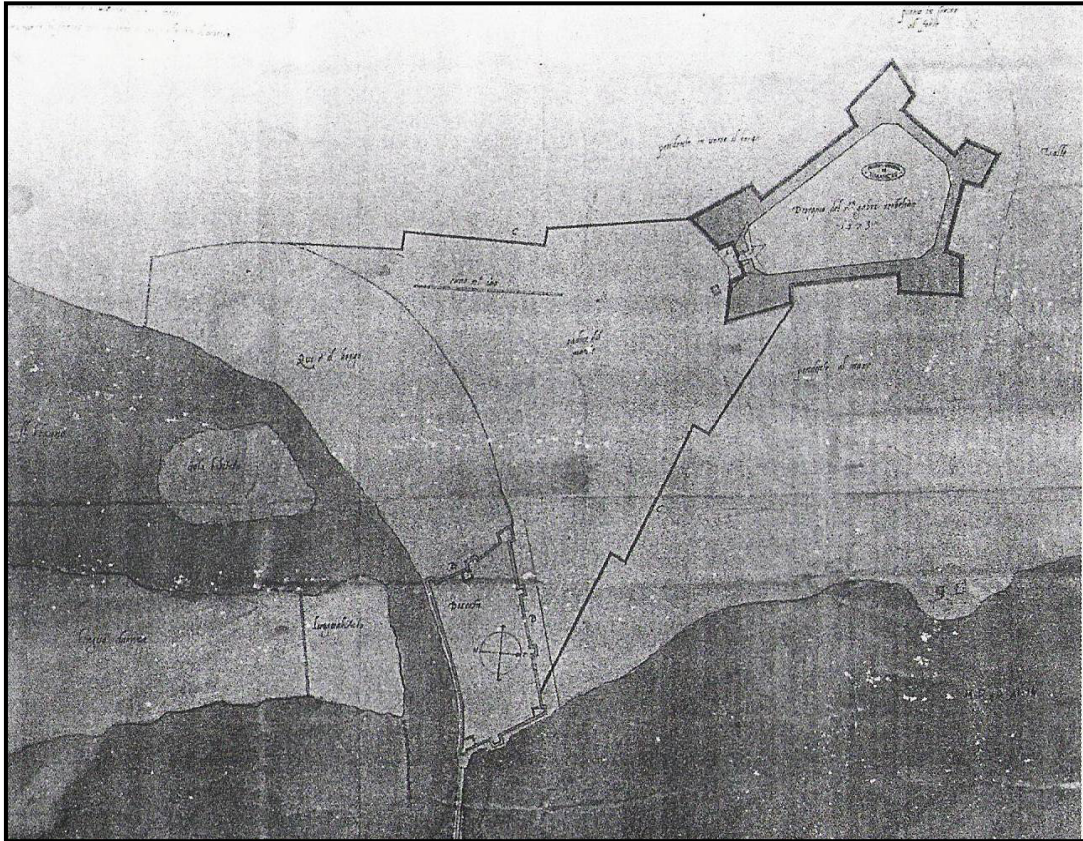


Fig. 91 : Plan de Bizerte et du fort andalou par l'ingénieur espagnol Gabriel Serbelloni (1573)  
 (source : J. B. Vilar, *Cartographia hispanica sobre Tunez*, Madrid, 1990, p. 359)



Fig. 92 : Le fort andalou – vue aérienne  
 Les flèches (⇓) indiquent le tracé des anciens parapets



## VI- Les installations maritimes :

### Le vieux port المرسى القديم

#### I- Situation :

A l'origine, le vieux port de Bizerte est un canal naturel constitué par une ancienne vallée qui reliait le lac de Bizerte à la Méditerranée. De ce fait il divisait la ville en trois parties. Il correspond, ainsi, au centre de la ville qui sépare et relie à la fois les différents quartiers : la Qṣība, l'îlot d'al-Rba<sup>c</sup> et la casbah et ses faubourgs (les quartiers de la grande mosquée et des Andalous).

#### II- Le port d'après la documentation cartographique et iconographique :

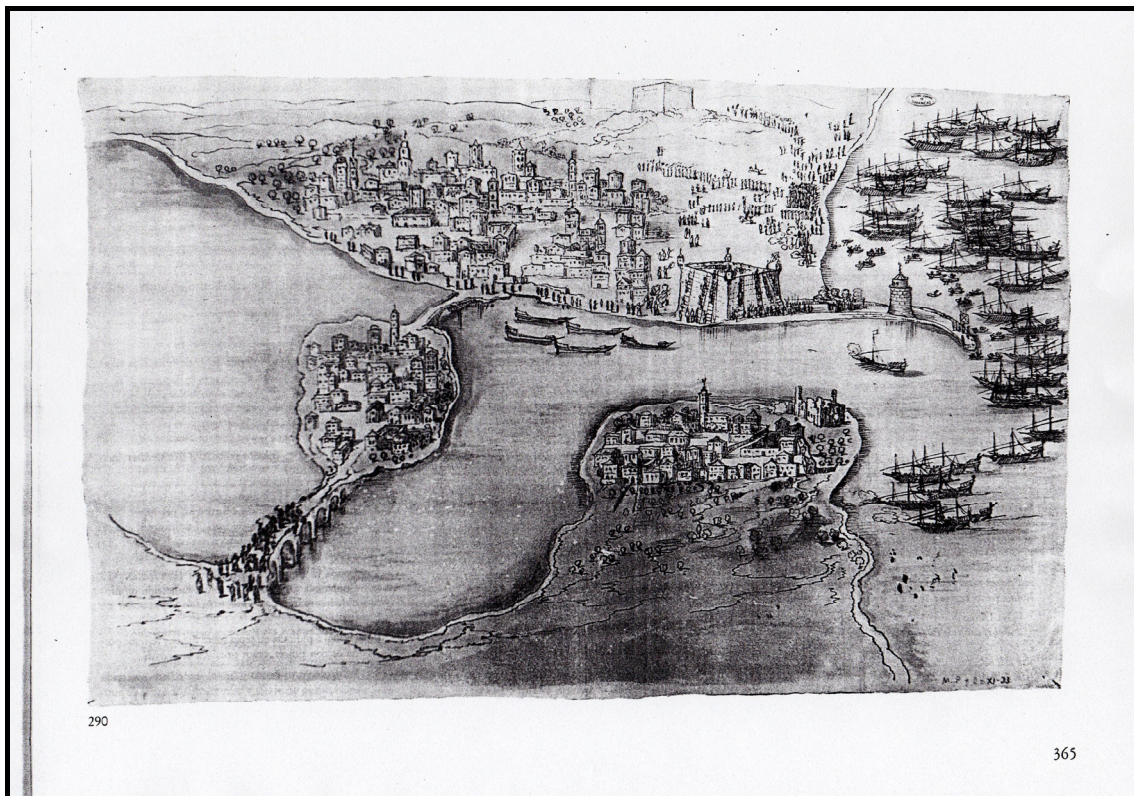


Fig. 93 : « Planta de Viserta » – D'après : J. B. Vilar, *Mapas, planos ...*, 1991, p. 355.





Fig. 94 : Le port de Bizerte et le Cap Zbib d'après : « Description dell' Africa » de P. Forlani  
(D'après : J. B. Vilar, *Mapas, planos ...*, 1991, p. 355)



Fig. 95 : Le vieux port de Bizerte d'après une carte du XVII<sup>e</sup> siècle





Fig. 96 : L'entrée du vieux port à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle - d'après L. Salvator (1897)

### III- Description : le canal et les installations hydrauliques

#### 1- Le canal :

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le vieux port de Bizerte est un canal coudé et fermé au Sud-Est. Son embouchure n'est large que de 20 m. Il est long, à l'Est, de 280 m et large de 70 m<sup>1</sup>. Son entrée est défendue par la Casbah, au Nord, et par la Qṣība, du côté opposé. Une chaîne fermait, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce goulet. Elle était tendue entre *Bāb al-Rṣāṣ*, qui s'appuie sur l'angle sud-est de la casbah, et la tour circulaire de la petite citadelle. Le bassin s'élargit tout en avançant vers le Sud. Au fond du canal, la darse est délimitée par le quartier *al-Rbaḥ*, formant auparavant une île reliée à la terre ferme par deux ponts. Du côté de la Casbah et du quartier de la grande mosquée, les quais sont équipés de deux fontaines pour assurer l'approvisionnement des galères en eau potable. La plus petite, le *sbīl al-marsā al-qadīm*, fut construite en 1051h/1641. L'autre, connue sous le nom de *sbīl al-ḡrayna*, est caractérisée par sa belle façade. Toutes les deux ont été construites, comme en témoignent leurs inscriptions, par Youssef Dey (1610-1631). En outre, elles s'ouvrent sur le quai du vieux port la grande mosquée et une grande place commerciale connue à l'époque coloniale sous le nom de "la place de France" et baptisée aujourd'hui "place du 18 janvier 1962".

<sup>1</sup> Ces mesures sont tirées de : N. Djelloul, 1995, I, p. 160.

## 2- Les deux fontaines du port :

**\**ayn al-ğrayna*** : Surplombant la grande place du port<sup>1</sup>, la fontaine dite "*ayn al-ğrayna*" est sans doute la plus belle installation hydraulique publique de la ville. En plus de sa fonctionnalité, la fontaine a été conçue dès son érection pour décorer et harmoniser « une place publique qui était très active et sur laquelle débouchaient les quartiers commerciaux et les souks »<sup>2</sup>.

Ce point d'eau se compose d'une façade et d'un réservoir. La façade est de forme rectangulaire (8 m x 6,7 m) et comprend deux parties distinctes : un cadre construit en pierres taillées et un rectangle en marbre contenant une inscription et un suçoir. Un rebord de tuiles rondes de couleur verte couronne cette façade et deux colonnes surmontées de chapiteaux de type hafside la flanquent sur les deux côtés. Chaque colonne se compose d'une base, d'un fût cylindrique et d'un chapiteau. Un arc en plein cintre outrepassé et légèrement en saillie, dont les claveaux sont en marbre blanc et noir, décore la partie en marbre. À 1,5 m au dessous de la clef de l'arc, une dalle en marbre blanc de forme rectangulaire (1,34 m x 0,83 m) comporte une inscription commémorative. Des photos anciennes et une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle montrent une fenêtre au dessus du texte. Cette baie est aujourd'hui bouchée par des carreaux de marbre du même type que l'ancien marbre.

Un bassin de captage d'eau, lui aussi démoli, formait la partie inférieure de ce *sbīl*. Le suçoir semble être percé au centre du cadre rectangulaire horizontal qui séparait l'arc du bassin<sup>3</sup>.

Nous devons cette installation, comme l'indique l'inscription, au mouradite Youssef Dey en 1041h/1631 et le maître maçon fut l'andalou Ibn Daysam, sans doute un des immigrés morisques qui s'installèrent dans la région après 1609.

---

<sup>1</sup> Cette place est baptisée "place de France" dès l'époque coloniale.

<sup>2</sup> *Bizerte, identité et mémoires*, ASMB, 2000, p. 68.

<sup>3</sup> Sur cette fontaine voir : A. Gafsi, 1994, p. 317-322 ; R. Aoudi, 1996, p. 35-105.

### \*L'inscription :

C'est un poème bilingue : six lignes en langue turque et six autres en langue arabe. Entre les deux parties une phrase commémorative rédigée en arabe évoquant le bâtisseur et l'année de l'édification<sup>1</sup>.

✓ Le texte osmanli :

- |                                 |                              |
|---------------------------------|------------------------------|
| 1. أب روى عسكر نصرت أثر         | يعنى يوسف الطائي اوامر دفوار |
| 2. بحر جوده و غيث لطنفدت بنيه   | روضه حسناء أبي قلدي سنبروتر  |
| 3. بيك أولور تاريخ قزر قده انكز | دورسال هجرت خير البشر        |
| 4. حق أيجون بو عيني اجر اليلاتي | نوش أيده تار هرور نجروير     |
| 5. تسبه لثلا ولد غنجه رطب اكام  | بالغ أمالي أولابر تزك وير    |
| 6. دولته وعمرن خدا أيده قزون    | أثحق أولور بويلة خيرات واثر  |

✓ Le texte arabe :

- |                                 |   |
|---------------------------------|---|
| 1. الله أهل سيدا في عصرنا       | على يد المعلم علي ابن ديسم الاتدلووسي في أوایل ربيع الثاني عام واحد وأربعين بعد الألف |
| 2. فخر الزمان الداي يوسف من رأى | للصالحات و فك قيد المعسر  |
| 3. أجرى المياه بكل ثغر راجيا    | انفاقه الأموال أربح متجر  |
| 4. هذا السبيل له فشهد حسنه      | يوم الجزاء ورود نهر الكوثر  |
| 5. رد أيها الظامي سبيلا رايقا   | منه بني زرت صفت للمبصر  |
| 6. نعم السبيل فقد أتى تاريخه    | كالسلسبيل مذاقه كالمسكر   |
|                                 | انشا السبيل لناعزيز العسكر  |

✓Traduction du texte osmanli :

- 1/ Cette œuvre magnifique est une source douce pour les soldats. Que Dieu prolonge la vie de Yūsuf Dāy, ordonnateur de la construction de cette fontaine !
- 2/ Il est généreux et mécène, il l'a construite, en faveur des assoiffés, à côté d'un jardin vert florissant.
- 3/ (cette fontaine) fut édifiée en 1041 de l'hégire du Prophète, le meilleur de tout le monde.
- 4/ Il l'a construite espérant la récompense de Dieu et cherchant les bonnes invocations des bénéficiaires.
- 5/ Cette œuvre ressemble à une plante agrandie dans un jardin mélodieux/agréable et devenue un arbre fructueux

<sup>1</sup> Nous remercions notre ami et collègue Fathi Jarray qui m'a aidé à la lecture et la traduction de cette inscription. Qu'il trouve ici notre vive gratitude.

6/ *Oh Mon Dieu, prolonge la vie de son fondateur ! Que son Etat aie des succès équivalents aux bienveillants/intérêts de cette œuvre !*

✓Traduction du texte arabe :

1/ *Par les soins du maître d'œuvre fils de Daysam al-Andalusī. Au début de rabf II en 1041/ lundi 27 octobre-mercredi 5 novembre 1631*

2/ *Oh Dieu, appuyez le seigneur de notre époque [pour qu'il réalise] les bienfaits et .....*

3/ *L'honneur du temps Yūsuf dāy qui.....*

4/ *Il a fait couler l'eau dans tous les confins en espérant l'abreuvement de la rivière pérenne le Jour de la récompense.*

5/ *Cette fontaine est pour lui. Admirez sa beauté ! Avec elle Banzart s'éclaircit pour le clairvoyant/contemplateur*

6/ *Oh toi ! Qui a soif (assoiffé), abreuves une fontaine admirable. Son goût est doux comme le sucre.*

7/ *Une excellente fontaine, son chronogramme. .... l'armée nous a construit la fontaine »*



Fig. 97 : *Sbīl ʿayn al-ḡrayna*  
État actuel



Fig. 98 : L'inscription de la fontaine



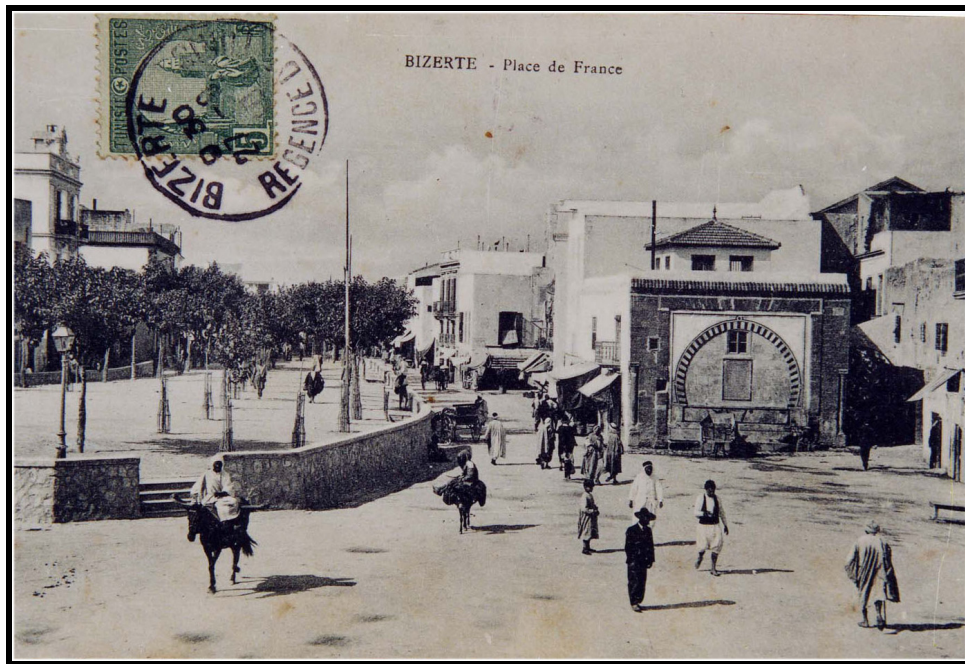


Fig. 99 : La fontaine au début du XX<sup>e</sup> siècle d'après une carte postale

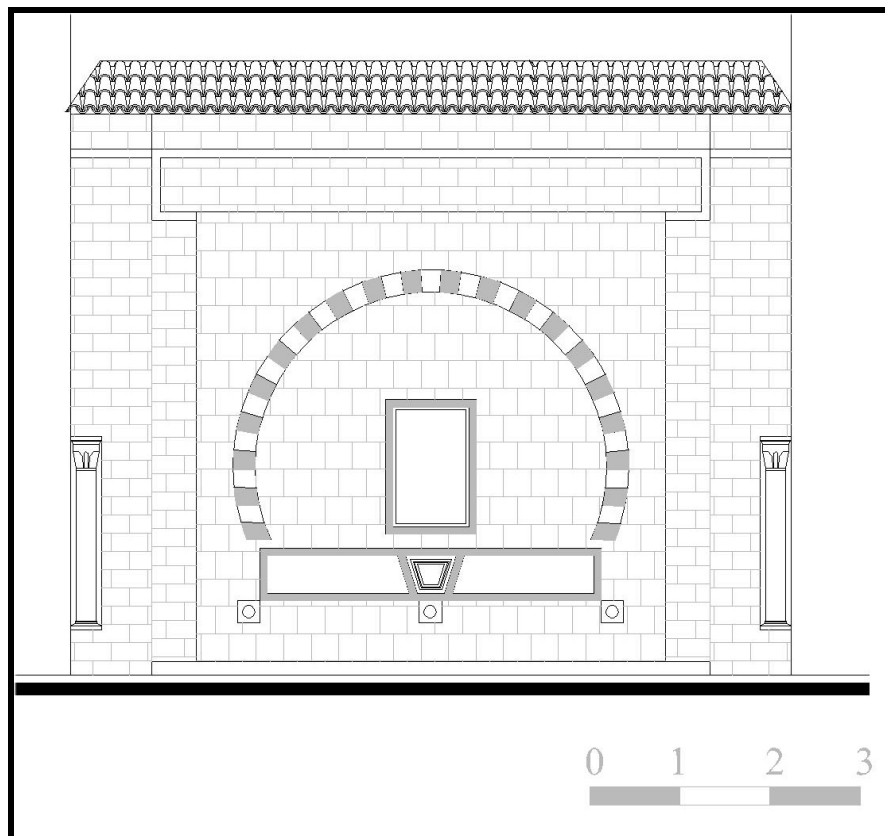


Fig. 100 : La façade de la fontaine – Relevé  
(d'après : S. Ben Youssef, 2004)



\**sbīl al-marsā al-qdīm* : Sur le quai "*khmeis Tarnen*" et au pied de l'angle sud-est de l'enceinte de la Casbah se trouve le *sbīl* du vieux port. La fontaine a la forme d'un pied-droit cubique (haut de 1,45 m et épais de 0,65 m) reposant sur une petite banquette s'élevant de 0,55 m par rapport au niveau du plancher du quai. Le pied-droit est coiffé d'un sommier et d'un chapeau de forme pyramidale.

Au niveau inférieur, un petit bassin servait à récupérer l'eau usée. Le front du pied-droit contient une inscription commémorative gravée sur une dalle en marbre blanc. Le texte est composé de cinq lignes, dont la dernière indique le fondateur de ce point et l'année de l'édification. Il s'agit de Youssef Dey en 1041h/1631 ; une mention qui rappelle celle de *ʿayn al-ğrayna* à une centaine de mètres vers le Sud.

✓ L'inscription :

- 1- لا اله الا الله
- 2- محمد رسول الله
- 3- نصر من الله وفتح قريب
- 4- وبشر المؤمنين يا محمد
- 5- صدقه المكرم يوسف داي في شهر رمضان سنة 1041 .



Fig. 101 : La fontaine

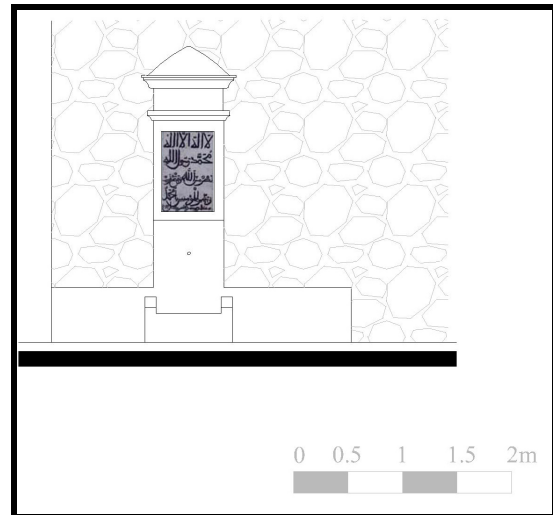


Fig. 102 : Relevé de la façade de la fontaine

Traduction :

1/ *Point de divinité, hormis Dieu.*

2/ *Muḥammad est l'Envoyé de Dieu.*

3/ *Secours d'Allāh et prochain succès*

4/ *Annonce la bonne nouvelle aux Croyants\* (Cor. LXI, 13, trad. Blachère).*

5/ *Don du généreux Yūsuf dāy. En ramaḍān de l'année 1041/ lundi 22 mars- mardi 20 avril 1632*

De par sa position, sur le quai du vieux port, cette fontaine aurait été fondée pour faciliter l'approvisionnement des navires en eau potable. Comme la plupart des fontaines publiques de Bizerte, ce *sbīl* aurait été alimenté par d'anciennes canalisations en maçonnerie qui acheminaient l'eau des sources du *Dj. al-Nāzūr* à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville. Nous devons ce point d'eau, comme le confirme l'inscription, à Youssef Dey en 1041h/1631. Contrairement à *°ayn al-ḡrayna*, l'on ne dispose pas du nom du maître-maçon qui a construit la fontaine, mais nous remarquons une ressemblance entre ce *sbīl* et le *sbīl °ayn al-tūta* à quelques centaines de mètres à l'est.

#### **IV- Commentaire : *De marsā al-qubba au vieux port : la longue histoire d'un port économique-militaire***

Le port est indubitablement le centre de la ville de Bizerte. Autour du port s'articule, en effet, toute la vie de la ville, ce qui explique l'importance du dispositif défensif qui flanque ses deux quais. Les défenses du port « constituées jusqu'au IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle par la casbah et la *qsiba*, furent renforcées ultérieurement par la construction de deux môles<sup>1</sup>, au nord et au sud de l'entrée, ainsi que par un mur d'enceinte qui l'enveloppait de tous les côtés »<sup>2</sup>. Au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, al-Bakrī écrivait ce qui suit : « *marsā al-qubba* est dominé par *Banzart*, ville maritime traversée par un gros fleuve très poissonneux qui se jette dans la mer ... »<sup>3</sup>. Après le géographe andalou, le nom de *marsā al-qubba* disparaît, et

---

<sup>1</sup> Ces deux môles, précise N. Djelloul, ont continué à exister jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. N. Djelloul, 1995, I, p. 161.

<sup>2</sup> A. Saadaoui, « Bizerte », dans *Ifriqiya treize siècles ...*, p. 124.

<sup>3</sup> Al-Bakrī, trad. De Slane (1913), p. 122 ; texte arabe, 1992, II, 721 et p. 758. Il est important de signaler que le géographe andalou cite la même donnée deux fois dans deux passages différents. Or, la traduction de De Slane confond dans le deuxième passage entre *marsā al-qubba*, le port de Bizerte, et le port *marsā al-Rūm*.

nous ne rencontrons plus que le nom de "port de Bizerte"<sup>1</sup>. Dès l'époque d'al-Idrīsī, les textes mettent en lumière les qualités qu'offre le port de Bizerte pour l'accueil des grands navires et son importance économique en Ifriqiya. Il était, d'après toutes les descriptions du haut Moyen-Âge, un port de pêche très florissant et, par conséquent, Bizerte le marché de poissons par excellence de tout le pays.

Dans le *Livre de la Navigation* de l'amiral turc Piri Reis (deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) on apprend qu'a « Bizerte il y a une enclave de mer qui est comparable à un lac ... les galères et les vaisseaux à rames peuvent passer par le goulet de ce lac »<sup>2</sup>. Cette mention concorde avec les données fournies par les rapports des marins européens de l'époque. A en croire les nombreuses notices provenant des consuls vénitiens à Naples, la flotte de Bizerte compte parmi les plus actives en Méditerranée. En 1597, on signale 13 galères et galiotes corsaires qui déchargent leurs prises à Bizerte avant de se diriger vers le Levant<sup>3</sup>.

Au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le port de Bizerte continuait à susciter la convoitise des grandes puissances maritimes méditerranéenne. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le vieux port perdit son rôle au profit du nouveau port plus à l'Est. Il n'est aujourd'hui qu'un diverticule fréquenté par des barques et par de petits voiliers<sup>4</sup>.



Fig. 103 : Le vieux port aujourd'hui

---

<sup>1</sup> Quoique cité au 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle dans le dictionnaire de Yaqūt, le nom *marsā al-qubba* cesse d'être donné au port de Bizerte. Le texte de Yaqūt n'est, en effet, qu'un plagiat du passage d'al-Bakrī.

<sup>2</sup> Piri Reis. Voir R. Mantran, *ROMM*, 1977, p. 224.

<sup>3</sup> Voir à titre d'exemple, J. Carpentier et F. Lebrun (sous la dir. de), *Histoire de la Méditerranée*, éd. du Seuil, 2001, p. 212, 215 et 223.

<sup>4</sup> Ch. Lallemand, *La Tunisie au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 26-27.

## VII- L'enceinte, les portes et les ponts :

### Les remparts de Bizerte أسوار بنزرت

#### \* Description :

De cette muraille qui enveloppait la ville jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, ne subsistent aujourd'hui que deux tronçons et un seul bastion<sup>1</sup>. Les premiers sont deux courtines qui partent des deux tours d'angle qui flanquent l'unique porte du fort espagnol, quant au bastion, c'est une tour octogonale sur le front nord-ouest de la ville.

L'examen des deux tronçons pourrait nous fournir des données sur le reste du rempart disparu. La première courtine qui s'étend aujourd'hui entre le bastion sud-ouest du fort espagnol et le bastion de *bāb al-kudiya* (la porte de la colline) mesure 265 m. Le deuxième tronçon, qui reliait il y a un siècle le fort à la porte des Andalous, ne mesure aujourd'hui que 200m.

Du point de vue matériaux et techniques de construction, les murs des deux courtines sont construits en pisé et renforcés à l'intérieur par quatre assises horizontales de petits moellons et de galets. Il y a un intervalle de 1 m entre chacune des assises, ce qui nous donne des courtines de 6 m de haut. Concernant l'épaisseur, le tronçon qui défend la ville du côté de la mer est épais de 3,15 m, tandis que celui qui contourne la ville du côté de la terre ferme est de 3,50 m d'épaisseur. Les parois sont revêtues de moellons avec un liant de chaux. Leur état actuel révèle que les vestiges ont connu des restaurations.

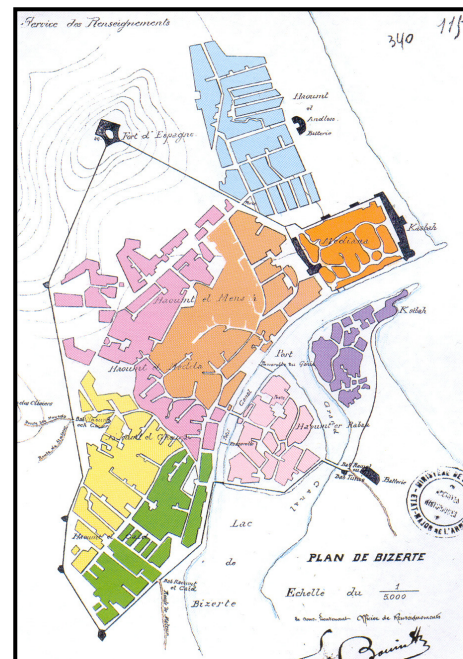


Fig. 104 : les remparts de Bizerte en 1879 selon Perrier

<sup>1</sup> D'après les anciens relevés, l'enceinte de la ville de Bizerte était flanquée par plusieurs bastions du milieu. Celui qui existe encore est au nord-ouest. Il est représenté dans l'étude de N. Djelloul par le bastion (a). Cf., H. Bouita, 1992, p. 27.

Le parapet est haut de 2 m et épais de 1 m. Il est percé de petites meurtrières en plein cintre destinées aux armes portatives et aux petites bouches à feu<sup>1</sup>. Le nombre, relativement important de ces baies, « montre à quel point le souci de défendre la ville était grand »<sup>2</sup>.

Le seul bastion qui ait subsisté jusqu'à nos jours est au Nord-Ouest, et précisément du côté du quartier andalou (*ḥandlis*<sup>3</sup>). Il est droit et entièrement entièrement plein en terre pilonnée jusqu'à la gorge. De forme rectangulaire, ses côtés mesurent respectivement 40 m et 30 m. Tel qu'il est aujourd'hui, sa hauteur ne dépasse pas celle des courtines et présente les mêmes caractéristiques de construction que celles-ci. D'après le plan de l'ingénieur Gabriele Serbelloni qui date de 1573<sup>4</sup>, la tour d'angle nord-est de la casbah correspondait à l'un des bastions de cette muraille qui défendait Bizerte du côté de la mer.



Fig. 105 : le tronçon de l'enceinte jouxtant le cimetière "al-*ayn*"

Comme on peut le constater à travers plusieurs plans de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, l'ensemble de l'enceinte était percé de plusieurs tours qui flanquaient les angles principaux. Le principal de ces bastions fut celui de Sīdī al-Ḥdīd qui dominait la ville vers le Nord<sup>6</sup>. La muraille qui défendait le côté Ouest était flanquée de quatre bastions de forme polygonale, défendant les angles saillants du rempart. Trois de ces bastions, remarque l'architecte H. Bouita, ont été démolis au début du XX<sup>e</sup> siècle pour la création de l'actuel boulevard Hassen Nouri<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 164.

<sup>2</sup> H. Bouita, 1992, p. 28.

<sup>3</sup> ḥandlis, est le nom déformé de "*ḥay al-andalus*".

<sup>4</sup> « Plano de Bizerta y del fuerte proyectado en ella por il ingeniero Gabriele Serbelloni (1573) », dans Villar (J.-B.), *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid, 1990, p. 359.

<sup>5</sup> Je renvoie notamment aux plans du lieutenant Bouchet-Rivière (1851), de Perrier (1879) et de Monchicourt (1881).

<sup>6</sup> Perrier, 1879, *SHAT*, 2H 36, dossier n° 1.

<sup>7</sup> H. Bouita, 1992, p. 31.

\* *Chronologie* :

a- Les enceintes, de la conquête musulmane jusqu'à la fin de l'époque hafside :

Bien que petite, la ville de Bizerte est bien défendue. C'est ce que toutes les sources textuelles, les données archéologiques et les études confirment<sup>1</sup>. En plus de la Qṣība, de la Casbah et des différents ouvrages de défense, l'agglomération était entourée jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle par des remparts. Les premiers renseignements sur les fortifications de cette localité ne nous parlent pas d'une muraille entourant son tissu urbain. Al-Ya<sup>c</sup>qūbī signalait en effet au 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle l'existence d'un ribat correspondant à un maillon d'une chaîne d'ouvrages qui jalonnaient les côtes de l'Ifriqiya de Bizerte jusqu'à Sfax.

Il faut attendre le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle pour rencontrer la première mention des remparts qui entouraient la ville. Le premier texte qui nous parle d'une enceinte est celui d'al-Bakrī qui reprend les données de Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq, comme il le précise dans son passage sur la ville de Bizerte. Or ce dernier, contemporain de l'époque ziride, se limite à nous signaler que la ville est dotée d'une muraille solide (*sūr<sup>um</sup> ḥaṣīm*)<sup>2</sup> et ne nous fournit aucune information supplémentaire. En dépit de l'insuffisance de ces renseignements, une première constatation qui s'impose déjà : les informations du texte d'al-Bakrī sont valables aussi pour le 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, l'époque d'al-Warrāq. Sur cette période nous disposons, dans le texte d'un autre géographe oriental, d'une donnée précise. Nous lisons dans la *ṣūrat al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal que Bizerte, en tant de ville, et le pays de Ṣaṭfūra étaient, vers la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, dépeuplés et désertés<sup>3</sup>. Cette enceinte était-elle celle de l'ancienne *Hippo-Diarrhytus* ?

La réponse sur cette question ne peut pas être affirmative. Toutefois, la littérature de l'époque antique nous signale qu'Agathocle, en 307 avant J. C., fit entourer la ville de fortes murailles dans une opération générale d'aménagement du port et de ses environs immédiats.

D'après les données archéologiques, il serait très difficile d'attribuer les deux courtines qui subsistent jusqu'à nos jours à l'époque d'Abū Yūsuf ou à une période antérieure. Les techniques de construction renvoient en effet à une période postérieure. Selon N. Djelloul, le premier à avoir étudié l'évolution des techniques de la fortification de

<sup>1</sup> Pour les sources cf. à titre d'exemple, al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104 (*wa Banzart madina<sup>um</sup> saḡīra<sup>c</sup> āmīra ḥaṣīma*). Pour les études je renvoie aux travaux de H. Bouita et N. Djelloul (voir bibliographie générale).

<sup>2</sup> A noter ici la différence qui existe entre deux éditions du texte d'al-Bakrī. Celle de 1928, parle d'une enceinte en pierre (*sūr<sup>u</sup> ṣaḥr<sup>im</sup>*), tandis que dans celle de 1992 on lit « *sūr<sup>um</sup> ḥaṣīm* » (muraille solide)

<sup>3</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣurat al-arḍ*, p. 76.



l'Ifriqiya, la partie existante remonterait selon toute vraisemblance à l'époque de Ali Pacha (milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle).

Pour les enceintes décrites dans les sources médiévales, il serait plus logique de penser aux murailles de la Qṣība ou à celles de la Casbah. Ces deux ouvrages remontent sans aucun doute à l'époque médiévale. Il est fort probable que l'enceinte dont parlent les sources est l'un de ces deux monuments, avec une probabilité plus grande pour celle de la Casbah.

L'absence d'informations directes et précises sur les remparts de Bizerte va continuer jusqu'à la fin de l'époque ḥaḥṣide. Les bribes de renseignements que nous trouvons dans les autres sources maintiennent, en effet, l'ambiguïté sur l'origine et le tracé des enceintes. L'auteur anonyme de l'*Istibṣār* (6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s.) signale que la ville « renferme des antiquités et est protégée par un ancien mur en pierre »<sup>1</sup> sans préciser ni sa date d'édification ni son tracé, alors que Yāqūt (7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s.)<sup>2</sup> et al-Ḥimyarī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.)<sup>3</sup> n'ajoutent aucune donnée supplémentaire et plagient mot à mot le texte d'Abū Yūsuf al-Warrāq.

Le tracé de l'enceinte, tel qu'il se présentait dans la documentation française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, affecte quasiment la forme d'un triangle dont le sommet se trouvait à la hauteur du fort espagnol et dont la base s'étendait entre la Casbah et *bāb Māḥir* connu aussi sous le nom de *bāb ḥūmat al-Qā'id*. Or le plan de Bizerte établi par Gabriele Serbelloni ne montre en 1573 que des remparts qui entouraient la partie septentrionale de la ville, c'est-à-dire celle qui se trouve au nord du vieux port et s'étend entre le fort espagnol et la Casbah. Vers la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le canal divisait Bizerte en trois parties : La Qṣība au Sud, la citadelle et le fort espagnol au Nord et enfin l'îlot au milieu du goulet qui reliait la mer au lac de la ville. Le tracé des enceintes de Serbelloni refléterait donc, si l'on ne doute pas de la fiabilité du plan de l'ingénieur espagnol, l'état des remparts à l'époque des conflits ottomano-espagnols. Au cours de ces rivalités, en 1535 d'après ce que nous rapportent les sources, Charles Quint avait ordonné le démantèlement des enceintes de la ville.

---

<sup>1</sup> Anonyme, *Kitāb al-Istibṣār*, texte traduit par E. Fagnan, éd. Par F. Sezgin, vol. 140, 1993, p. 26.

<sup>2</sup> Yāqūt, *Muḥṣan al-buldān*, p. 395.

<sup>3</sup> Al-Ḥimyarī, *Al-rawḍ al-miṣṭār*, p. 104.

<sup>4</sup> Je renvoie à titre d'exemple aux plans établis par le lieutenant M. C. Bouchet-Rivière en 1851 et par le Commandant Perrier en 1878.

Que seule la partie septentrionale de la ville ait été entourée par des remparts jusqu'à la fin de l'époque hafside, est possible. Cette partie de l'espace bizertin aurait connu l'essentiel de l'évolution du tissu urbain. Ici le terrain présente des données plus favorables qu'ailleurs à un essor. En plus des conditions topographiques (l'étendue du terrain, l'absence de zones marécageuses ...), la parcelle qui s'étend entre la *mdayna* et la *kudya* est la partie de Bizerte la moins exposée aux dangers maritimes. C'est sans doute pour toutes ces raisons que les Andalous avaient choisi cette partie pour y édifier leur quartier.

#### b- Les enceintes de Bizerte à partir du XVI<sup>e</sup> siècle :

Avec les débuts des conflits ottomano-espagnols, les remparts de Bizerte, comme toutes les autres fortifications de la ville, ont connu des transformations aussi bien dans leur tracé que dans les techniques du bâti. Lors de la campagne espagnole de 1535, Charles Quint avait ordonné la destruction des enceintes médiévales de la ville pour empêcher toute révolte. Les documents iconographiques entre le début du XVII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle présentent une ville dépourvue de remparts. Şgayer b. Yūsuf, chroniqueur tunisien de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, rapporte que les premiers deys mouradites « avaient laissé Bizerte sans enceintes, en sorte que si les chrétiens s'en étaient emparé, ils n'auraient pas pu se fortifier »<sup>1</sup>. En 1727, M. Pignon, le consul français à Bizerte, précisait que la ville « ne possède guère d'enceinte »<sup>2</sup>. Il est fort probable donc que les murailles décrites dans la relation de voyage de Peyssonnel (1724) seraient celles de la Casbah<sup>3</sup>. La ville ne sera entourée d'enceintes que vers la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne du *husaynite* Ali Pacha. C'est à ce "bey rebelle" qu'on doit la construction et la restauration de plusieurs ouvrages de défense de la ville de Bizerte. Sur ces travaux, l'on dispose d'un passage important dans la chronique de Şgayer b. Yūsuf qui nous rapporte que ce bey « fit venir en 1750 les architectes et leur donna l'ordre de tracer autour de la ville un mur dont il fixa la longueur et la largeur. Il mit à leur disposition les ressources nécessaires, fit creuser les fondations, apprêter la chaux et commencer la construction. On mit trois ans pour achever les remparts, où se trouvaient de distance à

---

<sup>1</sup> Ibn Yūsuf, *Chronique tunisienne*, trad. de V. Serres et M. Lasram, Tunis, 1978, p. 229.

<sup>2</sup> Cf., C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 327 ; N. Djelloul, 1995, p. 165.

<sup>3</sup> J. Peyssonnel, éd. de 1987, p. 240.

distance des bastions et on fit des ponts à l'endroit où le mur devait couper la mer. Quand tout fut terminé, la ville se trouva enserrée de tous les côtés »<sup>1</sup>.



Fig. 106 : La courtine de l'enceinte reliant le fort espagnol à la Casbah d'après une Carte postale (1912)



Fig. 107 : La courtine de l'enceinte ceinturant le vieux port d'après une Carte postale (1915)

<sup>1</sup> Ibn Yūsuf, *Op. Cit.*, p. 229-230.



Cette mention est certainement la plus précise. Elle ne laisse aucun doute sur les initiatives de Ali Pacha dans l'édification du rempart de Bizerte. Même si les sources présentent l'œuvre dans le cadre d'une villégiature annuelle que le souverain faisait chaque année<sup>1</sup>, cette édification était inscrite dans une politique de fortification de toute les côtes de la régence de Tunis.

Le mur d'enceinte, tel qu'il se présentait vers la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, est de forme polygonale et a environ trois kilomètres de développement. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le Commandant français Hannezo le décrivait ainsi :

« Le vieux mur d'enceinte est plein, en mortier et en pisé mélangé de moellons, très résistant ; sa hauteur est de 4 mètres, son épaisseur est de 2<sup>m</sup> 50 ; au-dessus du mur se trouve une banquette ou chemin de ronde abrité contre l'extérieur par un mur également en pisé de 2<sup>m</sup> de haut et de 0<sup>m</sup> 90 d'épaisseur ; cette banquette ne peut servir qu'à l'infanterie, sauf dans les bastions ; cette vieille enceinte est en grande partie démolie. Le rempart Nord, qui existe encore, est en ligne droite et flanqué par les forts d'Espagne et la Casbah, qui le terminent ; le rempart Ouest, en partie abattu, était très étendu et empruntait le tracé bastionné ; il avait quatre bastions avec guérites aux angles ; le rempart du côté du lac, de la nouvelle ville et de la mer, en terrain horizontal, actuellement en démolition sur plusieurs points, avait un tracé tenaillé avec un bastion près de la porte de Tunis »<sup>2</sup>.

Outre l'enceinte qui enveloppait Bizerte de tous les côtés, la ville était entourée jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle par un rempart intérieur qui défendait le vieux port. Une carte postale de 1915, montre les restes d'un mur épais d'un mètre. Cette deuxième enceinte remonte selon toute vraisemblance à l'époque de Ali Pacha, le deuxième souverain *ħusaynite*. Un plan de Bizerte de XVIII<sup>e</sup> siècle signale aussi cet ouvrage.

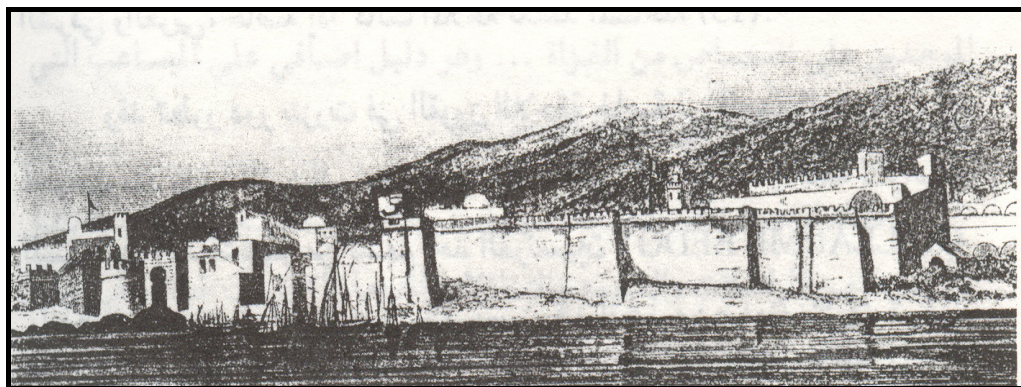


Fig. 108 : Les remparts de Bizerte d'après une aquarelle de 1845

<sup>1</sup> Ce bey allait, nous rapporte nos sources, chaque année passer quelques jours à Bizerte pour se distraire en compagnie d'un de ses fils. Cf., Ibn Yūsuf, *Op. Cit.*, p. 232 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 456.

<sup>2</sup> C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 457-458.

## Les portes et les ponts

Les enceintes de Bizerte étaient défendues par huit ouvrages de flanquement :

- Six tours de petites dimensions en plus de la Casbah et de la Qšiba.

- Cinq portes<sup>1</sup>. Ces dernières occupaient les points stratégiques de la ville. Sur ces portes nous n'avons aucune description ni information. Nous nous disposons en effet que de quelques photos et de croquis qui remontent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

\**Bāb Tūnis* : Cette porte est percée sur la courtine est. Elle est appelée ainsi du fait de son ouverture sur la voie reliant Bizerte à Tunis. Les descriptions de la ville de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle citent pour cette porte un deuxième nom : *Bāb al-rimāl*, parce qu'elle avoisine une plage sablonneuse<sup>2</sup>.

D'après le croquis du Commandant Hannezo et une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle, *bāb Tūnis* est percée dans un encadrement rectangulaire en pierre de taille. Un bandeau doubleau sépare l'encadrement de la porte et le mur de l'enceinte. L'arc est en fer à cheval et repose sur deux pieds-droits<sup>3</sup>.

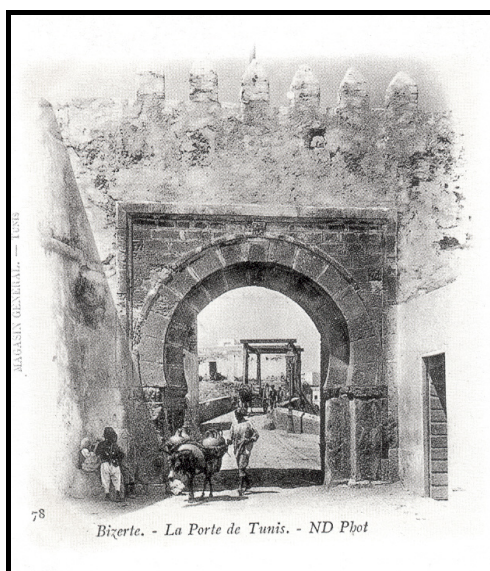


Fig. 109 : *Bāb Tūnis* d'après une illustration de 1894

<sup>1</sup> Hédi Bouita exclu dans son inventaire des portes de l'enceinte l'accès dit "*bāb al-ršāš*" qui flanque l'entrée du vieux port. Or cet accès se situe, comme le montre les différents documents, sur le traçage des courtines même si son emplacement donne l'impression qu'il fait partie de la casbah.

<sup>2</sup> V. Guérin, *Voyage ...*, t. 2, p. 20

<sup>3</sup> H. Bouita, 1992, p. 114.

\***Bāb Māṭir** : Aujourd'hui disparue, cette porte était percée sur la courtine Sud-Est. Elle est connue aussi sous le nom de "porte du lac" pour son ouverture sur le lac de Bizerte. D'après le croquis qui nous vient du Commandant Hannezo, c'est une porte qui a eu une entrée droite. Un encadrement rectangulaire renfermait un arc en fer à cheval reposant sur deux colonnes couronnées de chapiteaux.

\***Bāb Bāḡa** : Connue sous ce nom parce qu'elle donnait sur une voie occidentale amenant vers Béja. Percée au milieu de la courtine Ouest, cette porte est connue sous le nom de *bāb ḥūmat al-Šurfā*, un quartier intra-muros. D'après le plan de Perrier de 1878, de cette porte partaient deux voies, l'une vers le Nord et l'autre vers le Sud-Ouest.

\***Bāb ḥandlis** : C'est la porte donnant sur le quartier des Andalous. Ce dernier est, comme on l'a vu, le faubourg fondé par les réfugiés chassés de la Péninsule Ibérique, en dehors des enceintes entre la médina traditionnelle et le fort espagnol. Une carte postale de 1910 montre un accès simple et droit, sous forme d'un arc légèrement outrepassé reposant sur deux pieds-droits construits en pierres de taille. Sur le plan de Perrier une batterie rasante dirigée vers la mer renforce la défense de cette porte.

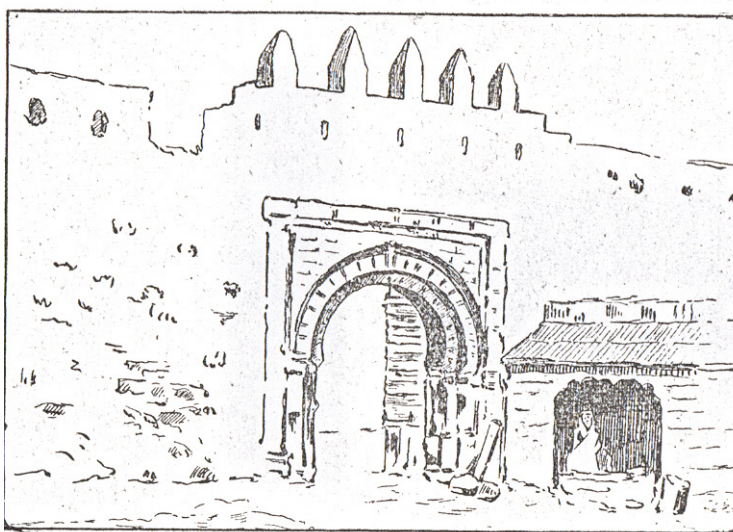


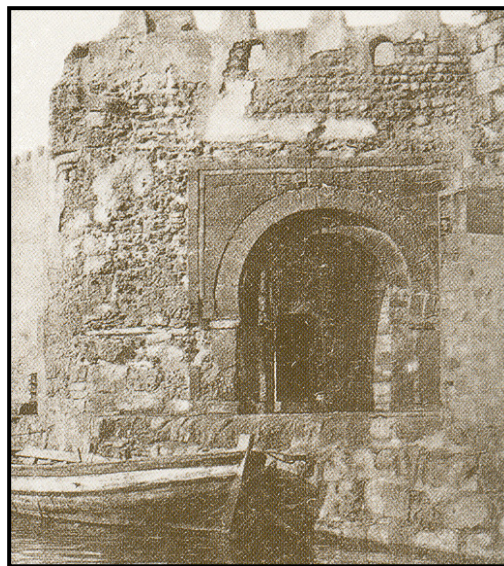
Fig. 110 : *Bāb ḥandlis* d'après Hannezo (1904)

\***Bāb al-Rṣāṣ** : faisant partie de l'angle nord-est de la casbah, cette porte constitue l'un des beaux ouvrages de flanquement de l'enceinte de la ville. Elle défendait l'entrée du chenal par la rive Nord, puisqu'elle formait avec la tour circulaire de la Qṣība une porte maritime de l'accès du vieux port.



Tel qu'il se présente aujourd'hui, l'ouvrage est dépourvu de parapet. Les anciennes illustrations montrent, toutefois, un mur terminé par un parapet crénelé.

Le front nord de *bāb al-Rṣāṣ* : La porte proprement dite est percée dans un encadrement rectangulaire construit en pierres de *ḥarṣ* taillées. L'arc est en plein-cintre légèrement outrepassé reposant sur sommier en pierre dure de couleur blanche, épais de 0,30 m. Les deux retombées de l'arc reposent sur deux piédroits. D'après anciennes cartes postales et les photos du début du XX<sup>e</sup> siècle, la porte était fermée deux battants en fer.



un  
les  
par

Fig. 111 : Le front nord de *bāb al-Rṣāṣ*  
d'après une carte postale de 1908

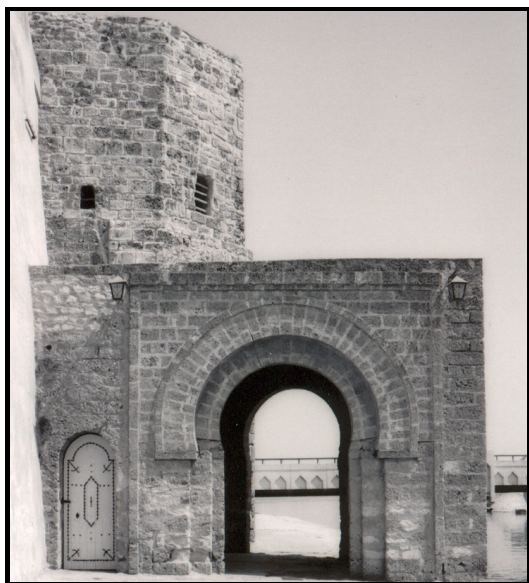


Fig. 112 : Le front sud de *bāb al-Rṣāṣ*  
aujourd'hui

Le front sud de *bāb al-Rṣāṣ*. Contrairement au précédent on ne dispose pas de documents iconographiques. Du côté du quai, il s'agit aujourd'hui de deux arcs. Le plus grand, légèrement en saillie, présente les mêmes caractéristiques que celui du front maritime. Le plus petit est percé d'un arc en plein-cintre outrepassé reposant sur deux pieds-droits en maçonnerie.

L'îlot *al-Rba<sup>c</sup>*, située au milieu du goulet reliant le lac à la mer, communiquait avec les autres quartiers de la ville à travers des ponts. Les documents iconographiques de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle nous conservent quelques illustrations de ces passerelles.

L'absence de descriptions dans les sources médiévales a amené plusieurs chercheurs à attribuer l'édification de ces ponts aux Ottomans<sup>1</sup>. Or la carence des données textuelles ne signifie pas l'inexistence de ces ouvrages. L'examen attentif du plan espagnol de Bizerte de 1535 montre bien l'antériorité des ponts par rapport aux travaux exécutés par les Turcs. On en dénombre au moins deux passerelles : la première reliait l'îlot à la Casbah et la deuxième au Qṣība.

\* **Pont de *bāb Tūnis*** : Ce pont doit son nom, sans aucun doute, à la porte méridionale de l'enceinte de la ville. Il assurait la communication du Rba<sup>c</sup> avec le quartier de la Qṣība. La comparaison entre le plan espagnol de 1535 et les aquarelles et les descriptions de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

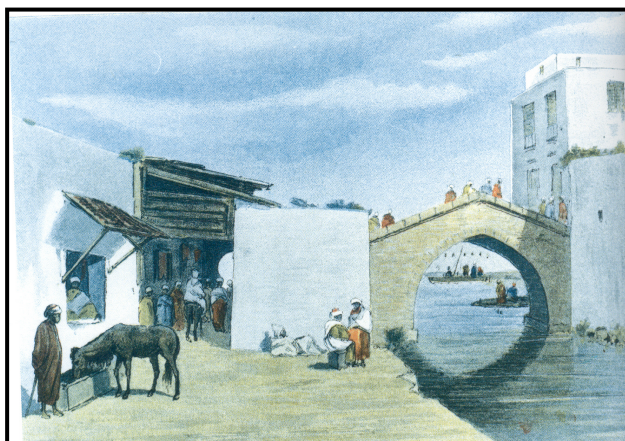


Fig. 113 : Le pont de *bāb Tūnis* à la fin du XIX<sup>e</sup>

présente plusieurs analogies. C'est un pont qui était composé de plusieurs arches<sup>2</sup> « dont les ouvertures, un peu inégales, ne devaient pas dépasser 5 m pour la maîtresse arche. Les arches étaient en arc de cercle plein cintre, et séparées par des piles massives d'une épaisseur égale à peu près à la moitié des vides des arcs. Ces piles avaient des avants et arrières-becs angulaires de 2,50 m de saillie. Sur la partie centrale du pont, face au vieux port, et sur la longueur de la maîtresse-arche, il a été aménagé un petit refuge. Il s'agit d'un petit élargissement de 1 m environ qui permettait aux piétons de se mettre à l'abri de la circulation. La partie en saillie reposait sur des corbeaux en arc de cercle. Les deux têtes du pont étaient constituées par des bastions »<sup>3</sup>.

Après l'occupation française, un pont mobile en bois remplaça les trois arches du milieu afin de permettre aux navires à grand tirant d'air d'accéder au lac. Une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle et un dessin dans la monographie du Commandant Hannezo montrent le changement qu'avait subi le pont<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Hédi Bouita, à titre d'exemple, considère que les ponts ont été construits par le mouradite Othman Dey entre 1593 et 1610. Cf. H. Bouita, 1992, p. 122.

<sup>2</sup> On dénombre 6 arches dans le plan de 1535 et 7 dans l'aquarelle de M. Bernard. Quant au V. Guérin ne cite que 5 arches.

<sup>3</sup> H. Bouita, 1992, p. 124-125.

<sup>4</sup> R. Lepotier, *Bizerte*, Paris, 1966, p. 113.

\* **Pont de la Şqāla** : "al-Şqāla" est un mot dialectal qui désigne une jetée. C'est une construction de bois ou de pierre formant une chaussée qui s'avance dans l'eau. Parmi les variantes du mot on note aussi le sens d'échafaudage, c'est-à-dire la construction destinée à conduire une personne d'un endroit à un autre, ce qui était le rôle de ce pont qui reliait, avant le comblement du petit chenal, l'îlot d'al-Rba<sup>c</sup> au quartier de la Casbah.

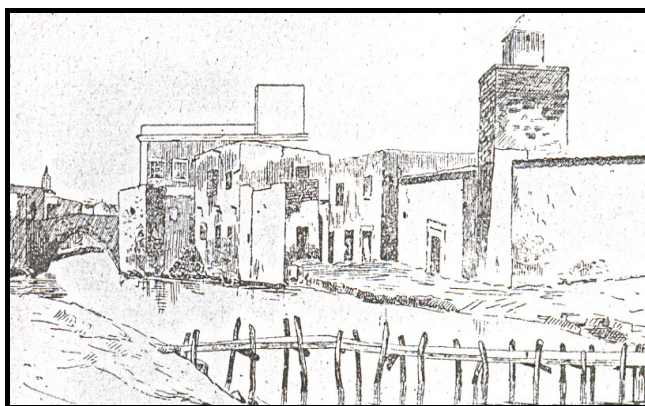


Fig. 114 : Le pont de *bāb al-şqāla* à la fin du XIX<sup>e</sup> s.

En l'absence de renseignements textuels l'on ne peut pas savoir si le pont représenté dans le plan espagnol de 1535 est celui de la Şqāla ou de la passerelle en bois qui se trouve du côté du lac. D'après un rapport français daté du 24/08/1894, ce ponceau « est situé sur la rue prolongeant la route de Mateur ... »<sup>1</sup>, une voie connue par ses activités commerciales.

Il ressort d'après un plan du pont dressé par la *Direction française des Travaux Publics* que « ce pont était construit en pierre, il était long de 8,00 m et large de 4,00 m, y compris l'épaisseur des deux parapets »<sup>2</sup>. Comme il se présentait dans une aquarelle dans l'ouvrage de M. Bernard, le pont Şqāla n'avait qu'une seule arche dont l'arc était en plein cintre.

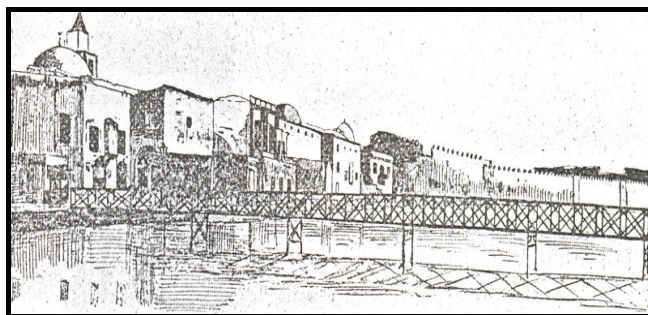


Fig. 115 : Le pont de *bāb al-şqāla* au début du XX<sup>e</sup> s.

<sup>1</sup> Les archives de la Direction des Travaux Publics – Bizerte.

<sup>2</sup> H. Bouita, 1992, p. 133.

## **B- Les environs de Bizerte:**

### **I- Les fortifications :**

#### **Fort Sīdī Sālīm – Fort Sīdī Yūsūf**

#### **برج سيدي سالم – برج سيدي يوسف**

##### **Situation :**

Les ruines de ce fortin se situent à un kilomètre au nord-ouest de la ville. Elles culminent sur une butte rocheuse (20 m environ d'altitude) et s'éloignent de 50 m de la ligne de rivage. Le sommet de la colline est un plateau de 100 m<sup>2</sup> de superficie, sur lequel « on a bâti un fort octogonal qui empêche l'entrée des vaisseaux ennemis dans l'arc de mer qui baigne le rivage courbe de Bizerte ». Toutes ces données ont fait du lieu un site très dégagé, assurant une surveillance parfaite pour le port et toute la ville.

##### **Description :**

Sur une grande partie du site, il ne s'agit aujourd'hui que d'amas de pierres et de bases de colonnes éparpillées. Les quelques structures conservées ne sont repérées que sur l'angle sud-est, où subsistent jusqu'à aujourd'hui les élévations d'un mur saillant qui a la forme d'une tour d'angle. Sur la façade est, on repère des marches construites en briques pleines. L'existence de cet élément suggère que l'entrée principale du monument se faisait de ce côté. Deux petits escaliers latéraux flanquent les marches de la façade à droite et à gauche.

De par l'état actuel des ruines, il serait difficile d'identifier le plan original du monument. En revanche, sa restitution pourrait être faite à travers quelques documents cartographiques et iconographiques. Sur "le plan de la délimitation du domaine public maritime de 1889", le contour extérieur du fort dessine un polygone irrégulier de sept côtés<sup>1</sup>. Le plan de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle serait-il celui de l'époque de sa construction ?

---

<sup>1</sup> Il s'agit là d'un document de première importance établi à l'échelle 1/5000 avec indication de l'emplacement des batteries rasantes et des courbes de niveau. Voir H. Bouita, 1992, p. 101-103.





Fig. 116 : Le mur saillant sur l'angle sud-est du fortin



Fig. 117 : Les vestiges d'un escalier



Fig. 118 : La qubba de Sidī Sālim au pied de la colline

### **Le monument dans la documentation cartographique, iconographique et les relations de voyage :**

Malgré l'absence de données suffisantes sur le terrain, l'histoire de ce fortin pourrait être recueillie dans quelques sources de différents types. Toutes les études attribuent la fondation du monument au mouradite Youssef Dey (1610-1637), sauf H. Bouita qui considère, en se référant à une mention dans le *ḍayl bašā'ir ahl al-īmān* de Ḥ. Ḥūḡa (mort en 1732), que ce souverain a réoccupé et restauré une fortification déjà établie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ḥ. Ḥūḡa, *Ḍayl ...*, p. 93. Voir aussi H. Bouita, 1992, p. 100. Ce chroniqueur est contemporain des mouradites, il semble donc que ces sources sont les plus fiables.

D'après Salvago (1625), le fort aurait eu la forme d'un octogone « très peu élevé et entièrement construit en terre pilonnée, avec revêtement de maçonnerie de moellons »<sup>1</sup>. Cette description qui date de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle n'est pas très loin de l'état du monument dans le plan de la délimitation du domaine public maritime qui date de 1889. En 1727, le fortin de Sīdī Sālīm faisait partie des fortifications qui jouaient un rôle capital dans la défense de la ville de Bizerte<sup>2</sup>. Dans la documentation du XIX<sup>e</sup> siècle une redoute venait fortifier le monument du côté du sud<sup>3</sup>, mais il est fort probable, comme le disait N. Djelloul, qu'elle existait avant ce siècle.

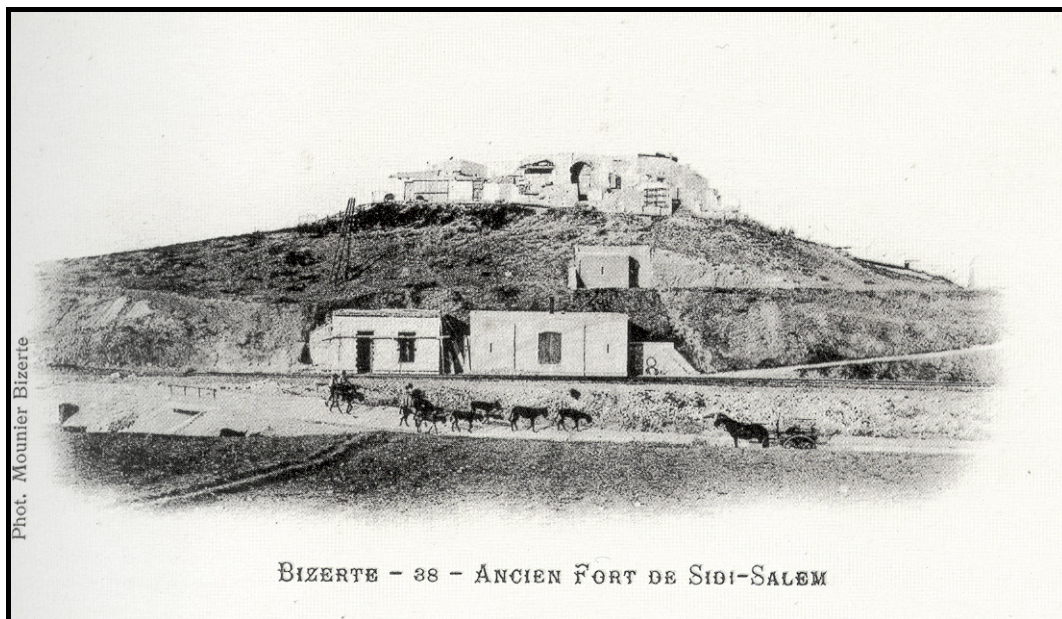


Fig. 119 : Fort Sīdī Sālīm d'après une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle



Fig. 120 : Plan de masse du fort de Sīdī Sālīm\*

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 176. Cf., J. B. Salvago, trad. 1937, p. 493.

<sup>2</sup> En cette année le fort comptait quatorze bouches à feu de gros calibres.

<sup>3</sup> Cf. Hannezo, 1904-05, p.

\* C'est un extrait d'un plan dressé par la Direction des Travaux Publics de Bizerte ; cf. H. Bouita, 1992, p. 102.



### Commentaire :

Sa position stratégique, fait du fort de "Sīdī Salīm" l'une des fortifications importantes de la ville de Bizerte. C'est un ouvrage de défense avancé puisqu'il délimite l'espace urbain bizertin du côté du Nord et du côté de l'Est. Il ne fut démantelé que vers les années soixante du siècle dernier. Sīdī Salīm est un ouvrage de défense et de vigie puisqu'il dominait aussi bien la rade que toute la ville. Il communiquait avec les autres ouvrages de défense à travers les signaux de feux, qui avertissaient du danger tout au long de la côte. De son site se dégage une vue panoramique allant du Cap Zbib jusqu'au Cap Blanc, où la côte prend une autre direction.

Le fort est appelé aussi Sīdī Yūsuf du fait des travaux effectués par Youssef Dey (1610-1637). Les auteurs de l'époque, lorsqu'ils parlent des édifications de ce souverain, ne précisent pas les monuments fondés pour la première fois et ceux qui ont connu des modifications et des restaurations. Al-Wazīr al-Sarrāġ, en attirant l'attention sur les œuvres de fortification de Youssef Dey, confirme la place qu'avait connue Bizerte dans sa politique<sup>1</sup>.

Ali Pacha, lors d'une villégiature à Bizerte, à la suite des rivalités franco-tunisiennes de 1740-43, restaura plusieurs monuments ayant été endommagés par les bombardements.

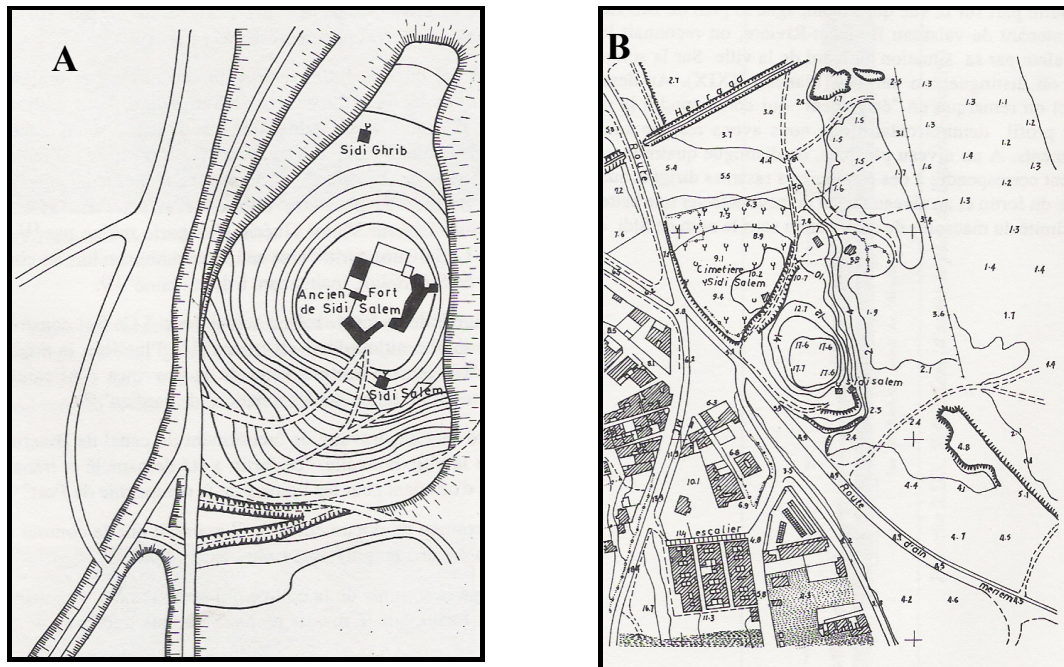


Fig. 121 : Deux relevés du site de Sīdī Salīm faits par l'O.T.C.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Al-Sarrāġ, *al-ḥulal*, II, p. 354. « wa ʿammara ʿiddat ḥuṣūn. wa ʿzamuhā wa aġalluhā mā huwa ʿalā sāḥil Banī Zart wa naẓara fī taḥṣīn tuġūr al-islām wa aṣḥaḥa minhā al-kaṭīr »

<sup>2</sup> C'est l'Office Tunisienne de la Cartographie. Le relevé "A" date de 1952 et "B" de 1976.

## Les sites fortifiés de la rade nord

Deux choses ont marqué Bizerte depuis l'Antiquité. D'une part, son emplacement entre la mer et le lac, d'autre part, la multiplication des ouvrages de défense aussi bien dans la ville que dans ses environs immédiats. Les textes médiévaux parlent, en effet, des *qilā'* et des *ribāṭāt*. De plus, la cartographie et l'iconographie de l'époque moderne illustrent, de leur côté, les édifices qui émaillaient le rivage de la ville. Les documents d'archives pour leur part distinguent aussi entre les fortifications de la ville et celles des environs<sup>1</sup>. Une visite de la côte nord-ouest de la ville confirme cette idée. En effet, si les côtés sud et est sont défendus par le lac, celui de l'Ouest est marqué par une série de collines allant de *zahr al-kudiya*, où s'élève le fort andalou, jusqu'au Cap Blanc. Cette défense naturelle est renforcée par des édifices sur les sommets, qui ont été occupés par des monuments de surveillance formant une chaîne bien ordonnée surveillant cette étendue de la baie.

Bon nombre de ces sites perchés sont, aujourd'hui, sous l'autorité de services des ministères de l'intérieur et de la défense nationale, et on ne peut y accéder qu'avec des autorisations particulières. Ils n'ont rien perdu, jusqu'à nos jours, de leur importance stratégique.

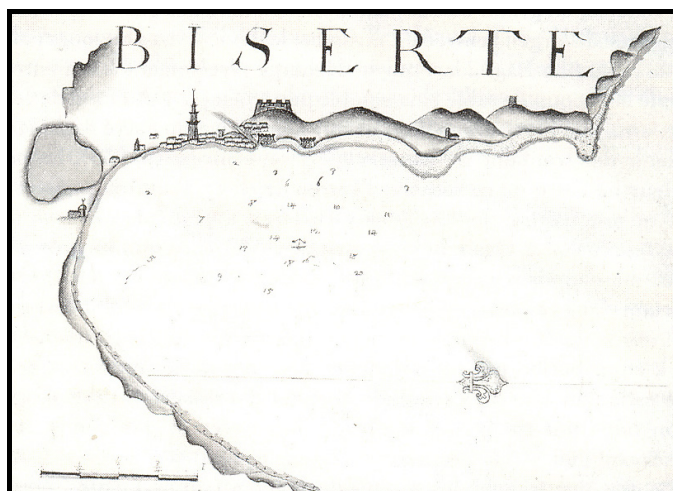


Fig. 122 : Les fortifications de la ville de Bizerte et de ses environs d'après une carte du XVIII<sup>e</sup> siècle

<sup>1</sup> A.N.T., Série E/Cart. 294/Dos. 1/Doc. 17. A côté de la Casbah, le document désigne par "les fortifications arabes" les monuments de défense des environs.



Fig. 123 : Cap Blanc : un contexte favorable pour les monuments de guet

A gauche : vue du Cap prise du Sud-Est  
 A droite : vue aérienne du mont  
 (source : Google Earth 2007)



Fig. 124 : Le sémaphore de Bizerte sur le "mont *al-Nāzūr*" -  
 vue prise du Sud-Est



Fig. 125 : Les vestiges d'un monument de garde au  
 sommet du "mont *al-Dimna*"



## MENZEL JEMIL ET MENZEL ABDERRAHMANE L'histoire de deux bourgs fortifiés transformés en villages

À l'est de la ville de Bizerte, la côte est basse, sablonneuse et bordée de dunes. Dans cette zone, connue aujourd'hui sous le nom d'*al-<sup>c</sup>Azib*, se trouvent les petites localités de Menzil Jemil et Menzel Abderrahmane. Elles se dressent au milieu du bras de terre compris entre la mer et le lac. Cette zone est caractérisée par l'abondance des sources d'eau, des olivettes et de quelques cultures maraîchères.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'un des deux villages est évoqué dans le rapport des deux Maltais Lanfreducci et Bosio : « à l'intérieur de l'étang, disent-ils, à six milles de Bizerte à l'Est, il y a un bon village de Maures »<sup>1</sup>. Un siècle après, on observe, sur une gravure de 1699, deux groupements d'habitations s'articulant chacun autour d'une mosquée d'allure fortifiée. Cela correspond vraisemblablement aux noyaux anciens des deux *Menzel*, Jemil et Abderrahmane. Le Commandant Hannezo, dans sa monographie de Bizerte, avait déjà attiré l'attention sur l'aspect fortifié de ces mosquées<sup>2</sup>.

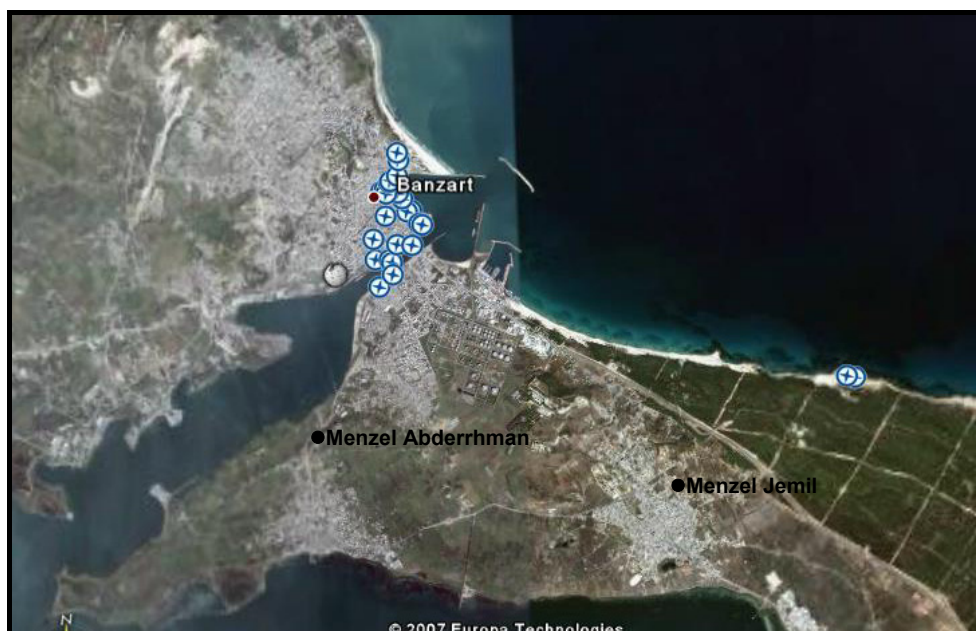


Fig. 126 : Vue aérienne de Bizerte et les deux *Menzel*  
(source : *Google Earth* 2007)

<sup>1</sup> Bosio et Lanfreducci, trad., 1925, p. 518. Charles Monchicourt, qui a annoté la traduction de Pierre Grandchamp, considère que ce village correspond à Menzel Abderrahmane.

<sup>2</sup> C<sup>t</sup>. Hannezo, 1905, p. 16-17.

1/ Menzel Jemil et sa mosquée "Bū-Sa<sup>c</sup>nūn":

La petite localité de Menzel Jemil se trouve sur une colline dans une région fertile et bien arrosée<sup>1</sup>. L'agglomération, bâtie sur les berges du lac, se situe sur la voie reliant Bizerte à Tunis en passant par al-<sup>c</sup>Āliya.



Fig. 127 : Vue aérienne de Menzel Jemil – On voit en haut la voie amenant à Bizerte et en bas le lac (source : *Google Earth* 2007)

Concernant l'origine de cette localité, nous disposons de deux récits. La première est une légende recueillie par le Commandant Hannezo, tandis que la deuxième est contenue dans un document conservé dans les fonds des *Archives nationales tunisiennes*.

« Il y a environ 500 ans -rapporte le Commandant Hannezo vers le début du XX<sup>e</sup> siècle- un nègre nommé Djemil vint s'établir avec sa famille sur les pentes alors couvertes de forêts qui viennent mourir au bord du lac de Bizerte ; peu à peu, quelques pauvres familles arabes vinrent se grouper autour du gourbi de Djemil ; il y a environ 300 ans, un autre étranger, originaire de Constantinople, nommé Ouali, vint aussi s'établir dans le pays ; enfin en 1680, une famille algérienne ... Gharbi, vint grossir le nombre des habitants, qui serait assez considérable »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> V. Guérin, 1861, p. 19.

<sup>2</sup> C<sup>t</sup>. Hannezo, 1905, p. 16-17.

Cette tradition, racontée encore aujourd'hui par les vieux habitants du bourg, se recoupe avec les informations fournies par un document d'archives datant du 22 décembre 1932. Il s'agit d'une lettre envoyée par Mohamed b. Khouja, le gouverneur de la région de Bizerte, au Premier ministre Hédi Lakhoua, dans laquelle il est question d'une plainte *nāzila* présentée par les habitants de Menzil Jemil contre un dénommé Fethi Chhimi qui a profané le cimetière de leur localité.

En présentant l'affaire à son premier ministre, le *ʿāmil* commence par rappeler que l'histoire du cimetière se confond avec celle de la localité. L'existence de Menzil Jemil remonte, selon des actes fonciers (*baʿd al-rusūm al-ʿatīqa*) qu'Ibn Khouja a pu consulter, au 8<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire pendant l'époque hafside. Il précise même que ce *balad* portait au début de son histoire le nom de "*Manzil ʿġmīl al-fasīh*"<sup>1</sup>. D'après cette lettre, on pourrait comprendre que les anciens documents existaient encore au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les notaires, en présentant leur avis à propos de l'affaire, utilisent un style hypothéticodéductif (*wa huwa amr<sup>un</sup> yuḥīl ʿalā al-ẓann bi anna naš'atihā mutaqaddima ʿalā dālik ...*)<sup>2</sup>.

L'origine médiévale de Menzil Jemil est ainsi attestée à la fois par la tradition orale et par ce document. De ce fait, Menzil Jemil serait l'un de ces "*manāzil Ṣaḥfūra*" qui sont évoqués dans les sources médiévales. Ce bourg aurait été fondé pour des raisons stratégiques, puisqu'il contrôlait un chemin menant à Bizerte, et la structure de sa grande mosquée en témoigne.

Le premier élément important qui distingue la mosquée de Bū-Ṣaʿnūn de Menzil Jemil est son caractère imposant. L'édifice est facilement repérable, jusqu'à présent, de loin. La mosquée apparaît comme une fortification dominant une *ġāba* très étendue<sup>3</sup>, et cette particularité se confirme dès que l'on est sur les lieux. Située sur une butte rocheuse et flanquée de contreforts, la mosquée ressemble à un petit fortin. Le minaret qui occupe l'angle sud-est de l'édifice est surmonté d'un lanternon qui rappelle par son style la coupole de la porte d'accès du ribat de Sousse.

---

<sup>1</sup> Le qualificatif "al-fasīh", donné à la localité, signifie littéralement "espace très étendu", ce qui correspond aux spécificités topographiques du site dans lequel se trouve la ville actuelle de Menzil Jemil.

<sup>2</sup> A.N.T., Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.24

<sup>3</sup> Dans les documents d'archives, on parle souvent de la *ġāba* d'oliviers des deux Menzels. Le responsable qui s'en charge, "*Amīn al-ġāba*", était nommé directement par le bey. Voir, à titre d'exemple, A.N.T., Série B/ Cart. 175/ Dos. 7.



De nos jours, on accède à la mosquée par trois portes. Dans l'angle sud-ouest, l'escalier, donnant sur la salle de prière, est haut de 4 m. Le niveau entre le sol de l'édifice et la rue varie d'un côté à un autre. Les abords de la mosquée forment une pente assez forte de direction nord-est/sud-ouest.

Tel qu'il se présente de nos jours, le monument est dépourvu de cour, mais il est aisé de constater que la mosquée a été modifiée à la suite de plusieurs travaux d'agrandissement et de restauration.

Sur son histoire, nous ne disposons d'aucune information textuelle. Le nom donné à la mosquée ne fournit pas, non plus, d'indices<sup>1</sup>. Dans les documents d'archives relatifs à Bizerte et à sa région, on trouve à plusieurs reprises le nom de "Bū Sa<sup>c</sup>nūn" comme un lieu-dit<sup>2</sup>.

Quant aux données archéologiques, on note la présence de quelques éléments renvoyant à une chronologie très longue :

✓ Des matériaux de réemploi : un fût de colonnes dans la première travée du côté de la qibla portant une inscription latine, et des chapiteaux antiques couronnant quelques colonnes.

✓ Le lanternon du minaret analogue à celui de l'entrée du ribat de Sousse.

✓ Un cadran solaire daté, par une inscription, de 1218h/1803-04.



Fig. 128 : Inscription latine sur un fût de colonne de la salle de prière

Le plan d'ensemble de la mosquée se compose deux parties. Une salle de prière, plus profonde que large, et une pièce, pour l'*Imām*, qui la jouxte dans l'angle sud-est. La forme générale du *bayt al-ṣalāt* est un quadrilatère irrégulier, dont les côtés mesurent respectivement<sup>3</sup> : le mur de la *qibla* 9,10 m, celui du *ḡawf* 8,55 m, le côté est 29,50 m. et le côté ouest 32,10 m.

<sup>1</sup> Jusqu'à une date proche, l'hypothèse qui se dégage des discussions, que j'ai eues avec des professeurs et des collègues, est que le nom de "Ṣa<sup>c</sup>nūn" ne serait qu'une altération du nom du "Ṣaḥnūn", le grand savant kairouanais des premiers siècles de l'islam.

<sup>2</sup> Voir à titre d'exemple, A.N.T., Série D/Cart. 281/Dos. 23

<sup>3</sup> Les mesures ont été prises de l'intérieur de la salle.

L'intérieur de la salle et l'état de la terrasse, laissent supposer une évolution en trois phases différentes. Aujourd'hui, toute la superficie est recouverte. On accède à l'intérieur par trois portes. Deux d'entre elles donnent sur la salle primitive de la mosquée et une troisième, percée dans l'angle nord-est, ouvre sur les extensions récentes (voir le plan).

La première salle de prière est de plan rectangulaire et composée de cinq nefs et cinq travées. La première travée du côté de la qibla est la moins large. Elle est recouverte de quatre voûtes d'arête et d'une voûte en berceau précédant le *miḥrāb*<sup>1</sup>. Celui-ci est un enfoncement simple, occupe un emplacement médian, et ne présente aucune spécificité.

Les quatre autres travées de la salle primitive sont surmontées de voûte en berceau. Le reste de la salle de prière témoigne de deux autres phases. Dans un premier temps, trois nouvelles travées et trois autres également recouvertes de voûtes en berceau ont été ajoutées au cinq premières. Pour répondre au nombre de plus en plus élevé de fidèles, surtout de femmes, un espace carré, de 4,60 m de côté, séparé du reste de la salle par des claies en bois, a été aménagé à l'angle nord-ouest de la salle.

Le minaret, occupant l'angle sud-est de la mosquée, est une tour carrée de 3,80 m de côté. On y accède par une petite baie de la terrasse ouvrant sur la façade occidentale. L'édicule coiffant ce minaret est une petite coupole hémisphérique.

Sur le mur extérieur de la qibla, on observe encore, en dépit des restaurations, les saillies des contreforts qui soutenaient cette façade et les arcs de décharge qui la décoraient.



Fig. 129 : Mosquée Būṣaʿnūn – la porte de l'angle sud-ouest



Fig. 130 : Mosquée Būṣaʿnūn - le minaret

<sup>1</sup> Cette voûte prend la place de la coupole du miḥrāb : une pratique attestée prématurément en Ifriqiya.

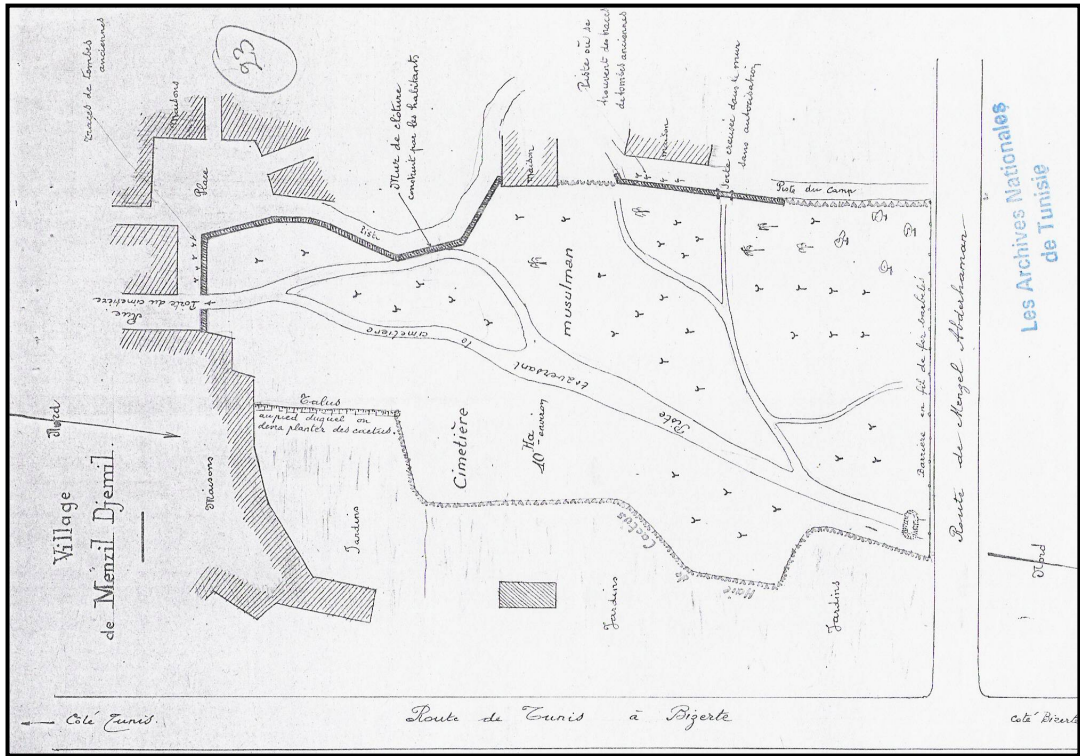


Fig.131: Un plan de Menzel Jemil au début du XX<sup>e</sup> siècle (A.N.T. . Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.23)

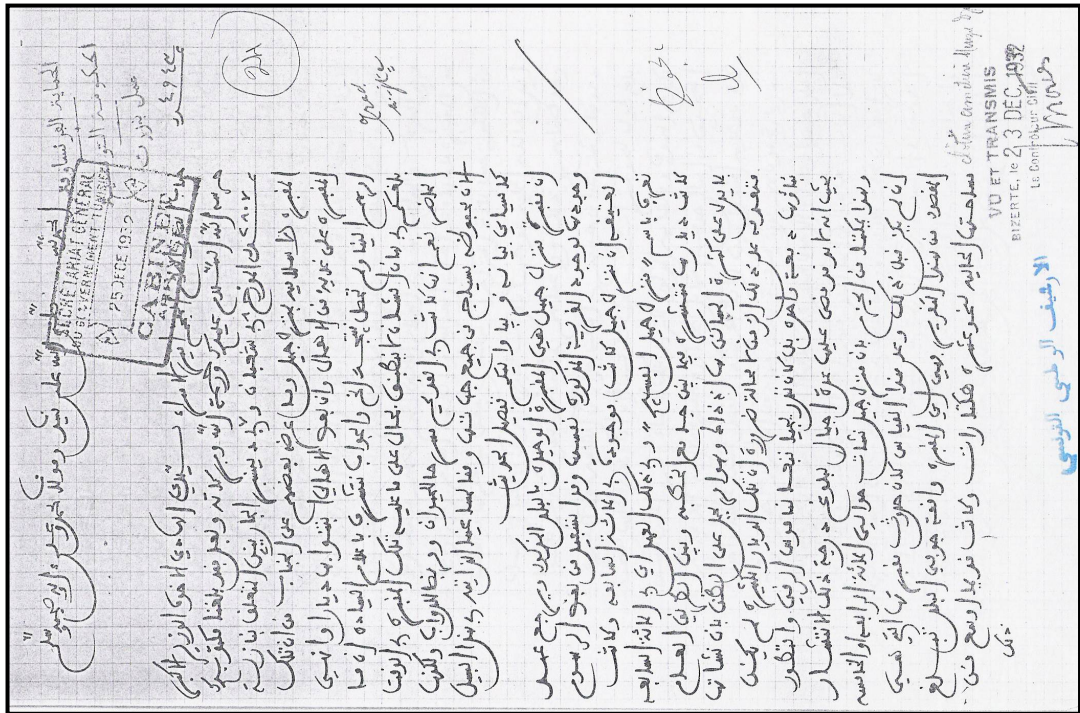


Fig. 132 : La lettre du gouverneur de Bizerte à propos de l'affaire du cimetière (A.N.T. , Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.24)



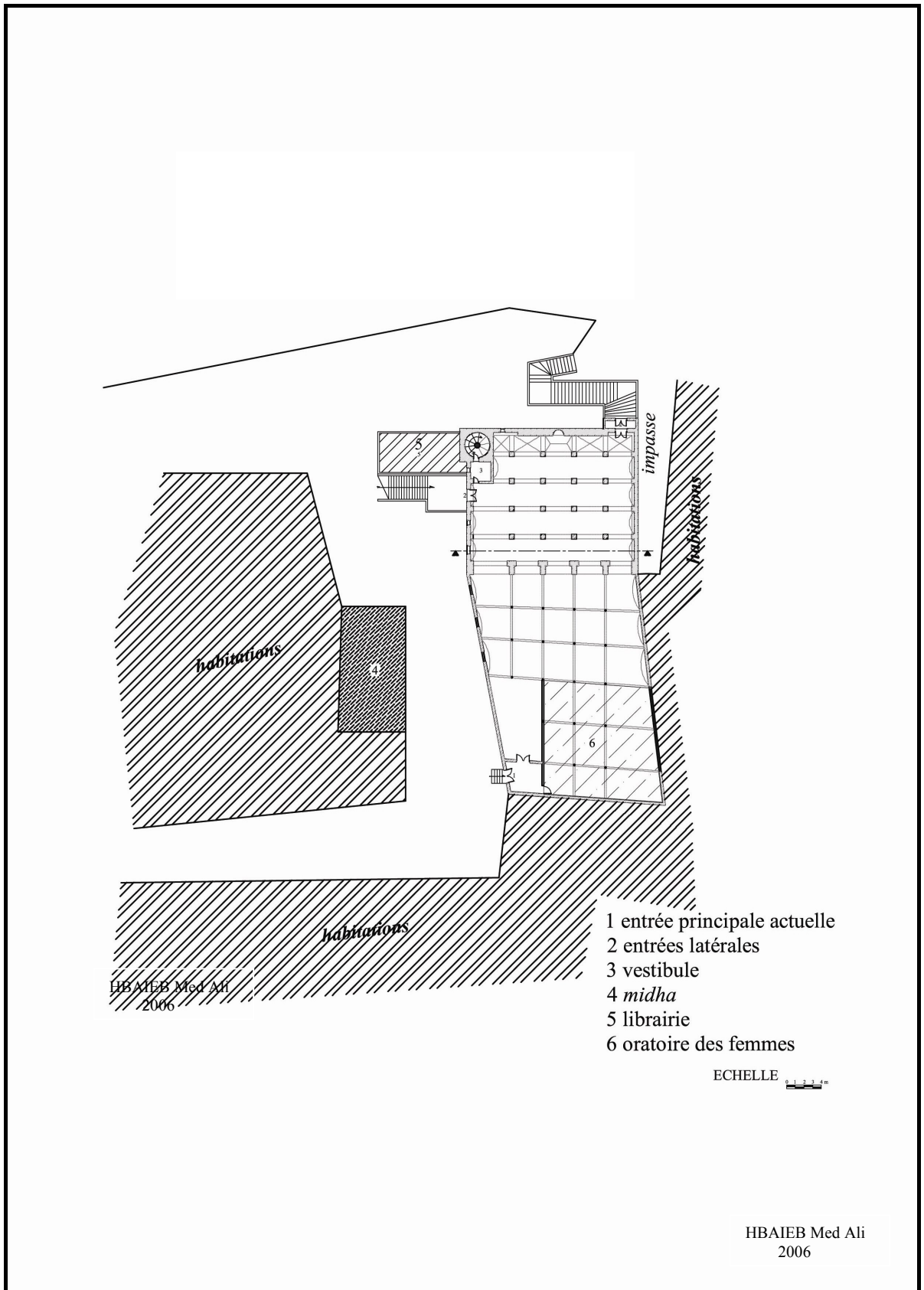


Fig. 133 : Mosquée Būṣa'nūn – Plan actuel

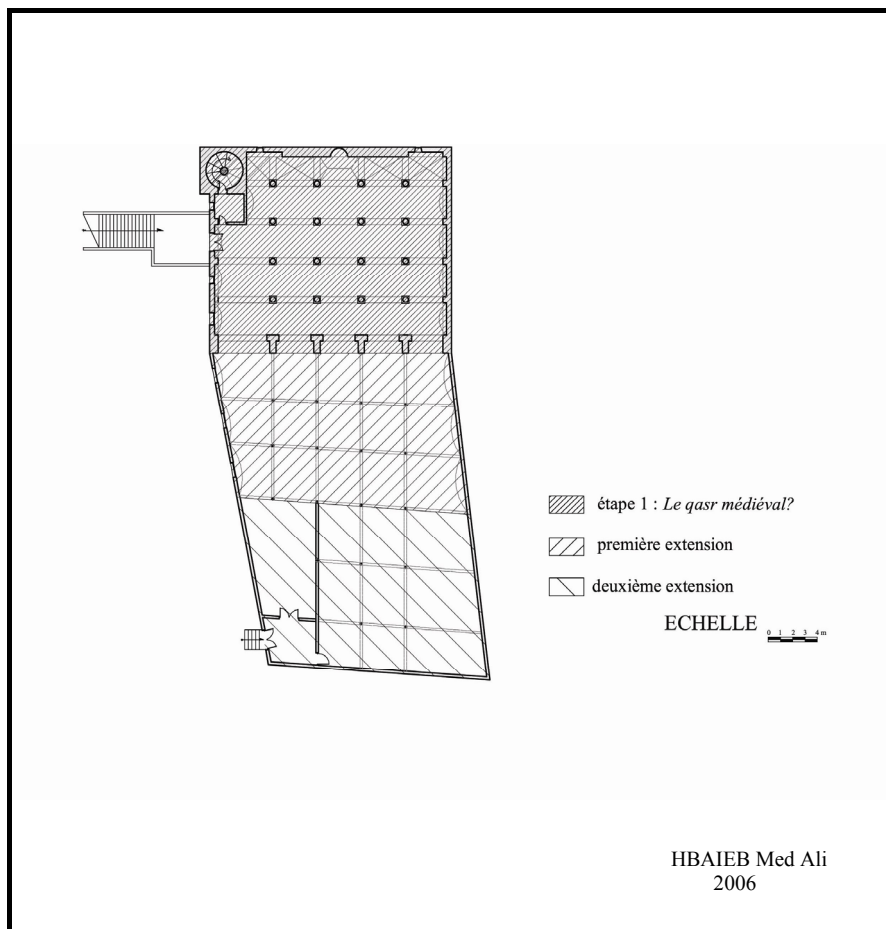
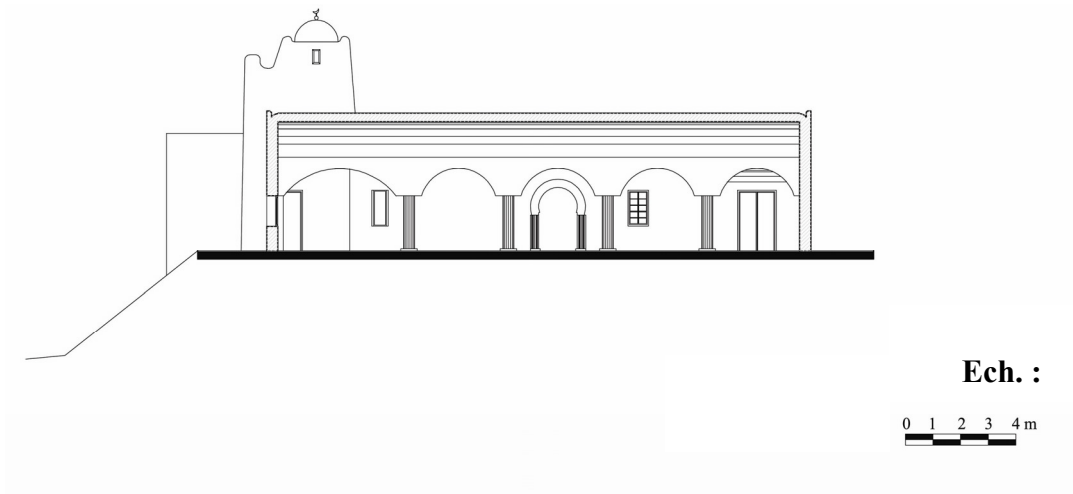


Fig. 134 : Les étapes d'évolution de la salle de prière de la mosquée  
Bū-Şanūn



بسم الله الرحمن الرحيم صلوات الله وسلامه عليه  
 عقق المغارسة المذمومة بالفاطم بن جميع التميمي  
 الساجلي مع المذمومة اعلم ان الفقيه التميمي  
 على احياء من الجامع للاعتراف داخل وصيت فليزر  
 في جميع الفقه بكما التميمي  
 حيثما على في مع التوفيق الزاوية بسير الرجاء  
 مخزون من اجل التوفيق مسجدا بلعاقم الكركر  
 قنينا وعقبا وفتح ما ويقع فحوسها على  
 عبادت المغارسة من اهل الكوفة ويقع في هذا  
 باخا نتي حلفا وانقر بتصر الفقه  
 المذموم انصارا في سنة التحف في ايتا الحيس  
 المذموم والنصف البكر للعامل المذموم ويجمع  
 قنانه المذموم حصر ما ورد في حقه من حقه  
 ولغيره في الشرايع والنص وخصه وقرجا  
 له مسويين واحيد وجوبا العبد  
 تحفوفه وكما من اوتد وحده المذموم  
 في سنة المذموم واسم له في المذموم  
 مغارسة جميع من عبيد في سنة المذموم  
 انقبضت حذرها منافع على المذموم  
 في اللذات المذموم او انقله من سنة المذموم  
 عام سلعها وثانها وانفقها في سنة المذموم  
 وحده في سنة المذموم

Fig. 135: Un contrat d'exploitation agricole (*mġārsa*) de 1087h/1676  
 citant Menzel Jemil  
 (source : les archives des biens de l'Etat)



## 2/ Menzel Abderrahmane et sa grande mosquée :

Menzel Abderrahmane est une petite localité qui se trouve à 4 km au Sud-Est de Bizerte. On ne dispose pour cette localité que d'une mention archivistique, mais d'une importance capitale. Si les informations ayant trait à la naissance de Menzel Jemil sont peu précises, celles du deuxième Menzel sont explicites et remontent au début du 12<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à quelques décennies de l'établissement des Ottomans en Ifriqiya. Dans un registre d'époque mouradite, figure une liste des *awqaf* de la zaouia de Sīdī al-Muṣṭārī de Bizerte ; des notaires mentionnent dans cette liste Menzel Abderrahmane comme étant un domaine dont le *ray<sup>c</sup>* (la revenue) est affecté à l'entretien du mausolée. Par ailleurs le document associe à ce toponyme, comme pour Menzel Jemil, le qualificatif "d'*al-fasīḥ*".

D'après les données de quelques documents d'archives du XIX<sup>e</sup> siècle, il semble que Menzel Abderrahmane ait été l'une des agglomérations peuplées par les réfugiés morisques du XVII<sup>e</sup> siècle. "Ben Faiza", "Louiz", "al-Aṣfar" sont, comme l'attestent des recherches récentes, des noms de familles d'origine andalouse<sup>1</sup>. Le noyau le plus ancien du tissu urbain s'organise, selon toute vraisemblance, autour de la grande mosquée connue chez les habitants sous les noms d'*al-ḡāma<sup>c</sup> al-qdīm* et de *ḡāma al-baṭḥā'*. Ces deux appellations sont révélatrices de l'ancienneté et de la centralité de la mosquée.

Topographiquement, le monument occupe l'emplacement le plus élevé du quartier. Il surplombe, comme l'indique le nom de *ḡāma al-baṭḥā'*, une petite place dont partent les principales rues desservant les différents quartiers du village. La plus importante de ces voies est incontestablement la rue du port qui mène jusqu'au lac. Le caractère perché du lieu, la centralité et les contreforts encore perceptibles sur le mur de la qibla rappellent certaines caractéristiques des monuments de guet (*maḥras*).

La forme générale de l'édifice est un quadrilatère irrégulier. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la mosquée résulte de différentes campagnes de restauration. Toute la superficie est recouverte. La nature de la toiture permet de distinguer deux parties. La partie occidentale, sans doute la plus ancienne, est couverte de voûtes d'arête soutenues par un réseau de colonnes, tandis que le plafond de la moitié orientale est plat et n'est supporté que par un pilier, au centre, et par deux pilastres.

---

<sup>1</sup> Ces mêmes noms de familles sont attestés dans d'autres localités qui ont connu un peuplement morisque. Le village comptait vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle environ 775 individus. Voir à ce propos : A.Hamrouni, 1998, p. 50 ; H. Bouita, *ASMB (1993-1994)*, 1996, p. 132-133.

L'accès à la mosquée se fait uniquement du côté du *ğawf* par deux portes rectangulaires, totalement restaurées. La baie qui s'ouvre sur la partie primitive est précédée, du côté de la rue, par deux marches. Elle donne sur un petit vestibule de 2,15 m de longueur. La deuxième porte, plus large que la première, donne directement sur la partie récente de la salle de prière. Elle est précédée de cinq marches puisque le niveau de la rue de ce côté, est plus bas que celui de l'autre.

Sur le mur extérieur de la qibla, nous remarquons les traces d'une porte murée. Il subsiste encore, en effet, les restes de quelques marches qui auraient débouché sur cette porte. Ceci amène à penser que la deuxième porte a remplacé un accès qui donnait, selon toute probabilité, sur une ancienne cour, transformée aujourd'hui en annexe de la salle de prière primitive. Au milieu de la nouvelle salle, sous les tapis qui couvrent son sol, on voit encore les traces de l'ouverture d'un puits qui se trouvait auparavant dans la cour de l'édifice.

L'ancienne salle de prière, à trois nefs et à trois travées, occupe la partie occidentale du monument. Elle s'inscrit dans un plan carré, de 10,50 m de côté, et est couverte de voûtes d'arête portées par six colonnes. La retombée des voûtes des côtés des murs se fait sur des pilastres. Dans la nouvelle salle on remarque la présence de deux *miḥrāb*. Le premier, le plus ancien, se dresse au fond de la nef axiale. Il est bouché aujourd'hui par le minbar et remplacé par un nouveau *miḥrāb* qui est à mettre en rapport avec l'agrandissement de la salle de prière agrandie.

La mosquée est dotée d'un minaret s'élevant à l'angle nord-est. C'est une tour carrée de 3m de côté. On y accède du côté de la pièce de l'Imām. Cette tour a été complètement reconstruite et les vieux du quartier disent que l'ancienne était en briques pleines de couleur jaunâtre, particularité qui rappelle les minarets des mosquées de l'époque ottomane<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> L'usage de la brique dans la construction des tours des minarets est très répandu dans les agglomérations peuplées par les morisques. Cf. A. Saadaoui, *Testour*, 1996, p. 429-430.

## Commentaire général

### *Bizerte d'une simple place-ribāt à une capitale d'un district et un port de course*

Favorisée par un pays très fertile (céréales, arbres fruitiers, oliviers, forêt, lac poissonneux ...) et par une situation géographique exceptionnelle (sur une route maritime très fréquentée), *Banzart* a été depuis les temps les plus reculés, un foyer de peuplement très important. En dépit de la succession de civilisations punique, romaine, byzantine et arabo-musulmane, la ville est restée jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une petite agglomération. Mais cela ne diminue en rien son importance stratégique ni sa présence sur la scène des événements aussi bien locaux que méditerranéens. Au cours de toutes les époques passées, le pouvoir central a toujours cherché à s'en assurer la possession.

En 1887, la population de Bizerte ne dépassait pas 5700 âmes. L'évolution de son site dépendait de deux éléments : il s'agit, tout d'abord, du canal qui, d'une part, divise la ville en trois quartiers distincts, et d'autre part, renferme dans sa partie septentrionale le vieux port de Bizerte. À cet élément naturel, s'ajoute une deuxième donnée déterminante, mais d'ordre historico-stratégique. Le rythme de l'occupation humaine a toujours été, en effet, en rapport étroit avec l'évolution des événements en Ifriqiya. Au cours des sept premiers siècles de l'Islam, la ville s'est trouvée loin du centre politique et administratif du pays. Elle était en dehors des intérêts directs des maîtres de Kairouan et de Mahdia, et le mutisme des sources en fait foi. Cette excentricité explique peut être sa volonté d'indépendance pendant les premiers siècles de l'Islam<sup>1</sup>. Bizerte n'a commencé, en effet, à avoir de l'importance dans les descriptions des géographes qu'à partir du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Une comparaison entre la mention de Ya<sup>c</sup>qūbī (3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle) et les données d'al-Bakrī (5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle) incite à supposer l'existence d'une première phase dans l'évolution urbaine de la ville. D'un simple ribat sur la côte<sup>2</sup>, le site s'est transformé peu à peu en une petite ville

---

<sup>1</sup> Pour plus de détail sur cette question, je renvoie au premier chapitre de la troisième partie de cette recherche.

<sup>2</sup> Al-Yaqūbī, *Buldān*, p. 350 ; trad., p. 212-213.

dotée d'une mosquée, de souks et de remparts en pierre<sup>1</sup>. Les informations du géographe andalou concordent avec ce qui est dit de Bizerte dans les *Riyāḍ* d'al-Mālikī. Ce dernier auteur donne même des détails qui complètent les données qui se trouvent dans les *Masālik*. L'évolution des places-ribats en des centres urbains ne nécessite pas aujourd'hui de preuves ; Sousse et Monastir en sont de bons exemples. Mais si le poids de l'histoire fut déterminant pour les villes du Sahel, celui de la topographie, semble-t-il, était le plus probant dans le cas de Bizerte. Le lac, le canal, la mer et les collines qui enveloppent le site des régions Nord et Ouest, ont influé sur la configuration de son tissu urbain.

L'eau est partout présente à Bizerte. Elle a offert aux hommes des conditions favorables pour s'installer et pour bâtir. Les petites buttes occidentales ceinturent la ville en lui offrant une défense naturelle. Leurs sommets ont été souvent occupés par des redoutes et des tours de vigies. L'iconographie européenne de l'époque moderne illustre parfaitement l'image de la *ville-taḡr* que présente Bizerte dans les sources arabes de l'époque médiévale. Quant aux étendues planes du Sud-Est, où se trouvent aujourd'hui les agglomérations de Jarzouna, Menzel Djemil et Menzel Abderrahmane, elles ont constitué pour la ville un arrière pays fertile et cultivable. Ces trois petites localités ont été dotées, comme on l'a vu dans l'inventaire, de places fortes avancées parce qu'elles se trouvent sur la voie côtière reliant Bizerte à Tunis.

C'est sans doute cette évolution d'un simple ribat en un centre urbain, qui a permis à Bizerte de confirmer, en un premier temps, sa place de capitale régionale de Ṣaṭfūra, et de donner, dans un deuxième temps, son nom à toute la région<sup>2</sup>. Si l'état des informations nous autorise à saisir cette première phase, les mêmes données ne permettent pas, à elles seules, de comprendre en détail cette évolution. Par ailleurs, il semble que la lecture croisée des données du terrain et des renseignements de la première description qui nous a été fournie par al-Bakrī, pourrait permettre quelques conclusions.

### **I- La Casbah : serait-elle la ville décrite par al-Bakrī ?**

La description d'al-Bakrī -qui cite nommément al-Warrāq- relative aux monuments de Bizerte, est la première que nous ayons et elle sera recopiée régulièrement jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Elle est stéréotypée et ne permet pas de discerner la moindre caractéristique de cette ville. Al-Bakrī se contente de signaler que Bizerte est ceinturée de remparts en

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 721.

<sup>2</sup> Sur cette question je renvoie le lecteur au deuxième chapitre de la troisième partie de cette recherche.

<sup>3</sup> Le dernier qui plagie le texte d'al-Warrāq est Maqdiš dans la *Nuzhat al-anzār*, p. 122.

pierre et dotée d'une grande mosquée, de souks et de bains publics. Cette description banale peut s'appliquer à n'importe quelle autre ville. Ce sont plutôt le canal et les deux lacs qui ont retenu principalement la curiosité des géographes et des voyageurs arabes ; c'est peut-être pour cette raison qu'ils se contentaient de descriptions allusives sur les monuments de Bizerte et s'intéressaient, par contre, à la fertilité, à l'originalité et à la somptuosité des deux lacs de la région.

Contrairement à ce qui se passe pour d'autres centres urbains de l'Ifriqiya, aucune source ne donne une chronologie de la fondation des enceintes ni de la grande mosquée de la ville. De plus, et si l'on se fie à la première mention textuelle qui signale un ribat à Bizerte, il paraît légitime de s'interroger sur l'emplacement de ce dernier et sur sa fonction dans l'espace urbain du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Existait-il encore à cette même époque ? A-t-il été détruit ? Ou a-t-il été intégré dans les enceintes de la Casbah ? Le rempart décrit dans le texte d'al-Bakrī, correspondrait-il à celui de la Casbah ?

Face à toutes ces interrogations, il existe déjà une certitude qu'il semble important de rappeler<sup>1</sup>. Les techniques de construction des deux tronçons de l'enceinte qui partent de la façade orientale du fort andalou renvoient, comme cela a été bien démontré par N. Djelloul et H. Bouita, à la fortification de l'époque ottomane. Un passage de la chronique d'al-Şġayyar b. Yūsuf livre des informations précises sur le rempart du XVIII<sup>e</sup> siècle dont la construction fut ordonnée par le bey ḥusaynite Ali Pacha. Il souligne que les enceintes de son époque coupent le canal, ce qui n'est pas le cas de celles du haut Moyen-Âge<sup>2</sup>.

Revenons à présent à notre propos initial. Il ressort de la comparaison que nous pouvons établir entre les données textuelles et les données archéologiques que la Casbah de Bizerte pourrait correspondre à la description d'al-Bakrī. Elles sont donc concordantes. Ce sont, probablement, les monuments cités ci-dessus qui font ressembler cette entité à une petite ville, d'où, selon toute vraisemblance, son appellation de "*mdayyna*".

Attribuer à la Casbah ou à une simple fortification d'une ville le qualificatif de petite ville est commun en Ifriqiya. À Sousse, la Casbah de la médina se trouve, comme à Bizerte, dans le tissu intra-muros.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails, voir *supra* les descriptions des enceintes de la ville.

<sup>2</sup> Ibn Yūsuf, *al-Mašraʿ al-malkī*, p. 229-230.

## II- Bizerte : une capitale de district et un port de la course

À partir du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, Bizerte figure comme une capitale de district, et c'est autour de son vieux port que la ville s'élargit. Le chenal, qui reliait jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le lac à la mer, était le bassin où s'embarquaient les barques des pêcheurs et les navires de la course. Il est d'une largeur moyenne de 500 m à 700 m, des dimensions qui lui assuraient, avant l'ensablement lié à l'action des courants d'eau, la possibilité de recevoir deux rangées de barques. La richesse en poissons et le courant de décharge entre les deux bassins ont fait la renommée de Bizerte. L'affirmation d'al-Bakrī au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle le confirme : « il n'y a pas d'endroit où le poisson soit à meilleur marché qu'à Bizerte »<sup>1</sup>. L'auteur de *l'Istibṣār* précise que : « ce lac fournit un revenu considérable, car le poisson qu'on en tire est exporté dans toute l'Ifrikiyya, et à Tunis on n'en mange guère d'autre ... et la pêche la plus fructueuse s'opère entre la mer et ce lac, car le poisson naît dans la mer mais émigre dans le lac où il achève sa croissance »<sup>2</sup>. Cette particularité fait la renommée de la ville tout au long du Moyen Âge, et les témoignages des auteurs arabes vont jusqu'à considérer les lacs de Bizerte comme l'une des merveilles du monde<sup>3</sup>.

La deuxième particularité du lac réside dans son emplacement. L'entrée du bassin, là où est aménagé le vieux port de la ville, assurait la navigation et le débarquement des grands navires jusqu'à la fin des temps modernes. Les fonds atteignaient les 10 m au XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui explique l'importance du port de Bizerte sur les cartes maritimes de l'époque. Entre les côtes de la ville et celles de la Sicile et de la Sardaigne, la distance ne dépasse pas, en effet, 200 km, d'où sa position de sentinelle avancée sur la route maritime des navires transitant entre les deux bassins de la Méditerranée.

Un port de commerce et une rade de guerre, telle était la situation de Bizerte vers la fin de l'époque médiévale. En 1492, son vieux port était l'un des points d'accueil des réfugiés andalous chassés de la péninsule ibérique. Cette réputation sera confirmée après l'installation des Ottomans par suite des conflits avec les Espagnols. En 1709, de Bizerte, les sources occidentales nous informent que les navires qui ravitaillaient en grains plusieurs ports européens étaient partis de Bizerte<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, *Masālik*, trad., p. 122.

<sup>2</sup> *Al-Istibṣār* (trad.), p. 27.

<sup>3</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104.

<sup>4</sup> Collectif, *Le nouveau port de Bizerte*, Paris, 1903, p. 78-79.



# Cap al-Ṭarf : Ġār al-Milḥ et ses environs

راس الطرف: غار الملح و ناحيتها

## Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
  - Les sources écrites
  - Les archives
  - Les sources cartographiques et iconographiques
  - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

## Inventaire

### A- Ġār al-Milḥ :

#### I- Les fortifications :

- ✓ Fort Bāb Ṭunis  
*Situation, p.189 / Description, p.189 / Commentaire, p.196*
- ✓ Al-burġ al-Wiṣṭānī  
*Situation, p.197 / Description, p.197 / Commentaire, p.199*
- ✓ Al-burġ al-Lūṭānī  
*Situation, p.201 / Description, p.201 / Commentaire, p.207*

#### II- Les installations maritimes :

- ✓ Le port  
*Situation p.210 / Description p.210 / Commentaire p.216*
- ✓ L'arsenal  
*Situation p.219 / Description p.219 / Commentaire p.221*

#### III- Les monuments religieux :

- ✓ La mosquée de la *madrassa*  
*Situation p.223 / Description p.223 / Commentaire p.226*
- ✓ La grande mosquée  
*Situation p.229 / Description p.229 / Commentaire p.235*
- ✓ La mosquée de la *raḥba*  
*Situation p.238 / Description p.238 / Commentaire p.240*
- ✓ La mosquée de Sīdī Naṣr  
*Description p.241 / Commentaire p.241*

#### IV- Les installations hydrauliques

*La fontaine Ṣāḥib al-Ṭābaʿ, p.243 / L'abreuvoir des bêtes, p.245*

## B-Les environs :

### I- Le fort al-Nāzūr

*Situation p.246 / Description et commentaire : Du Qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr au sémaphore, p.246*

### II- Sīdī ʿAlī al-Makkī

*Situation p.248 / Description p.248 / Commentaire p.249*

### III- Rās al-Ṭarf / Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik

*Situation et contexte topographique, p.253 / Contexte archéologique, p.253 / Commentaire, p.254*

### IV- Les installations hydrauliques

*La conduite d'eau morisque, p.255 / Le point d'eau sur le chemin de Sīdī ʿAlī al-Makkī, p.260 / Quelques conclusions sur les monuments hydrauliques de Ġār al-Milḥ et de ses environs, p.261*

## Commentaire général

- I- L'occupation du sol dans la région de Ġār al-Milḥ (le Cap Rās al-Ṭarf)
  - 1°/ Les ribāts et les gardes de la côte du haut Moyen Age
  - 2°/ Le Bas Moyen Age : L'apparition du toponyme "Ġār al-Milḥ"
  - 3°/ La troisième phase : l'époque des conflits hispano-ottomans et les édifications du Bey Uṣṭā Murād
  
- II- L'évolution du tissu urbain de la ville de Ġār al-Milḥ
  - 1°/ Le noyau ḥafside
  - 2°/ L'extension ottomano-andalouse
  - 3°/ Le noyau turc

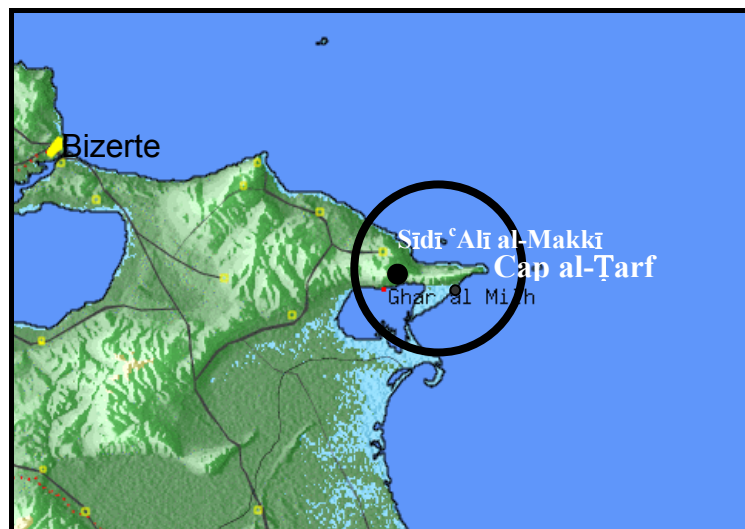


Fig. 136 : Carte de situation de l'entité étudiée

## Présentation générale et historique

### I- Site et situation :

Située à mi-chemin entre Tunis, la capitale du pays, et Bizerte, le chef lieu de la région, Ġār al-Milḥ est une petite localité bâtie à l'écart des grandes voies. Elle ne communique avec les autres centres urbains voisins que par la route nationale n° 69 qui la relie avec *ʿAwsaġa*, au sud-ouest, et *Rafrāf* au nord. Cette voie, connue plutôt comme “*Ṭarīq Tūnis*”, commence là où s'élève aujourd'hui le fort de *burg' Tūnis* qui assurait la défense de l'agglomération du côté occidental.

Son espace s'enserme entre le pied d'une montagne (*Dj. Al-Nāzūr*) et une lagune portant le même nom que la localité. Cette situation a pesé, comme nous le verrons plus tard, sur l'évolution de l'occupation du site.



Fig. 137 : Ġār al-Mil et Rās al-Ṭarf  
Source: AAT<sup>2</sup>, feuille “Porto Farina”

Cet isolement naturel a joué un rôle important dans la défense de la ville. Depuis le *Dj. Al-Nāzūr* (environ 325 m d'altitude) qui délimite la localité au Nord, on peut contrôler toute la rade de Tunis et la côte allant de la pointe de Sīdī Ali al-Makkī jusqu'au Cap Blanc. De plus, par beau temps et à partir du sommet de cette montagne, on peut apercevoir à l'œil nu les vaisseaux traversant le détroit séparant la Tunisie de la Sicile (140 km de large).

Quant au lac, le deuxième élément naturel qui a influé sur le destin historique et urbain de Ġār al-Milḥ, il correspond à un bassin de 30 km<sup>2</sup> de superficie. Il domine toute la façade côtière de la localité. Cette lagune est le résultat d'un long processus d'ensablement dû aux déplacements incessants de la Medjerda.

## II- Sources et études :

### \*Sources écrites :

al-Bakrī, *al-Masālik* (1992), II, p. 759 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, trad. (*la première géographie de l'Occident*, 1999) p. 201-202 ; Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ġarūs*, p. 505-506 ; Ḥ. Ḥūġa, *Dayl bašā'ir ahl al-īmān*, p. 93-95 ; al-Sarrāġ, *al-Hulal*, p. 348 et 459 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nīs*, p. 209 ; Piri Reis, « Kitabi bahriyye », *ROMM*, 1979, p. 224-225 ; Lanfreducci et Bosio, *Costae e discorsi di Barbaria* (1587), trad. 1925, p. 517-518. ; B. Ruffino, *Relation*, p. 171 ; L. De Tassy, *Histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie*, 1757, II, p. 170-171.

### \*Sources cartographiques et iconographiques : Nous renvoyons ici à :

- *AAT*<sup>d</sup>, feuille au 1/50000 de Porto Farina, VII.
- J. B. Vilar, *Cartografía hispanica sobre Tunez (1500-1881)*, Madrid, 1990. (plusieurs endroits)  
\_\_\_\_\_, *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid, 1991. (plusieurs endroits)
- M. Remadi-Chapoutot, « Les Charfi et la cartographie », in *Itinéraires du savoir en Tunisie*, Paris, 1995, p. 84-95.
- Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, éd. C.E.R.E.S., Tunis, 1996. (plusieurs endroits)

\*Etudes : la bibliographie est abondante. Nous nous contentons ici de citer l'essentiel :

E. Pellissier, *Description de la régence de Tunis*, 1853, p. 16 ; Ch. Tissot, 1884, *Géographie comparée*, II, p86 ; V. Guérin, *Voyage archéologique*, 1862, II, p. 17 ; R. Brunshvig, *La Berbérie*, 1940, I, p. 229 ; P. Cintas, « la ville punique de Ras Zebib », *BAC*, 1968, p. 156-168 ; F. Chelbi, *Prospections 1987*, p.71-115 ; Y. Ben Ammar (1983), *Ghar el-Melh : Approche analytique, intervention sur le tissu urbain*, Thèse 3 cycle (INAAU) ; Ouerdi (E), *Réhabilitation du fort*

général ..., 1993 ; N. Djelloul (1995), *Fortifications ottomanes*, I, , p. 177-192 et II, p. 503-512 ; N. Djelloul, *al-Ribāṭāt al-bahriyya*, p. 152-166.

Pour une bibliographie plus détaillée ; nous renvoyons à l'étude de : A. Saadaoui et N. Djelloul, « Ghar el Melh : une ville portuaire tunisienne du XVIIe siècle », *Africa*, XV, 1997, p. 185-231.



Fig. 138 : Photo aérienne de Ġār al-Milḥ et du Dj. Al-Nāzūr

### **III- Historique :**

Il est quasiment reconnu de façon unanime aujourd'hui que l'actuelle localité de Ġār al-Milḥ est l'héritière de *Rusucmona*, qui fut un comptoir phénicien édifié dans les environs d'*Utica*. C'est dans la rade de *Rusucmona*, rapporte Tite-Live, que la flotte carthaginoise passa la dernière nuit avant d'attaquer celle de Scipion l'Africain qui avait débarqué au port d'Utique. Au cours de la période romaine, le nom de la ville n'apparaît pas dans les sources. Cette absence dans les textes ne signifie pas l'abandon du site pendant les six siècles de la présence romaine dans la région d'Hippo Diarrytus. En dehors de la ville, vers l'ouest, N. Djelloul et A. Saadaoui ont repéré lors d'une prospection, effectuée au milieu des années 90, une citerne d'époque romaine qui porte des traces de restaurations datables de l'époque

médiévale<sup>1</sup>. En l'absence de données textuelles directes sur le peuplement de la ville depuis l'époque romaine jusqu'à la conquête arabe, il est possible que Ġār al-Milḥ, et aussi toutes les petites localités environnantes, aient subi durant l'époque romaine les effets néfastes de la prospérité de la ville d'Utique, située au sud-ouest.

L'histoire de la localité à partir de la conquête musulmane est très mal connue. Le nom de Ġār al-Milḥ n'apparaît dans les sources médiévales que vers la fin de l'époque hafside. La première mention du toponyme est due à al-Rāšidī, l'auteur des *Manāqib de Sīdī Aḥmad b. ĆArūs*, rédigées vers 865/1461<sup>2</sup>. La deuxième source dont on dispose est cartographique. Sur les cartes de Aḥmad b. Ali Šarfi, cartographe ifriqiyen du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle, Ġār al-Milḥ figure comme l'une des principales stations maritimes entre Tunis et Bizerte.

Vers la fin de cette époque, Ġār al-Milḥ est décrite ainsi : « Porto-Farina est un grand port, bon pour une grande flotte et bien abrité. On peut y entrer librement parce qu'il n'y a aucune défense. Il n'y a qu'une seule tour sur la montagne, sans artillerie, ni plate-forme apte à en recevoir »<sup>3</sup>. Cette description, faite vers 1587 par les deux voyageurs occidentaux L. Lanfreducci et G. Bosio, démontre que Ġār al-Milḥ ne fut jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle qu'une simple bourgade dotée d'un monument de surveillance.

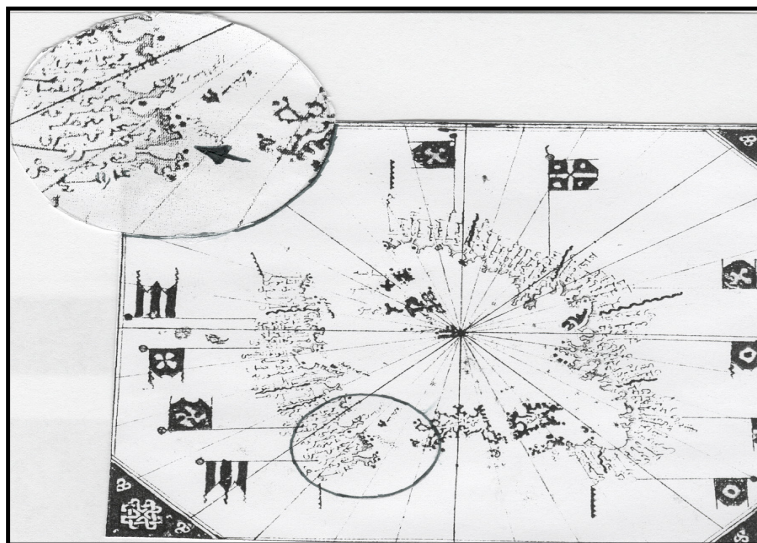


Fig. 139 : Ġār al-Milḥ sur la carte de Alī al-Šarfi

<sup>1</sup> N. Djelloul et A. Saadaoui, 1997, p 191.

<sup>2</sup> Rašidī, *Manāqib Aḥmad b. ĆArūs*, p. 505-506 . Voir aussi : M. Hassen, 1999, p. 195-196.

<sup>3</sup> L. Lanfreducci et G. Bosio, 1925, p. 517-518.



Un autre témoignage qui date de la même période, concorde avec la description de L. Lanfreducci et G. Bosio. En 1574, dans une lettre à Don Juan d'Autriche, le Vice-roi de Tolède signalait l'existence d'un bourg fortifié à Ġār al-Milḥ sur le bord « d'un port susceptible de recevoir une grande flotte »<sup>1</sup>.

La multiplication des descriptions et des illustrations de ce lieu-dit sur les cartes des différentes puissances maritimes de l'époque révèle l'intérêt qu'a eu Ġār al-Milḥ dans les stratégies militaires de ces forces. En 1535, à titre d'exemple, les troupes de Charles-Quint débarquèrent sur les côtes de Ġār al-Milḥ avant d'attaquer la Goulette<sup>2</sup>. Piri Reis, amiral de la marine ottomane et auteur d'un atlas maritime d'un grand intérêt, lui consacre de son côté dans le "*Livre de la Navigation*", une description faisant ressortir les avantages de son mouillage et une illustration montrant sa position stratégique et les qualités d'abri que le site peut offrir à toutes les marines de guerre.

Tous les témoignages, qui datent de la période des conflits hispano-ottomans, montrent bien que Ġār al-Milḥ n'était jusqu'à la deuxième moitié du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle qu'une petite station servant à la surveillance de la côte qui s'étend entre Tunis et Bizerte. Ce rôle était assuré, comme nous le constatons sur les illustrations du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle, par un monument défensif doté d'une tour.

De ce fait, il faut revenir aux écrits des géographes arabes pour essayer de connaître quelque chose du passé de cette station. En dépit de l'absence de ce toponyme dans les textes d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī, et en suivant leur logique dans la présentation des petits sites côtiers qui jalonnaient la côte à l'est de Banzart, N. Djelloul propose l'hypothèse suivante : Ġār al-Milḥ aurait pris la place du lieu-dit "Qaṣr ribāṭ Abi-Ṣaqr" cité par le géographe andalou dès le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Il considère que « le terme arabe "qaṣr" ne désignait pas dans ce cas un simple fortin, mais plutôt un village fortifié »<sup>3</sup>.

Quoique séduisante, l'hypothèse de N. Djelloul manque de références textuelles et archéologiques. Certains personnages pieux, comme Ibn Abī-l Ġaḥd et plusieurs autres ont en effet donné leurs noms à des *ribāṭ* ; et nous en avons le témoignage à la fois archéologique et scripturaire<sup>4</sup>. N. Djelloul dans un premier temps et lui-même avec A. Saadaoui par la suite<sup>5</sup>, fondent leur hypothèse uniquement sur la mention de "Qaṣr ribāṭ Abi-Ṣaqr" fut occupé dans les *Masālik* d'al-Bakrī. Ce géographe cite successivement : « après Binzart vient Marsā Rās

---

<sup>1</sup> L. Lanfreducci et G. Bosio, 1925, p. 517-518.

<sup>2</sup> Monchicourt, 1925, p. 399.

<sup>3</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 190.

<sup>4</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 420-422.

<sup>5</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 185-237.

al-Ġabal, qui offre un hivernage sûr, puis Marsā al-Taniyya puis Ribāṭ qaṣr Abi-Ṣaqr en face duquel se trouvent les îles d'al-Kurrāṭ où [l'émir aghlabide] Ziyādat-Llāh fit assassiner ses oncles et ses frères. Ensuite [on trouve] qaṣr ribāṭ al-Ḥaġġāmīn »<sup>1</sup>.

Dans le texte d'al-Idrīsī, auteur du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s., le lieu-dit "Qaṣr Abī al-Ṣaqr" ne figure pas dans la liste des sites côtiers de la région : « de là [c'est-à-dire de qaṣr Ṣūnīn] au Cap de Jabal, deux milles. Ce lieu est également nommé al-Kanīsa ("l'église", cap Monastir). C'est là que commence le golfe au fond duquel se trouvent le lac et la ville de Tunis »<sup>2</sup>. Considérant que l'actuel Cap Sīdī °Alī Makkī correspond à *al-Kanīsa* du texte d'al-Idrīsī<sup>3</sup>, N. Djelloul et A. Saadaoui concluent que "Qaṣr ribāṭ Abi-Ṣaqr" ne serait que le Ġār al-Milḥ de l'époque hafside.

En l'absence de nouvelles données, on ne peut qu'accepter cette hypothèse d'autant plus que la localité est dotée d'une *dimna*<sup>4</sup>, comme l'attestent les toponymes de *Ḥayn al-dimna* et *al ḡbal-Dimna* qui délimitent Ġār al-Milḥ à l'est<sup>5</sup>.

L'une des questions qui s'imposent ici, et qui n'a jamais été posée jusqu'à présent par toutes les études précédentes, concerne la nouvelle conjoncture qui est apparue à la fin de l'époque hafside et qui a vu le site de Ġār al-Milḥ s'intégrer aux plans et aux projets de la cour hafside d'une part, et dans les stratégies des autres puissances méditerranéennes qui ont conquis les côtes tunisiennes (notamment les Espagnols et les Ottomans) d'autre part. Quelles seraient donc ces nouvelles données ?

Les sources textuelles sont silencieuses sur la genèse de Ġār al-Milḥ et son apparition sur la scène des événements. Toutefois, les données géographico-naturelles pourraient contribuer à expliquer l'apparition de l'agglomération et son évolution à partir de la fin de l'époque hafside.

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, 1992, II, p. 758.

<sup>2</sup> Al-Idrīsī, trad. 1999, p. 201.

<sup>3</sup> Selon al-Idrīsī : « c'est à al-Kanīsa que commence le golfe au fond duquel se trouvent le lac et la ville de Tunis. De ce cap, en suivant les contours du golfe, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Medjerda (al-Bajrada), on compte six milles ». *Nuzha*, trad., p. 201.

<sup>4</sup> *Dimna* désigne à l'origine « la terre près d'endroits habités et à laquelle s'est mêlé le fumier des bestiaux » (Dozy, *Supplément*, I, p. 462). Selon Ibn Manẓūr : « *dammanat al-māsiya al-makān : ba'arat fih wa bālat* » (*Lisān*, XIII, p. 157-158). En fait *dimna* en Ifriqiya désigne un lieu d'isolement ou de quarantaine des malades. C'est une léproserie qui se trouvait à l'extérieur d'un centre urbain et servait de (H. H. Abdelwahab, *Waraqāt*, II, p. ). Le sens du mot renvoie aussi, selon Dozy, aux vestiges et aux ruines, d'une habitation d'une forteresse ou d'une ville. « *dimna' al-dār*, selon Ibn Manẓūr, : *ataruhā* ».

<sup>5</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, *op. cit.*, p. 190.

La première explication est en rapport avec la formation de la lagune de Ġār al-Milḥ. Toutes les études géographiques récentes qui se sont intéressées aux différents développements de la ligne côtière de la Tunisie, mettent l'accent sur les transformations exceptionnelles qu'a connues la bande côtière du golfe de Tunis où se jette l'oued Medjerda.

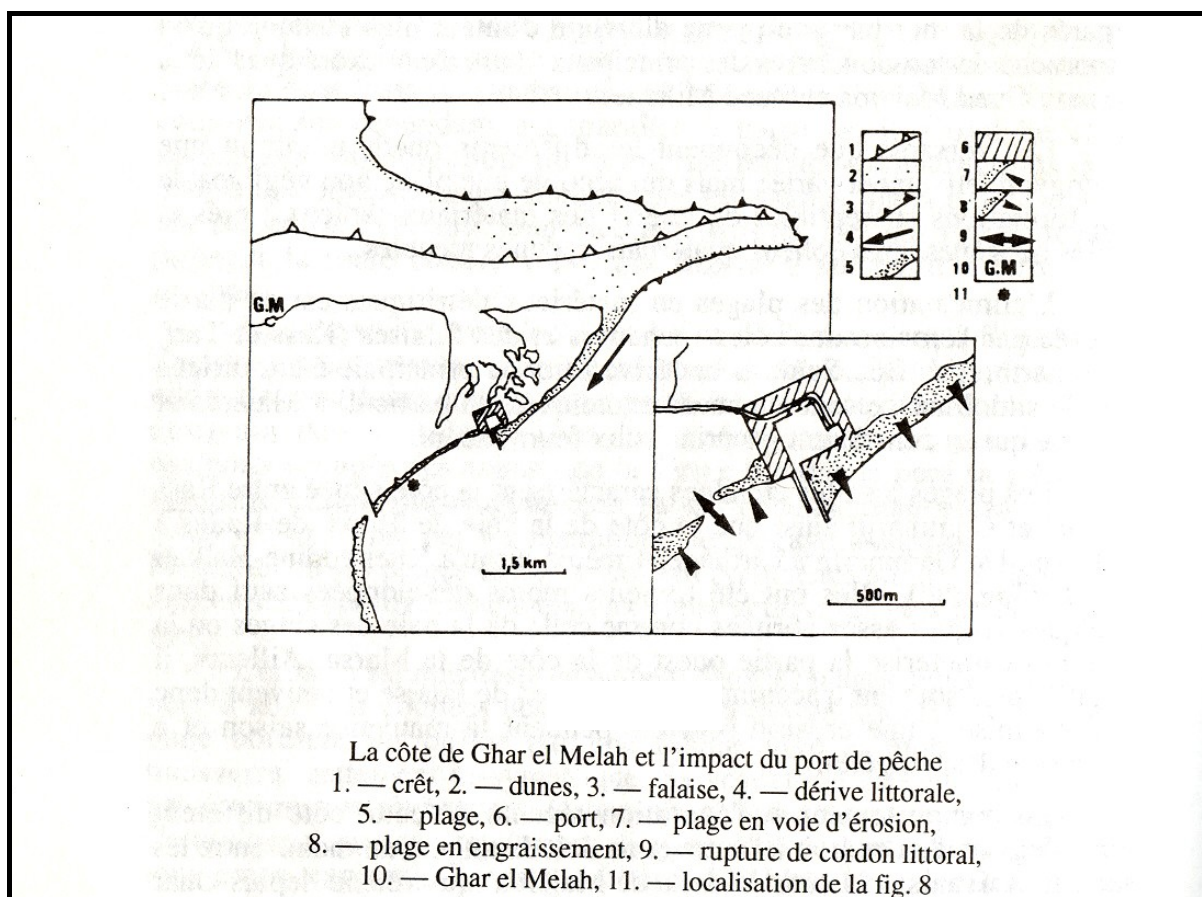


Fig. 140 : L'évolution de la lagune de Ġār al-Milḥ  
(D'après A. Oueslati, *Les côtes de la Tunisie*, p. 121 )

Aujourd'hui, il est quasiment reconnu par la majorité des géographes et archéologues que les grandes transformations de la moitié ouest du golfe de Tunis datent de la fin de l'Antiquité<sup>1</sup>. Ces transformations ont provoqué l'éloignement d'Utique de la côte et par conséquent la modification du schéma de l'occupation du sol sur cette bande côtière. C'est entre le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècles que le port d'Utique a disparu et que ses monuments ont été détruits par les alluvionnements accumulés par l'oued Medjerda. Dans le même temps, la côte de Ġār al-Milḥ, située au nord de l'embouchure de cette vallée, a été modifiée par la

<sup>1</sup> A. Oueslati distingue dans son étude sur "la géomorphologie et l'environnement des côtes de la Tunisie" entre deux secteurs dans le golfe de Tunis. C'est la moitié ouest qui s'étend depuis Rās Sīdī Ali el Mekki jusqu'à Soliman qui m'intéresse dans cette étude.

formation de cordons littoraux entre le lac de Ġār al-Milḥ et le golfe de Tunis. Vers la fin du Moyen Âge, un moment qui coïncide parfaitement avec l'apparition du toponyme sur la scène des événements, le processus de la fermeture du lac était déjà bien avancé. Un processus qui a fini par créer une lagune bien abritée, d'autant plus que les sondes mentionnées par les documents cartographiques de l'époque prouvent que le niveau d'eau pouvait assurer la navigation des grands navires. Ce n'est qu'en 1818 que le processus de sédimentation a engendré l'ensablement de la passe qui sépare la lagune de la mer et par conséquent l'abandon définitif de ce port par la marine de guerre<sup>1</sup>.

Il serait donc possible d'expliquer la genèse de Ġār al-Milḥ par ces changements naturels. On aurait commencé à s'installer à cet endroit et donc à fonder une agglomération à partir de ce moment. Toutes les conditions étaient en effet favorables : un lac de dimensions non négligeables sous forme d'un bassin qui ne communique avec la mer qu'à travers une passe étroite, et une rade capable de recevoir une flotte de guerre. Ces conditions sont devenues perceptibles vers la fin du Moyen Âge lorsqu'on commence à rencontrer le toponyme dans les sources.

La deuxième explication n'est pas en contradiction avec la première ; et elle est en rapport avec le sens du toponyme de la cité. Ġār al-Milḥ qui signifie littéralement "la grotte du sel" doit probablement son origine à une activité économique que la localité connut vers la fin de l'époque hafside. En effet, on a dans les salines qui se trouvent dans les environs de la ville un indice qui pourrait justifier cette hypothèse. Il est vrai que l'on ne dispose pas d'informations sur la production du sel à Ġār al-Milḥ, mais nul n'ignore l'importance de ce produit dans l'économie et pour la médecine au cours de la période médiévale. Le sel aurait été utilisé à Ġār al-Milḥ dans le mode de vie de pêcheurs. On l'utilisait surtout pour la conservation des poissons et de plusieurs autres produits<sup>2</sup>.

Cette hypothèse est d'autant plus envisageable que le site offrait vers la fin de l'époque médiévale, comme nous l'avons montré plus haut, un abri naturel pour le cabotage des grands navires qui venait s'ajouter à un autre avantage, à savoir la facilité de

---

<sup>1</sup> Sur cette lagune et les transformations dues à l'ensablement on peut se référer à la description de Peyssonnel. Il disait en 1724 : « la rade est un grand bassin ; elle a environ une lieue de long sur une demi-lieue de large ; l'entrée en est étroite et le devient tous les jours davantage parce que la rivière de Bagradas, qui se décharge directement à son entrée, charrie beaucoup de sable et la comble peu à peu. Il est à craindre que dans quelques temps elle se ferme entièrement. Je suis convaincu, par des observations, que depuis dix ans le fond avait diminué de plus de dix pieds ; de sorte que les vaisseaux de guerre touchent presque tous, en entrant, aux endroits où ils passaient autrefois fort à l'aise », p. 188.

<sup>2</sup> Le sel est appelé par Ibn Qayyim al-ğawziyya « le roi des épices ». Voir à ce propos l'article "milḥ", *EF*<sup>2</sup>, VII, p. 57-60.

ravitaillement en eau. Un *marsā* naturel, un site bien abrité naturellement et une nappe phréatique riche constituent autant de conditions favorables à l'occupation humaine à Ġār al-Milḥ. Vers la fin du 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle on aurait donné à cet endroit un nom qui correspond à la nature de son activité. On est alors descendu de la montagne, où se trouvait le *Qaṣr-ribāt Abī-Ṣaqr*, et on a commencé à occuper la bande côtière qui est enserrée entre la montagne et la mer. Cette occupation semble avoir été modeste tout au long du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle, une modestie qu'expliquent les conflits hispano-ottomans. Ce n'est qu'en 1638 que le puissant dey et *qābudān* Uṣṭā Mūrād, après la régression des attaques chrétiennes, décida de créer à cet endroit un port pour les vaisseaux ronds en accordant plusieurs avantages à tous ceux qui décidaient de s'y fixer<sup>1</sup>.

### V- Toponymie :

Le toponyme de Ġār al-Milḥ est apparu vers la fin de l'époque médiévale. Dans la documentation cartographique, on commence à le rencontrer à partir de la première moitié du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle. Sur l'une des feuilles d'un Atlas anonyme, le nom de la ville figure un peu déformé : "Gamel". Ce même nom est attesté aussi sur la carte de Giroladis qui date de 1426<sup>2</sup>. La première mention textuelle date de la deuxième moitié du 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle.

Le nom arabe, signifiant "la grotte du sel" tire son origine selon toute probabilité, des salines qui se trouvent à l'est de la ville. En revanche, *Porto Farina* est le nom donné par les voyageurs occidentaux à ce site. On le trouve dans les récits dès la première moitié du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 177.

<sup>2</sup> Cf., Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, Tunis, 1996, p. 98.

<sup>3</sup> B. Ruffino, *Sopra la desolazione della Goletta e forte di Tunisi*, relation traduite par P. Sebag, Tunis, 1971, p. 171.



Fig. 141 : Ġār al-Milḥ : ville enserrée entre le mont *al-Nāzūr* et le lac



Fig. 142 : La rade de Ġār al-Milḥ au XVIII<sup>e</sup> siècle  
(source B.N.F., *Ge cc 1303*)



## Inventaire

### A- Ġār al-Milḥ :

#### Fort de Bāb Tūnis

#### برج باب تونس

##### Situation :

Le fort constitue, comme son nom l'indique, la limite de la ville du côté de Tunis. Il domine à aussi bien l'accès terrestre qui relie Ġār al-Milḥ aux autres localités de la région que le lac de la ville.

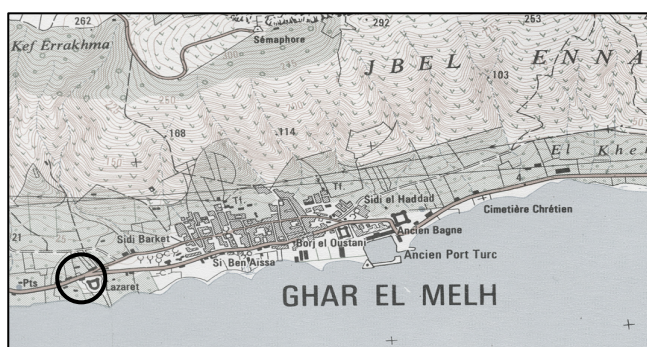


Fig. 143 : Plan de situation du fort  
(carte au 1/100 000<sup>e</sup>)

##### Description :

La morphologie de ce fort lui donne son originalité. En effet, le fort est composé de deux parties interdépendantes. La première unité dessine un rectangle orienté est-ouest. Celui-ci mesure 46 m sur 23 m, et est accolé à un autre bâtiment de forme semi elliptique, de 46m (la base) sur 21m (le profondeur). Aucune séparation n'existe entre les deux parties. Toutes les deux constituent une seule unité.

A l'extérieur, le *burġ* est flanqué, aux angles nord-est et nord-ouest, par deux bastions octogonaux surmontés de deux coupoles. Ces deux bastions semblent avoir été aménagés pour contrôler l'entrée de Ġār al-Milḥ du côté de Tunis.

La **partie semi elliptique** est orientée vers la rade. Cette orientation offre aux gardiens un champ visuel assez large pour assurer la surveillance de toute la lagune<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 190.

A l'extérieur toujours, on note la présence d'un fossé, de 15 m de large, qui circonscrit le fort de tous les côtés. Ce fossé fut un véritable élément de défense qui s'ajoutait aux courtines et aux bastions qui flanquent l'enceinte du fortin. Aujourd'hui les vestiges d'une ancienne contrescarpe en maçonnerie témoignent encore de l'existence du mur extérieur du fossé. Ce mur est construit en pierre de taille.

**Les courtines** présentent des spécificités d'un côté à l'autre. Celle du nord, aujourd'hui profondément remaniée<sup>1</sup>, dessine une muraille en maçonnerie de moellons haute de 8m et épaisse de 1,5 m. Au pied de ce mur se trouve un solin en moellons protégeant les courtines des eaux qui s'écoulaient jadis dans le fossé. Les courtines est et ouest sont plus épaisses que la précédente (environ 3 m). Elles sont construites en terre pilonnée, revêtue en maçonnerie de moellons<sup>2</sup>. En ce qui concerne le mur de la demi-lune, il est haut de 7 m et épais de 1,5 m, comme l'attestent les mesures prises au niveau des meurtrières<sup>3</sup>.

Quant aux deux bastions, ils forment des saillants d'angle de forme octogonale et sont symétriques. Chacun mesure 37 m de périmètre. En ce qui concerne leur hauteur, ils présentent les mêmes mesures que les courtines, tandis qu'au niveau des matériaux de construction, ils sont bâtis entièrement en terre pilonnée et sont couverts de deux coupôles hémisphériques.



Fig. 144 : La façade principale du fort et le bastion d'angle nord-est

---

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 221.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>3</sup> D'après les travaux de N. Djelloul, ce mur est épais de 7,50 m. Cette dimension prend en considération les voûtains qui s'ouvrent à l'intérieur du fort.

Le fort est doté d'une seule **porte d'entrée** percée dans le côté est, dont l'accès est aménagé dans un saillant rectangulaire. Elle présente deux arcs en plein cintre, construits en pierre de taille. Entre les deux arcs une plaque rectangulaire en marbre (0,90 m x 0,55 m) porte une inscription en langue turque (ottomane) commémorant la construction de ce fort. Selon le texte, composé de quatre lignes, le fort fut l'œuvre du Ḥāğğ Muştafâ Lâz en 1070 de l'Hégire / 1659 J.C.. Entre le petit arc et la dalle de marbre se dresse une bandelette de 7cm d'épaisseur. Outre son rôle décoratif, cette frise marque le niveau de toiture du vestibule qui donne accès à la cour du fort. Au dessus du grand arc s'ouvre une baie de la chambre de tir qui surmonte la porte d'entrée.

L'accès à l'intérieur du monument se fait par **un vestibule** de forme carrée de 4 m de côté, débouchant directement sur la cour. Ce passage, couvert en voûtes d'arêtes, est bordé à droite de banquettes et communique avec la cour par une porte qui s'ouvre en arc en plein cintre semblable à celui de l'entrée principale du fort. A l'est de cette entrée, s'ouvre aujourd'hui une pièce rectangulaire (4,10 m x 4,70 m) qui semble avoir été rattachée à l'entrée lors des restaurations.

**La cour** « épouse la forme du fort »<sup>1</sup>. Sur les façades nord, est et ouest on trouve **des casemates** servant de dépôt d'armes et de pièces pour l'hébergement des troupes.

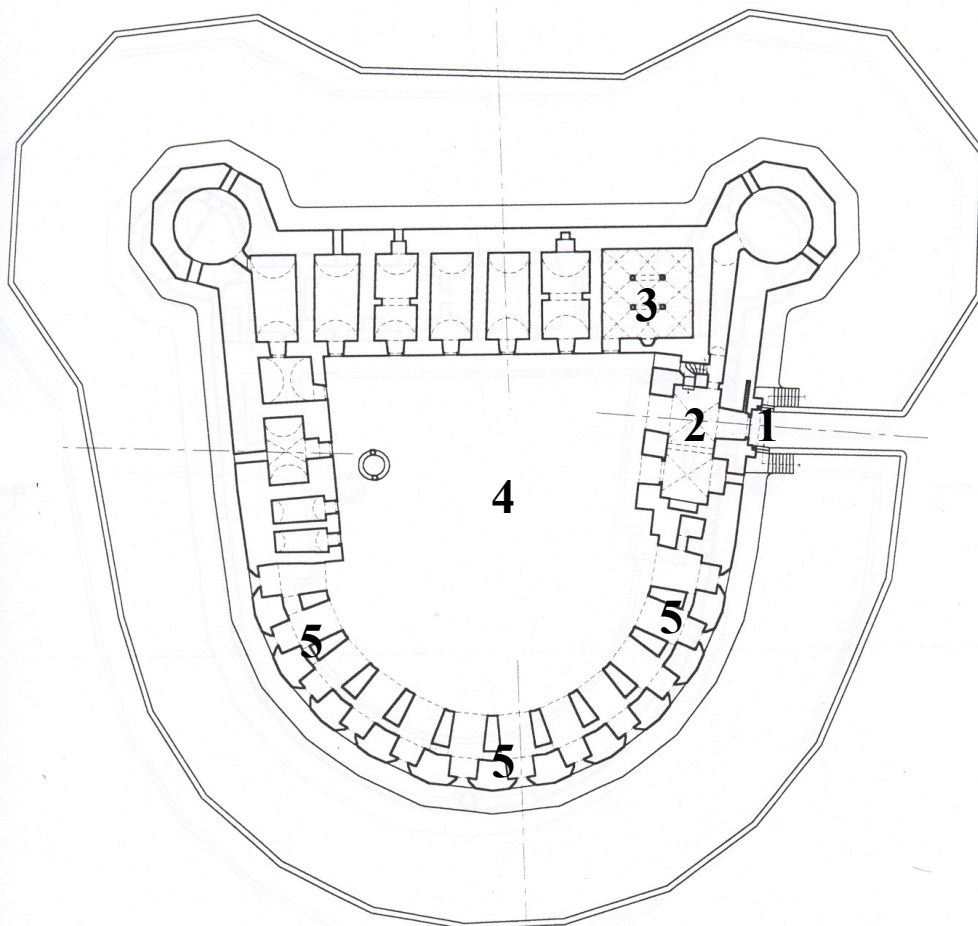


Fig. 145 : Un puits dans la cour du fort

---

<sup>1</sup> Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 221.

# RELEVÉ DE L'ÉTAT EXISTANT



Plan du Rez de chaussée

ECH: 1/500

0 2 4 6 8 10 m

Fig. 146 : Plan actuel du Rez-de-chaussée (d'après un croquis de E. Ouerdi, 1993)  
1- L'entrée du fort / 2- Vestibule / 3- Oratoire / 4- Cour / 5- Casemates



En entrant dans la cour, on rencontre une salle dotée d'un *miḥrāb*. C'est l'**oratoire** du fort. Il est constitué d'une pièce carrée de 7,80 m de côté, composée de trois nefs et trois travées. On accède à cette salle à travers une porte construite en blocs de pierre taillée, épais de 15 cm. La salle de prière est couverte de quatre voûtes d'arêtes, appareillées en briques cuites et supportées par de grandes colonnes aux chapiteaux de type dit hafside. Le *miḥrāb* se dresse au milieu de la nef centrale. Il est inscrit dans un encadrement rectangulaire (2,07 m x 2,70 m) surmonté d'un *claustrum*. L'arc en plein cintre, légèrement outrepassé, est supporté par deux petites colonnettes en marbre jaune couronnées par deux chapiteaux ottomans.



Fig. 147 : Le *miḥrāb* de l'oratoire



Fig. 148 : L'oratoire – détail des colonnes et de la toiture

Sur la façade sud, s'ouvrent une douzaine de cellules qui ont quasiment les mêmes formes et dimensions. Ce sont en effet douze abris de 6,50 m de profondeur environ ayant de grandes ouvertures sur la cour. En les observant du côté opposé de la cour, on a l'impression qu'il s'agit d'une galerie qui épouse la forme d'une demi-lune, mais en s'approchant, on se rend compte que chaque pièce est séparée de ses voisines par un mur de 0,50 m d'épaisseur. Les ouvertures sont en forme d'arcs surbaissés et légèrement brisés. « A chaque voûtain correspond une meurtrière pour un canon, aménagée à peu de distance du sol, afin de pouvoir placer des batteries à fleur d'eau. Elles ont toutes 1,20 m de large à

la base et 1m de haut »<sup>1</sup>. Au dessus de ces pièces est aménagé un chemin de ronde de 5 m de large, flanqué d'un parapet de 1,50 m de haut.

L'unité rectangulaire est dotée d'un **étage**. On y accède par un escalier aménagé dans un couloir placé/situé entre le vestibule d'entrée et la salle de prière. Une fois l'escalier franchi, on aboutit à la terrasse où on dénombre sept cellules communicantes et une huitième pièce habitée aujourd'hui par le gardien du fort. Ces pièces se dressent sur la façade sud-ouest. Elles sont séparées par des arcs en plein cintre construits en pierre dure.

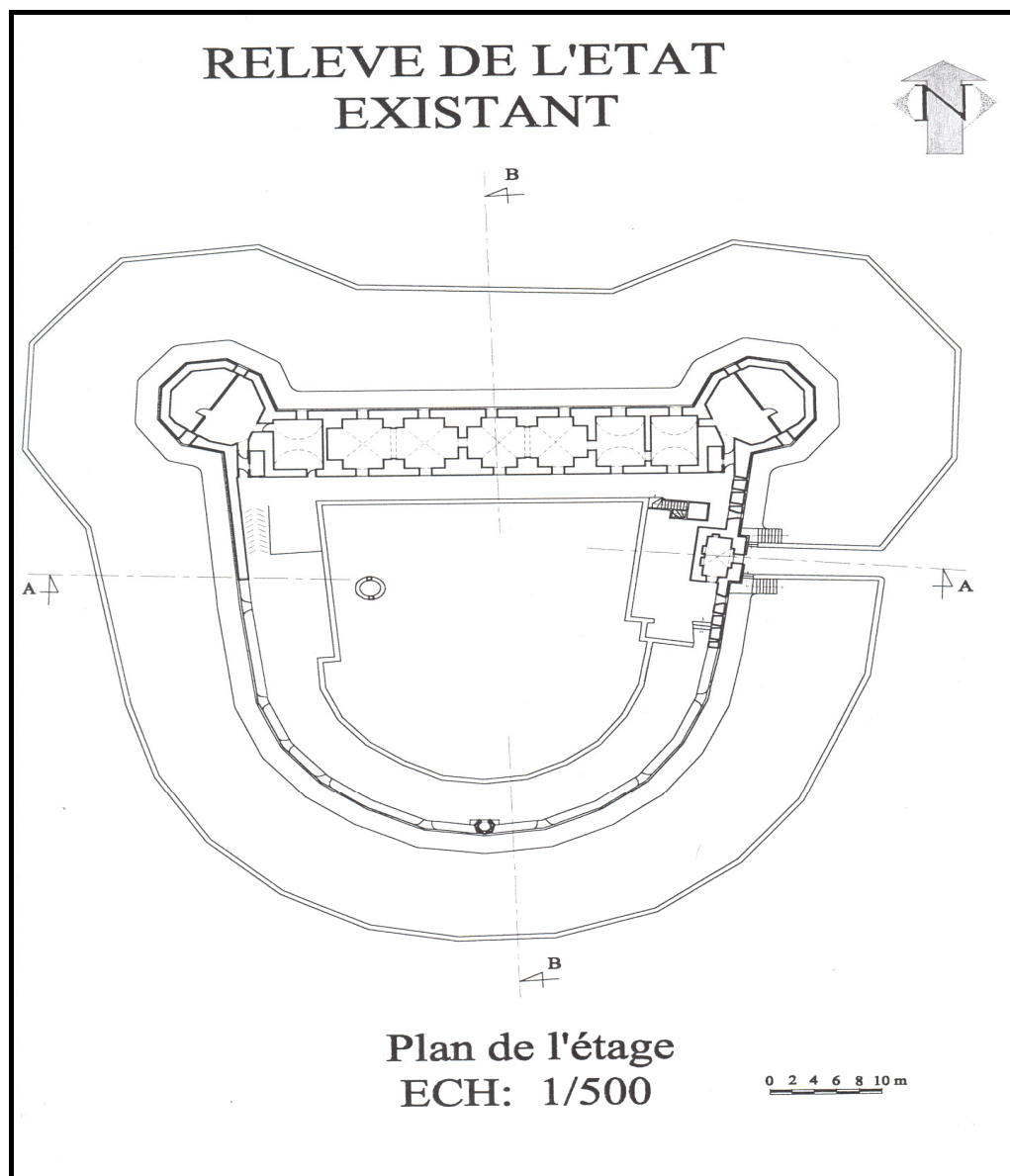


Fig. 149 : Plan actuel de l'étage du fort "Bāb Tūnis"  
(d'après E. Ouerdi, 1993)



**L'inscription :**

**Datation :** 1070h/1659

**Localisation actuelle :** l'inscription est située au-dessus de la porte d'entrée du fort.

**Support :** plaque de marbre blanc de forme rectangulaire (0,90 m x 0,55 m) scellée verticalement.

**Texte :** Nombre de lignes : 4

Nature du texte : texte de construction

Texte en osmanli

**Type d'écriture :** Nashī / cursive

**Type d'exécution :** en creux

**Décor :** l'état actuel de l'inscription ne présente aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique

**Publications antérieures :** A. Saadaoui et N. Djelloul , *Africa*, 1997, p. 231.

**Le texte intégral<sup>1</sup> :**

- 1- الهي رحمت ايله قولكه دار الرحماندة
- 2- غازي سلطان محمد لايم دورنده
- 3- تاريخ بيك يتمتش سنة سندة
- 4- حاجي مصطفى و ليله يا بدري زماندة

- 1- Dieu tout puissant ayez pitié de votre serviteur, au jour du jugement dernier
- 2- [Réalisé] sous le règne du sultan Muhammad le victorieux.
- 3- En l'an mille soixante-dix (1070)
- 4- [Le fort] a été construit avec l'argent de Hāğğī Muṣṭafā

---

<sup>1</sup> La traduction de A. Saadaoui et N. Djelloul

### Commentaire :

Le fort défendait la ville de Ġār al-Milḥ du côté de la mer et de la terre. Comme son nom l'indique, il délimite le tissu urbain du côté de la voie qui dessert vers Tunis. Le monument est connu aussi sous le nom de "*burġ Lazaret*", signifiant le fortin de la léproserie.

Le fort de *bāb Tūnis* est édifié en 1070/1660 ; l'inscription du tympan de la porte d'entrée indique que le fort fut construit sur l'ordre et avec l'argent du dey Muṣṭafā Lāz (1063-1075/1653-1665)<sup>1</sup>, à l'époque du mouradite Ḥammūda Pacha (1631-1666) suite à l'expédition anglaise de 1655<sup>2</sup>.

Sur le plan technique, cette fortification se singularise par sa façade en demi-lune qui lui permet la surveillance de toute la ville aussi bien du côté du lac que des deux côtés de la terre. Edifier une façade semi elliptique, exposée à la mer, est une technique architecturale qui n'a été introduite, à la lumière des recherches récentes<sup>3</sup>, qu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle est donc un indice de datation de première importance<sup>4</sup>.

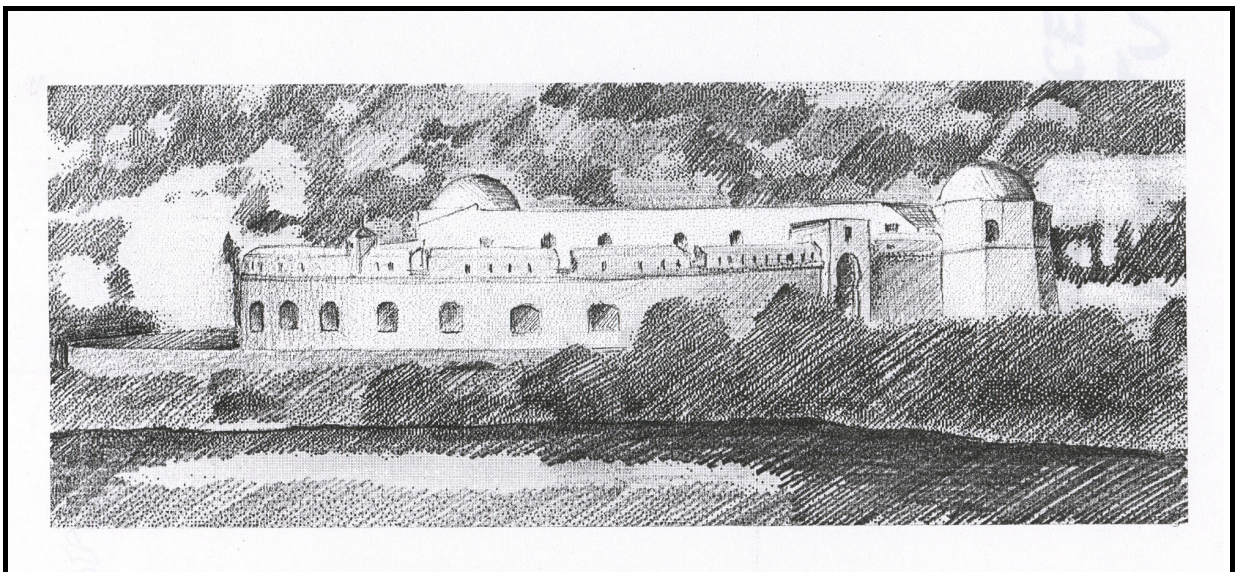


Fig. 150 : Croquis du fort de *bāb Tūnis*

<sup>1</sup> H. Hūġa, *Dayl*, p. 93-94.

<sup>2</sup> Al-Sarrāġ, *al-Ḥulal*, II, 414.

<sup>3</sup> Voir à ce propos la conclusion de N. Djelloul, 1995, I, p. 342-348.

<sup>4</sup> C'est grâce à cette donnée que F. Mahfoudh a pu mettre fin aux controverses à propos de la datation de *Burġ al-Ḥṣār* des îles de kerkenna.

## *Al-burġ al-Wuṣṭānī* / Le fort du milieu

### البرج الوسطاني

#### Situation :

Le fort du milieu se situe à l'entrée du port de Ġār al-Milḥ du côté de l'Ouest. C'est l'un des ouvrages défensifs les plus remarquables de cette ville. Il forme, avec le fort de Sīdī ʿAlī al-Makkī (*al-burġ al-Lūṭānī*), l'un des deux grands bastions de ceinture pour le port et l'arsenal.

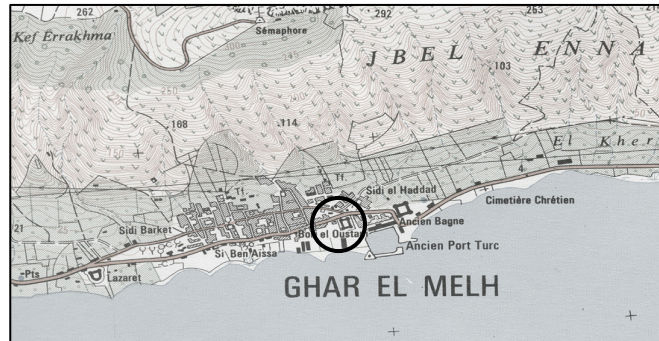


Fig. 151 : Plan de situation du fort  
(carte au 1/100 000°)

#### Description :

Le fort affecte la forme d'un rectangle régulier de 44 m sur 30 m, orienté nord-sud. Il est flanqué de quatre bastions octogonaux dont un à chaque angle. Il est percé sur la face nord d'une seule porte qui le mettait en relation avec la ville. Cette porte est aménagée au milieu de la courtine.

A l'extérieur, le fort est entouré d'un fossé sur ses côtés nord, est et ouest, tandis que du côté sud -la façade qui regarde la lagune- s'élèvent les restes d'une clôture en terre. La profondeur du fossé atteint 3 m alors que sa largeur est variable d'une façade à une autre.

L'accès au fort se fait à l'aide d'une plate-forme qui remblaye le fossé et relie la porte au chemin qui passe devant le monument. Cette plate-forme mesure 2,5 m de large. Cet unique accès est aménagé au milieu de la courtine nord.

La hauteur **des courtines** varie entre 9,5 m et 10 m, y compris le parapet. Une frise semi cylindrique, saillante de 20 cm sur toutes les façades du fort, marque le niveau de la toiture et le commencement du parapet. Ce saillant sépare aussi deux techniques de construction : la partie inférieure est construite en pierres de taille de 1,50 m d'épaisseur, tandis que celle qui surmonte le larmier semble avoir été construite en pierres de taille, mais de moindre épaisseur que la première.

Quant aux **bastions d'angles**, qui dessinent des octogones de 37 m de périmètre, ils présentent les mêmes techniques et matériaux de constructions que les courtines. Ils sont tous vides et massifs à la base. Leurs plateformes supérieures « surmontées de petites échauguettes à toit conique, sont également défendues par un parapet percé d'embrasures à canon rectangulaires, béantes vers l'intérieur, afin de permettre la rotation des canons »<sup>1</sup>.



Fig. 152 : La façade principale du fort



Fig. 153 : L'unique porte d'entrée du fort

**L'unique porte** du fort est assez monumentale. Elle s'encadre dans un double saillant rectangulaire en grès coquiller. Elle est surmontée d'un tympan aveugle au milieu duquel se trouve une inscription. Ce tympan est inscrit dans un arc en plein cintre reposant sur des colonnes à chapiteaux de type hafside. Les deux murs latéraux qui défendent cette porte sont construits en pierres de taille disposées en appareil simple et plein sur joint. Le parapet, 1,90 m de haut, est crénelé au dessus de la porte d'entrée et sur la façade orientale. Les créneaux sur la façade principale sont en dent de scie, tandis que ceux de la courtine orientale sont en forme d'arcatures.

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 186.



### **L'inscription :**

L'inscription est en mauvais état de conservation. Elle est placée au dessus de la porte d'entrée. C'est une plaque en marbre de forme rectangulaire (49m x 75m) scellée verticalement et inscrite dans un cadre en *kaḍḍāl* de couleur noire. Le texte, probablement un poème de cinq lignes, est encore inédit. Il est illisible sauf la dernière ligne qui évoque la date de fondation.



Fig. 154 : l'inscription du fort central

### **Commentaire :**

La superficie du “fort du milieu” est d'environ 1500m<sup>2</sup>. Il vient au deuxième rang après le fort de bāb Tūnis. C'est un ouvrage daté par l'inscription qui surmonte la porte d'entrée du fort. Sa construction fut commencée en 1638 par Uṣṭā Mūsā al-Andalusī, un maître-maçon d'origine andalouse qui a dirigé plusieurs travaux à Alger avant que le dey ʿUṣmān ne le fasse venir pour lui confier la construction des fortifications de Ġār al-Milḥ.

Le nom donné au fort est autochtone : le mot “al-Wuṣṭānī” signifie le fort central. C'est un nom donné par rapport aux forts de bāb Tūnis (à l'entrée de la ville) et d'al-Lūṭānī qui délimitent Ġār al-Milḥ respectivement à l'ouest et à l'est.

Ce fort a été évoqué par plusieurs voyageurs européens. J. Coppin le signale comme entièrement achevé en 1686<sup>1</sup>. C'est un monument qui est aussi représenté dans la documentation cartographique et iconographique de la période moderne<sup>2</sup>.

Les aspects architecturaux que présente al-burġ al-Wuṣṭānī renvoient à la fortification tunisienne ottmano-morisque de l'époque. La technique des fossés qui entourent les fortins est attestée dans les forts de Bāb Tūnis (Ġār al-Milḥ) et Ġāzī Muṣṭafā (à Djerba) de la même époque. Ces fossés étaient remplis d'eau, une technique pour

<sup>1</sup> J. Coppin, 1686, p. 132 ; Djelloul, *op. cit.*, p. 185.

<sup>2</sup> Voir *supra* dans le commentaire général de Ġār al-Milḥ les illustrations de l'époque.

fortifier les accès de ces ouvrages, qui semble avoir remplacé les entrées en chicane, très répandues pendant le Moyen Age.

Le flanquement des forts par des bastions de forme octogonale fut aussi une technique propre à la fortification du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette forme a remplacé le flanquement droit qui caractérisait les ouvrages fortifiés du bas Moyen Age. Cette nouvelle forme fut introduite pour répondre au défi des armes à feu.

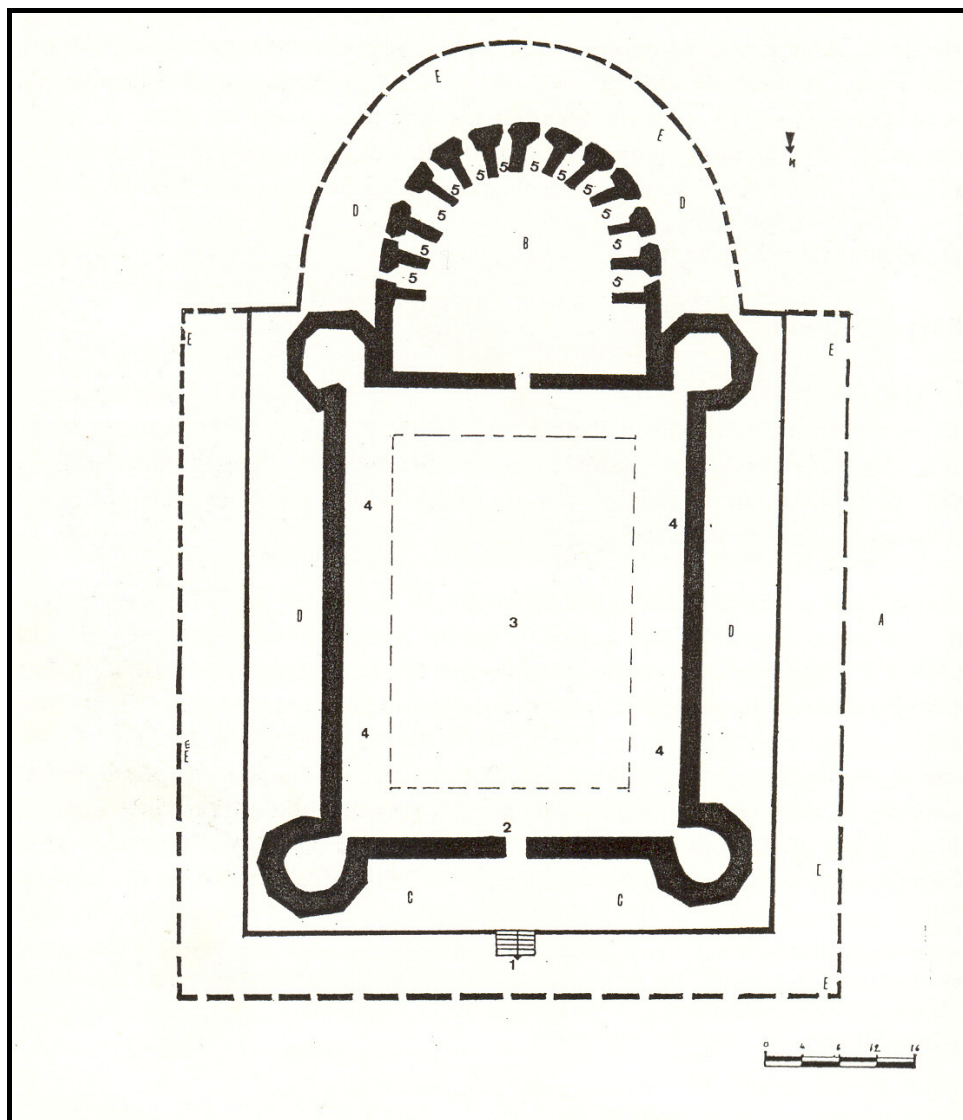


Fig. 155 : Plan du fort – essai de restitution  
D'après N. Djelloul, 1995, II.



## Fort *al-Lūṭānī* / Fort *Sīdī ʿAlī al-Makkī* برج سيدي علي المكي - البرج اللوطاني

### Situation :

Ce fort est nommé aussi burġ Sīdī ʿAlī al-Makkī. Il délimite Ġār al-Milḥ à l'est. Il s'élève où commence le sentier côtier amenant à la pointe dite Rās al-Ṭarf, au milieu duquel s'élève la zaouia de S. A. Mekki qui donne son nom aussi à tout le cap. Le monument est implanté au sein d'un site stratégique –militairement et économiquement- : le port.

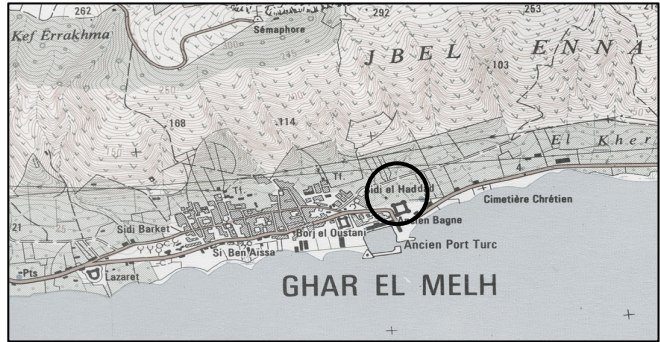


Fig. 156 : Plan de situation du fort  
(carte au 1/100 000°)

### Description :

Le monument (le fort et le fossé qui l'entoure) a une forme rectangulaire régulière (environ 50 m x 59 m). Il flanque le port et l'arsenal du côté nord-est, et constitue pour toute la ville la limite orientale du tissu urbain. Le fort, tel qu'il apparaît dans les documents dont on dispose, a subi plusieurs remaniements. Il fut utilisé comme prison à l'époque coloniale. Les documents relatifs à cette époque montrent que les cellules de l'étage ont été ajoutées par l'armée française.

Le fort communique avec l'extérieur à l'aide d'une porte unique située sur le côté ouest. Il est entouré, comme l'indique N. Djelloul, par **un fossé** qui enveloppait le monument sur ses quatre côtés. Aujourd'hui, le fossé de la façade principale est entièrement remblayé. On accède, en effet, à l'intérieur à l'aide d'un *masṭaba* qui relie la chaussée à la porte principale. Auparavant, un pont-levis permettait de franchir ce fossé et d'aboutir à la porte d'entrée. Les fossés des trois autres côtés sont moins larges (5,50 m) et actuellement profonds de 2 m<sup>1</sup>.

**La porte** présente un arc outrepassé légèrement brisé inscrit dans un encadrement rectangulaire. Ses claveaux, en pierres taillées de couleur jaune, tombent sur deux colonnettes à chapiteaux hispano-maghrébins. Une moulure sépare cet arc du tympan qui comprend l'inscription de construction du fort. Tous ces éléments sont circonscrits par un

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, I, p. 189.

arc en plein cintre assez monumental et reposant sur deux colonnes à chapiteaux turcs. La façade saillante du porche est construite en pierres de taille, relativement massives, disposées en appareil simple plein sur joint. Une deuxième moulure, semblable à la première, couronne le porche et le sépare d'un petit parapet, en moellons, destiné à renforcer la défense de l'unique entrée du fort.



Fig. 157 : La façade principale et la courtine Sud du fort dit « al-Lūṭānī »  
Cliché pris du côté du port

La hauteur moyenne de toutes **les courtines** ne dépasse pas sept mètres (en tenant compte des parapets). Une moulure semi cylindrique marque de l'extérieur le commencement du parapet. De toutes les courtines, celle du sud, du côté de la mer, se singularise par son épaisseur. Elle est ainsi, parce qu'elle est constituée par un double mur : celui de l'extérieur (3,50 m) adossé au mur des cellules qui sont aménagées sur cette aile.

Quatre **bastions** de forme octogonale flanquent les angles du fort. Ceux du sud-est et du sud-ouest sont tournés vers la mer. Comme pour les courtines, l'épaisseur de leurs murs est plus importante que les saillants de la façade nord : ils sont épais de 4 m. Une moulure semi cylindrique marque, de l'extérieur, le commencement des parapets où s'ouvrent des embrasures à canons. Les deux autres bastions présentent les mêmes mesures et caractéristiques architecturales que les deux premiers (37 m de périmètre), mais ils sont moins épais (entre 2 m et 2,50 m).

L'unique porte d'entrée donne sur un couloir de 3,5 m de long. C'est un **vestibule** oblong. En le dépassant on accède à un deuxième espace de forme rectangulaire (10 m x 5,50 m) couvert par trois voûtes d'arêtes reposant sur quatre colonnes couronnées par des chapiteaux de type turc. La toiture est parfaitement décorée. Elle est faite en briques pleines disposées soigneusement d'une manière décorative originale.

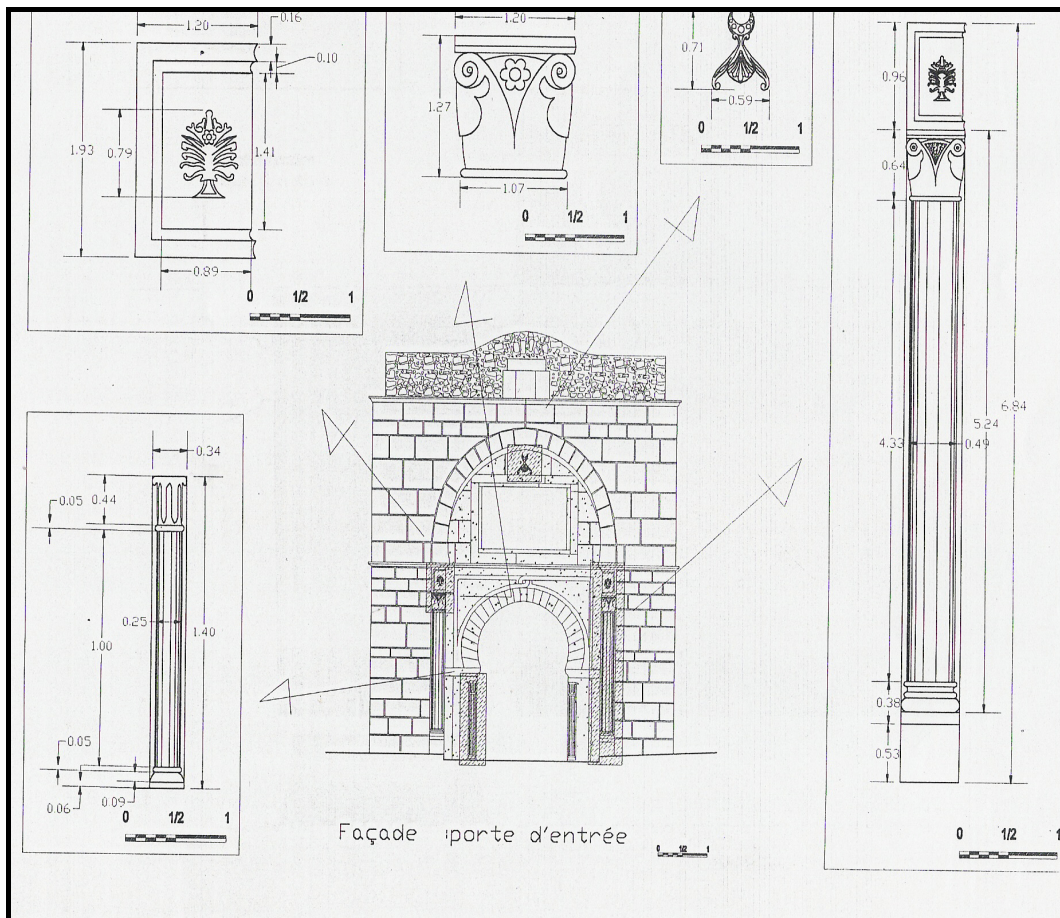


Fig. 158 : Relevé de la porte d'entrée du fort  
(D'après E. Ouerdi, 1993.)

L'accès à **la cour** ne se fait pas directement. Il faut, en effet, dévier un peu à droite pour entrer, à travers un arc en plein cintre, à l'espace central du fort. Cette légère déviation donne au monument un accès en chicane légèrement coudé. La cour centrale est de forme rectangulaire (32 m x 26 m). Elle est occupée vers le milieu par une citerne et bordée, sur les quatre faces, de pièces et de casemates. **L'aile nord** « comporte cinq



cellules rectangulaires de 9m x 4m, et une sixième de plus grande largeur, communiquant avec le bastion nord-ouest. Elles sont toutes couvertes de voûtes en berceau, percées de lucarnes d'éclairage »<sup>1</sup>.



Fig. 159 : L'aile Sud de la cour du fort oriental

**L'aile** est composée de deux grandes cellules rectangulaires, de 7,50 m x 4,50 m, précédées par une petite chambre et accostées, au sud, par deux casemates de forme rectangulaire. Dans **l'aile méridionale**, les parois sud des casemates ne sont pas adossées à la courtine ; elles en sont séparées par un couloir, large d'un mètre, longeant tout le mur d'enceinte. Seule la septième casemate qui se trouve à l'angle sud-ouest communique avec ce couloir. Toutes ces pièces casematées, de plan rectangulaire (elles ont 12,50 m de long, 4m de large au Nord seulement 3,50 m au Sud), sont séparées l'une de l'autre par un mur de 1,60m d'épaisseur, qui se rétrécit davantage au milieu, jusqu'à n'avoir que 0,50 m. Elles sont toutes couvertes de voûtes en berceau, appareillées en briques. À chaque casemate correspond un voûtain de 3,50 m de large à la bouche, mais de 2,50 m au fond, aménagé dans le mur même de la courtine, à peu de distance du sol et évasé vers l'extérieur. À chaque voûtain correspond extérieurement une meurtrière, auparavant armée d'un canon de gros calibre. Elles sont au nombre de huit.

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, 1995, p. 188.

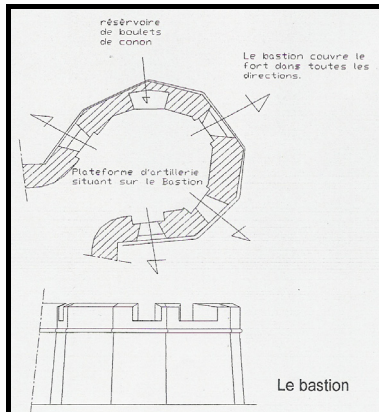


Fig. 160 : Relevé d'un bastion d'angle dans le fort oriental

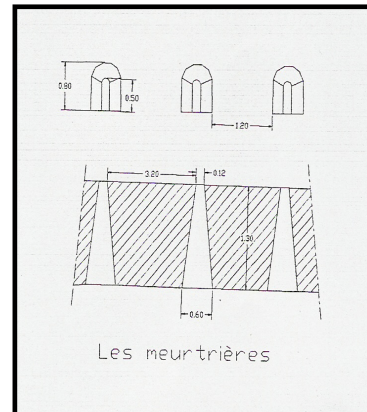


Fig. 161 : Les meurtrières des courtines du fort oriental

L'**oratoire** est une pièce quadrangulaire aménagée dans l'angle nord-est de la cour<sup>1</sup>. Sa forme est presque carrée (9,30m x 8m). Elle est divisée en trois nefs et trois travées. Le mihrāb est percé au milieu du mur sud. La salle est couverte en voûtes d'arêtes construites en briques pleines et supportées par quatre piliers.



Fig. 162 : L'entrée de la salle de prière ouvrant sur la cour

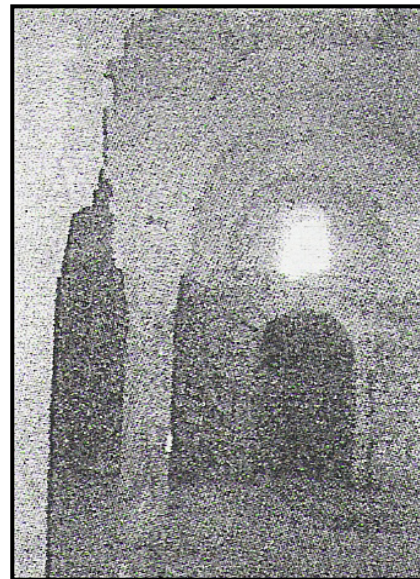


Fig. 163 : L'intérieur de la salle de prière. On voit au fond le *mihrāb*

<sup>1</sup> Et non nord-ouest comme l'a indiqué N. Djelloul.

On accède à la terrasse par **un escalier** aménagé à l'angle nord-ouest de la cour centrale. Ils sont construits en pierres de taille et comptent 23 marches.

La hauteur moyenne des parapets est de 1 m. Celui du sud est percé de sept embrasures à canon ouvertes vers l'extérieur, tandis que sur les autres parapets les ouvertures donnent sur l'intérieur. Elles sont destinées aux arquebusiers. Les pièces qui se dressent à l'étage datent de l'époque coloniale.

### **L'inscription :**

**Datation :** 1070h/1659

**Localisation actuelle :** l'inscription est scellée au dessus de la porte d'entrée.

**Support :** dalle de marbre blanc de forme rectangulaire (1,20 m x 0,70 m) scellée verticalement.

**Texte :** Nombre de lignes : 5

Nature du texte : Un poème de construction

Texte en osmanli

**Type d'écriture :** Nashī / cursive

**Type d'exécution :** en creux

**Décor :** dans l'état actuel de l'inscription, on ne relève aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique

**Texte intégral :**

|   |   |
|---|---|
| سيقان اهل اسلامي حيرار حصت اولدي          | 1- بحمد الله زهى قلعة سنية ببنا اولدي         |
| خان محمد رماننده يکندن عمارت اولدي        | 2- كي لييمان غار الملح رجالي ميز لكاه ايكز    |
| ميسر قلدي اتما مين فيض حفر وسعن اولدي     | 3- سر عسكر حاجي مصطفى سيعر ايدوب في سبيل الله |
| كه اطرفه اثنيها بون لو كفارة يدهايب اولدي | 4- زين ايدن وبنتها طوبا لن حاجي سمنه نظرا     |
| مناسب كلدي بنا بني قلعية همات اولدي       | 5- عجب حصن حصين اولدي ينالدي اشبوكان تاريخ    |

- 1- Grâce à Dieu ce fortin illustre a été construit pour constituer avec le précédent fort, deux sabres qui veillent sur les musulmans
- 2- Le port de Ghar-el-Melh est ainsi un havre de paix, alors que règne extérieurement l'insécurité.



Le fort a été reconstruit à l'époque de Khân Muhammad

- 3- Le chef en l'année. Hājī Muṣṭafā Dey l'a construit pour la caisse de Dieu il facilita son achèvement avec générosité
- 4- Pourvu de canons, il est accueillant pour les amis et redoutable pour les infidèles
- 5- Admirable fort retranché, voilà sa date exacte.

« Dieu aide moi pour que ce poème soit digne de ce fort »



Fig. 164 : L'inscription de fondation du fort al-Lūṭānī

### Commentaire :

C'est un monument daté par l'inscription qui surmonte la porte d'entrée. Sa fondation fut achevée sous le dey mouradite Ḥāğğ Muṣṭafā Lāz qui a régné entre 1653 (1063h) et 1665 (1075h). N. Djelloul a attribué a tort la fondation de ce fort au mouradite Ḥammūda Pacha. Le poème évoque le climat d'insécurité qui a précédé l'édification du fort (ligne 4). L'inscription fait peut être allusion à l'attaque de la marine anglaise en 1653. Cette datation est confirmée par des informations textuelles : H. Ḥūğā (mort en 1145/1732), l'auteur des *Baṣā'ir ahl al-īmān*, parle de la décision prise par ce dey de renforcer la fortification de la ville de Ġār al-Milḥ<sup>1</sup>. Il ordonna, en plus de la construction du fort al-Lūṭānī, l'édification de l'enceinte du port et du bassin de captage de l'eau. L'inscription parle indirectement du fort du milieu qui flanque le port du côté opposé : « grâce à Dieu ce

<sup>1</sup> H. Ḥūğā, *al-dayl*, p. 94-95.

fortin illustre a été construit pour constituer avec le précédent fort, deux sabres qui veillent sur les musulmans » (ligne 1). Le Khān Muḥammad, cité dans le texte de fondation, devait être le gouverneur ottoman de la ville.

Deux noms sont donnés à ce fort. *Al-burġ al-Lūṭānī*, nom dialectal, signifie littéralement le fort d'en bas. Ce nom suppose un *burġ fūqānī* qui délimite la ville du côté opposé. Celui-ci correspond au fort de bāb Tūnis situé à l'extrémité occidentale de Ġār al-Milḥ. Le deuxième nom est burġ Sīdī ʿAlī al-Makkī. Il lui a été attribué parce que le monument s'élève du côté de la zaouia qui se dresse sur le versant sud de la chaîne al-Nāzūr.

Architecturalement, le monument semble avoir gardé sa forme originale du XVII<sup>e</sup> siècle. Les bastions octogonaux et la technique du fossé renvoient à la fortification de cette époque. L'essentiel des remaniements aurait touché l'étage. Après 1881, le fort a servi de prison pour l'armée française qui a ajouté quelques pièces sur la terrasse. Après l'indépendance, et jusqu'à une date récente<sup>1</sup>, le fort a été occupé par des familles. Toutefois, la documentation textuelle indique que Aḥmad Bey, en 1840, restaura la façade des casemates qui se dressent sur l'aile sud de la cour. Actuellement, le monument est en cours d'une restauration dirigée par le chercheur Abdel Hakim Gafsi.

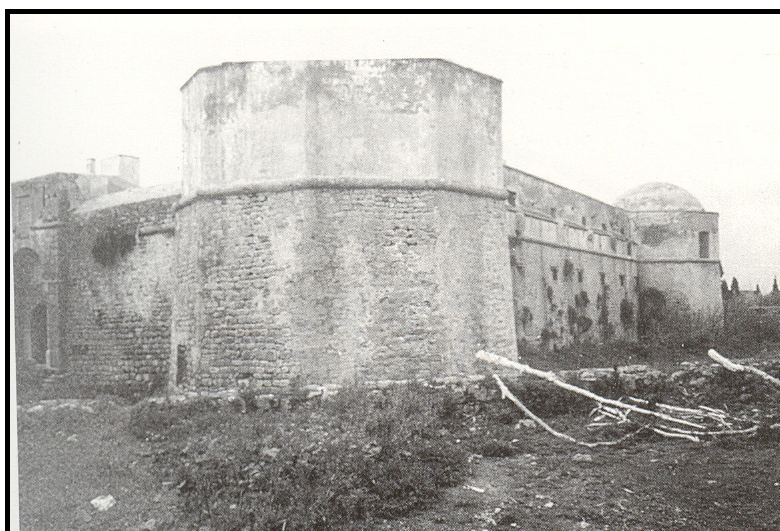


Fig. 165 : Burġ al-Lūṭānī, bastions et fossé  
Photo : A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997

---

<sup>1</sup> Au milieu des années quatre-vingts dix, N. Djelloul signale que le fort est occupé par quelques familles pauvres de Ġār al-Milḥ.



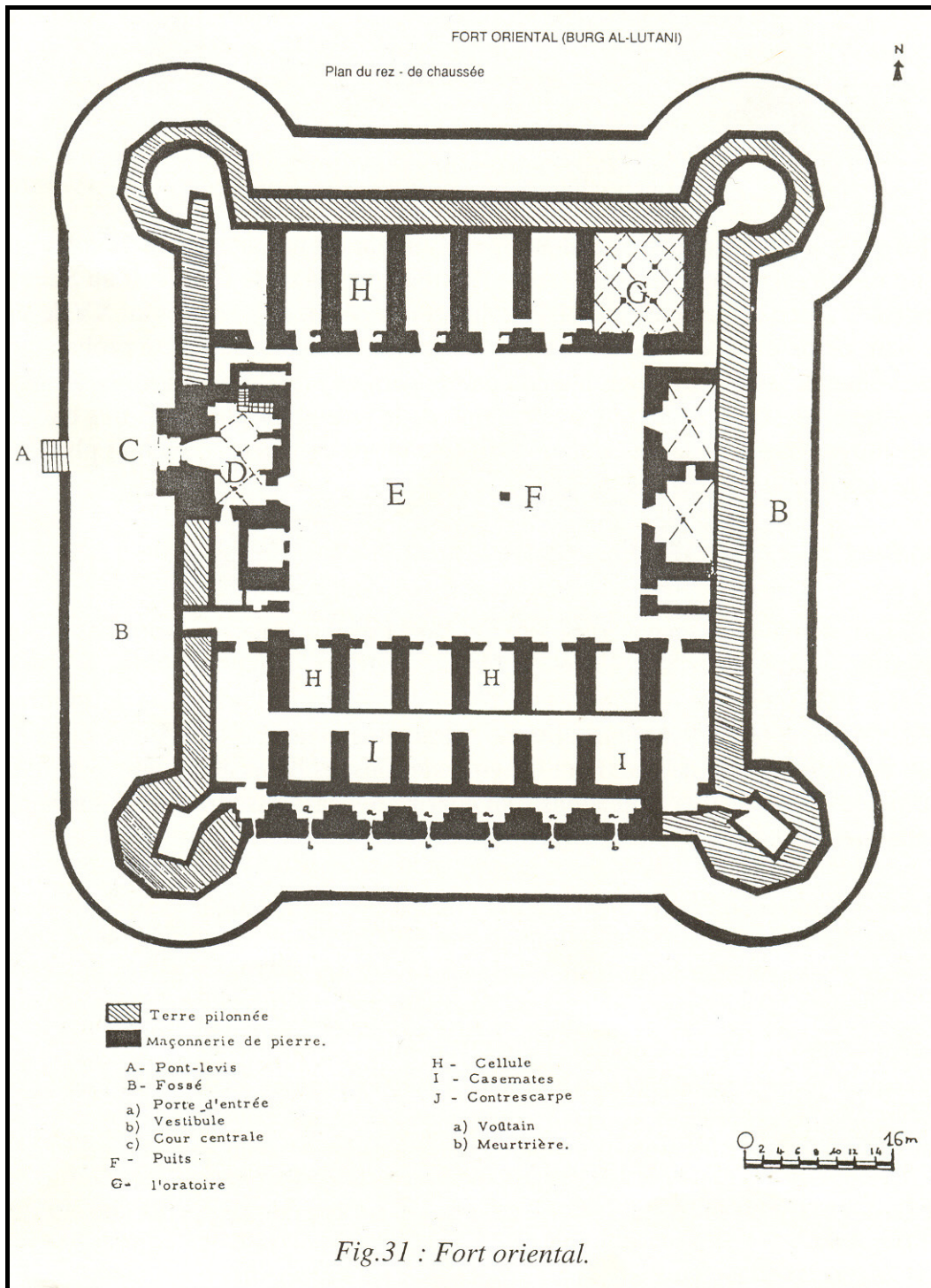


Fig. 166 : Fort Sidi °Alī al-Makkī - Plan du rez-de-chaussée  
D'après N. Djelloul

## II- Les installations maritimes :

### Le port

#### \* Situation :

Le port de Ġār al-Milḡ constitue la limite orientale du tissu urbain de la ville. Il est jouté du côté de l'est par le fort al-Lūṭānī (le fort de Sīdī ʿAlī al-Makkī), à l'ouest par le fort al-Wuṣṭānī et au nord par l'arsenal et la grande mosquée.

#### \*Description :

Ayant la forme d'un bassin trapézoïdal, le port de Ġār al-Milḡ est l'un des ports les plus originaux de la région et même de la Tunisie. Tout d'abord, c'est un port doublement abrité. Il est protégé naturellement par deux jetées qui enveloppent la ligne côtière de Ġār al-Milḡ du côté de l'est et de l'ouest. Ces deux jetées sont dues aux déchargements de l'oued Medjerda qui, en charriant le sable, a comblé peu à peu l'entrée du lac. De plus, le port est entouré sur trois côtés par des jetées artificielles, dont deux sont défendues par une enceinte dotée de chambres de tir et de meurtrières.

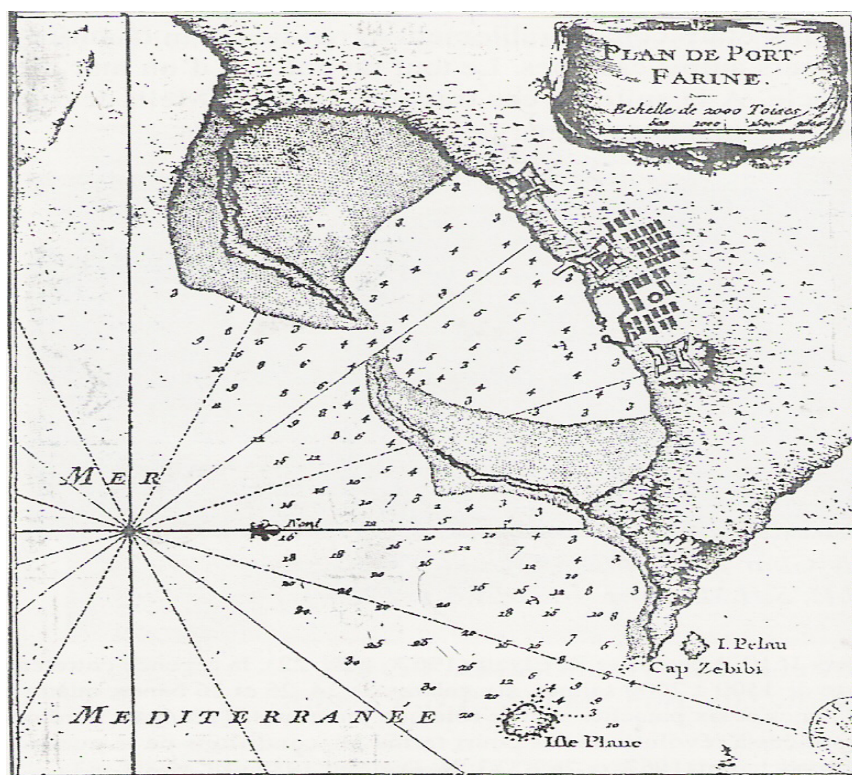


Fig. 176 : Le plan de Ġār al-Milḡ d'après un document de 1765 – on voit l'abri qu'offrent les deux langues de sable pour la ville et son port

Du point de vue des dimensions, c'est une darse relativement large. La jetée occidentale mesure 120 m de long. Celle du côté opposé mesure environ 130m et celle du sud est de 144 m de long (soit une superficie de 15200 m<sup>2</sup>). La passe des navires qui se trouve sur l'angle sud-est est large d'environ 25m<sup>1</sup>.



Fig. 177 : L'accès occidental du port

L'accès terrestre au port se fait par le nord-est et le nord-ouest. L'entrée occidentale s'ouvre du côté du fort central. Elle est constituée par un passage voûté de 10,10 m de long et de 4,10 m de large. Ce passage se trouve entre l'enceinte occidentale et la rangée des magasins qui se dresse en face du bassin du côté du sud. Il s'inscrit dans un bâtiment carré de 4,15m de côté renfermant une citerne qui alimente le port en eau. L'arc du passage est aplati. Les parties inférieures de cet arc sont totalement endommagées<sup>2</sup>. Sa toiture constituée par deux voûtes en arêtes, séparées par un arc en plein cintre, construites en briques pleines<sup>3</sup>. Par contre, la terrasse, qui constitue le départ d'une conduite d'eau qui épouse le tracé de l'enceinte, est plate.

La largeur des quais varie entre 8 m et 12 m. Cette dernière correspond à la distance séparant la rangée des magasins et le bord septentrional du bassin.

<sup>1</sup> G. Kokovtsov, 1951, p. 146 ; N. Djelloul, 1995, p. 181 ; A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 206.

<sup>2</sup> La partie droite de cet arc est totalement intégrée dans une construction contemporaine.

<sup>3</sup> Les mêmes techniques de construction sont relevées dans l'entrée du fort Sidi c'Ali al-Makki.



La muraille qui enveloppe le port à l'ouest et au sud est longue d'environ 320 m. L'enceinte occidentale est dotée de trois petites portes simples. La plus importante est celle qui est proche de l'angle sud-ouest. La hauteur moyenne du mur est de 2,50m, mais cette hauteur ne cesse d'augmenter tout en avançant vers le quai méridional.



Fig. 178 : Le port – vue générale prise de l'Ouest

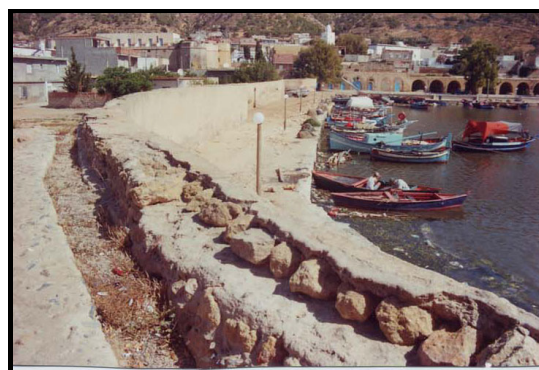


Fig. 179 : L'enceinte du port - détail

Une pièce de guet se dresse au sommet de l'angle sud-ouest de l'enceinte. On y accède par des escaliers de onze marches, adossés à la muraille du côté du bassin. Les marches sont construites en blocs de grès et en briques pleines. À 2 m au dessus du plancher du quai, on accède à une marche plus large que les précédentes. Elle est de 3,50 m de long et devance une barbacane rectangulaire (3,50 m x 2,70 m). Telle qu'elle se présente de nos jours, cette dernière est à ciel ouvert. Elle est percée de quatre meurtrières : une sur la façade est, une deuxième sur la façade opposée, tandis que du côté de la mer on trouve deux baies. Les meurtrières sont à 0,90 m au dessus du plancher de la barbacane.



Fig. 180 : L'enceinte du port - Une tour de garde



La courtine sud de l'enceinte, présente les mêmes caractéristiques de construction que la façade occidentale. Elle est construite en effet, de moellons et d'un liant de chaux. L'épaisseur du mur est de 1,50 m. En revanche, ce qui caractérise cette courtine par rapport à la précédente est le nombre important des baies de défense. Elle est percée en effet de dix meurtrières béantes vers l'extérieur et de six embrasures de canons. Une deuxième barbacane est percée dans cette façade. Elle est endommagée, et semble avoir été en cours de restauration lors de ma visite du site<sup>1</sup>.



Fig. 181 : L'enceinte du port – matériaux et techniques de construction

A l'est de cette pièce de surveillance et de tir, le mur continue son tracé et tourne, dans l'angle sud-est, vers le Nord jusqu'au départ de la passe des navires. A 25 m de ce point, le quai reprend son tracé tout au long du côté est, mais sans être pourvu d'éléments de défense. Sur les illustrations de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, ce quai est doté d'une tour circulaire à partir de laquelle on tendait une chaîne pour fermer l'entrée du port.

Le quai septentrional est le plus large (12 m). Il est situé entre le bassin et une rangée de sept magasins et un portique de sept arcades.

---

<sup>1</sup> Cette visite a été faite les 12 et 13 décembre 2003. Toute la ville de Ġār al-Milḥ, et surtout ses monuments de fortifications, est en chantier de restauration sous la direction de monsieur A. Gafsi, un chercheur de l'INP de Tunis.

<sup>2</sup> Celles d'Albert de 1669 et de De Viviers de 1699. Ces deux illustrations sont proches de la date de construction des quais du port.

### Les installations hydrauliques du port :

✓ *Le canal d'eau de l'enceinte du port* : il se dresse au sommet du mur de l'enceinte qui entoure le port sur ses côtés Sud et Ouest. La hauteur de la muraille baisse tout en avançant vers le fond du port. Cette dénivellation facilite l'écoulement de l'eau entre le réservoir d'eau (la *ğābiya*), situé à l'angle nord-ouest du port, et le fond du port<sup>1</sup>.



Fig. 182 : Le tracé de l'enceinte du port

La source du canal est le réservoir qui s'appuie sur le portail de l'entrée nord-ouest du port. Ce réservoir s'alimentait du puits du fort central. De l'angle sud-ouest de cette *ğābiya* part une conduite en céramique, de 300 m de longueur et de 0,30 m de diamètre.

Ce canal qui suit le tracé de l'enceinte du port est bien daté. Ḥusayn Ḥūḡa, l'auteur du *ḡayl bašā'ir ahl al-īmān*, remonte les travaux de fortification du port de Ġār al-Milḡ, y compris la conduite d'eau de l'enceinte, à l'époque du mouradite Ḥammūda Pacha et précisément à la suite de l'expédition anglaise de 1655<sup>2</sup>.

Il s'agit donc bien d'un canal qui répond à des motifs de fortification puisqu'il a assuré la conduite de l'eau aussi bien pour les deux ouvrages de garde et de tir qui se dressent au milieu de l'enceinte que pour les navires qui débarquent près de l'accès maritime du port. Trois gouttières percées sur la courtin



Fig. 183 : la conduite de l'enceinte -détail

<sup>1</sup> Sur ce port cf. *infra* l'historique et la description de ce bassin.

<sup>2</sup> Ḥ. Ḥūḡa, *ḡayl*, p. 95

Cette conduite, comme la courtine et les tours de surveillance de l'enceinte, a connu plusieurs restaurations. La documentation textuelle de l'époque ḥusaynide évoque celles d'Ibrāhīm al-Šarīf en 1703<sup>1</sup>.

✓ *La fontaine du port* : il s'agit d'un réservoir doté d'une façade principale donnant sur l'intérieur du port. La *ḡābiya*, qui s'appuie directement sur l'accès occidental du port, est de forme rectangulaire (8,5 m x 4,10 m) et haute de 3,60 m. Elle est couverte d'une voûte en berceau.

La citerne est exploitée aujourd'hui comme dépôt, de même que les pièces de l'arsenal ouvrant sur la même façade du port. Une porte, de forme rectangulaire (1,80 m x 0,90 m) et précédée d'un seuil en pierre mince (large de 0,70 m), aurait remplacé, lors d'une intervention de restauration, un suçoir et un petit bassin de captage. La façade principale, ouvrant sur les quais du port, est en mauvais état. Il semble, à partir de ce qui reste, que ce front était très décoré. Les motifs, en creux et en relief, renvoient à la décoration des façades des grandes demeures de la ville de Tunis. Au-dessus de la clef de l'arc, l'on relève les débris de carreaux de céramique qui décoraient cette façade. Les murs sont construits en moellons pour la partie inférieure et en briques pleines pour la partie supérieure.



Fig. 184 : La façade de la fontaine – Vue d'ensemble

<sup>1</sup> Al-Sarrāġ, *al-Ḥulal*, II, p. 695. "wa bāšara fī iṣlāḥ Ġār al-Milḥ wa taġdīd marsāha wa aġrā bi-hā miyāh 'aḡba"

Tels qu'ils se présentent aujourd'hui, le suçoir et le bassin présumés de cette façade auraient été protégés par un arc saillant d'environ 1,5 m. Les vestiges montrent un arc outrepassé reposant sur deux piliers, aujourd'hui en mauvais état. L'arc est haut de 2,70 m et large –au niveau du sol- de 3,80 m. Sa paroi semble être construite en lamelles de briques jaunes. Cet arc, relativement profond, servait à d'abri. La même technique est attestée dans une fontaine publique à Bizerte, remontant à 1702<sup>1</sup>.



Fig. 185 : motifs décoratifs de la façade de la fontaine du port de Ġār al-Milḡ- Détails

---

<sup>1</sup> Il s'agit de *sbil bāb al-Ḥūḡa*. voir *supra* la description de cette fontaine.



### Commentaire :

Le port fut édifié en 1638-39 à l'époque d'Uṣṭā Murād Bey. Avant cette date la ville ne semble avoir été dotée que d'un simple mouillage (*marsā*) exploité par quelques pêcheurs. On ne possède malheureusement d'aucune information sur le déroulement des activités dans ce port vers la fin du Moyen Age<sup>1</sup>. Il ressort de la documentation dont on dispose que cette frange de la côte fut fréquentée par les marines de guerre qui attaquaient Tunis. Au milieu du XVI<sup>e</sup> s, un siècle environ avant l'aménagement du port, l'amiral turc Piri Reis faisait l'éloge de son mouillage. C'est un « bon port ; celui qui arrive là peut jeter l'ancre des deux côtés : ce sont des lieux aux eaux calmes »<sup>2</sup>. Il semble alors que sa proximité de la ville de Tunis et les changements naturels qu'a subis sa lagune (la fermeture progressive de l'entrée) aient encouragé les nouveaux maîtres du pays (les Ottomans) à aménager un port pour abriter les vaisseaux des corsaires.

Les travaux furent dirigés, dans les années trente du XVII<sup>e</sup> siècle, par un maître d'origine andalouse, Uṣṭā Mūsā al-Andalusī, auquel les sources attribuent des travaux dans le port d'Alger<sup>3</sup>. Après ces aménagements, Ġār al-Milḥ devint le port principal de Tunis.

Comme toute édification, le port a subi des restaurations, d'autant plus que la ville fut durant les premiers siècles de l'époque ottomane la cible de plusieurs attaques. La documentation iconographique est d'un intérêt capital. Sur les plans de De Viviers (1669), d'Albert (1699) et sur celui du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la passe des navires, à l'angle sud-est, est dotée de deux petites tours qui défendaient l'entrée du port. Entre ces deux ouvrages, aujourd'hui disparus, on tendait une chaîne qui fermait l'accès<sup>4</sup>. L'existence de cet ensemble est attestée aussi dans une relation de voyage fait par un russe au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Peut être furent-elles endommagées vers cette époque puisque De Tassy, un voyageur européen de 1757, signale l'état de délabrement du port et de son arsenal<sup>6</sup>.

Au terme de cette analyse, il ressort que le port de Ġār al-Milḥ est l'un des chantiers où la décision politique ottomane s'est conjuguée avec l'expérience architecturale

---

<sup>1</sup> Sur les cartes des Šarfī, Ġār al-Milḥ est une installation maritime entre Tunis et Rās Banī Waġġāš . Voir aussi, *Manāqib b. Ārūs*, p. 505-506 et M.Hassen, 1999, I, p. 195-196.

<sup>2</sup> Piri Reis, *Description ...*, p. 225.

<sup>3</sup> Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 208.

<sup>4</sup> Cette technique est attestée dès l'époque médiévale dans plusieurs ports de l'Ifriqiya. Voir, à titre d'exemple, la description du port de Mahdia dans les *Masālik* d'al-Bakrī, 1992, II, p. 681.

<sup>5</sup> Kokovtsov, 1951, p. 146-147 ; Djelloul, 1995, p. 182-183.

<sup>6</sup> De Tassy, 1757, II, p. 171.



morisque ; une conjugaison qui a donné naissance à beaucoup d'ouvrages au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

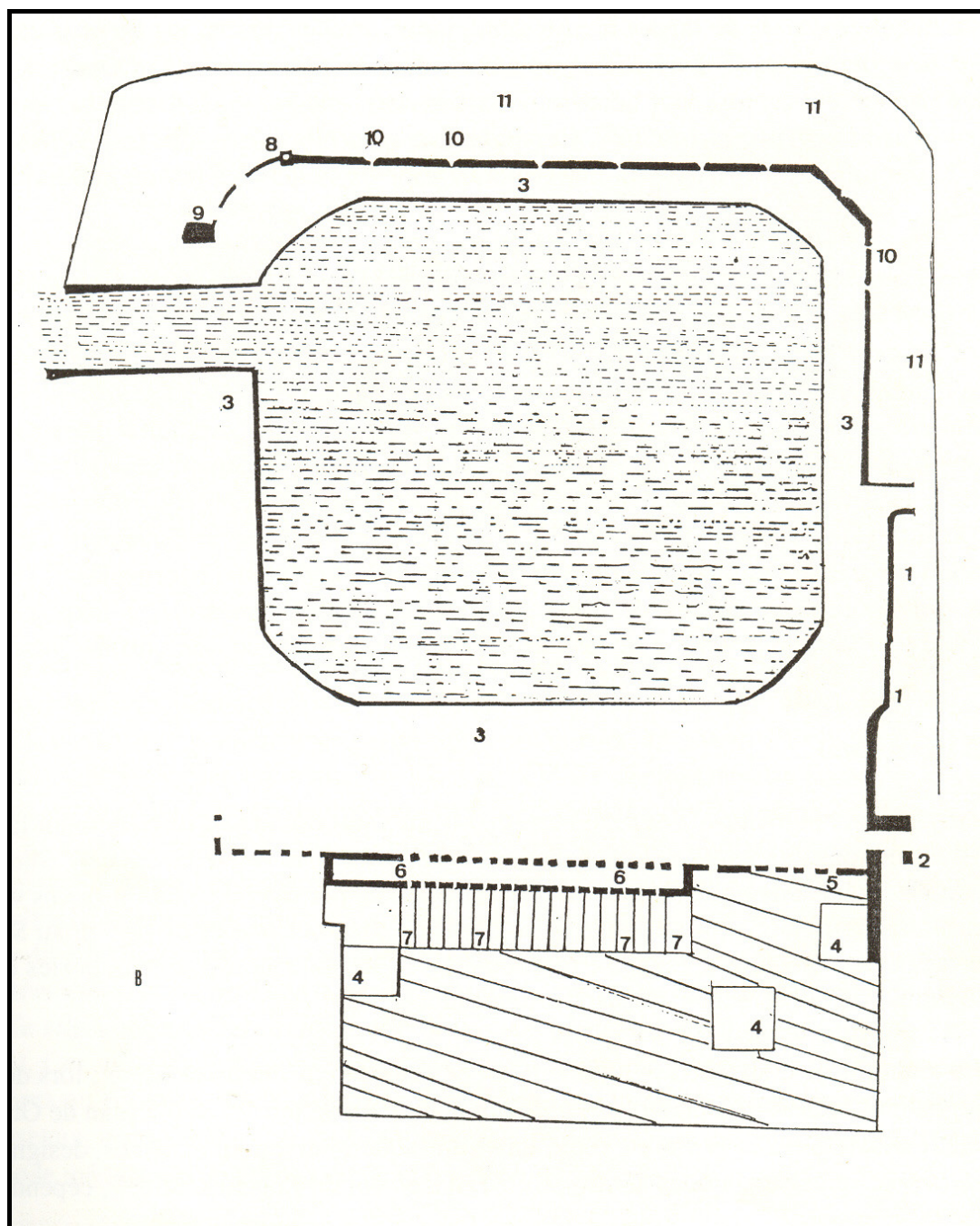


Fig. 186 : Le port et l'arsenal de Ġar al-Milħ  
D'après N. Djelloul, 1997

## L'arsenal

### Situation :

L'arsenal est une rangée de magasins et d'arcades séparant le port du quartier de la grande mosquée. Cette rangée s'étend entre les deux accès terrestres du port, occidental et oriental. Il est flanqué à l'est par le fort al-Lūṭānī et à l'ouest par le fort central.



Fig. 187 : L'arsenal – vue prise du Sud

### Description :

L'arsenal occupe un espace rectangulaire de 160 m sur 75 m. S'il est bien délimité sur son côté méridional, puisqu'il forme un alignement de pièces et d'une galerie à dix-sept arcades, la limite septentrionale, du côté de la ville, est imprécise.

En accédant au port du côté de l'ouest, on rencontre tout d'abord une fontaine publique aménagée sur une façade d'une citerne d'eau<sup>1</sup>. A l'est de ce *sabīl* commence une rangée de sept pièces de forme rectangulaire (18m x 7m). Elles sont occupées aujourd'hui par des pêcheurs et utilisées comme dépôt du matériel maritime. Ces magasins sont voûtés

---

<sup>1</sup> Voir *supra* la description.

en berceau et possèdent des entrées rectangulaires inscrites dans des encadrements en calcaire. Les portes sont en bois à double battant.



Fig. 188 : L'arsenal – croquis

Cette rangée mesure 50 m de longueur. Elle est longée du côté de l'est par un portique à dix-sept arcades. Le portique est aujourd'hui en plein chantier de restauration, dirigé par l'Institut National de Patrimoine et l'Association de Sauvegarde de la ville de Ġār al-Milḥ sous la direction de M. Abdel Hakim Gafsi.

La présente description va essayer, de ce fait, de profiter des croquis anciens et des photos prises par N. Djelloul (au milieu des années 90) pour établir une comparaison avec l'état actuel.

De l'arsenal ne subsiste en effet, que la rangée des pièces voûtées et le portique. La façade de ce dernier est composée d'arcs en plein cintre, dont les claveaux sont en briques plates et pleines. Des pierres taillées assurent le chaînage entre les arcs. Sur les photos de N. Djelloul on ne voit pas la rangée des magasins qui abritent aujourd'hui le matériel des pêcheurs et les ateliers des constructeurs de barques.

Entre ce portique et l'angle nord-est du complexe portuaire, on repère deux portes inscrites dans une façade construite en moellons et délimitée par une moulure semi-cylindrique. Les deux portes dessinent deux arcs surbaissés et l'épaisseur du mur est de 1 m. Derrière cette façade, conservée et restaurée, on repère, du côté de la ville, des amas de ruines. Il s'agit bien des restes de pièces voûtées en berceau. Dans cette masse N. Djelloul a repéré un oratoire et deux bagnes pour le logement des esclaves chrétiens. Ces édifices



faisaient désormais partie “du paysage naturel” des ports ottomans, notamment barbaresques<sup>1</sup>.



Fig. 189 : L’arsenal – Les ruines

### **Commentaire :**

L’arsenal de Ġār al-Milḥ est unique dans toute la région. Même Bizerte, le chef lieu, est dépourvue de cet élément, indice de la présence d’un centre maritime florissant ; ce que fut le cas de Ġār al-Milḥ pendant le XVII<sup>e</sup> siècle. La ville fut, à côté de la Goulette et jusqu’à un certain point Bizerte, un centre important de l’activité corsaire. D’où l’existence des deux bagnes pour les captifs chrétiens.

L’histoire de l’arsenal est étroitement liée à celle du port. Sa date de fondation nous est fournie par le chroniqueur Husīn Ḥūġa. Il fait remonter sa construction à l’époque du mouradite <sup>c</sup>Alī Bey. Cette datation concorde avec les données des illustrations de l’époque. Sur le plan de 1669, l’emplacement de l’arsenal est occupé par les tentes d’un campement, alors qu’à partir de la fin de ce siècle, on commence à relever sur les documents iconographiques des bâtiments rectangulaires fermant la façade septentrionale du fort. Sur

---

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 210.

un plan du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'arsenal est représenté comme un édifice doté d'un étage, en avant duquel, du côté méridional, se trouve une enceinte qui le sépare du bassin du port.

Sur le terrain ne subsiste aujourd'hui aucune trace de ce mur, qui semble avoir été, comme les étages du bâtiment, le fruit de l'imagination du peintre anonyme du croquis du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce dernier a même doté la ville d'une enceinte entourant la ville de tous les côtés.

Cet arsenal fut décrit en 1724 par J. Peyssonnel. Dans son témoignage on apprend que ce chantier, spécialisé dans la construction des navires, est en mauvais état. Cela était dû à la régression de l'activité maritime tunisienne au cours de cette première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, du fait des circonstances politiques intérieures défavorables.



Fig. 190 : L'arsenal – les magasins et les arcades  
Vue prise du côté du bassin du port



***Ġāmi<sup>c</sup> al-madrassa (La Mosquée de la Madrasa)***  
***Al-ġāmi<sup>c</sup> al-mālikī (la Mosquée Malékite)***  
**الجامع المالكي / جامع المدرسة**

**Situation :**

Le monument occupe une position centrale dans le quartier qui délimite le port et le marché couvert du côté de l'Ouest. Il se dresse au milieu de la rue dite « *nahġ al-madrassa* », habitée traditionnellement, comme cela nous a été indiqué par le *naqīb* de la mosquée, par les familles des *īmām/s* et des enseignants de la madrasa.

**Description :**

L'édifice s'élève au milieu d'une rue qui porte le même nom que la mosquée. Cette rue est l'une des principales voies reliant les deux grandes artères de la ville de Ġār al-Milḥ, qui sont parallèles à la ligne côtière. L'importance de cette rue réside dans quatre facteurs :

✓ L'existence de la mosquée : il ne s'agit pas en effet, d'un simple oratoire de quartier. C'est un monument complexe : *ġāmi<sup>c</sup> al-madrassa*. Aucun autre édifice de prière à Ġār al-Milḥ n'a servi d'école coranique.

✓ Elle est plus large que les autres rues parallèles. Elle mesure 5 m du côté sud et se rétrécit vers le nord (3.5 m).

✓ La présence d'un autre monument de grand importance dans le tissu de la ville arabo-islamique : le grand bain public (*al-ḥammām al-kabīr*) qui occupe l'angle avec la voie de Tunis, appelé aujourd'hui rue Habib Bourguiba.

✓ C'est la première rue du côté du port et du souk couvert.

En ce qui concerne son emplacement par rapport aux autres édifices religieux de la ville, la mosquée de la madrasa se situe à mi-chemin entre "*ġāma<sup>c</sup> al-raḥba*" et la grande mosquée.

L'ensemble de l'édifice dessine un rectangle irrégulier d'orientation est-ouest. Le monument, tel qu'il se présente aujourd'hui, a subi plusieurs interventions de restauration et de reconstruction, notamment dans le minaret et à l'intérieur de l'oratoire (le *miḥrāb*). En plus de ces deux éléments, la mosquée comprend une salle d'ablutions, une courette à ciel ouvert et des chambres d'hébergement.

La mosquée communique avec l'extérieur à travers une seule façade qui s'ouvre sur la côté est. Celle-ci mesure 14,85 m et est dotée d'une porte en bois à double battant. Le bois est décoré en cloutage et doté de deux heurtoirs. Cet accès est inscrit dans un cadre composé de deux registres. Celui du haut est construit en briques plates, et le bas est fait en pierres de taille. La porte est précédée d'une petite marche parce que le niveau de la rue est plus haut que celui de la mosquée.

Cette porte donne sur un vestibule de forme rectangulaire (2,80 m x 2,30m), voûté en berceau. En le traversant, on accède directement à la cour de la mosquée. A gauche de l'entrée on rencontre l'espace d'ablutions. Il est composé de deux parties. Un espace à ciel ouvert, de forme rectangulaire (5,80 m x 2,55 m), est intermédiaire entre le vestibule d'entrée et la salle d'ablutions. Cet espace est doté d'une banquette destinée aux fidèles en attente pour éviter l'affluence. En traversant cet espace intermédiaire, on accède à la salle d'ablutions. Cette dernière est une petite pièce rectangulaire (5,75 m x 2,50 m), au fond duquel est aménagé un puits.

En face de l'espace d'ablutions se dresse aujourd'hui un minaret récent. Selon les responsables de la mosquée, le nouveau minaret occupe le même emplacement que l'ancien. Celui d'aujourd'hui dessine un carré de 2,50 m de côté (de l'extérieur) et de 10 m de hauteur.

La courette est un espace quadrangulaire légèrement déformé. Elle est longue de 18,65m. Sur les ailes nord et ouest de cette courette se répartissent huit pièces de dimensions variables ; ce sont les chambres des étudiants. La mosquée a servi aussi de *madrassa*. Aujourd'hui, les quatre salles de la façade nord sont fermées et en mauvais état de conservation. Les quatre autres sont totalement restaurées et utilisées par l'Imam et les responsables de la mosquée.

Dans les pièces non restaurées, on relève encore quelques éléments décoratifs en plâtre et quelques indices sur les matériaux et les techniques de construction.

Du côté opposé de la cour, en face des chambres des étudiants, s'élève la salle de prière. L'accès se fait par une porte en bois, de 2 m de hauteur et de 1,35 m de largeur. A l'est de celle-ci se trouve une petite niche de 1,70 m de hauteur, de 0,90 m de largeur (de la base) et de 0,55 m de profondeur : il s'agit du *mihrāb* d'été.

« L'élément le plus intéressant de cet édifice est la salle de prière qui est un quadrilatère de 12,90 m sur 11,50 m. Elle compte trois nefs et trois travées et elle est couverte de voûtes d'arêtes bandées de doubleaux et portées par des colonnes de pierre calcaire couronnées de chapiteaux sommairement sculptés »<sup>1</sup>.

Les fûts de colonnes sont hauts de 2 m et les chapiteaux sont du type ḥafside. Le mihrāb actuel est totalement refait. Occupant le même emplacement que l'ancien, il se dresse au milieu du mur de la *qibla*, au fond de la nef axiale, et forme avec la porte de la salle de prière un axe médian. Le mihrāb est inscrit dans un encadrement rectangulaire saillant revêtu de plâtre. Il est large de 3 m (y compris l'encadrement) et sa profondeur est de 1,55m. A l'ouest de ce mihrāb, se dresse un minbar en bois et légèrement sculpté.



Fig. 191 : La salle de prière (état actuel)

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 198.



Fig. 192 : La cour



Fig. 193 : L'intérieur d'une cellule d'hébergement



Fig. 194 : Arc en plâtre - détail

**\*Commentaire :**

Nous ne savons rien de l'histoire de la Mosquée de la Madrasa. La documentation textuelle est totalement muette. Architecturalement, la première remarque qui s'impose, est que la mosquée a subi plusieurs restaurations qui lui ont fait perdre son authenticité. Comme l'ont remarqué A. Saadaoui et N. Djelloul, ce *ḡāmi* n'est pas daté. Toutefois, plusieurs éléments pourraient contribuer, à mon avis, à cette datation.

On peut en effet, sans assurance de succès, essayer de dater cet édifice par rapport aux autres monuments religieux de Ġār al-Milḥ et en tirant profit d'une part des données de sa situation au sein du tissu urbain de la ville et d'autre part de ses caractéristiques architecturales.

A. Saadaoui et N. Djelloul considèrent que « plusieurs éléments témoignent de son ancienneté et autorisent à penser qu'il a été érigé au cours de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle »<sup>2</sup>.

Bien que sérieuse, je pense que la tentative de datation pourrait être affinée si l'on ajoute à l'interprétation de Saadaoui et Djelloul de nouveaux éléments. La Mosquée de la Madrasa aurait été édifiée avant le XVII<sup>e</sup> siècle et elle serait donc le premier oratoire de la ville de Ġār al-Milḥ.

Le premier élément est en rapport avec la doctrine à laquelle le monument appartient. Les habitants de la cité considèrent, en effet, que cette mosquée est la plus ancienne de la ville parce qu'elle est réservée aux habitants originaires de Ġār al-Milḥ. Contrairement à la grande mosquée, à l'est, et à la mosquée de la *raḥba*, à l'ouest, qui appartiennent à la doctrine hanafite, la Mosquée de la Madrasa est toujours consacrée aux gens de la doctrine malékite, une doctrine existante à Ġār al-Milḥ bien évidemment avant l'installation des Ottomans<sup>3</sup>.

En outre, et du point de vue de son emplacement, la Mosquée de la Madrasa fait partie du noyau médiéval de Ġār al-Milḥ<sup>4</sup>, un noyau datable, selon toute vraisemblance, de l'époque hafside. La ville est mentionnée dans les sources dès le XV<sup>e</sup> siècle, et cette mosquée aurait servi de premier espace de prière pendant deux siècles avant l'arrivée des Turcs, qui édifièrent les deux autres mosquées. A cette fonction religieuse s'ajoute la fonction d'enseignement. Comme l'atteste son nom, le monument a servi de madrasa ; établissement qui a connu sa floraison, comme on le sait, à l'époque hafside<sup>5</sup>. Il est vrai que les madrasas ifriqiyennes datables de l'époque médiévale se trouvent uniquement dans les grandes villes (Tunis et Kairouan), celle de la mosquée malékite de Ġār al-Milḥ pourrait représenter un exemple de ces établissements dans les villes les moins importantes.

---

<sup>2</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 196.

<sup>3</sup> En dépit de son étroitesse, la deuxième prière de vendredi (*al-ḡumu'ca al-tāniya*) se fait aujourd'hui dans cette mosquée. D'après un document d'archives, qui date du mois de février 1940, cet oratoire a été promu en mosquée à *ḥuṭba* pour les habitants du rite malékite.

<sup>4</sup> C'est le noyau andalou selon Y. Ben Ammar, 1983, p. 74.

<sup>5</sup> Cf. article « madrasa », *EP*, V, p. 1119-1134.



De plus, et toujours avec les caractéristiques de son emplacement, la mosquée occupe une situation avantageuse au sein de la ville. D'une part, le monument s'ouvre sur le souk couvert et d'autre part il regarde le port. Ces deux éléments sont les plus importants de la ville de Ġār al-Milḥ puisque autour d'eux s'articulent les plus remarquables monuments de l'agglomération.

Enfin, un autre élément pourrait témoigner de l'ancienneté de la mosquée : il s'agit des chapiteaux de réemploi qu'on trouve dans la cour et dans les cellules d'hébergement.



Fig. 195 : L'unique porte d'entrée de la mosquée



Fig. 196 : Les chapiteaux de réemploi pourraient témoigner de l'ancienneté de la mosquée

## La grande mosquée الجامع الكبير

### Situation :

La Grande Mosquée occupe une position avantageuse. Elle se dresse au nord du vieux port et à l'extrême nord-est du tissu urbain de la ville. La butte sur laquelle est bâtie le monument et la hauteur remarquable de son minaret en favorisent le repérage de n'importe quel côté de l'agglomération et de ses environs proches. C'est un monument désaxé aux habitations de la ville. La Grande Mosquée de Ġār al-Milḥ est intimement liée au port, aux deux forts et à l'arsenal.



Fig. 197 : L'emplacement de la grande mosquée par rapport au port et à l'arsenal

### Description :

*\*La forme générale :*

L'édifice dessine un plan régulier. Il est composé de deux parties adjacentes : la plus grande est de forme carrée de 10,50 m de côté (de l'extérieur) et la petite parcelle s'adosse à la première du côté de l'Ouest. La première parcelle se compose de la salle de prière, d'une cour qui enveloppe cette salle de trois côtés, de quelques pièces qui s'ouvrent

sur la cour et du minaret. Le petit édifice renferme la salle d'ablutions qui s'organise autour d'une cour à ciel ouvert.

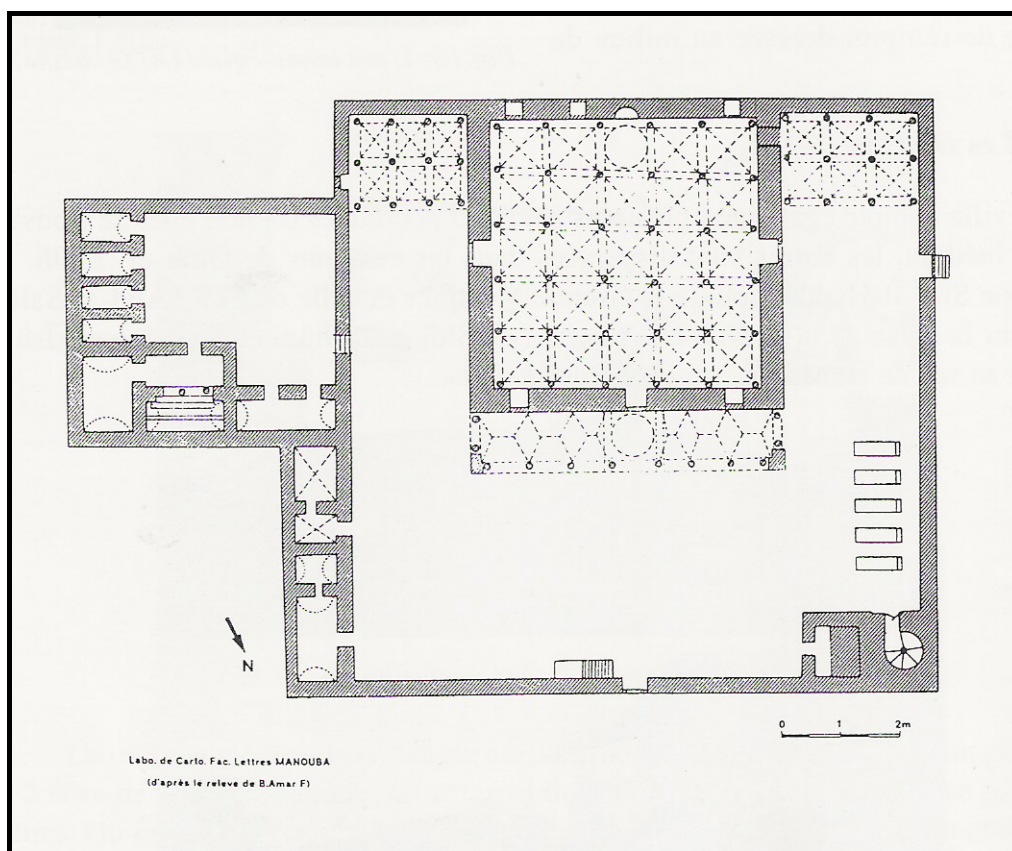


Fig. 198 : Plan de la grande mosquée (d'après A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997)

*\*Les portes de la mosquée et son enceinte :*

La Grande Mosquée de Gār al-Milḥ est dotée de trois accès. Le principal se fait, aujourd'hui, du côté ouest, c'est-à-dire qu'il s'ouvre sur la façade qui regarde la ville. La deuxième porte, du point de vue de son importance, est percée au milieu de l'enceinte septentrionale. Elle est sur le même axe que l'entrée de *bayt al-ṣalāt* et le *miḥrāb*. Un troisième accès, moins important parce qu'il est moins fréquenté, se dresse vers l'angle Sud-Est du monument.

La porte occidentale, donc aujourd'hui la principale, est la plus grande. Elle est de forme « rectangulaire (1,10 m x 2,50 m) construite dans un encadrement de pierre calcaire et se fermant par deux battants de bois massif. Elle est précédée d'un escalier haut de sept marches qui la relie à la rue »<sup>1</sup>. Elle est percée en face de l'entrée occidentale de la salle de prière. Les deux autres portes présentent les mêmes caractéristiques que la porte principale mais elles sont moins restaurées.

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 203.

L'enceinte de la mosquée, haute de 3 m et épaisse de 0,55 m, est construite en moellons et enduite de chaux. Elle entoure la mosquée intégralement du côté du Nord et l'Ouest et partiellement sur les deux autres façades.

*\*La cour :*

C'est un espace qui entoure la salle de prière sur trois côtés. Saadaoui et Djelloul le divisent en trois parcelles. Deux cours latérales et une principale qui devance la salle de prière du côté nord.

La cour latérale occidentale renferme une double galerie à trois arcades qui s'étend entre la salle de prière et l'enceinte, ensuite au milieu une rangée de neuf tombes et enfin vers l'angle nord-ouest le minaret et la chambre de l'imām.

La cour latérale opposée renferme, outre une double galerie semblable à celle du côté occidental, deux chambres contiguës, de forme rectangulaire, réservées aux gardiens et à l'accueil des défunts lors des funérailles. C'est pour cette raison qu'on qualifie cette cour de *ṣaḥn al-ḡanā'iz*. Ces pièces sont orientées Nord/Sud.

Les galeries latérales sont voûtées en arêtes. Leurs arcs, en plein cintre outrepassés, sont portés par vingt-quatre colonnes (douze dans chaque galerie), couronnées de chapiteaux hafside.

La cour principale « qui précède l'oratoire, s'étend en largeur, elle couvre une surface relativement importante. Un petit cimetière est, par ailleurs, aménagé sur une partie de cette cour »<sup>1</sup>. Outre ce cimetière, on relève dans la cour deux cadrans solaires. Le premier se dresse au milieu de cet espace. Il est placé sur un socle en maçonnerie haut de 1,30m. Ce cadran est daté de 1120h/1709. Le deuxième occupe une position latérale à côté de la salle d'ablutions et la chambre du gardien. Ce deuxième cadran, selon Saadaoui et Djelloul, est antérieur au premier. Il date probablement du XVIIe siècle avec la fondation de la mosquée. Ses graduations gravées sont érodées et illisibles<sup>2</sup>. Le parterre de la cour est crépi en chaux et sable, et enduit de blanc de chaux.

Une galerie de sept arcades précède la salle de prière. Elle est plus haute que la salle et voûtée en cloître. L'arcade centrale, qui précède la porte principale de la salle de prière, est couverte par une coupole. Les arcs du portique présentent les mêmes caractéristiques que les galeries latérales. Ils sont en plein cintre outrepassés et reposent sur des colonnes lisses couronnées par des chapiteaux hafside.

---

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 202.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 203.

*\*La salle de prière :*

Elle dessine un plan carré (17,80 m de côté). On y accède par trois portes. La principale est axiale et les deux autres sont latérales. L'entrée principale se fait du côté nord, où se dresse le portique. La porte est de forme rectangulaire (2,70 m x 1,35 m) et inscrite dans encadrement de pierre calcaire. Entre le linteau et le toit, une dalle en marbre de 1,28 m sur 0,68 m contient l'inscription de fondation de la mosquée. C'est un poème qui date de 1070h/1659. Les deux portes latérales sont percées au milieu de la troisième travée sur les murs oriental et occidental. Elles sont rectangulaires et inscrites dans un encadrement en pierre calcaire. Elles donnent directement sur les deux cours latérales.

De l'intérieur, la salle est divisée « par un réseau de 36 colonnes en cinq allées longitudinales sur cinq allées transversales. Les colonnes délimitant les allées sont espacées les unes des autres de 2,50 m. Elles sont presque toutes identiques : leurs fûts minces, de 0,40 m de diamètre et de 2,93 m de longueur reposant sur des bases formées de deux moulures : une plinthe et un tore. A l'exception de deux colonnes portant des chapiteaux de type turc, toutes les autres –celles de la salle de prière comme celles des galeries- sont couronnées de chapiteaux de type dit hafside »<sup>1</sup>.

Au fond de la nef axiale se dresse une coupole qui devance le *miḥrāb*. Comme celle du *riwāq al-bahw*, elle s'appuie sur trois arcs doubleaux et sur le mur de qibla. Le passage du plan carré au plan circulaire est assuré par des trompes angulaires.

Le *miḥrāb*, qui se situe au fond et au milieu de l'allée longitudinale centrale, est une niche surmontée d'un arc en plein cintre outrepassé inscrite dans un encadrement rectangulaire de 2,90 m de large et 3,10 m de hauteur. La niche du *miḥrāb* est large de 1,70 m, longue de 2,90 m et profonde de 1,30 m. Elle est revêtue par des carreaux de faïences polychromes.



Fig. 199 : Le *miḥrāb*

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 203-204.



La partie supérieure est un arc en plein cintre légèrement outrepassé supporté par deux petites colonnettes de 1,65 m de long y compris les deux chapiteaux du type hafside. L'arc est formé de claveaux, en marbres, rayonnants alternés noir et blanc. Il est inscrit dans un encadrement rectangulaire revêtu de marbres et de stuc. Au-dessus de l'encadrement la partie haute du mur est entièrement recouverte de stuc à motifs floraux turquisants<sup>1</sup>.

Le *minbar* qui se trouve à l'est du *miḥrāb* est construit en maçonnerie. Il est haut de 2,53 m et long de 3,70 m. Il est composé de sept marches et une estrade pour l'Imam du vendredi.

*\*Le minaret :*

Il occupe l'angle nord-ouest de l'édifice<sup>2</sup>. Il s'ouvre sur la cour principale de la mosquée. Il est de forme carrée (4.30 m x 4.30 m) et surmonté d'un lanternon ayant le même plan et d'un édicule de forme conique.

Sa hauteur totale est de 12,20 m (y compris l'édicule). Deux moulures semi-cylindriques marquent les trois étages du minaret. Dans les parties supérieures et sur les quatre faces il y a quatre petites baies. Chaque baie est composée de deux petites fenêtres jumelées, séparées par des colonnettes légèrement décorées. Les merlons qui couronnent le parapet de la plate-forme sont triangulaires et leurs bords sont en dent de scie.



Fig. 200 : Le minaret de la grande mosquée occupant l'angle nord-ouest de l'édifice

Ils sont semblables à ceux du fort Sīdī ʿAlī al-Makkī qui se dresse au Sud-Est de la grande mosquée. La porte du minaret est percée au milieu de la façade méridionale. Elle est petite (0,62 m x 0,40 m) et donne à l'intérieur sur un escalier de 60 marches.

*\*La salle d'ablutions :*

Elle est de forme rectangulaire (15,50 m x 17 m). Elle s'adosse à l'enceinte orientale de la mosquée. Une petite porte, précédée par trois marches, la fait communiquer avec la cour. C'est un espace qui s'organise autour d'une petite cour à ciel ouvert. Outre le

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 205.

<sup>2</sup> Et non sur l'angle nord-est comme il est signalé dans l'article de A. Saadaoui et N. Djelloul. Toutefois, son emplacement sur le plan est correcte.

puits, qui se trouve dans une petite pièce au nord de l'entrée, la *miḍa* comporte trois autres petites cellules consacrées aux ablutions des fidèles.

**\*L'inscription :**

*Datation* : 1070h/1659

*Localisation actuelle* : l'inscription est scellée au-dessus du linteau de la porte d'entrée axiale de la salle de prière.

*Support* : plaque de marbre blanc de forme rectangulaire (1,28 m x 0,68 m) scellée verticalement.

*Texte* : Nombre de lignes : 5

Nature du texte : texte de construction (un poème)

Texte en osmanli

*Type d'écriture* : belle écriture cursive (*Nasḥī*)

*Type d'exécution* : en creux

*Décor* : l'état actuel de l'inscription ne révèle aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique

*Publications antérieures* : Djelloul et Saadaoui, *Africa*, 1997, p. 231.

*Le texte intégral* : (traduction de Saadaoui et Djelloul)

|                                      |                               |
|--------------------------------------|-------------------------------|
| خان محمد دورندة جوڊي خدا             | 1- ساعي خيرات اولان اهل سخا   |
| ايلدي جامع شريفة ابتدا               | 2- حاجي مصطفى او صاحب خير جون |
| حمد لله بولوب اخر انتها              | 3- راه حقة ايليوب سعي فزون    |
| هرنماز ايجون قلتد قجة دعا            | 4- دولتي افزون عمري مزيد      |
| ايله بشروقتي كه سزاندده ادا سنة 1070 | 5- هاتف غيبي ددي تاريخ ايجون  |

1- Dieu tout puissant bénit les bienfaiteurs,

Sous le règne du Sultan Muhammad.

2- Hājī Mustafā décida la construction de cette honorable mosquée,

pour l'amour de Dieu le propriétaire suprême.

3- Il œuvre à l'élargissement du droit chemin.

Grâce à Dieu le travail fut achevé.

4- Que tous lui souhaite, après chaque

prière, le bonheur et la longue vie

5- .... La formulé pour l'histoire,

cinq fois en même temps que l'appel à la prière l'année 1070

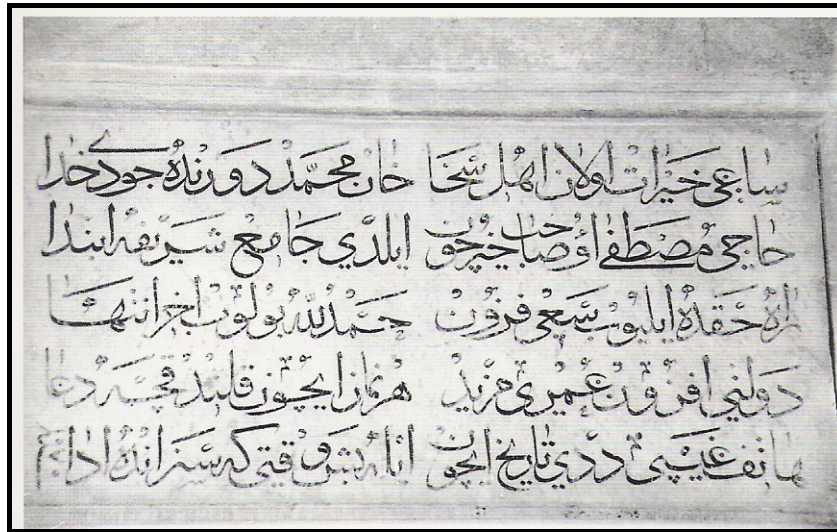


Fig. 201 : L'inscription de fondation de la grande mosquée  
(Cliché Saadaoui et Djelloul, 1997)

### Commentaire

L'inscription, de nos jours *in-situ* au dessus du linteau de la porte axiale de la salle de prière, est l'un des plus importants témoignages épigraphiques de la ville de Ġār al-Milḥ. Elle date le monument avec précision et nous fournit le nom du fondateur de la mosquée. C'est, en effet, en 1070h/1659 que le dey Ḥağğ Muṣṭafā Lāz ordonna la construction de la Grande Mosquée de la ville. A ce même dey, on attribue aussi l'édification des deux forts de ceinture de la ville : le fort oriental (*al-Lūṭānī*) et l'occidental (*bāb Tūmis*)<sup>1</sup>. La mosquée occupe un emplacement stratégique. Elle se dresse dans un quartier où les Turcs ont édifié la majorité de leurs constructions : les deux forts qui flanquent le port, l'arsenal, les fontaines publiques ...etc. Elle s'ouvre aussi sur les deux espaces économiques de la ville. Le port au Sud et le souk à l'Ouest<sup>2</sup>.

C'est le principal monument religieux de la ville. Le *minbar* en maçonnerie est un élément architectural qui signale l'appartenance de la mosquée au rite ḥanafite, le rite officiel du pouvoir ottoman. Architecturalement, A. Saadaoui (1997) a bien relevé et analysé la place que garde cette mosquée dans l'évolution de l'architecture religieuse de la

<sup>1</sup> Le dey Ḥağğ Muṣṭafā Lāz est aussi le restaurateur et l'auteur de plusieurs adjonctions dans plusieurs monuments qui remontent à la période médiévale. C'est à lui qu'on attribue, à titre d'exemple, l'actuel minaret de la mosquée al-qaṣr de la ville de Tunis.

<sup>2</sup> Voir *supra*, dans le commentaire général, les conclusions sur l'évolution urbaine de la ville de Ġār al-Milḥ.

Tunisie, et notamment l'influence des Ottomans et des Morisques dans ce secteur<sup>1</sup>. Les coupoles de la nef axiale rappellent, en effet, une tradition ifriqiyenne médiévale<sup>2</sup>. En revanche, l'ordonnement de la construction et la décoration s'inspirent des influences ottomanes. La construction de ce monument « s'inspire à la fois de la mosquée de Yūsuf Dey (1614-1615) et de celle de Hammûda Pacha (1655). Le maître d'œuvre de la mosquée de Ghar-el-Melh, qui a vraisemblablement fait son apprentissage dans la capitale, a emprunté son plan ainsi que l'élévation et la répartition des masses aux deux mosquées »<sup>3</sup>.



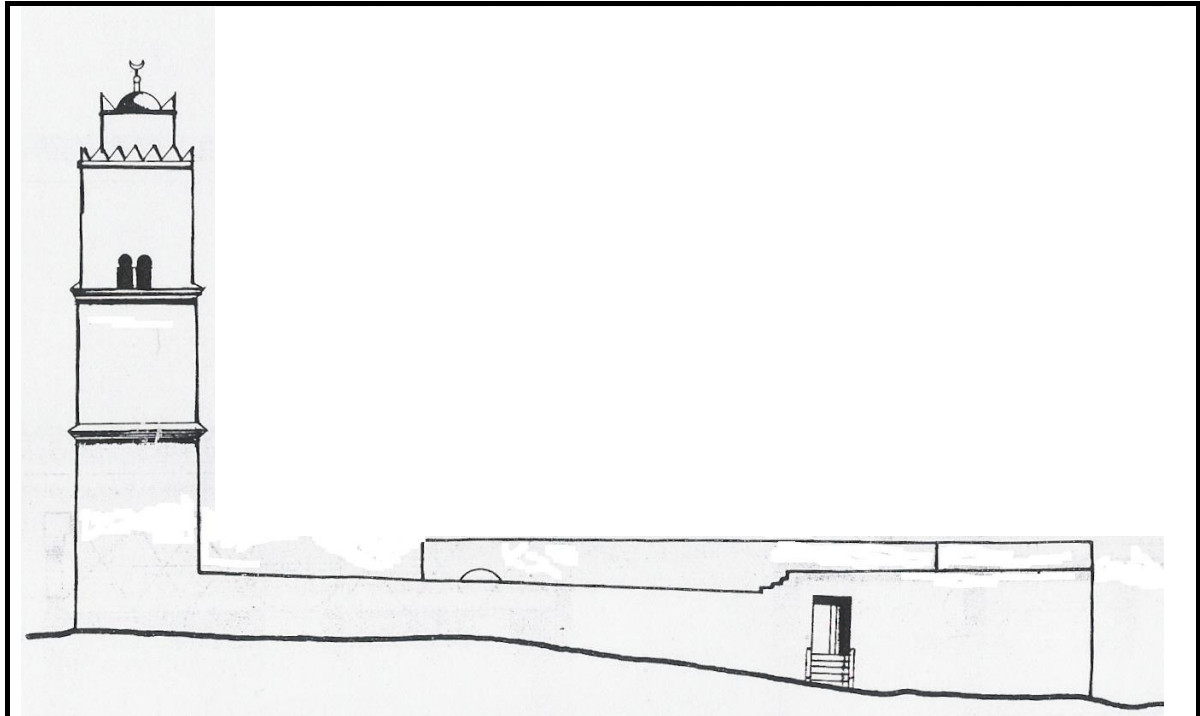
Fig. 202 : Le portique de la grande mosquée de Ġār al-Milḥ  
(Cliché A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997)

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur l'apport des Morisques et des Ottomans à l'architecture religieuse ifriqiyenne, je renvoie à A. Saadaoui, « La mosquée tunisienne à l'époque ottomane », in *Corpus d'archéologie ottomane*, éd. FTESI, Zaghouan, 1997, p. 107-145.

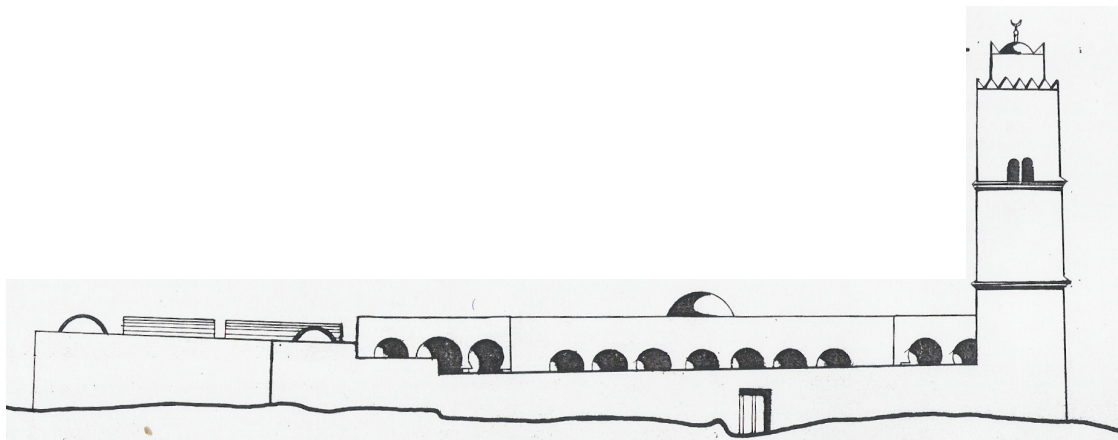
<sup>2</sup> Les exemples ici sont multiples : la Grande mosquée de Kairouan, la mosquée de la Zaytouna de Tunis ...

<sup>3</sup> Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 206.





**A- FAÇADE NORD-OUEST**



**B- FAÇADE NORD-EST**

Fig. 203 : La grande mosquée de Ġār al-Milḥ (d'après Ben Ammar 1983)



## La mosquée de la *raḥba* مسجد الرحبة

### Situation :

Comme l'atteste son nom, la mosquée de la *raḥba* s'ouvre sur la place centrale de la ville. Elle domine la plus grande partie de sa façade méridionale. Elle constitue, avec les boutiques, le café et le château d'eau<sup>1</sup> les éléments architecturaux essentiels de la grande place, lieu qui accueille jusqu'à aujourd'hui le marché hebdomadaire de Ġār al-Milḥ.



Fig. 204 : carte de situation de la *raḥba*

### Description

La mosquée de la *raḥba* est l'un des grands édifices religieux de Ġār al-Milḥ. L'ensemble du monument couvre une superficie de 135m<sup>2</sup>. Elle est composée d'une salle d'ablutions, d'une cour, d'un minaret et d'une salle de prière.

**La façade principale** de cet édifice est celle du nord. Elle mesure 12 m. On accède à la mosquée par une porte en bois à double battant inscrit dans un cadre de pierres de taille de moyennes dimensions.



Fig. 205: La façade de la mosquée donnant sur la *raḥba*. On remarque la porte d'entrée et le minaret qui se dressent à l'angle Nord-Ouest du monument

<sup>1</sup> La fontaine a aujourd'hui disparu. Elle portait le nom "*sabīl al-kuttāb*".

En accédant à l'intérieur, on trouve le minaret à gauche et la salle d'ablutions à droite. La courette est de forme trapézoïdale.

**Le minaret** occupe l'angle nord-est de la mosquée. « Il est bâti sur un plan carré de 2,60 m de côté. Sa hauteur, au sommet du toit du lanternon, ne dépasse pas les 10 mètres. On y accède par une petite porte (1,30 m x 0,60 m), percée à la base du côté sud du minaret. L'escalier en colimaçon s'appuie sur une rampe hélicoïdale et se compose de 37 marches qui aboutissent sur la plate forme finale par une baie percée dans le lanternon carré qui couronne la tour »<sup>1</sup>. Une moulure décorative marque de l'extérieur les larges marches de l'escalier intérieur destinées à l'appel à la prière. A 0,75 m au dessus de la moulure, et sur les quatre façades du minaret, sont percées des baies géminées ressemblant à celles du minaret de la grande mosquée.

**La miḍā** occupe l'angle nord-est du monument. Elle a subi plusieurs campagnes de restauration. Elle est de forme quadrangulaire légèrement irrégulière. On y accède par une porte simple. Elle est munie d'un puits qui alimente encore les bassins d'ablutions. Ces bassins sont précédés par des banquettes en maçonnerie aménagées pour que les fidèles s'assoient. L'évacuation des eaux usées se fait à l'aide d'une canalisation en poterie qui a gardé son authenticité.

**La salle de prière** est de forme carrée. L'oratoire de la mosquée de la raḥba mesure intérieurement 7,70 m de côté. Il est composé de trois nefs et de trois travées séparés par des colonnes de 1,80 m de longueur. On y accède par une porte simple aménagée au milieu du mur nord. Les colonnes sont espacées les unes des autres de 2,50 m. Elles sont couronnées de chapiteaux de type hafside sur lesquelles reposent des arcs en plein cintre qui constituent les débuts des voûtes d'arêtes de la toiture.

**La miḥrāb** se dresse au bout de l'allée longitudinale axiale. Il forme avec la porte d'entrée de la salle de prière l'axe médian d'une salle carrée de trois nefs longitudinales et trois autres transversales. La niche, large de 1 m (à la base), est profonde de 1,35 m. La concavité de la partie inférieure est dépourvue de tout élément de décoration, tandis que celle de la demi coupole est meublée de cannelures rayonnantes. L'arc de la niche est en plein cintre supporté par deux colonnettes de 1,65 m de hauteur y compris les deux petits chapiteaux de type hafside.

---

<sup>1</sup> Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 198.



Fig. 206 : Le *mihrāb*

Au cours de ces dernières années, cet oratoire paraît avoir subi plusieurs remaniements. On a adjoint à la salle de prière une quatrième allée transversale sans démolir le mur ancien du *ḡawf* qui séparait la salle de prière et la cour.

**Commentaire :**

Malgré sa centralité et sa superficie relativement importante par rapport aux autres édifices religieux de Ġār al-Milḥ (le deuxième grand édifice religieux de l'agglomération), la mosquée de la *raḥba* n'est qu'un simple oratoire (*masḡid*). Son ouverture sur la plus grande place de la ville, qui accueillait le marché hebdomadaire, lui donne cependant une grande importance. Il s'élève dans le noyau andalou de la ville. Il aurait servi de simple *muṣallā* pour les gens qui travaillaient et fréquentaient la place marchande, qui regroupait les boutiques, les ateliers des petits métiers, le café et un *kuttāb* (petite madrasa coranique) muni d'une fontaine érigés au milieu de la *raḥba*, aujourd'hui inexistants.

A. Saadaoui et N. Djelloul, malgré l'absence de tout élément de datation directe, considèrent cette mosquée comme le plus ancien oratoire de quartier de Ġār al-Milḥ<sup>1</sup>. Ils la datent du XVII<sup>e</sup> siècle et précisément du moment de fondation turque de la ville par Uṣṭā Mūrād vers 1638.

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 198.

## *Masğid Sīdī Naşr* مسجد سيدي نصر

### **Description :**

Le *masğid Sīdī Naşr* se situe au croisement de la rue Habib Boughatfa, connue plutôt chez les habitants de la ville sous le nom de "la rue de la *raħba*", et une petite rue secondaire : "la rue Mohamed Génouise". Il s'ouvre sur la voie reliant la grande place et la grande mosquée de Ġār al-Milħ.

C'est un petit édifice. L'ensemble du monument est composé de deux parties distinctes et indépendantes l'une de l'autre. La partie méridionale comprend la salle d'ablution, une courette et un petit minaret. La deuxième partie ne comprend que le *bayt al-şalāt*.

L'élément le plus important de la première partie est sans doute le minaret. Il garde son aspect originel. Il s'agit d'une petite tour carrée occupant l'angle Sud-Ouest de l'ensemble du monument. Une deuxième tour, plus petite que la première et qui la surmonte, constitue la tour-lanternon du minaret. Elle est recouverte d'un toit pyramidal. Quatre ouvertures cintrées sont aménagées alternativement sur trois façades de la grande tour. On monte à la tour-Lanternon à travers un escalier de quinze marches.

La salle de prière est de forme carrée. Elle mesure intérieurement 6m sur chaque côté. Elle est couverte de quatre voûtes d'arêtes qui reposent sur les murs et sur une seule colonne montée au milieu de la salle.

### **Commentaire :**

La mosquée de Sīdī Naşr ne possède aucun indice qui pourrait nous aider à la dater. Les travaux de restauration que l'on repère dans plusieurs endroits du *masğid* compliquent encore la tâche. C'est un monument qui tire son appellation du nom d'un saint dont les origines et l'époque nous échappent. L'édifice pourrait être une fondation moderne à la suite de l'arrivée d'un groupe tribal qui a voulu conserver la mémoire de ce *şayħ*, puisque la ville a été, à cause de sa prospérité pendant les siècles de l'époque moderne, un territoire d'installation de groupes tribaux du centre du pays.

## L'église<sup>1</sup>

Comme *masġid Sīdī Naṣr*, l'église de Ġār al-Milḡ se situe au croisement de deux rues "Habib Boughatfa" et "Mohamed Génouise". Elle se trouve dans le quartier de la mosquée de Ġār al-Milḡ et à une centaine de mètres du port et du "fort du milieu".

Il s'agit d'un édifice rectangulaire (8m x 22m), composé d'une nef centrale, de deux bas-côtés, d'un transept et d'un chœur<sup>2</sup>.



Fig. 206 (bis) : La façade principale de l'église

La date de fondation de cette église nous échappe. L'ouverture de Ġār al-Milḡ sur le monde méditerranéen et sa participation active dans l'activité de la course au cours de l'époque moderne<sup>3</sup> expliquent l'existence d'un pareil monument dans cette petite ville.

---

<sup>1</sup>Le monument était fermé lors de nos visites à Ġār al-Milḡ.

<sup>2</sup>Les mesures et les éléments architecturaux ont été relevés à partir du terrasse du monument.

<sup>3</sup> Sur l'activité corsaire, voir *supra* : la région à travers le temps.



## IV- Les installations hydrauliques :

### La fontaine de Şāhib al-Ṭāba<sup>c</sup>

#### سبيل صاحب الطابع

Le *sabīl* dit *Şāhib al-Ṭāba<sup>c</sup>* occupe une position centrale entre la grande mosquée, l'arsenal et le fort central (*al-burġ al-Wuṣṭānī*). C'est la fontaine publique la plus monumentale de la ville de Ġār al-Milḥ. Elle se compose de cinq suçoirs abrités par un édifice rectangulaire, voûté en arêtes, sous forme d'un portique de quatre arcs en plein cintre légèrement outrepassés. Ces derniers sont surmontés, au niveau de la terrasse, d'un parapet muni de merlons en dents de scie. Un rebord en tuiles rondes de couleur verte décore la façade du portique. On accède à ce dernier par un escalier de quatre marches.



Fig. 207 : Vue générale du monument. En arrière plan, le minaret de la grande mosquée

Les cinq suçoirs, aujourd'hui disparus, sont aménagés dans des niches aveugles construites en pierre de taille ornée chacune de trois boucles. Un bassin construit en grès est en avant les niches et les suçoirs. Il servait d'abreuvoir.

Quant au nom de la fontaine, il renvoie au souverain qui été à l'origine de cette installation. Il s'agit de Yūsuf Şāhib al-Ṭāba<sup>c</sup>, le ministre de Ḥammūda Pacha (1782-1814), dont les œuvres et les édifications architecturales sont très célèbres.

Outre son nom "*sabīl Ṣāhib al-Ṭāba*"<sup>c</sup>, cette installation est connue aussi sous le nom d'*al-sbīlāt* (les petites fontaines).



Fig. 208 : La galerie en avant des suçoirs



Fig. 209 : Les suçoirs et le bassin de captage



Fig. 210 : Les arcs aveugles



Fig. 211 : Un motif géométrique décorant les suçoirs



Fig. 212 : détail d'un arc aveugle



Fig. 213 : Un arc de la galerie

## L'abreuvoir des bêtes

### سبيل البهائم

Il ne reste de ce point d'eau que la façade principale. *Sabīl al-bhāyem*, à quelques mètres à l'est du passage voûté (*al-sābāt*), se situe en face du fort central. Il donne sur la rue coupant Ġār al-Milḥ d'est en ouest.

Comme l'indique son nom, qui signifie littéralement "la fontaine des bêtes", cette installation était réservée aux animaux. Son édification devant la place du fort central et à quelques mètres du marché voûté de Ġār al-Milḥ, expliquerait son emplacement. Il est aussi probable que l'espace, relativement spacieux, fut exploité comme un souk à ciel ouvert. Donc, réserver un bassin servant d'abreuvoir pour les bêtes est possible.

La *ḡābiya* est exploitée de nos jours comme épicerie. Il semble que sa façade a gardé une grande partie de son état initial. La porte a été percée à la place du suçoir et du bassin de captage. L'arc, en plein cintre légèrement outrepassé, s'inscrit dans un encadrement en pierre calcaire. Les quinze claveaux qui le constituent reposent sur deux sommiers en marbre basés sur deux piliers en pierres taillées de grandes dimensions. Des créneaux en dents de scie décorent la partie supérieure de l'encadrement. Le même motif est attesté dans le minaret de la Grande Mosquée et dans la galerie de *sabīl Ṣāḥib al-Ṭāba*.



Fig. 214 : La façade de la fontaine  
Etat actuel

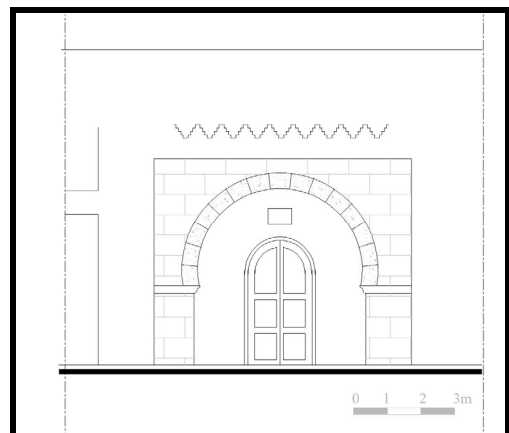


Fig. 215 : Plan de la façade  
(d'après S. Ben Youssef, 2003-2004)



## B-Les environs de Ġār al-Milḡ

### *Al-Nāzūr* (le sémaphore)

### برج الناظور

#### Situation :

Au sommet de la montagne qui domine la ville se dresse aujourd'hui une construction abritant un camp militaire et le sémaphore du port. Le site occupe une position fort avantageuse. Il se situe à une altitude de 325 m par rapport au niveau de la mer. De ce point on peut contrôler la rade de la ville, ainsi que tout le littoral allant du Cap Zebib jusqu'au Cap al-Tarf.

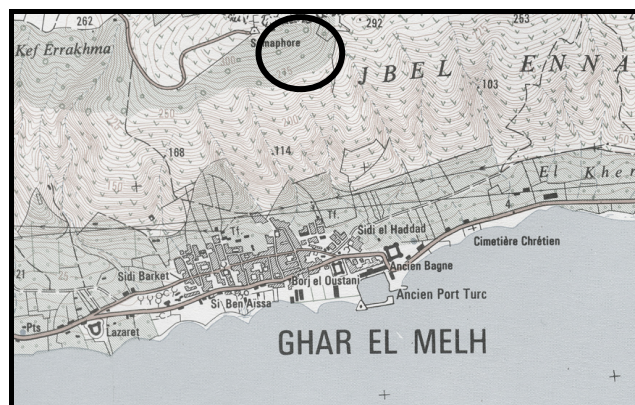


Fig. 216 : Carte de situation du sémaphore  
Carte au 1/100 000<sup>e</sup> de Ġār al-Milḡ et ses environs

#### Description et commentaire : *Du Qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr au sémaphore*

Le caractère militaire actuel du site m'a empêché d'entrer à l'intérieur du monument, et donc de prendre les photos et d'examiner le bâtiment. Ma description se limitera aux bribes d'informations dont on dispose grâce à la documentation iconographique et aux descriptions des voyageurs occidentaux de l'époque ottomane.

La première mention textuelle directe de cette tour, située au sommet de la montagne, remonte à la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. En 1587 L. Lanfreducci et G. Bosio décrivent la ville de Ġār al-Milḡ ainsi : « Porto-Farina est un grand port, bon pour une grande flotte et bien abrité. On peut y entrer librement parce qu'il n'y a

aucune défense. Il n'y a qu'une seule tour sur la montagne, sans artillerie, ni plateforme apte à en recevoir »<sup>1</sup>. L'état d'une tour dépourvue de tout équipement apte à recevoir les armes à feu, révèle que nous sommes face à un site perché qui date de l'époque médiévale.

La documentation de cette époque nous fournit des informations sur un site côtier. Il se situe, selon al-Bakrī (5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s.), à l'est de Rās al-Ġabal et en face des îles al-Kurrāt, et porte le nom de “qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr”<sup>2</sup>. Sans revenir à la concordance que l'on pourrait trouver entre ce *qaṣr-ribāṭ* et le toponyme du bas Moyen Age (Ġār al-Milḥ)<sup>3</sup>, l'actuel sémaphore semble avoir occupé le site du qaṣr.

Sur les documents du XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le bâtiment qui surmonte la montagne qui domine Ġār al-Milḥ est représenté par un monument quadrangulaire qui a la forme d'une tour de guet (les documents de Deviviers et d'Albert ...). Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Victor Guérin a repéré aux alentours du sémaphore « les ruines d'une construction carrée, d'origine musulmane, que les Arabes appellent “Nadhour” »<sup>4</sup>. Louis Frank, pour sa part, parlait de “fort al-nadhour” comme l'une des principales places fortes de la ville de Ġār al-Milḥ. Il est à 1 mille de la ville vers le Nord<sup>5</sup>.

Sur la personnalité d'Abū al-Ṣaqr, qui a donné son nom à cette localité fortifiée perchée, on ne dispose d'aucun renseignement. Il fut, probablement, l'un des hommes pieux<sup>6</sup> qui ont résidé dans cette *qalʿa* de la région de Ṣaṭfūra.

A partir de la période moderne, le site a perdu de son importance militaire au bénéfice des autres fortifications de la ville de Ġār al-Milḥ. Le monument médiéval s'écroula et le sémaphore actuel prend sa place.

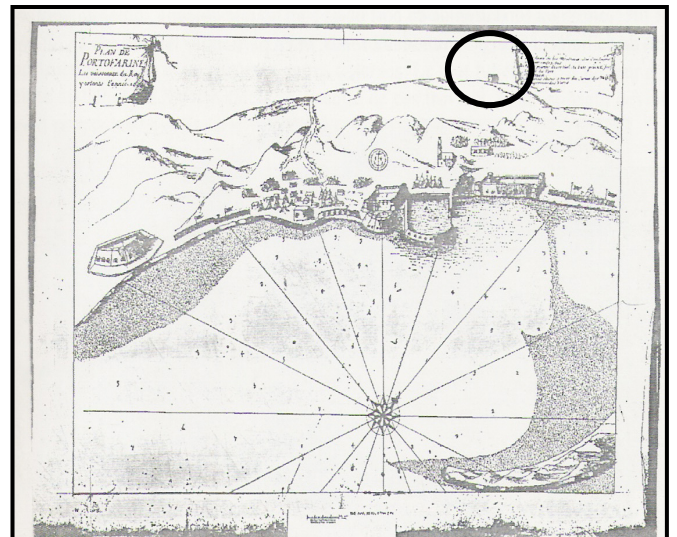


Fig. 217: La représentation du fort dans le plan de Deviviers (XVII<sup>e</sup> siècle)

<sup>1</sup> Bosio et Lanfreducci (1587), 1925, p. 517-518.

<sup>2</sup> Al-Bakrī, 1992, II, p.758.

<sup>3</sup> Cf. plus haut l'histoire de la ville de Ġār al-Milḥ et ses environs.

<sup>4</sup> Guérin, 1862, II, p. 17.

<sup>5</sup> Frank, *Description de Tunis*, Paris, 1850, p. 14.

<sup>6</sup> *al-Ṣāliḥūn* du texte d'al-Bakrī.



## Le *mqām* de Sīdī °Alī al-Makkī مقام سيدي علي المكي

### Situation :

En se dirigeant de Ġār al-Milḥ vers la pointe dite Rās al-Ṭarf, et en longeant le lac, on rencontre au pied des Dj. al-Nāẓūr et Dj. al-Dimna des jardins disposés en terrasses, construites en pierres sèches et des matériaux trouvés sur place. Au milieu du sentier situé entre la montagne et la ligne côtière, et à sept kilomètres environ de la ville de Ġār al-Milḥ, se dresse le marabout de Sīdī °Alī al-Makkī. Il s'élève, à 500m de la plage, sur le versant de Dj. al-Dimna. Le terrain est en pente et une partie de la construction est creusée dans le rocher de calcaire, roche dominante dans ce paysage accidenté.



Fig. 218 : Carte de situation et contexte topographique du site de Sīdī °Alī al-Makkī

### Description :

Le site dessine un ensemble de bâtiments oblongs. La façade principale, qui regarde la mer, s'étend sur 85 m. Devant cette façade se trouve une terrasse construite en argile et enduite de blanc de chaux. La clôture est une alternance entre le bâti et le naturel. En effet, des rochers en calcaire qui affleurent constituent des murs de quelques cellules.

L'ensemble est un complexe qui réunit en plus du *mqām* du saint Sīdī °Alī al-Makkī, les **tombeaux** de trois autres saints : S. °Abdel Qādir, S. al-Šrīf et S. al-Marrākušī. D'autres cellules constituent le monument. A droite de l'unique entrée est aménagée une petite pièce rectangulaire exploitée par le *muqaddim* et sa famille comme une boutique qui ouvre les jours des *ziyāra* (surtout en automne). Cette boutique communique avec le logement particulier du gardien à travers un petit arc

en plein cintre. Les autres pièces sont des *dukkāna*, de plans irréguliers et déformés, qui servent pour le logement des visiteurs. **Un café**, le Café du Bonheur, se dresse en face de la porte d'entrée. Il est totalement creusé dans le rocher de calcaire, contrairement à **la cuisine**, aménagée dans l'angle sud-ouest du complexe, qui affecte la forme d'un carré (11 m de côté).

On trouve aussi sur le site **trois citernes**. Deux au milieu de l'espace central du complexe, et une troisième aménagée entre la cuisine et la pièce abritant le tombeau de Sīdī ʿAbdel Qādir. Sur le tombeau d'un ancien muqaddam, appelé Muḥammad Lamīn, est gravée une inscription votive datée de 1247h/1831-32<sup>1</sup>.



Fig. 219 : Le monument dominant le versant Sud du Dj. *al-dimna*

#### **Commentaire :**

#### ***Sīdī ʿAlī al-Makkī : un lieu de garde, de léproserie, de culte et de pèlerinage***

Le site est représenté sur le plan d'Albert de 1669 et sur l'iconographie du début du XVIIIe siècle. Il est considéré dès sa fondation comme l'un des édifices de la ville de Ġār al-Milḥ. Quoiqu'il soit éloigné de sept kilomètres du centre de la ville, on a souvent illustré sur la documentation iconographique le sentier qui le relie à la ville de Ġār al-Milḥ. De plus, les voyageurs occidentaux ont toujours décrit le site de Sīdī ʿAlī al-Makkī lors de l'énumération des édifices de cette ville. Le monument

---

<sup>1</sup> Le Mire, 1952, p. 33.

aurait joué dès le Moyen Age le rôle d'un poste de surveillance. De ce site on voit loin sur la mer et on parvient par les signalisations lumineuses à avertir d'un danger depuis le fort al-Nāzūr (l'éventuel qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr du texte d'al-Bakrī) et l'extrémité orientale du cap où s'élève aujourd'hui le mausolée de Sīdī al-Ḥağ Mbārik. C'est la plus ancienne et la plus célèbre *zāwiya* du Cap al-Ṭarf. Il est vrai que les données architecturales et épigraphiques (l'inscription votive du XIXe siècle) disponibles n'aident pas à dater le monument avec précision, mais il semble qu'il soit antérieur au XVI<sup>e</sup> siècle, Sīdī ʿAlī al-Makkī ayant vécu à l'époque hafside<sup>1</sup>. Ce saint, ainsi que Sīdī ʿAbdel Qādir et S. al-Marrākuṣī, auraient été des personnalités pieuses qui auraient gardé ce point stratégique du sahel de Bizerte.

Le site aurait joué aussi le rôle d'une *dimna*. La montagne sur laquelle se dresse le complexe de Sīdī ʿAlī al-Makkī porte jusqu'à nos jours le nom de *ğabal al-dimna*. Et la *dimna* est une institution qui remonte au Moyen Âge, consacrée à l'hospitalisation des malades touchés par des maladies contagieuses. Chaque ville avait sa *dimna*, dont la direction, comme il ressort des dictionnaires biographiques, revenait aux médecins, dont plusieurs étaient des *fuqahā*<sup>2</sup>. Aujourd'hui, plusieurs croyants ont encore recours à Sīdī ʿAbd al-Qādir pour guérir des maladies des yeux.

Architecturalement, et comme l'a déjà signalé Le Mire en 1952, l'édifice est unique en son genre. « Examiné sur la carte, on peut s'imaginer qu'il s'agit d'un marabout comme un autre, comme il en est tant au Maghreb. Vu de la grande plage située à sept kilomètres à l'est de Porto-Farina, on n'en a encore aucune idée ; il faut faire 5 ou 600 mètres supplémentaires et monter de 50 mètres pour que l'intérêt et la curiosité s'allument et qu'on commence à se dire que Sidi Ali el Mekki est unique en son genre »<sup>3</sup>. D'une part, c'est un complexe maraboutique renfermant les tombes de trois saints, ce qui est un cas unique dans la région de Bizerte. D'autre part, et de par sa position en hauteur et de sa situation stratégique, le monument ressemble à un site fortifié. En effet, la hauteur des murs atteint 5 mètres et les ouvertures sur la façade principale affectent la forme des meurtrières des monuments de défense.

---

<sup>1</sup> A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 200.

<sup>2</sup> Voir pour les sources, à titre d'exemple, al-Mālikī, *Riyāḍ al-nufūs* et sur la définition de l'institution « al-dimna » voir, H.H. Abdelwahāb, *waraqāt*, I, p. 273-294.

<sup>3</sup> Le Mire, 1952, p. 30.

Entre les fonctions défensive et maraboutique, les frontières sont floues. La zaouïa est devenue après la diminution du danger extérieur un lieu de pèlerinage (*mazar*) pour les gens de la région<sup>1</sup>. Nous ne disposons sur cette fonction que de bribes d'informations issues d'une enquête orale réalisée sur place. Le lieu est visité principalement par une population *djerbienne* de doctrine ibadite. Les gens se déplacent en famille et en groupe pour retrouver des « hommes de Dieu » capables d'intervenir en leur faveur et pour quémander une guérison, principalement auprès de Sīdī °Abd al-Qādir, dont la dépouille est celle de l'un de trois saints enterrés dans le même lieu. C'est ce groupement qui a donné au mausolée un effet sacré supplémentaire et qui a créé autour de son espace une dynamique qui se manifeste dans les dimensions relativement importantes de la superficie bâtie. Cette ampleur témoigne, entre autres, du véritable magnétisme exercé par ce lieu sur les habitants de la région<sup>2</sup>.

Un autre élément qui mérite l'attention : l'abondance des points d'eau. L'existence de trois citernes dans un espace relativement étroit est expliquée par la nature du rocher dans lequel est creusé le complexe. Le calcaire sur ce site est tendre et le sol est ici facilement creusé pour y aménager des citernes ; « citernes où s'assemblent les eaux que recueillent trois étages d'impluvia faits des dalles calcaires, toits de la grotte primitive. Les trous de puisage sont bordés de margelles en tout point semblables à celles de la grande mosquée de Kairouan »<sup>3</sup>.

En générale, les caractéristiques du site répondent excellemment à toutes les conditions d'existence d'un lieu sacré doté d'un important rayonnement : les grottes, les sources d'eau, les dépouilles des saints (un guérisseur, un protecteur et un consolateur). Cela a fait de lui un lieu de culte et de pèlerinage (*ziyara*) réputé. La tradition orale montre qu'on est avec un lieu sacré à dimensions aussi bien régionale que "doctrinale". Sīdī °Alī al-Makkī est un sanctuaire vénéré aussi bien par les habitants de la région de Bizerte que par les Ibadites du pays et surtout les Djerbiens.

---

<sup>1</sup> La notion de pèlerinage (*al-ḥaġġ*) est utilisée dans le sens de "*ziyāra*" ; une signification réservée à la visite des mausolées. Pour les sens du verbe "*ḥaġġa*" voir H. Farhat, « Les pèlerinages de Šākir et de Massa », dans A. VAUCHEZ (sous dir.), *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires*, collection de l'École Française de Rome, 273, p. 171-178.

<sup>2</sup> La présence de la grotte donne à ce lieu des dimensions mystiques typiques. C'est un contexte idéal pour exercer la retraite (*al-ḥalwa*).

<sup>3</sup> Le Mire, 1952, p. 31-33.



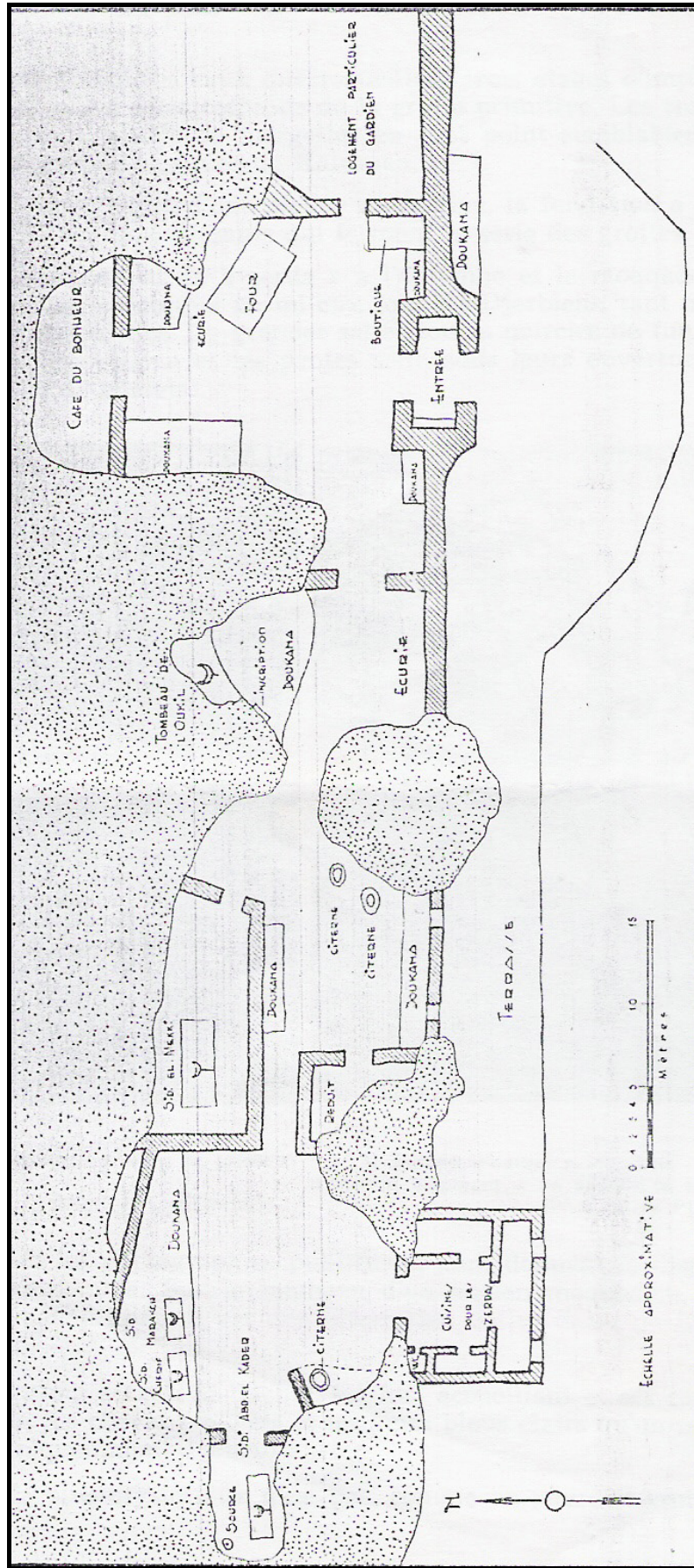


Fig. 220 : Plan du *maqam* (d'après Le Mire - 1952)



## Rās al-Ṭarf / Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik سيدي الحاج مبارك – راس الطرف

### Situation et contexte topographique :

Pour les navigateurs traversant le détroit de Sicile, Rās al-Ṭarf est le premier repère de la terre tunisienne. C'est la pointe la plus orientale de la région de Bizerte. Elle en dessine la partie saillante qui, en face de la Sardaigne et de la Sicile, sépare les deux bassins de la Méditerranée.



Fig. 221 : Le Cap al-Ṭarf –vue prise de l'Ouest

À la pointe du cap, sur le versant sud du mont al-Dimna s'élève le marabout de Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik, à une altitude de 26 m par rapport au niveau de la mer. Le site, dans un milieu boisé, se trouve sur une pente taillée dans une *éolianite würmienne*. « Celle-ci recouvre une plate-forme d'abrasion de grès pliocène fossilifère, sur laquelle existent des placages d'un dépôt de plage conglomératique à *Strombus bubonius* (formation Chebba d'âge néotyrrhénien) »<sup>1</sup>.

### Contexte archéologique :

La *qubba* de Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik est un bâtiment carré de 5 m de côté, reposant sur un substrat rocheux plat, submergeant la pente sud du mont. Les murs de l'édifice, hauts de 3,5 m, portent une coupole semi-sphérique<sup>2</sup>. Le monument possède une seule porte d'entrée aménagée au milieu du mur sud. Une petite cellule récente s'appuie sur le bâtiment carré du côté est.

Derrière le *mqām* on remarque des petites ruines, enterrées dans le sable, peu étendues et peu identifiables. Au pied de la pente du côté sud, autour d'un puits, se trouvent à fleur de sol des tessons de céramique. Le contexte est de l'Antiquité tardive

<sup>1</sup> Slim et *alii*, 2004, p. 196.

<sup>2</sup> Je n'ai pas pu accéder à l'intérieur du monument parce qu'il est occupé aujourd'hui par une famille.

(V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles)<sup>1</sup>. Quant à la céramique islamique qui jonche le site, elle ne fournit pas d'indices clairs.

A l'extrémité de la pointe se trouvent des grandes carrières, de nos jours submergées par la mer, taillées dans les formations pliocènes et le grès dunaire. Cette carrière aurait été utilisée pour la construction des grands édifices des villes de Ġār al-Milḥ et de Rafrāf. Sur l'un des blocs on a trouvé les fragments d'une inscription punique qui aurait été destinée au temple qui a donné le nom antique du promontoire.

**Commentaire :**

L'occupation du site remonte, comme l'indiquent les informations textuelles et les données archéologiques, à l'époque punique et a continué durant les époques postérieures. C'est sur ce cap que les antiquisants localisent le temple d'Apollonius (*promontorium Apollonis*) de Pline l'Ancien. C'est sur ce point que nous proposons de localiser le toponyme d'al-Idrīsī : "*al-kanīsa*" du "*Tarf al-ġabal*" (l'église du Cap).



Fig. 222 : *Mqām* Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik – vue prise du pied de la colline

L'aspect perché du site, la vue panoramique qui permet le contrôle d'une longue étendue de la côte, et enfin les conditions topographico-naturelles favorables à l'occupation humaine (carrières, point d'eau ...), présentent des caractères convenables pour une installation de contrôle. Le *mqām* de nos jours est l'héritier, selon toute vraisemblance, d'une tour de guet qui signalait, par des signes lumineux, le danger venant de la mer, et Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik est probablement le dernier qui à avoir fait son retraite sur ce site, si bien que la mémoire collective lui a gardé son nom.

---

<sup>1</sup> On trouve de la sigillée africaine D (Hayes 99, 105), des tessons d'amphores africaines (Key XXXV B, LXII) et d'une amphore orientale (Carthage LRA 1), cf., H. Slim et *alii*, *Op. Cit.*, p. 196.

## La conduite d'eau morisque *Sāqiya<sup>t</sup> 'ayn Būrzām* / ساقية عين بورزام

La source d'eau dite "Būrzām" est située à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville de Ġār al-Milḥ . C'est une source abondante et son eau est d'excellente qualité.

Un aqueduc partait de cette source et portait l'eau jusqu'à Ġār al-Milḥ. Mais aujourd'hui, il ne reste que quelques vestiges d'une conduite qui s'étend entre la source Būrzām et l'actuelle agglomération de Bājū, un petit village situé à quelques kilomètres à l'Ouest de Ġār al-Milḥ.

L'aqueduc prend son origine au fond d'un vallon qui se trouve à 115 m d'altitude. Ensuite, en se dirigeant vers le Sud-Est, il descend jusqu'au village de Bājū, soit 25 m de dénivelé. Dans sa descente, la conduite suit le tracé de la rive orientale de l'oued Būrzām, serpentant entre le pied du mont al-Nāzūr et l'oued. Près de la source, on remarque la présence de deux bâtiments carrés surmontés de deux coupes. Ils sont construits sur les berges de l'oued, l'un en face de l'autre. Les deux constructions se dressent comme deux tourelles qui gardent l'entrée d'un canal fluvial. Ces deux pièces, que les habitants de la région qualifient de "châteaux d'eau", abritent à l'intérieur des citernes de forme circulaire. Des pièces de ce type, entre la source Būrzām et Bājū, il y en a quatre. Toutes ont la même forme (carrée) et les mêmes dimensions (3,10m de côté). Les calottes surmontant les constructions carrées sont creusées de cannelures à l'extérieur, et posées directement sur le cube de la pièce. Intérieurement, elles sont dépourvues de tout décor. Les créneaux, en dent de scie, qui décorent le sommet des murs rappellent ceux de Ġār al-Milḥ. À l'intérieur, on remarque des citernes circulaires de 3 m de profondeur et de 1,90 m de diamètre. Au fond de chaque citerne, on note la présence d'un drain souterrain qui s'oriente vers la conduite.

L'aqueduc et les deux "châteaux" qui gardent la source sont détachés. Un espace d'une cinquantaine de mètres semble être occupé par des bassins de captage. Ces derniers reçoivent l'eau de la source et la répartissent dans la canalisation ; une technique pour éviter la violence de l'écoulement qui pourrait endommager le canal. De ces bassins ne subsistent aujourd'hui que des amas de pierres. Des vestiges de même nature sont aussi

repérables au milieu de cette conduite. Les ruines montrent le départ d'un arc et les restes d'un bassin circulaire.



Fig. 223 : Le vallon de l'Oued Bürzām. On voit en avant-plan les structures, ruinées, de l'aqueduc et en arrière-plan les deux petits châteaux d'eau.

En plus des "châteaux d'eau", l'aqueduc est jalonné dans quelques endroits de :

✓Quelques bassins rectangulaires : ces bassins semblent avoir été construits après l'abandon des bassins des châteaux d'eau.

✓Quelques regards : ce sont des ouvertures circulaires ou carrées destinées à intervenir en cas de problème sur la canalisation.



Fig. 224 : Un bassin rectangulaire



Fig. 225 : Deux regards rectangulaires





Fig. 226 : Vue intérieure d'un bassin circulaire. On remarque le canal reliant la conduite aux châteaux d'eau

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le tracé de la conduite apparaît parfois à fleur de sol ; et par endroits il s'enfonce sous la terre. Le canal, couvert, est encastré dans un blocage arqué construit en moellons et revêtu d'une couche de ciment et de chaux. Le canal, de forme quadrangulaire, a une largeur de 25 cm et une profondeur de 40 cm. Intérieurement, il est revêtu d'une couche de ciment de 4 cm d'épaisseur.

L'aqueduc, comme on peut le voir en quelques points où le tracé de la conduite est en mauvais état de conservation, a subi plusieurs restaurations dès sa fondation. On relève en quelques endroits les traces d'étanchéité du canal d'origine qui semble avoir été remplacé par un égout en tuiles de 8 cm de diamètre. Un tuyau en cuivre est, en outre, visible dans quelques points de la conduite. Un document d'archive datant du 6 *ġumādā* II 1288 (1871-72), sous forme d'une lettre envoyée par le gouverneur de Bizerte et de Ġār al-Milḥ au premier ministre de l'époque Ḥayriddīn Bācha, signale la réalisation de travaux pour la réparation de la *sāqiya*.

A partir de la ville de Bājū, les vestiges de la conduite disparaissent complètement et on n'en retrouve pas, au-delà de cette agglomération, la moindre trace. Pourtant, aussi bien les documents d'archives que la tradition orale confirment que l'aqueduc continuait son tracé jusqu'à la ville de Ġār al-Milḥ ; et précisément jusqu'au centre de la *raḥba* où existait une fontaine publique portant le nom de "*sabīl al-kuttāb*". Sur une carte établie par les services hydrographiques de la marine française en 1882 est indiqué, en pointillé, le tracé présumé de cette conduite. A. Gafsī a trouvé, lors d'une prospection effectuée dans les environs de Ġār al-Milḥ, les élévations d'un aqueduc dans le lieu-dit "*ṭarf al-ġāba*" (les confins de la forêt) qui se situe à l'ouest du fort du



bāb Tūnis qui assurait la défense de l'entrée de la ville. Cet aqueduc « apparaît comme un canal voûté qui fait corps avec le mur qui le supporte. Ce mur long de 26,5 m est percé de deux arcs en fer à cheval formés de claveaux en pierre de taille nue. La hauteur maximale de chaque arc ne dépasse pas 2,75 m alors que la hauteur de l'aqueduc est de 5 m environ. Les deux extrémités de l'aqueduc laissent voir les matériaux de construction formés de moellons et d'un mortier de chaux, alors que le mur porte un enduit peint à la chaux. La conduite encastrée dans le mur est formée d'un arceau semi-circulaire bordé de chaque côté par un chemin. Le mur a une épaisseur de 1,25 m. Ce pont-aqueduc traverse la dépression de l'oued sangaro qui se rétrécit dans cette zone appelée par les habitants limitrophes "chuabat Cristo = ravin de Cristo »<sup>1</sup>.

Reste à signaler que cette conduite jouxte un sentier montagnard, pratiqué jusqu'à aujourd'hui par les habitants du lieu, reliant Ġār al-Milḥ à Rafrāf. Ce chemin est signalé sur les cartes et les illustrations du XVII<sup>e</sup> siècle. On peut donc penser que cette conduite a été construite vers le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, juste après qu'ait été écarté le danger représenté par flottes des grandes puissances méditerranéennes, une période marquée en effet par la construction des grandes fortifications de la ville.



Fig. 227 : Un château d'eau - façade



Fig. 228 : Les vestiges d'un bassin circulaire

<sup>1</sup> A. Gafsi, « La découverte d'une conduite d'eau dans un village morisco-andalou en Tunisie : Ghar el-Melh (note préliminaire) », dans *V<sup>e</sup> centenaire de la chute de Grenade*, Zaghouan, 1993, I, p. 283-290.





Fig. 229 : Le tracé du canal



Fig. 230 : Le canal –détail 1



Fig. 231 : Le canal –détail 2



Fig. 232 : Le canal –détail 3

### **Le point d'eau sur le chemin de Sīdī ʿAlī al-Makkī**

A un kilomètre environ à l'est de la ville, sur le chemin menant à la pointe de Sīdī ʿAlī al-Makkī, on rencontre une installation hydraulique qui s'alimente aux eaux d'une source à débit assez soutenu. Ce point d'eau est composé de deux bassins couverts et d'un abreuvoir. Le premier bassin, le plus large, est de forme rectangulaire. Il communique directement avec la source qui jaillit du côté du lac. Le deuxième bassin, de stockage, est de forme carrée. L'eau passe du premier vers le deuxième à travers une petite conduite de 0,50 m de large et 2,75 m de long. La profondeur des deux bassins ne dépasse pas 50 cm.

Ce point d'eau est utilisé aussi bien pour l'irrigation des jardins disposés en terrasse au pied du Dj. al-Dimna que pour l'approvisionnement des passagers de ce chemin.



Fig. 233 : Le bassin rectangulaire





Fig. 234 : Un puits au pied du Cap al-Ṭarf

### **Quelques conclusions sur les installations hydrauliques de Ġār al-Milḥ et de ses environs**

Impressionnants par leur nombre et parfois par leur architecture, les installations hydrauliques de la ville de Ġār al-Milḥ et de ses environs offrent pour cette étude des données archéologiques importantes. L'inventaire réalisé le démontre. A Ġār al-Milḥ, il y a tout ce que nous pouvons trouver dans une ville. Tout d'abord, il y a les constructions qui marquent la présence du pouvoir. Cette dernière se manifeste aussi bien à travers l'aqueduc conduisant l'eau de la source "Būrzām" au centre de la ville qu'à travers les fontaines publiques surplombant les points importants du tissu urbain (les places publiques, les souks ...). Puis on note une présence considérable des puits et des citernes, destinés essentiellement à l'usage quotidien du grand public. Enfin il y a le *ḥammām*, centre où l'eau est à la fois un moyen de purification personnelle et un élément qui rassemble plusieurs individus.

Sur l'hydraulique de cette ville nous disposons d'une information diversifiée. Tout d'abord, il y a le témoignage de l'archéologie. Ensuite, nous avons les informations des sources écrites classiques qui, en dépit de leur indigence et de leur généralité, fournissent des renseignements parfois précis sur les travaux des souverains, ce qui aide à avancer des hypothèses de datation. Mais cette étude profite aussi de données textuelles jusqu'à présent peu exploitées par les archéologues et les historiens :

les archives des biens de l'Etat, qui apportent des renseignements précieux sur l'utilisation de l'eau, ses techniques et surtout sa gestion.

Le premier fait qui attire l'attention à Ġār al-Milḥ est sans aucun doute le nombre impressionnant des installations domestiques. Rares sont les maisons qui ne disposent pas de points d'eau (puits, *māġil* ...). L'orographie de cette région est favorable sous le rapport des pluies. La ville reçoit chaque année une moyenne de 500 mm, quant au nombre de journées pluvieuses, il varie entre 70 et 100 jours/an. Les installations domestiques sont remplies principalement par les eaux des pluies. Mais pour se garantir contre les périodes de sécheresse, qui peuvent durer parfois quelques années, les dirigeants de la ville et sa population ont capté l'eau des sources qui jaillissent dans plusieurs lieux des environs et l'ont amenée sur place en créant des bassins de captage dotés de canalisations qui distribuent l'eau de la source pour assurer l'irrigation des champs cultivés. En outre, l'existence en surface « d'importants affleurements de roches perméables ou à bonne perméabilité (grès et sables de Porto Farina ainsi que leurs couvertures) d'une part, et d'une roche imperméable (marnes de Raf Raf) en profondeur d'autre part, offre logiquement des conditions favorables à la formation de nappes d'eau souterraines »<sup>1</sup>.

A l'intérieur du tissu urbain les travaux hydrauliques n'ont eu d'autre but que de recueillir l'eau pluviale ou l'eau des sources pour s'en servir comme eau potable. A Ġār al-Milḥ, la nappe phréatique est riche, d'où une profondeur des puits qui ne dépasse pas les dix mètres.

Pour ce qui est des fontaines publiques (les *sabiḥ*), la constatation qui s'impose concerne le nombre relativement important de ces installations. La concentration des abreuvoirs dans la partie orientale de la ville, là où se sont établis les grands monuments de Ġār al-Milḥ (le port, les deux forts, le souk couvert et la grande mosquée), semble répondre aux besoins d'une population particulière composée de soldats, de pêcheurs et de commerçants étrangers, tandis que les habitants ont dans leurs maisons les points d'eau nécessaires.

---

<sup>1</sup> A. Gafsi, 1993a, p. 283.



## Commentaire général

L'historique et les descriptions archéologiques faites ci dessus permettent d'ores et déjà de tirer un certains nombre de conclusions qui concernent l'histoire du peuplement de Ġār al-Milḥ et de ses environs.

Dans ce commentaire général, nous nous intéressons en premier lieu à toute la région, en essayant de chercher dans toute la période concernée (fin VIIe – première moitié du XVIIIe) les différentes étapes de l'occupation du sol. Dans une deuxième étape, nous nous focaliserons sur l'étude de l'espace urbain de la ville de Ġār al-Milḥ et son évolution.

### *I/ L'occupation du sol dans la région de Ġār al-Milḥ (le cap Rās al-Ṭarf) :*

Les données collectées jusqu'ici peuvent nous aider à distinguer au moins trois phases de peuplement pour Ġār al-Milḥ et ses environs :

#### *1°/ Les ribāts et les tours de vigie jusqu'à la fin de l'époque ziride (deuxième moitié du 5<sup>e</sup>/ XI<sup>e</sup> siècle) :*

Dans la zone de Ġār al-Milḥ, on peut estimer qu'il y avait au moins trois sites fortifiés qui ont joué essentiellement un rôle de surveillance du Cap dit *Rās al-Ṭarf*. Le phare qui donne aujourd'hui son nom au mont qui le surmonte (*ḡabal al-Nāzūr*) occupe éventuellement la place du ribāṭ dit Qaṣr Abi-Ṣaqr. Ce ribāṭ a été renforcé tout au long cette période par deux tours de vigie qui s'élèvent aujourd'hui sur le versant sud du ḡabal al-Dimna. Sīdī ʿAlī al-Makkī et Sīdī al-Ḥāḡḡ Mbārik auraient formé, en effet, avec Qaṣr Abi-Ṣaqr, une chaîne de fortification cohérente. Ce système n'est pas différent de celui qu'on observe dans les autres zones côtières de l'Ifriqiya. Il était composé de deux types de monuments : des édifices de défense, souvent de grand taille, complétés par d'autres monuments de moindre importance qui assuraient un rôle de surveillance et transmettaient un signal du danger en cas de menace<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Dans les sources arabes, notamment géographiques, il y a des descriptions de la manière dont on utilisait cette chaîne pour signaler le danger. Il s'agissait en effet d'une chaîne lumineuse permettant de correspondre en une nuit de Ceuta jusqu'à Alexandrie ; cf., à titre d'exemple, al-Muqaddasī, Aḥsan al-tqāsim,

Qaṣr Abī al-Ṣaqr, au sommet du mont, et les deux tours de garde étaient, en plus de leur rôle de défense et de signalisation, des lieux de retraite pour les hommes pieux (*al-ṣāliḥūn*)<sup>1</sup>.

### 2°/ L'apparition du toponyme "Ġār al-Milḥ"

Sur deux cartes occidentales remontant aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, Zouheir Chelli a relevé sur la côte entre Tunis et Bizerte le toponyme "Gamel"<sup>2</sup>. Ce nom est très probablement une déformation latine du nom arabe "Ġār al-Milḥ". À cette mention cartographique européenne, s'ajoute la localisation de Ġār al-Milḥ sur les cartes de l'Atlas de Aḥmad b. ʿAlī al-Ṣarfī. Sur deux feuillets du dit atlas, elle figure comme l'une des principales stations maritimes entre Tunis et Bizerte.

Dans les *Ḥulal* d'al-Sarrāġ, auteur tunisien de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le passage parlant de la fondation du mouradite Uṣṭā Murād Bey est très clair : la localité existe bien avant les édifications du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que l'essor n'aura lieu qu'avec l'installation des Turcs et des Morisques, mais qu'une petite agglomération ait existé dès l'époque hafside est fort probable. Elle se limitait, selon toute vraisemblance, au quartier du port d'autant plus que les tours de guet assurent la fortification des lieux. Il est légitime de penser à une éventuelle pré-fondation médiévale qui s'inscrit dans le projet de la cour hafside, et surtout dans celui du sultan Abū ʿAmr ʿUṭmān (mort en 837/1487)<sup>3</sup>, qui a repeuplé, selon les dires de nos sources, plusieurs zones ruinées et relancé un programme de fortification de la ligne côtière après trois siècles de repli<sup>4</sup>.

### 3°/ La troisième phase : l'époque des conflits hispano-ottomans et les constructions du Bey Uṣṭā Murād

L'intérêt porté au mouillage de Ġār al-Milḥ dans la documentation cartographique à partir de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle reflète les débuts d'une troisième phase dans l'occupation humaine de cette localité. Toutes les puissances maritimes méditerranéennes, sans exception, ont essayé de débarquer à Ġār al-Milḥ pour profiter de sa situation

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, 1992, II, p. 759. Sur les rôles des qaṣr-ribāʿ cf., N. Djelloul, 1995, I, p. 82-84.

<sup>2</sup> Les cartes sont respectivement d'un anonyme et de Giroldis (1426). Cf., Z. Chelli, 1996, p. 98.

<sup>3</sup> Voir Al-Wazīr al-Sarrāġ, *al-Ḥulal*, p. 188. Sur la politique de fortification de ce souverain, voir N. Djelloul, 1995, I, p. 235.

<sup>4</sup> L'établissement des Normands sur le littoral, précipite la décadence des fortifications côtières de l'Ifriqiya. Voir à ce propos : G. Marçais, *Notes sur les ribāts en Berbérie*, p. 27.

stratégique (à quelques milles de Tunis) et des qualités de mouillage de son port. C’est à ce moment de l’histoire que les voyageurs européens ont donné à Ġār al-Milḥ le nom occidentalisé de “Porto Farina”. Si les sources –textuelles et archéologiques- attribuent la vraie fondation de Ġār al-Milḥ au souverain Uṣṭā Murād Bey en 1637, on peut estimer que cet acte n’a été qu’une officialisation d’une réalité qui existait avant son avènement. L’œuvre de Murād Bey n’était qu’une décision donnant à Ġār al-Milḥ son caractère de fondation beylicale.

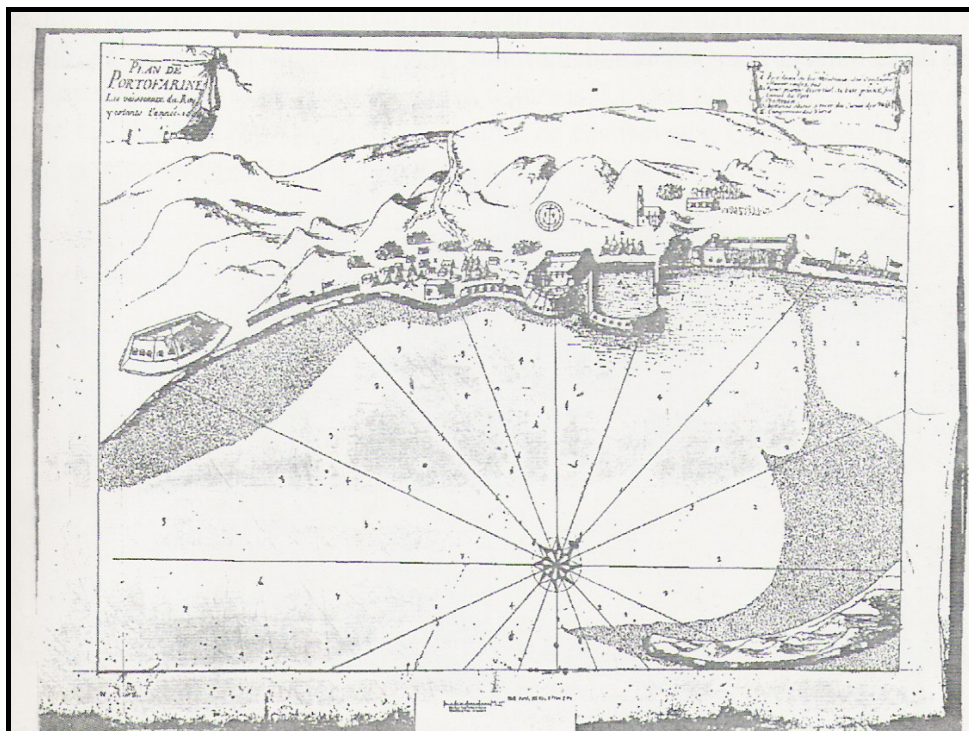


Fig. 235 : Le plan de la ville en 1669 par De Viviers  
On remarque sur le sommet du mont une tour carrée qui représente le probable qaṣr-ribāṭ Abī al-Ṣaqr

## **II- L'évolution du tissu urbain de la ville de Ġār al-Milḥ :**

L’histoire de l’évolution du tissu urbain de Ġār al-Milḥ nous échappe puisque les sources contemporaines de sa fondation ne nous fournissent aucune information sur les premiers éléments architecturaux de l’agglomération. En revanche, on peut déduire des plans qui figurent sur les cartes que le premier noyau ne devait pas être loin du port où Uṣṭā Murād Bey fonda l’arsenal de Ġār al-Milḥ. Ce port a joué un rôle déterminant dans l’évolution du tissu urbain. Il fut, et il est encore jusqu’à nos jours, le centre d’activité de toute la population de la cité. Les visites de terrain que nous avons effectuées, enrichies

par les résultats de quelques travaux menés par des architectes, confirment l'idée de la centralité du port.

Un autre élément nous a paru déterminant dans l'évolution urbaine de Ġār al-Milḥ ; il s'agit des caractéristiques morphologiques propres à chaque zone historique de la ville. La fondation de la localité au pied d'une montagne a beaucoup influencé le dessin du parcellaire urbain et son extension. Le but était dès les premières années de réduire les effets de la pente et d'occuper en priorité les terrains les moins pentus. C'est pour cela que l'essentiel de l'évolution s'est fait sur la ligne côtière et selon une orientation est-ouest.

### 1°/ Le premier noyau : le noyau hafside

Il est très difficile, en l'absence des données textuelles directes et d'indices archéologiques précis, d'identifier l'emplacement des premiers éléments architecturaux de la ville de Ġār al-Milḥ. On ne sait pas par exemple, en l'absence des données que seule l'archéologie de fouille pourrait fournir, si le noyau médiéval a utilisé ou non les vestiges de l'ancienne *Rusicomuna*. En outre, on ne dispose pas d'informations sur l'origine ethnique ou tribale des premiers habitants. On ne sait pas non plus, si les fondateurs de la localité ont bâti un édifice pour la prière ou non. Toutes ces interrogations, et bien évidemment d'autres s'imposent, puisque toutes les relations de voyage de l'époque moderne et les quelques études contemporaines faites sur Ġār al-Milḥ ne renseignent qu'incidemment sur la période hafside, et considèrent que la fondation est l'œuvre d'Uṣṭā Murād Bey (1637) en négligeant le passé pré-ottoman de la localité.

Il est vrai que les sources littéraires sont silencieuses sur les circonstances de la fondation. Il est vrai aussi que les documents d'archives ne remontent pas jusqu'à cette période, mais on peut déduire, de la façon dont Ġār al-Milḥ est présentée dans les rares sources médiévales<sup>1</sup>, que la localité ne fut durant la période hafside qu'une simple station côtière occupée selon toute probabilité par quelques pêcheurs et *murābiṭ*, puisqu'elle a continué à jouer le rôle de surveillance qu'elle avait assuré dès le début de l'époque arabe<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous pensons ici, à titre d'exemple, à la manière dont Ġār al-Milḥ est présentée dans l'atlas de ʿAlī b. Muḥammad al-Šarfī (première moitié du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle). Elle est citée en caractères simples en gris charbon, contrairement aux autres grandes villes côtières comme Sfax, Mahdia, Tunis qui sont citées plutôt en caractères rouges de grand taille.

<sup>2</sup> Brunschvig, *Hafšides*, I, p. 300.

Une autre interrogation, qui est toujours en rapport avec la genèse de cette localité et que notre étude évoquera avec beaucoup de prudence, concerne l'emplacement de la première mosquée de la cité. S'interroger sur le plus ancien espace de prière pourrait à notre avis contribuer à établir les éléments d'une nouvelle hypothèse sur l'évolution du tissu urbain de Ġār al-Milḡ.

En effet, entre la première mention textuelle du toponyme, qui se trouve dans les *Manāqib de Sīdī Aḥmad b. ĊArūs* (vers 865/1461) d'al-Rāsidī, et le témoignage épigraphique de la grande mosquée qui date l'édifice de l'époque du Bey Uṣṭā Murād, il y a environ deux siècles. Cela nous pousse, légitimement, à nous demander où les fondateurs de la cité ont accompli leur devoir religieux avant l'édification de la grande mosquée (*al-ḡāmiċ al-Kabīr*). On ne peut pas imaginer que Ġār al-Milḡ ait été dépourvue d'un édifice de prière, sinon d'un *ḡāmiċ* assurant la prière de vendredi.

Le travail de terrain et les enquêtes que nous avons menées auprès des personnes âgées de la localité m'ont été d'un apport considérable. La tradition orale, en dépit de sa fragilité, considère que le *ḡāmiċ al-madrassa*, situé au milieu d'une rue qui porte jusqu'aujourd'hui son nom, est la plus ancienne mosquée de Ġār al-Milḡ<sup>1</sup>. Selon l'une des personnes les plus âgées de la localité, que les habitants de l'agglomération considèrent comme la mémoire de la localité<sup>2</sup>, le *ḡāmiċ al-madrassa* est la mosquée malékite de la ville. Elle a été édifiée par les premiers habitants de Ġār al-Milḡ avant l'installation des Turcs qui ont érigé leur grande mosquée de rite hanéfite au XVII<sup>e</sup> siècle.

Il est vrai que les éléments architecturaux du *ḡāmiċ al-madrassa* ne témoignent pas clairement de cette ancienneté<sup>3</sup>, mais son emplacement au sein du tissu urbain actuel (à proximité du port) et les caractéristiques topographiques de sa situation (l'un des endroits les plus élevés de Ġār al-Milḡ) semblent justifier cette ancienneté par rapport aux trois autres mosquées de la ville.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur cette mosquée, voir notre description *supra*.

<sup>2</sup> Il s'agit du cheikh Hassen b. Sadok b. R'jab.

<sup>3</sup> Sauf ici son plan général, qui reste un argument insuffisant pour prouver l'ancienneté de la mosquée.



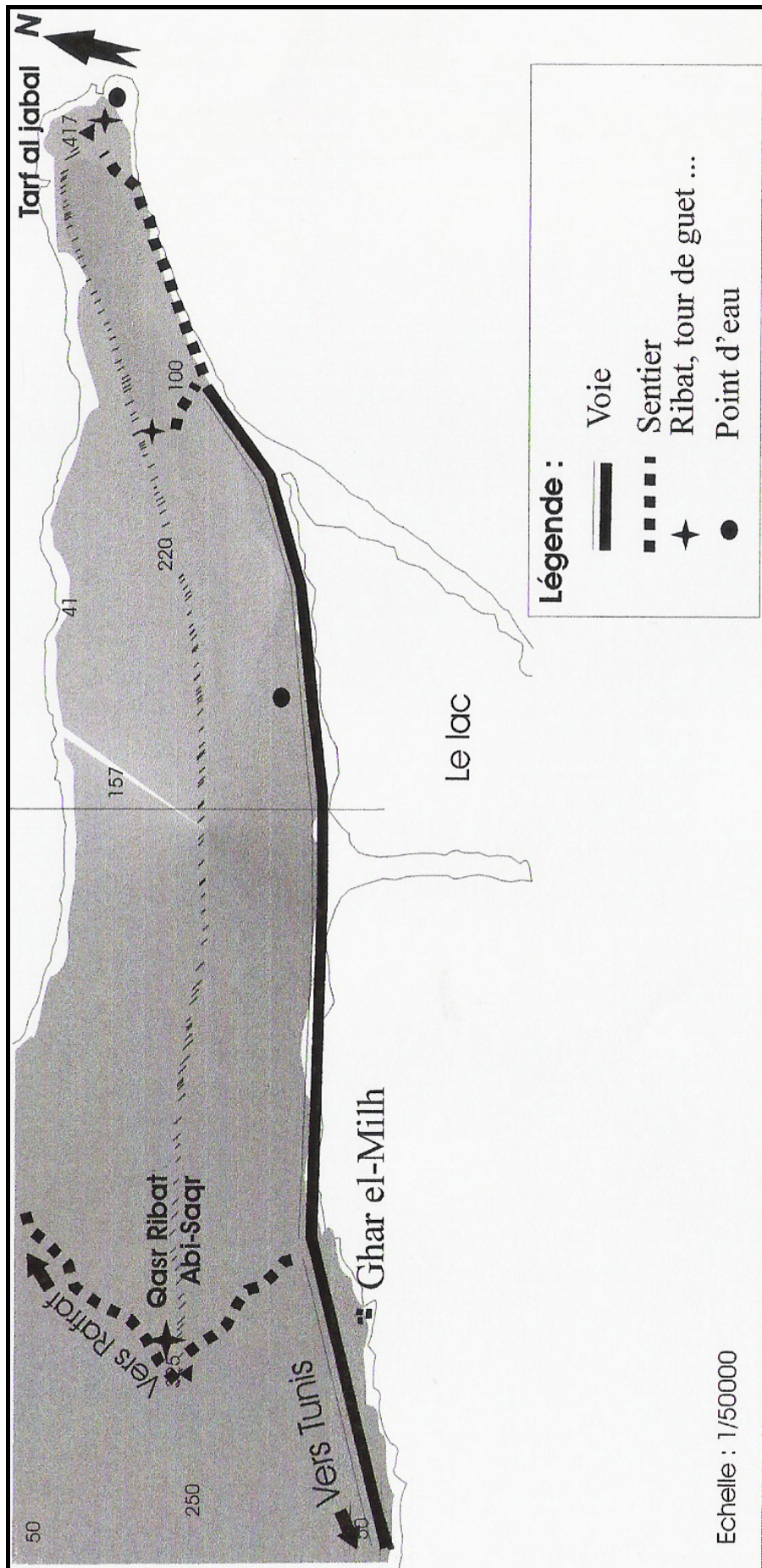


Fig. 236 : Ghar el-Milḥ et ses environs à la fin de l'époque hafside

## 2°/ Le deuxième noyau : l'extension ottomano-andalouse

Comme nous l'avons montré plus haut, chaque extension de la ville de Ġār al-Milḥ a dû prendre en considération deux éléments essentiels :

\*Un élément morphologique : réduire au maximum les effets de la pente du mont *al-Nāẓūr* qui se dresse au Nord de la ville.

\*Un élément vital : s'installer là où l'approvisionnement en eau potable était le plus facile.

En prenant en considération ces deux éléments, on peut comprendre la façon dont la ville de Ġār al-Milḥ s'est étendue à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais on ne doit pas oublier que les circonstances politiques et sociales étaient à cette époque très favorables pour fonder à Ġār al-Milḥ une cité essentiellement portuaire.

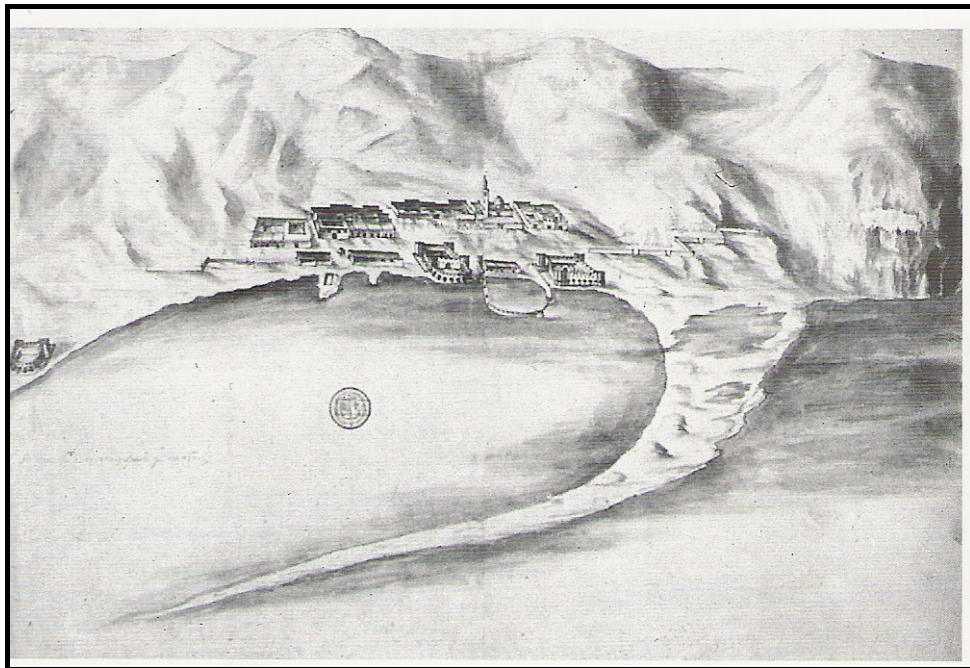


Fig. 237 : Ġār al-Milḥ en 1699

La première extension se fit, selon toute probabilité, dans la zone du port, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Des données épigraphiques mentionnées plus haut, nous déduisons que l'urbanisation se poursuivit un peu plus vers le Nord-Ouest<sup>1</sup>. C'est à l'époque du dey Muṣṭafā Lāz (1653-1665) qu'on a édifié le quartier de la grande mosquée, et c'est à ce souverain qu'on attribue l'édification des deux fortins qui défendaient le port à l'Est et à l'Ouest. Ces travaux de fortification sont dictés par un contexte méditerranéen

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons précisément aux trois inscriptions citées et analysées plus haut. 1/L'inscription de la grande mosquée, 2/ l'inscription du fort du milieu et 3/l'inscription du fort S. A. Mekki.



instable. En 1065/1654-55, en effet, –nous rapporte Husayn Hūġa- le port de Ġār al-Milḥ fut démoli et incendié au cours d’une attaque de la marine anglaise.

Ce deuxième noyau est situé entre les deux voies principales qui traversent la ville d’est en ouest. Il est limité vers le sud par la voie côtière qui conduit de Ġār al-Milḥ vers Tunis, et au nord par une deuxième voie, quasiment parallèle à la première, reliant la grande place à la grande mosquée. Selon la tradition orale, ce premier noyau a été occupé par les Andalous. L’enquête orale que nous avons menée sur les noms des familles qui habitent ce noyau a montré que beaucoup d’entre eux ont une origine andalouse. Rachéd Limam a démontré à partir des documents d’archives datant de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, que les familles qui portaient un nom andalou représentaient 24,16% du total de la population de Ġār al-Milḥ<sup>1</sup>.

### 3°/ Le noyau turc :

La troisième extension s’est faite également vers l’Ouest, étant donné la nature du site. Elle prolonge le noyau andalou et s’arrête là où commence aujourd’hui le cimetière. C’est un noyau qui est contemporain de l’installation des Morisques. Au début, les Turcs auraient été une minorité constituée des seuls représentants du pouvoir ottoman. Les soldats, qui représentaient l’essentiel de la colonie turque, auraient occupés les fortins de ceinture bâtis au cours du XVII<sup>e</sup> siècles. Le quartier de la grande mosquée, qui délimite le port et l’arsenal, aurait été fondé par la classe dirigeante ottomane.

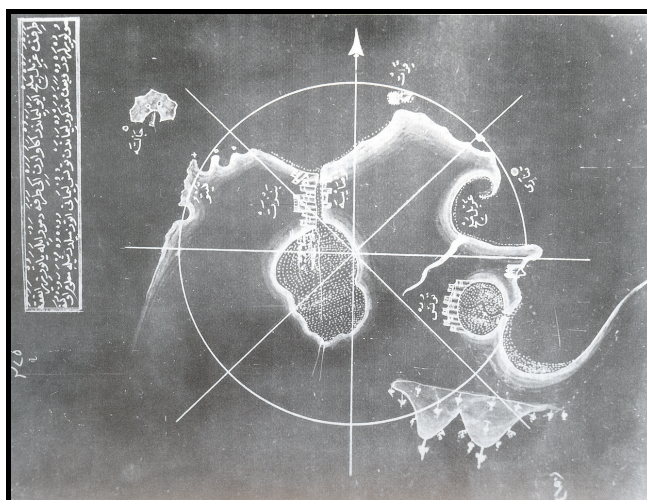


Fig. 238 : Bizerte et Ġār al-Milḥ dans l’atlas maritime de Piri Reis

<sup>1</sup> Malgré leur fragilité, les données contemporaines pourraient témoigner d’une “réalité historique”. Dans ce noyau, on rencontre encore des noms de familles andalouses comme “Blanco”, “al-Wardi” ...

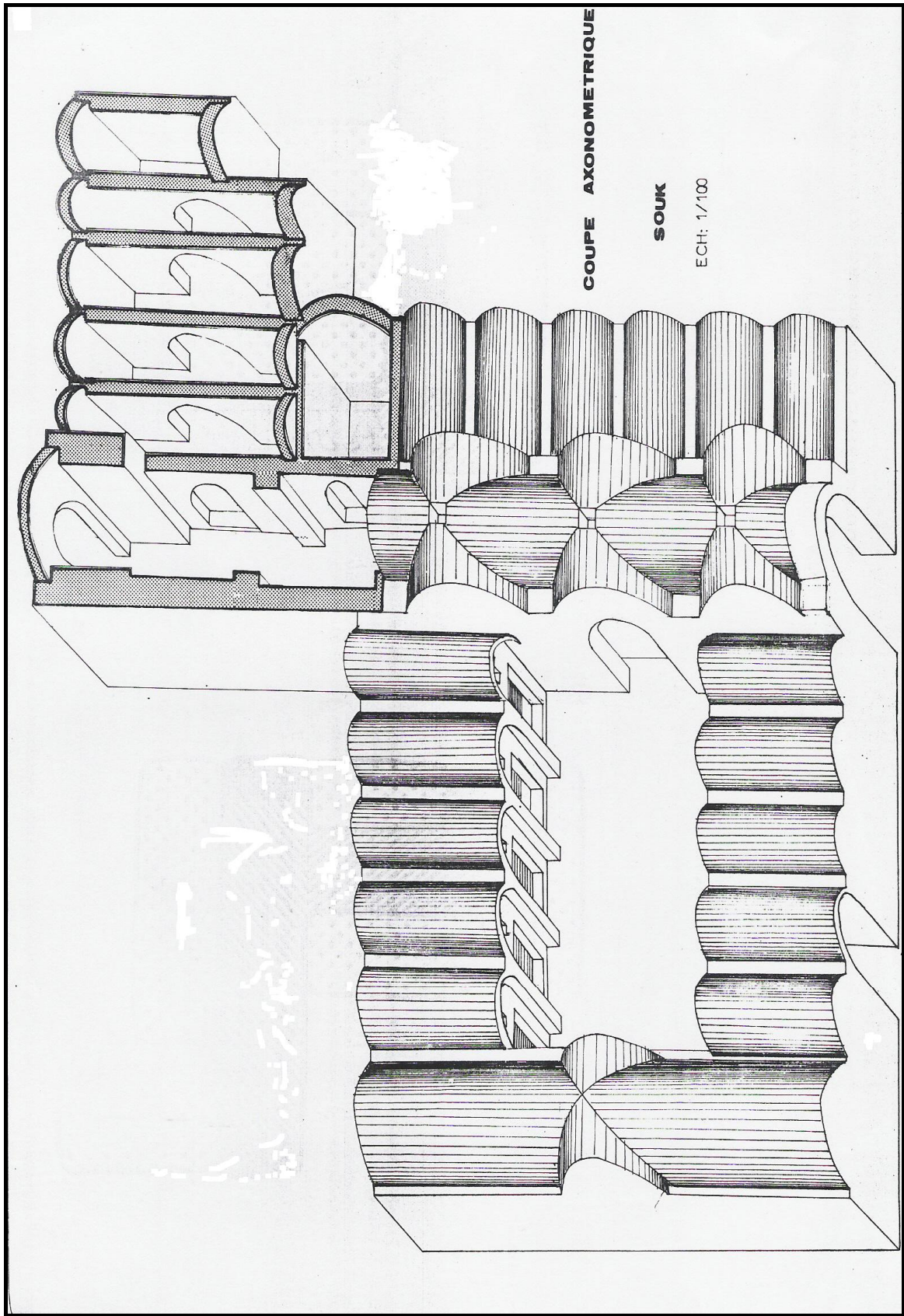


Fig. 239 : Gär al-Milḥ : le souk couvert, l'un des édifices de la période ottomane (source : Y. Ben Ammar, 1983)







# Rafrāf et ses environs : Ṣūnīn et Zhar ʿAyyād

## رُفْرَاف و نَاحِيَتِهَا: صُونِين و ظَهْر عِيَاد

### Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
  - Les sources écrites
  - Les archives
  - Les sources cartographiques
  - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

### Inventaire

#### A- Rafrāf :

##### I- Les monuments religieux :

- ✓ La mosquée *al-qaṣr*

*Situation p.281 / Description p.281 / Commentaire p.283*

- ✓ La grande mosquée

*Situation p. 284/ L'histoire de l'édifice à travers les documents d'archives p.284*

##### II- Le rempart

*Description p.285/ Commentaire p.286*

##### III- Les installations hydrauliques :

- ✓ *ʿAyn al-blād*

*Situation p. 288/ Description p.288 / Commentaire p.289*

- ✓ *ʿAyn al-dībbāna*

*Situation p.290/ Description p.290 / Commentaire p.291*

#### B-Les environs :

##### I- L'habitat groupé : Ṣūnīn et Zhar ʿAyyād

##### II- Le long de la côte : une voie, des installations hydrauliques et des postes de garde

## Commentaire général

- I- À la recherche du noyau médiéval de Rafrāf : l'apport de l'étude des cimetières, des marabouts et de la voirie
- II- Rafrāf et ses environs : Un village perché et des postes de garde côtiers

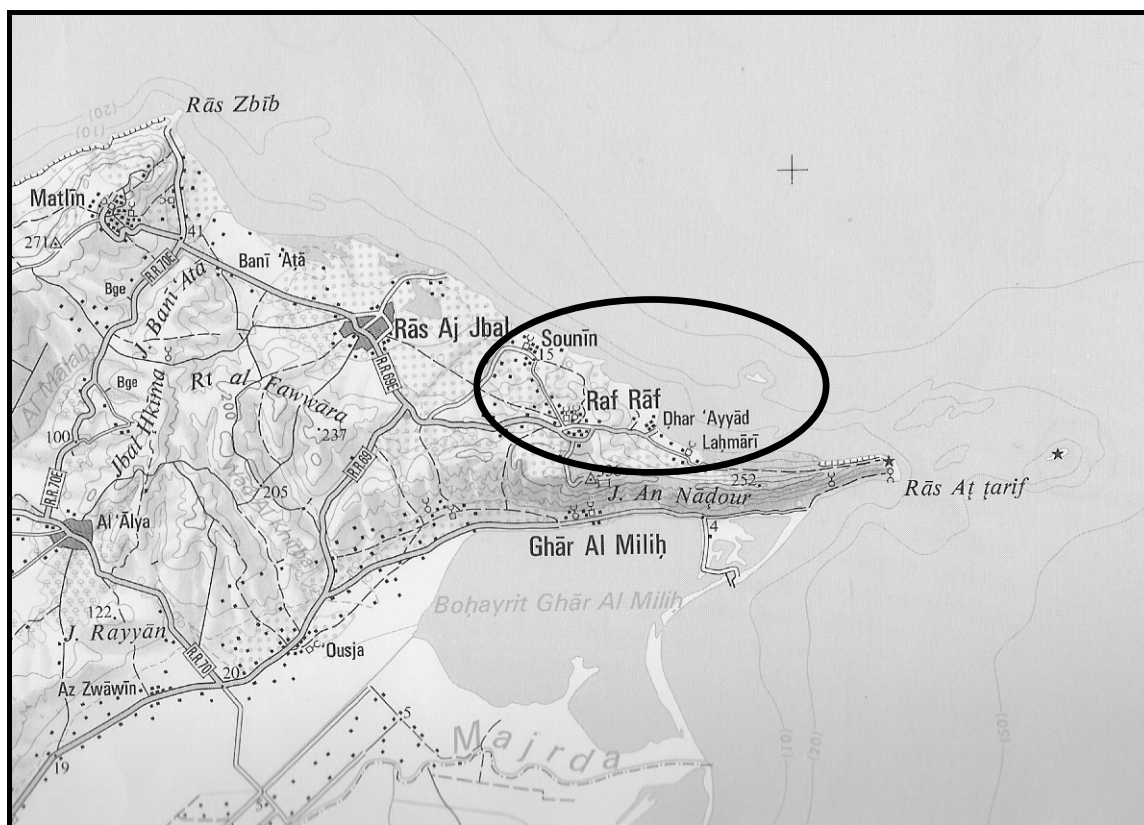


Fig. 241 : Carte de situation de l'entité étudiée d'après la carte au 1/25000

## Présentation générale et historique

### I- Site et situation :

Dominant un panorama de collines, la localité de Rafrāf se situe sur le versant nord du *dj. al-Naḍūr*. Sa communication avec la plage (*Šaṭṭ al-ḥmārī*), à 1 km environ de la ville, est réduite à une route serpentant à travers la colline jusqu'à la mer. Ce sont ces hauteurs qui ont donné à la ville (autrefois village) son caractère de bourgade perchée.

Rafrāf est un village viticole dont le muscat est particulièrement renommé. Les cultures en gradins descendent jusqu'à une longue frange de sable fin étirée en un arc dont l'île Pilau (*al-Qmallāriyya*) semble être le centre<sup>1</sup>.



Fig. 242 : Le contexte naturel de Rafrāf  
(Carte au 1/50000° – Feuille VII : Porto Farina)

### II- Sources et études :

**\*Sources écrites :** al-Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 116 ; Al-Sarrāğ, *al-Ḥulal*, p. 188 ; Bosio et Lanfreducci, *Discours*, p. 517 ; Ibn Maqdīs, *Nuzhat al-anzār*, p. 122-123 ; Ibn Abī al-Diyāf, *al-Itḥāf*, dans plusieurs pages.

#### **\*Archives :**

✓ Archives générales du Gouvernement tunisien :

Série A / Carton 26 / Dossier 14  
Série B / Carton 175 / Dossier 52

<sup>1</sup> G. W. Tuynman et J. Bergerot, 1964, p. 51-52.

Série C / Carton 40 / Dossier 5  
Série D / Carton 59 / Dossier 18 et 24  
Série E / Carton 296 / Dossier 1 / Sous dossier 20  
Série historique / Carton 171 / Dossier 909  
La justice tunisienne 3 / Carton 1 / Dossier 192.

✓ Archives du ministère des biens de l'Etat.

Dans plusieurs registres non classés.

**\*Sources cartographiques :**

✓ AAT, feuille au 1/50000<sup>e</sup> de Porto Farina (VII), type 1922.

✓ AAT<sup>2</sup>, plan de Rafrāf au 1/2000<sup>e</sup> préparé par A. Gafsi.

**\*Études :**

R. Brunshvig, 1940, I, p. 306 ; F. Chelbi, « prospections ... », dans *REPPAL*, 1987, p. 78 ;  
N. Djelloul, 1995, I, p. 157 ; H. Slim et *alii*, 2004, p. 197-198.

**III- Historique :**

Le toponyme n'apparaît dans la documentation écrite qu'à l'époque hafside. La mention dans le *tārīḥ* de Zarkašī est très brève : Rafrāf faisait partie des places fortes édifiées par Abū Fāris °Abd-l-°Azīz (791-837/1394-1434)<sup>1</sup>. En énumérant ses "bonnes actions" (*ḥasanāt*), l'auteur hafside attribue à cet émir la construction du *maḥras* de Rafrāf.

Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Bosio et Lanfreducci réservent à Rafrāf une indication indirecte. Entre Cap al-Ṭarf et Bizerte : « La côte de Raselmecha<sup>2</sup>, écrivent-ils, commence au Cap Farina et va jusqu'au Cap de Bizerte, soit vingt milles. Elle a au milieu un îlot en forme de navire<sup>3</sup>, mais élevé, que les uns nomment le Galetto et les autres le Pilao ; il est à dix milles de Porto Farina. On peut passer en dedans avec les galères, car il est à un peu plus d'un mille de terre. Il y a sur cette côte de Raselmecha deux villages clos de murs en pisé, à deux ou trois milles du rivage, que l'on peut facilement piller »<sup>4</sup>.

Malgré l'absence du nom de la localité dans la description des deux voyageurs maltais, Rafrāf est très probablement l'un des deux villages cités dans leur rapport. L'existence aujourd'hui d'une partie du rempart qui entourait l'agglomération consolide cette hypothèse.

<sup>1</sup> « *wa lahu ḥasanāt ḡāriya minhā binā'uhu maḥāris °idda, ka maḥras Ādār wa-l Ḥammāmāt wa Rafrāf ...* » Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 116.

<sup>2</sup> La côte de Rasmelcha est probablement la côte de Ras el-Milḥ, c'est-à-dire de Ġār al-Milḥ.

<sup>3</sup> C'est le piton d'al-Qmallāriyya qui se trouve en face de la ville de Rafrāf.

<sup>4</sup> Bosio et Lanfreducci, trad. 1925, p. 517.

Contrairement aux localités voisines, notamment Ġār al-Milḥ et Rās al-Ġabal, l'apparition du toponyme ne signifie pas que Rafrāf soit fréquemment mentionnée dans les sources classiques de l'époque ottomane. Al-Wazīr al-Sarrāġ (mort en 1149/1736), à titre d'exemple, recopie intégralement l'information de Zarkašī et ne nous apporte rien de plus sur Rafrāf au XVIIIe siècle. La pauvreté des données textuelles est sans doute à mettre en rapport avec l'importance de Ġār al-Milḥ, le port militaire et économique par excellence durant les deux premiers siècles de l'époque moderne. Rafrāf a continué à évoluer lentement sans connaître de transformations majeures attirant l'attention des chroniqueurs et des voyageurs. Tout l'intérêt du pouvoir était réservé, semble-t-il, à Bizerte et à Porto Farina à cause de l'importance de leurs rades.

Le silence des sources classiques est compensé, on le verra, par des renseignements archivistiques. Quoique tardifs, les documents trouvés dans les fonds tunisiens mentionnés plus haut, comblent quelques lacunes, et notamment celles qui concernent les édifices religieux et les monuments hydrauliques de Rafrāf.

D'un petit *maḥras* (bourg fortifié), la localité évolua en un village dominant, comme on le verra, des environs immédiats formés par *Zhar ʿAyyād*, *Šaṭṭ al-Ḥmārī* et *Šūnīm*. Le bourg de l'époque hafside s'articulait autour d'une grande mosquée et d'une *raḥba*, et les quartiers *intra-muros* ont évolué, au fil du temps, à partir de ce centre. Chacun de ces quartiers porte, comme l'attestent les données archivistiques, le nom du monument qui s'y trouve : *ḥūmat al-qaṣr*, *ḥūmat al-ḥammām* ...etc.

#### **IV- Toponymie :**

L'origine du nom de la ville est inconnue. Toutefois, il serait légitime de penser à une appellation d'origine libyque d'après une donnée transmise par Ibn Ḥaldūn, dans laquelle il nous informe que "Afrāf" est un mot berbère désignant une gaitoune en lin réservée au chef d'un campement lors d'un siège militaire. Ce sens peut renvoyer au caractère fortifié de l'installation<sup>1</sup>. Rafrāf, serait donc, l'espace clos par des murailles au milieu des monts et des prairies.

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos R. Brunschvig, *Hafsides*, t. II, p. 90.



## Inventaire

### A- Rafrāf :

#### Mosquée *al-qasr* جامع القصر

##### **Situation :**

La mosquée al-qasr se situe dans la partie nord-ouest de la ville, dans le quartier connu sous le nom de *ḥūmat al-qasr*<sup>1</sup>.

##### **Description :**

Dans son ensemble l'édifice dessine un plan irrégulier. Toutefois, il est facile de distinguer deux unités. Il semble, en effet, que la partie nord-ouest, où s'élève le minaret, ait été recouverte lors des travaux de 1265/1848-49.

##### *\*La façade et l'entrée principales de la mosquée :*

La façade principale de l'édifice, du côté de l'Est, a une longueur de 6,20 m et une hauteur moyenne de 6 m. Elle est percée de deux ouvertures. La plus grande, vers l'angle nord-est, forme l'accès principal du monument, tandis que la plus petite est une fenêtre rectangulaire (0.80 m x 1.10 m) donnant sur la travée du mur de la *qibla*.

La porte principale permet l'accès direct à l'intérieur de la salle de prière. La baie de cette entrée s'inscrit dans un encadrement rectangulaire (2 m x 3 m), bâti de blocs de pierre de *ḥarš*. Deux battants en bois ornés de heurtoirs ferment aujourd'hui cette entrée. Un seuil, sous forme d'une dalle rectangulaire (2 m x 0.35 m), forme la base de ce portail.

---

<sup>1</sup> Sur ce quartier et son emplacement voir le commentaire général de cette monographie. Cf. aussi A.N.T., La justice tunisienne/ Cart. 1/ Dos. 192 ; A.N.T, Série historique/ Cart. 32/ Dos. 382 ; A.N.T, Série C/ Cart. 40/ Dos. 05/ Doc. 65 et 66.

*\*La salle de prière :*

La porte principale de la mosquée *al-qaṣr* ouvre au milieu de la deuxième travée parallèle au mur de la qibla. Le niveau du plancher de la salle de prière est à environ à 1 m au dessous du niveau de la rue. Une marche, large de 0.45 m, assure la descente vers le sol du *bayt al-ṣalāt*.

D'après le type de toiture qui couvre cette salle, il est facile de distinguer deux parties. La première, la plus grande, s'inscrit dans un plan rectangulaire (16,27 m x 6,20 m) et forme la partie principale de la salle de prière. Elle est entièrement recouverte de voûtes d'arête reposant sur des arcs en plein cintre retombant sur quatre colonnes, de 0,75 m de diamètre. La partie orientale de l'actuelle salle de prière se compose de deux travées et cinq nefs perpendiculaires au mur de la *qibla*. Les fûts, de forme cylindrique, mesurent 4,20 m de hauteur et sont couronnés de chapiteaux.

Le *miḥrāb* n'occupe pas le milieu du mur de la *qibla*. Il est au centre de la quatrième nef (en comptant du côté de l'entrée principale). C'est la baie de la salle de l'Imām qui occupe aujourd'hui le milieu du mur. le *bayt al-Imām*, en saillie du côté de la *qibla*, est de forme quasi rectangulaire (1,80 m x 1,25 m).

La niche du *miḥrāb* correspond à un enfoncement de 1 m. La partie inférieure, semi-circulaire, est large à la base de 0.45 m, profonde de 0.80 m et haute de 2,20 m. La partie supérieure à la forme d'une demi coupole s'ouvrant en arc en plein cintre. L'arc repose sur des colonnettes. La concavité est garnie d'un décor simple.

Un minbar en bois sculpté est à droite du *miḥrāb*. Il est large de 1,10 m et haut de 3 m. Il se compose d'un escalier de 7 marches.

La deuxième partie de la salle de prière, annexée semble-t-il récemment, se distingue par son plafond plat. Elle forme la saillie nord-ouest de l'édifice. De forme irrégulière, cette partie semble avoir été à l'origine une petite cour où se trouvaient aussi la salle d'ablutions et le minaret. Aujourd'hui, elle est munie d'un étage. On y accède par des escaliers en bois massif. Contrairement aux fûts cylindriques de la partie primitive, ce sont des piliers, de formes carrée et rectangulaire supportent la toiture de la nouvelle partie.

*\* Le minaret :*

Il garde son emplacement original, et s'élève en saillie dans l'angle nord-est de la mosquée. Il est bâti sur un plan carré de 3,40 m de côté. La hauteur de la tour est d'environ 10 m. La peinture à la chaux de toute la tour ne permet pas de connaître les techniques de construction de cette tour. Les quatre faces ont le même décor.

Le lanternon du minaret est couronné d'un toit conique. On accède à l'intérieur du minaret par une petite porte ouverte sur la façade (sud) et donnant sur le *ğawf* du *bayt al-ṣalāt*. La baie de cette entrée est rectangulaire et se ferme par un battant en bois. Elle donne sur un escalier qui débouche sur la plate-forme du minaret.

*\* la salle d'ablutions :*

Elle occupe l'angle nord-est de la nouvelle partie de la salle de prière. Une petite porte en bois munie d'un seuil donne accès à la *mīḍa*. Un puits alimente les bassins de cette salle pour les ablutions des fidèles.

**Commentaire :**

La mosquée al-qaṣr ne constitue pas l'édifice religieux le plus important de Rafrāf. Contrairement aux monuments portant le même nom dans les autres localités de la région, la mosquée de Rafrāf ne fut qu'un simple oratoire d'un quartier portant le même nom. La prière du vendredi ne se faisait, jusqu'à une date récente, que dans la grande mosquée, se trouvant au milieu du souk de la localité. Il ressort des documents d'archives que le monument ne fut transformé en mosquée à prône (*ğāma'*) qu'au cours des années trente du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

La datation de ce monument pose des problèmes. Son histoire est sans doute celle du quartier auquel il appartient. Toutefois, la proximité de *ḥūmat al-qaṣr* avec la grande mosquée et la *raḥba*, les premiers édifices de l'agglomération, fait penser que le monument est parmi les premiers oratoires de Rafrāf (XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle).

L'analyse architecturale approfondie permet de penser que le monument aurait été composé d'une salle de prière et d'une cour. La toiture et les techniques de construction relevées dans la partie nord-ouest sont différentes de celles de la partie primitive.

---

<sup>1</sup> A.N.T, Série D/ Cart. 59/ Dos. 9/ Doc. 17.

À l'origine, le *bayt al-ṣalāt* aurait été composée par la salle rectangulaire voûtée en arêtes, et sur l'angle nord-ouest aurait été percée une porte donnant sur une courette ouvrant sur une petite rue. Par conséquent, l'entrée principale originale du monument serait la petite porte occidentale qui se trouve à proximité de l'angle nord-ouest de la mosquée, où se trouve aujourd'hui le minaret de l'édifice.

Cette lecture architecturale est confirmée par des données archivistiques. Dans une lettre envoyée au premier ministre, datée du 7 mai 1930, le président de l'Association des waqf/s fait état des : « désirs du conseil régional de Bizerte d'élargir la salle de prière au dépend du *saḥm* et de restaurer le minaret de la mosquée al-qaṣr de Rafrāf »<sup>1</sup>.

## La grande mosquée الجامع الكبير

### **Situation :**

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la grande mosquée de Rafrāf surplombe une grande place connue sous le nom de "la place du souk". Elle s'élève isolément puisqu'aucun autre monument ne lui est contigu des quatre côtés. Elle domine du côté sud l'avenue Bourguiba, l'artère principale de Rafrāf, et s'ouvre, du côté opposé, sur la rue menant à la mosquée *al-qaṣr*.

### **L'histoire de l'édifice à travers les documents d'archives :**

Le plan original de l'édifice est inconnu, mais son histoire pourrait être un peu dévoilée à travers quelques informations archivistiques. De plus, son emplacement et son nom autorisent à croire que cette mosquée est le premier lieu de culte de la localité. Comme c'est le cas ailleurs, la grande mosquée de Rafrāf surplombe l'espace commercial de la ville<sup>2</sup>. Il semble même, et on le montrera dans la restitution de l'espace intra-muros, que le monument ait occupé une position centrale dans le tissu traditionnel de la ville. La grande place qui lui est contiguë est un point central desservant tous les quartiers.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 9/ Doc. 33.

<sup>2</sup> A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 5.

L'édifice était, jusqu'au milieu des années trente du XX<sup>e</sup> siècle, la seule mosquée à prône de cette localité<sup>1</sup>. Plusieurs lettres échangées entre la *ḡam'īyya des habous* et les différentes administrations (le premier ministère, le conseil du caïdat de Bizerte ...) nous renseignent sur les différents travaux qu'a connus la mosquée. Les chantiers sont de nature différente : soit pour l'agrandissement de la salle de prière à cause du nombre croissant des fidèles<sup>2</sup>, soit pour la restauration de quelques composants de l'édifice. Le minaret, à titre d'exemple, a été réparé en 1922 et renouvelé totalement en 1924<sup>3</sup>.

Comme elle représente la plus importante mosquée de Rafrāf, l'une de ses annexes occidentales fut réservée au *kuttāb* du *balad*<sup>4</sup>. L'école coranique, précise un rapport du *naïb* de l'association des habous, se trouvait sous une galerie équipée d'une *sabbāla*. Du côté nord, rapporte un autre document, il y avait cinq boutiques, donnant sur le souk, dont la rente revenait à la grande mosquée<sup>5</sup>.

## Le rempart de Rafrāf

### سور رفراف

#### **Description :**

Vers le Nord-Est du tissu urbain actuel de l'agglomération, subsistent encore les restes de l'ancien rempart de Rafrāf. Ce tronçon suit dans son tracé le bord du petit ravin dit "*O. al-Šaršār*". Ce dernier constituait, selon toute vraisemblance, l'une des limites du noyau médiéval de ce centre.

L'appareil de construction de la courtine est hétérogène. Le mur est fait essentiellement de moellons, de petits blocs de pierres taillées, et d'un liant de pisé. L'examen de l'appareillage de la courtine montre ce qui suit :

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 17. De même, les documents de l'oratoire dit "al-qaṣr" prouvent que celui-ci n'a été transmis en mosquée à prédication qu'après les années 40 du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> On apprend dans des documents d'archives de la fin des années 20 du XX<sup>e</sup> siècle, que les habitants ont utilisé la terrasse du ḡammām pour faire la prière du vendredi à cause de l'étroitesse de la salle de prière de la grande mosquée.

<sup>3</sup> A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 45 et 52. Ces documents sont d'un intérêt capital puisqu'ils décrivent parfois les monuments et fournissent des renseignements supplémentaires sur les organismes qui s'occupent de ces travaux (les corporations des constructeurs, l'administration des habous ...etc).

<sup>4</sup> A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 2.

<sup>5</sup> A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 45.



- (1) la partie inférieure du mur et les coins de chaînage sont faits de blocs de grès et de mortier de pisé.
- (2) à partir d'1 m du niveau du sol, on remarque une alternance d'assises de pierres en moyen appareil (0,40 à 0,25 m de long x 0,15 de large x 0,15 m de haut) suivies de deux rangées de plaques de pierres minces.
- (3) les parties élevées du mur sont revêtues d'un enduit composé d'un mélange de chaux et de sable de rivière.
- (4) le moellon est utilisé essentiellement dans la construction des petits contreforts qui ne s'élèvent que de 1,20 m. On ne connaît pas, à cause du manque d'indices textuels et épigraphiques, l'époque de l'édification de ces contreforts. Il semble que ces saillies, eu égard à leur appareillage différent de celui de la courtine, aient été ajoutées lors d'une campagne de restauration pour renforcer le mur septentrional du rempart.

La courtine (environ 8 m), de direction nord-est/sud-ouest, est aujourd'hui en mauvais état de conservation.

#### **Commentaire :**

La partie restante du rempart de Rafrāf se trouve du côté nord : c'est-à-dire sur la façade maritime. Ceci serait-il un indice de la robustesse de cette courtine comparativement aux autres faces ? Cette enceinte est nettement dessinée sur la carte au 1/2000<sup>e</sup> qui a été préparée sous la direction du projet de la carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques<sup>1</sup>. Selon N. Djelloul, le rempart de Rafrāf présente, du point de vue des techniques et des matériaux de construction, des analogies avec les fortifications de l'époque hafside<sup>2</sup>. Toutefois, la présence humaine est attestée, comme l'ont démontré les recherches des Antiquisants, dès l'époque punique<sup>3</sup>. Que les Phéniciens aient installé sur cette côte un camp fortifié est probable. À l'époque hafside, cette localité est dotée d'un *maħras* et, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Rafrāf était clos d'un mur en pisé<sup>4</sup>.

Pour ce qui est du plan de cette enceinte, le tracé qui se trouve sur la carte au 1/2000<sup>e</sup> et la nature topographique du terrain, laissent supposer qu'elle était de forme irrégulière. Elle suivait les bords des petits ravins et du plateau. Il semble que le reste du

<sup>1</sup> Cette carte est préparée par le chercheur A. Gafsi.

<sup>2</sup> N. Djelloul, 1995, p. 98-100.

<sup>3</sup> F. Chelbi, 1987, p. 78.

<sup>4</sup> Bosio et Lanfreducci, trad. 1925, p. 517.

rempart ait été intégré dans des constructions tardives. On ne sait pas, de même, s'il était percé d'une seule ou de plusieurs portes, mais on peut admettre, à titre d'hypothèse, compte tenu de la superficie relativement réduite du premier noyau de Rafrāf, que le mur n'avait qu'une seule ouverture, très probablement, du côté méridional.

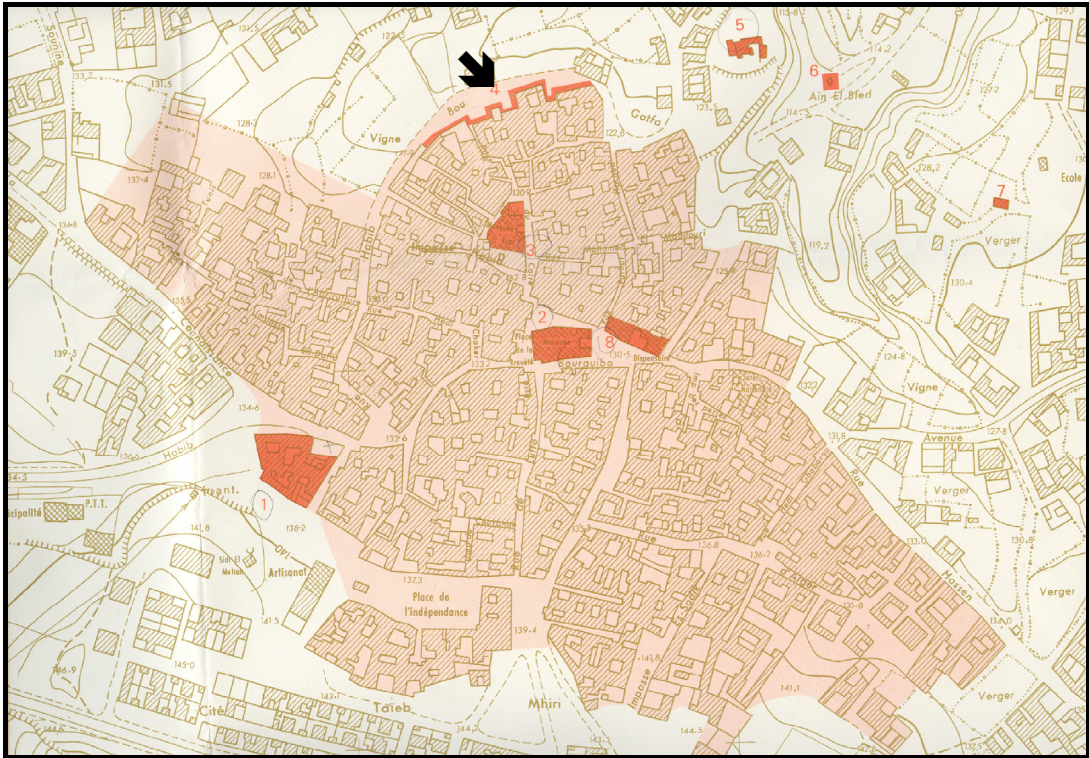


Fig. 243 : La représentation de la courtine du rempart d'après l'inventaire de l'AAT<sup>2</sup>



Fig. 244 : Le rempart de Rafrāf – le départ d'un petit contrefort en moellons



Fig. 245: Le rempart de Rafrāf – l'appareil

## *ʿAyn al-Balad*

### عين البلد

#### **Situation :**

La dite source se trouve sur un itinéraire reliant *balad Rafrāf* et *cap al-Mistār*, vers l'Ouest. Elle est à 50 m environ du rempart du village devant lequel passe le petit ravin dit O. al-Šaršār qui délimitait le tissu traditionnel du côté septentrional.

#### **Description :**

Le nom de *ʿAyn al-Balad* est donné à un monument hydraulique composé de deux bassins, un canal et un puits. La source proprement dite jaillit à côté d'un premier bassin de forme rectangulaire (5,80 m x 3,95 m), recevant l'eau à l'aide d'un petit canal couvert. Ce premier réservoir est taillé dans une roche dure. On y descend, du côté du sentier, à travers un escalier de 3 marches. Aujourd'hui, le pavement et les murs intérieurs sont revêtus de peinture hydrofuge de couleur blanche.

Le deuxième bassin, de forme carrée (5,70 m de côté) communique avec le premier par un canal à ciel ouvert de 14 m de longueur et 0,55 m de largeur. Contrairement à la



*ġābiya* de la source, le second réservoir est en mauvais état de conservation. Son angle sud-est est totalement effondré. Les parements sont aussi écroulés ce qui nous permet de constater assez facilement l'appareillage du bassin. Les rebords sont bâtis en assises de pierres avec un liant hydrofuge.

Le puits, surhaussé par rapport au niveau des deux bassins, est de 1 m de diamètre et de 15 m environ de profondeur.

### Commentaire :

Ce point d'eau, *extra-muros*, jaillit au milieu d'un oued, ce qui lui assure une nappe phréatique douce et abondante. Le monument est recensé dans l'inventaire de l'équipe tuniso-italienne qui a étudié au cours des années 80 du XX<sup>e</sup> siècle le littoral de la région de Bizerte. F. Chelbi, qui a publié les travaux de cette équipe en 1987, signale l'existence de ruines d'époque romaine<sup>1</sup>. Aujourd'hui, on ne remarque que des amas de pierres éparpillés et sans aucune forme sur une superficie d'environ 100 m<sup>2</sup>.

De par son emplacement, l'importance de cette installation était double. Elle jouxtait un quartier *intra-muros* : ḥūmat al-Wād et dominait un chemin desservant les sites côtiers de Ṣūnīn et de Rās al-Mistīr. La source d'eau aurait joué aussi, selon les dires des habitants, le rôle de *mayḍā* pour un oratoire qui jouxtait le puits du côté du sud.



Fig. 246 : *°Ayn al-Balad* – le petit bassin

---

<sup>1</sup> F. Chelbi, 1987, p.78.

## *‘Ayn al-ḏibbāna*

### عين الذبانة

#### **Situation :**

Ce puits et ses annexes se trouvent sur le versant nord de *dj. al-Nāzūr*, la montagne qui sépare Rafrāf et Ġār al-Milḥ. Ils se trouvent au milieu des vergers de raisins s'étendant au Sud de la localité.

#### **Description :**

Il ne reste de toute la *sāqiya*, le nom donné à cette installation par les habitants de Rafrāf, que le puits et les arasements de la canalisation qui acheminaient l'eau aux domaines agricoles environnants.

Le puits montre une analogie avec "les châteaux d'eau" qui flanquent le tracé du canal andalou-morisque qui s'étend sur le versant opposé du *dj. al-Nāzūr*<sup>1</sup>. Il est abrité sous une *qubba*. Il s'agit d'une cavité circulaire, de 1,55 m de diamètre vers le bord. La paroi maçonnée mesure 2 m d'épaisseur. La profondeur de 6 m prouve la richesse de la nappe phréatique du site. La margelle, en moellons, n'est surhaussée par rapport au niveau de la terre que de 0,50 m.

De l'extérieur, on relève une structure cylindrique voûtée en dôme et munie d'une porte rectangulaire (1,50 m x 0,60 m). Les élévations partent du bord du puits et atteignent 1,70 m de hauteur. D'ici commence un dôme hémisphérique dépourvu de décoration et revêtu de chaux hydraulique.

---

<sup>1</sup> Voir *supra* dans la monographie de Ġār al-Milḥ : Les environs.



**Commentaire :**

Il s'agit, comme dans le cas de *ʿayn al-balad*, d'un monument hydraulique *extra-muros*. Il délimitait, semble-t-il, avec le cimetière, le premier noyau de la ville du côté méridional et se trouvait sur le sentier montagnard reliant Rafrāf et Ġār al-Milḥ.

Le nom de *sāqiyaʿ al-sbīl* donné à ce point d'eau, suppose l'existence d'une fontaine aménagée, selon toute vraisemblance, pour les gens qui empruntaient le raccourci entre Rafrāf et Ġār al-Milḥ. Cette *sāqiya* serait, de cette façon, la prolongation de *sāqiyaʿ ʿayn Burzām*, qui alimentait la ville de Ġār al-Milḥ<sup>1</sup>.

Dans quelques documents d'archives des biens de l'État, nous rencontrons le nom de cette source sans avoir de renseignements supplémentaires sur la localisation du *sbīl*. la seule précision concerne l'existence de ce point d'eau en dehors du *balad* : c'est-à-dire à l'extérieur de l'enceinte de la localité.



Fig. 247 : *ʿAyn al-dībbāna* – le puits

<sup>1</sup> Voir *supra* la description de la conduite de *ʿayn Būrzām* p. 258-262.

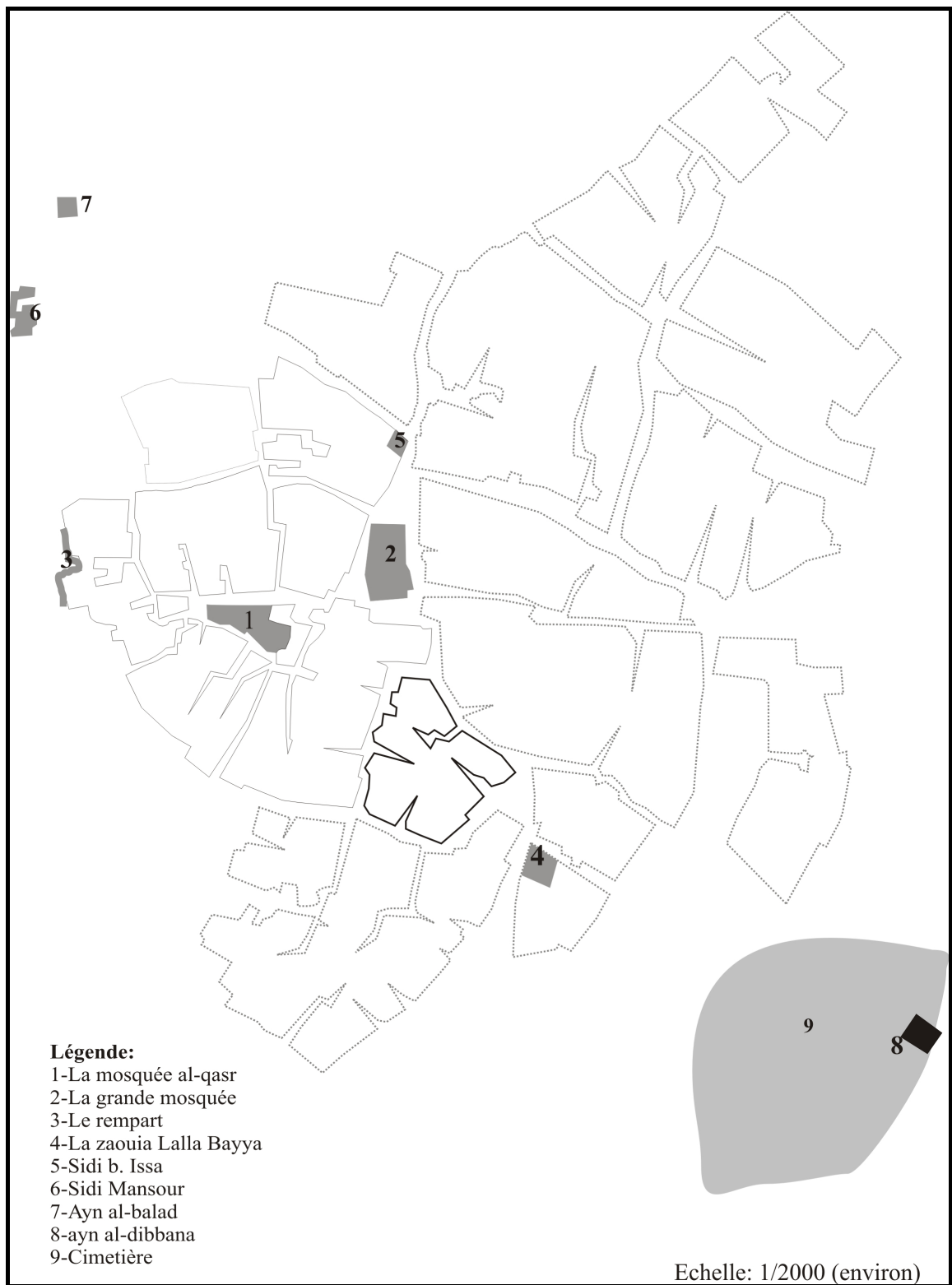


Fig. 248 : Répartition des monuments de Rafrāf

## B- Les environs de Rafrāf :

Le secteur qui appartient à "*Trāb mašyaḥat Rafrāf*"<sup>1</sup> s'étend d'*al-Dmīna al-ḡawfiyya*<sup>2</sup>, à l'Est, jusqu'à la petite localité de Ṣūnīn, à l'Ouest. Le schéma de l'occupation du territoire montre une variété dans la nature des sites. D'une part, il y a un type d'habitat groupé qui a donné naissance récemment à de petits villages, et d'autre part des sites isolés, formés souvent d'un seul monument (principalement des postes de garde sur des voies). Le point commun entre les deux types de sites est leur emplacement sur la ligne de rivage. Si les fondateurs de Rafrāf ont choisi pour leur création un emplacement au milieu d'une série de petits monts (Dj. al-Nāḍūr, Dj. al-Ḡawf, le piton al-Farṭās), les petits sites des environs se dressent tous sur des versants exposés à la mer, formant une chaîne côtière devant la localité perchée.

### I- L'habitat groupé :

Ce type d'implantation humaine est repérable dans deux zones : à Ṣūnīn et à Zḥar °Ayyād<sup>3</sup>. Si l'on dispose pour Ṣūnīn d'une mention textuelle médiévale, il en va différemment pour Zḥar °Ayyād. Cette dernière ne commence à apparaître en effet dans les sources que dans les documents d'archives du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le village de Ṣūnīn a succédé à un *qaṣr* fortifié datant du haut Moyen-Âge. Dans cette partie, il ne sera pas question de l'ouvrage fortifié, mais plutôt de l'agglomération<sup>4</sup>. Les *Aḡinnat Ṣūnīn*, pluriel de *ḡinān* qui désigne "un grand domaine agricole", se trouvent à deux milles et demi de Rafrāf. Le village de Ṣūnīn comptait au début du XX<sup>e</sup> siècle environ cinq cents personnes<sup>5</sup>. Il semble, d'après les prospections menées dans ce secteur, que sa structure actuelle date de l'époque moderne. Les fondateurs du village ont choisi, comme c'est le cas pour les autres localités de ce sahel, de reculer un peu par rapport à la ligne côtière<sup>6</sup>. Il ressort des renseignements archivistiques que la petite agglomération de

---

<sup>1</sup> Sur la notion de "*trāb mašyaḥat Rafrāf*" voir *infra* le commentaire général de la monographie de cette localité.

<sup>2</sup> Elle est appelée ainsi par rapport à la *Dimna* de Ġār al-Milḡ qui se trouve sur le versant méridional de Dj. al-Nāḍūr. Sur le concept de *Dimna*, voir *infra* notre commentaire général de la ville de Ġār al-Milḡ.

<sup>3</sup> Contrairement à Ṣūnīn et à Zḥar °Ayyād, l'habitat qui se trouve à "*al-Ḥmārī*" est très récente et ne présente aucun intérêt archéologique.

<sup>4</sup> Sur l'ouvrage fortifié et son emplacement, nous renvoyons à la troisième partie de ce travail et plus précisément au troisième chapitre traitant de l'habitat fortifié.

<sup>5</sup> Voir à ce propos, A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 18/ Doc. 9 et 12.

<sup>6</sup> D'après les données du terrain, il semble que le village a reculé un peu par rapport au *qaṣr* du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle.

Şūnīn est fondée dans un espace agraire, d'où le nom d'*ağġinnat Şūnīn* souvent cité dans les documents. Les premiers colons étaient des paysans de Rafrāf même ou de ses environs (*ʿAwsaġa, zwāwīm...*). Ils louaient les terres des propriétaires en contrepartie d'une rente fixe : l'*inzāl*<sup>1</sup>. Les paysans se sont installés petit à petit avec leurs familles en contrebas du piton d'al-Farṭās, tout près d'une carrière littorale et d'un site antique réoccupé dès le haut Moyen-Âge<sup>2</sup>.

L'habitat domestique de Şūnīn s'articule autour d'une mosquée et d'une place commerciale. L'histoire de la fondation du premier édifice religieux du village est méconnue. Toutefois, les documents d'archives du début du XX<sup>e</sup> siècle nous ont conservé des pétitions des habitants de la localité, demandant la transformation de l'oratoire en une mosquée de prédication<sup>3</sup>. Dans ces lettres, Şūnīn est un groupement d'habitat occupé durant l'année sans interruption (*hiya –c'est-à-dire le village- aġġinna muttaşila bi-baʿ ǧihā wa bihā binā'āt wa sukkān mustawṭinūn bi-şifa mustamirra fī sār'ir fuşūl al-ʿām yataġwaz ʿadaduhum al-ḥamsūmi'at nafr ...*)<sup>4</sup>. Il résulte même de quelques documents que la construction de la mosquée était une initiative privée des habitants. Dans d'autres dossiers, plus tardifs, plusieurs villageois faisaient appel à l'association des *waqf* pour la désignation d'un Imām de vendredi, tout en s'engageant à la construction d'une pièce supplémentaire à leurs propres frais<sup>5</sup>.

Dans ce village, nous trouvons aussi d'autres monuments et équipements, signes d'un petit centre urbain. Un document des *habous* cite à Şūnīn un café dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. La présence d'un tel équipement est synonyme d'un habitat groupé, au moins d'importance moyenne.

A Zhar ʿAyyād, la situation actuelle est différente de celle que nous révèlent les données des documents d'archives. Même si la documentation classique est silencieuse sur son occupation, il semble, en comparant les documents d'archives des deux villages, que Zhar ʿAyyād ait connu le même sort que Şūnīn. Il est, en effet, une zone d'*aġġinna* se

<sup>1</sup> L'*inzāl* est une forme de location. C'est le mode de gestion le plus utilisé pour les biens habous en Tunisie avant et durant la colonisation. Sur cette forme d'exploitation voir A. Hénia, *Propriété et stratégies sociales*, 1999, p. 336.

<sup>2</sup> F. Chelbi, « prospections ... », 1987, p. 78 et H. Slim et alii, *Le littoral de la Tunisie*, 2004, p. 198.

<sup>3</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 18/ Doc. 11.

<sup>4</sup> C'est une lettre du Cadi de Rās al-Ġabal au Premier Ministre tunisien, du 25 avril 1931, exposant la demande des habitants de Şūnīn pour la transformation de l'oratoire en une mosquée à prône.

<sup>5</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 18/ Doc. 3 et 34.

<sup>6</sup> A.N.T., La justice tunisienne 3/ Cart. 1/ Dos. 192.

trouvant à deux kilomètres et demi de Rafrāf et est habitée par des *nuzalā'* ayant des contrats d'exploitation agricole<sup>1</sup>.

Le site correspond aujourd'hui à une vaste zone dépeuplée s'étendant au milieu d'un contexte de collines séparant Rafrāf de la ligne côtière. Même la petite mosquée, citée dans les documents d'archives, n'existe plus<sup>2</sup>. Il semble, en effet, que Z̧har ʿAyyād ait connu au cours de l'époque moderne un peuplement rural qui a disparu récemment avec l'émergence de la localité d'*al-Ḥmārī*. Le mobilier céramique est peu abondant et on ne trouve sur le site que des fragments informes et difficilement identifiables à la seule vue de la pâte.



Fig. 249 : Rafrāf et ses environs d'après une photo aérienne

<sup>1</sup> A.N.T., La justice tunisienne 3/ Cart. 1/ Dos. 192.

<sup>2</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 24/ Doc. 8.



## II- Le long de la côte : une voie, des installations hydrauliques et des postes de garde

La pauvreté du matériel archéologique relative à Zhar °Ayyād ne s'applique pas à la ligne côtière. Les prospections que nous avons menées ces dernières années corroborent les données présentées, il y a quelques années, par deux équipes de chercheurs. Les tessons de céramiques sont relativement abondants, mais, comme le plus souvent, posent des problèmes d'identification et de datation.

La topographie, l'observation des cartes de l'époque coloniale et l'examen des descriptions des voyageurs arabes et occidentaux, permettent de se faire une idée de la voie qui suit la ligne côtière allant de Cap al-Ṭarf (Rās Sīdī °Alī al-Makkī) jusqu'au Cap Zbīb. Le rivage est dominé d'une part par quelques montagnes et pitons (dj. al-Nāḍūr et al-Farṭās), et d'autre part par quelques promontoires rocheux (Rās Zbīb). Un tel paysage a engendré une occupation humaine relativement reculée par rapport à cette ligne et tournant le dos à la mer. Rafrāf, Ṣūnīn et même Rās al-Ġabal et Mātīn, plus à l'ouest, se trouvent à quelques kilomètres de la ligne du rivage. Les formes d'occupation, sur cette dernière, se limitent à une étroite voie côtière et à quelques postes de surveillance établis près de quelques sources d'eau douce. Incontestablement, c'est l'omniprésence de cet élément vital qui explique l'existence de ces sites. De plus, plusieurs endroits du milieu naturel côtier étaient pour les habitants des environs des lieux où l'on extrayait des matériaux de construction. Plusieurs de ces sites se trouvent, comme on le verra, à proximité de carrières de roches dures et meubles.

Près d'un point d'eau naturel, °Ayn al-Dmīna, il y a des petites ruines peu étendues. On y repère des blocs de pierres taillées et quelques restes de briques plates. Il s'agit, selon toute vraisemblance, des vestiges d'une petite construction se trouvant en bordure d'une falaise. Le contexte dans lequel se trouve le site, ainsi que sa faible étendue, correspondent à un poste de garde qui assurait la surveillance de cette façade de la côte.

La chaîne des postes de guet jalonne le reste du littoral. Les maillons se trouvent sur des petits caps et surplombent la piste qui épouse le tracé de la côte. Ces installations sont

évoquées dans un document d'archives et sont qualifiées de "*buyūt ʿassat Šaṭṭ Rafrāf*" qui s'étendent de la *Dmāna*, à l'Est, jusqu'à *Rās al-Mistīr*, à l'Ouest. Le document est un carnet de dépenses (*zmām maṣrūf*) de 21 pages, exposant en détail les frais de 57 jours de travail pour la construction de ces postes<sup>1</sup>.



Fig. 250 : Šūnīn – Photo aérienne



Fig. 251 : L'éventuel site de *qasr* Šūnīn



Fig. 252 : La piste côtière

<sup>1</sup> A.N.T., Série historique/ Cart. 171/ Dos. 909/ Doc. 77. Quoique tardif, de 1262h/1845, le document est d'un intérêt capital. Il témoigne de l'importance de cette façade pour la défense des localités du Sahel de Bizerte. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Ahmed Bey (1837-1855), la régence de Tunis a connu une réorganisation totale de son armée et une nouvelle politique défensive. Comme le montre ce document, plusieurs zones côtières ont connu un renforcement de leurs défenses aussi bien par l'édification de nouvelles fortifications que par la consolidation des anciens édifices par des ouvrages de flanquement.

## Commentaire général

Sur Rafrāf nous ne disposons que de peu d'informations textuelles. L'historiographie médiévale ne lui consacre qu'une simple mention indiquant que la localité est dotée d'un *maḥras* bâti à l'époque du prince hafside Abū Fāris °Abd-l-°Azīz (1394-1434). L'information de Zarkašī ne précise pas s'il s'agit d'une édification *ex nihilo* ou non. Mais par analogie avec les autres localités citées dans le même passage, nous déduisons que la construction du début du XV<sup>e</sup> siècle ne fut, selon toute vraisemblance, qu'un renforcement de la défense de ces localités côtières<sup>1</sup>.

### *I- À la recherche du noyau médiéval de la ville de Rafrāf : l'apport de l'étude des cimetières, des zaouias et de la voierie*

L'un des objectifs de cette recherche est de retrouver les limites du bâti du noyau médiéval de Rafrāf afin d'identifier le reste du tracé de l'enceinte, dont les vestiges n'apparaissent aujourd'hui, comme il est signalé dans l'inventaire, qu'au Nord de la localité. Il semble, d'après les données du terrain, que du *maḥras* de Rafrāf cité par al-Zarkašī il ne reste qu'une partie du rempart qui entourait le tissu urbain médiéval de la localité. Les prospections que nous avons menées durant ces dernières années ne signalent à Rafrāf, comme monument et vestige de fortification, que la courtine septentrionale des enceintes. D'ailleurs, aucune des études précédentes n'attire l'attention sur un autre monument de nature défensive à Rafrāf<sup>2</sup>. Le *maḥras* du texte de Zarkašī désigne donc, et

<sup>1</sup> Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 116. Outre Rafrāf, le chroniqueur hafside cite les *maḥāris* de *Ādār*, de *Ḥammāmāt* et d'*Abī-l-Ġāʿd*.

<sup>2</sup> Il s'agit des études de : F. Chelbi, « prospection ... », 1987 ; N. Djelloul, 1995, I, p. 157 et la publication de la Carte Archéologique de la feuille au 1/2000<sup>e</sup> de Rafrāf.

selon toute vraisemblance, l'un des deux villages fortifiés du rapport de Bosio et Lanfreducci<sup>1</sup>.

Pour identifier les limites du village fortifié, et dans l'état actuel des données fournies par la configuration urbaine de la ville, nous avons deux pistes d'investigation. Si l'on prend en considération le fait que le cimetière se situe généralement à la périphérie du tissu urbain, l'emplacement de ce dernier pourrait nous servir d'indicateur des limites de la ville *intra-muros*.

D'autre part, si l'on examine la répartition des zaouias, sachant que les plus anciennes se situent généralement aux portes des villes sinon *extra-muros*, étant donné leur fonction de refuge et d'hébergement des étrangers et des voyageurs, ces édifices pourraient nous fournir un deuxième indice de délimitation.

Outre l'apport de la géographie de la sainteté, nous avons mis à contribution tout ce que recèlent les fonds d'archives et les anciens plans. Ces deux derniers types de sources seront très fructueux grâce aux informations micro-toponymiques. Le dépouillement des documents *habous*, à titre d'exemple, a permis de restituer une bonne partie des quartiers *intra-muros* et aussi d'avoir plus de renseignements sur l'évolution chronologique des structures urbaines. La formule qui se répète plusieurs fois dans ces documents d'archives est "*ḥūma dāḥil al-balad*".

Sur les côtés Nord et Ouest, là où se trouvent les vestiges du rempart, il y a un élément naturel qui délimitait la ceinture de la ville. Il s'agit d'un petit ravin (*wād al-šaršār*) qui passe devant l'agglomération et suit la pente jusqu'à la mer. Il semble donc que le tracé du rempart ait été déterminé, de ces deux côtés, par le profil de cet oued.

Vers le Nord-Ouest, l'élément naturel se conjugue avec les repères archéologiques pour retrouver les limites du tissu urbain. De ce côté, et juste au-delà de *wād al-šaršār*, il y a une source d'eau (*ʿayn al-balad*), le mausolée de Sīdī Maṣṣūr et le chemin allant jusqu'à Cap al-Mistīr. L'existence de ces éléments et l'absence de vestiges de monuments constituent, à notre avis, des indices supplémentaires de délimitation du tissu *intra-muros*.

---

<sup>1</sup> Cf., *supra* p. 279-280.

Le troisième repère est la zāwiya de Sīdī b. ʿĪsā. Bien qu'il se trouve aujourd'hui à l'intérieur de l'actuelle agglomération de Rafrāf à cause des extensions urbaines des côtés nord et nord-est, il semble que ce sanctuaire ait occupé auparavant une position périphérique, surveillant l'un des accès du premier noyau du village. Sīdī b. ʿĪsā se trouve aujourd'hui à l'extrémité nord de l'ancienne artère qui passait devant la grande mosquée et sa *raḥba*. C'est cette rue qui aurait divisé la ville intra-muros en deux parties. La différence relevée entre les habitations de *ḥūma' al-rmīla*, citée dans les documents d'archives en tant que quartier *intra-muros*<sup>1</sup>, et celles des secteurs récents confirme la position périphérique qu'avait la zāwiya de Sīdī b. ʿĪsā avant l'extension de Rafrāf.

La zawiya de "Lalla Bayya" est notre quatrième repère. Elle se situe à l'opposé des restes du rempart (voir carte). Ce sanctuaire a gardé, malgré les extensions contemporaines de la ville, une place particulière. Il se dresse toujours à l'entrée principale de Rafrāf sur une petite butte de 139 m d'altitude. Ce mausolée domine aussi bien la voie qui relie la ville de Rās al-Ġabal et Ġār al-Milḥ (vers l'Ouest) que l'ancien sentier, devenu depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle la route M.C. 69, menant vers la côte (vers le Sud et l'Est). Il semble que Lalla Bayya ait joué, sur cette façade méridionale, le rôle de sainte protectrice de l'agglomération.

En arrière de Lalla Bayya, le grand cimetière continue à constituer une deuxième limite du tissu urbain de Rafrāf<sup>2</sup>. Cette information concorde avec les constatations des études publiées jusque là sur les cimetières et leur emplacement dans les villes et les villages maghrébins<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 5/ Doc. 1 et 30.

<sup>2</sup> A Rafrāf il y a deux espaces d'inhumation. Le grand cimetière, le plus ancien, et le deuxième espace est celui de Sīdī Mallāk vers le Nord-Est de l'agglomération. Ce dernier est créé, selon toute vraisemblance, au lendemain de l'indépendance. Les habitants de Rafrāf ont cessé, pour des raisons d'extension, d'inhumer dans l'ancien cimetière qui délimite le tissu urbain du côté sud.

<sup>3</sup> Au sujet de l'étude des cimetières et des zaouias dans les recherches urbaines, nous renvoyons à : S. M. Zbiss, *Notes sur les cimetières musulmans de Tunis*, Tunis, 1951 ; M. Mohssine, « l'étude des cimetières médiévaux comme contribution à une approche d'histoire urbaine », dans *Monuments funéraires, institutions autochtones en Afrique du nord antique et médiévale*, VI<sup>e</sup> colloque international (Pau, octobre 1993), éd. CTHS, 1995, p. 219-232.



Quoique tardif, un document d'archives sous forme d'un arrêté daté de 1950, détermine la zone d'aménagement du centre de Rafrāf. Les limites signalées par ce texte officiel recoupent les données du terrain que nous venons d'exposer ci-dessus. Le texte mentionne deux fois le grand cimetière (au Sud-Est et au Sud-Ouest) et deux marabouts comme des bornes sur les côtés nord-est et nord-ouest<sup>1</sup>.

Outre ces repères, nous avons mis à contribution l'apport de l'étude du réseau viaire. En l'absence de sondages, on a essayé d'interroger les tracés des rues, des ruelles et des impasses, afin de chercher une certaine homogénéité entre les différentes parcelles du tissu *intra-muros*. A l'exception de la grande rue, portant aujourd'hui le nom de "Habib Bourguiba", les ruelles et les impasses sont étroites. La rue principale est d'une largeur de 10 à 15 m ; elle relie, d'Est en Ouest, les différents quartiers au centre et se caractérise par la concentration des commerces et des monuments d'utilité publique (la grande mosquée, les boutiques, le souk). Pour ce qui est des petites rues et des impasses, elles se développent à l'intérieur des *ḥūma* et sont des caractéristiques du tissu urbain traditionnel de *balad Rafrāf*.

D'après les données précédentes, il semble que l'extension du noyau médiéval de cette localité ait été de l'ordre de 150 m d'Est en Ouest et de 175 m entre le Nord et le Sud. Ces dimensions restent très approximatives comme le nombre des quartiers de la ville *intra-muros* que l'on ne peut déterminer exactement. Les actes de *habous* mentionnent cependant cinq *ḥūma* : *ḥūma' al-qaṣr*, *ḥūma' al-wādī*, *ḥūma' al-sūr*, *ḥūma' al-rmīla* et *ḥūma' al-ḥammām*<sup>2</sup>.

## **II- Rafrāf et ses environs : un village fortifié perché et des postes de garde côtiers**

Si la période médiévale reste globalement méconnue, il n'en va pas de même pour la période ottomane, sur laquelle nous disposons d'une documentation archivistique relativement importante. Les diverses indications contenues dans divers types de documents (actes notariés, registres fiscaux, documents de *waqf* ...) nous donnent une idée sur l'occupation du sol aussi bien dans Rafrāf ville que dans ses environs immédiats. Les

---

<sup>1</sup> Ce document d'archives mentionne l'existence d'un cimetière au Sud-Ouest de Rafrāf. Nos prospections dans cette zone n'ont pas relevé de traces de tombes. Voir la copie de cet arrêté dans les pages suivantes.

<sup>2</sup> Voir à ce propos, A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 5/ Doc. 1 et 30 ; A.N.T., la justice tunisienne 3/ Cart. 1/ Dos. 192.

données dont on dispose, en dépit de leur appartenance chronologique à la période moderne, peuvent être valables –avec beaucoup de prudence et de relativité– pour l'époque médiévale. La méthode régressive est applicable à ce type d'espace, dans la mesure où le schéma urbain n'a pas connu de changements structurels entre le XV<sup>e</sup> siècle et la période précoloniale sur laquelle nous disposons d'une masse importante de documents d'archives.

Situé à mi-chemin entre Cap al-Ṭarf et Cap Zbīb, le secteur de Rafrāf est d'une importance stratégique capitale. En effet, et en plus de son rôle dans la transmission de l'information entre les deux caps, en cas de danger, on trouve en face de Rafrāf une série d'îlots parmi lesquels l'île Pilau qui s'impose par sa forme de piton. Ces petits espaces insulaires font l'objet, comme il ressort de plusieurs documents d'archives, d'échanges de correspondances entre le pouvoir de la régence et les puissances méditerranéennes car ils constituent des repères dans la navigation entre les deux bassins de la Méditerranée.

Les informations tirées des documents d'archives mettent en évidence une sous-région qui dépendait de *ʿamal Banzart*. Rafrāf était en effet une *mašyaḥa* dont le territoire s'étendait globalement entre Ḡabal al-Nādūr et Oued al-Mā' qui sépare, à l'Ouest, ce secteur et le territoire de Rās al-Ḡabal<sup>1</sup>.

C'est au cheikh de Rafrāf que revenaient les décisions concernant l'organisation de la vie administrative à l'intérieur de cette petite entité et la représentation des habitants au conseil régional de Bizerte<sup>2</sup>. Il ressort de plusieurs registres d'archives que le village médiéval avait acquis peu à peu les fonctions d'une petite ville. Ces documents témoignent de l'existence d'une corporation des "*maîtres maçons*" et de syndicats des territoires agricoles, "*Umanā' al-ḡāba*" qui constituent autant d'institutions confirmant l'importance relative de Rafrāf<sup>3</sup>. Le schéma urbain montre un centre implanté en hauteur (Rafrāf) et de petits sites parsemés le long de la ligne du rivage, qui ont un rôle de vigie (Ṣūnīn et Dimnat Rafrāf) et d'étape (al-Mistīr) sur l'itinéraire côtier qui s'étend entre les deux caps : Rās Zbīb et Rās al-Ṭarf. La tradition régionale d'implanter le village sur la pente d'une petite montagne répond, semble-t-il, à deux objectifs. La première est en rapport avec les conditions naturelles puisque les premiers habitants ont cherché à se protéger des vents qui soufflent très fort surtout pendant la saison froide, tandis que le second réside dans la préférence d'un site perché pour des raisons sécuritaires. Sur le réseau des voies de ce

---

<sup>1</sup> A consulter à titre d'exemple, A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 24/ Doc. 8. Selon un recensement fait en 1928, la *mašyaḥa* de Rafrāf comptait environ 3500 âmes : A.N.T., Série A/ Cart. 26/ Dos. 14.

<sup>2</sup> Il s'agit de "*maḡlis qyādit Banzart*", A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 9/ Doc. 52.

<sup>3</sup> A.N.T., Série B/ Cart. 175/ Dos. 52.

secteur, Rafrāf est placé au centre du réseau des voies de ce secteur et se présente comme un carrefour desservant toutes les zones, surtout celles de cultures.

Cette région étant est très fertile, le secteur de Rafrāf a joué le rôle de pourvoyeur de toutes sortes de produits agricoles<sup>1</sup>. C'est ce qui expliquerait la densité relative des sites et une certaine autonomie administrative, accordée à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Si le toponyme de Şūnīn figure dans la *Nuzha* d'al-Idrīsī depuis le 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, ceux de *Zahr* <sup>c</sup>*Ayyād*, de <sup>c</sup>*Ayn al-Mistīr* et d'*al-Dimna* n'apparaissent que vers la fin de l'époque moderne dans les documents d'archives ou sur les cartes. C'est vraisemblablement l'antériorité de Şūnīn par rapport aux autres sites qui explique sa transformation en une petite localité ayant une petite mosquée et quelques équipements. Les habitants de Şūnīn étaient principalement les ouvriers agricoles qui travaillaient dans la viticulture.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 5/ Doc. 30, 34, 35 et 41.

A R R E T E

du

Secrétaire Général du Gouvernement Tunisien du 1<sup>er</sup> avril 1950  
déterminant la zone d'aménagement du Centre de RAF-RAF

66075  
21 MARS 1950

Le Secrétaire Général du Gouvernement Tunisien ;

Vu le décret du 22 Juillet 1943 relatif aux autorisations de bâtir  
modifié et complété par le décret du 13 Octobre 1949 ;

Vu le décret du 10 Septembre 1943 relatif à l'Architecture et à l'Urbanis-  
me ;

A r r ê t e :

ARTICLE UNIQUE

Il sera procédé à une étude d'aménagement du territoire de RAF-RAF  
et des environs immédiats compris à l'intérieur de la zone délimitée par une  
ligne qui relie :

- Au Sud-Est, l'extrémité Sud du cimetière à la cote I31.
- Au Nord-Est, la cote I31 aux marabouts de Sidi-Mellak puis de Sidi-Ahmed-Fedlak.
- Au Nord-Ouest, le marabout de Sidi-Ahmed Fedlak à la borne kilométrique 60.
- Au Sud-Ouest, la borne kilométrique 60 à l'extrémité Sud du cimetière.

TUNIS, le 1<sup>er</sup> avril 1950

*Ruei Badi*

SECRET  
ARCHIVES  
195  
Jo. du - 4 AVR 1950

20 MARS 1950  
C.W.  
LE COMMISSAIRE JUDICIAIRE  
ET LE LEGISLATION  
Ade A

Les Assemblées Nationales  
de Tunisie

Fig. 253 : Arrêté du 1 avril 1950 déterminant la zone d'aménagement de Rafräf  
(Source : A.N.T.)

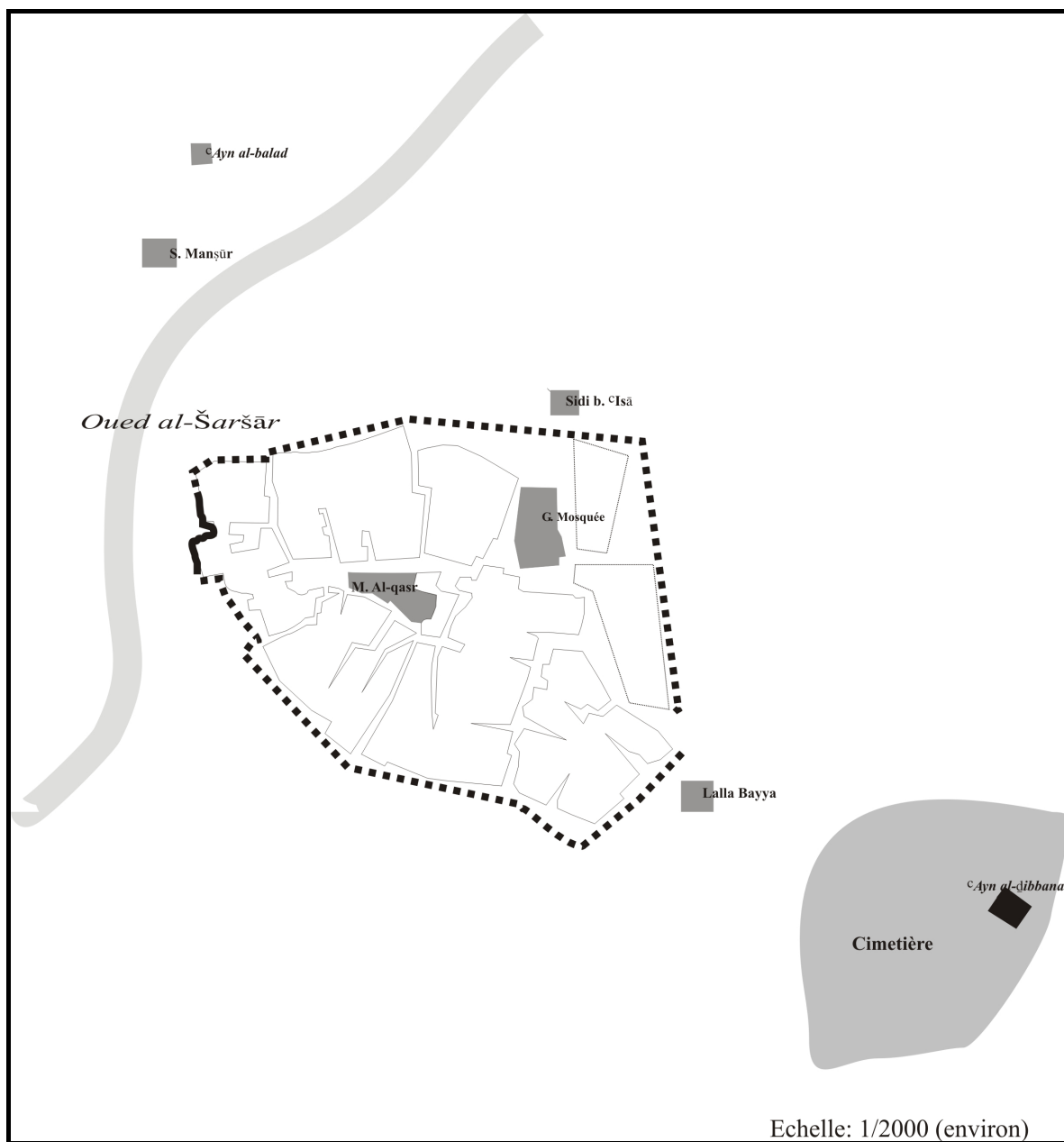


Fig. 254 : Rafrāf à l'époque hafside  
Essai de restitution



Rās al-Ġabal et ses environs : *al-Mātlīn,*  
*Banī<sup>c</sup> Aṭā' et Rās Zbīb*

راس الجبل و ناحيتها  
(الماتلين-بني عطاء-راس زبيب)

Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
  - Les sources écrites
  - Les archives
  - Les sources cartographiques et iconographiques
  - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

Inventaire

A- Rās al-Ġabal

- I- Les monuments religieux : les mosquées, les oratoires de quartier et les *zawāya*
  - ✓ La grande mosquée (*ḡāma<sup>c</sup> ḥūma<sup>t</sup> al-qaṣr*), p. 312-320
  - ✓ *ḡāma<sup>c</sup> al-raḥba*, p. 321
  - ✓ *Masḡid bāb al-ḥūma*, p. 322-326
  - ✓ *Masḡid al-sūq*, p. 327-330
  - ✓ *Masḡid Idrīs (al-Fṣīl)*, p. 331-332
  - ✓ *Masḡid Hlāl*, p. 333
  - ✓ *Masḡid ṭarīq al-<sup>c</sup>Āliya*, p. 334-336
  - ✓ La *zāwiya* de Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī, p. 337-342
  - ✓ La *zāwiya* de Sīdī <sup>c</sup>Abdallāh, p. 343-347
  - ✓ La *zāwiya* de Lallā La<sup>c</sup>ḡūla, p. 348-350
- II- Les monuments publics : les bains, les souks et le café
  - ✓ *Al-ḥammām al-kbīr*, p. 351
  - ✓ Les souks et le café maure, p. 354.

## B- Les environs

- I- Le port de Cap Zbīb
- II- Mātīn et sa grande mosquée (*ḡāmaʿ al-qaṣr*)  
*Le contexte géographique, p.358 / L'historique de Mātīn, p 358./La toponymie, p.360/ La mosquée al-qaṣr, p.361/*
- III- Banī ʿAṭāʾ

### Commentaire général

- I- Rās al-Ġabal : *Un bourg fortifié, un port et une région agricole*
- II- Quelques réflexions sur l'évolution urbaine de la ville de Rās al-Ġabal
  - 1°/ Le noyau médiéval
  - 2°/ L'extension à partir de la période moderne



Fig. 255 : Rās al-Ġabal - Carte de situation de l'entité étudiée

## Présentation générale et historique

### I- Site et situation :

Contrairement à ce que peut révéler son nom, l'actuelle Rās al-Ġabal -qui signifie littéralement "le sommet de la montagne"- est une petite ville qui s'étend sur le flanc sud-est d'une colline de modeste altitude. Ensermée au milieu d'une chaîne de petites montagnes (J. al-Kudiya 187m, al-Farṭāsa) et de ravins (O. al-Ṣafṣāf, O. al-Krīb ...), cette localité est dotée d'une position géographique qui lui assurait une défense naturelle.

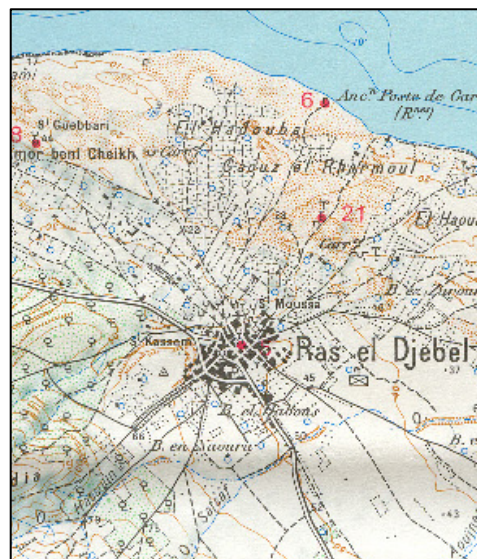


Fig. 256 : Le contexte géographique et topographique de Rās al-Ġabal d'après la feuille au 1/50000°

En effet, la ville domine l'espace d'un petit golfe qui s'étend entre Rās Zbīb (à l'Ouest) et Rās al-Mistīr (à l'Est)<sup>1</sup>. Aujourd'hui, Rās al-Ġabal est éloigné de la côte, dite *Ṣaṭṭ Māmī*, d'environ 8 km. Dans le réseau des agglomérations la localité se situe entre Rafrāf à l'Ouest et al-Mātlīne à l'Est.

### II- Sources et études :

#### **\*Sources :**

al-Bakrī, *al-masālik*, p. 758 ; al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 300 ; Ibn Saʿīd, *Kitāb al-ġuġrāfiyā*, p. 143 ; al-Sarrāj, *al-Ḥulal*, p. 348 et 459 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Muʿnis*, p. 221.

<sup>1</sup> Respectivement deux caps qui abritent des installations de défenses. Voir sur ces monuments, le chapitre II de la troisième partie « Les stratégies défensives ».

### \*Etudes :

Cette étude a tiré essentiellement du travail des deux architectes A. Ben Mohra et M-H. Boukhris intitulé "Système de formation urbain : Ras el-Jabal" qui est une thèse de troisième cycle présentée en 1982 à l'Ecole d'Architecture de Tunis.

Tissot (Ch), *Géographie comparée*, II, p. 86 ; Brunshvig (R), *Hafsides*, I, p. 90 et 300 ; Idris (H-R), *Zirides*, II, p. 436 ; P. Cintas, la ville punique de Ras Zebib, *BAC*, p. 156-168 ; Chelbi (F), *Prospections*, 1987, p. 73-75 ; Djelloul (N), *Fortifications*, t.I, p. 157 ; Hassen (M), *al-madīna wa-l bādiya*, I, p. 134 et 195 ; Djelloul (N), *al-Ribātāt al-bahriyya*, p. 48-49.

### \* Archives :

✓ Archives générales du Gouvernement tunisien :

Série C/ Carton 40/ Dossier 6

Série D/ Carton 77 / Dossier 23 / Sous dos. 06 et 11

Série E / Carton 346 / Dossier 12

Série E / Carton 346 / Dossier 19

Série E / Carton 346 / Dossier 20

Registre n°3992 p. 116-118

✓ Archives du ministère des biens de l'Etat :

Il s'agit de quelques documents *habous*, non classés, continuant des données toponymiques et onomastiques.

### **III- Historique :**

L'agglomération actuelle a été considérée pendant longtemps, d'une façon erronée, comme l'héritière de l'antique *Thinisa* de Ptolémée<sup>1</sup> et *Tuneiza* de l'Itinéraire d'Antonin<sup>2</sup>. Les fouilles menées par P. Cintas au début des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle, et reprises après une vingtaine d'années par une équipe tuniso-italienne, confirment que la dite *Thinisa* correspond plutôt au site de Rās Zbīb situé à une vingtaine de kilomètres à l'Ouest de Rās al-Ġabal<sup>3</sup>.

Pour la période médiévale, les données textuelles restent silencieuses jusqu'au 5<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Le toponyme apparaît pour la première fois dans le texte du géographe andalou al-Bakrī. Rās al-Ġabal est "un hivernage bien abrité" (*maštā ma'mūn*). Mais on peut supposer que son existence remonte au moins au 4<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle puisque le géographe andalou n'a jamais visité l'Ifriqiya et avait tiré l'ensemble de ses informations de l'ouvrage perdu d'al-Warrāq (mort en 363/973). À quelques kilomètres à l'Ouest de

---

<sup>1</sup> Tissot, 1881, II, p. 86.

<sup>2</sup> Les actes de la conférence de Carthage de 411 mentionnent le nom d'un évêque qui représentait la ville. Cf. S. Lancel, 1991, IV, p. 1489 ; N. Ferchiou, 1995, p. 84.

<sup>3</sup> P. Cintas, 1963-1964, p. 163 ; F. Chelbi, 1987, p. 73-75.

l'actuelle agglomération se trouvent les ruines d'un site portuaire sur le Cap dit "Rās Zbib". C'est un port « assez profond, qui peut contenir environ vingt-cinq navires. Le Bey, tient –nous dit L. Frank en 1850- toute sa marine, ou, pour mieux dire, sa petite escadrille, dans ce petit port, pendant tout le temps de l'hiver »<sup>1</sup>. Le contrôle du port de Rās al-Ġabal par la marine de Tunis était assuré au moins depuis l'époque hafside. Selon Ibn Sa'īd (m. en 685/1286), ce lieu était l'abri le plus convenable en hiver pour accueillir les navires de Tunis<sup>2</sup>.

Selon la tradition orale rapportée par un *Šayḥ*, considéré par les habitants de la ville comme la mémoire collective de la localité<sup>3</sup>, Rās al-Ġabal est un village qui remonte au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Cependant, elle ne devrait sa vraie fondation qu'à un certain <sup>°</sup>Abdallah al-Laḥmī al-Šaraqustī (de Saragosse dans la péninsule Ibérique) au début du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, débarqué sur la localité avec la tribu des *Banū Ġālib* après leur expulsion du péninsule Ibérique. Une inscription funéraire de la zāwiya de Sīdī <sup>°</sup>Abdallāh concorde avec la tradition orale. Cette inscription est d'ailleurs le seul témoignage épigraphique médiéval trouvé dans la ville.

Pendant la période ottomane la localité figure dans les sources de l'époque comme un lieu de bannissement<sup>4</sup>.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle Rās al-Ġabal se présentait comme un village agricole vivant en autarcie ayant peu de relations avec le voisinage<sup>5</sup>. Cette situation s'explique par la fertilité agricole de son territoire (l'oliveraie et la céréaliculture vers la petite localité de Banī <sup>°</sup>Aṭā') et par l'importance du port de Cap Zbib que domine la petite localité de Mātline. Dans plusieurs documents d'archives, notamment ceux des fondations *habous*, on rencontre des termes comme "*ġāba' Rās al-Ġabal*" et "*mazāra' Rās al-Ġabal*" qui témoignent de la vocation agricole des environs de cette agglomération<sup>6</sup>. En juillet 1866 / rabī<sup>°</sup> I 1283, *Rās al-Ġabal* comptait environ 2000 habitants<sup>7</sup>, alors que la population de la *Kāhiya* de Rās al-Ġabal était, en octobre 1947, de 35000 individus<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> L. Frank, 1850, p. 15.

<sup>2</sup> Ibn Sa'īd, *Kitāb al juġhrāfyā*, p. 143.

<sup>3</sup> Il s'agit de Monsieur al-Šādiq Saltāna, qu'il trouve ici l'expression de ma haute estime pour l'intérêt qu'il a manifesté à mes questions. Le nom de famille Saltāna, selon lui, est d'origine andalouse.

<sup>4</sup> Al-Wazīr al-Sarrāġ, *al-Ḥulal*, p. 438 et 459 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 221.

<sup>5</sup> A. Ben Mohra et M-H. Boukhris, 1982, p. 20.

<sup>6</sup> A.N.T., *Awqāf Rās al-Ġabal*, série C/ Cart. 40/ Doss. 6.

<sup>7</sup> A.N.T., série historique/ Cart. 32/ Doss. 384/ Doc. 152.

<sup>8</sup> A.N.T., série A/ Cart. 26/ Dos. 6/ Doc. 9.



#### IV- Toponymie :

Le nom Rās al-Ġabal, qui renvoie à une position perchée, ne correspond pas à la situation géographique dans laquelle se trouve la ville aujourd'hui. Il semble, d'après les données fournies par les premières sources géographiques, que le toponyme correspondait plutôt au Cap Sīdī Ali al-Makkī et à la pointe Rās al-Ṭarf de la *Nuzha* d'al-Idrīsī<sup>1</sup>.

On appelait aussi cette localité "*balad Banī Ġālib*", et la plus ancienne mention de ce nom figure dans le registre des *habous mouradites des archives tunisiennes*. Plusieurs documents signalent "*Balad banū Ġālib min Rās al-Ġabal*", ce qui signifie que le toponyme "Rās al-Ġabal" est donné aussi bien à la localité qu'à une petite région de "*amal Banzart*"<sup>2</sup>.



Fig. 257 : Rās al-Ġabal et ses environs– vue aérienne  
(source : *Google Earth* 2007)

<sup>1</sup> Sur cette question nous renvoyons le lecteur à la monographie de "Ġār al-Milḥ et ses environs".

<sup>2</sup> A.N.T., Registre n°3992, p. 116-118 et 209.

### A- Rās al-Ġabal

#### La grande mosquée / *Ġāma' hūmat al-Qṣar* جامع حومة القصر

##### Situation :

La mosquée al-qaṣr se situe dans la partie nord-ouest de la ville, dans le quartier connu sous le nom de *Hūmat al-qaṣr*.



Fig. 257 : Plan de situation de la grande mosquée de Rās al-Ġabal (*Hūmat al-qaṣr*)

##### Description :

Dans son ensemble l'édifice dessine un rectangle qui s'allonge entre le *ḡawf* et la *qibla* (34 m x 18,15 m). Il est composé de deux grandes unités : la salle de prière et la cour.

##### *\*La façade principale de la mosquée :*

Elle se trouve sur la rue al-Qṣar. Elle est d'une longueur de 37 m et d'une hauteur moyenne de 6,50 m. Cette façade est percée d'une fenêtre et deux portes.

Aujourd'hui, on accède à la mosquée par deux entrées. La première est au milieu de la façade nord de la salle de prière, quant à la deuxième, elle se trouve à l'angle nord-est de la cour.

##### *\*La salle de prière :*

Elle occupe les deux-tiers de la superficie totale du monument. Elle est de plan rectangulaire (22 m x 18,15 m) et se divise en cinq nefs et six travées. Le plafond est en voûtes d'arête en briques à plat retombant sur des arcs en pleins cintres portés par des colonnes de taille moyenne (2,18 m). Les fûts sont couronnés de chapiteaux antiques et du type dit "ḡafṣide".

Cette salle est dotée de deux accès ouvrant sur la cour. Le premier situé au milieu de la deuxième nef du côté de la façade principale de l'édifice. Quant au deuxième, il se trouve au milieu de l'allée centrale, formant une ligne axiale avec le mihrāb.

Les deux portes se ressemblent dans quelques aspects et diffèrent dans d'autres. Chacune est dotée d'un petit seuil qui sert pour la fixation des loquets et pour empêcher les eaux de pluies de s'infiltrer dans la salle de prière. De plus, elles s'inscrivent dans des encadrements de *kaddāl* lisse, de 0,45 m d'épaisseur. La porte de l'allée axiale mesure 1,20 m, alors que celle qui s'ouvre sur la nef longitudinale secondaire a 1,60 m de longueur.

Dans la composition de la salle on note la particularité de la nef axiale et de la première travée du côté de la *qibla*. L'allée centrale est marquée par :

- Sa largeur par rapport aux autres nefs.
- La présence du mihrāb.
- La coupole du mihrāb.

La nef axiale mesure 3,80 m de large (3,40 m pour les autres). Le *mihrāb* qui se situe au fond et au milieu de cette allée longitudinale est une niche qui s'ouvre par un arc en plein cintre outrepassé, inscrit dans un encadrement rectangulaire de 2,90 m de large et 3,10 m de hauteur. La niche du mihrāb est de 1,48 m de largeur, 2,90 m de longueur et 1,35 m de profondeur. La partie supérieure est un arc en plein cintre outrepassé supporté par deux colonnettes de 1,65 m de longueur, y compris les deux petits chapiteaux de type hafside. L'arc est formé de claveaux rayonnant alternés noir et blanc. La paroi de la niche est en plâtre en forme d'une *šadafa* et pourvue d'une inscription sous forme d'une formule de deux mots sculptés dans le plâtre et qui se répète 12 fois et séparée par un décor floral (des petites roses).

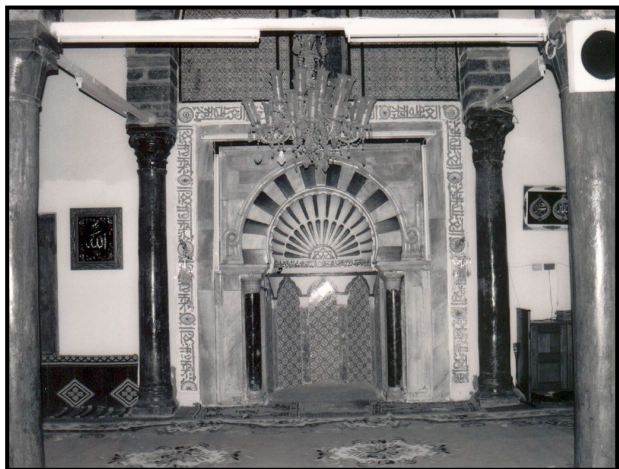


Fig. 258 : La nef axiale et le mihrāb

Le texte de la formule est : *al-<sup>c</sup>āfiya al-bāqiya* - العافية الباقية

L'écriture : andalou-maghrébine

La partie inférieure du miḥrāb est revêtue de carreaux de faïence polychromes. Ces carreaux ont ajoutés, semble-t-il, lors d'une restauration contemporaine<sup>1</sup>.

En ce qui concerne la coupole du miḥrāb : l'espace qui abrite la coupole est au niveau du plancher, de forme rectangulaire (3,10 m x 3,80 m). À partir des arcs l'emboîtement se rétrécit jusqu'à atteindre une forme quasiment carrée. Les dimensions de cette coupole prises de la terrasse montrent que malgré le rétrécissement des murs de l'extérieur on n'a pas pu aboutir à une forme carrée (4,25 m x 4,15 m). De l'extérieur toujours, la coupole se présente sous forme d'un socle carré (0,25m), surmonté d'un autre de forme octogonale (0,25m) et d'une calotte lisse de 1,15 m de hauteur.



Fig. 259 : La coupole du miḥrāb – Vue prise de la terrasse

Le *minbar*, en bois sculpté, est haut de 2,50 m et large de 0,83 m. Il est composé de 12 marches en plus de la dernière marche, plus large, consacrée pour l'*Imām* de vendredi.

\**La cour* : (*al-ṣaḥn*)

Elle représente environ un tiers de la superficie du monument. Elle est de forme rectangulaire et jouxte la salle de prière du côté du *ḡawf* (nord-ouest).

<sup>1</sup> D'après le naqīb de la mosquée (la personne qui s'occupe de la propreté de l'édifice), les derniers travaux datent des années 70.



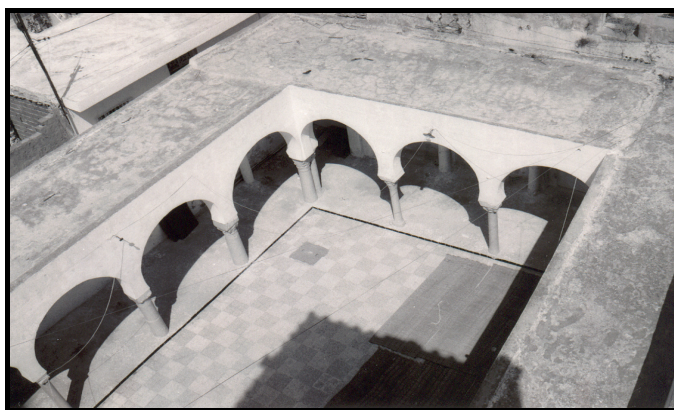


Fig. 260 : La cour de l'édifice – vue prise du terrasse

La cour de la mosquée al-Qşar est bordée de quatre galeries couvertes. Leur hauteur est moins élevée que celle de la salle de prière. Celle du côté de la salle de prière est marquée par la présence de trois tombes de personnalités inconnues. Les arcs, en plein cintre, sont portés par des fûts couronnés de chapiteaux antiques.

Dans l'angle nord-est du *şahm*, se trouve une citerne destinée à capter l'eau destinée aux ablutions. Le sol de la cour est revêtu de carreaux de marbre en alternance noirs et blancs.

*\*Le minaret :*

Il occupe l'angle nord-ouest de la salle de prière, il est de forme carrée (4.30 m x 4.30 m) surmonté d'un édicule de forme conique.

La hauteur totale du minaret est de 22 m. Il se compose de deux parties bien distinctes : une tour carrée de 16 m d'hauteur, et un édicule de plan carré de 6 m.



Fig. 261 : Le minaret

*\*Le cadran solaire : (al-mizwala)*

Sur la terrasse se trouve une dalle de marbre gris de forme rectangulaire sur laquelle est gravée un dessin qui représente les horaires des cinq prières de la journée et enrichi d'un texte. L'écriture, creuse, est une cursive. La date d'édification de cette *mizwala* est de 1180H/1766-67.



### Commentaire :

L'histoire de ce monument nous échappe totalement. Les mentions, principalement de géographes, dont nous disposons sur la localité de Rās al-Ġabal ne nous renseignent pas sur sa grande mosquée. De ce fait, il nous a été nécessaire d'interroger les autres données (toponymiques, architecturales...) afin de chercher des indices qui pourraient contribuer à retracer l'histoire du monument.

Les éléments qui pourraient aider à avancer des indices de datation de cette mosquée sont les suivants :

✓ Le nom du monument : *Ġama<sup>c</sup> al-qaṣr* signifie littéralement "la mosquée fortifiée". Cette désignation laisse penser que la mosquée aurait assuré un rôle défensif à côté d'un complexe officiel où les fondateurs de la localité auraient exercé leur "pouvoir". Des monuments portant le même nom que celui de la mosquée de Rās al-Ġabal se trouvent dans le quasi totalité des agglomérations côtières de la région (à Mātline, à Rafrāf ...), ainsi que dans quelques autres villes de l'Ifriqiya. *Al-qaṣr* en Ifriqiya correspond aussi, comme l'ont démontré les recherches récentes, au noyau médiéval de plusieurs localités<sup>1</sup>.

✓ Un deuxième élément de datation se fonde sur l'emplacement du monument et sur la tradition orale locale. L'édifice se situe au cœur du quartier dénommé *ḥūmat al-qaṣr*, plus connu dans les rangs de la population par le noyau andalou.

Les vestiges qui délimitent la mosquée des deux côtés nord et ouest supposeraient l'existence de ce complexe de "pouvoir". Les habitants du quartier déclarent jusqu'à nos jours leur origine andalouse. Serait-elle donc une œuvre des premiers immigrants andalous des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles ?

✓ Le troisième élément, qui est en étroite rapport avec le précédent, concerne la morphologie de la mosquée. La cour de l'édifice s'inspire de l'art de l'Espagne musulmane. Elle est, comme dans la plupart des édifices andalous, plus large que profonde (voir le plan)<sup>2</sup>.

✓ La formule épigraphique (*al-<sup>c</sup>āfiya al-bāqiya* - **العافية الباقية**) du miḥrāb qui renvoie selon toute vraisemblance à l'époque hafside primitive.

---

<sup>1</sup> M. Hassen, 2002, in *Castrum* 7, p

<sup>2</sup> L. Golvin, 1960, p. 49.

Les informations écrites dont nous disposons sont tardives. Il ressort des documents d'archives que cet édifice était la seule mosquée à prédication de la localité jusqu'au milieu des années trente du XX<sup>e</sup> siècle. On dispose d'une pétition et d'un rapport des deux grands maçons de la ville signalant la nécessité de faire des travaux dans la mosquée pour répondre au nombre de plus en plus élevé des fidèles de Rās al-Ġabal. L'agrandissement à consisté à la construction de soupentes en bois « comme c'est le cas de quelques édifices de Tunis et d'autres villes »<sup>1</sup>. Cet élargissement a été effectué après une première campagne d'intervention en 1931 pour réparer plusieurs murs et restaurer le minaret<sup>2</sup>.



Fig. 261 : Les ruines de l'éventuel qaṣr médiéval

<sup>1</sup> Ces documents sont datés de 1935 : A.N.T., Série D/ cart. 58/ Doss. 4/ Doc. 50-51-52-57 et 65.

<sup>2</sup> A.N.T., Série D/ cart. 58/ Doss. 4/ Doc. 72.



الحمد لله على ما اذن الله الخدم التواضع من اهل الروطاب كما بينت راس الخدم توجد بغير اربابهم من حيث  
 والتواضع في كل ما فرقت كلالهم بغير ارباب الخدم كل من ارباب ضامة بالبلد المذكور الضميمة اسعلم الغنا وحرصنا  
 على الصامحة الى اربعة عشر من يوم الترخيص للتواضع ما لم يجر اجماع الخدم راس الخدم وسفوفه وصوفه  
 وعندهما بلطفنا تاملنا من جميع ذلك التامل التام موجودنا بالاولى مرتبة اجماع المذكور من ناحية القبلة  
 الغربية سفوفها بالنسبة والاشغاف وبالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 تراعى للسفوف في نواحيها في كل طوايفها كمالها بالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 راس الخدم في نواحيها في كل طوايفها كمالها بالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 طوايفها كمالها بالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 المذكور كما وصفت اجماع الخدم من حيث موضع المنية سفوفها بالنسبة والاشغاف وبالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 به تراعى الى السفوف من ناحية الغربية في نواحيها كمالها بالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 الغربية موجودنا به انشغالها كمالها بالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 نواحيها كمالها بالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 بلزم تراعى في ارباب وقت ملكه موجودنا تاملنا منه وحرصنا في يوم السبت اجماع الخدم من حيث موضع المنية سفوف  
 وانشاء من حيث موضع المنية سفوفها بالنسبة والاشغاف وبالجملة من غير ان يكون في راس الخدم من حيث موضع المنية سفوف

مملوكة ارباب الخدم  
 المذكور ارباب الخدم

Fig. 262 : Le rapport de Ḥmīda b. Ḥsīn b. Lakhal et de Šādī b. Alī Qurt, deux maçons de Rās al-Ġabal A.N.T., Série D/ cart. 58/ Doss. 4/ Doc. 72.



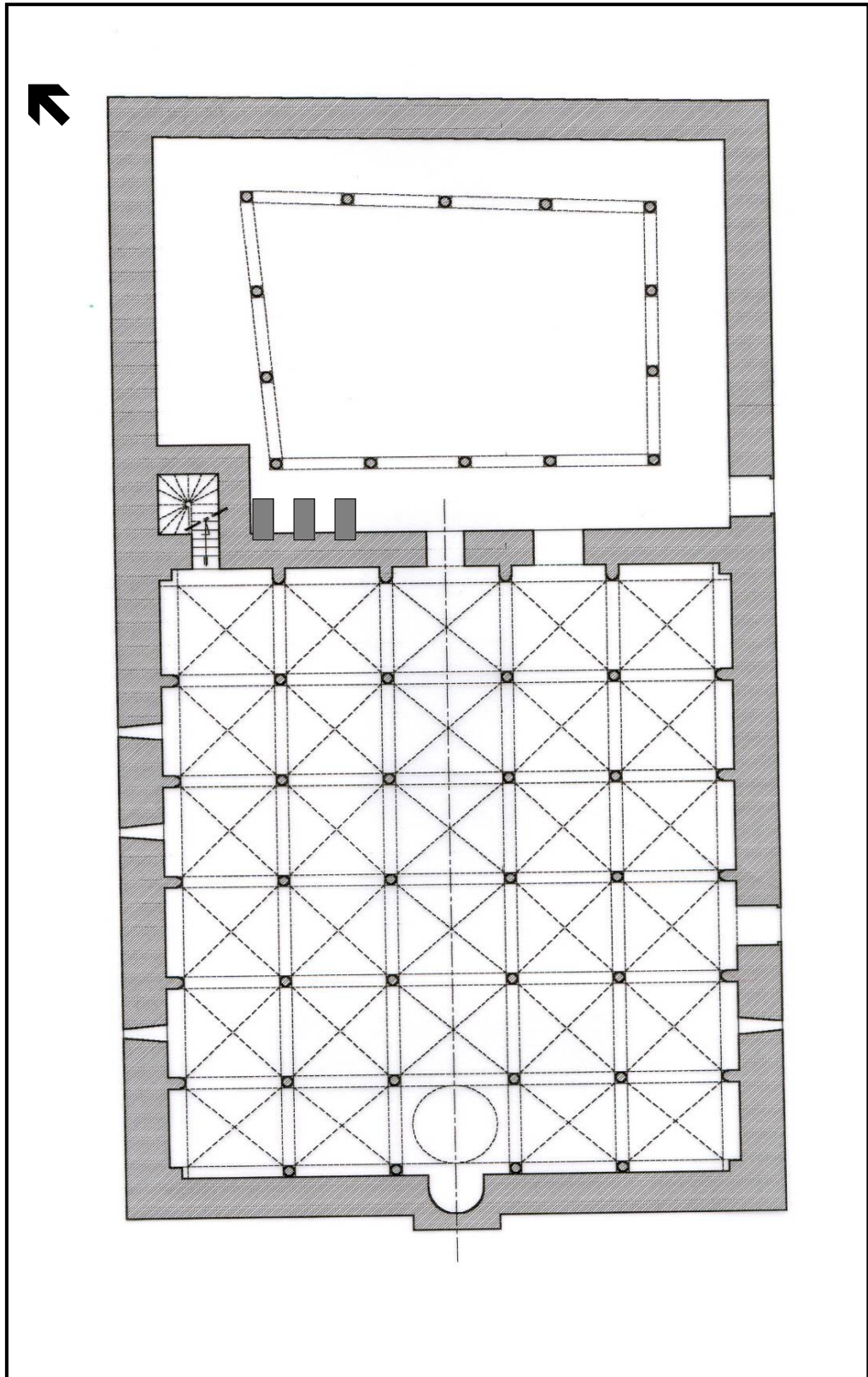


Fig. 263 : Plan de la mosquée *al-qasr* de Rās al-Ġabal

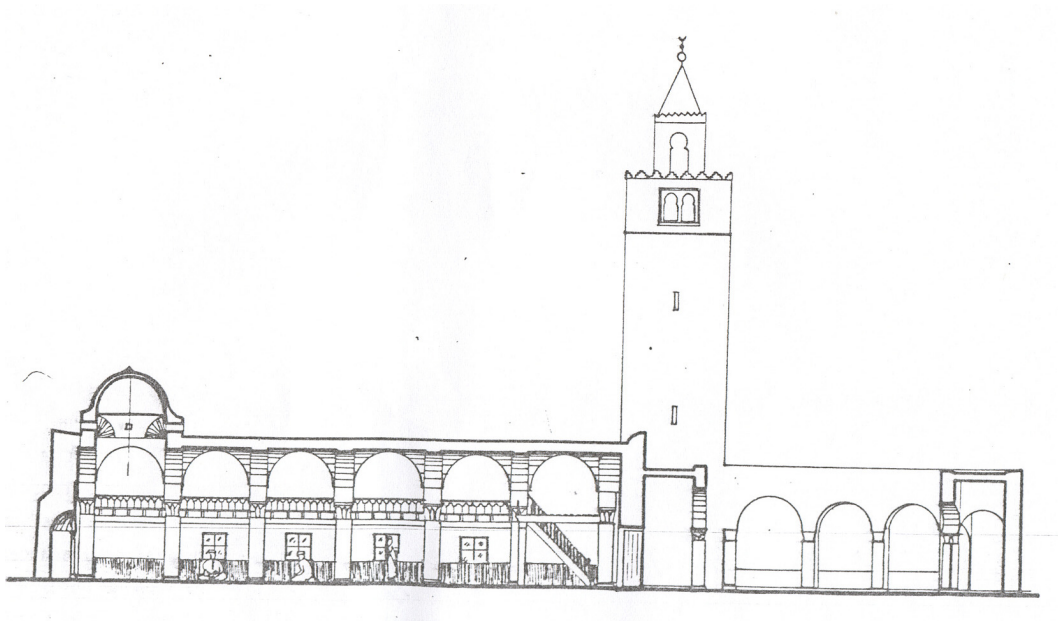


Fig. 264 : La mosquée "*al-qasr*" de Rās al-Ġabal - Coupe



Fig. 265 et 266 : L'éventuel complexe princier du *qaṣr* de Rās al-Ġabal  
Vues prises de la terrasse de la mosquée



## Mosquée al-Raḥba

### جامع الرحبة

#### **Situation :**

L'édifice occupe un emplacement central et surplombe la place dite "*raḥbat bāb al-<sup>c</sup>attār*" délimitant, du côté nord-ouest, la grande *raḥba* où se trouve le mausolée de Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī, le saint protecteur de la ville de Rās al-Ġabal. La façade principale de la mosquée donne sur une rue traversant la ville du Sud au Nord. Cette voie représente aussi la limite occidentale de *ḥūmat al-qaṣr*.

#### **Description et commentaire :**

L'édifice ne garde aujourd'hui aucun aspect de son état originel, mais on peut retrouver quelques données de son histoire à travers les documents d'archives. Comme toutes les mosquées portant le même nom, l'édifice tire son originalité de son emplacement au cœur d'une place commerciale. Outre la mosquée, ouvrent sur ce petit espace un bain public (*al-ḥammām al-ṣaghīr*) et des boutiques de commerce. Contrairement, en effet, aux autres oratoires et mosquées, *ḡāma<sup>c</sup> al-raḥba* est fréquenté aussi bien par tous les habitants de la ville que par les étrangers qui viennent avec leurs marchandises à l'occasion des marchés hebdomadaires ou mensuels.

L'entretien de cet édifice était assuré par les revenus de certains biens habous, telles que les rentes de la parcelle dite "*al-Sidra*" à l'ouest de la ville<sup>1</sup> et celle de la terre de Bīr Bū-Šrīṭa dans les champs de Rās al-Ġabal<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 6/ Doc. 273-277.

<sup>2</sup> A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 6/ Doc. 242-246.

## *Masğid Bāb al-Ḥūma*

### مسجد باب الحومة

#### **Situation :**

Cette mosquée de quartier s'élève dans un îlot d'habitations délimitant *ḥūmat al-qaṣr* du côté sud-est. Elle est située dans un croisement de rues dont l'une est connue comme la première artère commerciale de Rās al-Ġabal.

#### **Description :**

L'espace dans lequel s'établit l'édifice est divisé en deux parties juxtaposées et distinctes :

- ✓ La partie orientale comporte la salle de prière.
- ✓ La partie occidentale comporte la cour, le minaret et la *miḍā'*.

La façade principale de l'édifice, d'environ 10 m de longueur, est aménagée sur le côté occidental. L'unique porte d'entrée est de forme rectangulaire (2,20 m x 1,20 m) et est précédée du côté de la rue par un caniveau large de 0,30 m.

Par cette baie, on accède à un espace quadrangulaire légèrement déformé : la cour. Elle couvre une superficie d'environ 50 m<sup>2</sup>. La façade nord de cette courette est marquée par l'existence du minaret et de la salle d'ablutions.

La salle de prière, en face de l'entrée, est de forme trapézoïdale. Son unique porte, est de forme rectangulaire (1,90 m x 1 m) et donne accès à une salle de trois nefs et trois travées séparées par une série de quatre colonnes. Ces dernières, en plus des deux murs de la qibla et du ḡawf, supportent douze arcs en plein cintre séparant les voûtes d'arêtes brisées qui couvrent la salle de prière.

Le *miḥrāb* se dresse au milieu du mur de la qibla. Il est inscrit dans un encadrement presque carré (2,40 m x 2,48 m). La niche, large de 1,40 m (à la base), est profonde de 1 m. La concavité de la partie inférieure est dépourvue de tout élément de décoration. Une frise épigraphique marque le passage entre la concavité semi-cylindrique inférieure et celle de la demi coupole. L'arc de la niche est en plein cintre légèrement outrepassé. Il est supporté par deux colonnettes de 1,20 m de hauteur y compris les deux petits chapiteaux de type hafside.

Le minaret, qui occupe l'angle nord-ouest de l'édifice, est l'élément architectural le plus intéressant de la mosquée. Il domine Rās al-Ğabal puisqu'il est parmi les tours les plus élevées de la ville. Il est composé de deux tours coiffées d'un toit pyramidal. La tour inférieure est de plan carré (de 3,80 m de côté) et haute de plus de 15 m. Aujourd'hui, elle est revêtue d'un enduit et ses façades ne présentent pas de décor particulier. On observe seulement quelques lucarnes pour l'éclairage et l'aération des escaliers. À 9 m du niveau du sol, il y a une moulure saillante qui décore légèrement cette tour et sert de base à quatre fenêtres à baies géminées. Ce premier niveau du minaret est coiffé sur les quatre faces de merlons dentelés qui sont un décor spécifiquement andalou-morisque.

La deuxième tour est aussi de forme carrée (de 2,30 m de côté) et présente les mêmes aspects que la première tour (les merlons et les lucarnes). La lanterne du minaret est de forme pyramidale.

#### **Commentaire :**

C'est le plus grand oratoire de la ville<sup>1</sup>. L'emplacement du monument ainsi que son nom portent à croire que l'édifice formait l'une des limites du noyau médiéval de la localité de Rās al-Ğabal. "Bāb al-ḥūma", le nom du monument, indique sans aucun doute sa position à côté de l'une des portes de la ville.

Après une première phase d'extension de la ville, l'édifice aurait pris une place centrale sur "la rue al-<sup>c</sup>Aṭṭārīn" qui était pendant les premiers temps de l'époque moderne, selon toute vraisemblance, l'artère commerciale par excellence de la ville de Rās al-Ğabal.

Les quelques documents d'archives qui parlent de cette mosquée, évoquent les travaux de restauration effectués vers la fin des années trente du XX<sup>e</sup> siècle à la suite des dommages qui avaient touché la canalisation d'eau de la salle d'ablutions. Avec les documents écrits, il y a un croquis de la mosquée et de sa position par rapport à la maison d'un plaignant lésé à cause de l'effondrement de l'égout collecteur des eaux usées<sup>2</sup>. Sur ce plan, très rudimentaire, on note l'absence du minaret.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 30/ Doc. 6.

<sup>2</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 30/ Doc. 2, 3 et 4.

Dans d'autres registres de bien habous de la région, il y a des mentions de plusieurs parcelles de terres labourables dont les bénéficiaires étaient affectés à cet oratoire du quartier oriental de la ville de Rās al-Ġabal<sup>1</sup>.

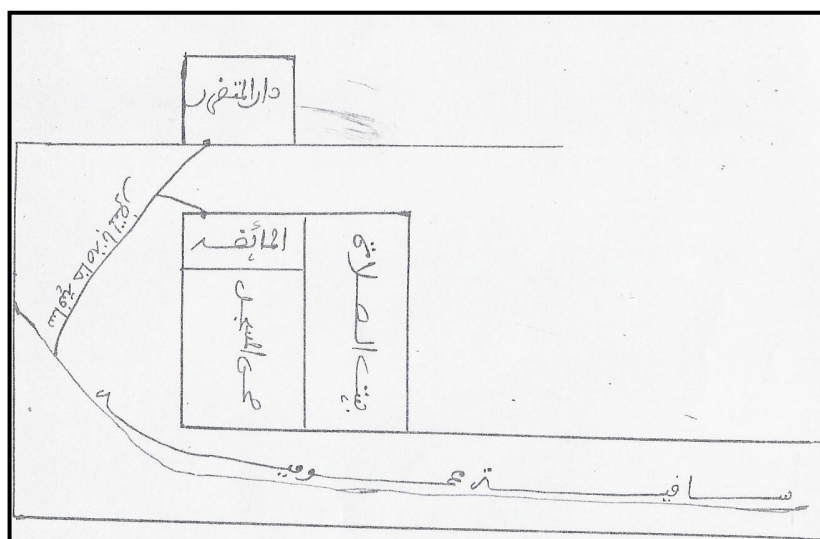
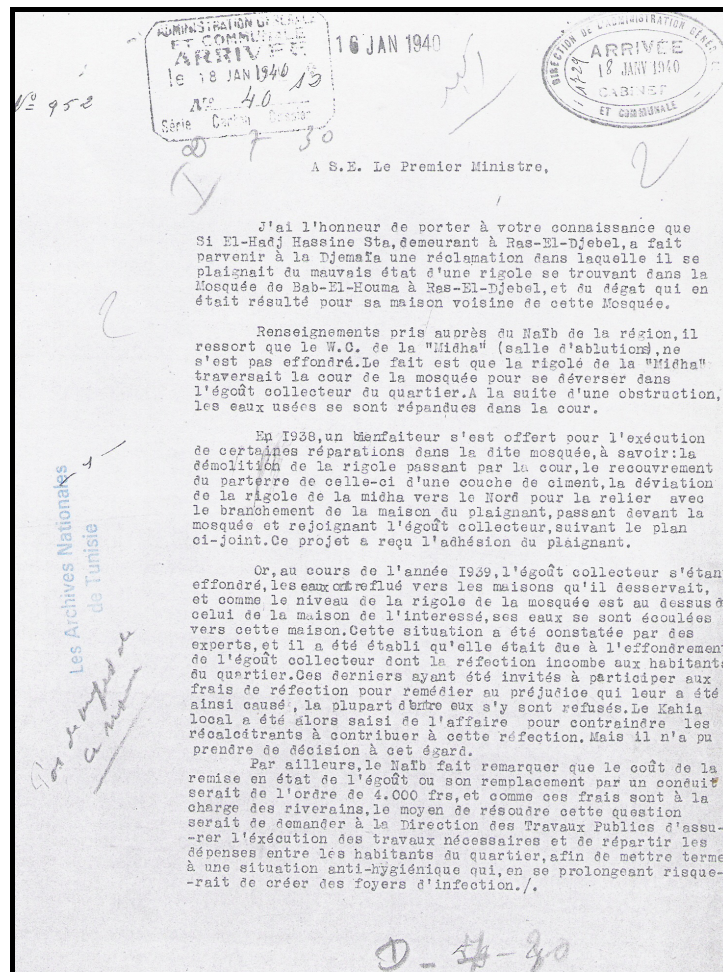


Fig. 267 : Une lettre exposant la réclamation et une esquisse de la mosquée A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 30/ Doc. 2

<sup>1</sup> Voir A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 6/ Doc. : 199-200 ; 242-246 et 273-277.



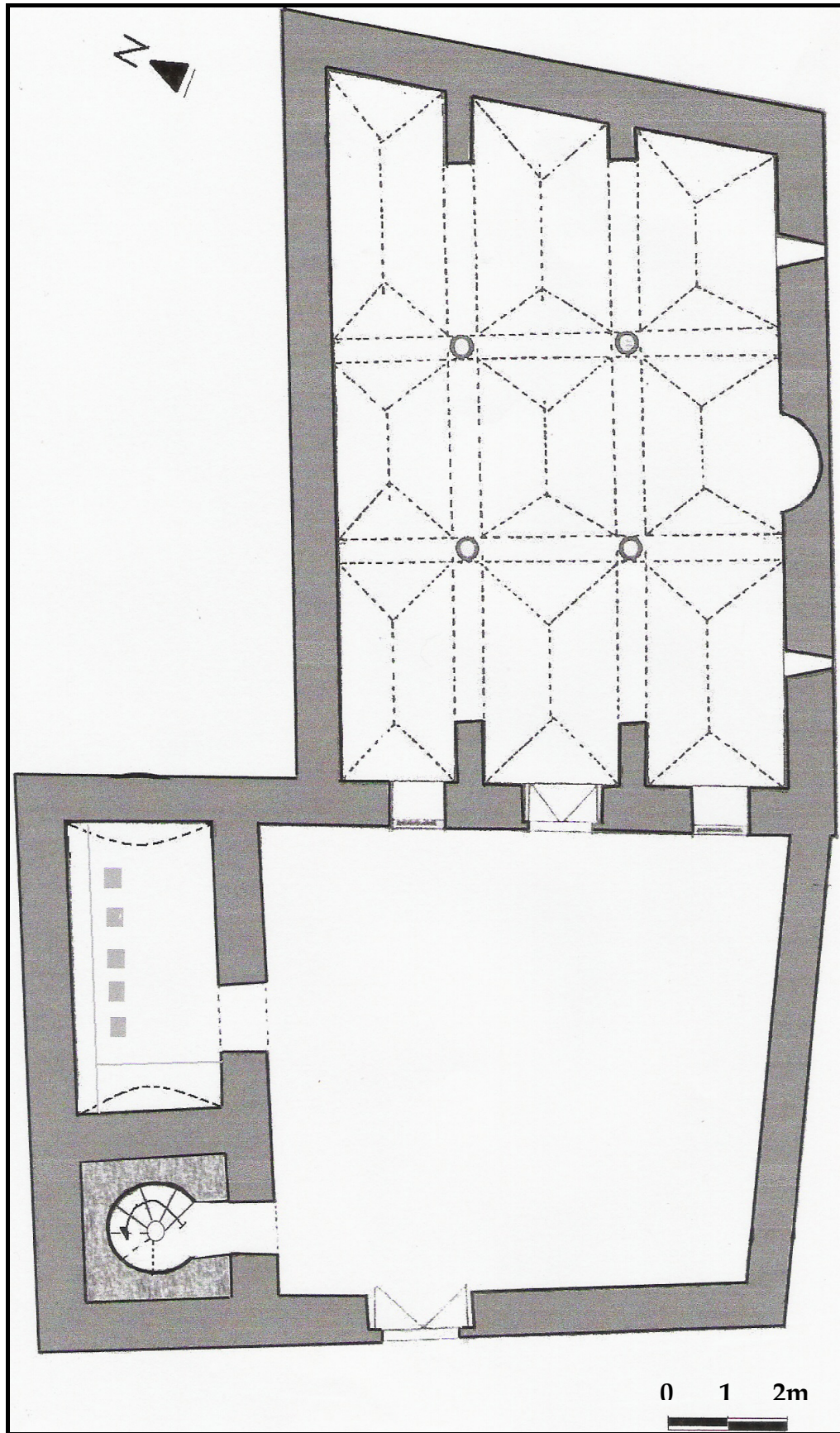


Fig. 268 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Plan





Fig. 269 : Mosquée bāb al-Ḥūma - *Ṣaḥn*



Fig. 270 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Travée



Fig. 271 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Nef centrale



Fig. 272 : Mosquée bāb al-Ḥūma - Minaret

## *Masğid al-Sūq* مسجد السوق

### **Situation :**

Comme son nom l'indique, cette mosquée donne sur l'espace commercial de la ville de Rās al-Ġabal. L'îlot sur lequel est édifié cet oratoire comporte beaucoup d'édifices à caractère public : les cafés, *al-ḥammām al-Kbīr* et, bien évidemment, les boutiques de commerce.

### **Description :**

L'ensemble du monument couvre une superficie d'environ 180 m<sup>2</sup>. Il est composé d'un vestibule d'entrée, d'une salle d'ablutions, d'une cour, d'une *maqšūra* du muezzin, d'un minaret et d'une salle de prière. L'accès à la mosquée se fait par deux portes. La façade principale, du côté nord, est constituée par une porte en bois à double battant. La baie, en arc en plein cintre, est inscrite dans un encadrement de briques pleines. Le deuxième accès est aménagé sur la façade est de l'édifice. Il ouvre sur une petite rue reliant les deux espaces commerciaux de Rās al-Ġabal. Chacune des deux portes est surhaussée d'une marche par rapport au niveau de la rue.

Un vestibule, long de 6,20 m et voûté en berceau, permet l'accès à la cour de l'édifice. Celle-ci est de forme quadrangulaire et bordée sur trois côtés de portes donnant accès à la salle de prière, à la cellule du muezzin, au minaret et à la salle d'ablutions.

La salle de prière, s'inscrivant dans un plan trapézoïdal, constitue la composante principale et la plus importante du *masğid* pour deux raisons. Tout d'abord, elle est la plus grande par rapport aux autres parties. Ensuite, elle conserve jusqu'à nos jours des éléments de son état primitif. On y accède par une porte simple aménagée au milieu du mur oriental. La salle est composée de trois nefs et de trois travées séparées par quatre colonnes de 1,80 m de longueur, dont une est coiffée d'un chapiteau antique (voir plan). Des côtés des murs, les trois voûtes en berceau qui couvrent la salle et les arcs en plein cintre qui les supportent, retombent sur des pilastres en maçonnerie. Les fûts cylindriques s'appuient directement sur le sol, sans bases.

Le *miḥrāb* se dresse au milieu du *ḡidār al-qibla*. La niche semi-circulaire est large à la base de 1,20 m et profonde de 0,80 m. Elle est couverte d'une demi-coupole s'ouvrant en arc en plein cintre. Ce dernier est dépourvu de tout élément de décoration.

Outre la porte, la salle de prière est éclairée par deux fenêtres percées dans le mur oriental, dans l'axe des deux allées transversales. Elles sont de forme rectangulaire (1,13 m x 1,40 m) et munies de volets en bois.

La *maqṣūra* du muezzin est adjacente à la salle de prière du côté de la *qibla*. Elle est de forme rectangulaire (2 m x 9,75 m) et voûtée en berceau. Cette cellule n'a été couverte qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Le minaret est attenant à la cour et au vestibule d'entrée. Il est bâti sur un plan carré de 3,30 m de côté. Il surplombe la rue commerçante par sa hauteur qui dépasse les 12 m. On y accède par une petite porte (1,30 m x 0,60 m) donnant sur la cour. L'escalier en colimaçon s'appuie sur une rampe hélicoïdale et se compose de 56 marches qui aboutissent sur la plate forme finale par une baie percée dans le lanternon carré qui couronne la tour. Une moulure en tuile décore les quatre faces de la tour, tout comme les baies géminées, qui servent pour l'aération et l'éclairage.

La *midā* occupe l'angle sud-est du monument. Elle a subi plusieurs campagnes de restauration. Elle est de forme quadrangulaire légèrement irrégulière. On y accède par une porte simple. Elle est munie d'un puits qui alimente encore les bassins d'ablutions. Ces derniers sont précédés par des banquettes en maçonnerie revêtues de carreaux de faïences blancs.



Fig. 273 : Le minaret de la mosquée

<sup>1</sup> Plusieurs documents d'archives mentionnent la mosquée du souk de Rās al-Ġabal. Le dossier le plus important date de 1906 : ANT, A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 4/ Doc. 76, 77, 79 et 87.



### Commentaire :

L'histoire précise de l'édifice est inconnue du fait de l'absence d'informations textuelles et épigraphiques. Le *masġid al-Sūq* se trouve dans l'îlot où sont aujourd'hui les grands monuments d'utilité publique (les cafés et les *funduq*) et la *zāwiya-madrassa* de Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī.

L'édifice fit, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'objet d'une plainte présentée par l'un des habitants de la ville qui accusait le Cadi de s'être approprié la *maqṣūra* décrite ci-dessus pour l'annexer à sa maison (voir la figure ci-dessous). Les documents écrits, conservés dans les fonds d'archives tunisiennes, sont accompagnés d'un plan de la mosquée identique à celui de nos jours. Le dessinateur du croquis, vraisemblablement l'amine des constructions, précise que la salle d'ablutions est nouvelle, tandis que les autres éléments (la salle de prière, le minaret et la cour) occupaient le même emplacement que ceux d'aujourd'hui<sup>1</sup>.

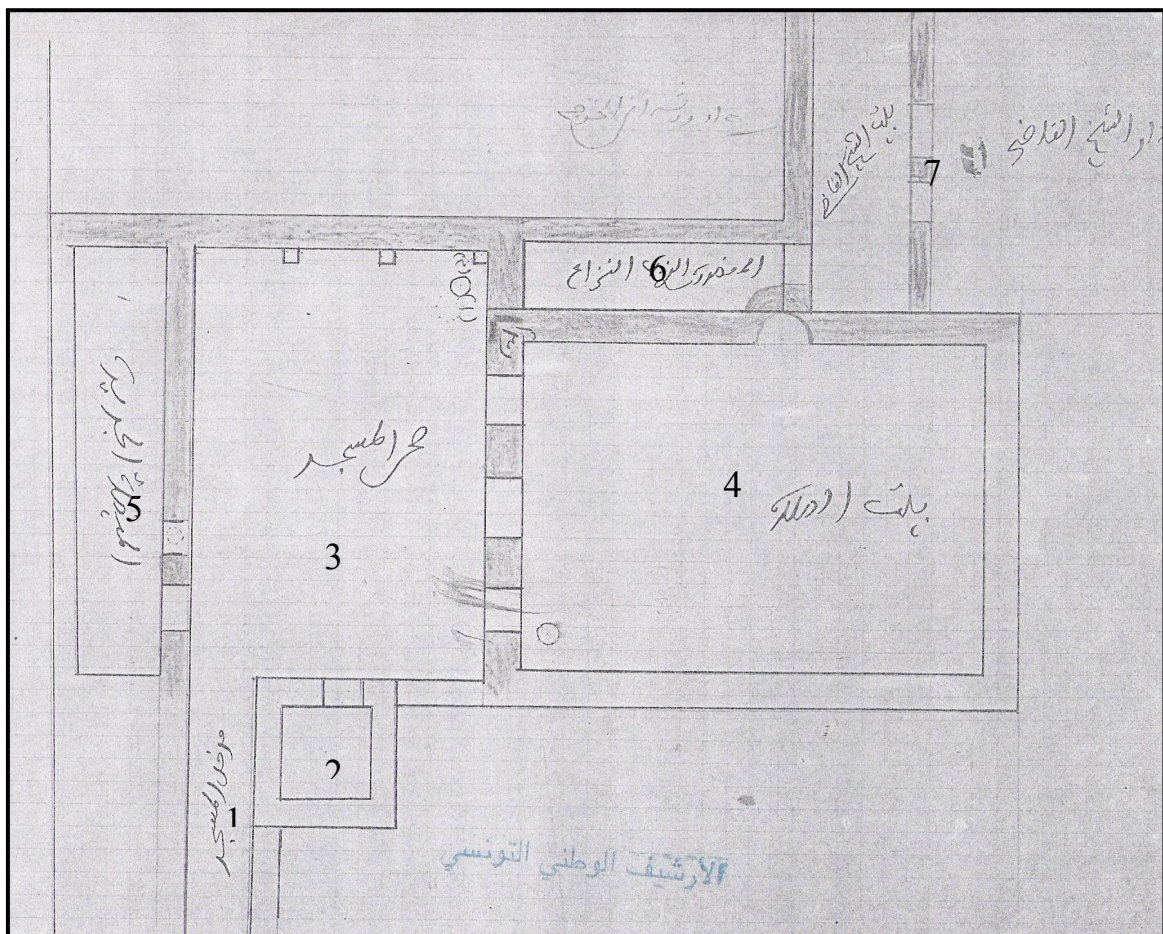


Fig. 274 : Le plan de la mosquée *al-sūq* de Rās al-Ġabal d'après un document d'archives  
Légende : 1-vestibule / 2-minaret / 3-cour / 4-salle de prière / 5-la nouvelle salle d'ablutions /  
6-*maqṣūra* (sujet de la plainte) / 7-maison du Cadi

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 4/ Doc. 76, 77, 79 et 87.



مسجد السوف براس النجيلة

يقع قبلة دار لورنتية يحيط بها نخيل وحرثيا وكما يقع والنفسورة  
 المرعى فيها اللات ذكرها في كتابه ايضا ودار الشبيخ الفاضل براس النجيلة  
 في البانيه - وسرفاضه نين وجوهها حيث البعثة وسوف البيلار المذكور  
 وعلاتوت للشبيخ سبيل حمار الشبيخ وعلاتوت مرافق المسجيد المذكور  
 وعلاتوت مرافق زاوية الشبيخ سبيل العرب وعلاتوتها للشمس  
 عمودا بر الشبيخ وعلاتوت للمجاهدين سبيلهم وعلاتوتها للشمس  
 للبراهم بمبويه بنتا كركش في البانيه - وغربا دار الشبيخ الفاضل  
 وفي الفريخ كانت لورنتية كبر الفاضل في كتابه ومحل لورنتية الخلاج عن  
 الشبيخ وفي الفريخ كان للخلاج كبر عن حسن الضميمة  
 ويحيط بالمنصورة المرعى انها من مشيولات دار الشبيخ الفاضل  
 قبلة دار لورنتية يحيط بها نخيل وحرثيا وكما يقع والنفسورة  
 المذكور وجوهها المسجيد المذكور وغربا دار الشبيخ الفاضل المذكور  
 دار الشبيخ الفاضل المذكور المجاورة للمسجيد المذكور  
 يحيط قبلة دار لورنتية يحيط بها نخيل وحرثيا وكما يقع والنفسورة المذكورة  
 وفي البانيه دار لورنتية المذكور وفي الفريخ كانت لليهود مبويه مرافق  
 للوش وقبلة الخلاج اهدى الخلاج هذه الزواجر - وسرفاضه دار  
 لورنتية يحيط بها نخيل وحرثيا وكما يقع والنفسورة المذكور في البانيه  
 وجوهها مسجد السوف المذكور في كتابه وعلاتوت الخلاج عن الشبيخ  
 في البانيه وغربا حيث البعثة وزنقة مخيم نلافك في الفريخ والاسقفية  
 تليها للدار المذكورة ولراية التي استمر اسمها من اليهود المذكور  
 ويحيط دار ابن النخيل المجاورة لمسجد السوف المذكور قبلة ملك الشبيخ  
 سبيل حمار الشبيخ - وسرفاضه نين وجوهها حيث البعثة وكما يقع  
 في البانيه - وجوهها مسجد السوف المذكور في كتابه والنفسورة  
 المرعى فيها المذكورة - وغربا دار الشبيخ الفاضل المذكور والبراهم الكلاية

١٢

العبادين

الأرشيف الوطني النف

Fig. 275 : Document anonyme citant la mosquée dans son contexte (source : A.N.T.)



## *Masġid Idrīs / Masġid al-Fṣīl*

### مسجد الفصيل – مسجد ادريس

#### **Situation :**

La mosquée Idrīs s'élève sur une petite rue portant le nom "*al-Fṣīl*". Cette artère, comme son nom l'indique, correspond à une limite entre deux quartiers : "*ḥūmat al-fṣīl*" et le quartier "*al-qaṣr*".

#### **Description :**

De l'ancien *masġid*, il ne reste pas aujourd'hui grande chose. L'édifice est totalement revêtu d'enduit à la chaux et la petite salle de prière est intégralement renouvelée. L'appareil de construction peut se voir en quelques endroits de la cour qui ont perdu leur enduit.

Il s'agit d'un petit oratoire de quartier composé d'une petite salle de prière et d'une courette, à son angle sud-ouest est aménagé un petit espace d'ablutions. L'unique entrée de l'édifice est percée au milieu de la façade principale (9,35 m). Cette porte, rectangulaire (1,20 m x 2 m), est surhaussée d'une marche par rapport au niveau de la rue. Elle se ferme par deux battants en bois peints en bleu.

La cour est un espace quadrangulaire irrégulier d'environ 14 m<sup>2</sup> de superficie. À gauche de l'entrée principale, il y a un deuxième espace rectangulaire faisant une saillie dans l'angle nord-ouest du monument : c'est l'espace des ablutions qui semble avoir été aménagé lors des dernières restaurations.

La salle de prière occupe la moitié orientale de la mosquée. On y accède par une porte légèrement désaxée sur le mur occidental. Cette ouverture, de forme rectangulaire, s'inscrit dans un encadrement simple, saillant de 0,20 m par rapport au mur. Une petite fenêtre, percée sur le même mur, se trouve entre la porte de la salle de prière et celle de l'édifice. Le *bayt al-ṣalāt*, de forme presque carrée (5,50 m x 5,30 m), est recouverte de deux voûtes d'arête, reposant sur un arc en plein cintre. Ce dernier s'appuie sur deux pilastres engagés sur les murs oriental et occidental et divise la salle en deux travées.

Le miḥrāb d'aujourd'hui, occupant le milieu du mur de la qibla, ne garde de la niche primitive que son emplacement. Le responsable de la mosquée prétend que sa partie supérieure était décorée comme celle de la mosquée al-qaṣr.

### Commentaire :

C'est un oratoire de quartier portant deux noms. Le premier celui de la rue et de l'îlot dans lequel se trouve la mosquée, tandis que le deuxième renvoie à un nom de famille qui semble avoir assurée les fonctions de l'édifice : la famille "Idrīs"<sup>1</sup>.

Selon un document d'archives, la salle de prière accueillait, en moyenne, une trentaine de fidèles, dont un bon nombre appartenaient à la famille "Idrīs"<sup>2</sup>.

L'entretien de cet édifice était assuré par les revenus de certains biens habous, telles que les rentes de « la parcelle de terre nue labourable dite "el Hemari et Aïn Langar" de un hectare et soixante-deux ares ... située dans la banlieu de Ras Djebel »<sup>3</sup>.

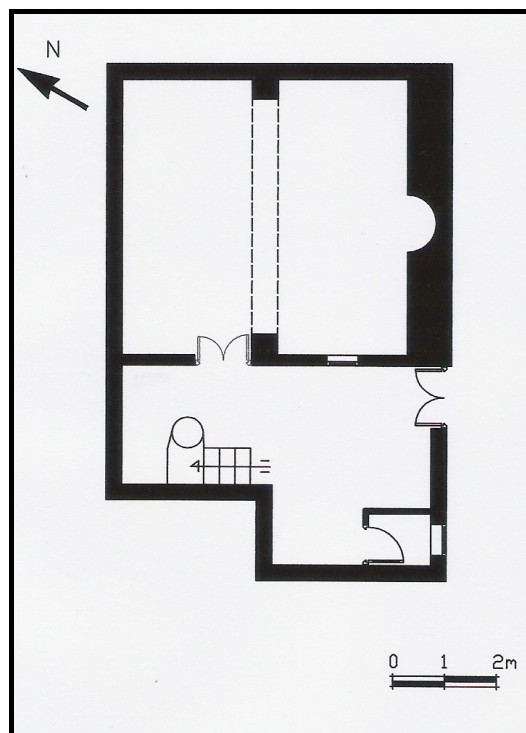


Fig. 276 : *Masġid al-fṣīl* - Plan

<sup>1</sup> Voir sur les *Imām* de cette famille, A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Doss. 26/ Doc. 44-50.

<sup>2</sup> *Op. Cit.*, doc. 3.

<sup>3</sup> A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Doss. 6/ Doc. 247-255.

## *Masğid Hlāl* مسجد هلال

### **Situation :**

Le monument occupe le croisement des rues H. Thameur et al-fşil. La première reliant l'artère commerciale et bāb al-ḥūma, tandis que la deuxième, moins large, représente une limite (*fşil*) entre ḥūmat al-qaşr et ḥūmat Idrīs.

### **Description :**

Le monument est totalement restauré. Il ne conserve aucun aspect de son état primitif. L'ensemble couvre une superficie d'environ 110 m<sup>2</sup>. D'après le *naqīb*, il n'y a que les toits qui semble avoir été reconstruits à la manière de l'ancien état. Le vestibule est recouvert d'une voûte croisée et la salle de prière est composée de quatre allées parallèles à la qibla et couverte de quatre voûtes en berceau, retombant sur des arcs en plein cintre. Ceux-ci sont portés par six colonnes en maçonnerie et six pilastres répartis sur les murs occidental et oriental du *bayt al-şalāt*.

La porte unique de l'édifice est du côté ouest, ouvrant sur un vestibule rectangulaire qui donne accès à la salle de prière et à une petite cour. Les fidèles font les ablutions, aujourd'hui, dans une *mīda* aménagée de l'autre côté de la rue al-fşil.

### **Commentaire :**

Comme la plupart des monuments de la ville de Rās al-Ġabal, la mosquée Hlāl n'est pas datée. En revanche, il y a un élément qui témoigne de son ancienneté, et qui est en rapport avec son emplacement. Le monument surplombe la rue dite al-fşil qui sert de séparation entre *ḥūmat al-qaşr*, le premier noyau de la ville, et *ḥūmat Idrīs*.

Dans un acte de habous du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, on apprend que le nom de la mosquée est attribué à "al-Ḥāğ °Alī Bū-Hlāl" dont la biographie nous échappe. La date de fondation de cet oratoire se situerait vers la fin de l'époque médiévale, puisqu'il se dresse sur la limite orientale du noyau *al-qaşr*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> ANT, Série C/ Cart. 40 / Dos. 6/ Doc. 127-131.

<sup>2</sup> Voir notre lecture sur l'évolution urbaine de Rās al-Ġabal.

## *Masğid Ṭarīq al-<sup>c</sup> Āliya*

### مسجد طريق العالية

#### **Situation :**

Là où elle s'élève aujourd'hui, cette mosquée est intégrée dans un îlot d'habitations situé au Sud-Ouest de Rās al-Ğabal. A l'exception de sa façade principale, ouvrant comme l'indique son nom sur une voie desservant la ville morisque d'al-<sup>c</sup>Āliya, les trois autres faces de l'édifice s'appuient sur les maisons du quartier.

#### **Description :**

De l'ancien *masğid*, il ne reste aujourd'hui que son minaret qui domine l'angle nord-ouest de l'édifice. La salle de prière, la *miḍā*, la cellule de l'Imām et le vestibule d'entrée sont tous intégralement renouvelés. Il semble, d'après un document d'archives, que l'unique porte d'entrée conserve le même emplacement que celle d'auparavant<sup>1</sup>.

Tel qu'il se présente de nos jours, le minaret est une tour carrée mesurant 2,75 m de côté. Par ces 10 m d'hauteur, il continue à dominer aussi bien son quartier que la voie amenant à la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya.

La salle de prière de cette mosquée occupe la partie orientale de l'édifice. De plan quadrangulaire irrégulier, l'oratoire couvre une surface d'environ 92 m<sup>2</sup>. Cette superficie est beaucoup plus élevée que la moyenne d'un oratoire de quartier. Ce qui prouve encore que la mosquée a été totalement renouvelée, au moins dans sa partie orientale, lors des derniers travaux. Il semble, en effet, que la salle d'ablutions ait gardé son emplacement primitif à cause de la présence du puits<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/ cart. 7/ Doss. 3/ S. doss. 01/ Doc. 7.

<sup>2</sup> Ce point d'eau, comme le signale un document d'archives, est très fertile en comparaison avec les autres puits des édifices religieux de la ville. A.N.T., Série D/ cart. 7/ Doss. 3/ S. doss. 01/ Doc. 8.

### Commentaire :

C'est une mosquée qui a donné naissance à un quartier. Il semble que cet édifice ait été fondé sur une voie sortant de Rās al-Ġabal vers la localité morisque d'al-<sup>c</sup>Āliya. Son appellation et son emplacement portent à croire que la mosquée est plus ancienne que l'îlot d'habitations dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Vers le début du XX<sup>e</sup> siècle, l'édifice était le plus important des oratoires de Rās al-Ġabal grâce à l'abondance de l'eau de son puits. Plus que la moitié des fidèles de Rās al-Ġabal, rapporte un document d'archives, faisaient les cinq prières dans cette mosquée<sup>1</sup>.

Comme il est signalé ci-dessus, la salle de prière de l'édifice est totalement restaurée. Dans une pétition, adressée en janvier 1934 au Premier Ministre, les habitants du quartier exposent les recommandations des différents *amīn* de construction pour la restauration de la mosquée de la route d'al-<sup>c</sup>Āliya. La toiture de l'ancienne salle était portée par des arcs retombant sur deux colonnes et quatre murs<sup>2</sup>.

Sur sa date de fondation, nous ne disposons d'aucune information, ni textuelle ni épigraphique. Le nom de la mosquée, encore une fois, laisse penser qu'elle a été fondée après 1609, la date de fondation de la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya. L'histoire de l'édifice est sans doute liée à l'histoire de son quartier. Ce dernier a été fondé, selon toute vraisemblance, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour répondre au nombre croissant de la population de cette petite agglomération<sup>3</sup>.

Comme la plupart des monuments religieux, la mosquée *Ṭarīq al-<sup>c</sup>Āliya* possédait des biens *habous* dont les recettes étaient consacrées à son entretien<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/ cart. 7/ Dos. 3/ S. dos. 01/ Doc. 4 du 5 avril 1913.

<sup>2</sup> A.N.T., Série D/ cart.59/ Dos. 7/ Doc. 4.

<sup>3</sup> Pour plus de détails, voir *infra* le commentaire générale de la monographie de la ville de Rās al-Ġabal.

<sup>4</sup> Dans un document d'archives daté du 9 juin 1955, le Bey du Royaume de Tunis a exproprié, pour cause d'utilité publique, un immeuble à Rās al-Ġabal appartenant aux biens *habous* de la mosquée. Voir : Série E/ Cart. 346.20/ doc. 19.





## *La zāwiya de Sīdī al-ʿArbī* زاوية سيدي العربي

### **Situation :**

L'édifice surplombe la plus grande place de Rās al-Ġabal. Le complexe s'élève au milieu du quartier commercial, où se trouvent le *masġid al-sūq*, le café andalou et le *funduq al-Ġuḍbān*.

### **Description :**

C'est le plus bel ensemble monumental de Rās al-Ġabal. L'édifice est un complexe architectural comportant tous les éléments habituels d'une *zāwiya-madrasa*. À côté de la salle funéraire, on trouve une salle de prière, une cour centrale, des cellules d'enseignement et des pièces d'hébergement.

✓*Les accès et leurs vestibules* : L'accès au monument se fait de deux côtés. Le premier se fait sur la façade septentrionale et l'autre ouvre sur le côté est. L'entrée principale est celle du Nord. Il s'agit d'un grand portail donnant sur une voie de grande importance : c'est l'artère commerciale de la ville<sup>1</sup>. La baie de cette entrée (1,40 m x 2,80 m) est surmontée d'un arc en plein cintre légèrement outrepassé. Sa porte se ferme par deux vantaux en bois massif ornés de heurtoirs. Sa partie inférieure, au niveau du sol, est formée d'un seuil à caniveaux, haute de 0,25m. De cette baie, on entre dans un vestibule en chicane, formé de deux pièces rectangulaires, qui communiquent par un arc en plein cintre. Le premier couloir est voûté en berceau brisé, tandis que le deuxième est couvert en berceau.



Fig. 278 : La porte principale donnant sur la grande place de Rās al-Ġabal

<sup>1</sup> De l'autre côté de cette rue se dresse *funduq al-Ġuḍbān*, un monument démoli.



Le deuxième accès se dresse au milieu de la façade orientale du monument. C'est une entrée de forme rectangulaire et simple. Contrairement à celui de l'entrée principale, le vestibule de l'accès secondaire est droit. La baie donne sur un espace de forme trapézoïdale divisée en deux parties, dont une est voûtée en berceau.

✓*La cour* : Elle occupe un emplacement central et s'inscrit dans un plan carré de 8,50 m de côté. Le sol est recouvert de carreaux de marbre gris rappelant ceux des grandes demeures de Tunis, et comporte deux rangers de tombeaux. Dans l'angle sud-est de la cour, il y a des escaliers donnant accès à des cellules d'étage : ce sont les pièces d'hébergement des étudiants.



Fig. 279 : La cour

✓*La salle funéraire et ses dépendances* : On accède à ce secteur par une porte percée sur la façade occidentale de la cour. Cette baie est inscrite dans un encadrement de pierres (*ħaṛs*) légèrement saillant de la paroi du mur. Cette partie est composée d'une salle à coupole, flanquée des deux côtés de quatre pièces rectangulaires voûtées en berceau. Ces dernières sont précédées d'une galerie rectangulaire recouverte d'une voûte en berceau.

La salle à coupole s'inscrit dans un plan carré. Elle abrite le mausolée de Sīdī al-<sup>°</sup>Arbī b. Ḥammū. Une dalle rectangulaire en marbre, scellée au milieu des carreaux de faïences qui décorent les murs intérieurs, contient une inscription datée de 1160/1747.

L'intrados de la coupole présente une richesse ornementale résultant du foisonnement des stucs sculptés et quelques frises de boiserie.

Les pièces latérales, deux de chaque côté, sont de dimensions modestes. Toutes de forme rectangulaire, elles abritent aussi, selon les dires des responsables de la zāwiya, les tombes des descendants de Sīdī al-<sup>°</sup>Arbī. La présence des dalles tombales, comme il est signalé *infra*, ne se limite pas à ce secteur. Des personnages de la famille Kaffāla, qui se prétendent issues de ce saint, ont été enterrés dans la cour de la zāwiya.

✓ *L'oratoire de la zāwiya* : C'est une salle rectangulaire (10,80 m x 4,60 m) divisée en trois parties séparées par deux arcs en plein cintre. La partie centrale, carrée de 4 m de côté, est flanquée de deux espaces rectangulaires voûtés en arête. L'accès et le miḥrāb forment un axe médian.

✓ *La salle d'ablutions* : elle se trouve à l'angle sud-est de la cour. Il s'agit de deux petites pièces communicantes formant un "T" latin. La première, du côté de la cour, est voûtée en berceau et la deuxième, plus au fond, est couverte d'une voûte d'arête brisée et est aérée aujourd'hui par deux fenêtres : une baie orientale et une autre méridionale.

Vers le Nord de cette salle, il y a une porte rectangulaire inscrite dans un encadrement de pierres. Elle donne accès à un dépôt formé de deux cellules voûtées en berceau et qui communiquent par un petit arc.

✓ *L'école coranique* : Cette zāwiya a fonctionné depuis sa fondation comme madrasa. "*Al-kuttāb*" occupe l'angle nord-ouest du monument. Il s'agit d'une salle rectangulaire divisée en quatre espaces voûtés en arête et un cinquième formant l'encoignure nord-ouest de la salle. Six colonnes coiffées de chapiteaux hafside et huit pilastres supportent la toiture. Une fenêtre percée au fond du mur occidental assure l'éclairage et l'aération de cette école.

✓*Les cellules de l'étage* : Des escaliers, formés de dix marches et munis de rampes en bois, donnent accès à deux petites pièces voûtées en berceau en briques pleines. Elles fonctionnaient comme lieu d'hébergement des étudiants. Quelques niches pour déposer les lampes et les livres sont percées sur les murs intérieurs.

### **Commentaire :**

Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī répond au style des monuments funéraires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. A Tunis, on a des *turba* rappelant ce type d'édifices. Le saint qui a donné son nom au monument est Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī b. Ḥammū, mort, comme on le lit sur le stèle funéraire, en 1160/1747.

Comme c'est le cas de plusieurs autres saints pour d'autres centres, Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī est le protecteur de la ville de Rās al-Ġabal. L'emplacement de l'édifice confirme cette donnée puisqu'il surplombe l'entrée et la grande place de la cité. L'édifice a été toujours, comme le prouve aujourd'hui son occupation par l'une des plus grandes troupes musicales soufites de la ville, le lieu de regroupement et des grandes manifestations religieuses de Rās al-Ġabal.

Dans les documents d'archives mentionnant la *zāwiya*, il est question de ses fonctions éducatives et sociales. Dans un dossier daté des débuts des années 30 du XX<sup>e</sup> siècle, l'édifice hébergeait constamment douze personnes<sup>1</sup>. Dans d'autres documents énumérant les étudiants, on se rend compte du rayonnement de cette institution sur les régions limitrophes de Rās al-Ġabal. On trouve le "Hḏhīlī", le "Ġandūbī", le "Ġarbī" et même des Algériens<sup>2</sup>. Les étudiants recevaient des indemnités et bénéficiaient d'une documentation jurisprudentielle et théologique importante<sup>3</sup>.

Outre son appartenance à la catégorie *zāwiya-madrassa*, le style général de l'édifice renvoie à un mode d'habitation tunisienne répandu à l'époque husseinite. Le style intérieur de la cour et des chambres qui l'entourent évoque celui de la maison bourgeoise des grands centres urbains du pays. En effet, l'ornementation et la répartition des pièces du secteur funéraire rappellent des alcôves et des salles de réception des demeures tunisoises de l'époque moderne<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 77/ Dos. 23/ S. dos. 11/ Doc. 2 et 5

<sup>2</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 77/ Dos. 23/ S. dos. 11

<sup>3</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 77/ Dos. 23/ S. dos. 06

<sup>4</sup> Voir à ce propos les travaux de J. Revault sur l'habitation de Tunis (voir la bibliographie générale à la fin de cette étude).





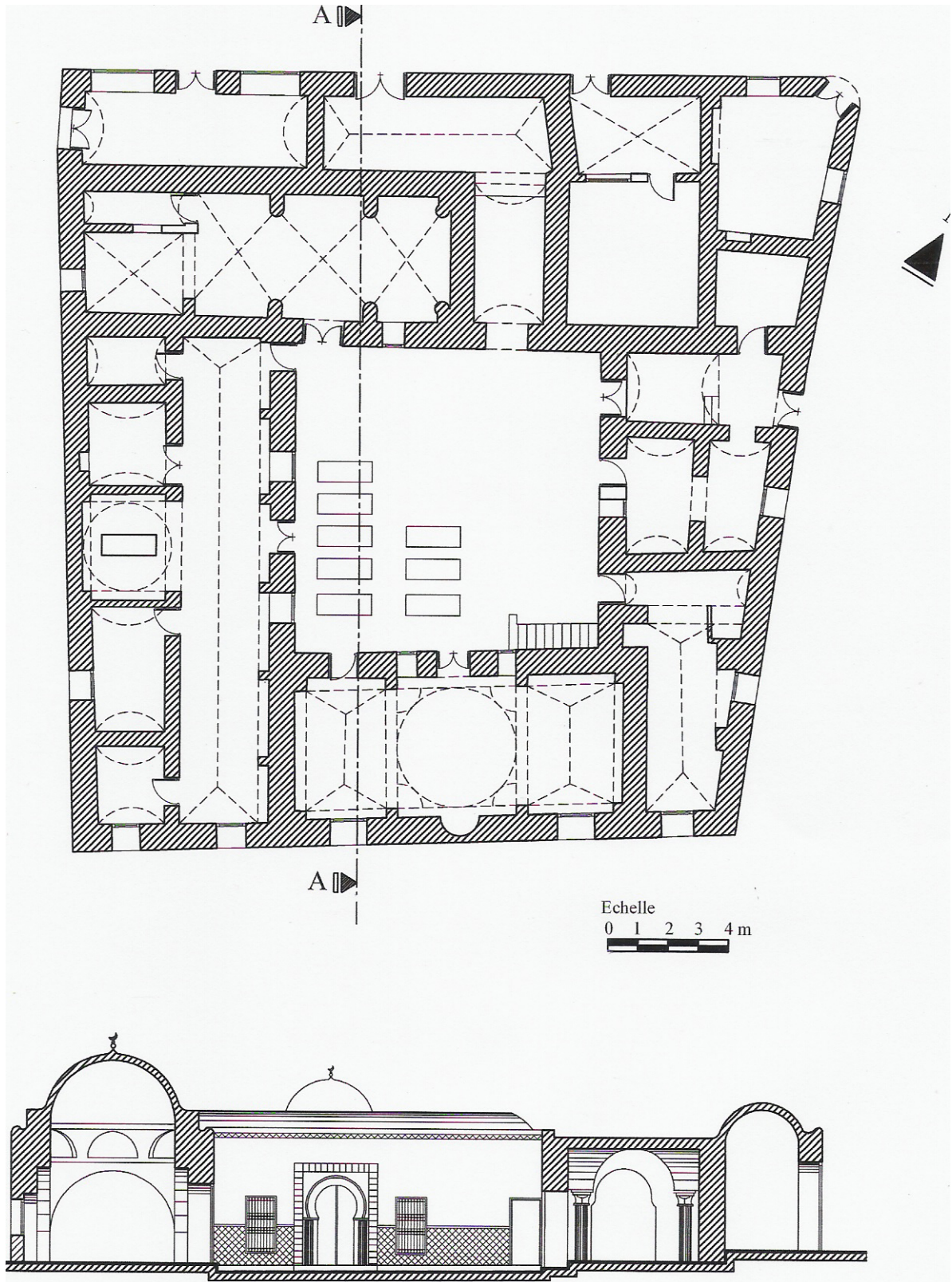
Fig. 280 : La chambre funéraire



Fig. 281 : Une chambre d'étudiant



Fig. 282 : Porte de chambre



HBAIEB Med Ali  
2006

Fig. 283 : Sīdī al-ʿArbī - Plan et coupe

**Le mausolée de *Sīdī ʿAbdallāh***  
**(l'édifice et l'inscription)**  
**زاوية سيدي عبد الله (المعلم والنقيشة)**

**L'édifice :**

*Sīdī ʿAbdallāh* est une *zāwiya* qui occupe une place particulière dans la ville de Rās al-Ġabal. D'une part, parce qu'elle se trouve aux limites orientales du premier noyau de l'agglomération, ce qui lui permet de lui attribuer la fonction de surveillance de l'une des accès de Rās al-Ġabal. D'autre part, et du point de vue archéologique, on trouve dans l'édifice une inscription très importante, datant de l'époque hafside.

Le monument est habité aujourd'hui par une famille. De ce fait, son étude se limitera à la salle funéraire et à la plaque épigraphique. La façade principale, très petite, est du côté oriental. On accède à la *zāwiya* par une porte en bois à double battant. Une petite cour centrale fait communiquer les différentes pièces du mausolée. La chambre funéraire occupe toute la partie méridionale du monument. Elle abrite le sarcophage et c'est sur son mur oriental qu'on trouve l'inscription hafside.

La pièce funéraire est de forme quadrangulaire irrégulière<sup>1</sup>. On y accède du côté nord par une baie rectangulaire, dépourvue de porte. L'intérieur de la salle est divisé par des alignements d'arcs en plein cintre supportant des voûtes croisées sur les côtés et une coupole hémisphérique au centre. Les arcs s'appuient sur des colonnes doubles au milieu, sur les murs sur les côtés nord, sud et ouest, et sur des pilastres engagés sur le côté est. La coupole retombe sur les arcs par l'intermédiaire de pendentifs. Le revêtement des parois du dôme par une couche de chaux et les difficultés dues au refus des propriétaires de permettre aux chercheurs d'accéder à l'édifice, nous ont empêché d'étudier convenablement son architecture ; une étude qui ne marquerait cependant pas d'intérêt, puisque le monument est daté par une inscription.

---

<sup>1</sup> Les mesures (prises à l'intérieure) sont comme suit : mur nord (6,85 m), mur oriental (9,15 m), mur occidental ( 8,90 m) et celui du sud (6,55 m).



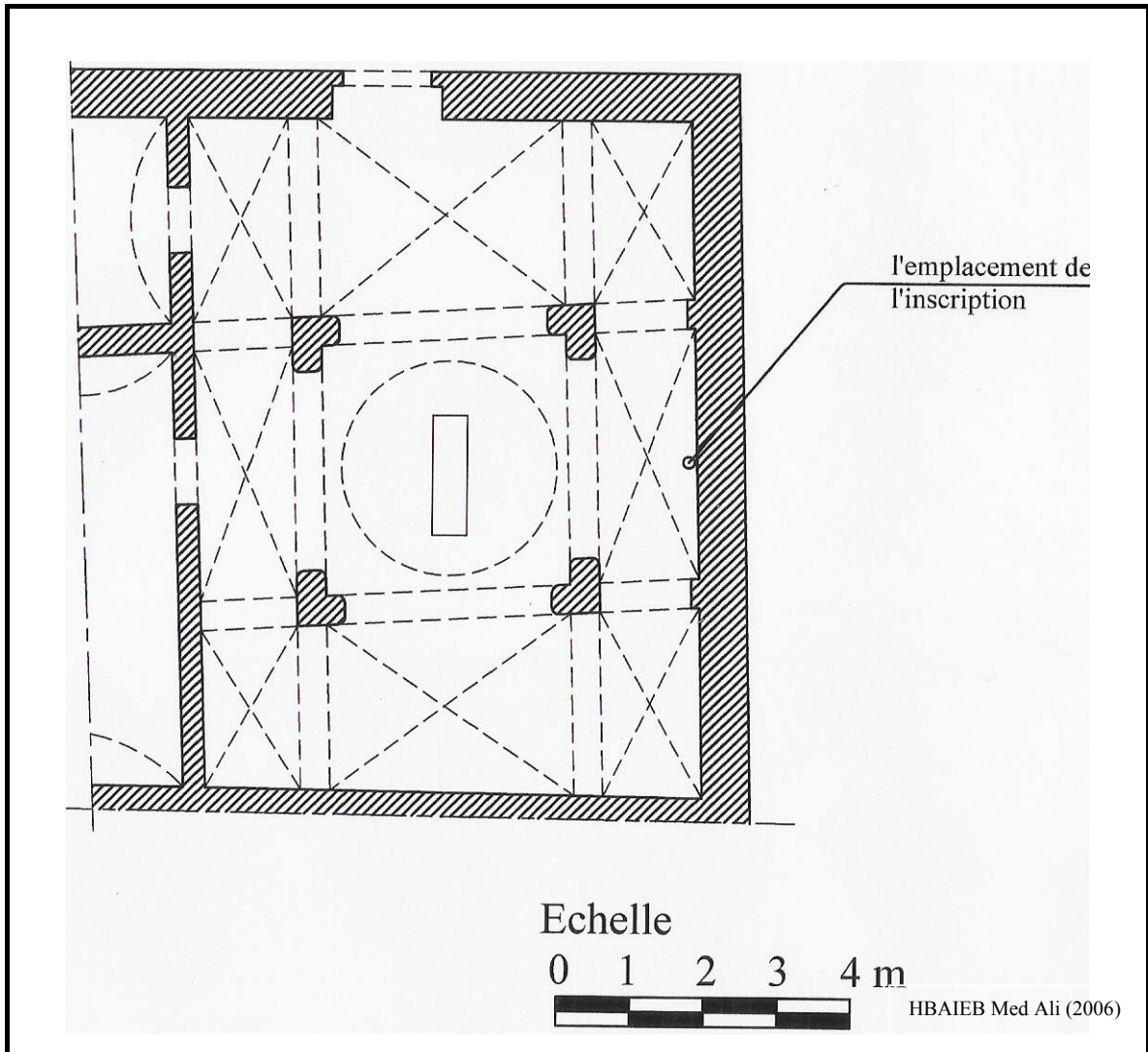


Fig. 284 : Plan de la chambre funéraire



Fig. 285 : La chambre funéraire – les arcs



Fig. 286 : Trompe et départ de la coupole

## L'inscription :

\**Datation* : šawwāl 704H. / avril-mai 1304 J. C.

\**Localisation actuelle* : l'inscription est encastrée sur la façade intérieure ouest du mausolée de Sidī °Abdallāh à 1.5 m de hauteur du plancher.

\**Support* : plaque de marbre blanc de forme rectangulaire scellée verticalement.

Les dimensions du champ épigraphique sont difficiles à déterminer avec précision eu égard à l'état de conservation déplorable de la plaque. Tandis que la moyenne des dimensions des lettres montantes est de 5 cm.

\**Texte* : Nombre de lignes : 7

Nature du texte : texte funéraire

\**Type d'écriture* : *nasḥī* / cursive

\**Type d'exécution* : en relief – l'épaisseur des lettres est moyenne

\**Décor* : l'état actuel de l'inscription ne relève aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique.

\**Signes surajoutés* : points et signes diacritiques

### Le texte intégral :

#### A- Le texte arabe :

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- و سلم على سيدنا محمد و آله
- 3- قل هو نبو عظيم أنتم عنه معرضون
- 4- هذا قبر العبد [الفقير]رحمة ربه
- 5- الشيخ أبو محمد عبد الله أحمد
- 6- [الأربسي(?) ] اللخمي توفي شهر شول (شوال)
- 7- من عام أربعة و سبعمئة

#### B- La traduction :

1. Au Nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux. Dieu béni
2. Et salue<sup>1</sup> Notre seigneur Muḥammad et sa famille
3. “Ceci est une prophétie capitale à laquelle vous vous opposez”<sup>2</sup>
4. Ceci est la tombe du serviteur [de celui qui a besoin de] la miséricorde de son Dieu
5. Le šayḥ Abū Muḥammad °Abd Allāh Aḥmad
6. [al-‘urbusī (?)] al-Laḥmī. Il est décédé le mois de šawwāl
7. De l'année sept cents et quatre

<sup>1</sup> Dans le texte arabe le verbe saluer et dans la ligne 2

<sup>2</sup> Sourate XXXVIII, 67-68.





Fig. 287 : L'inscription de Sidi 'Abdallāh

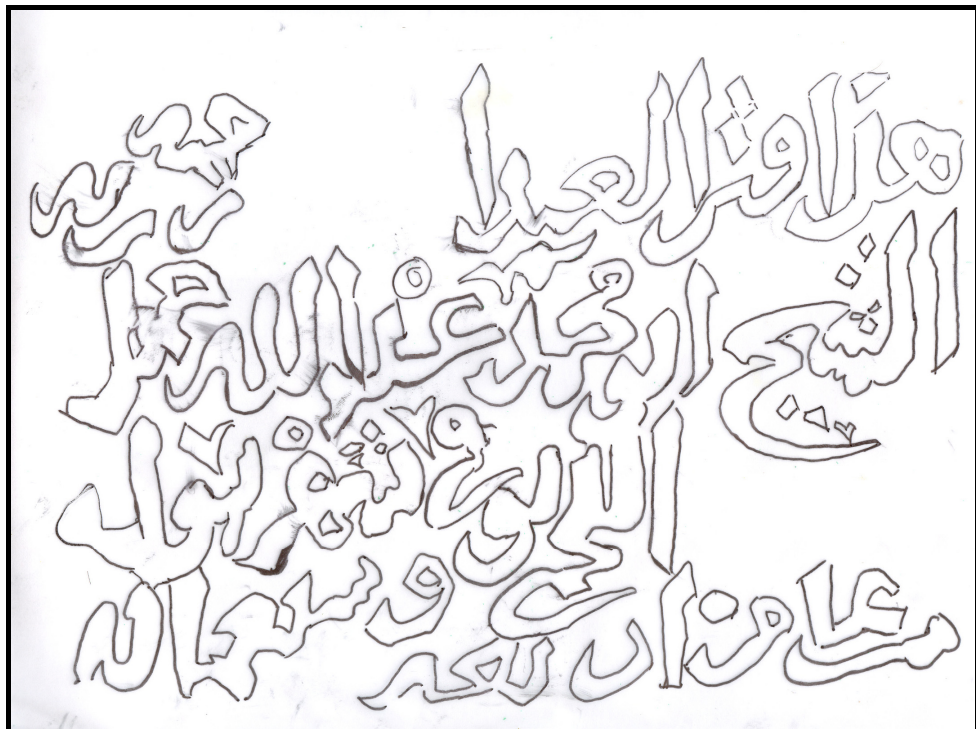


Fig. 288 : Estampage des quatre dernières lignes de l'inscription

**\* Commentaire :**

Il s'agit d'une inscription funéraire, *in situ*, commémorant la mort d'un "šayḥ laḥmide". L'attribution de l'inscription à l'époque hafside est confirmée aussi bien par la datation que par d'autres critères. La date de la mort du santon est 704/1304 ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'une personne qui a vécu pendant la deuxième moitié du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle.

Aucune de toutes les sources qui remontent à cette époque ne mentionne la localité de Rās al-Ġabal et ne nous présente des données sur cette partie de la région de Bizerte.

Comme la majorité des épitaphes, l'inscription de Sīdī °Abd Allāh comprend des versets coraniques : ce sont les numéros 67 et 68 de la *sourate "Ṣād"*. Ceux-ci, comme il ressort de quelques études précédentes, sont les plus utilisés au cours de la période hafside<sup>1</sup>. Il y a ensuite la graphie qui présente des ressemblances avec les caractéristiques relevées dans les stèles tunisoises du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle : des caractères denses, absence des signes diacritiques ...<sup>2</sup>.

L'inscription commémore donc le souvenir d'un certain Abū Muḥammad °Abd Allāh Aḥmad al-Laḥmī. Celui-ci est inconnu dans les dictionnaires biographiques dont on dispose. La présence des Laḥmides dans la région de Bizerte n'est attestée, jusqu'à nos jours, que par le texte d'Ibn Ḥaldūn qui parle d'une fraction laḥmide habitant la ville de Bizerte et d'Abū al-Ward al-Laḥmī qui occupait avec son groupe le ḡabal Ṣu°ayb. Ce témoignage épigraphique vient donc confirmer cette donnée textuelle qui reste presque unique sur les groupes tribaux qui se sont installés dans la région après la conquête islamique.

Au début de la sixième ligne, il y a un mot dont la lecture est douteuse à cause de l'état de l'inscription. Il s'agit, vraisemblablement, d'une deuxième *nisba*. En plus d'al-Laḥmī, qui est relative à une tribu arabe d'origine yéménite, le deuxième attribution est relative, semble-t-il, à une région de l'Ifriqiya : *al-Urbus*. Dans un travail récent, M. Araar a évoqué la présence d'un groupe laḥmide dans cette *kūra* du Nord-Ouest de la province<sup>3</sup>.

Outre les *nisba/s*, ce °Abd Allāh al-Laḥmī est qualifié de *ṣayḥ*. Au cours de la période hafside, ce titre est attribué à deux catégories. Il y a les *ṣayḥ almohade*<sup>4</sup> et ceux des confréries mystiques<sup>5</sup>. Eu égard l'absence du nom de cette personne dans les dictionnaires biographiques de l'époque, il ne peut pas être en aucun cas un *ṣayḥ almohade*. S'agit-il, donc, d'un saint d'origine laḥmīde, d'autant plus qu'on trouve à Sfax le mausolée de Alī al-Laḥmī dont le nom est cité dans les sources<sup>6</sup> ?

---

<sup>1</sup> Dans l'étude de R. Aoudi-Adouni, les versets 67 et 68 de la sourate n° XXXVIII ont été recensés dans 99 inscriptions d'un total de 185 stèles hafside du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle : R. Aoudi-Adouni, *Stèles funéraires ...*, 1997, II, p. 547-548.

<sup>2</sup> *Ibid*, p. 627.

<sup>3</sup> M. Araar, *La géographie historique du Haut-Tell tunisien au haut Moyen-Âge*, 2005, I, p. 80 et 103. (Texte en arabe et dactylographié).

<sup>4</sup> Cf. dans l'étude de R. Aoudi-Adouni les inscriptions n° 166, 397 et 465.

<sup>5</sup> *Ibid*, p. 603.

<sup>6</sup> Al-Tunbuktī, *Nayl al-Ibtihāğ*, p. 203.

## Le sanctuaire de Lalla al-<sup>c</sup>Ağūla زاوية للا العجولة

### Situation :

Le monument se situe au Nord-Ouest de la localité et surplombe une petite place, donnant sur un grand espace commercial, exploité en tant que souk hebdomadaire. Il constitue, avec le cimetière, les limites septentrionales du tissu urbain. Topographiquement, du site de Lalla al-<sup>c</sup>Ağūla la pente commence à descendre vers la côte en direction sud-est/nord-ouest.

### Description :

Le sanctuaire est en un complexe formé d'adjonction de plusieurs pièces autour d'une cour. La plus grande est celle qui abrite les catafalques de la sainte al-Sayyida al-<sup>c</sup>Ağūla et ses deux fils : Sīdī <sup>c</sup>Abd al-Qādir et <sup>c</sup>Abd al-Ġabbār.

L'édifice est bâti sur un terrain en pente ; d'où la différence d'environ un demi mètre entre le niveau de la rue et celui du sol de la cour. Le vestibule d'entrée, couvert par deux voûtes croisées, est composé de deux espaces carrés, séparés par une cloison et reliés par une porte à double battant en bois massif. Le premier vestibule est pourvu de deux banquettes en maçonnerie et blanchies à la chaux.

À l'intérieur, le plan est classique mais imposant. La cour est spacieuse. Elle est dallée de carreaux en terre cuite et dotée d'un puits dont la margelle atteint 1 m. Celle-ci est revêtue, comme les cadres des portes et des fenêtres des pièces, par des carreaux de céramiques polychromes. Autour de la cour se distribuent la chambre funéraire et six pièces réservées à l'origine aux visiteurs, mais elles sont occupées aujourd'hui par des familles descendantes de Lalla al-<sup>c</sup>Ağūla. Ces dernières sont fermées et on n'a pu accéder qu'à la chambre des cercueils. Celle-ci est en forme de T. L'alcôve médiane, abritant le tombeau de la sainte, est garnie de bois barreau té sur lequel se trouve la chaîne miraculeuse de Lalla al-<sup>c</sup>Ağūla. Cette chaîne est un outil de prodige de la santone<sup>1</sup>. La coupole, surmontant cette pièce, retombe sur trois arcs aveugles reposant, à leur tour, sur des colonnes encastrées dans les murs. Quant aux chambres latérales, plus petites que

---

<sup>1</sup> Sur le symbolique de cette chaîne, voir dans la page suivante le commentaire.

l'alcôve, elles sont de forme rectangulaire contenant les tombeaux des deux fils de la sainte.

### Commentaire :

Lalla al-<sup>c</sup>Ağūla est "la libératrice des captifs de la course" : tel est le qualificatif que la mémoire collective de Rās al-Ġabal attribue jusqu'à nos jours à cette sainte. L'emplacement de la zāwiya sur les confins du tissu urbain pourrait argumenter ce qualificatif. L'édifice se trouve du côté nord, c'est-à-dire exposé à la mer, l'espace de la course.

Al-<sup>c</sup>Ağūla, ainsi qu'il ressort des documents d'archives, est « *al-šayḥa al-šarīfa Ḥawwā' al-mā'rūfa bi al-<sup>c</sup>Ağūla bint al-šarīf <sup>c</sup>Abd al-Raḥmān al-Gābsī ...al-ġarbiyya* », c'est-à-dire celle qui vient de la fameuse région : "*al-Sāqiya al-Ḥamra*"<sup>2</sup>. Elle a vécu au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui se caractérisait, surtout dans sa deuxième moitié, par un dynamisme économique sans précédent et par la prospérité de l'activité de la course. D'où le qualificatif "*ḡayyābit al-asīr*" dont la légende conserve aux miracles de la sainte. Aujourd'hui encore, « on expose près du tombeau de la sainte ... des reliques comme preuves tangibles de ces miracles accomplis dans la course. Elles sont constituées d'armes blanches : quelques javelots de différentes formes et une chaîne en métal à anneaux anormalement grand »<sup>3</sup>.

Si la zāwiya de Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī, du côté sud de l'agglomération, est connue pour être un lieu de fréquentation masculine, celle de Lalla al-<sup>c</sup>Ağūla est connue pour être un centre de réunions féminines. Au cours des *ziyāra*, l'édifice accueille les femmes de toute la région du Sahel bizertin qui viennent, avec leurs enfants, à la recherche de la *baraka* de la sainte. L'architecture de la zāwiya, qui s'inspire de la maison bourgeoise de l'époque ḥusaynite, est au service de cette fonction<sup>4</sup>. En plus de la chambre à alcôves, s'articulent autour de la cour six chambres ainsi qu'un petit espace aménagé dans l'angle sud-ouest du monument, composé d'une courette à ciel ouvert et de salles à provisions.

---

<sup>2</sup> La sainte et, secondairement, l'édifice ont fait l'objet d'un article publié dans les *Cahiers de Tunisie* par A. Henia. *Al-sayyida al-<sup>c</sup>Ağūla* a, en réalité, deux zāwiya/s : celle de Rās al-Ġabal est la principale, tandis que la deuxième se trouve à Tunis. L'objectif de cet article est de voir « comment et par quel chemin se fait la manipulation d'une mémoire lignagère pour l'adapter et la réadapter au besoin de la justification du droit à a gestion du capital symbolique et matériel d'une zaouia ». L'auteur a essayé d'exposer, à travers les documents d'archives de la famille el-Ghoul, qui gère la zāwiya de Rās al-Ġabal, la manière dont chaque famille a suivi pour justifier sa filiation à Lalla al-<sup>c</sup>Ağūla afin de légitimer la gestion des biens habous et du capital symbolique du sanctuaire : A. Henia, 1992, p. 72.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 74.

<sup>4</sup> J. Revault, 1971, p. 46-47.



Fig. 289 : Lallā al-°Ağūla – le vestibule



Fig. 290 : Lallā al-°Ağūla – détail de la toiture



Fig. 291 : Lallā al-°Ağūla – la cour



Fig. 292 : Lallā al-°Ağūla – une coupole



Fig. 293 : Lallā al-°Ağūla – la salle funéraire



## II- Les monuments publics : les bains, les souks et le café maure

### *Al-ḥammām al-Kabīr* الحمام الكبير

#### **Situation:**

Au sud de la grande mosquée, vers l'endroit dit *Bāb al-ḥūma* qui délimite le quartier al-qaṣr, le grand bain public donne sur la rue commerciale de Rās al-Ġabal.

#### **Description :**

Le grand bain public, qui est encore aujourd'hui en bon état de conservation, est fait de la juxtaposition des éléments habituels d'un *ḥammām* : un vestibule d'entrée, ensuite les chambres de déshabillage ouvrant sur un espace central, puis la succession des salles froides, tièdes et chaudes et enfin des annexes comme les latrines, les *maṭhara/s*, la chaudière, le puits et le dépôt de bois.

L'entrée, sur la façade sud du monument, est un vestibule coudé pour conserver l'intimité du lieu puisqu'il donne directement sur l'espace de déshabillage. Ce dernier, l'élément le plus vaste du *ḥammām*, est de forme carrée et couvert d'une coupole centrale et de voûtes en berceau sur les côtés. La coupole est de forme hémisphérique portée par des pilastres. Des trompes d'angle assurent le passage entre la forme circulaire et la forme carrée. Les pièces latérales, de déshabillage, sont sous forme de hautes *dukkāna*,



Fig. 294 : *al-ḥammām al-Kabīr* – la porte d'entrée

À droite de l'entrée, une petite porte en bois donne sur la première chambre de baignade : la chambre froide. Cette dernière est de forme rectangulaire et comporte sur son côté sud des latrines. Du côté nord, on accède à une première chambre tiède de forme rectangulaire et pourvue sur le côté est de banquettes revêtues de marbre. Lui succède, du côté ouest, la deuxième chambre tiède qui se présente sous la forme d'une salle plus spacieuse que la précédente puisqu'elle comporte une série de quatre cabines (*al-maṭāhir*), se fermant par des battants en bois, et destinées aux ablutions individuelles. L'autre côté de cette salle est occupé par une large banquette (*dukkāna*) ; c'est là que les baigneurs se reposent après la sortie de la salle chaude. Cette dernière est rectangulaire et couverte par une voûte en berceau. À côté des deux banquettes, qui s'appuient sur les murs nord et ouest, la salle est pourvue d'un bassin divisé en deux cuves : l'un est rempli d'eau froide et l'autre d'eau chaude. Ce dernier est aménagé sur l'angle sud-ouest, sur le côté de la salle de chaudière.

La chaufferie et le dépôt de bois occupent deux pièces de l'annexe qui s'appuie sur le côté sud-ouest de l'édifice. Un grand récipient en cuivre (*al-nḥāsa*), pour chauffer l'eau, est installé au milieu du mur qui sépare l'annexe de la salle chaude.

#### **Commentaire :**

Le Ḥammām al-kabīr est l'un des monuments les plus importants de la ville de Rās al-Ġabal. C'est là que les habitants accomplissent les ablutions majeures, ce qui explique son emplacement dans le même quartier que la grande mosquée. Son caractère, en tant d'édifice d'utilité publique, explique aussi sa position centrale sur la voie commerciale de la ville.

Architecturalement, c'est un bain qui a conservé, selon toute vraisemblance, son plan original. La succession des différentes pièces du *ḥammām* prouverait cette hypothèse. Les restaurations et les additions auraient touché le décor et les éléments de l'intérieur et les pièces de la chaufferie et du dépôt du bois.



Fig. 295 : *al-ḥammām al-Kabīr*- la salle chaude

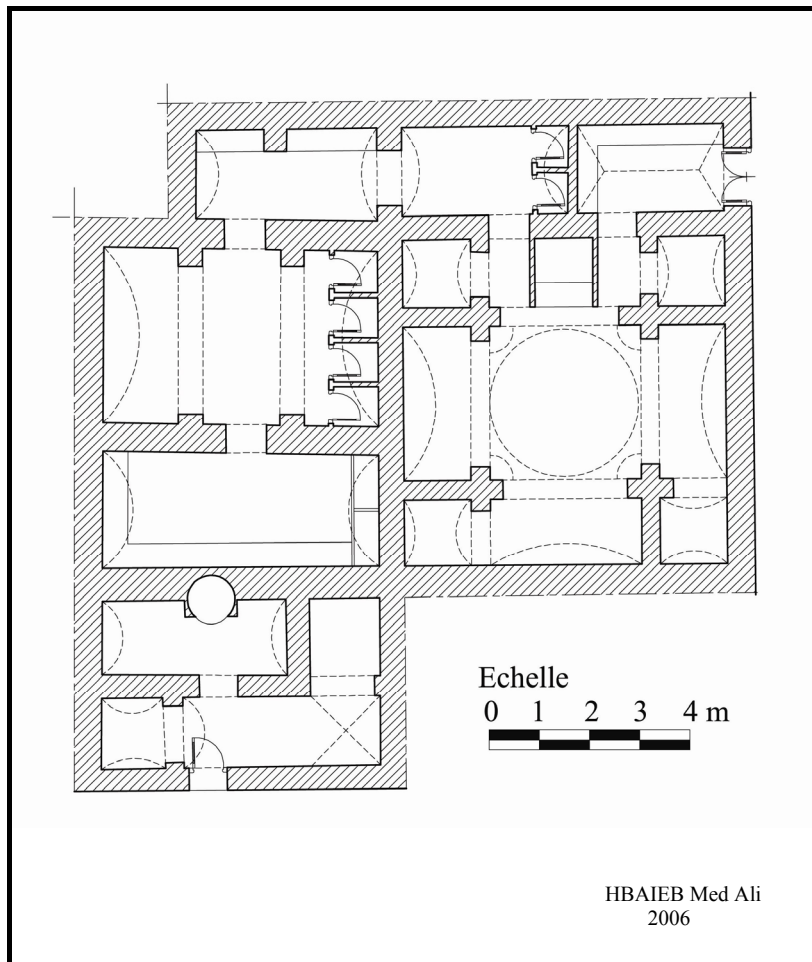


Fig. 296 : Rās al-Ġabal – plan du grand bain public

## Les souks et le café maure الأسواق و المقهى الموريسكي

À Rās al-Ġabal deux espaces portent le nom de Sūq. Ce terme s'applique, d'une part, à une artère coupant la ville d'Est en Ouest et, d'autre part à une place occupant aujourd'hui un emplacement central, là où se trouve la *zāwiya* de Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī qui surveille l'entrée de la ville du côté du sud.

La rue, portant aujourd'hui le nom de "Farhat Hached", est bordée par environ vingt boutiques. Elle relie, d'Est en Ouest, *Bāb al-ḥūma* et *Bāb al-<sup>c</sup>Āliya*. Sur cette artère ouvre aussi un bain public (*al-ḥammām al-ṣaġīr*)<sup>1</sup>. Les boutiques sont simples et de modestes dimensions (entre 2,5 m et 3 m de profondeur et 2 m de largeur). Elles sont consacrées à la vente au détail de toutes sortes de produits. On trouve des épiciers, des parfumeurs et des vendeurs d'épices et de fruits secs. D'autres boutiques servent comme ateliers d'artisans mais à Rās al-Ġabal, comme dans d'autres villes tunisiennes de même type et de même époque, « la distinction entre marchands détaillants et artisans est difficile à établir : la plupart des artisans vendaient dans l'atelier même, ce qu'ils fabriquaient »<sup>2</sup>

D'après son emplacement, on peut estimer que cette rue fut le premier espace commercial de la ville de Rās al-Ġabal. Ces boutiques, adossées directement sur les habitations du *ḥūmat al-qaṣr*, auraient été ouvertes sur un assez vaste espace. C'est là que les paysans des environs devraient exposer leurs marchandises.



Fig. 297 : *Sābāt* au milieu du souk de Rās al-Ġabal

<sup>1</sup> Lors de notre visite, le propriétaire du *ḥammām* nous a empêché d'y accéder. Contrairement au grand bain public, le petit est consacré, selon la tradition orale, aux étrangers qui venaient pendant les jours du souk.

<sup>2</sup> A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 352.

Avec l'évolution du tissu urbain de la ville cette rue, située en marge du quartier al-qaṣr, est devenue une artère médiane traversant Rās al-Ġabal d'Est en Ouest. Une première extension de la ville aurait engendré un glissement de l'espace commercial. Toujours vers le Sud, tout un secteur de la ville porte le nom de souk. Comme le précédent, il comporte des boutiques et d'autres édifices d'utilité publique, dont le café figure comme le plus important. Le qualificatif "maure" donné au café, nous autorise à supposer que ce noyau fut édifié vers les débuts du XVII<sup>e</sup> siècle, après l'installation des Morisques. C'est à cette époque que naît la pratique de la consommation du café dans des lieux publics de la régence de Tunis<sup>1</sup>, et c'est grâce à l'installation des Turcs, d'une part, et des Morisques, d'autre part, que la consommation de ce breuvage oriental a pris son essor<sup>2</sup>.

Le café maure de Rās al-Ġabal se situe en dehors des quartiers de la ville. Ouvrant sur une petite rue donnant sur la grande place du sūq, il est d'une qualité architecturale remarquable. Son entrée, malgré l'emplacement marginal du café, se fait du côté sud ; c'est-à-dire à l'écart des regards des gens qui font les courses sur la place principale. La raison de cette localisation est évidente : le marché est fréquenté aussi bien par des hommes que par des femmes et il faut donc dissimuler l'entrée d'un lieu qui a jouté, et cela jusqu'à une époque récente, d'une mauvaise image sociale<sup>3</sup>.

L'entrée unique de l'édifice est une porte aménagée au milieu d'une façade où s'ouvrent cinq baies. Elle est juste au centre puisque les autres sont celles de quatre boutiques. La porte, en bois, donne sur un vestibule de plan rectangulaire (7,20 m x 2 m) et voûté en berceau. A gauche de l'entrée une banquette, longue de 2,30 m et large de 0,25 m, est percée dans le mur. Un arc en plein cintre sépare ce hall, relativement long, de la salle principale du café. Cette dernière est de plan rectangulaire (12,60 m x 8,80 m) et composée de cinq allées longitudinales et trois transversales. Celle du milieu se distingue des quatre latérales par sa couverture et sa hauteur. Quatre colonnes rondes, couronnées de chapiteaux en maçonnerie,

---

<sup>1</sup> A titre de comparaison avec d'autres villes morisques de la Tunisie voir A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 347-348. Sur l'histoire des cafés en Tunisie cf. D. Larguèche, « Le café à Tunis du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : produit de commerce et espace de sociabilité », dans M. Tuchscherer (éd.), *Le commerce du café avant l'ère des plantations coloniales. Espaces, réseaux, sociétés (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, institut Français d'Archéologie Orientale, Cahiers des Annales Islamologiques, 20-2001, p. 181-210 et H. Belaïd, « Le café maure en Tunisie à l'époque coloniale : un cadre de loisirs et de mobilisation politique », dans *Arab Historical Review for Ottoman Studies*, Août 2004, p. 45-60.

<sup>2</sup> Sur les impacts sociaux de cette tradition cf. A. Raymond, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, 1985. Il dit : « avec ce nouveau lieu de conviabilité c'était toute une nouvelle conception des rapports sociaux qui apparaissait et, probablement, à une longue échéance, une nouvelle organisation de la vie collective, jusque-là surtout fondée sur des relations que permettaient la mosquée ou le bain public », p. 230.

<sup>3</sup> On ne sait pas si le café de Rās al-Ġabal a servi de taverne ou non. Plusieurs monuments du même genre ont été répertoriés, notamment dans les grandes villes, comme des cabarets et des bars servant du vin. Cf., A. Saadaoui, *Tunis ville ottomane*, 2001, p. 409-410.



supportent la toiture de cette allée centrale. Les autres piliers de la salle sont à base rectangulaire et bâtis en briques pleines. Ils portent douze arcs en plein cintre séparant les cinq allées de la salle. Le comptoir, où l'on prépare les boissons, se situe au fond de l'allée centrale. Il est large de 2,70 m et haut de 1,70 m.

Toute la toiture du café est faite en briques pleines, préparées vraisemblablement dans les ateliers locaux de Rās al-Ġabal.



Fig. 298 : Le café morisque – la salle



Fig. 299 : Le café morisque – le vestibule d'entrée

## B- Les environs de Rās al-Ğabal :

### I- *Le port de Cap Zbib* :

Cap Zbib est l'un des repères essentiels pour les navigateurs fréquentant la côte Nord du pays. Il est à peu près à mi-chemin entre le Cap al-Ṭarf, à l'est, et le Cap Blanc, à l'ouest. A ce niveau, les navires, venant de l'Est ou de l'Ouest, changent de direction. Son port, dominant un cap calcaire éocène raboté en plate-forme d'abrasion marine<sup>1</sup>, est en contrebas du Dj. Bouchoucha et du Dj. Touchela qui enserrant la localité de Mātlin.

La darse actuelle succède à une installation maritime établie dès l'Antiquité punique. Les missions de prospection successives, depuis les années soixante-dix du XX<sup>e</sup> siècle, ont repéré les traces d'un établissement portuaire et ses dépendances : des bassins à liant hydrofuge, des alignements de structures, des tessons d'amphores ...<sup>2</sup>.

Le toponyme Cap Zbib est apparu vers la fin de l'époque hafside. Il a remplacé, selon toute vraisemblance, le *Rās Banī-Wağğās* attesté chez al-Idrīsī et sur les cartes de °Alī al-Šarfī.



Fig. 300 : Vues aériennes du site portuaire du Cap Zbib  
(source : *Google Earth 2007*)

<sup>1</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 200.

<sup>2</sup> Voir à ce propos : P. Cintas, 1963-64, p. 156-168 ; F. Chelbi, 1987, p. 73 ; H. Slim et *alii*, 2004, p. 200-201.

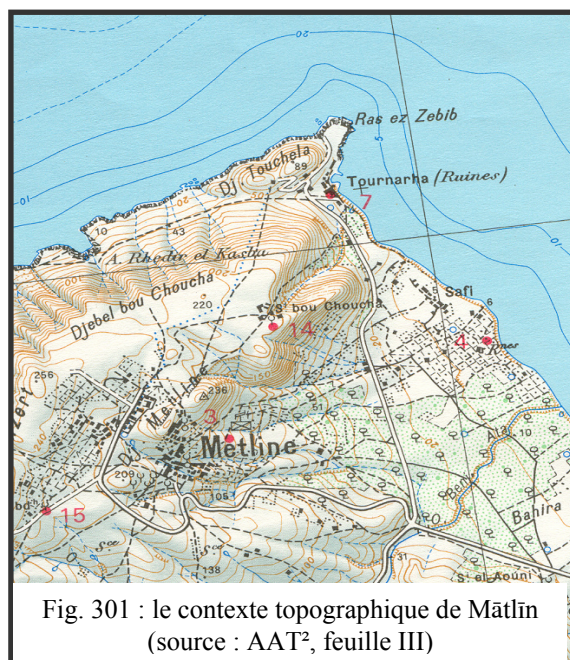
## ***II- Mātīn et sa grande mosquée (ḡāma<sup>c</sup> al-qaṣr) :***

### ***Le contexte géographique :***

Mātīn est un petit village situé sur le versant Sud-Est d'une colline qui s'élève à 265 m par rapport au niveau de la mer. Administrativement, il appartient aujourd'hui à la délégation de Rās al-Ġabal. Il est à environ 65 km de Tunis et à 30 km de Bizerte.

La localité est entourée par la mer au Nord et à l'Est sur une longueur de 6 km. Son port de pêche, à 3 km environ du centre du village, est Cap Zbīb qui se trouve au pied de Dj. Bouchoucha. La zone habitée couvre une superficie de 211 hectares, alors que le reste de l'agglomération comprend à la fois des zones vertes cultivées (4085 h) et des zones vertes sauvages (265 h).

Dans le réseau des autres agglomérations de la région, Mātīn se situe entre Rās al-Ġabal, à une dizaine de kilomètres vers l'Est, et al-<sup>c</sup>Āliya qui se trouve à une quinzaine de kilomètres au Sud-Ouest.



### ***Historique :***

Si la documentation textuelle est silencieuse sur l'occupation du sol de la localité de Mātīn, l'archéologie et la toponymie fournissent, en revanche, quelques indices.

L'histoire de la localité remonte, comme en témoigne l'archéologie, à la période antique. Les vestiges de cette occupation sont attestés aux environs de la ville actuelle, surtout sur la ligne côtière entre Cap Zbīb et le site de Marsā al-Wād à l'Ouest.

La première mention du nom de Mātīn dans les sources n'apparaît que vers les débuts du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Ce village existait-il auparavant ?

Si l'on suit les listes des bourgs fortifiés côtiers (les *quṣūr*) cités dans la littérature géographique des 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles, on peut avancer quelques hypothèses. Dans la *Nuzha*, le Cap Banī Wağğāṣ est situé à mi-chemin entre Bizerte et le Cap Rās al-Ġabal. Or selon al-Idrīsī, le Cap Banī Wağğāṣ se situe, selon al-Idrīsī, à douze milles de Bizerte et à treize milles du Cap al-Ṭarf. Tel qu'il se présente dans l'Atlas de <sup>c</sup>Alī al-Šarfī, ce cap correspond à la pointe séparant deux anses<sup>2</sup>. Ces données pourraient correspondre à l'actuel Cap Zbīb, qui surplombe aujourd'hui la localité de Mātīn.

Selon al-Idrīsī, ce cap des Banī Wağğāṣ est délimité par Marsā al-Wād à l'Est et Qaṣr Tarṣīt Dāwid à l'Ouest ; or le toponyme de Marsa al-Wād se trouve sur les cartes actuelles dans les environs de Mātīn. L'appellation du Cap Banī Wağğāṣ, qui est attestée à l'époque hafside, disparaît à l'époque moderne et pourrait avoir été remplacée par le nom de Mātīn vers les débuts de l'époque moderne.

Le bourg médiéval perché a pu jouer un rôle de surveillance de la côte. De plus, l'existence d'une mosquée appelée *ḡāma<sup>c</sup> al-qaṣr*, autour de laquelle s'articule le noyau le plus ancien de Mātīn, confirmerait l'existence d'une localité à caractère défensif. Un oued traversait la localité, puis les plaines de la pente pour se jeter dans la mer. Ses rives –aujourd'hui entièrement urbanisées- étaient par le passé bordées par un tapis verdure qui donnait à cet endroit un certain charme et une beauté naturelle remarquable. Ce sont ces caractéristiques qui auraient encouragé quelques réfugiés andalous à choisir Mātīn comme lieu d'habitation.

---

<sup>1</sup> Peyssonnel, 1725, p. 152.

<sup>2</sup> al-Idrīsī, trad., p. 276, écrivait : « De là (c'est-à-dire de Rās Banī Wağğāṣ) au Cap dit Ras el-Djebel, en côtoyant une baie sur les rives de laquelle on remarque divers châteaux, 13 milles ».





Fig. 302 : Le noyau "al-balad" de Mātīn – vue aérienne

***La toponymie :***

Du point de vue phonétique, le nom actuel renvoie à une éventuelle appellation d'origine libyque. Comme Ṣūnīn, Ḥitmīn et Zwāwīn (petits villages de la région), Mātīn est un nom qui se termine par le suffixe "īn/ين" : une longue voyelle "ī" (qui est en arabe le ي sans voyelle) suivie d'un "n" (c'est la ن du pluriel féminin). Cette appellation est analogue à des toponymes que l'on retrouve ailleurs en Tunisie. Ces dernières années, plusieurs recherches ont démontré l'origine libyque des noms de localités terminant par le suffixe "īn"<sup>1</sup>.

Outre ces données linguistiques, il existe des légendes qui s'attachent à l'appellation actuelle. La légende la plus courante chez les *Métlinois*, c'est celle qui attribue ce nom à des mercenaires grecs qui auraient débarqué en Tunisie avec les troupes turques au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces soldats sont originaires de la ville de "Méthylène", dans l'île de Lesbos appelée aussi l'île de Mytilène. La légende ajoute d'ailleurs que Ḥayreddin Barberousse, qui s'empara de Tunis en 1534, était lui même originaire de cette île. Les partisans de cette histoire s'appuient sur l'existence jusqu'à aujourd'hui de familles d'origine turque qui seraient, selon leurs dires, les descendants de ces soldats<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> A. el-Bahi, 2004, p. 445.

<sup>2</sup> Il existe aujourd'hui un jumelage entre la Mātīn de la Tunisie et Mytilène de la Grèce dans le but de faire revivre les éventuels contacts historiques.



Le deuxième récit populaire attribue le nom aux derniers réfugiés andalous qui s'installèrent à Mātīn après 1609. Les défenseurs de cette légende se fondent eux aussi sur un argument linguistico-toponymique. Il existe en effet en Espagne plusieurs villes dont la graphie et la prononciation se rapprochent du nom de Mātīn, comme Medellín<sup>1</sup>. Il serait donc légitime de penser à cette éventuelle hypothèse d'autant plus que plusieurs habitants de la localité se présentent jusqu'à aujourd'hui comme des descendants des réfugiés morisques du XVII<sup>e</sup> siècle.

### ***La mosquée al-qaṣr :***

Comme la plupart des localités avoisinantes, la grande mosquée de Mātīn porte le nom de *ḡāma<sup>c</sup> al-qaṣr*. L'édifice domine le centre du quartier *ḥūmat al-Balad*, un nom qui désigne souvent en Tunisie le noyau médiéval d'une localité donnée. La mosquée domine une grande place traversée par un petit ravin divisant l'agglomération en deux parties. Cet élément naturel fait, selon toute vraisemblance, la séparation entre le premier noyau de Mātīn et les édifications de l'époque contemporaine.

Le *ḡāma<sup>c</sup> al-qaṣr* de Mātīn possède plusieurs aspects qui le distinguent des autres grandes mosquées des petites localités de la Tunisie. Outre son emplacement qui domine un terrain relativement élevé, l'édifice est composé de deux niveaux : un rez-de-chaussée et un étage, ce qui lui permet de contrôler aussi bien la rade du Cap Zbīb que les voies terrestres reliant la localité à son arrière pays.

La façade principale de la grande mosquée, tournant le dos à la côte et donnant vers l'intérieur du village, est située sur une plate-forme qui porte aussi bien le monument qu'une série d'édifices qui lui sont accolés (zāwiya, cafés, ...) se dressant sur la rive du petit ravin au milieu duquel est aménagé aujourd'hui le sābīl dit *ʿayn al-balad*.

L'accès au monument se fait de deux côtés. L'entrée principale s'ouvre dans la façade ouest ouvrant sur la *raḥba*, tandis que la deuxième, à l'angle nord-est, relie la mosquée à un îlot d'habitations dans lequel s'inscrit l'édifice (*ḥūmat al-Balad*). Cette entrée secondaire s'ouvre sur une ruelle portant le nom de "*rue al-qaṣr*", artère traversant le quartier entre le sud et le nord.

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos, S. Guellouz, *Les jardins du Nord*, p. et F. Fakhfakh, p. 9-10.

Le rez-de-chaussée de la mosquée comporte la *mīḍa* et une boutique donnant sur la grande place de l'agglomération. La salle des ablutions se présente sous la forme de deux petites cellules, voûtées en berceau, séparées par un petit arc. Un escalier de 20 marches se dresse dans l'angle sud-ouest du monument amène à l'étage. Ce dernier se compose d'une salle de prière enserrée entre deux cours.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la salle de prière couvre une superficie de forme irrégulière, certainement à cause des remaniements successifs qu'a connus le monument depuis sa fondation. En revanche, la lecture attentive des données architecturales ainsi que des anciens plans de la mosquée qui se trouvent dans les archives de la municipalité de Mātlīn aident à restituer le plan initial de la grande mosquée. Il semble que la salle de prière primitive ait été de forme carrée et ait compris trois nefs et trois travées ; c'est à son angle sud-est que se trouvait l'ancien minaret. L'agrandissement ultérieur de la mosquée s'est fait aux dépens de l'ancienne cour du côté est du monument, ce qui fait que l'actuelle salle comprend à présent cinq nefs et trois travées donnant à l'ensemble une forme trapézoïdale. Le minaret ayant été déplacé se trouve à l'angle sud-est de la 5<sup>e</sup> travée. Un réseau de huit colonnes en calcaire porte, sans l'intermédiaire de doubleaux, les voûtes de la toiture. L'agrandissement actuel a décentré la position du *miḥrāb*, complètement rénové aujourd'hui, et atteste entre autres des transformations qui ont touché la salle de prière. Dans l'axe du *miḥrāb* et lui faisant face se trouve la porte d'une pièce annexe réservée au rangement des affaires de la mosquée (tapis, les livres du coran, ...). Une deuxième pièce annexe forme l'angle sud-est du monument, et est consacrée à l'Imām. Cette *maqṣūra' al-imām* est de forme rectangulaire et bordée de banquettes en maçonnerie. Une petite fenêtre perce sa façade méridionale, et une deuxième porte s'ouvre sur la galerie qui précède la salle de prière du côté de l'entrée principale de la mosquée. Cette mosquée dans sa forme actuelle n'a donc plus de cour. Cependant, la salle de prière est précédée du côté ouest par un portique. Cette galerie, située en avant de la salle de prière, est considérée comme la cour de l'édifice puisque la cour originelle a été ajoutée -selon les témoignages des responsables de la mosquée, à la salle de prière lors des travaux des années 70 du XX<sup>e</sup> siècle.

Le minaret d'aujourd'hui, haut de 10 m, occupe l'angle sud-est de l'édifice. Il est composé de trois parties : une tour de forme carrée (3 m x 3 m), une tour intermédiaire également de forme carrée plus large que la première, et un troisième niveau qui est le lanternon surmonté d'un édicule de forme conique.

C'est autour de cette grande mosquée, qui aurait joué en plus de sa fonction religieuse un rôle de guet, que la ville de Mâtlin s'est développée. Son extension est déterminée essentiellement par la topographie du site.

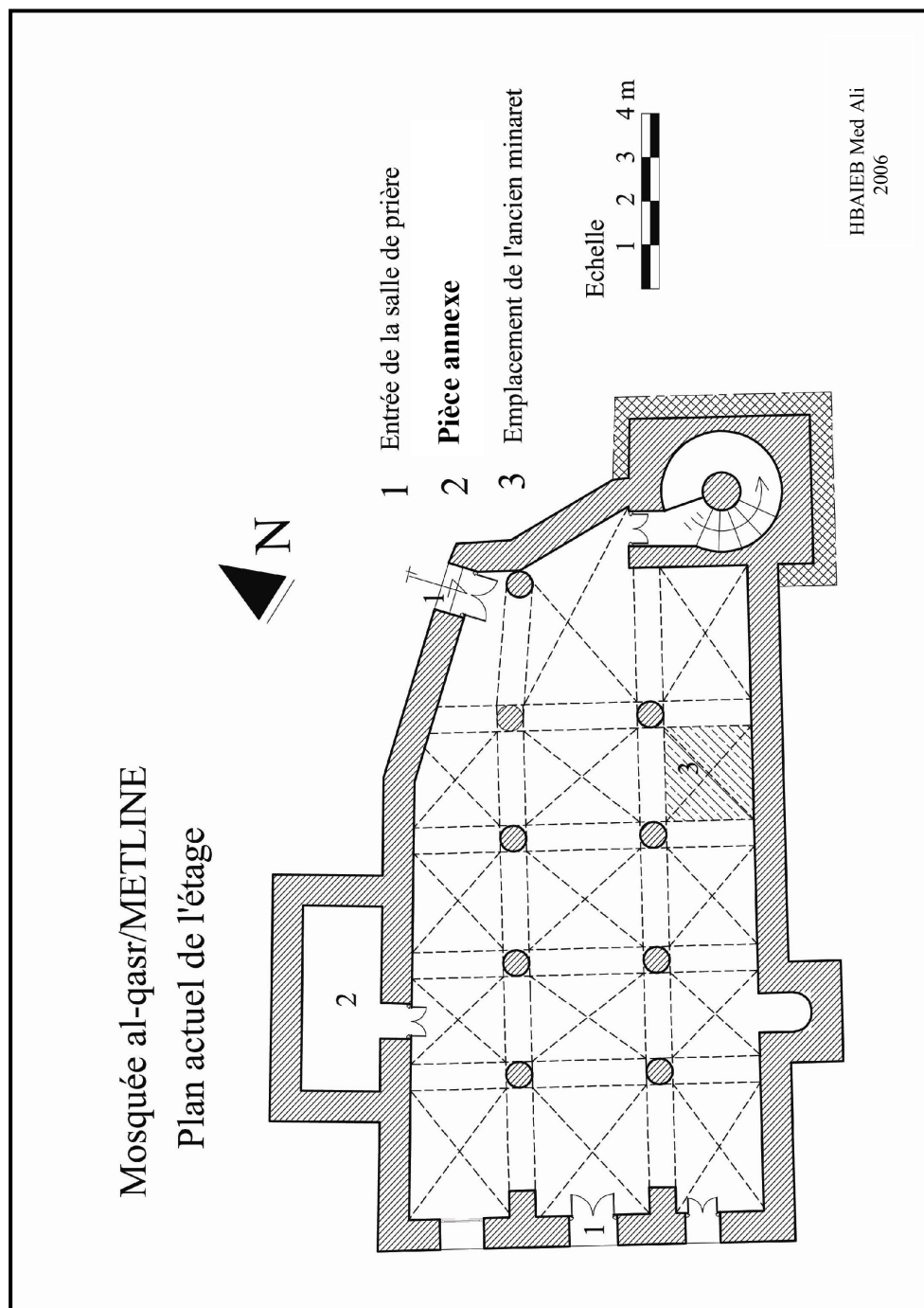


Fig. 303 : Mosquée al-qasr de Mâtlin-plan de la salle de prière



Fig. 304 : Mosquée al-qasr – le *mihrāb*



Fig. 305 : Mosquée al-qasr – la salle de prière



Fig. 306 : Mātlin – la source "*ayn al-balad*"

## *Banī °Aṭā'*

Sur la voie reliant Rās al-Ġabal et la ville d'al-°Āliya, de direction sud-est/nord-ouest, se trouve une petite agglomération portant un nom d'origine clanique : Banī °Aṭā'.

La légende fait remonter l'installation de ce groupe à l'époque hafside, et précisément au cours de la première vague de l'exode andalou<sup>1</sup>. Si la documentation textuelle et archivistique, dont on dispose de nos jours, ne confirme pas cette datation, il serait possible et intéressant d'interroger d'autres données, telles que celles de la géographie, qui pourraient apporter quelques réponses concernant du peuplement de cette région.

Les mentions écrites qui parlent de cette localité sont essentiellement archivistiques et tardives. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, on qualifie Banī °Aṭā' de "*dachra*"<sup>2</sup> et de "*qariya*" dominant une voie faisant communiquer Rās al-Ġabal avec sa "*ġāba*" et les autres localités de la région de Bizerte<sup>3</sup>.

À première vue, et en se basant sur la place de l'agglomération dans le réseau urbain de la région, Banī °Aṭā' remplit les critères d'une station sur une route traversant un espace agricole. Elle a été habitée, comme nous pouvons le comprendre à partir des documents d'archives, par des *agriculteurs-waqqāfa* exerçant leurs activités dans les "*mazāri°c de Rās al-Ġabal*"<sup>4</sup>. Bon nombre d'habitants portaient des *nisba* de Ġlāšī, Lawātī et Qal°ī. Les habitants de Mātlin et de Rās al-Ġabal appellent ceux de Banī °Aṭā' les *A°rāb* ; cette appellation pourrait faire allusion à une population anciennement nomade qui s'est sédentarisée progressivement parce que les hommes étaient appelés à travailler dans les propriétés agricoles des *Baldiyya* des deux localités en question. Il est à noter que cette configuration se retrouve fréquemment dans le paysage rural tunisien, de même que l'opposition *Baldiyya/ A°rāb*, c'est-à-dire sédentaires/nomades.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la mosquée, portant le même nom que la localité, est totalement rénovée. De l'ancienne, elle ne conserve que son emplacement. Se dressant au milieu du tissu urbain, l'édifice et la petite place qui le surplombe continuent à rassembler les gens de Banī °Aṭā'.

---

<sup>1</sup> Voir *supra* l'histoire de la ville de Rās al-Ġabal, p. 305-306.

<sup>2</sup> Le mot "*dachra*" désigne un petit groupement d'habitat de nature campagnarde.

<sup>3</sup> Voir A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 35/ Doc. 10, 15 et 16.

<sup>4</sup> "*Mazāri°c*" est le pluriel de "*mazra°c*" qui désigne les domaines agricoles. "*mazāri°c Rās al-Ġabal*" est souvent évoqué dans les documents *habous*.



## Commentaire général

### *I/ Rās al-Ġabal dans les sources du haut Moyen-Âge : Un bourg fortifié et un port*

Bien que le toponyme soit évoqué dans la littérature écrite dès le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, les données fournies dans les *Masālik* d'al-Bakrī et un siècle plus tard dans la *Nuzha* d'al-Idrīsī méritent d'être discutées, étant donné que les deux géographes donnent pour l'Ifriqiya des descriptions de deuxième main.

La première question qui s'impose en comparant la liste des bourgs et des ports d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī, concerne l'absence du nom de Rās al-Ġabal dans la *Nuzha* d'autant plus que la description du géographe de Roger II paraît très détaillée. À cette absence il y a, semble-t-il, deux explications : soit l'agglomération est tombée en ruine au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et ne fait donc plus partie des installations côtières recensées par le géographe andalou, soit la localité figure dans la liste d'al-Idrīsī sous un autre nom.

Selon les données recueillies sur le terrain et la lecture croisée des différentes sources textuelles, il est indispensable de distinguer deux sites : le bourg fortifié de Rās al-Ġabal (*al-qaṣr*) et le site du port.

Pour ce qui est du port, on dispose d'une donnée intéressante dans la première mention textuelle médiévale. Les *Masālik* d'al-Bakri qualifient en effet Rās al-Ġabal de "*maštā ma'mūn*"<sup>1</sup>, c'est-à-dire un port offrant de bonnes conditions aux navires pendant l'hiver. Cela rappelle, selon toute vraisemblance, les conditions qu'offre le port de Cap Zbib au voisinage de l'actuelle ville de Rās al-Ġabal. Dans ce cas, il serait possible que le dit cap corresponde à "Rās Banī Waġġāṣ" de la *Nuzha* d'al-Idrīsī<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On lit dans la traduction de De Slane « un bon hivernage » : al-Bakrī, trad. p.

<sup>2</sup> Cette appellation a demeuré jusqu'à la fin de l'époque hafside. Elle est attestée sur les cartes de °Alī al-Šarfi.



### ***III/ Quelques réflexions sur l'évolution urbaine de la ville de Rās al-Ġabal***

1°/ Le noyau médiéval :

En l'absence des mentions textuelles directes, il semble nécessaire d'interroger d'autres données (cartographiques, topographiques, architecturales ...) qui peuvent contribuer à la compréhension de la logique de l'accroissement urbain de la localité de Rās al-Ġabal.

Il convient tout d'abord de signaler que la nature topographique du site a joué un rôle primordial dans le choix des fondateurs de l'agglomération. Le noyau médiéval se situe sur une pente douce permettant le contrôle des environs immédiats et jouxte deux petits oueds<sup>1</sup> et quelques sources d'eau. De plus, le territoire s'étendant entre l'espace urbain et la ligne de rivage, offre des carrières de matériaux de construction<sup>2</sup>. La présence de l'eau et l'abondance des carrières de matières premières expliquent la réputation de la ville comme centre de fabrication de briques. Les ateliers de Rās al-Ġabal continuent en effet, jusqu'à nos jours, à approvisionner les localités environnantes en briques.

Ces données topographico-naturelles concordent parfaitement avec l'apport de la toponymie. Le premier noyau semble être divisé en deux parties :

✓ *Al-qasr* s'articulant autour d'une place centrale, dominée par la grande mosquée de la ville.

✓ Le groupement d'habitations, au nord du précédent, regroupant trois autres quartiers.

La structure compacte et homogène de ces deux parties laisse croire qu'elles formaient le premier noyau de l'agglomération. La première se distingue par sa fonction économique-religieuse, tandis que la deuxième se caractérise par sa fonction résidentielle. Un cimetière limite ce noyau du côté du Nord et une artère portant le nom de *Faṣīl* le sépare, comme son nom l'indique, d'une extension postérieure. Le nom *Bāb al-ḥūma* (la porte du quartier) indique vraisemblablement les limites du côté du sud alors que *Tariq al-Āliya* marque la frontière occidentale.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de Oued Lalla °Aġūla au nord et de Oued al-Qanṭara au sud.

<sup>2</sup> Il s'agit de deux carrières de sable à Ġawz al-Rmal et al-Ḥwāriš, de carrières de calcaires et de roches grès vers al-Hdūba (au nord-ouest).

À côté de la grande mosquée, qui occupe un emplacement central, nous trouvons à *ḥūmat al-qaṣr* un bain public (*al-ḥammām al-ṣaġīr*), les vestiges d'une ancienne huilerie et d'habitat, aujourd'hui abandonné, considéré par les habitants comme la résidence du gouverneur de la ville<sup>1</sup>.

Quant à la partie résidentielle elle comprend trois quartiers : *darb Kaʿwān*, *al-darb al-awsaṭ* et *al-darb al-ġarbī*. Sachant que le terme *darb* est synonyme de *ḥuma*, quartier ; chacun d'eux étant composé de plusieurs maisons et d'un oratoire<sup>2</sup>. D'après la tradition orale, chacun des trois quartiers aurait été occupé par un clan des Banū Ġālib, les fondateurs présumés de Rās al-Ġabal au 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle. L'inscription funéraire, trouvée au mausolée de Sīdī ʿAbdallāh, commémore, on l'a vu, le souvenir du « *ṣayḥ Abū Muḥammad ʿAbdallāh Aḥmad al-Laḥmī* » (mort en 704/1304), l'un des saints protecteurs de la localité. Les *Laḥmides*, dont Ibn Ḥaldūn a signalé la présence au cours des 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles, se trouvaient aussi bien dans la ville de Bizerte que dans ses environs<sup>3</sup>.

Banū Ġālib ont marqué l'histoire de Rās al-Ġabal. Ce qui justifie l'appellation postérieur de "*Balad Banī Ġālib*" dans plusieurs documents d'archives ; par ailleurs une bonne majorité de la population se considère jusqu'à nos jours comme des descendants des Banū Ġālib, peut-être pour se distinguer des Banī ʿAṭā', qui auraient fondé à la même époque la petite agglomération située entre Rās al-Ġabal et le Cap Zbīb.



Fig. 308 : Le noyau al-qaṣr – photo aérienne

<sup>1</sup> Malheureusement on n'a pas pu accéder à l'intérieur de ce bâtiment. Nous nous contentons ici de présenter quelques clichés pris de la terrasse de la grande mosquée.

<sup>2</sup> M. Ben Mohra, et M. H. Boukhris, 1982, p. 14-15.

<sup>3</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 224.

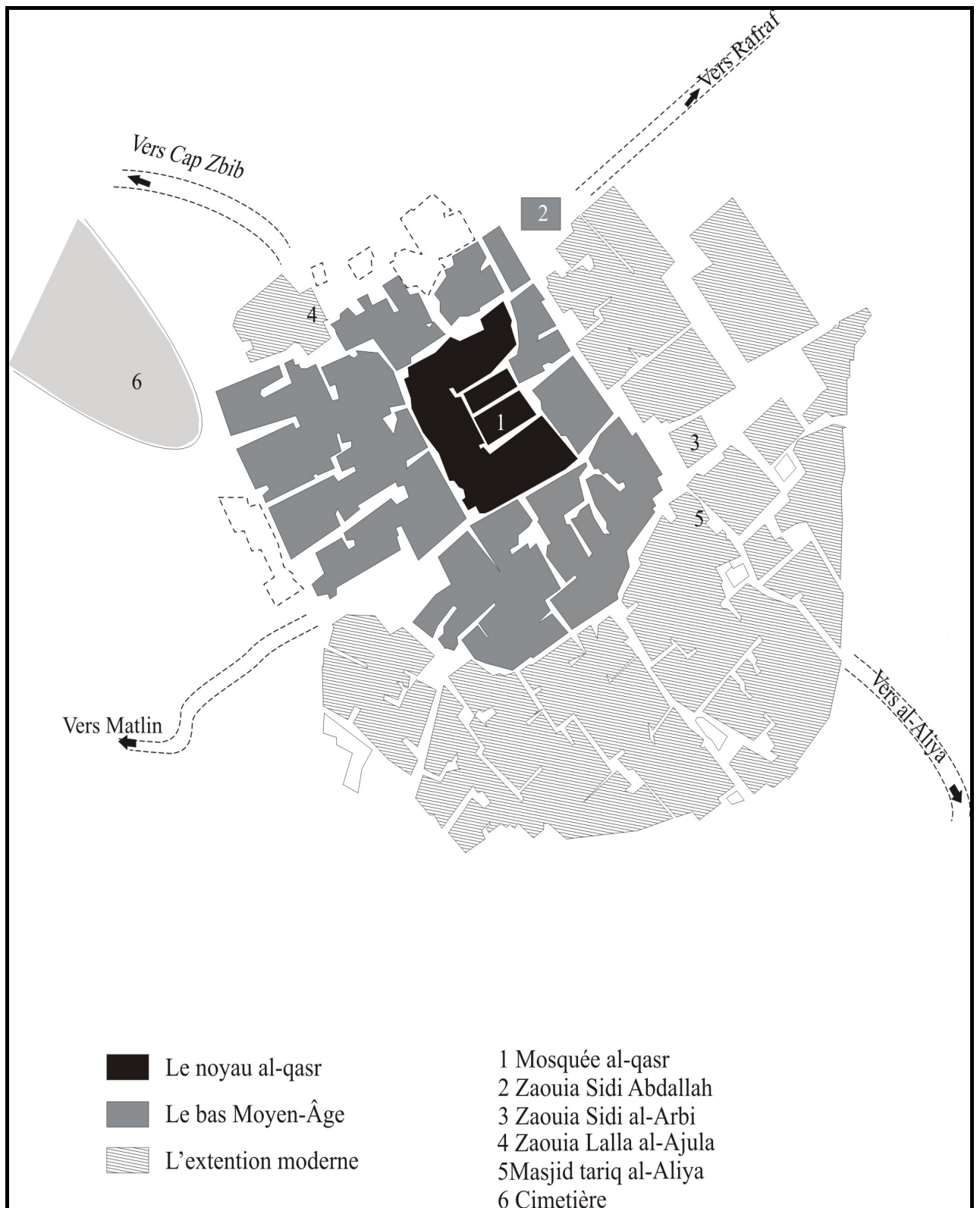


Fig. 309 : L'évolution du tissu urbain de Rās al-Ġabal



2°/ L'extension à partir de la période moderne :

Comme beaucoup d'autres agglomérations du Sahel bizertin, Rās al-Ġabal a accueilli sur son territoire une population morisque, à partir de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. L'extension réalisée à partir de ce moment à respecté, selon toute vraisemblance, le même système : des groupements d'habitats formant des *ḥūma* claniques. Avec cette évolution, le centre économique s'est glissé vers le Sud où se trouve aujourd'hui la mosquée de la *raḥba*, la mosquée du souk, le café andalou et le funduq. Tous ces équipements qui se situent à l'entrée de la ville du côté de Ġār al-Milḥ et s'articulent autour de la zāwiya de Sīdī al-<sup>c</sup>Arbī.

La présence d'un fondouk (*funduq al-Ġuḏbān*), s'ouvrant sur la grande place de la ville, et l'absence de cet élément dans les agglomérations environnantes (al-<sup>c</sup>Āliya, Rafrāf, Mātlin ...) témoigne de la centralité de Rās al-Ġabal dans sa région. L'édification d'un monument à vocation commerciale tendrait à démontrer une certaine importance régionale donnant à la localité un certain rayonnement sur ses environs.



Fig. 310 : Un *sābāt* surplombant la rue commerciale de Rās al-Ġabal

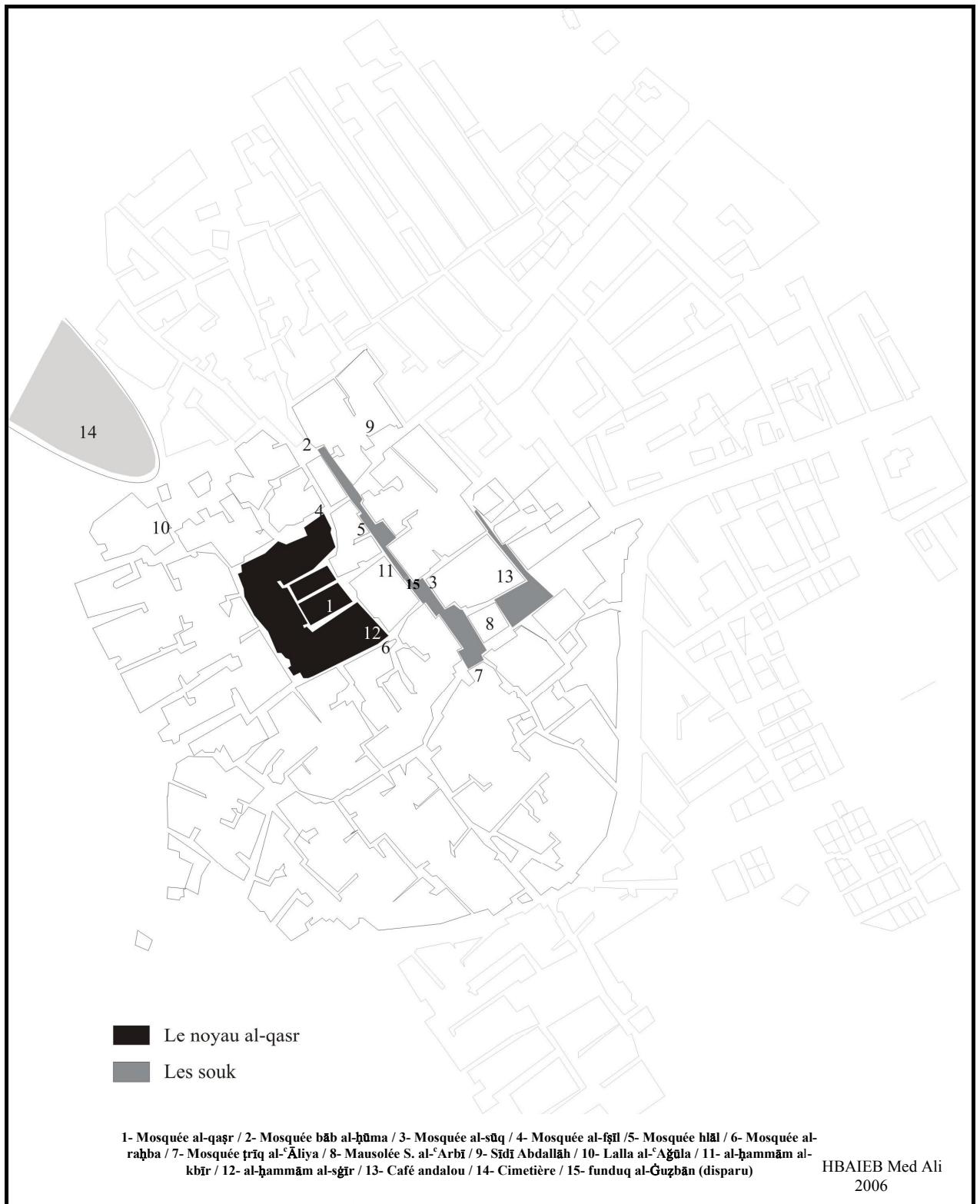
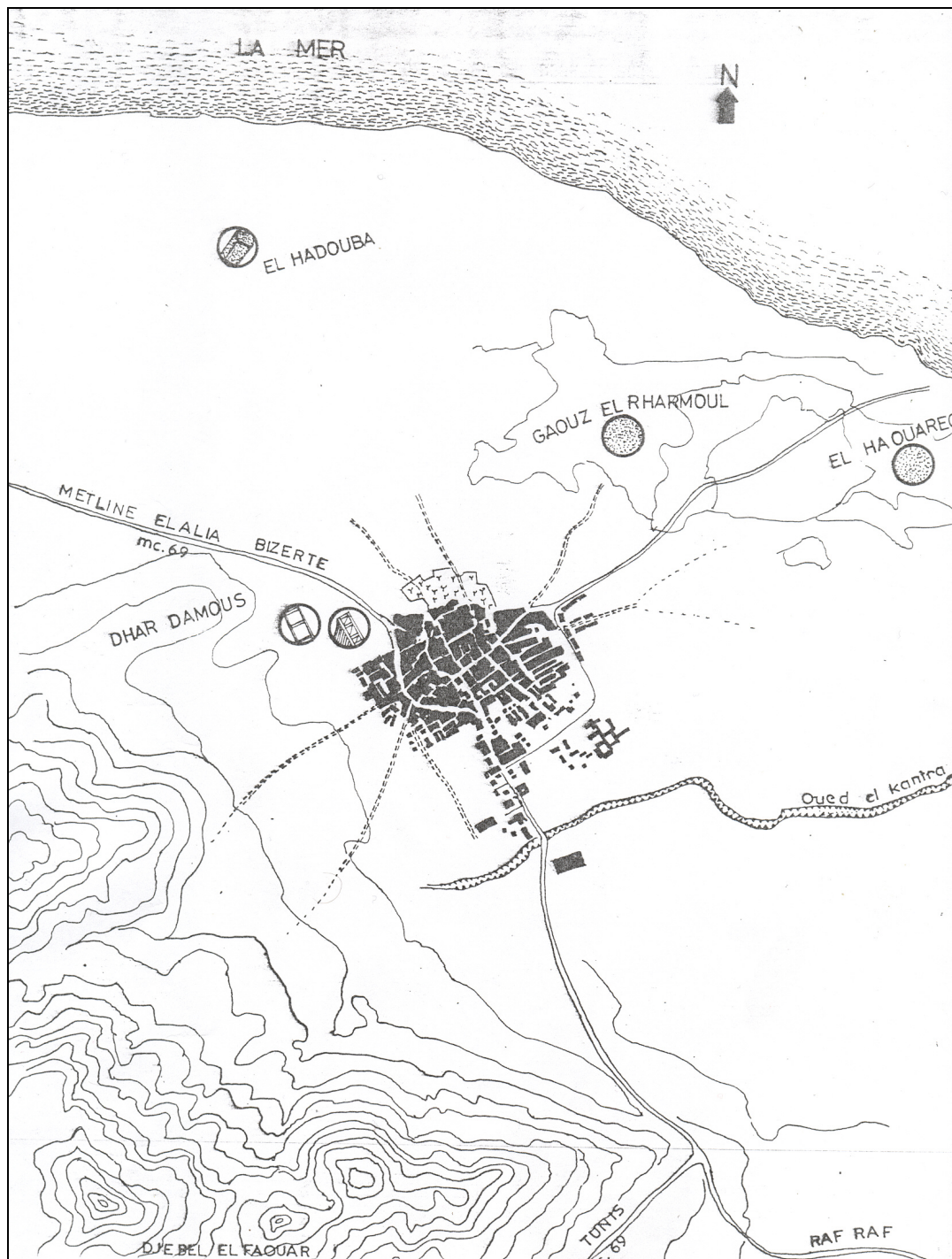


Fig. 311 : Rās al-Ġabal – Les monuments







 carrière de grès
  briqueterie
  fabrication d'aggloméré
  carrière de sable

Fig. 312 : Localisation des matériaux de construction  
 (d'après A. Ben Mohra, et M. H. Boukhris, 1982, p. 12)

## Le terroir du delta de la Medjerda :

*°Awsaġa, Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Anbalūna (?)*

**: منطقة دلتا مجردة**

**عوسجة-سيدي أحمد بوفارس-أنبلونة(?)**

### Présentation de la zone d'étude : *une zone de villages berbères*

- I- Le secteur du delta de la Medjerda à travers les sources : la mention de Marmol et l'apport de la toponymie
- II- Les données naturelles : une topographie basse et une côte sableuse

### Sites et monuments : *°Awsaġa et Sīdī Aḥmad Bū Fāris*

- I- °Awsaġa : l'histoire d'un village berbère et sa mosquée
- II- Sīdī Aḥmad Bū Fāris : la survivance d'un site antique pendant les époques islamiques  
*Site et situation p.379 / Sources et études p.379 / Toponymie p.380 /  
Monuments et ruines p.380 / Historique et commentaire p. 381*

### Commentaire général :

***Où se trouve Anbalūna des sources médiévales ? :  
l'apport des sources écrites, de la documentation cartographique et de l'archéologie***

- I- Anbalūna est l'héritière de Membrone
- II- Anbalūna : une nouvelle hypothèse de localisation

## Présentation de la zone d'étude

### **I- Le secteur du delta de la Medjerda à travers les sources : la mention de Marmol et l'apport de la toponymie<sup>1</sup>**

Bien que la région appelée autrefois Şaṭfūra soit relativement étendue, la littérature historiographique et géographique arabe médiévale n'a accordé que peu d'importance aux environs de la ville de Bizerte. Hormis la mention de quelques toponymes et les données sur les deux lacs, les sources ne nous ont laissé que des bribes d'informations sur le peuplement de la région. Concernant la voie entre Tunis et Bizerte, où se trouve le secteur du delta de l'oued Medjerda, les données sont quasiment absentes. Cette pauvreté peut avoir deux raisons. La première est en rapport avec la nature de la région où il semble difficile d'aménager une voie fréquentable en toutes saisons de l'année à cause des déplacements de l'oued. Mais cette indigence pourrait aussi trouver son explication dans les conditions difficiles qu'a connues toute la région pendant les premiers temps de l'Islam<sup>2</sup>. La seule donnée qui provient de toute la littérature médiévale est l'existence de la ville d'Anbalūna dans ce secteur. Il s'agit d'un relais sur le chemin qui mène de Tunis à Bizerte<sup>3</sup>.

Les premiers renseignements un peu précis quant au peuplement de cette petite région ne commencent à apparaître que vers la fin de l'époque médiévale. Pendant la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Marmol Carvajal, qui a participé aux expéditions espagnoles contre les pays du Maghreb, nous a laissé un témoignage très intéressant. Quoique étranger, Marmol a rédigé une relation pleine d'informations inédites. A titre

---

<sup>1</sup> Nous tenons à préciser que le secteur dont il est question dans cette étude est celui qui s'étend uniquement au nord de la cour d'eau de la Medjerda. La région du Sud, où se trouve aujourd'hui la localité de *Qal'at al-Andalus* n'appartient pas à la région objet de cette recherche. De plus, dans un article publié en 1995, Naïdé Ferchiou donne à ce secteur le nom du "golfe d'Utique-Porto-Farina" : N. Ferchiou, « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », *Africa XIII*, 1995, p. 85.

<sup>2</sup> Sur l'évolution de la région à travers le temps, voir *infra* le premier chapitre de la troisième partie de cette recherche.

<sup>3</sup> Sur la localisation d'Anbalūna, nous renvoyons le lecteur au commentaire général de cette monographie qui exploite les informations des sources arabes d'avant le XVI<sup>e</sup> siècle.



d'exemple, Utique qui était étrangement absente des sources arabes médiévales, est évoquée dans le texte de Marmol au moins deux fois<sup>1</sup>.

Dans le deuxième volume de son ouvrage, il se contente de localiser l'ancien site portuaire<sup>2</sup> sur la voie Tunis-Bizerte qui mesure dix-sept lieues, une distance qui correspond à peu près à la réalité d'aujourd'hui<sup>3</sup>. Tandis que dans la deuxième mention les renseignements sont plus circonstanciés ; il fournit, en effet, d'avantage de détails en disant qu'« entre la ville de Bizerte et le promontoire de Carthage, il y a un port désert, qu'on nomme ordinairement Port Farine (ou Ghar el Melha), où l'on voit d'un côté les ruines d'une ancienne ville, qu'on dit Utique, si fameuse par la mort de Caton. Elle fut détruite par les successeurs de Mahomet, et ne s'est jamais repeuplée depuis, quoi-qu'il y ait autour quantité de villages de berbères, qui parlent un arabe corrompu, et sont vassaux du Roi de Tunis. Les vaisseaux qui naviguent le long de la côte, viennent faire aiguade en ce port, et c'est là qu'aborda l'armée navale de Charles-Quint (1535), quand il vint attaquer Tunis »<sup>4</sup>.

Outre Bizerte, Ġār al-Milḥ et Utique, il est question également, dans ce passage, de villages habités par des Berbères. D'où, l'importance qu'on peut accorder au texte de Marmol. Mais la question qui se pose ici concerne l'authenticité des renseignements de l'auteur. On se demande pourquoi ces informations sont absentes dans les sources arabes, et l'interrogation pourrait aller jusqu'à se demander si Marmol a vraiment visité la région.

Des éléments de réponses pourraient être décelés dans le texte même ainsi que dans les détails de la vie de l'auteur. Ils se trouvent éparpillés dans les trois volumes de son livre, aussi bien dans les paragraphes sur Bizerte qu'ailleurs. Tout d'abord, l'auteur fait preuve de sa connaissance de quelques sources antiques. Par exemple, Ptolémée qu'il cite quand il donne les coordonnées géographiques de la ville de Bizerte. C'est sans doute ce savoir qui confirme la véracité de quelques données<sup>5</sup>. Marmol a peut être consulté des documents espagnols qui ne nous sont pas parvenus, avant de tomber dans les mains des

---

<sup>1</sup> Nous reviendrons sur le cas d'Utique en détails dans la troisième partie. Voir *infra* notre analyse des données de l'Antiquité.

<sup>2</sup> Dans cette recherche, nous avons utilisé une édition très ancienne de l'*Afrique* de Marmol que nous avons trouvée dans les fonds anciens de la bibliothèque municipale de Lyon. Cette édition, qui est une traduction en ancien français, remonte à 1667 : Marmol Carvajal, *L'Afrique de Marmol*, traduction de Nicolas Perrot sieur d'Ablancourt, divisée en trois volumes et enrichie de cartes géographiques de M. Sanfon, Paris, 1667, p. 438.

<sup>3</sup> Une lieue est une ancienne unité de mesure d'itinéraire. Une lieue correspond à 4 km, ce qui donne une distance entre Bizerte et Tunis équivalente à 68 km : Marmol, *Op. Cit.*, II, p. 437.

<sup>4</sup> Marmol, *Op. Cit.*, III, p. 445.

<sup>5</sup> Nous pensons ici aux données relatives à la pêche dans les lacs et les distances séparant les différentes localités.

Waṭṭāsīdes. De plus, Marmol semble avoir acquis, au vu de plusieurs passages, dans divers chapitres une certaine connaissance de la langue arabe au cours de ses années d'esclavage à Marrakech et grâce à la fréquentation de la population pendant les expéditions militaires. Dans ses passages sur Bizerte et sa région, il utilise des mots comme "albohayra" (le lac) et "mouley" (le titre du sultan hafside) ...etc. Ses informations sur la zone d'Utique et de Ġār al-Milḥ et la mention qu'il fait de villages berbères, permettent de formuler deux hypothèses. Soit il a pu connaître la région pendant les vingt années de l'occupation espagnole de Bizerte –ce qui est très probable- soit il a tiré ses informations d'une source arabe qui ne nous est pas parvenue<sup>1</sup>. Les sources de ce chroniqueur ne sont pas encore connues en totalité. Même la *Description* de Jean-Léon l'Africain, qu'il recopie dans plusieurs passages, ne contient pas ces détails.

La toponymie dans ce secteur confirme les informations du chroniqueur espagnol. Aujourd'hui, on rencontre au nord d'Utique, sur la voie traditionnelle partant de Tunis et desservant Bizerte, via les localités du Sahel de la région<sup>2</sup>, une série de petites agglomérations portant des noms de tribus berbères, comme Zwāwīn<sup>3</sup> et °Awsaḡa, qui sont probablement les villages dont nous parle Marmol. Les documents d'archives de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fournissent aussi des renseignements sur d'autres lieux ayant également des noms berbères comme "Bīr al-Maḡrāwī" et "al-Mzāwḡa"<sup>4</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Anbalūna des premiers siècles de l'Islam a cédé la place, selon toute vraisemblance, à ces petits centres berbères.

Dans cette monographie, nous nous intéresserons tout d'abord à °Awsaḡa comme un exemple des localités berbères de ce secteur, en suivant son histoire à travers les sources écrites et les archives. Et nous nous attarderons, ensuite, sur Anbalūna.

---

<sup>1</sup> Outre les détails sur cette microrégion, les renseignements de Marmol sur la plaine à l'ouest du lac, le nombre d'habitants de la ville de Bizerte à son époque et de la pêche sont extrêmement importants et ne se trouvent dans aucune autre source.

<sup>2</sup> C'est-à-dire les localités de Ġār al-Milḥ, Rafrāf et Rās al-Ġabal.

<sup>3</sup> Zwāwīn de Zwāwa, grande tribu *butr* de la branche des kutāma. Selon Ibn Ḥaldūn le territoire d'origine des Zwāwa est situé dans la province de Bougie et sépare le pays des Kutāma de celui des Ṣanhāḡa : Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, I, p. 177-178 et 207.

<sup>4</sup> A.N.T., Série E/ Cart. 568/ Dos. 7/ Doc. 5 et 6. Les *Maḡrāwa* sont une grande confédération de tribus berbères appartenant au groupe des Butr : cf., *EF*, V, p. 1163-1173.

## **II- Les données naturelles : une topographie basse et une côte sableuse**

La notoriété de la microrégion qui s'étend entre Rās al-Ṭarf et O. Medjerda. Sa notoriété découle en premier lieu de l'existence des vestiges d'Utique, premier port phénicien sur le littoral de la Tunisie. Ce secteur a connu plusieurs changements au cours de l'histoire, qui ont transformé sa topographie et sa morphologie.

Son rivage est caractérisé par une topographie basse et caractérisé par des plages sablonneuses. Il s'agit, en effet, d'une vaste plaine résultant des alluvions du plus grand cours d'eau du pays. Ici la côte, contrairement à ce qui s'est passé sur les autres rivages tunisiens, n'a cessé de gagner de l'espace sur la mer. Utique, aujourd'hui se trouve à plus d'une dizaine de kilomètres du rivage et constitue un bon exemple de cette modification du tracé du littoral. Elle fut durant une bonne partie de l'Antiquité un port méditerranéen très florissant. Par ailleurs, cette côte jouit, grâce à son orientation, d'une protection naturelle contre les vents du nord<sup>1</sup>. Toutes ces conditions représentent un contexte favorable au peuplement qui s'est traduit dans la carte des petites agglomérations qui parsèment cette zone.

## Sites et monuments

### **I- *ʿAwsaġa* : l'histoire d'un village berbère et sa mosquée**

Non loin du site antique d'Utique, et sur la voie desservant les localités de Ġār al-Milḥ, Rafrāf et Rās al-Ġabal, *ʿAwsaġa* occupe un emplacement intéressant entre la côte et l'arrière pays. Elle se trouve au milieu d'une plaine alluviale très féconde. Dans les documents d'archives, elle est citée maintes fois comme un territoire de champs fertiles. L'histoire de la fondation de ce village nous est inconnue à cause de l'absence de données textuelles et archéologiques explicites. Son nom actuel dérive sans aucun doute du nom d'un groupe tribal berbère dont la date d'installation dans la région nous échappe. Est-elle antérieure ou postérieure à la conquête islamique ? La réponse à cette question nous semble difficile en l'absence des textes épigraphiques qui pourraient résoudre cette ambiguïté. Toutefois, il paraît intéressant, à ce stade de la recherche, d'attirer l'attention

---

<sup>1</sup> A. Oueslati, 2004, p. 12.

sur une église donatiste portant le nom d'*ecclesia Ausuagensis* qui était présente dans la conférence de Carthage de 411<sup>1</sup>. Cette mention, même si elle ne suffit pas toute seule pour confirmer l'existence d'une localité portant le nom de cette fraction tribale, constitue un indice qui pourrait avec des trouvailles épigraphiques consolider l'hypothèse. En effet, le toponyme *Ausuaga* de la dite conférence est cité deux fois : *Ausuaga 1* se situe selon toute probabilité en Byzacène (la région du sahel) et *Ausuaga 2* est localisée par Serge Lancel, le commentateur des *Actes*, en Proconsulaire sans fournir aucune indication géographique complémentaire<sup>2</sup>.

La première mention textuelle directe du nom de <sup>°</sup>Awsağa se trouve dans une source de la deuxième moitié du 10h/XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Il s'agit d'une information fournie par le traité de *fiqh* d'Abū-l Qāsim b. <sup>°</sup>Azzūm al-Murādī "*kitāb al-ağwiba*". Dans le passage concerné, Ibn <sup>°</sup>Azzūm répond à une *nāzila* venant de <sup>°</sup>Awsağa. Aussi bien le contexte de l'information dans l'ouvrage que l'absence d'une autre localité portant le même nom dans d'autres régions de la Tunisie, confirment que la <sup>°</sup>Awsağa d'Ibn <sup>°</sup>Azzūm correspond à celle de notre région. Peu importe la question et la réponse qui n'ont pas de rapport avec notre propos<sup>4</sup>, le renseignement d'Ibn <sup>°</sup>Azzūm sur l'existence dans ce secteur d'une localité portant le nom de <sup>°</sup>Awsağa confirme la description de Marmol Carvajal qui parlait des villages berbères qui se trouvent entre Ġār al-Milḥ et Utique.

On pourrait déduire de ce texte que le village de <sup>°</sup>Awsağa n'a commencé à avoir d'importance que vers la fin de l'époque hafside. Une importance qui coïncide, selon toute probabilité, avec la régression des effets des alluvionnements de l'oued Medjerda dans les environs immédiats d'Utique. A la fin du Moyen-Âge, la ville portuaire antique est déjà loin de la côte. C'est au cours de cette période historique que la région du delta aurait pris sa configuration topographique actuelle et que la voie entre Tunis et Bizerte, qui passe par Ġār al-Milḥ et Rās al-Ġabal, aurait été rétablie et réutilisée. L'abandon d'Anbalūna après le 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle pourrait coïncider avec la disparition de cette voie, très fréquentée à l'époque antique<sup>5</sup>, au profit de l'itinéraire qui dessert Bizerte du côté de

<sup>1</sup> *Les Actes de la conférence de Carthage en 411*, textes réunis et commentés par S. Lancel, I, p. 120.

<sup>2</sup> *Ibid*, IV, p. 1318-1319.

<sup>3</sup> Mohamed Hassen cite <sup>°</sup>Awsağa comme l'une des localités de la région de Bizerte au cours de la période hafside en se basant sur la mention d'un certain Maṣṣūr al-<sup>°</sup>Awsaġī dans les *manāqib* des saints de la ville de Tunis. Quoique l'hypothèse soit plausible, elle pourrait seulement être la *nisba* tribale de ce personnage sans se référer à un lieu : M. Hassen, *al-madīna wa-l bādiya* ..., I, p. 196.

<sup>4</sup> Il s'agit d'une *responso* sur une dispute entre un homme et son fils : Ibn <sup>°</sup>Azzūm, *kitāb al-ağwiba*, I, p. 301-302.

<sup>5</sup> La voie romaine entre Carthage et Hippo Diarrhytus (Bizerte) passait par Utique, Membrane (Anbalūna des premiers temps de l'Islam) et Thinisa (dans les environs de Rās al-Ġabal). Voir à ce propos : *la Table*

Tīnġa<sup>1</sup>. L'occupation du sol dans ce secteur est en étroite relation avec les changements du cours de la Medjerda, et la zone marécageuse entre Utique et Ġār al-Milḥ n'a été drainée que vers la fin de l'époque médiévale.



Fig. 313 : °Awsaġa dans son cadre topographique (D'après la feuille au 1/50000° de Porto Farina n° VII)

Le plus important et le plus ancien monument de °Awsaġa est, sans aucun doute, sa grande mosquée. Quoique de dimensions modestes, cet édifice domine jusqu'à aujourd'hui, par son minaret, tout le paysage urbain du village et les champs des environs. L'ancienneté du monument est attestée aussi par le nom qu'on lui donne jusqu'à nos jours. Il est connu comme étant "al-ġāma° al-qadīm" et autour de lui se trouve, comme c'est souvent le cas, le premier noyau de °Awsaġa.

Située non loin de l'artère principale de l'agglomération, la façade principale de cette mosquée domine une petite place et est entourée, sur les autres côtés, par des îlots d'habitations. Cette mosquée résume, aux dires des vieilles personnes du village, l'histoire de °Awsaġa. Bien qu'il soit délicat d'essayer de retracer l'histoire de la

---

de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin : N. Ferchiou, « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », in *Africa*, XIII, 1995, p. 83-93.

<sup>1</sup> Bizerte était reliée à Tunis par deux voies. La première suivait la ligne côtière en passant par Anbalūna et Rās al-Ġabal. La deuxième est continentale en contournant le lac de Bizerte du côté sud et en passant par Tīnġa. C'est peut être l'importance d'Anbalūna et de Tīnġa sur les deux itinéraires qui explique leur présence dès le haut Moyen- Âge dans la majorité des descriptions.



mosquée d'un petit village qui n'a jamais été signalé ni par une source écrite, ni par un voyageur ou explorateur européen des temps modernes, nous allons essayer de rechercher dans les autres monuments similaires et déjà étudiés des analogies possibles. Nous pouvons penser ici aux grandes mosquées des villages de la région du Sahel où à celles des petites localités fondées par les Morisques vers les débuts de l'époque moderne. Cette tâche s'avère particulièrement difficile, sachant que le minaret qui aurait pu nous fournir un indice de datation a été totalement rénové suite à un tremblement de terre, comme le confirment plusieurs documents d'archives du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Le monument actuel dessine un quadrilatère régulier (13m x 13,95m). Il comprend une cour, une salle de prière et le minaret, qui s'élève à l'angle nord-ouest de l'édifice. L'accès à la mosquée se fait du côté nord qui s'ouvre sur la petite *raḥba* du village. Il s'agit d'une porte rectangulaire (2,20m x 1,55m) cernée du côté ouest par la tour du minaret et du côté est par la salle de prière. Elle donne sur un petit vestibule, de forme rectangulaire, débouchant directement sur la cour qui s'étend sur le reste de la partie nord de l'édifice.

Large de 13m et profonde de 7,30m, la salle de prière est divisée en trois nefs et trois travées. Le miḥrāb se trouve dans sa position habituelle, au milieu du mur de la qibla presque dans l'axe médian de la salle. Il n'a aucune spécificité architecturale : large à la base de 1,30m, profond de 1,15m et haut de 2,10m. La niche est dénuée de tout décor et sa demi-coupe s'ouvre en arc en plein-cintre reposant sur deux colonnettes couronnées de petits chapiteaux. Colonnes, en majorité de remploi, et piliers au bout des rangées supportent les arcs en plein cintre qui soutiennent à leur tour le plafond de la salle. On relève deux types de toiture : l'allée transversale qui précède le mur de qibla est couverte de trois voûtes d'arête en maçonnerie de briques pleines, alors que les deux autres allées sont plafonnées de deux voûtes en berceau. Celles-ci ont été ajoutées, comme il ressort d'un document d'archives, au milieu des années vingt du XX<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de travaux d'élargissement de la grande mosquée de 'Awsaḡa<sup>2</sup>. Or, il est important de signaler que le système de plafonnage en voûtes d'arête en maçonnerie de brique est souvent attesté dans la majorité des grandes mosquées des autres centres urbains de la région, qui sont datées avec une quasi-certitude des XII<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir à titre d'exemple A.N.T., Série D/Cart.59 / Dos. 12/ Doc. 12 et 13.

<sup>2</sup> A.N.T., Série D/Cart.59 / Dos. 12/ Doc. 6.

<sup>3</sup> Cf., entre autres, les descriptions et les commentaires des grandes mosquées de Rās al-Ġabal et de Mātlin.

Le minaret, qui s'élève dans l'angle nord-ouest du monument, est bâti sur un plan carré de 3m de côté. Quoique de hauteur relativement modeste (environ 6m du sol de la cour jusqu'aux merlons du parapet), il domine encore l'espace urbain de °Awsağa et de ses environs immédiats. Le lanternon, haut de 2,50m, est formé d'une petite tour cubique coiffée d'un toit pyramidal. Le minaret, endommagé comme il a été dit plus haut, suite au tremblement de terre de 1922. Il a été restauré grâce à l'intervention de l'Association des habous<sup>1</sup>.

Outre "la vieille mosquée" et la *raḥba* qui la jouxte du côté nord, on trouve à °Awsağa un petit bain public et de petits mausolées parsemant le reste du tissu du village. Sīdī al-Šarīf, Sīdī al-Guinūbī et d'autres semblent s'être implantés pendant l'époque moderne auprès des groupes tribaux de cette région dans cette zone fertile connue pour les cultures maraîchères et l'oléiculture. En plus de leur rôle culturel, ces zāwiya ont joué un rôle important dans l'arabisation de cette zone. Par leur attraction, ces sanctuaires étaient des lieux d'acculturation par excellence, et l'existence de *kuttāb* dans chaque mausolée confirme cette fonction. L'école coranique de Sīdī al-Šarīf, par exemple, est attestée dès le début de l'époque *ḥusaynite* (XVIII<sup>e</sup> siècle)<sup>2</sup>.



Fig. 314 : °Awsağa – *al-ḡāma° al-qadīm*  
La façade principale



Fig. 315 : °Awsağa – *al-ḡāma° al-qadīm*  
*Al-raḥba*

<sup>1</sup> A.N.T., Série D/Cart.59 / Dos. 12/ Doc. 12 et 13.

<sup>2</sup> A.N.T., Série C/Cart.40 / Dos. 09/ Doc. 22. Sur le rôle des écoles coraniques de °Awsağa, voir aussi : A.N.T., Série D/Cart.55 / Dos. 23. Sur le rôle culturel joué par les zāwiya à l'époque moderne, voir : M. Zoubaydi, *Al-turāt al-maḥḥūt li-zzāwiya al-tlīyya bi-Firyāna*, D.E.A. préparé sous la dir. de Dj. Ben Taher, la Manouba, 2000. (Texte dactylographié)



Fig. 316 : °Awsaḡa et ses environs d'après une photographie aérienne  
(source : *Google Earth 2007*)



Fig. 317 : °Awsaḡa – *al-ḡama' al-qadīm*  
L'entrée principale et le minaret

## **II- *Sīdī Aḥmad Bū Fāris (Al-Blāda)* : la survivance d'un site antique pendant les époques islamiques**

### *\* Site et situation :*

Sīdī Aḥmad Abū Fāris est un lieu-dit qui se situe à 9 Km environ au nord-ouest d'Utique. La petite localité domine un plateau peu élevé qui couvre environ 10000 m<sup>2</sup> de superficie. Le site est enserré entre l'actuelle autoroute reliant Tunis à Bizerte et une route secondaire desservant les localités de Ġār al-Milḥ, Rafrāf et Rās al-Ġabal. L'accès du côté de cette dernière route est difficile en hiver. Selon l'ancienne édition de *l'Atlas Archéologique de la Tunisie*, Sīdī Aḥmad Abū Fāris se trouvait à l'époque antique, comme Utique, sur la ligne côtière avant de s'éloigner du rivage par suite des changements dus à l'avancement du delta de l'oued Medjerda.

### *\* Sources et études :*

Aucune source médiévale et moderne ne mentionne explicitement le toponyme de Sīdī Aḥmad Bū Fāris. On ne commence à rencontrer ce nom dans la documentation textuelle qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est cité principalement dans les récits des voyageurs et des explorateurs européens et sur les cartes de l'époque. Le site a jadis été exploré par E. Pellissier (*Description*, 1853, p.), V. Guérin (*Voyage archéologique*, 1862, II, p. 12) et Ch. Tissot (*Géographie comparée*, 1884, t2 p85)

Pour les recherches récentes, il y a lieu de réserver une place particulière à l'étude de N. Ferchiou portant sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda, dans laquelle est remise en question la localisation du relais antique de *Membrone*, l'Anbalūna des textes arabes, sur le site de Sīdī Aḥmad Bū Fāris<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> N. Ferchiou, « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », *Africa XIII*, 1995, p. 83-93. En tant que relais sur la voie Tunis-Bizerte il y a lieu de signaler la recherche menée par N. Fehri sur le réseau routier ifriqiyen pendant le haut Moyen-Âge.

*\* Toponymie :*

Sīdī Aḥmad Bū Fāris est un toponyme qui tire son origine du nom du mausolée qui domine le site. V. Guérin et Ch. Tissot ajoutent que le site portait jusqu'à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle le nom de "*Blidah*". Celui-ci est sans aucun doute le diminutif du terme "*balad*" et "*balda*" qui signifient "petite localité".

*\* Monuments et ruines :*

À côté du mausolée, qui a donné son nom à ce lieu, il y a un cimetière et des ruines. C'est le site n° 82 de l'*AAT*. On y accède à travers une piste du côté nord-est. On trouve un champ de ruines éparpillées sous des plantes rabougries. Toute la superficie forme un tertre qui atteint son sommet à côté du mausolée de Sīdī Aḥmad Bū Fāris. À l'extrémité septentrionale, on repère un puits récent avec de nombreux remplois antiques ; ce point d'eau est exploité par les habitants du lieu. À 40 m vers l'intérieur, les ruines d'une citerne et des blocs de moyen appareil émergent du sol. Vers le centre du site, on peut voir les traces d'un angle d'un mur entièrement en pierre sèche.

Au Sud-Ouest, le site est délimité par le mausolée et un cimetière. La zāwiya est un monument rectangulaire à coupole hémisphérique, montée sur une base hexagonale. Les murs extérieurs sont appuyés par des contreforts donnant à l'édifice, de loin, l'aspect d'un monument de guet. Il est composé d'une salle funéraire et de quelques pièces. Celles-ci sont des dépendances servant à accueillir les visiteurs au cours des fêtes et les voyageurs qui passaient par la voie entre Tunis et le sahel de Bizerte.

Un petit cimetière désaffecté borde Sīdī Aḥmad Bū Fāris du côté ouest. Les habitants du lieu, qui se prétendent être des descendants de la tribu arabe *Drīd*, disent qu'ils ont cessé d'inhumer auprès du mausolée depuis plusieurs générations pour "ne pas gêner le saint qui veille par sa bénédiction à la sécurité de leur groupe".



\* *Historique et commentaire* :

Le site de Sīdī Aḥmad Bū Fāris mérite qu'on s'y arrête étant donné l'importance de son emplacement sur la voie desservant les localités du sahel de Bizerte. Située aujourd'hui au milieu d'une plaine alluviale, cette station se trouvait pendant l'Antiquité, comme l'ont démontré les auteurs de l'ancienne édition de l'Atlas archéologique de la Tunisie, sur la ligne côtière<sup>1</sup>.

La nature des ruines, très confuses et dispersées au milieu des broussailles, et les tessons de céramique qui couvrent toutes les parties du site témoignent d'une occupation humaine assez lointaine. La céramique qui jonche le plateau démontre que l'endroit a connu un peuplement au moins à partir de l'époque romaine. Pellissier voit en ce lieu les restes de l'ancienne *Salera*, que Tite-Live localisait à 15 milles des dits *Castra Cornelia*. Mais Guérin rejette cette identification. Tissot, vingt ans après, considérait que c'est sur cet endroit qu'il fallait placer la petite ville de *Membrone* de l'Itinéraire d'Antonin, située à *VI milles* au nord d'Utique, ce qui correspond à la distance qui sépare de nos jours les deux lieux<sup>2</sup>.

En se basant sur les interprétations et les observations de Tissot, plusieurs études récentes ont considéré que c'est sur le site Sīdī Aḥmad Bū Fāris qu'on devrait situer la ville médiévale d'Anbalūna, l'une des trois villes du district de Ṣaṭfūra pendant les premiers siècles du Moyen-Âge. Cette identification a été acceptée jusqu'au milieu des années quatre vingt-dix du XX<sup>e</sup> siècle. La quasi-totalité des recherches ont repris l'identification de Tissot<sup>3</sup>. C'est aussi bien l'absence de ruines visibles dans les environs que l'emplacement du site au milieu de la voie Tunis-Bizerte, qui ont conduit les archéologues français du XIX<sup>e</sup> siècle à faire coïncider Sīdī Aḥmad Bū Fāris avec la médiévale Anbalūna, d'autant plus que l'endroit a porté jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le nom d'*al-blīda*.

Sur le site, il y a de la céramique romaine et des tessons d'époque moderne. L'absence de toute poterie médiévale serait-elle révélatrice d'une rupture dans l'occupation du sol pendant le Moyen-Âge ? Cela est possible et le cas d'Utique, sa voisine, pourrait servir d'exemple.

---

<sup>1</sup> Voir *infra* un extrait de la feuille de l'AAT, p. 391.

<sup>2</sup> Ch. Tissot, 1884, II, p. 85.

<sup>3</sup> Cf. à titre d'exemple, N. Fehri

## Commentaire général

### ***Où se trouve l'Anbalūna des sources médiévales ? : l'apport des sources écrites, de la documentation cartographique et de l'archéologie***

#### ***I- Anbalūna est l'héritière de Membrane :***

Depuis quelques années la localisation d'Anbalūna est l'objet de quelques recherches, et toutes les hypothèses la placent dans le secteur du delta de la Medjerda et plus précisément dans les environs d'Utique. Ces tentatives de localisation bien que proposées de façon incidente dans le cadre d'études plus générales, ont le mérite de mettre à contribution plusieurs données : les informations des textes antiques et médiévaux, les éléments naturels (topographiques, géomorphologiques, climatiques ...) et les renseignements apportés par l'archéologie. Certains de ces études s'inscrivent dans le cadre de recherches de toponymie antique<sup>1</sup>, et d'autres se situent dans un travail traitant de la carte des voies de l'Ifriqiya du haut Moyen-Âge<sup>2</sup>. Tous les travaux s'accordent sur l'origine antique du toponyme : la médiévale Anbalūna est l'héritière de *Membrane* ou de *Membione* de l'époque romaine<sup>3</sup>.

Le premier qui a proposé de situer Anbalūna à Sīdī Aḥmad Bū Fāris est Ch. Tissot. Son hypothèse date, comme on l'a vu dans la description du site, de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quand il a corrigé l'hypothèse de V. Guérin qui situait l'ancienne *Membrane* à °Awsaḡa. Son argument ne se fonde pas sur une trouvaille épigraphique, mais plutôt sur les données de distance qui figurent dans deux sources antiques importantes, à savoir *la Table de Peutinger* et *l'Itinéraire d'Antonin*. Dans chacun des deux ouvrages, la distance qui sépare *Membione* d'*Utica Colonia* est de *VI milles romains*, ce qui équivaut à 9 km. Or, le trajet actuel entre °Awsaḡa et le site d'Utique est plus long et la mesure de sa longueur ne plaide pas en faveur de l'hypothèse de V.

<sup>1</sup> P. Cintas, 1963-1964, *BAC*, p. 156-168 ; H. Jaïdi, 1977, p. 116 ; N. Ferchiou, 1995, *Africa XIII*, p. 85-86.

<sup>2</sup> N. Fehri, *Šabakat al-Ṭuruqāt bi-Ifriqiyya ḥilala al-qurūn al-ḥamsa al-'ulā*, DEA, 2000 (texte dactylographié).

<sup>3</sup> Le toponyme antique est évoqué dans les sources sous plusieurs formes : *Membrane* dans l'Itinéraire d'Antonin, *Membione* dans la Table de Peutinger, *Memploniatus locus* chez Evodius et *episcopus Membrositanus* ... Voir à ce propos, N. Ferchiou, 1995, *Africa XIII*, p. 85-86.

Guérin. En écartant l'hypothèse de ce dernier, Ch. Tissot considérait que le relais antique se trouvait à Sīdī Aḥmad Bū Fāris qui aurait porté au Moyen-Âge le nom d'*Anbalūna* : un nom très proche phonétiquement de *Membione*. En 1964, P. Cintas reprenait, d'une façon incidente, la réflexion sur l'identification de ce lieu-dit et optait en faveur d'une nouvelle hypothèse. C'est à Bīr al-°Arā qu'il situait le site antique, puisqu'il se trouve dans un col franchissable en toute saison de l'année, ce qui n'est pas le cas du site de Bū Fāris. À Bīr al-°Arā « se voient, dit-il, de nombreuses ruines incontestablement d'époque romaine. Des citernes, des silos, des fragments de pavement. Les vestiges s'étalent sur plus de cent cinquante mètres. L'ensemble est bien plus important que celui de Sidi Ali Bou Farès où les chambres voûtées vues par Guérin n'ont pu représenter que les restes d'une grosse métairie »<sup>1</sup>.

Il y a une dizaine d'années N. Ferchiou, dans une étude sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda, a reconsidéré le dossier. « Certes, dit-elle, Sidi Ahmed Bou Fares, ou Bir el Ara sont à 9 km environ d'Utique, ou un peu plus. Mais pour y accéder, il faut traverser une zone marécageuse qui n'a été drainée qu'à une époque relativement récente. Avant le changement du cours de la Medjerda, le fond du golfe était sans doute moins stable encore ; c'est pourquoi nous avons orienté nos recherches vers d'autres secteurs plus facilement accessibles à toute époque de l'année »<sup>2</sup>. L'analyse de N. Ferchiou est très pertinente puisqu'elle invoque le "pragmatisme romain". « Le secteur concerné recoupe, dit-elle, l'itinéraire routier allant de Carthage à *Hippo Diarrhytus* (Bizerte). J'ai suivi le trajet habituellement admis. Or, dans certains secteurs, les fortes pentes, les marécages, les oueds aux crues subites, le goulet de Bizerte, enfin, impraticables certains jours de tempêtes, constituent autant d'anomalies de parcours qui peuvent paraître en contradiction avec le pragmatisme romain »<sup>3</sup>.

## ***II- Anbalūna : une nouvelle hypothèse de localisation***

Bien qu'elles nous mettent sur la bonne piste, toutes les analyses précédentes n'ont pas exploité totalement les données des sources arabes. Ch. Tissot et N. Ferchiou se contentent de signaler le nom antique *Membrone*, cité dans la littérature médiévale sous

---

<sup>1</sup> P. Cintas, 1963-1964, *BAC*, p. 165. Voir la note 1, dans laquelle P. Cintas signale que la localisation de Membrone à Bīr al-°Ara fera l'objet d'une communication ultérieure, mais il semble que cet article n'a pas vu le jour. Voir aussi *AAT*, feuille 7, point n° 82.

<sup>2</sup> N. Ferchiou, 1995, *Africa XIII*, p. 86.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 83.

d'autres formes : Anbalūna et Ašlūna<sup>1</sup>. La première remarque qui s'impose est que les deux chercheurs n'ont pas lu toutes les sources qui mentionnent cette localité et n'ont pas tiré profit, par conséquent, des renseignements qui sont associés à ce lieu-dit. Ces informations pourraient contribuer à l'identification de cette localité.

D'après Ibn Ḥawqal, Anbalūna n'est pas seulement l'une des trois villes de la région maritime de Ṣaṭfūra mais aussi la localité la plus proche de Tunis<sup>2</sup>. Cette première mention concorde avec la position de Membrane dans les documents routiers de l'Antiquité. Elle se trouve au nord de la Medjerda (*Flumen Bagamada*) et de la colonie d'Utique (*Utica Colonia*). Le renseignement du géographe du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle est repris fidèlement au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par al-Idrīsī qui n'ajoute aucun autre détail. Il faut attendre le *Muġam al-Buldān* de Yāqūt (7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle) pour avoir une information inédite. Anbalūna, selon ce géographe oriental, est une ville antique située sur le littoral maghrébin et proche de Tunis (*madīna qadīma ʿalā al-baḥr al-maġribī...qarība min Tūnis wa-hiya min ʿamal Ṣaṭfūra*)<sup>3</sup>. Aucune autre source, qu'elle soit antérieure ou postérieure à Yāqūt, ne donne autant de précisions sur l'origine et l'emplacement de cette ville. La valeur de ces données nous pousse à nous interroger sur les sources de ces renseignements, d'autant plus qu'indubitablement Yāqūt n'a jamais visité l'Ifriqiya. Ses descriptions sont, en fait, des regroupements d'informations venant de plusieurs auteurs. D'où a-t-il donc recopié sa petite notice d'Anbalūna ?

Des éléments de réponse pourraient être déduits aussi bien de la lecture attentive de son passage sur cette ville que de l'analyse des données relatives aux autres toponymes de l'Ifriqiya. La nature des informations sur Anbalūna révèle que Yāqūt a collecté ses données de sources antiques et arabes. Il a retenu de ces dernières les noms arabes de la localité et de l'*iqīm*<sup>4</sup> et de celles de l'Antiquité l'origine préislamique du relais et sa position sur la côte (*mdīna qadīma ʿalā al-baḥr al-maġribī*). Or Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Bīr al-ʿAra, où les études précédentes ont placé Membrane, se trouvent aujourd'hui à plus d'une dizaine de kilomètres de la ligne du rivage. À première vue, la position actuelle de ces deux sites peut remettre en question la fiabilité de l'information de Yāqūt, et faire penser que le géographe a commis une faute ou qu'il a confondu deux

---

<sup>1</sup> C'est principalement al-Idrīsī qui mentionne le nom d'Ašlūna au lieu d'Anbalūna : *Nuzha*, p. 289 (trad., Paris, 1999, p. 191)

<sup>2</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣurat al-arḍ*, 1967, p. 74 (trad., Paris, 1964, p. 70).

<sup>3</sup> Yāqūt, *Muġam*, I, p. 307.

<sup>4</sup> C'est incontestablement d'Ibn Ḥawqal que Yāqūt a tiré ses informations sur Anbalūna. Voir à ce propos le préambule du *Muġam*, I, p. 11.

toponymes<sup>1</sup>. Mais que cette étape (*marḥala*) ait été au bord de la mer est possible, et la mise à contribution de l'étude géomorphologique de cette zone ainsi que la lecture croisée des différentes sources, écrites et cartographiques, confirment le détail fourni par l'auteur du *Mu<sup>c</sup>ğam al-Buldān*.

Sur la feuille au 1/50000<sup>e</sup> n°VII de l'ancienne édition de l'*Atlas archéologique de la Tunisie* les brigades du Service de la topographie de l'armée française<sup>2</sup> ont dessiné l'ancien tracé du littoral avant l'avancée de la terre au dépens de la mer et l'apparition de l'actuelle plaine deltaïque de la Medjerda. L'ancienne côte s'est éloigné de l'actuelle de plus de 10 km, et le point du site qui correspond à Membrane se trouve sur l'ancien rivage de la mer<sup>3</sup>. Dans ce cas, il est possible de situer Anbalūna, comme le dit Yāqūt, sur la côte maghrébine. Il est probable que ce géographe ait tiré son information d'une source antique, et c'est son ignorance de l'Ifriqiya qui ne lui a pas rendu possible l'actualisation d'une donnée antique, puisqu'au 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle Anbalūna et Utique sont déjà à l'intérieur des terres. Utique ne conservait, à l'époque de Yāqūt, de sa position côtière que des ruines. L'utilisation de Yāqūt des sources antiques est confirmée par le texte même du *Mu<sup>c</sup>ğam*. Une lecture, même rapide, de quelques notices d'autres centres de l'Ifriqiya démontre que ce géographe a utilisé des traductions arabes de quelques sources géographiques grecques, comme le *Guide géographique* de Ptolémée. Ce dernier est cité à maintes reprises dans les descriptions des lieux-dits du pays qui ont un passé préislamique<sup>4</sup>. Sans doute Yāqūt a-t-il tiré profit des traductions de textes grecs. Il a compilé, vraisemblablement, les notices qui concernent Anbalūna, sans ajouter le moindre mot sur son site urbain. On estime, si l'on croit aux renseignements d'Ibn Ḥawqal, que cette ville est tombée en ruines vers la première moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, à l'instar de sa voisine Utique<sup>5</sup>. On peut même se demander, si ce n'est pas le déclin de cette dernière qui a favorisé la survivance des petits centres des environs pendant les premiers siècles de l'Islam. L'abandon d'Utique à cause des limons de la Medjerda aurait joué en faveur du peuplement de l'arrière pays.

---

<sup>1</sup> Ce type de confusion est courant dans les dictionnaires géographiques arabes. Tingā de la région de Bizerte, à titre d'exemple, est confondue dans plusieurs sources avec la Mattīga de l'Algérie.

<sup>2</sup> Les renseignements de la feuille de Porto-Farina ont été recueillis par les capitaines Corniot et Soulié et par les lieutenants Tantot et Thiébaud.

<sup>3</sup> L'*AAT*, feuille n° VII, Porto-Farina, site n° 82.

<sup>4</sup> Ce sont les cas de Sousse : III, p.281-283 ; de Carthage (*Qarṭāğanna* dans le texte arabe) : IV, p. 323.

<sup>5</sup> Sur Utique et son destin pendant la période médiévale, nous renvoyons au Chapitre I de la troisième partie de cette recherche.



Les renseignements qu'apporte la carte de Porto-Farina de l'*Atlas archéologique de la Tunisie* ne se limitent pas à suggérer un éventuel emplacement de Membrane, et donc d'Anbalūna, sur la ligne côtière. Sur la même feuille, un peu à l'ouest de Sidī Bū Fāris, on relève un toponyme qui mérite de lui prêter une attention particulière. Il s'agit de *Henchir Zaouiet Benouna*<sup>1</sup>. Le mot Henchir, on le sait et on l'admet aujourd'hui unanimement, est synonyme de ruines<sup>2</sup>. Le rapprochement entre les deux toponymes Anbalūna et Banūna est plausible. Il semble qu'il ait eu, à travers le temps, un allégement du nom par l'élimination des lettres "alḥ" (la hamza) et "nūn", tandis que la lettre "lām" est remplacée par une deuxième "nūn". L'emplacement du toponyme sur l'*AAT* auprès de Sidī Bū Fāris a été déterminé d'une manière hâtive. Il découle, comme il est clair des notices de la feuille de Porto-Farina, des données de V. Guérin et de Ch. Tissot<sup>3</sup> et ne résulte pas d'un examen des données du terrain. Où peut-on, donc, situer zāwia<sup>4</sup> Banūna ?

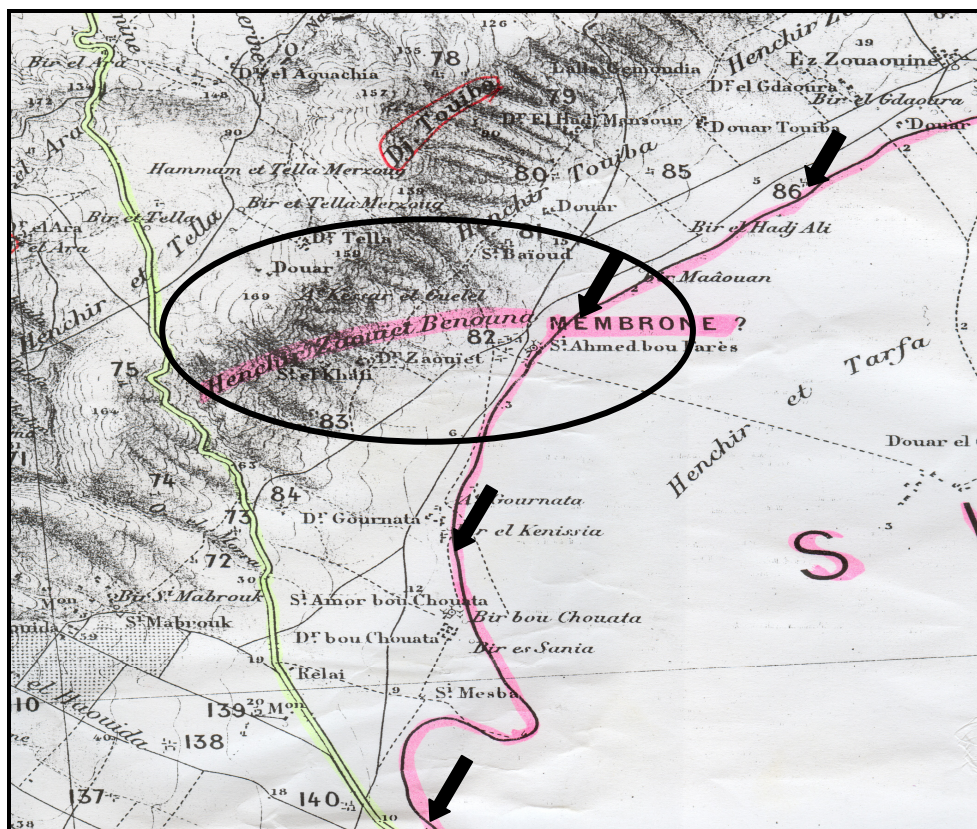


Fig. 318 : Membrane et Henchir Zaouiet Benouna d'après l'ancienne édition de l'*AAT*

→ : Les flèches indiquent l'ancien tracé de la côte

<sup>1</sup> Nous conservons la graphie qui figure sur la feuille de l'*AAT*.

<sup>2</sup> Cf. M. Hassen, 1999, I, p. 85.

<sup>3</sup> Voir les notices de l'*AAT*, notamment les notes des points 21, 41 et 151.

Le toponyme *zāwīa<sup>f</sup> Banūna* est mentionné dans quelques sources arabes. L'auteur des *Ḥulal*, encore qu'il soit du XVIII<sup>e</sup> siècle, attribue l'édification de cette *zāwīya* au sultan hafside Abū °Amr °Uṭmān (1435-1487)<sup>1</sup>. D'après la succession des évènements et des œuvres, il semble que la construction date des environs de 1440-41. Cette information est inédite, car aucune source de toutes celles qui nous sont parvenues ne la cite. Il est possible qu'al-Wazīr al-Sarrāġ ait eu accès les archives de la cour hafside. Peut-on conclure aussi, à la lumière de cette mention, que la déformation du nom daterait de la fin de l'époque médiévale ?

Dans les *Manāqib d'al-Qaššāš*, un ouvrage hagiographique du XVII<sup>e</sup> siècle, le mausolée figure parmi les *zawāyā* de la confrérie *qaššāšīyya*<sup>2</sup>. Les renseignements qui lui sont associés concordent parfaitement avec les données présentées plus-haut. La « *zāwīya* de *Banūna* se trouve sur la voie entre Tunis et Bizerte ». Ibn Abī Liḥya, l'auteur de ces *manāqib*, précise même qu'elle représente "une aire de repos" pour le Pacha de Tunis quand il se rendait de Tunis à Bizerte<sup>3</sup>. Cette indication confirme l'hypothèse que *Banūna* était un relais et que la *zāwīya* aurait joué un rôle de repère et d'étape pour les voyageurs. A partir de là deux voies aurait fait une bifurcation. D'Anbalūna partait un premier chemin vers le Nord-Est, desservant les localités du Cap al-Ṭarf : Ġār al-Milḥ, Rafrāf, Rās al-Ġabal, tandis que la deuxième route faisait un coude et prenait une direction sud-est/nord-ouest pour rejoindre Bizerte via Tīnġa. Cette dernière est citée comme la deuxième ville des trois centres qui formaient la *kūra* de *Ṣatfūra* pendant les premiers siècles de l'Islam. Il semble même que la deuxième section de la voie Tunis-Bizerte, celle qui liait Anbalūna et Tīnġa, ait suivi le tracé de l'aqueduc qui alimentait Utique pendant l'époque antique<sup>4</sup>. Plusieurs arguments pourraient plaider en faveur de cette hypothèse. Tout en s'insinuant à l'intérieur du pays le terrain devient plus praticable en toute saison de l'année, et la chaîne des djebels, du Sud au Nord, du Menzel Roul, des Douimis, des Besbassia, de la Tella et de la Touibia<sup>5</sup> forme un croissant qui a protégé l'arrière pays des effets des déplacements de l'embouchure de la Medjerda.

<sup>1</sup> Al-Wazīr al-Sarrāġ, *al-Ḥulal al-sundusiyya*, II, p. 194.

<sup>2</sup> La confrérie *qaššāšīyya* est une *ṭarīqa* qui tire son nom du Saint Abū-l Ġayṭ al-Qaššāš qui a vécu entre 1550-51 et 1622.

<sup>3</sup> Ibn Abī Liḥya, *Nūr al-armāš ...*, p. 437.

<sup>4</sup> Voir à ce propos les analyses de N. Ferchiou, *op. cit.*, p. 86.

<sup>5</sup> Nous conservons les graphies des noms telles qu'ils figurent sur les éditions de la feuille au 1/50000<sup>e</sup> de Porto-Farina pour faciliter aux chercheurs la vérification des données de ce texte.

La dernière mention du *Hanšīr zāwiya<sup>t</sup> Banūna* est datée de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle apparaît dans un registre fiscal recensant les parts des domaines agricoles de la région de Bizerte dans les dîmes du blé et de l'orge<sup>1</sup>. D'après l'ordre des toponymes dans le registre, *Hanšīr zāwiya<sup>t</sup> Banūna* se situe entre *al-Mkādah* et *Hanšīr al-Dālī*. Heureusement, les deux derniers toponymes, contrairement à celui de *Hanšīr Banūna*, sont encore en usage jusqu'à nos jours<sup>2</sup>. Sur la carte topographique au 1/50000<sup>e</sup> de Porto-Farina, on relève le signe de ruines romaines (RR) auprès du lieu-dit "Bordj Guiz" et du mausolée "Sidi Abda bou Kebch", correspondant aux points 131, 132 et 143 de l'*Atlas archéologique de la Tunisie*<sup>3</sup>.

À la lumière des données précédentes, il serait donc possible de localiser l'Anbalūna de Ṣaṭfūra, et par conséquent *Membrane* et *zāwiya<sup>t</sup> Banūna*, à "Bordj Guiz". Des sondages dans le secteur pourraient, sans aucun doute, confirmer ou infirmer.

---

<sup>1</sup>A.N.T., Registre n° 1155, p. 77-78 ; voir aussi, A. Gafsi, « Analyse des archives générales du gouvernement tunisien quant aux Andalous de la région de Bizerte », *C.T.*, n° 103-104, 1978, p. 109-121.

<sup>2</sup>Ce sont "Douar Mekada" et "Henchir Dali" sur la feuille *l'AAT* de Porto-Farina (ech : 1/50000<sup>e</sup>)

<sup>3</sup> Les prospecteurs de la feuille de Porto-Farina ne consacrent aucune note à ces points.

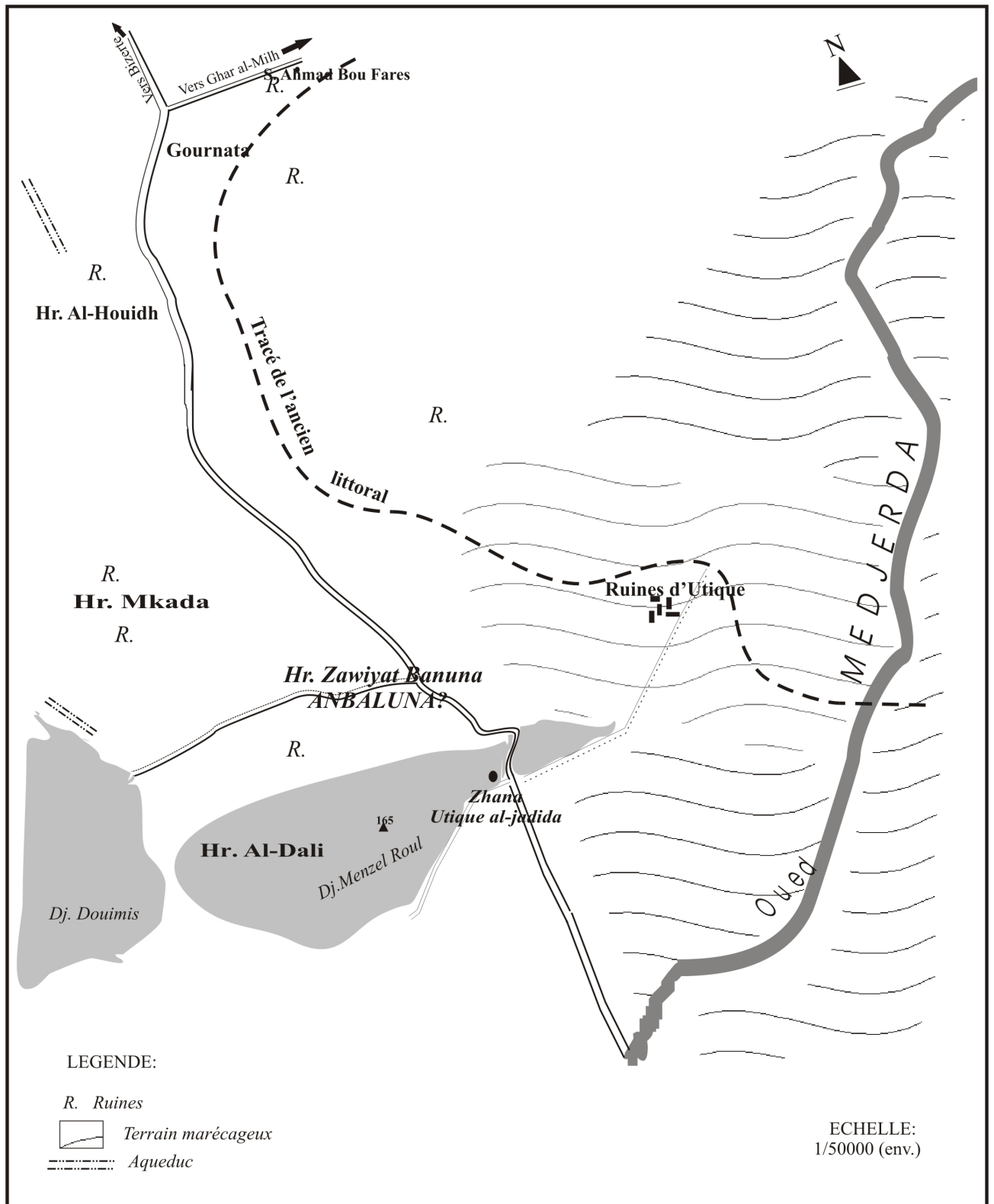


Fig. 319 : Anbalūna – essai de localisation

# AL-<sup>c</sup>Āliya et son territoire

## العالية و مجالها

### Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
  - Les sources écrites
  - Les archives
  - Les sources cartographiques et iconographiques
  - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

### Inventaire

#### I- La grande mosquée

*Situation p.399 / Description p.399 / Commentaire p.403*

#### II- *Ḥammām al-balda*

*Situation p.405 / Description p.405 / Commentaire p.406*

### Commentaire général

#### I- Le premier noyau d'al-<sup>c</sup>Āliya

II- Al-<sup>c</sup>Āliya et ses environs : quelques données sur les voies reliant la localité aux autres agglomérations de la région



Fig 320 : Carte de situation d'al-<sup>c</sup>Āliya



## Présentation générale et historique

### I- Site et situation :

Al-<sup>c</sup>Āliya occupe le flanc nord du *dj.al-Ĥkīma* (295m). Le tissu urbain de cette agglomération se dresse sur un petit plateau au milieu d'une pente assez forte, une position qui a eu des effets sur l'évolution du tissu urbain de la ville. C'est une agglomération qui a évolué, semble-t-il, à l'écart des autres agglomérations de la région. Elle est en retrait par rapport à la ligne côtière où se dressent la majorité des villes et des villages de la région. Cet emplacement en retrait n'a pas empêché al-<sup>c</sup>Āliya d'occuper une position centrale dans le réseau des voies du Sahel de Bizerte.



Fig. 321 : Le contexte topographique d'al-<sup>c</sup>Āliya d'après la feuille au 1/50000°

### II- Sources et études :

#### \*Sources arabes :

La ville d'al-<sup>c</sup>Āliya ne commence à apparaître dans les sources arabes qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Voir surtout : Ibn Abī Dīnār, *al-mu'nis*, p. 204. ; Magdiš, *Nuzhat al-anzār*, T2, p. 90.

### \*Sources européennes :

L. Frank, « Description de la régence de Tunis », dans *L'Univers Pittoresque (Afrique 7)*, Paris, 1850V. Guérin, *Voyage archéologique ...*, Paris, 1862, T.2, p. 18-19 ; Ch. Tissot, *Géographie comparée ...*, Paris, 1884, T2, p. 89-90 ; P. Gauckler, « Inscriptions inédites de Tunisie », dans *BCTH*, 1894, p. 230-259.

### \*Etudes :

A. Daoulatli, 1973, p. 285-290 ; L. Valensi, *Fellahs tunisiens ...*, 1977, p. 102-104 ; Y. Abdelhadi, *Répartition urbaine à el Alia*, UTAAUT, juin 1983. ; E. Beschouch, « Sur la fixation définitive à el-Alia, non loin d'Utique, de l'emplacement d'Uzalis, cité d'accueil des premières reliques, en Occident, du proto martyr Saint-Étienne », dans *CRAI*, 2001, fasc. IV, p. 1525-1532.

### **III- Historique :**

L'histoire de la localité d'al-<sup>c</sup>Āliya remonte à l'époque romaine. C'est sur ce site que les Antiquisants localisent l'*Uzalis* des Romains. Les voyageurs et les explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle ont longtemps considéré, d'une façon erronée, que la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya occupait l'ancien territoire de *Cotuz*<sup>1</sup>. Les recherches des dernières années, basées sur des découvertes épigraphiques, ont rectifié cette localisation.

Durant le Moyen Âge, la documentation écrite est totalement silencieuse sur l'occupation du sol dans l'agglomération. Il semble qu'aucun centre arabe médiéval ne se soit élevé sur le site de l'antique *Uzalis*. Les auteurs arabes de cette époque ne nous parlent d'aucune localité arabe ayant succédé à un centre antique portant ce nom. Les descriptions dont on dispose évoquent essentiellement, comme l'on a vu précédemment, les localités situées sur la ligne côtière (Banzart, Rās al-Ġabal, Ġār al-Milḥ ...). Ce n'est en effet qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle que des réfugiés morisques édifièrent sur l'emplacement du bourg antique la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya.

Le choix de quelques Andalous de s'établir sur un site abandonné depuis l'Antiquité et de le repeupler, ne concerne pas uniquement le village d'<sup>c</sup>Āliya. C'est un choix qui nous rappelle d'autres fondations morisques qui datent de la même époque<sup>2</sup>. On remarque le même phénomène dans le cas de Testour qui a succédé à l'antique *Tichilla*<sup>3</sup>. Les sources textuelles arabes présentent deux dates pour l'installation des réfugiés morisques. La première date est

---

<sup>1</sup> L. Frank, 1850, p. 24 ; Ch. Tissot, 1884, II, p. 89

<sup>2</sup> Testour, Mdjez el-Bab, Gurich el-Oued et d'autres agglomérations sont des fondations morisques du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> A. Saadaoui, *Testour du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles*, 1996, p. 29-30.

avancée par Ibn Abī Dīnār (fin XVII<sup>e</sup> siècle) qui place cet évènement en 1017/1608, tandis que selon Ibn Abī Ḍiyāf (XIX<sup>e</sup> siècle) cette arrivée aurait eu lieu une année avant, c'est-à-dire en 1016/1607-08. La plaque épigraphique surmontant le *miḥrāb* de la grande mosquée corrobore cette deuxième date<sup>1</sup>.

Quant au choix du site, il n'est guère étonnant qu'al-<sup>ḥ</sup>Āliya ait constitué un foyer d'attraction. Certains des réfugiés avaient vécu en Espagne, et cela surtout après la chute de Grenade, dans des régions élevées, et leurs villages se blottissaient à mi-pente du pic que couronnait le château de leur redouté seigneur<sup>2</sup>. À cela, on peut ajouter le désir de ces émigrés de s'installer, au moins pendant les premières années de leur installation en Tunisie, dans des endroits un peu écartés. Ils auraient choisi de s'intégrer dans la vie ifriqiyenne petit à petit afin de conserver leur tradition et leur identité. De plus, le critère du contexte naturel, très fertile, était déterminant. Al-<sup>ḥ</sup>Āliya, comme d'ailleurs tout le Tell maritime qui était l'espace de prédilection de la majorité des réfugiés, se trouve dans une région opulente : villages riants entourés de jardins admirablement cultivés, de vergers luxuriants et de terres labourées<sup>3</sup>.

#### IV- Toponymie :

Al-<sup>ḥ</sup>Āliya signifie en arabe, littéraire et dialectal, la ville haute. Ce nom dérive sans aucun doute de la nature topographique du site, se trouvant sur un plateau surmontant le mont "al-Ḥkīma".



Fig. 322 : Al-<sup>ḥ</sup>Āliya aujourd'hui – Vue d'ensemble

<sup>1</sup> Pour plus de détails voir l'analyse architecturale de la grande mosquée d'al-<sup>ḥ</sup>Āliya.

<sup>2</sup> H. H. Abdelwahab, 1973, p.19.

<sup>3</sup> Voir L. Valenci, *Fellahs tunisiens ...*, 1977, p. 102-104.

## Inventaire

### La grande mosquée

### الجامع الكبير

#### I- Situation :

Du point de vue topographique, la grande mosquée occupe le point culminant de l'agglomération. Elle se dresse en plein centre du noyau morisque d'al-<sup>c</sup>Āliya et s'ouvre du côté sud sur la grande place commerçante, connue aujourd'hui sous le nom *baṭḥā' al-ġāmi<sup>c</sup>* (la place de la mosquée) et du côté est sur la rue "Ibn <sup>c</sup>Arafa".



Fig. 323 : Le minaret de la grande mosquée dominant le tissu d'al-<sup>c</sup>Āliya

#### II- Description :

Telle qu'elle se dessine aujourd'hui, la grande mosquée d'al-<sup>c</sup>Āliya est composée de plusieurs parties adjacentes. La forme générale de la mosquée, oblongue entre le Nord et le Sud, est irrégulière. La plus grande parcelle, et la plus homogène, comprend la salle de prière et la cour. Trois autres unités entourent l'édifice sur ses côtés sud, ouest et nord.

✓*Les portes d'accès :*

On accède au monument par trois portes. Deux accès donnent directement sur la salle de prière et la troisième, la principale aujourd'hui, s'ouvre dans la salle d'ablution.

✓*La salle de prière :*

Elle est plus profonde que large (12 m x 14,70 m). Elle se compose de cinq nefs et quatre travées, délimitées par un réseau de seize colonnes portant les voûtes qui couvrent la salle de prière. Les colonnes, dépourvues de chapiteaux, sont quasiment identiques. La toiture, en voûtes croisées, est double.

Le *miḥrāb*, qui se situe au fond et au milieu de l'allée longitudinale centrale, est une niche surmontée d'un arc en plein cintre légèrement outrepassé inscrite dans un encadrement rectangulaire de 2,75 m de large et 4,10 m de hauteur. La niche semi-circulaire est large à la base de 2 m, profonde de 1,40 m et haute de 3 m. La partie supérieure, sous forme de demi-coupole, est décorée de cannelures rayonnantes ressemblant à une demi coquille. L'arc est porté par deux petites colonnettes en marbre couronnées de deux petits chapiteaux. Au dessus du *miḥrāb* se trouve une frise en faïences blanches renferment deux lignes d'un verset du Coran.

Le *minbar*, en bois sculpté, s'enfonce dans la mur d'al-qibla à l'ouest du *miḥrāb*. Il est haut de 3 m et composé de 8 marches, chacune est large de 0,27 m. À l'est du *miḥrāb*, le mur de la *qibla* est percée d'une petite baie menant dans une petite pièce rectangulaire consacrée pour l'imām du vendredi. Cette pièce présente les mêmes caractéristiques que les boutiques qui donnent sur la *raḥba* qui délimite la mosquée du côté sud.

Quatre baies d'aération percent le mur de la *qibla*. Trois petites fenêtres se trouvent du côté du *minbar* et un *claustrum* plus large est au dessus du *miḥrāb*.

✓*La cour :*

Elle s'étend devant la salle de prière du côté nord. Elle est de forme carrée et entourée d'un pavillon sur les quatre côtés. Les arcs sont supportés par sept colonnes circulaires et par deux pilastres sur les angles nord-est et sud-ouest.



Le portique situé en avant de la salle de prière est le plus important. Il comprend outre les quatre portes qui donnent sur le *bayt al-ṣalāt*, un *miḥrāb* extérieur. Une plaque en *kaḍḍāl* très fin de forme rectangulaire (61,5 cm x 58 cm) surmonte le *miḥrāb* de la cour et renferme une inscription commémorant les événements de 1016h/1607-1608 ; l'année de l'installation des morisques à al-<sup>c</sup>Āliya.



Fig. 324 : La cour de la grande mosquée d'<sup>c</sup>Āliya

Contrairement aux colonnes de la salle de prière, celles de la cour sont couronnées de chapiteaux de remploi qui auraient été apportées d'un site voisin du village morisque.

Une petite porte en bois (1 m x 1,80 m), percée au milieu de la galerie occidentale de la cour, donne sur les marches du minaret. Celui-ci, qui date de 1962, occupe l'emplacement de l'ancien minaret qui n'a laissé aucune trace, à l'exception d'une élévation réalisée pour des travaux menés par la municipalité de l'agglomération. D'après ce relevé « incomplet, le minaret ancien, haut de 22,20 m, s'élevait sur un plan carré de 3,60 m. Il est couronné à un niveau de 14 m par l'encorbellement d'une plate-forme octogonale ... Le lanternon cylindrique érigé au sommet de ce minaret est recouvert d'une coupole sphérique »<sup>1</sup>. L'escalier actuel du minaret compte 102 marches.

---

<sup>1</sup> A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 497. L'un des hommes âgés nous a informé, contrairement à ce que nous lisons dans le passage de Saadaoui, que l'ancien minaret était de forme circulaire.

✓*La salle d'ablutions :*

Elle occupe la partie saillante occidentale de tout l'édifice. Elle s'ouvre sur la rue "Sadok ben Ḥassin" sur laquelle donne la porte principale de la mosquée. Elle est composée de trois salles, l'une de forme carrée servant d'espace de transition entre la miḍā et la salle de prière et deux autres de forme rectangulaire. La plus grande de ces deux dernières renferme les bassins d'ablutions tandis que la deuxième, adjacente à la cour et au minaret, abrite le puits de la mosquée.

✓*Les annexes :*

L'annexe septentrionale de la mosquée, renfermant quatre petites pièces, est consacrée aujourd'hui aux femmes. C'est seulement la pièce du fond qui se distingue par l'existence du tombeau d'un saint, dont on ignore le nom.

Celle qui s'appuie sur le mur d'al-qibla est constituée, en plus de la pièce de l'imām qui communique avec la salle de prière, de quatre boutiques de forme rectangulaire dont la largeur correspond à celle des travées longitudinales du *bayt al-ṣalāt*.

***Inscription :***

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله
- 2- على سيدنا و مولانا محمد الحمد لله
- 3- الذي له باءء الامر و عظيم القدر أخرجنا من
- 4- بيت الكفر نشوف أوطان و نحمي أنفسنا في
- 5- أرض الاسلام ..... علينا الماء و الطعام مما قام به
- 6- خيرة العلي سمو شيخنا فذ البلد سيدي علي
- 7- البليغ شر المدور وخين كلسخلي بيننا المجمع
- 8- و الدين بأمر سيدنا يوسف سلطان تونس
- 9- و..... في سنة عشر و ألف من الهجرة

***Traduction<sup>1</sup> :***

- 1- *Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux que Dieu réponde sur notre*
- 2- *Maître et seigneur Muḥammad sa bénédiction et son salut, louanges à Dieu*
- 3- *A celui qui est à l'origine de tout et qui est le plus grand celui qui nous fit quitter*
- 4- *La maison de l'hérésie, nous donna asile dans une patrie nous abrita en*

---

<sup>1</sup> Cette inscription a fait l'objet d'un article de A. Daoulati, « Inscription à la mosquée andalouse d'El-'Aliya », *Recueils d'études sur les Moriscos andalous en Tunisie*, Madrid-Tunis, 1973, p. 285-290. Nous reproduisons le texte arabe intégralement, alors que la traduction est légèrement refondue.

- 5- *Terre d'islam et nous (prodigua) de l'eau et de la nourriture [ceci est l'oeuvre de]*
- 6- *Sa seigneurie son éminence notre maître le premier homme de la cité Sīdī<sup>c</sup> Alī*
- 7- *Al-Bālīg [...(?)] al-māḍūr wa-ḥīn Kulsuḥlī (?) nous avons construit ce lieu de réunion*
- 8- *Et de culte par ordre de notre seigneur Yūsuf le sultan de Tunis*
- 9- *[.....(?)] en l'année 1016 de l'hégire.*



Fig. 325 : Mosquée d'al-<sup>c</sup>Āliya – l'inscription de fondation

### III- Commentaire :

Occupant le point le plus haut de la ville, la grande mosquée d'al-<sup>c</sup>Āliya domine aussi bien le centre urbain que les quartiers qui se développent en terrasse sur le flanc du *dj. al-Ḥkīma*. C'est une mosquée qui date du début du XVII<sup>e</sup> siècle selon l'inscription qui vient d'être citée. Elle est donc l'un des rares monuments laissés par les premiers immigrants morisques. Malgré les endommagements dus aux restaurations récentes, l'édifice montre des analogies avec des mosquées remontant à la même période et qui ont été fondées par les colons morisques.

Du point de vue du plan général, l'édifice se présente sous la forme d'une mosquée très allongée dans le sens nord-sud, une caractéristique que l'on retrouve dans d'autres monuments du même type de villes et de villages fondés par la communauté morisque<sup>1</sup>. Du

<sup>1</sup> Il s'agit principalement des mosquées de Testour, de Slouguia et de Slimane. Sur ces agglomérations voir les travaux de A. Saadaoui cités dans la bibliographie générale à la fin de cette étude.

point de vue des détails architecturaux, on peut faire certaines remarques et déduire quelques conclusions :

✓ C'est un monument daté par un témoignage épigraphique. L'inscription de la cour date l'édification de la mosquée de 1016/1607-08. C'est Yūsuf dey, que le texte qualifie de "sulṭān Tūnis", qui a ordonné cette fondation. Cette donnée archéologique a rectifié, comme on l'a signalé plus haut, la date que donne Ibn Abī Dīnār de l'année de l'arrivée des Morisques en Tunisie<sup>1</sup>.

✓ Du côté de la partie adjacente occidentale où se trouvent les deux portes jumelées qui donnent accès à la salle d'ablutions et le vestibule latéral de la salle de prière, subsiste jusqu'à aujourd'hui une moulure en saillie qui pourrait rappeler un type de corniche très répandu dans les façades des monuments espagnols. Il s'agit d'une corniche à arête abattue qui est d'origine gothique mais qui a continué à exister sur les façades de l'époque de la Renaissance espagnole. L'existence de ce type de corniche et sa survivance malgré les travaux de restauration qu'a connus l'édifice seraient-elles des indices supplémentaires sur l'appartenance de cette mosquée à l'architecture morisque de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle ?



Fig. 326 : La salle de prière – Le *mihrāb*



Fig. 327 : La grande mosquée – Le minaret

---

<sup>1</sup> Voir *supra* p. 396-397.

## *Ḥammām al-balda* حمام البلدة

### **Situation:**

Le plus ancien bain public se trouve dans l'îlot central d'al-<sup>c</sup>Āliya, où se dressent les autres édifices à caractère public (la grande mosquée, le café ...) et la place commerciale et ses boutiques. Il est au croisement de deux petites rues non loin de la place du café, le deuxième espace commercial de l'agglomération.

### **Description :**

L'édifice couvre une superficie de 127 m<sup>2</sup>. Il dessine un plan classique se basant sur la succession habituelle des éléments d'un ḥammām : une porte unique donnant sur un vestibule en chicane, des salles de déshabillage qui s'articulent autour d'un espace central recouvert d'une coupole, puis la succession de trois chambres (froide, tiède et chaude) et enfin la chaudière.

L'entrée unique du bain se fait du côté sud du monument. La porte s'inscrit dans un encadrement rectangulaire (2,40 m x 1,80 m) et se ferme par deux battants en bois, peints en bleu. Elle donne dans un vestibule de forme rectangulaire (2,20 m x 3,40 m) et voûté en berceau. Une légère déviation vers l'Est donne accès à l'espace de déshabillage. Il s'agit de la salle la plus importante et la plus grande de l'édifice. Elle est composée d'un espace central, de deux cellules latérales et d'un petit local, à l'Ouest, consacré aux responsables du bain.

L'espace central, de plan carré (de 5 m de côté), est couvert par une coupole portée par des arcs en plein cintre sur les côtés sud et nord et par des piliers en maçonnerie dans les quatre angles. L'intrados de la coupole est dépourvu de tout élément de décoration. On note seulement l'existence de deux petites baies d'éclairage et d'aération.



Les deux cellules latérales de cet espace d'accueil sont consacrées au déshabillage et au repos après le bain. Elles comportent deux banquettes maçonnées, larges de 2,5 m et hautes de 0,95 m. elles sont recouvertes de deux voûtes en berceau coupées au milieu par des voûtes d'arête construites en briques plates.

Au fond de cet espace, du côté est, on trouve une petite porte en bois donnant accès à la première salle des ablutions : il s'agit de la salle froide. Elle est la plus petite des trois salles d'eau puisqu'elle est conçue comme un espace intermédiaire entre la salle d'accueil et les salles chauffées.

L'accès à la chambre tiède se fait par une baie rectangulaire surmontée d'un arc en plein cintre. Cette salle est de dimension plus grande que les pièces froide et chaude. De forme rectangulaire, elle est couverte par un berceau et se distingue par la présence de logettes réservées aux ablutions individuelles (*al-maṭāhir*). Ces dernières, au nombre de deux, se trouvent au fond de la pièce du côté nord. Une banquette, revêtue de marbre, s'adosse au mur occidental. Cet élément a une double fonction : c'est là que les baigneurs s'allongent après leur sortie de la salle chaude et que les professionnels exercent leur métier de massage.

La dernière pièce d'ablutions est la salle chaude. Elle est analogue aux deux précédentes (rectangulaire, voûtée en berceau et dotée de banquettes). Elle se distingue par sa chaleur beaucoup plus élevée que les autres chambres à cause de l'existence des bassins d'eau chaude. Elle reçoit la vapeur et l'eau de la chaufferie qui lui succède du côté est. La chaufferie et le dépôt de bois ne communiquent avec l'intérieur du ḥammām qu'à travers une *nḥāsa* (un grand récipient en cuivre) encastrée dans le mur séparant les deux pièces et qui alimente les deux cuves d'eau par une canalisation en terre cuite.

### **Commentaire :**

Dans la ville arabo-musulmane, le plus ancien ḥammām se trouve généralement dans le quartier de la grande mosquée. Auprès de chaque *ḡāma*<sup>c</sup>, se dresse souvent un monument pour les ablutions majeures. A al-<sup>c</sup>Āliya, *ḥammām al-balda* n'est pas le plus grand mais il est, vraisemblablement, le plus ancien bain public de cette ville.

Sur cet édifice nous ne disposons d'aucune information, ni textuelle ni épigraphique. Toutefois l'appartenance du monument au même îlot que la grande mosquée permet de penser que les deux édifices datent de la même période : la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Par son plan, son architecture et sa disposition dans le premier noyau de la localité, le *ḥammām al-balda* se rattache à une typologie de bains comme aux autres centres urbains morisques de la Tunisie. Il semble même : « que ce type de bain soit très répandu dans tout l'Occident musulman. Le trait caractéristique en est : des salles disposées en enfilade et inscrites dans un rectangle allongé »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> A. Saadaoui, *Testour ...*, p. 377.

## Commentaire général

Le cadre physique est un élément primordial dans l'évolution du tissu urbain de la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya. Le découpage entre zone plate, zone de faible pente et zone de pente forte expliquent le processus de l'urbanisation de cette agglomération d'autant que cette ville a connu un glissement du sommet vers le pied de la montagne.

### I- Le noyau du XVII<sup>e</sup> siècle :

En l'absence des données textuelles et cartographiques contemporaines des premières années de l'installation morisque dans le territoire d'al-<sup>c</sup>Āliya, l'on propose de chercher dans les caractéristiques topographiques des indices qui pourraient nous aider à délimiter le noyau morisque du village.

La grande mosquée, la place commerciale (*al-baṭḥā'*) au sud de cet édifice et les boutiques qui s'appuient sur le mur de la *qibla*, constituent avec les rues environnantes une unité d'habitat homogène. Les techniques et les matériaux de construction, de même nature, que nous remarquons dans l'ensemble des bâtiments formant ce secteur, suggèrent que ce quartier fut le premier noyau de l'agglomération morisque. Du point de vue du relief, tous les composants de cet ensemble occupent le point culminant de toute l'agglomération. Pour délimiter l'étendue de ce noyau, et en l'absence de données écrites, on peut proposer deux approches. La première est morphologique, est consiste à chercher dans le plein et le vide les bases de l'évolution de l'habitat, alors que la deuxième s'appuie sur l'enquête onomastique à partir des documents d'archives et de l'enquête orale.

Il est très difficile dans l'état actuel de la documentation de déterminer le nombre des premiers Morisques qui ont refondé al-<sup>c</sup>Āliya au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Le premier recensement des habitants dont on dispose remonte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Lucette Valensi, en se basant sur des documents d'archives, considère que les Andalous

*stricto sensu* ne représentent pas à cette époque la majorité de la population alaouite<sup>1</sup>. Que la première colonie morisque n'ait été composée que de quelques familles n'est pas douteux, et l'on a dans d'autres fondations morisques des cas où les fondateurs ne sont pas plus nombreux<sup>2</sup>. Du point de vue de leur statut social, il semble que ces réfugiés aient été issus de milieux sociaux modestes. On ne remarque à al-<sup>c</sup>Āliya aucune construction qui pourrait rappeler une origine sociale opulente.

Mais si l'origine géographique locale des fondateurs est encore indéterminée, certains indices sont significatifs. Les noms de quelques rues qui entourent la grande mosquée rappellent une éventuelle origine sévillane des premiers habitants de la localité. Le quartier dans lequel se trouve le noyau du XVII<sup>e</sup> siècle est connu aujourd'hui par le nom de *ḥūma' Banī Mūsā*. Sur ces derniers on ne dispose que de quelques légendes populaires qui les attachent à une origine andalouse.

A l'origine, le village est divisé en quatre *ḥūma* par deux grands axes quasiment perpendiculaires<sup>3</sup>. À côté de la *ḥūma* des Banū Mūsā, on attribue la formation de chaque quartier à une grande famille : les *Ḥarrara*, les *kšuk* et les *Šūriyya*. Outre le critère social, la division correspondrait à une spécialisation économique. Jusqu'à aujourd'hui les *Ḥarrara* sont connus dans l'industrie de la chéchia. La tradition orale rapporte que les premiers colons, en quittant l'Espagne lors de la dernière expulsion, ont réussi à apporter avec eux les graines de chardon<sup>4</sup> malgré l'opposition des soldats chrétiens. Ce n'est qu'au Dj. Ḥkīma, poursuit l'histoire orale, que les graines ont pu pousser, et c'est ainsi qu'on explique l'installation de cette famille à al-<sup>c</sup>Āliya<sup>5</sup>.

---

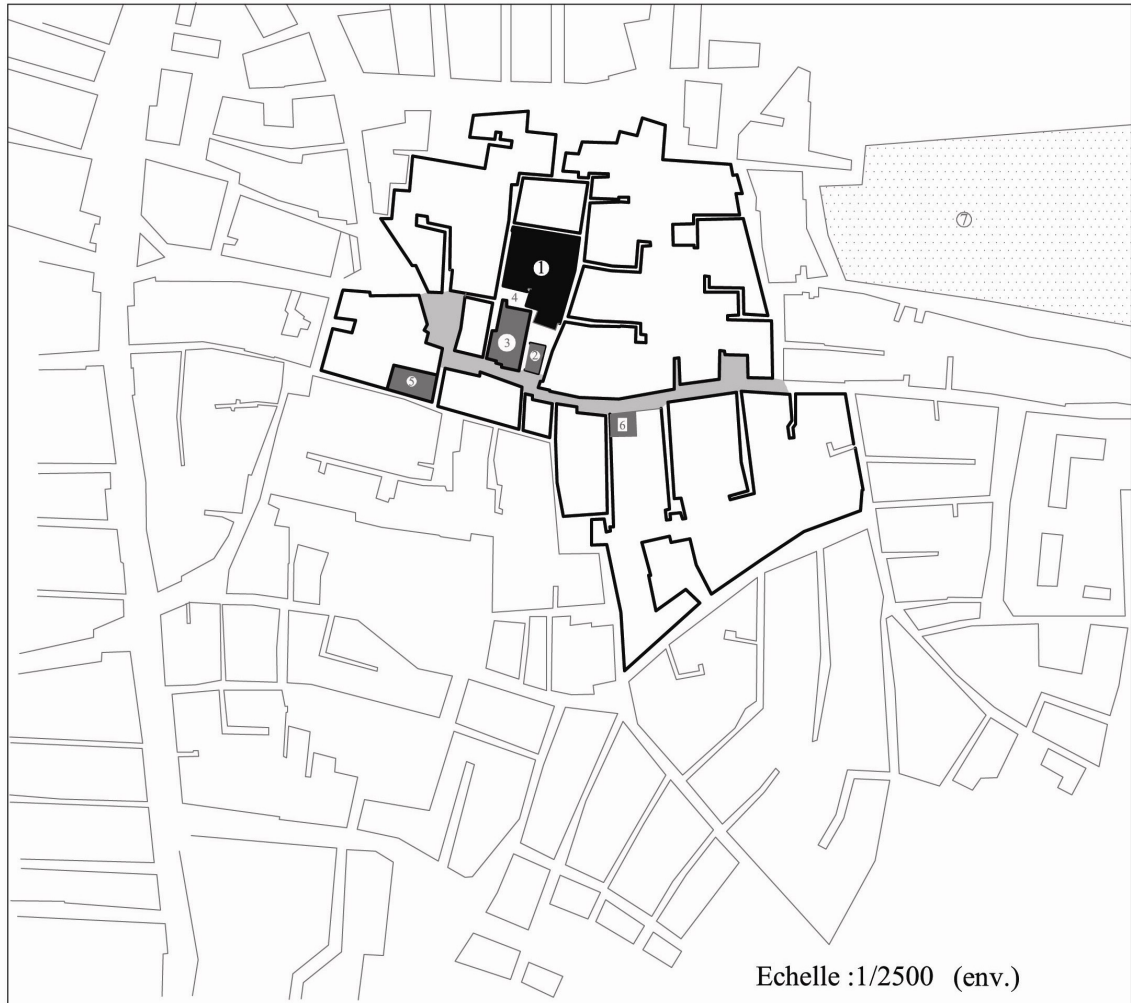
<sup>1</sup> Lucette Valensi constate que cette population ne détient au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que 13% de la propriété foncière.

<sup>2</sup> Voir à ce propos les conclusions de A. Saadaoui dans sa thèse sur Testour, 1996, p. 465-505.

<sup>3</sup> Y. Abdelhady, p. 14.

<sup>4</sup> C'est une plante épineuse qui donne des bourgeons qu'on utilise pour le grattage des chéchias.

<sup>5</sup> Cette tradition qui nous a été racontée par les vieux de *ḥūmat Ḥarrāra*, est citée dans le travail de Y. Abdelhady, *Op. Cit.*, p. 14.



1: Grande mosquée 2: Café maure 3: Ecole coranique 4: Place de la mosquée 5: Bain public  
 6: Boulangerie 7: Cimetiere ■ : Artere commerciale

Fig. 328 : Al-Āliya – le noyau du XVII<sup>e</sup> siècle



## II- Al-<sup>c</sup>Āliya et ses environs : quelques données sur les voies reliant la localité aux autres agglomérations de la région

Dans le sahel de Bizerte, la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya occupe un emplacement particulier. Contrairement aux autres centres, c'est une localité qui ne communique ni avec la mer ni avec les deux lacs. Elle se dresse sur le versant d'une petite montagne : "dj. Twāhīn".

Cette situation a conféré à al-<sup>c</sup>Āliya un caractère de centralité. Aujourd'hui, pour aller de Bizerte à Rās al-Ġabal, à Rafrāf ou à Ġār al-Milḥ, il faut passer par al-<sup>c</sup>Āliya. Et pour se rendre de la côte à l'arrière pays (Tīnġa, Menzel Bourguiba ...) on doit également passer par le territoire de cette ville. Cette situation contemporaine est héritière, selon toute vraisemblance, d'une réalité historique. Les missions de prospection, la lecture des données cartographiques<sup>1</sup> et les mentions indirectes que nous trouvons dans les documents d'archives<sup>2</sup>, font apparaître cette centralité sur la carte des itinéraires. En effet, et en plus de ce choix de retrait par rapport aux autres localités de la région<sup>3</sup>, s'ajoutent pour le cas d'al-<sup>c</sup>Āliya le souci de dominer un réseau de voies et de s'installer dans un milieu agricole fertile en profitant de l'accueil chaleureux des Deys turcs de la régence de Tunis<sup>4</sup>. Plus même, le réseau des petits oueds qui traversent partout les domaines agricoles et qui se jettent dans le petit lac rappelaient aux premiers colons morisques, très vraisemblablement, de leurs territoires ibériques.

Dès sa fondation, al-<sup>c</sup>Āliya a été doté d'un système de gestion assurant à ses notables d'exercer leur pouvoir aussi bien sur l'espace urbain du village que sur les environs immédiats. Administrativement, al-<sup>c</sup>Āliya était une "*mašyaḥa*" qui gérait un territoire désigné dans les documents d'archives par "*turāb mašyaḥa<sup>t</sup> al-<sup>c</sup>Āliya*"<sup>5</sup>. Dans cet espace, le village de Sīdī <sup>c</sup>Alī al-Šbāb occupe une position particulière. Se dressant sur un plateau au milieu de montagnes, cette localité est sans aucun doute postérieure à la fondation d'al-<sup>c</sup>Āliya. On

---

<sup>1</sup> Voir à la fin de ce commentaire la carte indiquant les voies traditionnelles qui reliaient cette ville aux autres agglomérations.

<sup>2</sup> Les données sur le réseau routier d'al-<sup>c</sup>Āliya se trouvent aussi bien dans les archives tunisiennes (A.N.T.) que dans les archives françaises (S.H.A.T. des châteaux de Vincennes).

<sup>3</sup> Testour et plusieurs autres fondations morisques ont été fondée un peu à l'écart des centres indigènes du pays. Voir *infra* l'histoire d'al-<sup>c</sup>Āliya et A. Saadaoui, 1996, *Testour*.

<sup>4</sup> Il s'agit de Othman dey (1593-1610) et son successeur Youssef dey (1610-1631).

<sup>5</sup> "*mašyaḥa*" est un terme désignant une institution et un découpage territoriale. Il dérive de "šeiḥ" et les "*šuyūḥ*" sont « les anciens, les membres du conseil municipal » (Dozy, *Supplément* ..., p. 810). La "*mašyaḥa*" est une unité territoriale composée d'un centre et de ses environs et dirigée par un conseil local, organisé et hiérarchisé, formé de "*šayḥ al-balad*" et de ses adjoints, généralement les notables.

apprend en effet dans un document dénombrant les biens habous de la zāwiya de "Ḥadīġa bint Sīdī °Alī al-Šbāb" située à Rās al-Ġabal, que la fille de ce saint a vécu au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui laisse penser que son père, qui a donné son nom à la petite station, aurait vécu entre la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le début du siècle suivant. Cette "*dašra*"<sup>1</sup> était occupée par les descendants du saint dont la majorité étaient, comme le font apparaître les documents d'archives, des ouvriers agricoles travaillant les terres agricoles d'al-°Āliya<sup>2</sup>.

Il ressort de tous ce qui précède que la fondation du village de Sīdī °Alī al-Šbāb est postérieure à celle d'al-°Āliya. Elle est fondée sur un sentier desservant Rās al-Ġabal et les autres localités du sahel de Bizerte. Le premier noyau urbain s'articule autour de la zāwiya et de la mosquée devant lesquelles se trouve la grande place qui continue jusqu'à aujourd'hui à recevoir le marché hebdomadaire et les fêtes religieuses de Sīdī °Alī al-Šbāb. Avant sa transformation en une mosquée à prédication, la salle de l'unique lieu de prière de Sīdī °Alī al-Šbāb accueillait en moyenne quarante fidèles<sup>3</sup>.



Fig. 329 : Vue du village de Sīdī °Alī al-Šbāb prise du Sud

---

<sup>1</sup> Sur cette notion, voir infra la monographie du village "Banī °Aṭā'" de Rās al-Ġabal et le glossaire des termes arabes à la fin de cette étude.

<sup>2</sup> A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 26/ Doc. 14. Cette localité comptait en 1949 environ 600 habitants : A.N.T., *Op. Cit.*, doc. 16.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

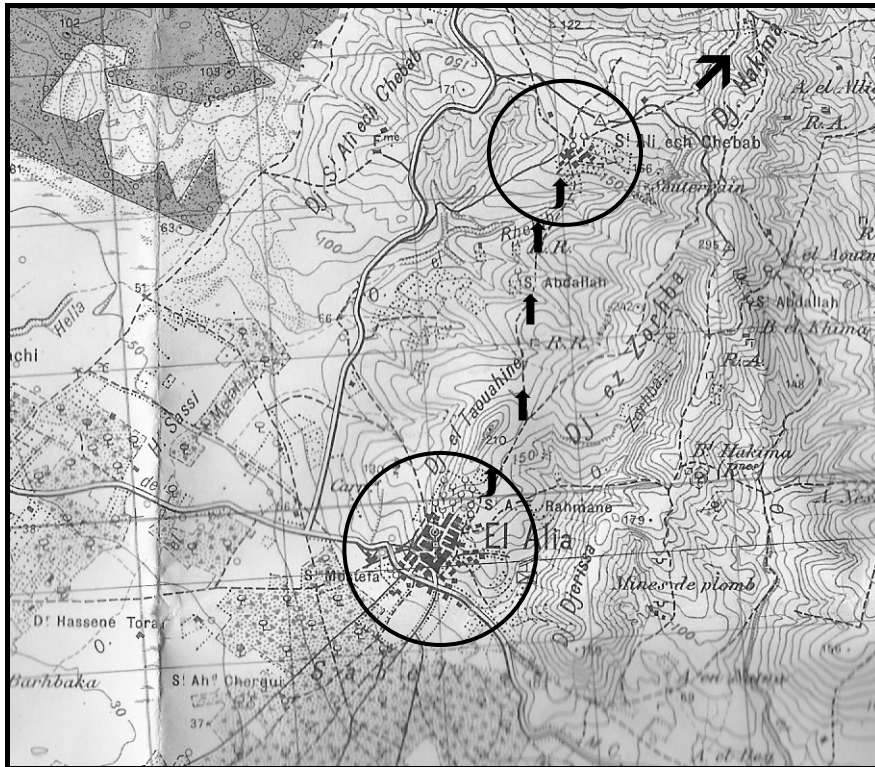


Fig. 330 : Carte des voies d'al-Āliya et ses environs  
 → la voie traditionnelle ↗ vers Rās al-Ġabal par l'ancienne voie  
 ══ la voie récente



Fig. 331 : Le mausolée de Sidi Āli al-Šbāb  
 La façade principale



Fig. 332 : La mosquée de la localité

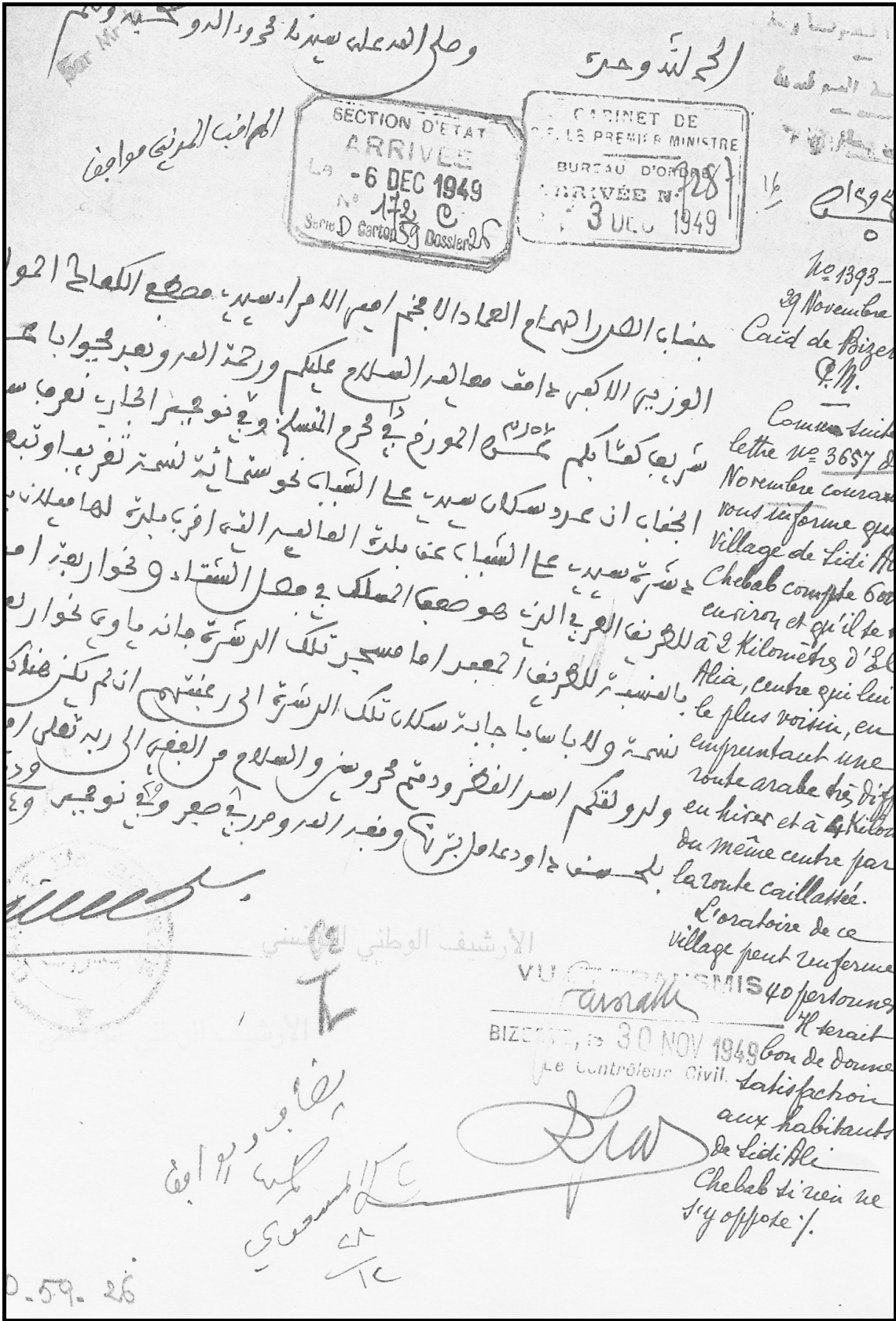


Fig. 333 : Un document d'archive contenant des informations importantes sur Sidī Alī al-Šbāb et sa mosquée  
A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 26/ Doc. 16

# Tīṅḡa et ses environs

## تينجة و ناحتها

### Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
  - a. Les sources
  - b. Les études
- III- Historique

### Inventaire

- I- Le site n° 1 (p. 420)
  - a. L'unité A
  - b. L'unité B
- II- Le site n° 2 (p. 421)
  - a. L'unité A'
  - b. L'unité B'

### Commentaire général

*Tīṅḡa : L'histoire d'une ville étape et d'un centre de pêche*



## Présentation générale et historique

### I- Site et situation :

Ensermée entre les deux lacs, Tīnġa est l'une des petites localités mentionnées dès le haut Moyen Age. Elle est citée dès la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle dans l'ouvrage d'Ibn Ḥawqal. Elle formait avec Anbalūna et Bizerte les trois villes de « la magnifique région maritime de Ṣaṭfūra »<sup>1</sup>. L'agglomération actuelle forme avec la ville



Fig. 334 : carte de situation de Tīnġa

de Manzil Bourguiba l'isthme séparant *Buḥayra' Banzart* de *Gar<sup>o</sup>a' Iṣkil*, appelée aussi *Buḥayra' Tīnġa* dans quelques sources arabes<sup>2</sup>. C'est la route nationale (R.N.) n°11 qui sépare les deux localités. Le tissu urbain actuel de Tīnġa couvre une superficie de quelques hectares seulement. Il s'ouvre sur la *Gar<sup>o</sup>at Iṣkil* qui représente pour une grande partie de la population de la ville une source d'activité économique importante.

### II- Sources et études :

#### \*Sources :

al-Bakrī, *al-masālik*, p. /al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 129-132 ; trad., 190-192 / al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p.147 et 318 / al-Baġdādī, *Marāṣid al-iṭṭilāʿ*, II, p. 798 /al-Sarrāj, *al-Hulal*, p. 348 et 459/ Ibn Magdīš, *Nuzhat al-Anzār...*, T. 1, p. 122/ Shaw, *Voyage*, 1743, p. 165.

<sup>1</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, trad. 1964, p.75. Nous attirons l'attention sur le fait qu'aussi bien l'édition arabe de cette source (Brill – Leiden 1967) que la traduction française faite par J. H. Kramers et G. Wiet (Paris 1964), ont signalé Mitidja au lieu de Tīnġa. Il s'agit d'une éventuelle erreur de lecture des éditeurs qui ont confondu entre Tīnġa de la région de Bizerte et Mattīġa de l'Algérie. La confusion entre les deux lieux pourrait être aussi d'Ibn Ḥawqal qui a dû tirer ses informations d'une source orale puisqu'il avoue à la fin de son passage qu'il n'a pas visité toutes ses régions.

<sup>2</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ* ..., p. 147 ; Ibn Magdīš, *Nuzhat al-Anzār...*, T. 1, p. 122.

\*Etudes :

V. Guérin, *Voyage archéologique*, II, p. 32/ Ch. Tissot (1884), *Géographie comparée*, t2, p86 / M. Merlin, *BCTH*, 1920, XXXIV – XXXV/ R. Brunschvig, *La Berbérie ...*, 1940, I, p. 306 ; P.L. Cambuzat, *L'évolution...*, 1971, t. I, p. 44 et t. II, p. 53-55 / M. Hassen, *al-madīna wa-l bādiya*, t.2, p.193 / H. R. Idris, *Zirides*, II, 436.

### **III- Historique :**

Tīnġa est une ville citée dans les premières sources géographiques arabes. Cette remarque ne signifie pas que les données sur son histoire à partir de la conquête arabe soient abondantes. Elles sont plutôt lacunaires.

L'histoire de cette ville remonte à l'époque antique. Tous les voyageurs de l'époque moderne<sup>1</sup> et les premiers archéologues<sup>2</sup> de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle sont d'accord sur le fait que la localité arabe de Tīnġa est l'héritière de l'ancienne *Thimida*.

D'après les visites de terrain que j'ai effectuées, j'ai pu remarquer que le noyau historique (antique et médiéval) de Tīnġa se trouvait au Nord du tissu urbain actuel. Il se dresse sur les berges du lac Iškil, au débouché de l'oued qui porte le même nom que la localité.

En 1920, dans un compte rendu présenté au *Bulletin Critique des Travaux Historiques*, M. Merlin, en exposant les découvertes faites dans le cadre des recherches subventionnées par la *Direction des Antiquités de Tunisie*, disait : « à Tinja près de Ferryville, M. Icard, aidé par de M. Gielly, a obtenu de curieux résultats dans les ruines de l'ancienne *Thimida*. Il a notamment scruté les berges du lac Ichkeul, au débouché de l'Oued Tinja, sur l'emplacement du port romain et il a recueilli dans les sables du rivage une quantité considérable d'objets en métal : plusieurs milliers de monnaies appartenant aux époques punique, romaine, byzantine et arabe, mais datant en majorité de la période vandale ; des clous, de clefs, des bagues, une épingle, une pince ; de nombreuses lamelles de plomb, rondes ou rectangulaires, avec des sujets et des légendes, ayant joué le rôle de cachets de commerce ; des plaquettes également en plomb ornées de symboles religieux divers »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Shaw, *Voyage*, 1743, p. 165.

<sup>2</sup> Guérin, *Voyage ...*, T2, p. 32 ; Ch. Tissot, *Géographie comparée ...*, T1, p. 43 et T2, p. 93.

<sup>3</sup> M. Merlin, *BCTH*, 1920, XXXIV – XXXV.

Les trouvailles mentionnées dans la citation de M. Merlin sont, bien évidemment, d'une importance cruciale. Elles nous renseignent sur les différentes phases d'occupation humaine qu'a connues la ville dès l'Antiquité. Malheureusement, on ne sait rien de plus sur les trésors monétaires mentionnés par Merlin, indices qui pourraient nous fournir une fourchette chronologique relativement précise sur les questions de peuplement et d'occupation du sol de Tīṅḡa et éventuellement de ses environs.

Samir Aounallah, auteur d'une étude sur les installations hydrauliques de la région de Bizerte dans l'Antiquité et contributeur au recensement fait dans le cadre du projet de la carte archéologique de la Tunisie, a repéré sur les berges du lac les traces d'une église chrétienne et des substructions d'un monument de grand appareil<sup>1</sup>.

La première mention de cette ville à l'époque médiévale figure chez Ibn Ḥawqal. Comme toute la région de Ṣaṭfūra, Tīṅḡa dans la deuxième moitié de du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle était désertée et dépeuplée<sup>2</sup>. A partir de ce siècle la documentation écrite se tait étrangement. Il faut attendre le 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle pour en trouver une brève mention dans le dictionnaire géographique d'al-Baḡdādī<sup>3</sup>. Au 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, dans le *Rawḍ* d'al-Himyari, Tīṅḡa est une petite ville du *amal Ṣaṭfura* qui donne sur un lac d'eau douce<sup>4</sup>. Ces données, comme on peut le constater, sont très lacunaires et ne nous fournissent aucun détail sur l'urbanisme de Tīṅḡa au cours de la période médiévale. Cela rend nécessaire la démarche archéologique dans les limites de nos possibilités.

### **Toponymie :**

*Thimida*, *Tīṅḡa* et *Hinšīr Sidi Ḥassān*, sont les trois noms donnés à cette localité. Si les deux premiers, comme nous avons vu ci dessus, sont de l'époque antique et médiévale, le troisième nom, *Hinšīr Sidi Ḥassān* tire son origine du marabout d'un saint dont les ruines se trouvent aujourd'hui sur un petite monticule sur le débouché de l'oued Tīṅḡa.

En tout état de cause, je pense que le nom Tīṅḡa est d'origine indigène. Il exprime une situation topographique. *Thimida*, le nom antique qui est devenu à l'époque islamique *Tīṅḡa*, est un nom qui dérive de la racine berbère *tmd* qui signifie géographiquement la dépression<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> S. Aounallah, « Les installations hydrauliques... », p. 29.

<sup>2</sup> Ibn Hawqal, *Ṣūrat*,

<sup>3</sup> Al-Baḡdadi, *Marāṣid al-iṭīlāf*, 1954, T2, p. 798. Dans cette source, l'auteur, comme on le vient de le voir avec d'autres chroniqueurs et géographes, confond entre Tīṅḡa de Bizerte et Mattīḡa de l'est algérien.

<sup>4</sup> Al-Himyari, *al-Rawḍ*..., p. 147.

<sup>5</sup> H. Laoust,

## Inventaire

La nouvelle Tīṅṅa ne renferme aucun monument historique. Selon l'enquête orale que nous avons effectuée auprès de quelques personnes âgées et des responsables locaux, la mosquée la plus ancienne de la cité a été fondée récemment, en 1974. Une première question s'impose : où faisait-on la prière avant cette date d'autant plus que Tīṅṅa est une ville qui a connu une occupation dès les premiers siècles de l'islam ?

Il semble que le noyau urbain ait connu un glissement vers le Sud-Est, où se trouve aujourd'hui le centre de Tīṅṅa. Ce déplacement pourrait s'expliquer par des facteurs géographiques. Si l'on a choisi de fonder la ville dès l'Antiquité à l'embouchure de l'oued, c'était probablement pour des raisons économiques. Aujourd'hui, d'une part le site est envahi par les alluvions de l'oued et du lac, et d'autre part il est très exposé au vent du Nord-Ouest. La zone est habitée que par quelques familles qui ont quelques domaines d'exploitation agricole et par celles qui vivent des ressources du lac.

Nos missions sur le terrain nous ont amené à distinguer deux zones différentes. Comme nous l'indiquerons sur la photo aérienne ci-dessous, on repère au moins deux sites : le premier se situe sur la berge sud de l'embouchure (désigné sur la photo par le n° 1), alors que le deuxième se trouve sur la rive nord de l'oued de Tīṅṅa (désigné par le n° 2).



Fig. 335 : Photo aérienne de Tīṅṅa (cliché prise en 1957-Source : Archives de l'armée française – photothèque de *La Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme* - Aix-en-Provence)

### **Site n° 1 :**

Sa superficie est d'environ 130 m<sup>2</sup>. Il est composé de deux unités :

*\*Unité A* : elle couvre une superficie irrégulière d'environ 90 m<sup>2</sup>. Le terrain est jonché de pierres taillées de grand appareil (en grès et en argile) et de tessons de céramiques antiques. Ce sont des tessons de différentes époques (céramique à verni noir, sigillée ...). Le site est formé de petits monticules de modeste étendue et hauteur (la moyenne est environ de : 10 m de longueur, 3 m de largeur et 2 m de hauteur). Sur la surface apparaissent les restes de murs qui mesurent jusqu'à 3 m de longueur.

*\*Unité B* : A 80 m vers le sud-ouest, sur une autre butte, se dresse le marabout de Sidi °Ali al-Tingī. Un saint dont on ignore jusqu'aujourd'hui l'origine. Le marabout est un édifice carré, de 2,5m de côté, surmonté par une coupole semi cylindrique de 1,80m de diamètre et de 1,25 m de hauteur. L'édifice est en mauvais état de conservation (une partie de la coupole est endommagée). Là encore on remarque la présence de bases et d'anses d'amphores romaines.



Fig. 336 : Site (1) – Unité A



Fig. 337 : Site (1) – Unité B / Le marabout



### **Site n° 2 :**

En passant de l'autre côté de l'embouchure, la topographie est identique, mais les données archéologiques renvoient à un autre contexte. Ici encore on peut distinguer deux unités :

*\*Unité A'* : il s'agit d'un espace rectangulaire de 200m<sup>2</sup> correspondant à une parcelle d'exploitation agricole. La surface est très empierrée (à cause des travaux de labour) et jonchée de tessons de céramiques islamiques. L'état des tessons (très émiettés) n'aide pas à les classer selon les étapes historiques classiques.

*\*Unité B'* : dans ce secteur les éléments sont beaucoup plus révélateurs. Sur les berges de l'oued on trouve des pans de murs qui diffèrent des pans trouvés sur l'autre rive. Il s'agit de quelques élévations en moellons avec un liant en argile (connu sous le nom *d'al-šahba* chez les habitants du lieu). Ces murs s'élèvent autour d'une source d'eau douce (*al-ʿAin al-rāgda* = la source dormante) et sont délimités vers l'Est par les restes d'un cimetière. Au milieu de ce dernier il y a les restes d'une élévation construite en pierres de 3 m de hauteur et de 1,23 m de largeur.

La céramique ramassée dans ce secteur est probablement d'époque hafside.



Fig. 338 : Site (2) – Unité A'



Fig. 339 : Site (2) – Unité B'



Fig. 340 : les restes d'une élévation au milieu du cimetière du site

## Commentaire général

### Tīnġa : L'histoire d'une ville-étape et d'un grand centre de pêche

Malgré la variété des sources : auteurs anciens, quelques trouvailles archéologiques, récits de voyages du Moyen Age, l'histoire de la ville de Tīnġa est encore mal connue. Il ressort de tout ce que nous avons vu ci dessus que les multiples mentions du nom de la localité ne permettent en aucun cas de comprendre ce qu'était la ville durant une époque historique donnée. Dans les sources, Tīnġa est présente, mais toujours d'une façon incidente.

En ce qui concerne la question de l'occupation du sol, Tīnġa est un exemple de ville médiévale ayant succédé à un centre urbain antique. Les trouvailles monétaires citées dans le compte rendu de M. Merlin prouvent que la ville a connu toutes les étapes historiques dès la période punique jusqu'à l'installation des Arabes. Cette occupation humaine sans interruption témoigne, semble-t-il, de conditions naturelles favorables à la vie humaine.

Du point de vue de son emplacement, Tīṅḡa occupe une position très importante. Elle se situe en effet entre la *Buḥayrat Banzart* et la *Buḥayrat Iṣkil*, deux lacs qui font l'originalité de la région de Bizerte. L'histoire de cette petite ville doit être étroitement liée à ces deux éléments. Sur les berges du lac Iṣkil, les explorateurs du début du XX<sup>e</sup> siècle ont repéré les vestiges d'un port antique. Ce dernier serait-il le marsā al-Yāqūta, mentionnée dans le *Riyāḍ al-Nufūs* d'al-Mālikī, que nous proposons de localiser à Sidī ʿAbdallāh au Sud de Manzil Bourguiba ?

Dans les sources du Moyen Age, Tīṅḡa est toujours décrite comme une étape sur une voie terrestre reliant Tunis à Bizerte. Cette voie fut fréquentée dès l'Antiquité et aurait été empruntée durant le Moyen Age puisqu'elle est loin des zones marécageuses, infranchissables pendant les saisons de pluies. La voie Tunis-Bizerte via Tīṅḡa semble avoir été plus assurée que celle qui épousait la ligne côtière parce qu'elle croisait en plusieurs endroits le tracé des deux aqueducs acheminant l'eau à Carthage et à Utique.

Contrairement à plusieurs autres villes-étapes, les voyageurs arabes n'ont jamais décrit les monuments de Tīṅḡa. Ceci s'explique par le fait que la voie Tunis-Bizerte est peu mentionnée par les auteurs des relations de voyages qui ont surtout consacré leurs descriptions aux routes qui reliaient Tunis et Kairouan. De ce fait, nous comprenons pourquoi l'histoire architecturale de Tīṅḡa est totalement inconnue. Heureusement, le centre actuel de la ville ne s'étend pas sur le centre historique. C'est donc à la fouille que nous serons redevables pour dévoiler l'évolution urbaine de cette ville, d'autant plus que, comme on l'a dit, la céramique qui jonche le terrain renvoie à une probable occupation pendant l'époque hafside.

Malgré l'absence de données directes, il semble que l'agglomération ait été l'une des grands centres de pêcheries de la région. Les aménagements liés à cette activité que nous enregistrons jusqu'à nos jours correspondent, sans aucun doute, à la survivance d'une activité assez importante depuis l'Antiquité. Non loin du site de *Thimida*, sur un cap de la rive nord du lac d'Ichkeul, se trouvait un aménagement portuaire de grande importance : il s'agit d'une jetée, d'environ 200 m de longueur, formée de grands blocs et d'une série de citernes, très probablement des réservoirs à poissons

De Bizerte à Cap Serrat :  
Māṭir, Saġnān et Ġabal Aškil  
بين بنزرت و راس سراط :  
ماطر، سجان و جبل أشكل

**Présentation de la zone d'étude**

- I- Un contexte naturel différent de celui du *Sahel bizertin* : L'image d'un secteur enclavé
- II- Le secteur à travers les sources écrites et les documents d'archives

**Inventaire et commentaire**

- I- Māṭir : d'un simple lieu-dit à un chef lieu de *waṭan*
- II- Saġnān et la survivance d'un savoir-faire séculaire : la poterie modelée berbère
- III- Ġabal Aškil : l'histoire d'un parc de chasse naturel à travers les textes et l'archéologie



Fig. 341 : Carte de situation de l'entité étudiée

## Présentation de la zone d'étude

### **I- Un contexte naturel différent de celui du *Sahel bizertin* : L'image d'un secteur enclavé**

A l'ouest de la ville de Bizerte, la nature de l'occupation humaine est différente de celle que nous avons observée dans le *Sahel bizertin*. Le milieu naturel a un grand impact sur l'habitat, sur le mode de vie et sur l'activité de l'homme en général.

La partie occidentale de la région de Bizerte appartient, selon les géographes, à la basse vallée de la Medjerda. C'est une zone de plaines enclavée entre les montagnes et le lit de la Medjerda. Du côté nord, il y a la chaîne montagneuse qui s'étend entre le Cap Blanc et le Cap Serrat. L'ensemble orographique des Bjéouas et des Hédhils représente une limite naturelle occidentale, tandis qu'au Sud, la Medjerda sépare le Tell maritime de la Haute Steppe.

Dans ce secteur, le relief est très aéré grâce aux nombreuses vallées comme celles des Oueds Saġnān, al-Ṭīn et Ġūmīn. Les plaines occupent « généralement l'emplacement de fosses de subsidence qui ont été colmatées par d'épaisses formations alluviales : lacustre, marine et continentale »<sup>1</sup>. La faible présence des reliefs au milieu de ce secteur lui confère une vocation agraire. Les plaines de Māṭir représentent depuis l'époque antique "l'entrepôt à blé" du pays<sup>2</sup>.

Juste à l'ouest du Cap Blanc et du lac Iškil (*buḥayrit Tīnġa* des sources médiévales), les rapports entre l'homme et le milieu naturel changent. De ce cap à la frontière tuniso-algérienne « le rivage est dominé de près par les montagnes boisées des Mogods et de la Kroumirie, formées dans les grès et les argiles oligocènes du flysch numidien. La nature du littoral devient en règle générale rocheuse et escarpée. Manquant d'indentations profondes et de larges couloirs d'accès vers l'arrière pays (à l'exception toutefois de l'oued al-kabīr et de l'oued Zwāra<sup>3</sup> à l'est de Tabarka), il offre une succession rigide de falaises et de promontoires

<sup>1</sup> A. Kassab et H. Sethom, 1980, p. 33.

<sup>2</sup> Dans la tradition orale on dit "*maṭmūrā' al-qamḥi*", d'où le nom arabe Māṭir.



rocheux sculptés par la mer dans les grès numidiens ou dans les éolianites quaternaires avec, de loin en loin, l'ouverture de quelques baies en croissant ou en faucilles, relayées vers l'intérieur par l'extension de champs dunaires montant à l'assaut des versants »<sup>3</sup>.

Dans ce secteur, et contrairement à ce que nous pouvons remarquer à Bizerte, à Cap Zbīb et même sur les berges sud des lacs, il n'y a pas de vraie vie maritime. L'activité humaine est tournée plutôt vers l'intérieur, c'est-à-dire vers la campagne et la forêt. Le milieu a favorisé un mode de vie différent. La vie maritime à l'ouest de Bizerte est sporadique et se limite à quelques zones côtières, là où le contexte est favorable à une installation portuaire ou là où se trouve l'embouchure d'un oued. Dans les sources arabes, les informations sont quasiment absentes. Aucun auteur ne mentionne, à titre d'exemple, Saġnān le centre de poterie le plus réputé de la Tunisie du Nord<sup>4</sup>. Même dans les ouvrages du XIX<sup>e</sup> siècle, ce toponyme est étrangement absent. Il semble même que ce secteur soit resté à l'écart des tracés des grandes voies. Sur la carte des routes d'époque romaine de Pierre Salama, on ne repère aucune étape entre Bizerte et Tabarka<sup>5</sup>. Le paysage est marqué seulement par des petites pistes très étroites qui serpentaient à flanc de falaises, assurant un contact très limité entre l'arrière pays et la côte. La route principale s'éloigne de la ligne du rivage pour suivre le tracé de la vallée de l'oued Saġnān<sup>6</sup>, et le réseau des voies ne s'intensifie que vers le Sud de ce secteur, là où s'étendent les plaines de Māṭir. Là la topographie est propice à l'aménagement aussi bien des grandes routes que des petites pistes.



Fig. 342 : Entre Bizerte et Cap Serrat le littoral est dominé par une chaîne montagneuse qui semble fermer l'accès de l'arrière pays (photo aérienne)

<sup>3</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 65.

<sup>4</sup> Nous tenons à signaler que la réputation de Saġnān n'a été acquise que récemment. Ce sont, en fait, les premières études ethnographiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont souligné l'importance de l'étude de la céramique pour une meilleure connaissance du substrat berbère. Voir dans les pages suivantes les références bibliographiques.

<sup>5</sup> P. Salama, 1951, p. 54 (voir aussi la carte hors texte).

<sup>6</sup> Winckler A, "Note sur la voie romaine d'Hyppo Diarrhytus à Thabraca", *BCTH*, 1894, p. 269-373.



Fig. 343 : À l'ouest de Bizerte le réseau des itinéraires s'écarte du littoral et se limite à des pistes et à des sentiers reliant l'arrière pays à quelques zones côtières (source : mission de l'armée française en 1952 – collection d'archives photographiques de l'MMSH / Aix-en-Provence)

À l'intérieur de ce secteur, le dj. Iškil se distingue par sa masse imposante. Ceci est du au contexte environnant. Il s'agit, en effet, d'un piton de 508 m d'altitude, délimité au Nord par la *gar<sup>ç</sup>a* de Tinğa et entouré sur les autres côtés par les vastes plaines de Māṭir. Géologiquement, il constitue « un brachianticlinal couronné par une puissante masse de calcaires dolomitiques et terminé par une assise de marbres située vers l'extrémité ouest du Jebel »<sup>7</sup>. C'est pour ces gisements de marbre et son site exceptionnel que N. Ferchiou a considéré, dans l'une des rares études sur ce mont<sup>8</sup>, que le djebel ne pouvait pas être ignoré des Romains. Outre les vestiges de quelques constructions, Iškil est connu par sa faune et sa flore, qui font de lui « un coin tout à fait à part dans le Nord tunisien »<sup>9</sup>. C'est probablement dans ce parc que le prince hafside al-Mustanşir pratiquait la chasse.

<sup>7</sup> M. Solignac, d'après N. Ferchiou, « En marge de la réserve naturelle de l'Ichkeul : Note sur l'occupation antique du Jebel », in *Echanges*, 1980, 2, p. 129.

<sup>8</sup> N. Ferchiou, *Op. Cit.*, p. 129-137.

<sup>9</sup> F. Bonniard, 1934, p. 174.

## II- Les données des sources écrites et les documents d'archives :

L'histoire de Māṭir après la conquête islamique reste encore mal connue. Dans son étude sur la ville et la campagne en Ifriqiya à l'époque hafside, M. Hassen s'est limité à évoquer hâtivement, en se basant sur une documentation textuelle très indigente, les capacités productrices de ce secteur. Māṭir figure au bas Moyen-Âge, semblablement à sa situation pendant l'Antiquité, comme un centre de production céréalière<sup>10</sup>. La seule mention que nous ayons sur cette localité se trouve dans le *Mu'nis* d'Ibn Abī Dīnār ; le sultan hafside Abū-l-°Abbās Aḥmad (772/1370 – 796/1394) aurait menée une expédition punitive contre des tribus arabes dans les plaines de Māṭir<sup>11</sup>. Cependant, aucune source d'époque hafside n'y fait allusion. Seul Ibn Abi Dīnār relate cet événement. La prospection que nous avons menée ne livre pas davantage d'indices d'une éventuelle occupation du site à l'époque hafside. Ainsi l'état actuel de la grande mosquée ne permet-t-il pas d'avancer la moindre hypothèse sur des origines médiévales. Le premier témoignage direct sur les plaines de Māṭir se trouve dans la relation de Jean-Léon L'Africain qui semble avoir visité la région entre 1520 et 1522<sup>12</sup>. Si ce dernier décrit d'une façon générale cette zone comme une plaine riche dont la production céréalière est la plus importante du pays, Marmol répète ces données en mentionnant nommément Māṭir et en la situant sur le chemin entre Bizerte et la province de Constantine<sup>13</sup>. Ce n'est qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle que les données sur l'architecture commencent à apparaître dans les documents d'archives et les relations de voyage occidentales<sup>14</sup>. Les renseignements vont porter sur quelques monuments et sur des sites ruraux<sup>15</sup>.

Quant aux sites côtiers de ce secteur nous ne disposons sur eux que quelques brèves mentions. Al-Bakrī parle de Darna, comme étant le port de Béja<sup>16</sup>. Il semble que la partie du littoral entre Cap Serrat et Tabarka ait appartenu à la circonscription de Béja. Darna ne figure pas sur la liste d'al-Idrīsī. Ce dernier parle de cette côte dans deux passages. Dans le premier, il se contente de mentionner la distance séparant Bizerte de Tabarka (soixante-dix milles), et

<sup>10</sup> M. Hassen, 1999, I, p. 196 ; R. Brunschvig, *Hafsides* (en arabe), I, p. 330. Sur le passé pré-islamique de Māṭir, je renvoie aux travaux récents de J. Peyras (voir la bibliographie générale).

<sup>11</sup> Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 171.

<sup>12</sup> « A l'ouest du lac –dit J. L. l'Africain- s'étend une grande plaine appelée plaine de Mater. Celle-ci est extrêmement productive, mais elle est grevée de lourds impôts par le roi de Tunis et les Arabes », J. L. l'Africain, *Description de l'Afrique*, 1981, p. 376. Sur son passage dans la région, voir, à titre d'exemple, les paragraphes sur Béja (*Bādiyat Bāḡa*) et Zaghouan.

<sup>13</sup> Marmol, *L'Afrique de Marmol*, 1667, p. 437-438.

<sup>14</sup> M. D. Shaw, *Voyages*, I, p. 209 ; Ch. Maumemé, 1894, p. 464-479. Pour les documents d'archives nous allons revenir sur leur apport dans l'inventaire des sites du secteur.

<sup>15</sup> Comme le rempart de Māṭir et les *zāwiya* de la campagne.

<sup>16</sup> Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 720.

ajoute qu' autour de la deuxième ville se trouvent des tribus arabes<sup>17</sup>. Dans le second passage, il cite entre les deux villes, la station portuaire dite Rās al-Munšār, qui correspond à l'actuel Cap Serrat<sup>18</sup>. L'aspect inhospitalier de ce rivage, d'une part, et l'absence de descriptions géographiques locales, d'autre part, pourraient expliquer la carence des informations sur cette frange du littoral.

La cartographie européenne du haut Moyen-Âge cite Rās al-Munšār sous différentes appellations<sup>19</sup>. C'est sur cette côte que les Italiens ont obtenu le privilège de pêcher le corail. La présence génoise est attestée à travers les vestiges archéologiques et les traités de commerce<sup>20</sup>.

Après l'installation du pouvoir turc, les sources tunisiennes mentionnent quelques centres du secteur. Ce sont surtout Māṭir et ses plaines qui figurent plus dans les chroniques<sup>21</sup> et les documents d'archives. Dans les *Manāqib* d'al-Qāššāš, il est question de <sup>c</sup>Ayn Aglān<sup>22</sup>, une étape sur la voie entre Tunis et Māṭir<sup>23</sup>.

---

<sup>17</sup> Al-Idrisī, *Nuzha*, p. 289.

<sup>18</sup> Al-Idrisī, *Nuzha*, p. 300.

<sup>19</sup> Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, Tunis, 1996, p. 98.

<sup>20</sup> C<sup>t</sup> Hannezo, 1904, *RT*, p. 325-326 ; B. Doumerc, 1999, 151-155 ; voir aussi, L. de Mas Latrie, *Traité de paix et de commerce concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen Age*, Paris, 1866.

<sup>21</sup> Voir al-Wazīr al-Sarrāğ, *al-Ḥulal*, II, p. 209 ; Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, III, p. 56 et 132 / III, p. 55, 94 et 151.

<sup>22</sup> Ibn Abī Liḥya, *Nūr al-Armāš*, p. 352.

<sup>23</sup> SHAT, *Itinéraires de la Tunisie*, 1882, p. 40. (Voir carte hors texte)







## Inventaire et commentaire

### **I- Māṭir : d'un simple lieu-dit à un chef lieu de *waṭan***

Contrairement à nos connaissances sur les époques antiques, celle de Māṭir à l'époque islamique est très lacunaire. C'est, bien évidemment, l'absence du toponyme dans les chroniques et les sources géographiques qui explique en grande partie le fait que les études modernes aient négligé cette localité. Aucune recherche d'art ou d'architecture n'en rend compte. Or, le passé préislamique de *Matari*, le nom romain de Māṭir, est aujourd'hui relativement bien connu grâce à l'apport de l'archéologie<sup>24</sup>. Dans la région de Māṭir, les vestiges ont révélé une occupation antique très variée et très lointaine dans le temps. Il n'est pas sans intérêt de citer les sépultures puniques auprès de l'église de la ville<sup>25</sup>, les carrières romaines à Sīdī ʿAbdulbāsiṭ<sup>26</sup>, les vestiges denses de *Thizika* (l'enceinte de la cité, des fermes et des installations hydrauliques d'époque romaine, des épitaphes d'époque païenne et byzantine...) <sup>27</sup> et les sites ruraux du territoire de Māṭir<sup>28</sup>.

La première question qui devrait être posée est en rapport avec le silence des sources du haut Moyen-Âge et de l'époque classique : Pourquoi Māṭir n'apparaît-il qu'à l'époque du sultan hafside Abū-l ʿAbbās Aḥmad (772/1370 – 796/1394) ? Est-ce que l'absence du toponyme est un signe de la mort du centre antique ? Et si c'est le cas, pourquoi la réoccupation ne s'est-elle faite que vers la fin de l'époque hafside ?

En l'absence de sondages et de fouilles, qui pourraient combler une partie de ces lacunes, notre étude se limite à présenter quelques éléments de réponses à partir du recoupement des données de l'inventaire avec celles de la cartographie et de la toponymie. Les descriptions des voyageurs et des explorateurs occidentaux du XIX<sup>e</sup> pourraient aussi nous renseigner, si l'on applique la méthode régressive de manière à remonter à l'époque médiévale<sup>29</sup>.

<sup>24</sup> Sur Māṭir et son territoire à l'époque antique, voir J. Peyras, *Le Tell nord-est ...*, 1991, p. 71-115.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 108-109.

<sup>29</sup> Hannezo, « Mateur 1881-1882 », in *RT*, 1906.

Māṭir se situe sur une minuscule colline (58 m), dominant un majestueux pays de plaines. Le lit de l'oued Ġūmīn, qui se jette dans le lac de Tīnġa, dessine un croissant enveloppant le centre urbain sur les côtés nord, sud et est. Quoique sec pendant quelques mois de l'année, cet oued est une source importante pour la céréaliculture qui représente l'activité la plus remarquable de la région. La nappe phréatique est, elle aussi, abondante et douce. Si l'on excepte les deux petits dômes de Māṭir et du Rās al-<sup>c</sup>Ayn, la plaine est, dans son ensemble, une étendue parfaitement plate<sup>30</sup>, ce qui a favorisé l'aménagement d'un réseau routier plus dense que celui de la zone côtière de ce secteur.

Māṭir bénéficie de la position d'un carrefour régional. Elle se trouve sur la voie reliant Tunis aux grands centres du Nord-Ouest (Tabarka, Kef, Bône ...) et sur celle qui relie Béja à Bizerte. Elle était « le lieu de passage obligé entre Carthage d'une part, *Thabraca* et les côtes des provinces occidentales de l'autre »<sup>31</sup>. De même, ses communications avec Bizerte et les localités du Cap al-Ṭarf sont aussi faciles. Toutefois, le silence des sources médiévales ne peut pas être considéré comme un signe de déclin de la ville antique. Au fil des jours, les exemples de la survivance des cités antiques ne cessent de se multiplier. Dans le cas de *Hanšīr al-Fawwār*, qui se trouve d'ailleurs entre Māṭir et Béja, les résultats des fouilles dirigées par Ammar Mahjoubi, il y a une trentaine d'années, ont confirmé l'apport considérable de l'archéologie dans ce type de recherches<sup>32</sup>. Ce chercheur a pu démontrer la survivance de cette localité pendant les premiers temps de l'Islam malgré l'absence du toponyme dans les sources arabes<sup>33</sup>. Donc l'absence du lieu-dit dans les textes ne signifie en rien l'abandon du centre antique. Le site de Māṭir présente, comme l'a bien démontré J.

---

<sup>30</sup> F. Bonniard, 1934, p. 174.

<sup>31</sup> J. Peyras, *Op. cit.*, p. 108. Il semble que Māṭir n'ait jamais perdu sa position d'étape sur la voie Tunis-Tabarka. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Younes, le fils du Bey husaynite Ali Pacha, en se dirigeant de Tunis pour récupérer Tabarka des Génois, campa avec ses troupes à Māṭir : voir Sghaier Ibn Yūsuf, *Chronique tunisienne de Seghir b. Youssef*, trad. V. Serres et M. Lasram, Tunis, 1978, p. 196-197.

<sup>32</sup> A. Mahjoubi, *Recherches d'histoire et d'archéologie à Henchir el-Faouar*, Tunis, 1978. Pour d'autres exemples de l'Occident musulman, cf. P. Cressier et M. García-Arénal (éd.), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998.

<sup>33</sup> Après la conquête arabe « la petite ville –dit A. Mahjoubi– ne fut pas pour autant abandonnée par sa population. En dehors du fortin qui a été étudié, d'autres bâtiments aux vastes cours dallées, sur lesquelles des salles adossées aux épaisses murailles extérieures prenaient le jour, furent construits sur le même alignement, au dessus de l'escarpement qui domine la vallée de l'Oued Berdine. Toujours dans le même quartier, au Nord du site, d'autres constructions précaires furent alignées au Sud de ses vastes bâtiments. Exiguës et d'aspect assez misérable, leurs murs extérieurs de moellons liés au mortier de terre étaient parfois renforcés, comme ceux des édifices antiques, par des blocs dressés. D'autre fois, ces murs construits presque sans fondation étaient constitués de deux parements : l'un en moellons, l'autre en grand blocs dressés ». A. Mahjoubi, *Op. cit.*, p. 451.

Peyras, une grande originalité par rapport à celui des cités de la région<sup>34</sup>. Il a recensé dans la ville et ses environs immédiats une centaine de vestiges d'édifices<sup>35</sup>.

L'absence de Māṭir dans l'historiographie arabe des temps classiques, pourrait être expliquée par quelques arguments. Pendant les quatre premiers siècles de l'Islam, aucune des villes intérieures du Nord de l'Ifriqiya n'a eu une importance capitale dans les descriptions des géographes. Même ceux qui sont peut être passés par cette région, comme Ibn Ḥawqal, ne mentionnent que la ville de Béja. Bizerte, elle-même, bien qu'elle soit la capitale d'une région, ne commence à acquérir de l'importance dans les sources qu'à partir du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Il semble aussi que la richesse de ses plaines lui ait épargné les épisodes de famines connus par ailleurs. Parfois, la mention d'un lieu-dit est tributaire d'un événement conjoncturel important. Enfin, c'est très vraisemblablement, la domination du paysage rural à Māṭir qui explique son absence de la scène des faits, et donc des textes arabes. Quoique tardif, un document d'archives corrobore ce dernier argument. Dans une pétition envoyée au premier ministre en mai 1924, les notables de la ville, réclamant l'agrandissement de la mosquée à prédication, présentent des bribes de l'histoire de Māṭir. Pour appuyer leur demande, ils rappellent que la mosquée n'a pas connu d'élargissement depuis sa fondation au début du XVI<sup>e</sup> siècle. À cette époque, Māṭir ne comptait que cinquante habitants<sup>36</sup>. Cette donnée concorde parfaitement, comme on peut le constater, avec les premières mentions de Jean-Léon l'Africain et Marmol Carvajal. Dans son étude sur les campagnes de l'Ifriqiya à l'époque hafside, M. Hassen précise que les plaines de Māṭir ont subi l'impact de l'arrivée des tribus arabes. Ce sont les Awlād Mandīl, fraction des Awlād Abī-Llīl des Banū Hilāl, qui se sont installés dans la *nāḥiya* de Māṭir<sup>37</sup>.

À partir de l'époque ḥusaynite (XVIII<sup>e</sup> siècle), Māṭir est passée d'une très modeste localité à un chef-lieu d'une petite région. Comme elle se trouve au carrefour de plusieurs voies, elle est devenue un lieu de campement permanent pour l'armée beylicale<sup>38</sup> et un centre de collecte d'impôts<sup>39</sup>. C'est dans ce cadre que le ministre Yūsuf Ṣāḥib al-Ṭāba<sup>c</sup> a bâti le pont

---

<sup>34</sup> J. Peyras, *Op. cit.*, p. 108.

<sup>35</sup> Voir la carte dans la page suivante.

<sup>36</sup> A.N.T., Série C/ Cart. 59/ Dos. 2/ Doc. 95 (*fa- 'amma al- ḡāmi<sup>c</sup> fa-qad ḍāqa<sup>c</sup> alā al-muṣallīn wa arkānuhu ḡayr muttasā<sup>c</sup>a, wa-huwa ḡāma<sup>c</sup> buniya munḍu ḥamsa qurūn, waqta 'id kānat Māṭir lā taḥtawī illā<sup>c</sup> alā ḥamsīn nafr<sup>am</sup> wal- 'ān ṣāra<sup>c</sup> adad sukkānihā mā yarbū<sup>c</sup> alā al-<sup>c</sup>ašara ālāf*)

<sup>37</sup> M. Hassen, 1999, I, p. 196.

<sup>38</sup> Ibn Yūsuf, *Chronique*, p. 197 et 226 ; Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, VI, p. 55.

<sup>39</sup> A.N.T., Série Historique/ Cart. 31/ Dos. 367

sur la voie Tunis-Māṭir<sup>40</sup>. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la localité a été dotée d'une mosquée à prédication, d'un *masǧid*<sup>41</sup>, d'une *qaṣaba*<sup>42</sup>, de souks<sup>43</sup> et a été entourée d'une enceinte<sup>44</sup>.

Quoique dépendant du *ʿamal* de *Banzart*, le *waṭan Māṭir* correspondait à un terroir relativement étendu, allant de la ville au Sud, jusqu'à la côte au Nord<sup>45</sup>. Dérivant du verbe *waṭṭana* qui signifie occuper et peupler, le terme *waṭan*, est apparu dans les sources et la documentation archivistique au XIX<sup>e</sup> siècle, pour qualifier une circonscription<sup>46</sup>. Saǧnān et le mont Iškil, le parc de chasse des Hafside, faisaient partie de cette entité de la région de Bizerte<sup>47</sup>.



Fig. 345 : Vue générale de Māṭir au début du XX<sup>e</sup> siècle

<sup>40</sup> Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Ithāf*, VI, p. 94

<sup>41</sup> En plus de l'unique mosquée à prédication, les habitants de Māṭir faisaient leurs prières dans l'oratoire de la zāwiya de Sīdī Aḥmad Bū Ṭniyya : A.N.T., Série C/ Cart. 59/ Dos. 2.

<sup>42</sup> AAT, feuille de Mateur n° XII.

<sup>43</sup> À Māṭir il y a trois espaces de commerce : *Raḥbat al-Ḥubūb*, *al-Raḥba al-kbīra* et *Sūq al-dabdāba*.

<sup>44</sup> Quelques documents d'archives de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle évoquent les restaurations des portes de l'enceinte : A.N.T., Série C/ Cart. 909/ Dos. 171

<sup>45</sup> Le territoire de *waṭan Māṭir* a englobé même, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Mogods : A.N.T., Série A/ Cart. 32/ Dos. 1/ Doc. 4

<sup>46</sup> Sur la notion de *waṭan*, voir : D. Larguèche, *Waṭan al-Munastīr*, pub. Fac. de la Manouba, 1993.

<sup>47</sup> A.N.T., Série E/ Cart. 360/ Dos. 2/ Doc. 16 ; H. Ajjebi, *Waṭan Māṭir*, 2002, p. 11-15.



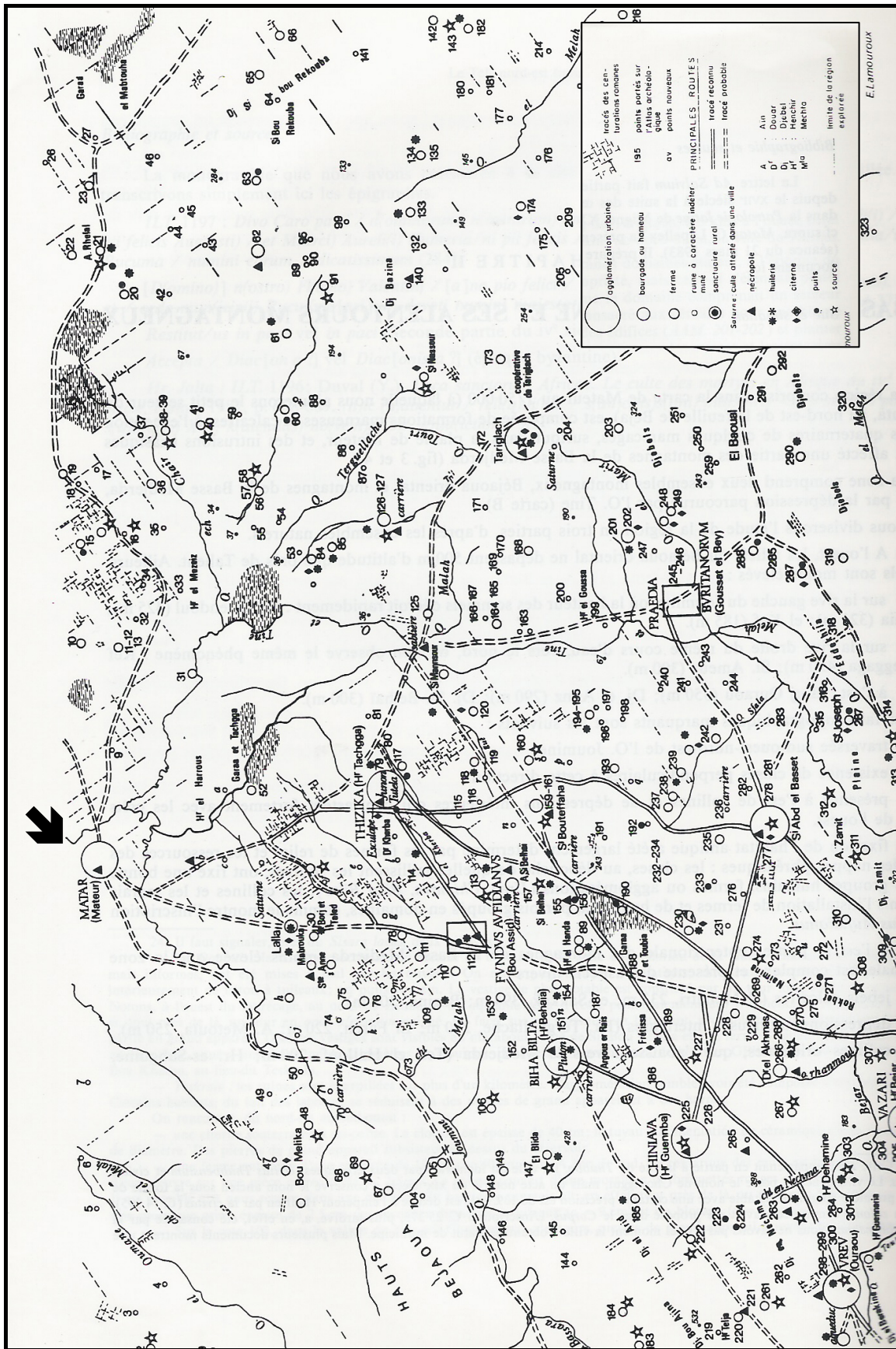


Fig. 346 : La carte des sites inventoriés dans la région de Matjur par J. Peyras





Fig. 347 : La grande mosquée de Māṭir d'après une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle



Fig. 348 : le souk des bestiaux (*sūq al-dabdāba*) de Māṭir d'après une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle

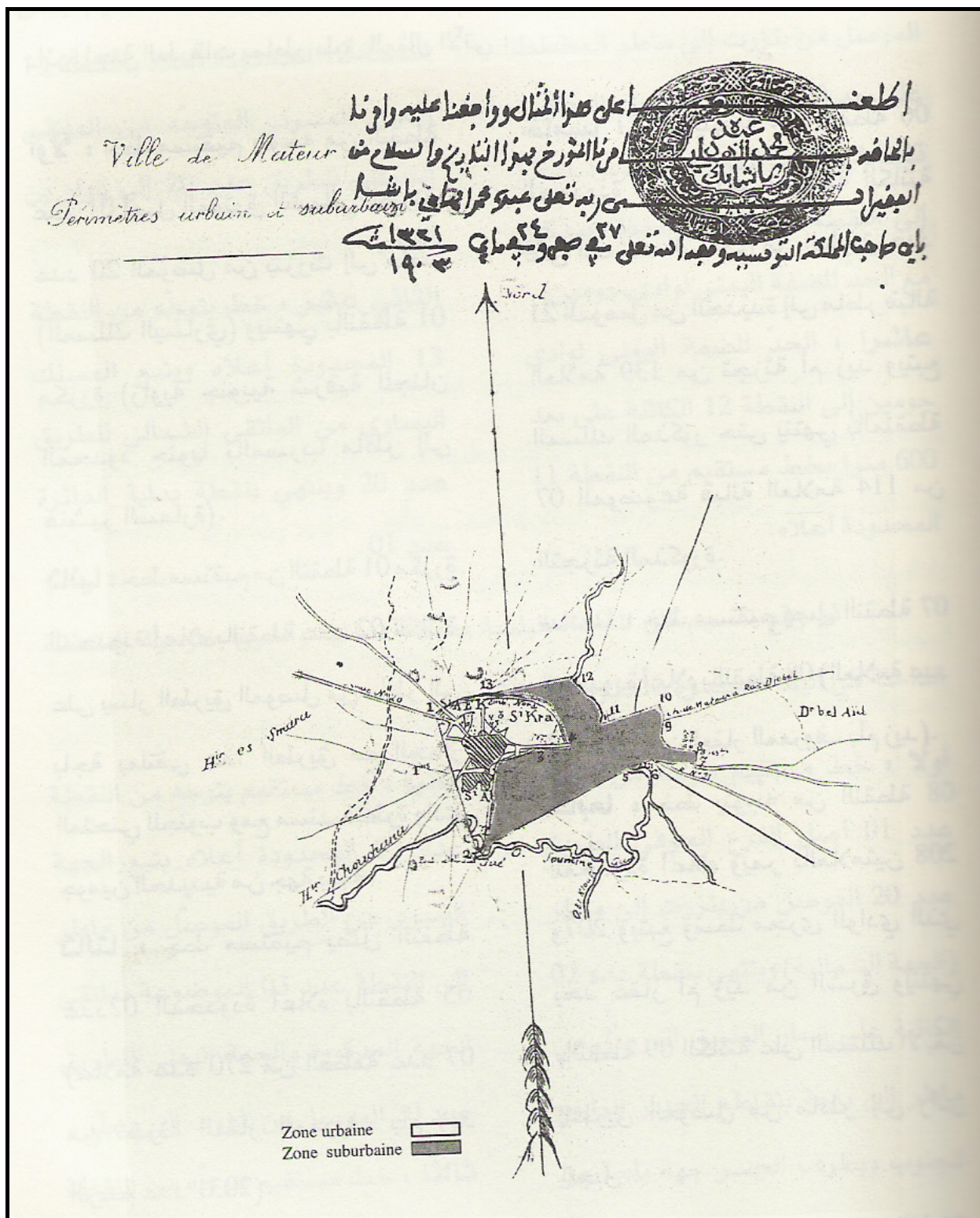


Fig. 349 : Le plan de Mātīr en 1903 d'après un document d'archives (source : H. Ajjebi - 2002)

## II- Saġnān et la survivance d'un savoir-faire séculaire : la poterie modelée berbère

L'histoire de Saġnān à l'époque médiévale est totalement inconnue. Le toponyme est absent des sources écrites jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. De même, la production des voyageurs européens n'accorde pas un grand intérêt à cette petite région du territoire bizertin. Leurs rapports ont porté essentiellement sur les centres du Sāḥil de Bizerte, et la zone s'étendant de Bizerte à Tabarka n'a été évoquée que partiellement<sup>48</sup>.

D'après les prospections menées ces dernières années, cette entité a connu surtout une occupation humaine préhistorique. Neuf sites, sur un total des trente cinq inventoriés dans toute la région de Bizerte, se trouvent dans l'actuelle délégation de Saġnān<sup>49</sup>. Il semble que l'habitat dans ce secteur ait été de nature dispersée jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Un document d'archives récent révèle cette image. Dans un rapport, datant de 1949, Saġnān figure comme la seule agglomération dans un périmètre de 50 km. Son territoire servait de lieu de rassemblement pour la population de dix-huit "cheikhats", qui venait « tous les jeudis au marché aux bestiaux et des produits agricoles, ainsi que pour les soins médicaux au dispensaire construit après la guerre ». Le document, portant sur le plan d'aménagement de Saġnān, décrit le centre urbain ainsi : « la population européenne est concentrée avec les services administratifs, entre la gare et la gendarmerie. La zone d'habitations tunisiennes avec un nouveau khalifalik, la mosquée, hammam et café maure, restera sur son emplacement initial. Le marché avec ses boutiques ferait un trait d'union entre les deux quartiers ... »<sup>50</sup>.

Il est évident aussi que le secteur soit resté plus profondément "berbère" que le reste de la région de Bizerte en dépit de son arabisation linguistique. Plusieurs éléments pourraient confirmer cette hypothèse. Il y a tout d'abord, les noms des familles (*alqāb*) qui renvoient à un contexte berbère. La grande majorité des habitants sont des *Bġāwī* et des *Mogodī*<sup>51</sup>. La toponymie, elle aussi, n'est pas sans intérêt. Les noms des lieux comme Saġnān, Taskrāya, Ġūmīn sont berbères. Et il y a enfin, la production de la poterie modelée dont l'origine est

---

<sup>48</sup> Rares sont les explorateurs qui ont visité Saġnān à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont emprunté un chemin écartant ce secteur. De Bizerte, ils visitaient les ruines du mont Bechateur puis ils prenaient la voie vers Tinġa et descendaient à Mateur et Béja. Les premières mentions sur cette localité se trouvent dans les études ethnographiques de E. G. Gobert.

<sup>49</sup> G. Camps et A. Gragueb, *Atlas préhistorique de la Tunisie*, feuille de O. Sejnane.

<sup>50</sup> A.N.T., Série E/ Cart. 196/ Dos. 15/ Doc. 15.

<sup>51</sup> J. Ben Taher, « L'environnement humain et social de la région de Sejnane (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, 2005.



sans aucun doute berbère. Cette fabrication, bien qu'elle soit intégrée aujourd'hui dans une économie à caractère touristique, a pu conserver plusieurs de ses techniques qui remontent à la fin de l'âge du bronze méditerranéen. Dans cette monographie, et le lecteur le constatera, notre méthode est plutôt ethnologique qu'archéologique<sup>52</sup>. En géographie historique, comme il est notre cas dans cette recherche, l'approche ethnologique pourrait fournir à l'archéologue des outils intéressants d'enquête pour l'étude des conduites et des pratiques des agents sociaux.

Des conditions favorables offertes par la nature, et de l'habitat des *haouanet* découvert par les archéologues dans le secteur<sup>53</sup>, nous pouvons déduire que la région n'aurait connu, depuis les premiers temps de l'occupation humaine, qu'un peuplement sédentaire. C'est, vraisemblablement, au sein de cette population de paysans sédentaires que la poterie modelée est née et a perduré jusqu'à nos jours. Sa continuité s'explique, en grande partie, par sa parfaite adéquation au mode de vie rural. À Saġnān, on fabriquait essentiellement pour des besoins domestiques, et les ustensiles sont principalement culinaires. Les objets sont préparés pour la cuisson, pour le stockage familial et, très peu, pour le transport des aliments. Encore qu'elle soit toujours de caractère domestique, aujourd'hui on produit cette céramique pour la commercialiser à l'étranger, mais l'introduction de l'acteur "touristique" n'est pas sans danger. Il pourrait, en effet, menacer l'originalité de cet art<sup>54</sup>.

Bien que notre enquête n'ait pas pour objet de traiter de la typologie de cette céramique, elle a essayé de relever, à travers l'étude faite au sein de quelques ateliers, les signes de pérennité de cette production. Elle est, comme l'architecture pour les autres localités de Bizerte, le signe d'une identité collective de la population de Saġnān, ce qui relève, indubitablement, de l'objectif de cette recherche. Dans une étude de géographie historique, la démarche ethnographique est d'un intérêt indéniable.

---

<sup>52</sup> Le lecteur pourrait s'interroger sur l'absence des inventaires systématiques comme nous l'avons fait dans l'étude des autres agglomérations. Dans le centre actuel de Sejnane on n'a repéré aucun monument ayant des aspects historico-archéologiques.

<sup>53</sup> T. Ghalia, *Inventaire des sites et des monuments de la feuille de Oued Sejnane 005*, Tunis, 1998. Les *haouanet* sont des habitats taillés dans les roches. Elles se caractérisent par leurs baies carrées, dotées de feuillures sur trois côtés en vue de recevoir les dalles de fermeture de ces caveaux, qui peuvent être à caractère individuel ou collectif : T. Ghalia, 2005, p. 28.

<sup>54</sup> Aujourd'hui, chaque atelier prétend qu'il est le seul à conserver les techniques originelles de cet art. Une étude spécifique sur la céramique de Saġnān est, par ordre d'importance, prioritaire. Cette localité et sa poterie ont été, sommairement, évoquées dans quelques études dont la plus importante est celle de Véronique Fayolle, *La poterie modelée du Maghreb oriental, de ses origines au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1992. Les techniques originelles risquent d'être remplacées par une production à usage touristique. Depuis quelques années les ustensiles sont grossièrement vernissés pour l'attraction d'une clientèle étrangère.

La première constatation qui s'impose, c'est le caractère féminin de cet artisanat. Il semble que la poterie ait été considérée, depuis son apparition, comme une spécialité exclusivement féminine. La fonction de l'homme se limite dans quelques ateliers à la recherche des matériaux et parfois à la commercialisation<sup>55</sup>.

Ensuite, c'est la nature enclavée du secteur, du point de vue géographique, qui a aidé la poterie modelée de Saġnān à perdurer. Cette zone n'a probablement pas subi autant que les autres les effets de l'arabisation, et le silence des sources arabes pourrait l'attester. Il semble que les tribus arabes, hilaliennes et sulaymites, ne soient pas arrivées jusqu'à Saġnān<sup>56</sup>. Ailleurs, surtout dans les villages du Sahel de Sousse, le contexte est différent. Aujourd'hui, cette céramique berbère a tendance à disparaître à cause de la concurrence de nouveaux ustensiles modernes moins beaux mais plus fonctionnels<sup>57</sup>.

Dans nos prospections, les tessons sont partout sur le territoire de Saġnān, mais parler de leur âge est très difficile. Ce que nous pouvons tirer comme conclusion est que nous sommes en face d'une production séculaire qui a défié le temps, et la recherche d'une typologie temporelle nous paraît très difficile. Dans son étude, V. Fayolle souligne le hiatus apparent entre la fin de l'Antiquité et le XIX<sup>e</sup> siècle. Nos connaissances sur la poterie modelée au cours de l'époque médiévale sont très lacunaires. Excepté quelques travaux faits ces dernières années, le dossier est encore presque vide<sup>58</sup> et la solution réside, comme l'a démontré V. Fayolle, dans la fouille de l'habitat berbère<sup>59</sup>.

L'enquête à Saġnān a été menée dans quelques ateliers bordant la voie reliant la localité à Bizerte via Taskrāya, un petit village créé à l'époque coloniale. Le choix s'est basé, après une enquête orale, sur l'ancienneté et la célébrité des potières. Dans l'atelier de Sabiha Ayyari<sup>60</sup>, on a suivi le rite et la quotidienneté d'une potière et sa famille. À Saġnān, il n'y a pas de séparation entre l'atelier et l'habitat puisque la poterie est une spécialité féminine. La femme à Saġnān doit assurer à la fois les tâches ménagères et la fabrication des ustensiles. À part les endroits réservés pour le sommeil, tout le reste peut être considéré comme un lieu de

---

<sup>55</sup> Dans la production de la céramique, il est communément admis aujourd'hui que la poterie tournée est masculine tandis que la poterie modelée est exclusivement féminine.

<sup>56</sup> Voir *infra* sur l'histoire de ce secteur.

<sup>57</sup> Sur la survivance de la céramique modelée dans le Sahel tunisien, voir : V. Fayolle, 1992, p. 23-116.

<sup>58</sup> A. Louhichi, 2005, p. 90-98. Voir dans les pages suivantes la figure des formes de cette poterie.

<sup>59</sup> *Ibid*, p. 15.

<sup>60</sup> Cette potière est très connue par ses créations et ses participations dans les grandes foires à l'échelle tunisienne et internationale. Elle a eu en 2004, un prix national pour l'intérêt qu'elle accorde aux traditions ancestrales et l'artisanat moderne.



travail et de stockage. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'habitat s'est limité à des petits gourbis isolés, et ce n'est qu'avec la découverte des mines à l'époque coloniale que l'habitat groupé a vu le jour. Autour du village « relativement isolé, se détachent çà et là des pistes argileuses donnant accès à des résidus d'exploitations minières (plomb, zinc, fer ...) en voie de désaffectation, ne procurant que de rares emplois à la population masculine sédentaire »<sup>61</sup>. Dans le foyer, toute la quotidienneté s'articule autour de la poterie. Même aujourd'hui, à l'instar de l'atelier de Habiba<sup>62</sup>, l'architecture d'une maison est propice à cette activité. Quoique séparés, le foyer et l'atelier s'ouvrent sur un espace commun à ciel ouvert, dans lequel se trouvent les fours de cuisson.

L'atelier est composé de deux parties : la boutique, donnant sur la route<sup>63</sup>, et une salle pour la préparation et le modelage de l'argile, ouvrant sur la maison. C'est dans ce deuxième espace que l'essentiel du savoir-faire potier se développe. Du triage des mottes d'argile brute à la cuisson, tout est fait à la main. Les outils se limitent à quelques outils pour extraire l'argile. Cette tâche est réservée aux enfants, qui partent le matin avec des sacs en plastique à la recherche de la matière première. À Saġnān, même si on n'a pas un corps de métier organisant l'activité, la hiérarchisation est strictement respectée. Habiba, l'une des potières connues dans les environs de Saġnān (*le douar d'al-Guetma*), parle de cette division du travail : « les petits m'aident, mon mari aussi. Quand il ne travaille pas, il va de temps à autre puiser l'argile blanche à Cap Serrat (pour l'engobe) ou ramasser les coquilles pour le lissage »<sup>64</sup>. Le puisage de l'eau et le ramassage du bois, constituent les tâches des petites filles. Elles les transportent à dos d'âne. Cet animal est encore utile pour les familles de ce secteur.

C'est dans les environs immédiats que la femme extrait et puise les matières premières et l'outillage. La collecte de l'argile se fait généralement près de chez elle. À Saġnān, cette roche est de bonne qualité et les carrières en offrent plusieurs types. Les sols de la région « se caractérisent par une couche superficielle de 30 cm à texture légère et caillouteuse, reposant sur une couche d'argile rouge ou blanche (kaolinite), soit pure soit sous forme d'éboulis grésomarneux »<sup>65</sup>. La préparation de la pâte argileuse se fait dans l'atelier. Elle comprend

---

<sup>61</sup> N. Sekik, 2005, p. 14.

<sup>62</sup> Comme Sabiha, Habiba est l'une des potières les plus connues de Saġnān.

<sup>63</sup> Pour les autres familles de Saġnān, la vente de leurs produits se fait sur de simples éventaires sur les bords de la route.

<sup>64</sup> N. Sekik et H. Guettat, 2005, p. 63.

<sup>65</sup> H. Baraket, 2005, p.25.

plusieurs étapes : le séchage, l'épuration, le mélange avec de l'eau, l'ajout d'un dégraissant (le *tāfūn*)<sup>66</sup> et le malaxage. Selon V. Fayolle, les potières de nos jours accordent beaucoup plus de soin au nettoyage de l'argile que les femmes de l'époque numide<sup>67</sup>, mais la pratique actuelle garde beaucoup de l'authenticité du savoir-faire antique.



Fig. 350 : "*Douar al-guetma*"- un habitat dispersé sur les versants des collines

Le caractère vivant d'un héritage lointain est attesté aussi dans les étapes du modelage et de la cuisson. Sans le tour, la potière se contente uniquement de ses mains pour monter un objet : c'est la technique au colombin. G. Camps l'a considérée comme la technique la plus répandue chez les Berbères sédentaires de l'Afrique du Nord<sup>68</sup>. Après avoir préparé une bonne pâte, la potière se met au sol devant un support, souvent simple<sup>69</sup>, et commence la fabrication de l'objet. Après le montage, vient la phase de séchage. La pièce est souvent séchée en plein air, mais à l'abri des rayons du soleil. Cette étape est variable d'une saison à une autre. Elle va de quelques jours à trois semaines. Ensuite, la potière passe à l'engobage. Il s'agit de : « couvrir la poterie obtenue avec une argile crémeuse ou grisâtre très diluée : l'engobe (*tal'i*). C'est un léger "badigeonnage" exécuté à la main avec cette barbotine qui va donner à l'objet, une fois cuit, une belle teinte jaune rosâtre »<sup>70</sup>.

<sup>66</sup> À Cap Serrat, la potière ajoute de la cendre au *tāfūn* afin de durcir la pâte.

<sup>67</sup> V. Fayolle, 1992, p. 118.

<sup>68</sup> G. Camps, 1961, p. 230-231 ; V. Fayolle, 1992, p. 11.

<sup>69</sup> C'est le "rleg". Il s'agit, le plus souvent, d'une plaque en contreplaqué.

<sup>70</sup> N. Sekik, 2005, p. 53 ; V. Fayolle, 1992, p.

Avant la cuisson, la poterie doit être polie et lissée à l'aide d'un *maššāt* et d'un coquillage ramassé sur les plages de Cap Serrat (le pétoncle)<sup>71</sup>. Les deux opérations ont pour but de donner à l'objet une allure bien finie. Une fois cuite, la poterie ne peut être réglée que par décoration : la dernière étape dans cette pratique. Le foyer de cuisson à Saġnān est jusqu'à nos jours primitif. Après avoir fabriqué un bon nombre d'ustensiles, la potière les regroupe ensemble et les dépose sur un petit tas de bois ramassés des grandes forêts de pins et de chênes-lièges des Mogods. Pour la partie haute du "four", le combustible le plus fréquemment utilisé est la bouse du bétail. Celle-ci : « est mise à sécher collée contre le mur de la maison. La paysanne en fait ensuite une petite meule protégée des intempéries par une bâche de plastique ou une couverture de torchis »<sup>72</sup>.

Pour la décoration, la potière compte sur son imaginaire qui n'est ni libre ni arbitraire. Elle se laisse mener par son intuition, mais celle-ci reste, tout de même, fidèle à des traditions ancestrales. Sabiha, s'inspire pour les motifs de ses poteries, dit-elle, des tatouages, des fibules et des bijoux de sa mère. Des losanges, des chevrons et des triangles de toutes dimensions forment des figures géométriques qui obéissent, semble-il, à une esthétique immémoriale. À ces motifs géométriques s'ajoutent d'autres dessins : des animaux (le serpent, l'oiseau, le chameau ...), des palmiers, des signes prophylactiques (*al-ħumsa*) .... Voulant s'enquérir de la signification de ces symboles, les réponses s'articulent toujours autour du porte-bonheur et de la protection du mauvais œil.

Pour décorer sa poterie, l'artisane *sedjenoise* recourt à des produits naturels trouvés dans les environs. Le "*drū*" (le jus de lentisque) et la "*muġra*" (des morceaux d'argile rouge contenant des oxydes de fer) sont les matières de base de la décoration. Pour les motifs en noir, on prépare un jus à base de feuilles de lentisque de couleur verdâtre. La potière n'a pas besoin de pinceau : les tiges du lentisque sont suffisantes pour réussir le motif. Cette première phase de décoration se fait à la sortie du feu. Quant à la couleur rouge, elle n'est ajoutée qu'après le refroidissement de l'objet. Elle lui donne un aspect brillant et résistant à la lumière<sup>73</sup>.

Notre enquête est loin d'être exhaustive. Toutefois, elle a essayé de mettre en lumière ce que les données ethnographiques peuvent apporter à une recherche sur l'histoire du

---

<sup>71</sup> c'est la *muhra*.

<sup>72</sup> V. Fayolle, 1992, p. 95.

<sup>73</sup> V. Fayolle, 1992, p. 31.

peuplement. L'interrogation des gestes techniques des potières et la lecture des données naturelles (la richesse minière, la nature enclavée du secteur ...) révèlent quelques secrets de la pérennité d'un savoir-faire en voie de disparition. L'étude comparative faite sur un matériel ancien et contemporain a confirmé, en dépit du silence des sources arabes jusqu'au XIX<sup>e</sup>, la survivance de cette économie domestique et locale. Si l'examen de la pâte, des traces de la fabrication et des empreintes des supports a attesté la conservation d'une technique très enracinée, il a démontré, également, l'adaptation de cette poterie aux circonstances de chaque époque. C'est vraisemblablement cette souplesse qui a pu la sauvegarder à travers les âges. Le maintien ne doit en aucun cas l'assimiler à une stagnation, car : « de tout temps la femme berbère a su choisir dans les apports extérieurs successifs tout ce qui pouvait enrichir son expérience et son savoir-faire sans pour autant abandonner une seule des formules techniques consacrées par des générations de potières avant elle, que ce soit dans le façonnage ou dans la décoration »<sup>74</sup>.



Fig. 351 : Une femme exposant sa production au bord de la route

---

<sup>74</sup> V. Fayolle, 1992, p. 263-264.



Fig. 352 : ... et d'autres le font dans des boutiques

### III- Ġabal Aškil : l'histoire d'un parc de chasse naturel à travers les textes et l'archéologie

L'étude du "mont Aškil"<sup>75</sup> doit tenir compte de deux faits. Il y a, tout d'abord, son ouverture sur le lac portant le même nom (la *buḥayra* de Tīnġa des sources médiévales). En dépit de l'inscription de la réserve naturelle de ce mont dans le Patrimoine mondial de l'UNESCO, l'accès au djebel en hiver demeure, jusqu'à nos jours, difficile, car il est entouré d'une série de marécages inaccessibles pendant les saisons de pluies. C'est incontestablement cette donnée qui explique, en grande partie, la faiblesse des établissements humains dans le mont. Le second élément est la richesse de la flore et de la faune du lieu. Le parc, couvrant aujourd'hui une superficie de 12600 ha, est composé d'une forêt très variée (des oléastres, des lentisques ...), et sert d'un abri naturel à plusieurs espèces d'animaux sauvages (les sangliers, les chacals, et les buffles).

<sup>75</sup> Aujourd'hui on prononce "Iškil" au lieu de "Aškil" ; c'est-à-dire que la *hamza maksūra* "!" ('i) a remplacé la *hamza maftūḥa* "!" ('a).





Fig. 353 : Ġabal Aškil – vue aérienne du côté du lac

Les auteurs de l'*AAT* ne signalent sur le djebel que les « restes d'un établissement thermal » se trouvant sur son promontoire nord-est<sup>76</sup>. La production des voyageurs français de la fin du XIX<sup>e</sup>, elle aussi, est muette sur l'occupation humaine du piton. Ce n'est qu'en 1980 que le problème a été posé pour la première fois véritablement. Dans un article, très sommaire comme le confirme l'auteur lui-même, N. Ferchiou a démontré que le silence des sources – principalement de l'époque romaine dont elle est spécialiste- ne signifie pas l'absence de toutes traces matérielles de la présence humaine. L'étude des carrières, dans un premier temps, et le recensement de quelques établissements, dans un second temps, ont attesté une occupation humaine depuis l'époque romaine. « Par son site exceptionnel et par ces gisements de pierres d'ornement dont les Romains étaient si friands, le Jebel Ichkeul ne pouvait pas être ignoré de ceux-ci. De fait, quelques visites, restées malheureusement incomplètes, faute de matériel topographique et de fouilles, nous ont permis de repérer des carrières exploitées suivant les méthodes romaines, ainsi que des traces d'établissements antiques »<sup>77</sup>.

La mention du ġabal Aškil dans les sources arabes date de l'époque hafside. Quoique brève et hâtive, l'indication d'al-Buzulī (m. en 841/1438) donne au secteur du mont l'image d'une zone périphérique : en marge de la zone urbaine (*alā taraf al-amṣār*), et sa situation l'atteste. La montagne se trouve en effet à mi-chemin de la voie reliant Bizerte à Maṭir via Tīnġa. Le *faqīh* prétend même avoir visité le *masġid* du lieu<sup>78</sup>.

<sup>76</sup> AAT, feuille "Djebel-Achkel", n°VI.

<sup>77</sup> N. Ferchiou, 1980, p. 129.

<sup>78</sup> Al-Burzulī, *Ġama' masā'il al-aḥkām*, IV, p. 453.

Où se trouve ce *masgid* signalé par Al-Burzūlī ?

Les sites décrits par N. Ferchiou concordent parfaitement avec les noms donnés à quelques points du mont que nous trouvons sur la documentation cartographique. Les *ḥammām/s* de Sīdī b. Abbās, d'al-ğrab<sup>79</sup>, d'al-šifā'<sup>80</sup> (sur le flanc oriental) et d'al-<sup>c</sup>atrūs (sur la face septentrionale) correspondent à des thermes s'articulant autour de quelques sources d'eau chaude encore exploitées jusqu'à nos jours. Sur les divers flancs du djebel, il y a des petits mausolées dont les origines des *awliyā'* sont inconnues. Sīdī b. Abbās, Lalla Ḥadda, Sīdī Mas<sup>c</sup>oud et Sīdī <sup>c</sup>Abdallāh sont des *zāwiya* de quelques saints qui se trouvent sur les différents flancs du ḡabal Aškil. La petite mosquée mentionnée dans le texte d'al-Burzūlī ne peut être que l'un de ses sanctuaires.

D'après les données relevées sur le terrain et les renseignements de la cartographie, on peut distinguer trois zones différentes : la première se trouve à l'extrême nord-est du massif, où il y a une forte concentration de sites thermaux. La deuxième, zone de carrières de marbre, se situe sur le versant septentrional qui regarde vers le lac. La troisième est marquée par des zaouias sur quelques sommets du promontoire oriental. Le reste du djebel est une forêt d'une richesse impressionnante. Elle comprend plusieurs espèces endémiques et abrite une grande variété de la faune. La situation actuelle du parc de Aškil, en tant que réserve naturelle, est héritière, selon toute vraisemblance, d'une situation historique. Les textes de l'époque hafside, notamment celui d'Ibn Ḥaldūn, parlent d'un grand domaine de chasse dans les environs de Bizerte, dans lequel les Emirs se rendaient<sup>81</sup>. Parmi les constructions d'al-Mustanşir, le deuxième souverain hafside, on note l'édification d'une clôture entourant un domaine de chasse dans la région de Bizerte. Cette enceinte, dont les matériaux sont inconnus, est d'une grandeur indéterminée (*siyāğ ḥarağā niṭāquhu <sup>c</sup>an al-taḥdīd bi-ḥaytu lā yurā'a sirbu al-waḥš*). Ibn Ḥaldūn qualifie le domaine de "*qawrā'*" qui désigne une vaste étendue de terrain. Dans le dictionnaire d'Ibn Manzūr, le verbe "qāra" signifie parmi d'autres sens : pratiquer la chasse. Un autre indice dans le même dictionnaire pourrait s'appliquer au ḡabal Aškil. Les "qūr" (pluriel de *qawrā'*) sont les petites éminences isolées qui se caractérisent aussi bien par un relief de nature fruste que par une forêt très boisée.

---

<sup>79</sup> *Al-ğrab*, ou "*el-Djerab*" des cartes, viennent du mot arabe *al-ğarab* qui désigne la maladie de la gale. "*Ḥammām al-ğrab*" est très probablement une source thermale connue pour être guérissante de cette maladie contagieuse.

<sup>80</sup> C'est le bain de la guérison.

<sup>81</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-<sup>c</sup>Ibar*, VI, p. 281-282 et trad. (1978), II, p. 338-339. Nous allons revenir en détails sur les œuvres d'*al-Mustanşir al-Ḥafşī* dans le premier chapitre de la troisième partie de cette recherche.

Dans le récit d'Anselme Adorne on trouve des données supplémentaires sur les sorties des princes hafside à la chasse. Quoiqu'il n'avance pas de précisions toponymiques sur les lieux de chasse, il semble que la région concernée soit celle de Bizerte<sup>82</sup>. La présence d'une faune sauvage dans la région de Bizerte au Moyen-Âge est attestée par une source du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les *fatāwa* d'Ibn °Azzūm, on trouve une information qui stipule qu'un lion a dévoré une bête dans la région de Bizerte<sup>83</sup>.

Les données textuelles précédentes confirment une présence humaine dans le djebel au moins aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Pour ce qui est des données matérielles, les vestiges des bains et l'état des petits mausolées qui se trouvent dans quelques zones du mont ne présentent pas des indices concrets de datation. Toutefois, il y a une dizaine d'années, un trésor monétaire a été découvert à Henchir Zaarour à quelques kilomètres à l'Est du mont, sur la voie desservant Bizerte via Tīnga. Des pièces de ce trésor, encore inédit, ont été exposées il y a quelques années au Musée de Lattes, lors d'une exposition intitulée "*Tunisie : du Christianisme à l'Islam. IV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle*". Il n'est pas sans intérêt de citer la présentation de Kh. Ben Romdane qui parle de ces pièces : « c'est sur les berges sud du lac Ischkeul, l'antique *lacus Sissara*, qu'un trésor monétaire almohade a été découvert en juin 1995, au lieu-dit Henchir Zaarour. Sur ce même lieu, Ch. Tissot avait suggéré l'emplacement de l'antique *Theudalis*, mentionnée par Plin l'Ancien et Ptolémée. Ce trésor a été trouvé enfoui dans les limites supposées de la réserve de chasse hafside ...non loin de la voie reliant la plaine de Mater à Binzarte »<sup>84</sup>.

Le trésor est composé de plus de 180 pièces de monnaie en argent de forme carrée. Les monnaies sont en bon état de conservation parce qu'elles ont été trouvées dans un sac de matière organique (une bourse en cuir ou en lin). Leur forme et la mention sur le revers "al-Mahdī est notre guide" (*al-Mahdī 'imāmunā*) attestent leur appartenance à la phase *mu'minide* ou au premier temps des Hafside (la deuxième moitié du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle). Appelées *qīrāṭ*, ces pièces portent à l'avant la formule suivante : "*il n'y a de Dieu que Dieu, toute décision appartient au Dieu, Dieu est omnipotent*". À l'envers on lit : "*Allāh est notre Dieu, Muḥammad est notre prophète, al-Mahdī est notre guide*".

Cette découverte, sur laquelle nous allons revenir avec plus de détail dans une autre partie de cette recherche, confirme l'apport de l'archéologie pour compléter les informations

---

<sup>82</sup> Nous analysons les données d'Adorne dans le premier chapitre de la troisième partie de cette recherche. Voir R. Brunschwig, *Deux récits de voyage...*, 1936, p. 129-130.

<sup>83</sup> Ibn °Azzūm, *kitāb al-aḡwiba*, I, p. 217-218.

<sup>84</sup> Kh. Ben Romdane, « Trésor d'Ischkeul », dans *Tunisie : du Christianisme à l'Islam* (2001), p. 182.

textuelles. C'est, sans aucun doute, la lecture croisée des différentes sources qui fournit les résultats les plus évidents.



Fig. 354 : Ġabal Aškil – une carrière

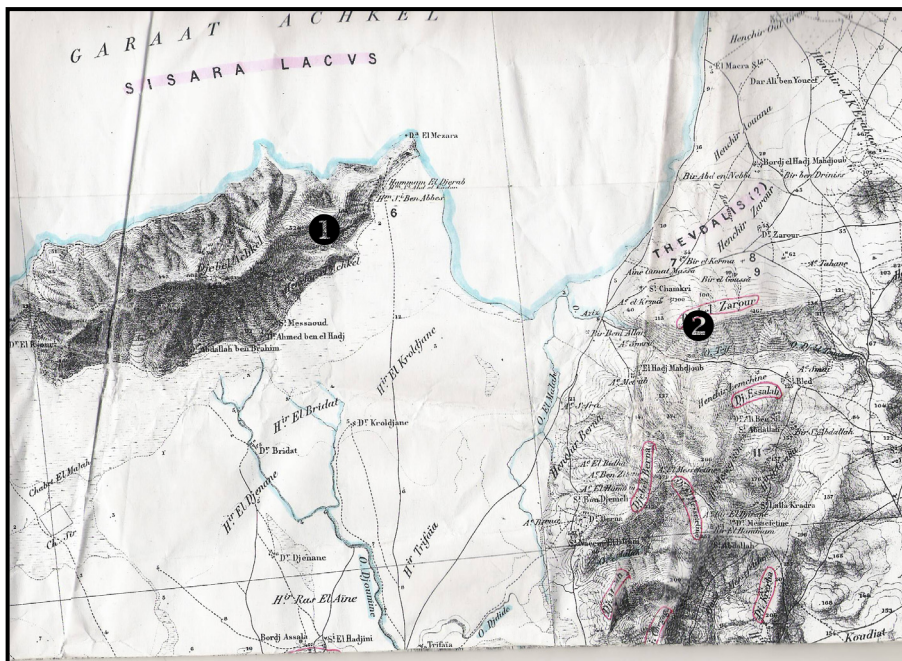


Fig. 355 : Le mont Aškil et lieu dit Za<sup>C</sup>rou d'après l'AAT  
(Légende : ❶ Ġabal Aškil / ❷ Henchir Za<sup>C</sup>rou )





Fig. 356 : Sidi Mas'ud (1)



Fig. 357 : Sidi Mas'ud (2)



**Université Lumière-Lyon 2**

Langues, Histoires et Civilisations des Mondes Anciens – UMR 5648

**Université de Tunis**

Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Département d'Histoire

---

Thèse d'Histoire et d'Archéologie islamiques

# **Bizerte et sa région**

## **Etude de géographie historique**

(Tome : 2)

Présentée et soutenue publiquement par :

**Mohamed Ali HBAIEB**

le 13-02-2009

Sous la direction de :

**Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)**

**Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)**

Devant un jury composé de :

Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)

Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)

Faouzi MAHFOUDH (Université de La Manouba-Tunisie)

Jean-Pierre VAN STAËVEL (Université Paris IV-La Sorbonne)

Laurent SCHNEIDER (MMSH-Aix-en-Provence)

Année universitaire : 2008-2009



# SOMMAIRE

## *Volume II*

|   |            |
|---|------------|
| <b>TROISIÈME PARTIE: OCCUPATION DU SOL ET STRATÉGIES TERRITORIALES<br/>DANS LA RÉGION DE BIZERTE.....</b> |            |
| CHAPITRE I : LA RÉGION A TRAVERS LE TEMPS.....  | 451        |
| CHAPITRE II: LES STRATÉGIES DÉFENSIVES : DE QILĀC ŞAṬFURA A LA<br>FORTIFICATION OTTOMANE.....             | 514        |
| CHAPITRE III: LA CONSTRUCTION DU TERRITOIRE : PROBLÈMES ET<br>ÉTAPES.....                                 | 534        |
| CHAPITRE IV: LES DONNÉES ETHNOCULTURELLES : QUESTIONS<br>D'IDENTITE.....                                  | 570        |
| <br>  |            |
| <b>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</b>  | <b>590</b> |
| <b>FIGURES HORS TEXTE .....</b>   | <b>600</b> |
| <b>TABLE DES PLANS, DES CARTES ET DES PHOTOS .....</b>  | <b>602</b> |
| <b>LISTE DES TABLEAUX .....</b>   | <b>609</b> |
| <b>GLOSSAIRE DES TERMES ARABES .....</b>  | <b>610</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>  | <b>613</b> |
| <b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>   | <b>641</b> |





Troisième Partie :

**OCCUPATION DU SOL  
ET STRATÉGIES  
TERRITORIALES DANS  
LA RÉGION DE BIZERTE**





# Chapitre I : **La région à travers le temps**

## **A- Un retour sur le passé préislamique :**

Pour tout chercheur médiéviste travaillant sur l'Occident musulman, qu'il soit historien ou archéologue, s'il traite de questions de géographie historique, il est indispensable de retourner à la période antique qui offre des données susceptibles de permettre une meilleure connaissance de la période islamique. Partir de cette période, ne signifie pas faire un travail exhaustif sur la région pendant les périodes phénico-punique, romaine, vandale et byzantine. Il s'agit là, bien évidemment, d'une tâche réservée aux antiquisants. Notre propos est plutôt, au moins dans cette partie de la recherche, de dresser un tableau général de la région dans l'Antiquité. Pour cela, il est nécessaire de dépasser le stade descriptif et l'établissement d'un simple catalogue des ruines préislamiques pour chercher, dans cette période, les signes de la mort ou de la survivance d'une ville, d'un village ou même d'un simple site antique.

Quelle est donc la carte de la répartition des agglomérations pendant la période antique dans la région d'*Hippo Ziarrythus*, le nom antique de la ville de Bizerte ? Au sein même de cette longue période peut-on parler d'une carte d'occupation du sol stable ? On se demande, à titre d'exemple, où s'installèrent les Phéniciens, les Romains et les Byzantins ? Retrouve-t-on dans quelques secteurs seulement des indices d'une occupation indigène ? Y-avait-il un choix précis pour chaque installation ? Et s'il existait, avait-il des critères spécifiques à chaque groupe d'occupants ?

## ***1- La période préromaine :***

Avant la fondation de Carthage, en 814 avant J.-C. par les Phéniciens de Tyr, la région de Bizerte avait déjà connu au moins quatre siècles de présence phénicienne. Jouissant de sa position sur une route menant vers leurs installations maritimes de la péninsule Ibérique et de son ouverture sur le détroit séparant les deux bassins de la Méditerranée, Utique fut le premier comptoir des Phéniciens, sur la côte du pays.

Nos informations sur la question de l'occupation humaine durant cette période, émanent des récits des voyageurs et des rapports des officiers des brigades du service topographique de l'armée française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à eux que l'on doit la découverte de beaucoup de sites et une masse documentaire importante. Leurs parcours sur le terrain ainsi que leurs explorations -bien que sommaires et plutôt en liaison avec la nature de leurs missions- ont été d'un apport non négligeable, puisque leur production a servi de point de départ pour les auteurs des promenades archéologiques qui ont pris le relais, dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne la question de la présence humaine dans la région avant la fondation d'Utique, les recherches archéologiques de ces dernières années montrent qu'elle remonte à l'époque préhistorique. En 1985, une équipe, dirigée par Abderrazek Gragueb et Gabriel Camps, publiait l'inventaire de la feuille de Bizerte (n°2) de *l'Atlas préhistorique de la Tunisie*. Dans cet inventaire, fruit d'un long travail de terrain, 9 sites sur les 35 répertoriés se situent sur la limite occidentale de la région de Bizerte ; c'est-à-dire que plus de 25% de la concentration humaine se trouvait sur le territoire de l'actuelle délégation de Saġnān<sup>1</sup>. Alors que l'essentiel des autres sites se concentrait sur la côte à l'ouest de la ville de Bizerte (voir la carte).

---

<sup>1</sup> Cette agglomération est jusqu'à nos jours un centre de production de poterie modelée berbère.

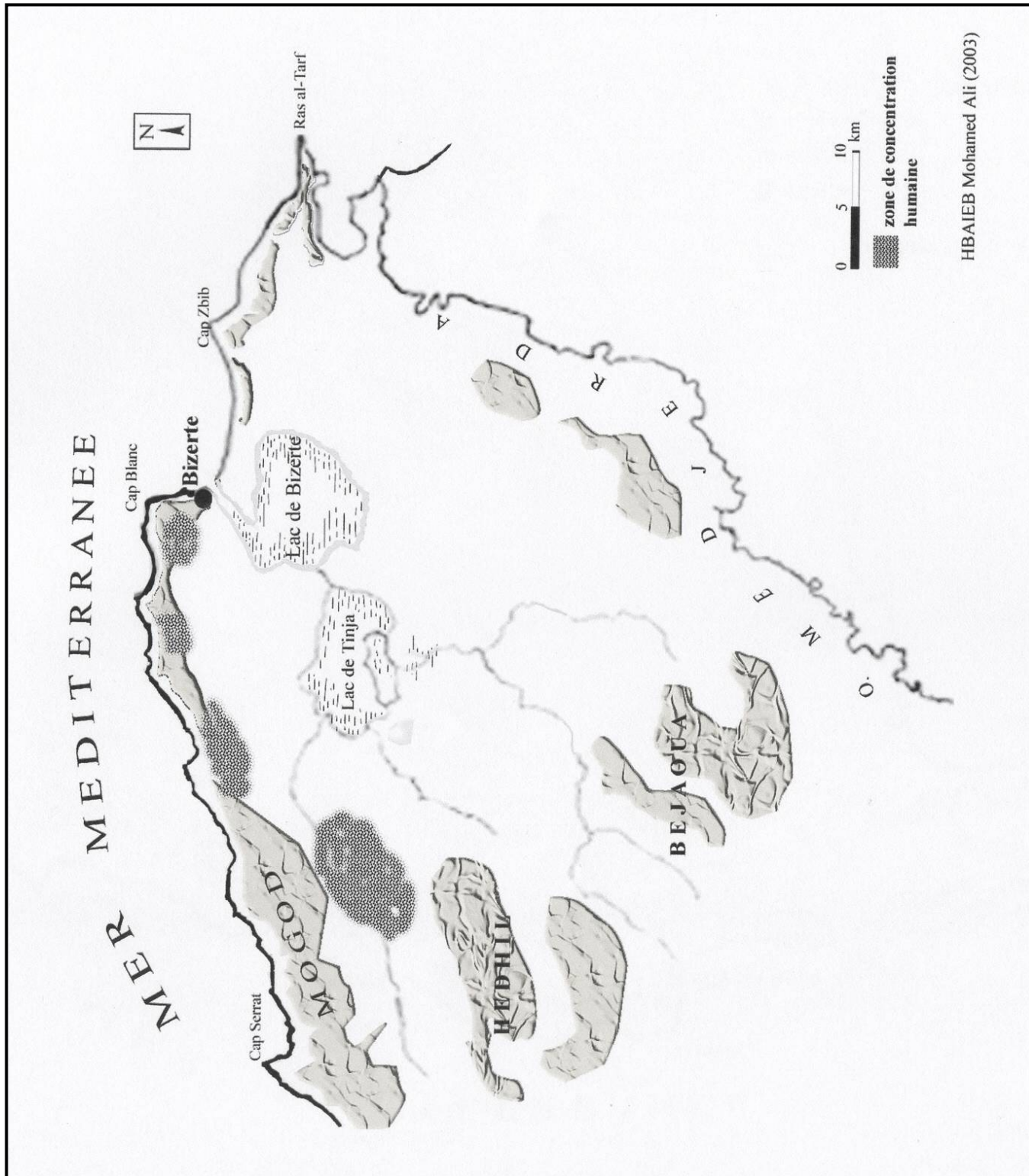


Fig. 359 : l'occupation du sol dans la région de Bizerte pendant la période préhistorique d'après les découvertes archéologiques

En revanche, pour les autres secteurs de la région, nos sources écrites ne commencent à révéler une présence humaine qu'à partir de la fondation d'Utique. Créée par les Phéniciens en 1100 av. J.C., cette agglomération n'était au début qu'un comptoir-étape sur un itinéraire maritime reliant la Phénicie au bassin occidental de la Méditerranée. Sa création entraine dans le cadre de la course phénico-grecque pour le contrôle de l'espace méditerranéen, espace/centre dans le monde antique. Pour cette ville, qui jouit d'une célébrité comparable même à celle de Carthage, l'archéologie, une fois de plus, démontre une occupation humaine dès avant l'arrivée des navigateurs phéniciens au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. A. Lézine, auteur d'une recherche architecturale menée dans les secteurs des bains publics et de l'amphithéâtre de ce site, a relevé des couches d'occupation protohistorique. Ce qui constitue un indice supplémentaire de la présence de l'élément libyen autochtone attesté dans plusieurs secteurs de la région.

Si les données textuelles sont évidemment inexistantes pour la phase préhistorique, il n'en va pas de même pour la période phénico-punique. Cette dernière peut être perçue, en effet, à partir des données issues des sources écrites et des découvertes archéologiques récentes. En ce qui concerne les informations textuelles, les témoignages sont procurés indirectement par des sources d'époque romaine, mais qui nous fournissent, particulièrement à travers les mentions toponymiques, des données relatives à l'époque punique. Dans l'historiographie antique, les auteurs, aussi bien les chroniqueurs que les géographes et voyageurs, ne commencent à parler de la région de Bizerte qu'à partir du II<sup>e</sup> siècle avant J.C.. En effet, en plus d'Utique, qui est resté jusqu'à un moment avancé la cité la plus importante de toute la région, les premières sources écrites latines et grecques identifient Bizerte sous le nom d'*Hippo Acra* ; un nom qui évoluera désormais pour devenir *Hippo Diarrhytus*, puis à la fin de l'Antiquité *Hippo Ziarrhytus*. En dépit de leur richesse relative, par rapport à la période pré-punique, ces informations textuelles ne permettent pas de nous renseigner sur la carte d'occupation du sol au cours de la période préromaine. Il n'est pas possible, par exemple, de saisir clairement la réalité des relations ville/campagne ou les rapports côte/arrière pays. C'est la raison pour laquelle un recours aux données du terrain est indispensable.



Les premiers indices archéologiques ont été recueillis par les auteurs des voyages archéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Guérin, Tissot et les auteurs de *l'Atlas Archéologique de la Tunisie* sont les premiers qui ont essayé, à partir de leur connaissance de la littérature écrite antique et de leur aptitude à lire les inscriptions, de localiser et identifier les sites répertoriés dans les textes antiques. Leurs découvertes ont été reprises ultérieurement ; elles ont été parfois confirmées et dans d'autres cas corrigées. En 1986, des missions archéologiques effectuées dans la région par une équipe tuniso-italienne, formée essentiellement de spécialistes de la période phénico-punique, ont pu enregistrer plusieurs découvertes que Fethi Chelbi<sup>1</sup>, l'un des responsables de l'équipe tunisienne, résume comme suit :

- 1-Découverte de la forteresse punique de Ras-Zebib.
- 2-Découverte et fouille partielle de la nécropole qui s'étend au pied de la forteresse, dans le vallon qui sépare le Jbel Touchela du Jbel Bouchoucha.
- 3-Découverte de vestiges au Ras Sidi Ali El Mekki (Cap Farina), le *Promontorium Appolinis* ; ruines probables du fameux temple d'Apollon.
- 4-Découverte d'une petite forteresse sur le Jbel Fartas, éminence qui surplombe le Ras El Mestir.
- 5-Traces d'habitats puniques repérés sur la côte, notamment sous les ruines de la ville romaine identifiée par P. Cintas comme étant la *Thinisa* romaine<sup>2</sup>.

Sans entrer dans les détails, et par rapport à ce que nous avons pu constater pour les temps préhistoriques et protohistoriques, on peut déduire que l'essentiel de l'occupation du sol à l'époque phénico-punique se trouve sur la ligne côtière<sup>3</sup>. Un choix qui trouve son explication dans les origines des conquérants phéniciens qui préféraient les sites côtiers vu leur prédilection pour les activités maritimes.

---

<sup>1</sup> F. Chelbi, « Prospections ... », 1987, p. 71-72.

<sup>2</sup> P. Cintas, « La ville punique de Ras Zebib ... », 1963-64, p. 163.

<sup>3</sup> Voir la carte dans page suivante.

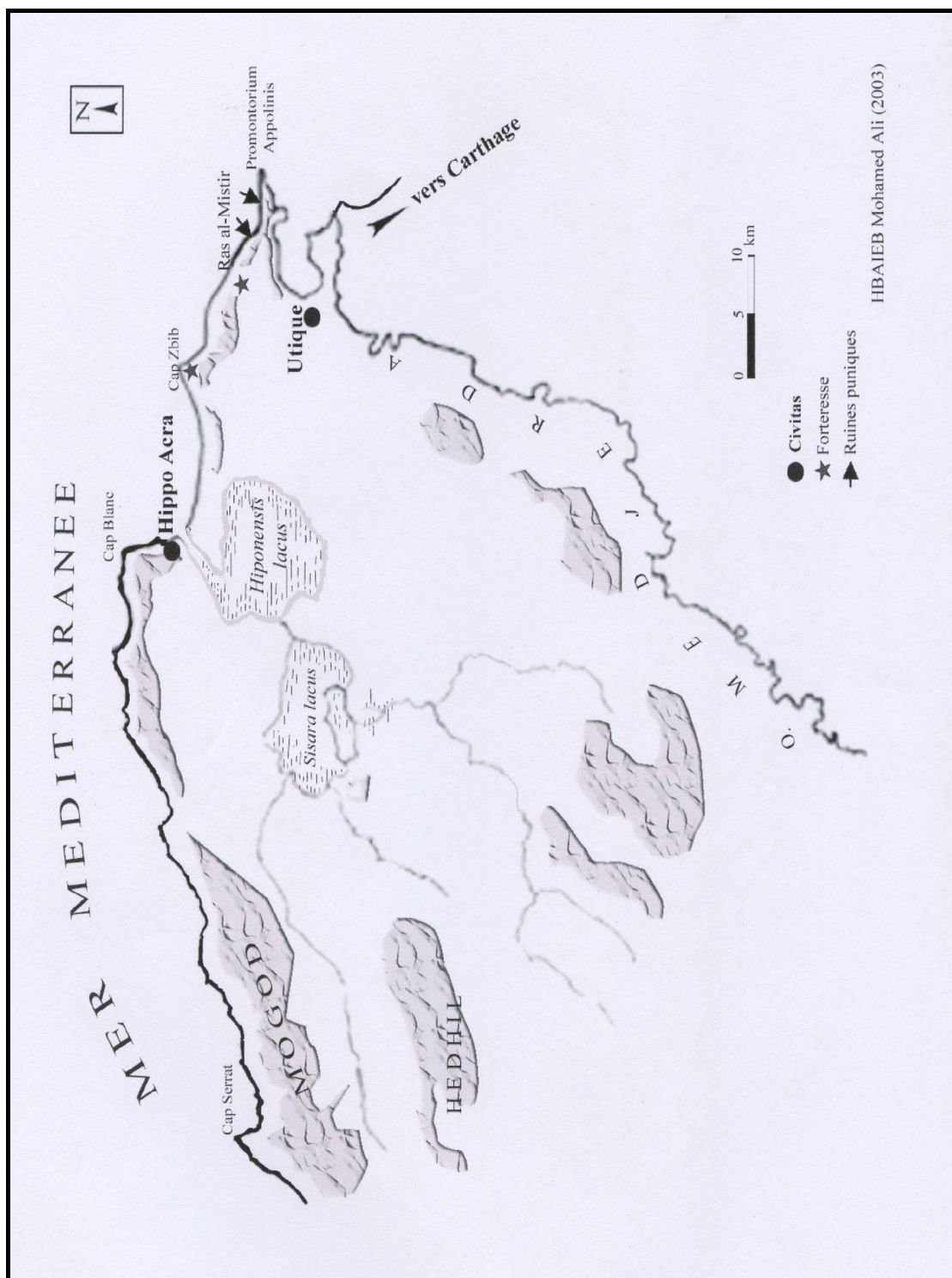


Fig. 360 : La carte de l'occupation du sol dans la région de Bizerte pendant la période punique (d'après les sources écrites et archéologiques)

## **2- La période romaine :**

Nous entendons par période romaine, la phase qui s'étend entre 146 avant J.C., date de la conquête romaine, et 429 après J.C., année de la conquête vandale. Pour cette époque, et comme nous l'avons signalé plus haut, les données écrites et archéologiques sont relativement riches. Textuellement, les spécialistes disposent d'au moins sept mentions d'auteurs de différentes spécialités (historiens, voyageurs, ...) et origines (latins, grecs ...). Leur contribution à la connaissance de la réalité historique est, bien évidemment, relative mais reste non négligeable pour ce qui concerne la toponymie, très utile pour suivre l'évolution du peuplement au cours de la période islamique.

La liste toponymique fournie par ces auteurs confirme que la région a connu un dynamisme urbanistique relativement actif par rapport à d'autres régions de l'Afrique du Nord. En fait, une bonne partie des agglomérations attestées à l'époque médiévale, et nous l'avons démontré dans la deuxième partie de cette étude, ont connu une occupation humaine pendant la période romaine. Bizerte succéda à *Hippo Ziarrhytus*, Tīnġa à *Thimida*, al-<sup>c</sup>Āliya est l'héritière d'*Uzalis*, Māṭir, elle-même, est fondée sur l'emplacement de *l'Oppidum Maternese* etc....

En outre, la documentation chrétienne apporte, pour sa part quelques renseignements supplémentaires. Les actes des conciles, surtout ceux de 411, permettent d'ajouter quelques évêchés à la liste qui précède : *Ruscua* que Mesnage localise à Ġār al-Milḥ ; *Bassiana*, à l'emplacement de l'actuel Menzel Bourguiba et précisément sur le site de Sidi Abdallah, sur les berges sud du lac de Bizerte ; une probable mention de <sup>c</sup>Awsaġa sous le nom de *Ecclesia Ausuagensis*, église donatiste présente dans les actes de la conférence de Carthage en 411 ; *Membrone* où se trouvait un monastère au commencement du V<sup>e</sup> siècle.

En revanche, les textes restent silencieux sur plusieurs autres aspects de la carte du peuplement de la région pendant la période romaine. Ce mutisme est partiellement comblé par les trouvailles archéologiques, notamment par les découvertes épigraphiques qui fournissent des informations extrêmement intéressantes surtout pour des questions

comme la vie économique, l'ascension sociale des notables, la division du travail et la vie politique au sein des cités.

En 1894, P. Gauckler, alors inspecteur du service des antiquités, publiait au *BCTH* soixante et une inscriptions inédites de la Tunisie, dont une douzaine trouvées dans la région de Bizerte<sup>1</sup>. En plus, les auteurs de *l'Atlas archéologique* ont recensé au début du XX<sup>e</sup> siècle environ 255 sites. Ce chiffre a été porté par les chercheurs de *la carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques*, vers la fin des années 1980, à 600 sites, ce qui donne une densité d'occupation très élevée. Ce chiffre n'a pas empêché le responsable des prospections de constater que la région était loin d'atteindre le stade de l'urbanisation de la partie sud de la dorsale tunisienne. Il considère que « la région de Bizerte est une zone à forte densité rurale, avec une faible couverture urbaine, pourtant elle était parmi les premières zones de l'occupation phénicienne, donc de l'organisation urbaine »<sup>2</sup>.

On peut ajouter à ces travaux, ce que nous apporte la carte des voies romaines réalisée par Pierre Salama pour la connaissance des grands centres urbains de la région. Cette carte tire son importance de son utilisation des données textuelles et des données archéologiques (des inscriptions, telles que les bornes miliaires, et des indices architecturaux, comme les ponts). Sur la carte de P. Salama on relève les toponymes suivants : *Hippo Diarrhytus* (Bizerte), *Uzalis* (al-<sup>c</sup>Āliya) , *Utica* (Utique) et *Thimida* (Tīnġa)...<sup>3</sup>.

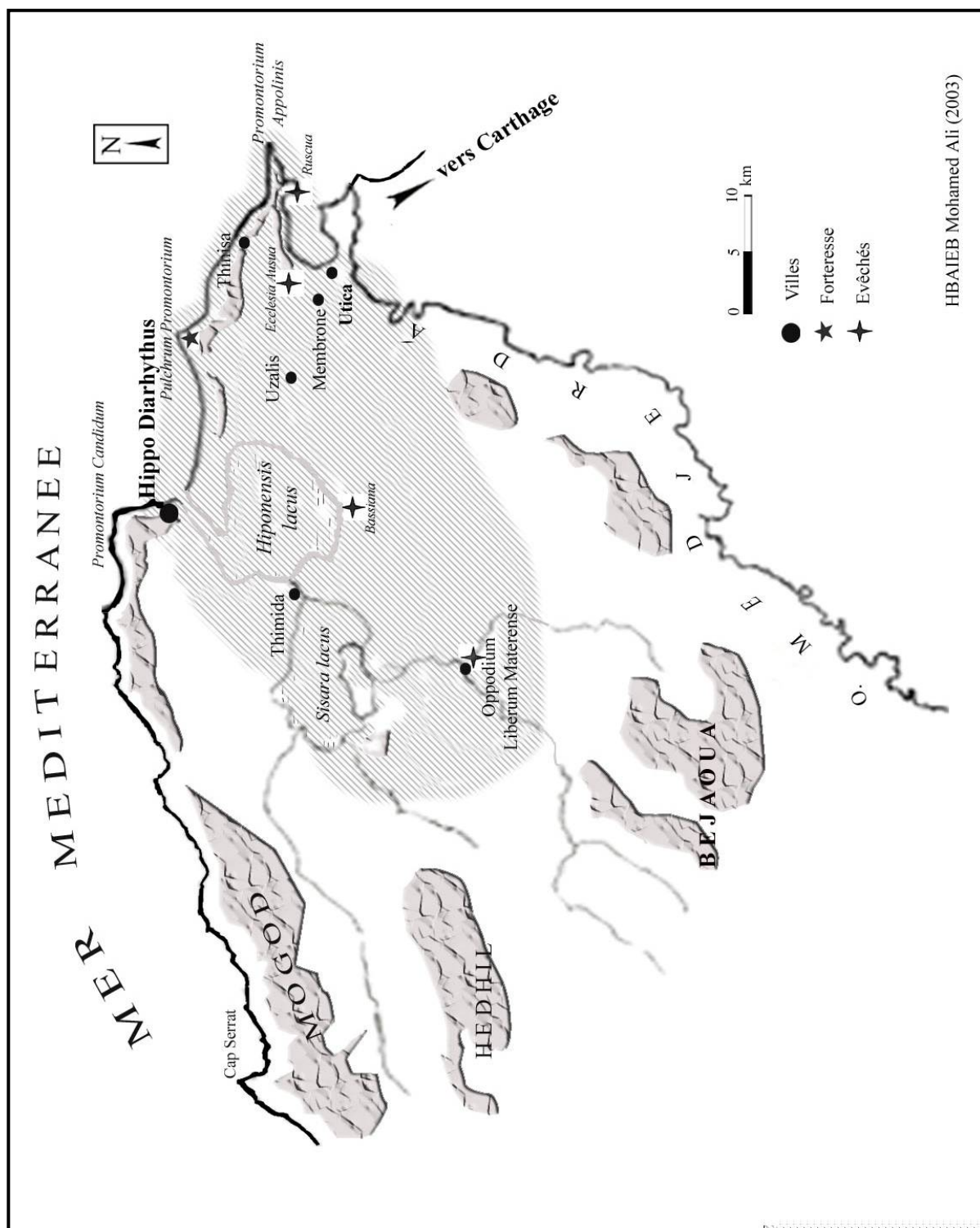
Généralement, pour cette période d'occupation romaine, la concentration humaine a été importante au sud des deux lacs ; une région réputée dès l'Antiquité pour sa fertilité et par le fait qu'elle se trouvait à l'écart des menaces de l'ensablement (le cas de Šaṭṭ al-Rimāl à l'est de Bizerte), de l'alluvionnement (le cas d'Utique et ses environs) et des vents du Nord (la côte entre Bizerte et Rās al-Ṭarf).

---

<sup>1</sup> P. Gauckler, « Inscriptions inédites de Tunisie », *BCTH*, 1894, p. 230-259.

<sup>2</sup> S. Ben Baaziz, « Le problème de l'eau dans l'Antiquité dans la région de Bizerte », in *L'Afrique dans l'Occident romain, Ier siècle av. J-C. – IV<sup>e</sup> siècle ap. J. C.* (Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis, Rome 3-5 décembre 1987), p. 203-212.

<sup>3</sup> P. Salama, *Réseau routier...*, 1989. (Voir la carte hors du texte)



HBAIEB Mohamed Ali (2003)

Fig. 361 : La carte du peuplement dans la région de Bizerte pendant l'époque romaine (d'après les sources écrites et archéologiques)



### ***3- La période vandale et byzantine :***

Elle est toujours considérée comme la période la moins connue de toute l'histoire du pays. Les documents écrits manquent. L'archéologie apporte peu d'indices par rapport aux autres périodes. Sur le terrain, nous ne savons pas reconnaître, du point de vue monumental, ce qui a pu appartenir à l'époque vandale. De même, l'archéologie byzantine n'apporte que quelques éléments de fortification.

Cette pauvreté des sources a favorisé l'adoption, avec les premiers spécialistes, de la théorie catastrophiste qui voit dans l'invasion vandale de 429 après J.C. et les raids des Maures, deux forces destructrices qui ont donné à l'époque byzantine l'image d'une civilisation limitée à la construction de fortifications. Une théorie qui ne convainc plus l'historiographie de ces dernières années. La documentation est certainement rare, « mais il ne suffira pas, dit Peyras, d'incriminer nos sources »<sup>1</sup>. Le déclin urbain est un fait historique, certes ; il se manifeste par les quelques toponymes mentionnés, dans les rares sources dont on dispose. Mais en l'absence de fouilles stratigraphiques, on ne doit pas tomber dans la généralisation.

En ce qui concerne la région de Bizerte au cours de la période vandale (429-534)<sup>2</sup>, il n'est question dans la documentation écrite que d'*Hippo Diarrhytus* (Bizerte) et une mention douteuse d'*Uzalis* (Alia). Ce déclin qui caractérise le fait urbain est, aux yeux de Jean Peyras, « l'aboutissement d'un phénomène relevé dès le début du V<sup>e</sup> siècle (c'est à dire avant la conquête vandale) : une réelle léthargie des cités, qui rappelle le sommeil des localités avant les Antonins. L'époque vandale est, pour le moins, peu propice au patriotisme local et à l'épanouissement des cités »<sup>3</sup>.

En 534, la région, comme d'ailleurs toute la province, entre sous la domination des Byzantins. Pour cette période, qui précède l'époque arabo-islamique, les données textuelles et archéologiques sont plus abondantes que celles de la période vandale. Mais cette abondance relative ne manque pas de poser de problèmes, puisque nos connaissances se limitent presque à l'architecture militaire.

---

<sup>1</sup> J. Peyras, *Le Tell Nord-Est*, p. 312.

<sup>2</sup> Sur la période Vandale, voir le travail classique de C. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1945 ; mais surtout Y. Modéran, *Les Maures et l'Afrique romaine IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles*, Coll. EFR, 2004.

<sup>3</sup> J. Peyras, *Op. cit.*, p. 277.

Le concile de Carthage de 646, ne mentionne que les évêchés d'Hippo Diarrhytus, d'Utique et d'Uzalis. Une fois de plus Bizerte se présente comme un chef lieu de la région<sup>1</sup>.

L'absence d'autres toponymes dans ces documents prouve-t-elle la mort totale de la vie urbaine dans le reste de la région? La réponse ne peut pas être affirmative. Les cités existent encore ; la faiblesse à tous les niveaux (financier, monumental ...) est certainement attestée, mais l'archéologie, une fois de plus, prouve à l'aide de ses outils que l'activité de bâtir continuait et que les nouvelles zones s'articulaient désormais autour de l'église : le monument remarquable par excellence de la dernière phase de l'Antiquité.

Pour ne pas rester dans les généralités et fournir des exemples prouvant les apports non négligeables du travail de terrain, nous nous référerons aux résultats de l'étude de Hédi Bouita sur les fortifications de la ville de Bizerte. La lecture des coupes et des plans, effectués minutieusement dans les soubassements de ces monuments, relève des indices matériels propres à l'archéologie défensive byzantine<sup>2</sup>.

Au terme de ce survol rapide de la période vandalo-byzantine, qualifiée souvent de période de décadence du fait urbain, il ne faut pas tomber dans le piège du mutisme des sources. Ce mutisme est certainement révélateur, mais tout doit rester hypothétique en attendant les solutions concrètes que pourraient nous fournir les fouilles stratigraphiques des agglomérations de la région.

#### ***4- De l'Antiquité tardive au haut Moyen-Âge : permanence ou rupture***

Quel que soit l'espace concerné, une étude d'archéologie médiévale part souvent d'une série de questions s'articulant autour des thèmes de la continuité ou de la rupture avec l'héritage de l'Antiquité<sup>3</sup>. Pour les espaces conquis par les musulmans, les spécialistes s'interrogent encore sur les événements de la conquête et surtout sur le comportement des conquérants à l'égard d'un héritage déjà existant avant leur arrivée. De plus, et particulièrement pour les chercheurs qui s'intéressent aux questions de peuplement et d'occupation du sol, ils se trouvent, en quelque sorte, dans

---

<sup>1</sup> Mesnage (J), 1912, *L'Afrique chrétienne ...*, p.

<sup>2</sup> Voir *supra* la description de la Qsiba de Bizerte ; H. Bouita, 1992a, p. 66 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. à ce propos, A. Bazzana, 1992, p. 28-31.

“l’obligation” de revenir, même sommairement, aux formes vécues durant la période préislamique afin de chercher dans les indices, aussi bien toponymiques qu’archéologiques, les signes d’une mort ou d’une survivance du fait urbain.

Pour l’Ifriqiya, qui succéda à la *Zeugitane*, la *Byzacène* et la *Tripolitaine*, la question du passage entre l’Antiquité tardive et le haut Moyen Âge anime encore plusieurs débats<sup>1</sup>. Si l’historiographie classique est restée durant plusieurs décennies silencieuse sur cette phase de transition, le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle a apporté des nouveautés sur le sujet. En 1973, dans un article paru dans les *Annales E.S.C.*, Hichem Djaït a lancé le débat. Il a considéré que le phénomène urbain dans “*l’Afrique arabe du VIII<sup>e</sup> siècle*” n’a pas connu d’arrêt. Il pense, contrairement à ce que l’on croyait, que « le réseau des villes anciennes se maintient et continue de témoigner de la vocation urbaine du pays, qui se renforce même avec la venue des Arabes »<sup>2</sup>. Cette lecture, qui se fonde essentiellement sur des données textuelles, a été discutée récemment par Jean Peyras, un chercheur de terrain qui a mené des prospections dans la région de l’Oued Tine, une région limitrophe de Bizerte. Il n’est pas possible, selon lui, « de suivre H. Djaït dans ses affirmations selon lesquelles les destructions de villes (de l’Antiquité) furent compensées en nombre par les nouveaux centres »<sup>3</sup>. Effectivement, du point de vue quantitatif, il semble que le phénomène urbain pendant l’Antiquité ait été plus dense que celui des débuts de l’époque islamique, et l’archéologie, de fouille et de prospection, affirme chaque année ce fait. Mais il ne faudrait pas imputer ce déclin qu’a subi le réseau urbain à la conquête arabe du VII<sup>e</sup> siècle et à “l’invasion” *hilalienne* du XI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Le déclin du tissu urbain semble avoir connu ses premiers symptômes dès la chute de l’empire romain ; c’est à dire dès le milieu du V<sup>e</sup> siècle. Avec l’arrivée des Vandales en 429 la carte du peuplement change et le nombre des centres urbains diminue. Mais une fois de plus, il ne faudrait pas tout attribuer à la

---

<sup>1</sup> Voir notamment D. Pringle, *Sixth-century fortifications in Byzantine Africa : an archeological and historical study*, Oxford, 1978 ; J. Durliat, *Les dédicaces d’ouvrages de défense dans l’Afrique Byzantine*, Coll. EFR, Rome, 1981 ; Y. Moderan, “La renaissance des cites dans l’Afrique du VI siècle d’après une inscription récemment publiée, *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale, de la fin du III siècle à l’avènement de Charlemagne*, études réunies par C. LEPELLEY, Bari, p. 85-114, 1996 ; M. Ben Abbes, « Le VII<sup>e</sup> siècle en Afrique du Nord : prospérité ou décadence ou prospérité économique ? », *In Africa et in Hispania : études sur l’huile africaine*, 2007, p. 137-144 ; A. Leone, *Changing Townscapes in North Africa Conquest*, Bari, 2007.

<sup>2</sup> H. Djaït, “l’Afrique arabe du VIII<sup>e</sup> siècle”, *Annales E.S.C.*, mai-juin 1973, n° 3, p. 616.

<sup>3</sup> J. Peyras, *Le Tell Nord-Est*, p. 317.

<sup>4</sup> À propos de la question de la permanence des formes antiques dans l’Ifriqiya médiévale, voir : N. Djelloul, « Permanences antiques et mutations médiévales : agriculture et produits du sol en Ifriqiya au haut Moyen âge », in *l’Africa Romana*, XII (1996), Sassari, 1998, t.1, p. 485-511 ; F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale*, 2003, p. 243-244.

“colonisation” vandale. Le déclin ne fut pas brutal et la crise de la cité antique était déjà amorcée sous les derniers règnes des empereurs romains, et l’arrivée des Vandales doit être examinée dans ce contexte de décadence générale. Si l’on est redevable à ce propos, c’est certainement à l’archéologie. C’est grâce à ses découvertes que l’historiographie de ces dernières années a pu écarter la théorie du déclin brutal du phénomène urbain qui a accompagné la chute de l’empire romain<sup>1</sup>.

Vers la fin des années soixante dix du XX<sup>e</sup> siècle, Ammar Mahjoubi, auteur d’une fouille des niveaux tardifs à *Belalis Maior*, petite ville du Nord-Ouest tunisien, a montré que le phénomène du déclin n’intéressait, en réalité, que quelques secteurs de l’agglomération antique. La vie de la cité antique continuait et de nouveaux noyaux surgissaient désormais autour des églises<sup>2</sup>. Cette conclusion, attestée grâce aux fouilles, est d’ores et déjà confirmée ces dernières années par plusieurs autres chercheurs dans d’autres sites et régions du Maghreb<sup>3</sup>.

Quelle était donc la situation dans la région de Bizerte au moment de la conquête arabe ? A-t-elle été désertée ? A-t-elle connu une certaine prospérité ? Le voisinage de Carthage, la capitale punique puis romaine et byzantine, eut-il des répercussions sur sa situation politique, administrative et économique ?

Les questions, comme le lecteur peut le remarquer, ne manquent pas, mais le problème réside dans la nature de la documentation disponible : est-elle capable de nous fournir toute la lumière désirable ?

---

<sup>1</sup> Cf. la préface du livre de J. Durliat rédigée par A. Beschouch sur cette image donnée de l’époque byzantine. On lit « un pays exsangue, des villes en incessante décadence et une population qui a peur : telle est la triste image que, traditionnellement, l’on nous donne de l’Afrique sous l’empire byzantin ... Cette sombre vision semblait, en grande part, fondée sur une réalité indubitable : ce ne sont partout, à travers la Tunisie et l’Algérie, que fortins, murailles, citadelles. ». J. Durliat, *op. Cit.*, pp. V et VI.

<sup>2</sup> A. Mahjoubi, *Les cités romaines de la Tunisie*, Tunis, s.d.. Cette conclusion qui concerne les cités de l’Afrique du Nord rejoint celle de W. Liebeschuetz qui a remarqué la différence entre la cité romaine du début de l’époque tardive et la cité des époques ultérieures, profondément différente par l’influence capitale de l’église, ce qu’il a appelé "the later late city". Cf. : W. Liebeschuetz, « Administration and Politics in the Cities of the 5th and 6th Centuries with Special Reference to the Circus Factions », in *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale*,

<sup>3</sup> Voir ici, à titre d’exemple, la pertinente analyse de Y. Modéran de l’inscription byzantine de ‘Aïn Jeloula / l’antique *Cululis* (région de Kairouan), trouvée et commentée au départ par D. Pringle et relue ensuite par J. Durliat, qui prouve la continuation du phénomène urbain durant la période byzantine : Y. Modéran, *op.cit.*, p. 85-114.

Cependant déjà, à ce niveau de la réflexion, un certain nombre de faits ne peuvent manquer de retenir l'attention. Les sources d'information sur la période préislamique semblent en effet beaucoup plus denses que celles relatives à la période suivante. Cette densité se manifeste surtout du point de vue archéologique. Si le patrimoine architectural ne permet pas de distinguer véritablement les deux époques (Antiquité et Moyen-Âge), puisque le bâti est attesté aussi bien au cours de la période antique qu'au cours de la période islamique, l'épigraphie marque, en revanche, un avantage pour la période antique, et surtout pour la période romaine. Cette épigraphie, considérée comme « une somptueuse archives notamment pour les études d'histoire sociale »<sup>1</sup>, reste très rare pour la période islamique, ce qui explique, entre autres, les difficultés qu'affrontent les chercheurs travaillant sur ce type de question<sup>2</sup>.

Les rares informations dont on dispose sur la carte de l'occupation du sol de la province ifriqiyenne au lendemain de la conquête arabe sont fournies par les sources écrites qui parlent des événements de la conquête musulmane durant le premier siècle de l'hégire (VII<sup>e</sup> s.). Si plusieurs problèmes liés à la conquête nécessitent encore beaucoup de réflexion et de réinterprétation, ceux qui touchent les questions du peuplement et de l'occupation du sol pendant les deux premiers siècles de l'Islam demandent encore beaucoup plus d'effort. L'état des informations textuelles ne permet pas en effet d'identifier des localités qui n'ont pas connu une interruption entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge. Même si nous tenons compte de la terminologie associée aux toponymes dans les différents types de textes, qui dévoile des signes d'une occupation antique, les réponses ne peuvent pas être affirmatives.

Prenons quelques exemples de cette terminologie. Il est évident que des expressions comme "*madīna qadīma*" (ville antique) ou "*madīna min bunyān al-'awwalīn*" (ville bâtie par les premiers habitants) sont significatives, mais elles restent certainement incapables de nous renseigner sur la continuité et la rupture du phénomène urbain. À la rareté des informations textuelles, s'ajoute un autre problème capital. La liste des toponymes cités par les sources ne reflète pas la situation réelle de cette époque de transition. Il est difficile d'imaginer que, de toute la région étudiée,

---

<sup>1</sup> À titre d'exemple, pour étudier la société de Caesarea, Philippe Leveau a disposé d'un matériel épigraphique comptant 1 085 inscriptions et fragments d'inscriptions. Ph. Leveau, *Caesarea ...*, 1984.

<sup>2</sup> On doit remarquer que ce jugement est relatif aussi bien sur le plan chronologique que territorial. C'est-à-dire que la nette différence entre les deux époques, sur le plan quantitatif, est attestée surtout dans les petites agglomérations. Le nombre de textes épigraphiques dont disposent les grandes villes de l'Ifriqiya musulmane est relativement considérable.



seule la ville de Bizerte ait existé pendant les événements de la conquête arabe<sup>1</sup>. La liste toponymique de ces sources reflète plutôt l'image de la région de Bizerte à l'époque de la rédaction des événements de la conquête ; c'est-à-dire un siècle et demi au moins après l'achèvement de celle-ci.

En lisant les traditions relatives à la conquête (*alḥbār al-fatḥ*), et surtout les passages consacrés à la rivalité entre Ḥassān b. al-Nuʿmān et al-Kāhina, il y a des événements qui ne manquent pas d'attirer l'attention. La "légende" citée par les sources arabes prête à la Kāhina la décision de faire disparaître tout signe de vie dans le Maghreb pour obliger les conquérants arabes à se retirer. Selon al-Nuwayrī, elle « envoya ses partisans partout, afin de renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres et enlever les biens des habitants. ʿAbd al-Rahmān Ibn Ziyād rapporte que tout le pays depuis Tripoli jusqu'à Tanger, n'était qu'un seul bocage et une succession continue de villages, et que tout fut détruit par cette femme »<sup>2</sup>.

En dehors de l'image légendaire que l'on présente souvent de la Kāhina dans les sources arabes, un fait semble certain : c'est la détérioration du fait urbain en Ifriqiya à cause de la succession des invasions depuis la chute de l'empire romain. La tactique de "la terre brûlée", comme la qualifie Mohamed Talbi, adoptée par la Kāhina vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, entraîna la dévastation de tout le pays. La même décision, note Talbi, avait déjà été prise « vers 539 par Salomon contre le roi Iabdas retranché dans l'Aurès ». Ces dévastations successives vers la fin de l'Antiquité et les débuts du Moyen-Âge, « ont donné lieu à de longues discussions. Certains historiens modernes les nient. Les chroniqueurs arabes les ont démesurément exagérées. En fait, il ne semble pas que l'on puisse raisonnablement ni les nier, ni leur donner non plus les proportions d'un véritable cataclysme. Elles n'ont pas dû dépasser le cadre de certaines régions de l'Ifrikiya, mais elles ont dû aussi être quand même suffisamment importantes pour mécontenter de larges fractions de la population sédentaire qui, lorsqu'elle ne chercha pas refuge dans les îles de la Méditerranée, voire en Espagne, se résigna à implorer l'intervention de Ḥassān »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Toutes les sources arabes, sans aucune exception, ne citent que la ville de Bizerte. Cf. *supra* notre analyse des événements de la conquête arabe.

<sup>2</sup> Al-Nuwayrī, *nihāyat al-arab*, p. 341. Voir aussi Ibn Idārī, *al-Bayān*, t1, p. 35-37, selon ce dernier l'acte de la Kāhina a engendré la désertion de tout le Maghreb et l'enfui de toute la population vers *al-Andalus* et les îles de la Méditerranée.

<sup>3</sup> M. Talbi, "al-Kāhina", *EF*<sup>2</sup>, III, p. 440-442.

Se contenter des données fournies par les sources arabes, ne permet donc pas de comprendre les faits historiques de cette période de transition entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. Pour la région de Bizerte par exemple, il est inimaginable qu'un territoire comportant plus de 500 sites antiques, dont une dizaine considérés comme des villes<sup>1</sup>, ne soit représenté dans les sources écrites arabes au VII<sup>e</sup> siècle que par la ville de Bizerte. Que devient par exemple Utique, le cas que nous jugeons le plus significatif dans cette problématique ?

Utique est une fondation phénicienne vers 1100 avant J. C.. Elle a été l'un des premiers comptoirs sur la route maritime traversant les deux bassins de la Méditerranée. Cette ville florissante durant l'Antiquité disparaît du fait du mutisme des sources de la période médiévale et ne réapparaît qu'au début de l'époque moderne. Cette absence surprenante de cette agglomération dans la documentation arabe mérite, au moins du point de vue qui nous retient ici, d'être étudiée.

Utique suscitait et suscite encore beaucoup d'intérêt. On ne peut passer dans le pays sans parler de cette localité. Même Carthage, fondée trois siècles après, n'a pas pu effacer le charme et la place qu'a eu Utique aux yeux des visiteurs. Géographes, historiens, voyageurs, officiers de la brigade coloniale, ne considèrent leur mission accomplie que lorsqu'ils visitent cette agglomération. Elle éveillait l'attention par son patrimoine monumental, par son poids sur la carte urbaine de la province et même par les changements qu'a subis sa position géographique. Avant la fondation de Carthage, en 814 avant J.C., elle n'était plus qu'un simple comptoir phénicien sur un trajet maritime qui traversait toute la Méditerranée, mais à partir de l'époque phénico-punique elle est devenue un port de guerre de premier ordre. Sa situation côtière s'est modifiée à travers le temps. Aujourd'hui, Utique ou *ʿAtīqa*, le toponyme phénicien de l'agglomération qui signifie "la ville ancienne" par rapport à *Qart Hadišt* (Carthage) qui signifie "la ville nouvelle", est éloignée du rivage d'au moins une dizaine de kilomètres. Les alluvions charriées par la Medjerda durant des siècles ont modifié le paysage topographique de la côte où se trouvait Utique<sup>2</sup>. Ces indices géographico-topographiques amènent naturellement à se demander s'il faut chercher dans les déplacements de la ligne de rivage les causes de l'abandon du site d'Utique à la veille de la conquête arabe ?

---

<sup>1</sup> Ce chiffre est avancé par S. Ben Baaziz, l'un des responsables du projet de *la Carte Nationale des Sites archéologiques et des Monuments Historiques* et l'auteur de prospections archéologiques dans la région de Bizerte. Voir, S. Ben Baziz, 1990, p. 203-212.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet, A. Oueslati, *Les côtes de la Tunisie ...*, p. 45.

De prime abord, la réponse devrait être logiquement favorable à cette lecture, puisque tout changement dans le cadre naturel peut engendrer un changement dans les modes d'occupation du sol. Mais dénier à Utique tout signe de vie à partir de la conquête arabe, en se fondant seulement sur le silence des textes arabes, est injustifiable. Il nous semble que la ville d'Utique n'est évoquée qu'une seule fois dans la documentation écrite médiévale. Dans le *ʿIbar*, Ibn Ḥaldūn cite le nom de *Waṭāqa* **وطاقة** qui pourrait correspondre à la ville d'Utique, et le sens dans lequel est citée cette mention corrobore cette hypothèse. L'auteur parle dans ce passage des centres urbains qui ont été détruits par les conquérants arabes<sup>1</sup>. D'abord, parce que la documentation chrétienne de la fin de l'Antiquité prouve qu'Utique est encore présente sur la carte urbaine même après la fin de la conquête arabe. Dans son étude sur les ruines chrétiennes de la Tunisie, Mesnage, en se référant à la liste de Thronos Alexandrinos (Θρόνος Ἀλεξανδρίνος) indique qu'au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle il y avait encore un évêque à Utica<sup>2</sup>, c'est à dire 70 ans, au moins, après le déclenchement de la conquête musulmane<sup>3</sup>. Cette information est un indice de plus des lacunes que présentent les traditions de la conquête arabe en matière d'histoire et de toponymie.

Retournons à présent aux données naturelles. Le déplacement, ou plus précisément la progradation de la ligne de rivage aux environs d'Utique a fait l'objet de plusieurs études. C'est Charles Tissot, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a été le premier à évoquer les changements topographiques intervenus dans la plaine deltaïque de l'Oued Medjerda<sup>4</sup>. Puis, et durant plusieurs décennies, la question a préoccupé les géographes<sup>5</sup>, jusqu'aux dernières années du XX<sup>e</sup> siècle lorsque les archéologues commencent à s'y intéresser. Dans une étude collective, regroupant deux géographes et deux archéologues, et portant sur les déplacements de la ligne de rivage en Tunisie, Ameer Oueslati, Roland Paskoff, Hédi Slim et Pol Troussset, proposent, en se fondant toujours sur l'absence des données textuelles sur le déplacement des lits de l'oued

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, t. IV, p. 213. Dans la traduction de De Slane, on lit Outaca, p. 207

<sup>2</sup> Mesnage, p. 44-45.

<sup>3</sup> Nous savons que la première campagne contre l'Ifriqiya sous le commandement de ʿAbdallāh b. Abī Sarḥ date de l'an 627.

<sup>4</sup> Ch. Tissot, 1882, II, p. 123.

<sup>5</sup> A. Oueslati et alii, « Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d'après les données de l'Archéologie à l'époque historique », in *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée*, coll. C.N.R.S., 1987, p. 67-85.

Medjerda durant l'époque médiévale<sup>1</sup>, de situer au VII<sup>e</sup> siècle l'abandon d'Utique : « Au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., le lit n°4 (de l'oued Medjerda) était toujours actif et le remblaiement des environs d'Utique, maintenant entourée de marécages inhospitaliers, était avancé. La décadence de la ville est attestée au VI siècle et son abandon intervient au VII<sup>e</sup> siècle alors que fonctionnait déjà probablement le lit n°5. Aucun document ne permet de dater les divagations (lits n°6 et 7) de la Medjerda pendant le Moyen Âge et les temps modernes. Durant toute cette période, le remblaiement de la partie septentrionale du golfe d'Utique se poursuivit et la lagune de Ghar el Melh (Porto Farina) aurait probablement fini par disparaître si, à la fin du XVIII<sup>e</sup> ou au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Medjerda ne s'était détournée vers le Sud et n'avait créé une nouvelle embouchure, caractérisée par la naissance et le développement d'un bec à crochons, qui a fonctionné jusqu'en 1973 »<sup>2</sup>.

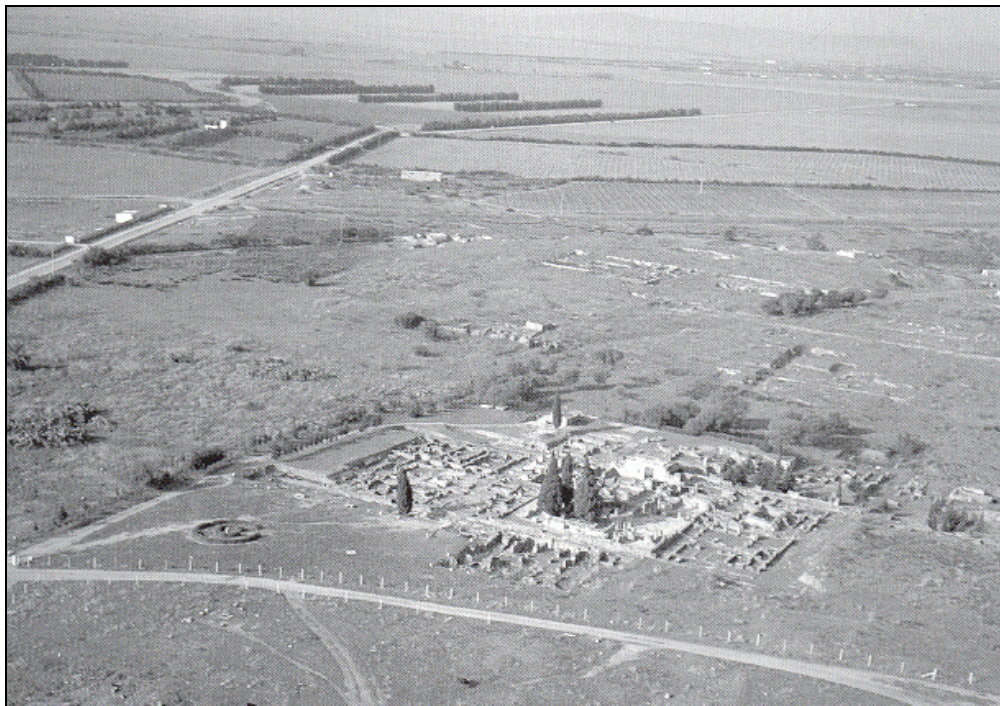


Fig. 362 : Photo aérienne du site d'Utique (d'après *Itinéraire du savoir en Tunisie*, 1995)

<sup>1</sup> Si les sources arabes sont silencieuses sur l'évolution de la plaine deltaïque de la Medjerda, les sources de l'Antiquité présentent, en revanche quelques indices qui permettent d'esquisser l'histoire de ce déplacement. Voir à titre d'exemple : Polybe, *Histoires*, I, 75, 4, Appien, VIII, 105-110. et Tite-Live, XXXIX, 35.

<sup>2</sup> A.Oueslati et alii, *op. cit.*, p. 72.

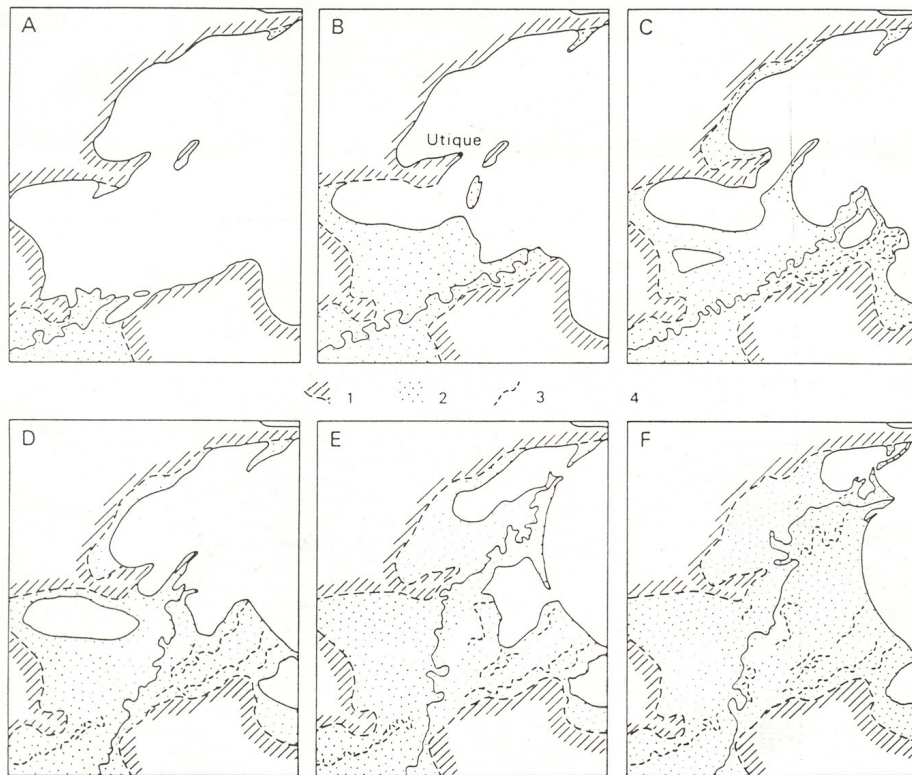


Fig. 363 : L'évolution du delta de la *Magrada* (d'après Oueslati et al., 1987)  
 A : 3000 ans av. J.-C. / B : 1000 ans av. J.-C. / C : 200 ans av. J.-C. / D : 400 ans ap. J.-C. / E : 1000  
 ans ap. J.-C. / F : 1900 ans ap. J.-C.  
 1 : espace non deltaïque. 2 : remblaiement deltaïque. 3 : bras abandonné. 4 : dune d'argile





## **B- Les premiers temps de l'Islam : un espace marginalisé et en crise**

### ***1- Un fatḥ au rythme de la conquête de l'Ifriqiya :***

Pour le déroulement de la conquête arabe dans la région, on est encore loin d'avoir fait toute la lumière désirable. On en est loin, puisqu'on ignore jusque là s'il s'agit d'une conquête réalisée au cours d'une seule expédition ou si elle a été l'aboutissement d'une longue série de razzias. De plus, l'on se demande si la ville de Bizerte, en tant que ville maritime, était entrée dans les objectifs des premiers conquérants, en prenant en considération la méfiance qui a marqué les premières expéditions vis-à-vis des régions côtières par suite des risques d'attaque de la flotte byzantine?<sup>1</sup> La présence relativement tardive de cette ville dans les événements de la conquête avait-elle aussi un rapport avec sa proximité de Carthage, l'ancienne capitale des byzantins ?<sup>2</sup>

L'historiographie n'est pas encore à même de clarifier des événements des premiers moments de la conquête, vu la nature fragmentaire des informations fournies par nos sources. En effet, à part le cas de la ville Bizerte, appelée à cette époque *Hippo Ziarrhytus*, on ne possède aucune indication sur les détails de la conquête dans les autres localités de la région. Cette exception nous amène à poser la question suivante : la conquête de Bizerte, en tant que chef lieu, signifie-t-elle l'occupation de toute la région ? Autrement dit, le destin d'une région est-il forcément lié à sa ville capitale ?

Ce qui paraît incontestable dans ces informations, c'est que la ville s'impose, dès les premiers temps de l'Islam, comme la capitale d'une circonscription. Le fait que seule la ville de Bizerte soit mentionnée –par rapport bien entendu aux autres agglomérations de la région- peut avoir son explication dans la nature des sources elles mêmes. Nous savons que les premières traditions de la conquête (*aḥbār al fatḥ*) n'ont été mises par écrit qu'à la fin du 2<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, c'est à dire à une époque où Bizerte s'impose déjà comme le chef-lieu de tout le district. Il est donc évident qu'elle bénéficie

---

<sup>1</sup> L'état de vigilance vis-à-vis des zones côtières était présent au moins dans toutes les expéditions exploratoires de °Abd Allāh b. Abī Sarḥ (27/648) et de Mu°āwiya b. Ḥudayḡ (45/665).

<sup>2</sup> Il faut se souvenir que le Patrice Grégoire avait fait ses cessions a Sufaitula peut avant l'arrivée des Arabes.

dans la littérature de la conquête, d'une importance plus grande que celle des autres agglomérations de la région. À cela s'ajoute la position stratégique de la ville, aussi bien au niveau de la région et de l'Ifriqiya en général que dans le bassin méditerranéen.

### **a- La phase exploratoire :**

La première mention de Bizerte dans les événements de la conquête est attestée chez al-Bakrī. Il indique que la ville a été conquise lors d'une campagne menée par Mu<sup>c</sup>āwiya b. Ḥudayj al-Sakūnī en 41/661-662<sup>1</sup>, alors que dans le *Riyāḍ al-nufūs* d'al-Mālikī, qui a vécu lui aussi dans la deuxième moitié du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, on apprend que l'expédition qui est allée jusqu'à Bizerte a eu lieu en 50/670<sup>2</sup>. Entre les deux versions, comme on peut le remarquer, il y a une différence de presque dix ans. Cette différence de dates pourrait être considérée comme normale si Mu<sup>c</sup>āwiya n'avait dirigé qu'une seule expédition<sup>3</sup>, alors que, d'après les autres traditions de la conquête, Mu<sup>c</sup>āwiya commanda plusieurs expéditions en Ifriqiya. Selon Ibn 'Abd al-Ḥakam (3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle), l'auteur des *Futūḥ miṣr wa bilād al-Maġrib*<sup>4</sup>, Mu<sup>c</sup>āwiya avait mené trois expéditions en Ifriqiya. La première campagne a eu lieu à l'époque du calife 'Uthmān en 34/654-655<sup>5</sup> ; la seconde, six ans après, mais cette fois-ci, sous le règne du fondateur de la dynastie omeyyade, Mu<sup>c</sup>āwiya b. Abī Sufyān, alors que la troisième s'est déroulée en 50/670, à la veille de la désignation de 'Uqba b. Nāfi' al-Fihri, à la tête des troupes de l'Ifriqiya<sup>6</sup>.

Sans entrer dans des détails jusque là incertains, nous pouvons considérer que les premiers contacts avec la région se produisirent au cours de la décennie 40-50h/661-670. Ce ne fut qu'un début puisque la décision finale de s'installer dans la ville ne sera prise que bien plus tard. Cette phase, considérée comme une phase exploratoire, est plutôt marquée par une politique prudente et hésitante que par une volonté stratégique de présence permanente<sup>7</sup>. Les informations que nous procure le géographe andalou al-

<sup>1</sup> al-Bakrī, *al-Masālik*, 1992, II, p. 721.

<sup>2</sup> Al Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 28-29 ; H. H. Abdelwahab, *Ḥulāsa*, p. 56 ; Cambuzat, *Les cités du Tell*, I, p. 44.

<sup>3</sup> Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'il est fréquent de rencontrer dans les sources des différences de dates à cause du caractère tardif de beaucoup d'entre elles.

<sup>4</sup> Contrairement à ce que révèle son titre, l'ouvrage d'Ibn Abd al-Ḥakam ne traite pas de l'intégralité des événements de la conquête puisque le but principal de ce chroniqueur était de proposer des solutions juridiques aux différents problèmes posés aux nouveaux conquérants, notamment le problème du partage du butin. Pour plus de détails sur l'apport des ouvrages des *Futūḥ*, voir Mahfoudh (F), « l'archipel des Kerkéna ... », 1999, p. 652.

<sup>5</sup> Voir aussi Abū-l-'Arab, *Ṭabaqāt 'ulamā' Ifriqiya*, p. 71.

<sup>6</sup> Ibn 'Abd al-Ḥakam, *futūḥ*, p. 308. Voir aussi Abū-l-'Arab, *Ṭabaqāt*, p. 15 et al-Mālikī, *Riyāḍ al-Nufūs*, I, p. 30.

<sup>7</sup> Parmi les autres sources de la conquête on peut citer : al-Balāḍurī, *Futūḥ al-buldān*, éd. Liban, 1988. Dans cette source, cependant on ne trouve aucune mention sur la conquête de la ville et de la région.

Bakrī, laissent supposer que la stratégie des chefs militaires musulmans n'a pas dépassé le désir d'explorer un espace jusque-là inconnu. La tactique se limite, probablement, à l'envoi de quelques détachements dans des opérations d'observations afin de préparer la phase de la conquête finale. Parmi ces corps du *jund*, il y en avait un qui était commandé par °Abd al-Malik b. Marwān, le futur Calife omeyyade. On lit dans les *Masālik*, qui nous fournissent la relation la plus détaillée sur la conquête de *Banzart*, que °Abd al-Malik « s'étant écarté du corps de l'armée, trouva, chez une femme indigène, un accueil empressé et une généreuse hospitalité. Jamais il n'oublia ce bienfait, et, parvenu au trône du khalifat, il écrivit à son lieutenant, gouverneur de l'Ifriqiya, lui ordonnant d'avoir soin de cette femme et de toutes personnes de la même famille. Cet officier les combla de biens et de faveurs »<sup>1</sup>.

Ce qui précède fait penser que la région de Bizerte, et la partie septentrionale de l'Ifriqiya en général, furent lors de ces premières campagnes, la cible de quelques razzias qui cherchaient essentiellement à faire le maximum de butin, à obtenir des renseignements et à intimider Carthage. Au cours de cette phase, les conquérants ne prirent pas la décision d'établir des camps permanents. Cette politique marquera plutôt la deuxième moitié du premier siècle de l'hégire, notamment après la fondation de Kairouan, qui servira de base aux nouveaux arrivants pour conquérir le reste de l'Ifriqiya, dont Bizerte et sa région, et préparer la phase suivante, à savoir la conquête du reste du *bilād al-Mağrib*.

#### ***b- La conquête définitive :***

Si l'on revient, même sommairement, aux événements de la conquête de l'Ifriqiya, on constate que le rythme, ainsi que le programme et le but des nouveaux conquérants, ont changé après la fondation de Kairouan. Cette dernière a servi de base fixe pour le regroupement des troupes musulmanes qui commençaient à arriver, cette fois-ci avec leurs familles, pour s'installer sur cette nouvelle terre de l'Islam. On constate, d'après les sources, que les différents chefs s'installèrent avec leurs troupes dans ce nouveau camp puis envoyèrent des cavaliers dans toutes les directions, pour des expéditions ciblées et bien programmées<sup>2</sup>. Cette phase, qui commence avec la *wilāya* de °Uqba b. Nāfi° (50/670) et se poursuit avec ses successeurs, a aidé à l'intégration progressive des conquérants et surtout à une plus grande connaissance du milieu local.

---

<sup>1</sup> Al Bakrī, *al-Masālik* ..., trad. 1913, p. 122.

<sup>2</sup> Voir entre autres, Ibn °Abd al-Ḥakam, *Futūḥ*, p. 308-309.

En ce qui concerne la région de Bizerte et précisément sa situation administrative par rapport à la nouvelle capitale des musulmans entre 50/670 et 69/688, nos renseignements sont aussi maigres. Au cours de cette période, c'est à dire celle des gouvernements de °Uqba b. Nāfi° et de Zuhayr b. Qays al-Balawī, l'essentiel des opérations prit la direction de l'Ouest. Il s'agissait d'étendre la conquête au reste du Maghreb, où se trouvaient les forces du chef berbère Kusayla b. Lamzam, le chef des Awraba. Le choix de se diriger vers les zones intérieures pour l'avancement de la conquête, permettait aux conquérants tout d'abord, de soumettre les chefs berbères rebelles, ensuite d'explorer des espaces jusque là inconnus, et enfin d'éviter, au moins pour quelques temps, les zones côtières contrôlées et dominées par les Byzantins<sup>1</sup>.

En l'absence de renseignements directs concernant l'espace bizertin, nous allons essayer de le replacer dans un cadre plus vaste et de voir dans les sources l'évolution des événements dans les zones limitrophes (surtout les régions de Tunis et de Béja), afin de comprendre l'évolution de la conjoncture, dans un cadre plus général et d'apporter, dans un second temps, quelques compléments sur cette vingtaine d'années que les sources ne documentent guère. Une fois encore, nos textes ne permettent pas d'avoir une idée claire de "la réalité nord ifriqiyenne". Ce silence, digne d'attention, de toutes les sources, laisse supposer que cette partie de l'Ifriqiya ne figurait ni dans les projets de °Uqba, qui exerça la fonction de gouverneur (*wālī*) par deux fois entre 50/670 et 62/681<sup>2</sup>, ni dans la stratégie de Zuhayr b. Qays (63/682 – 69/688). Ce qui se dégage avec certitude des ces sources, c'est que lorsque °Uqba fut nommé gouverneur, le Nord de l'Ifriqiya échappait à l'emprise des troupes musulmanes, et Carthage était toujours sous la domination byzantine. Béja aussi, en tant que centre d'une région limitrophe de Bizerte, n'apparaît dans les événements de la conquête qu'avec l'arrivée de Ḥassān b. al-Nu°mān, ce qui représente un indice supplémentaire selon lequel la partie septentrionale du pays n'avait probablement pas figuré dans les objectifs de ces chefs. Dans les différents récits, on apprend que °Uqba avait orienté ses efforts vers l'Ouest, alors que Zuhayr ne se préoccupait que de sa lutte contre Kusayla, ce qui prouve que la question berbère était le souci principal de ces deux gouverneurs.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur l'avancement de la conquête, cf. H. Djaït et alii, *Le Moyen –Âge*, 2005, p. 31-41.

<sup>2</sup> Les deux gouvernements (*wilāya*) de °Uqba b. Nāfi° ont été séparées par celui d'Abū-l Muhāğir Dīnār en 55/674.



En 73/692-93, suite à la répression de la *fitna zubayrite* en Orient, les Omeyyades marwanides décidèrent de reprendre la conquête au Maghreb, en essayant cette fois de l'achever, d'autant plus que le Calife °Abd al-Malik b. Marwān avait laissé, si l'on en croit la tradition d'al Bakrī qui reste unique, des souvenirs chez une famille de la région de Bizerte<sup>1</sup>. En 75/694 °Abd al-Malik b. Marwān chargea Ḥassān b. al Nu°mān<sup>2</sup> de se rendre en Ifriqiya, pour attaquer en priorité la puissance byzantine, partiellement reconstituée après les coups reçus lors des dernières campagnes<sup>3</sup>. Avec °Abd al-Malik, un nouveau programme sans précédent a été décidé et les événements prirent un déroulement différent.

Quoique postérieur d'environ sept siècles aux événements concernés, le récit du chroniqueur égyptien al-Nuwayrī est le texte le plus détaillé sur les événements de la campagne de Ḥassān. Après son entrée à Kairouan « on lui désigna Carthage, grande ville qui n'avait pas encore été prise, et contre laquelle °Uqba avait échoué »<sup>4</sup>. Il la prit, et sans laisser le temps à ses ennemis de se regrouper, il expédia des détachements dans les environs et donna l'ordre de ruiner la capitale byzantine du pays en 79/698. En l'absence d'informations détaillées sur les débuts des opérations de Ḥassān, on peut se demander si Bizerte figure parmi les localités concernées par cette décision. Les sources ne disent rien des régions limitrophes de Carthage. Elles ne confirment pas l'hypothèse de la fréquentation de la région par les troupes de Ḥassān, mais ce silence ne nous empêche pas de retenir cette éventualité. Diverses raisons rendent cette hypothèse plausible. D'une part, la région est limitrophe de Carthage ; la ville de Bizerte est à peine à une demi *marḥala* (étape) de cette ville. *Ṣaṭfūra*, selon al-Idrīsī est limitrophe de la contrée de Carthage<sup>5</sup>. Que les *ḡund* de Ḥassān aient conquis le territoire de Bizerte ne paraît pas douteux. D'autre part, l'évolution de la situation après les événements de 73/692-93. La version d'al-Nuwayrī montre que les restes de l'armée Byzantine, qui prit la fuite après la chute de Carthage, s'étaient rassemblés à Ṣaṭfūra et à Bizerte et firent

<sup>1</sup> La volonté d'achever la conquête de l'Ifriqiya définitivement se manifeste dans le nombre des soldats envoyés par °Abd al-Malik à Ḥassān b. al-Nu°mān. Cf. Ibn 'Idhārī, *al-Bayān*, I, p. 34.

<sup>2</sup> Sur les incertitudes concernant les dates d'arrivée de Ḥassān en Ifriqiya, voir M. Talbi, *EF*<sup>2</sup>, t3, p. 279.

<sup>3</sup> H. Djaït et *alii*, *Le Moyen-Âge*, p. 32-33. Cette priorité donnée à l'attaque contre la puissance byzantine installée à Carthage est liée à la situation en Orient. En effet, la guerre contre les Byzantins fut reprise en 73/692, à la suite du refus de l'Empereur byzantin d'accepter la nouvelle monnaie d'or musulmane frappée par °Abd al-Malik. Voir à ce propos H. A. R. Gibb, « °Abd al-Malik B. Marwān », *EF*<sup>2</sup>, I, p. 78-80.

<sup>4</sup> Al Nuwayrī, *Nihāyat al-Arab*, T. 24, p. 35 ; trad. De Slane, p. 339.

<sup>5</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288-289. ; Bakrī, *al-Masālik*, 1992, II, p. 721 (trad. p. 123)

appel à des alliés berbères pour préparer une offensive contre les troupes de Ḥassān. Mais ce dernier n'attendit pas l'initiative des Byzantins et des Berbères ; il les poursuivit et en tua un grand nombre. Les musulmans – poursuit al Nuwayrī – « s'emparèrent de ce territoire –c'est à dire de *balad Sāfura-* et réduisirent toutes les places fortes auxquelles ils mirent le siège »<sup>1</sup>.

Ce qui se dégage de ce qui précède, c'est que la région n'a été vraiment conquise qu'avec l'expédition de Ḥassan b. al-Nu<sup>c</sup>mān, c'est-à-dire vers la fin du 1<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle. Après cette campagne, le Nord de l'Ifriqiya appartient désormais aux gouverneurs kairouanais qui nommèrent des représentants dans chaque district. A partir de ce moment, le programme des maîtres du pays a changé et la politique des gouverneurs régionaux s'est focalisée sur le contrôle et la soumission de la population locale.

## ***2- Un espace en révolte et en crise :***

### ***a- La période des wullāt :***

Quelle était la situation de la région au lendemain de la conquête ? Quels furent ses rapports avec le nouveau régime de la province ?

Tout d'abord, et en rapport avec la nouvelle situation qu'a connue l'Ifriqiya, une première remarque s'impose. Avec l'arrivée des musulmans, l'*iqḷīm* de Bizerte perdit l'avantage de se trouver au voisinage de la capitale. Kairouan, dès 50/670, prend la place de Carthage, et donc la région se trouve, au moins du point de vue de sa situation géographique, assez éloignée du centre du pouvoir de l'Ifriqiya. Cet éloignement géographique va, même relativement, influencer sur le destin politique de la région.

Après la mort de la Kāhina, symbole de la résistance farouche des Berbères, Ḥassān organisa l'administration de la nouvelle terre de l'Islam en concluant des traités avec le reste des Byzantins et en nommant à la tête de chaque région un représentant (*ʿāmil*) pour, d'une part, percevoir le *ḥarāğ* et d'autre part, faciliter le contrôle du pays<sup>2</sup>. Devenue terre d'Islam, la région de Bizerte, comme ce fut d'ailleurs le cas de toutes les autres circonscriptions de l'Ifriqiya, se transforma désormais en une terre d'impôts pour récompenser en premier lieu les conquérants immigrés, nouveaux occupants du pays, et pour assurer des revenus favorisant la progression de la conquête.

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, , *al-Masālik*, 1992, II, p.721. Voir aussi les traditions d'Al-Māliki, *Riyād* ..., I, p. 47-49. ; Ibn al Athīr, *al-Kāmil*..., IV, p. 369-370. ; Ibn 'Idhārī, *al-Bayān* ..., I, p. 35.

<sup>2</sup> Ibn Iḍārī, *al-Bayān*, I, p. 38.

A ce niveau, un premier point mérite, à notre avis, d'être clarifié. Nous avons vu dans les pages précédentes que les données qui sont conservées par les deux sources du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle – al-Bakrī et al-Mālikī – n'évoquent que la conquête de la ville de Bizerte. Cette ville, centre permanent de ribāṭ sur la côte nord de l'Ifriqiya<sup>1</sup> et capitale de sa région, dès les premiers temps de l'Islam<sup>2</sup>, fut conquise, selon ces deux traditions, de force (*fatḥ* <sup>c</sup>*unwa*)<sup>3</sup>. Bien qu'elle soit insuffisante, puisqu'elle ne concerne que Bizerte comme ville et non toute la région, nous revenons sur cette information, du point de vue de son impact sur le statut juridique que connut « la terre ouverte » après l'installation de la nouvelle administration et donc sur la manière dont la région était gouvernée. Conquise de force, Bizerte, et au moins ses environs immédiats, acquirent le statut d'une terre de *ḥarāğ*, c'est-à-dire d'une terre « dont les habitants, en principe, ne gardaient l'usufruit de leur sol que moyennant des redevances plus au moins fortes payées à l'État »<sup>4</sup>. Un tel statut pèsera sans doute, d'une part, sur la relation entre la population locale et les *Rūm* qui sont restés dans la région et, d'autre part, la nouvelle administration du pays.

Malgré ses succès militaires et administratifs, Ḥassān ne conserva pas la *wilāya* de l'Ifriqiya. C'est à Mūsā b. Nuṣayr que le califat confia l'administration politique et militaire de la province. Ancien responsable du *ḥarāğ* de Baṣra, à l'époque de <sup>c</sup>Abd al-Malik b. Marwān –donc doté d'une bonne expérience administrative-<sup>5</sup>, Mūsā pratiqua une nouvelle politique fiscale, jusque là étrangère à l'Ifriqiya et à ses habitants. Il finit même, rapportent les sources, par se soustraire à la dépendance à l'égard du gouverneur de l'Égypte vers 86/705. Cette nouvelle politique, sur laquelle nous ne disposons pas de détails suffisants, semble avoir porté ses fruits, puisque le nouveau gouverneur put, selon le *Kāmil* d'Ibn al-Aṭīr, dominer d'une main de fer, la plupart des régions du pays<sup>6</sup>.

Les événements de la région de Ṣaṭfūra à l'époque de Mūsā b. Nuṣayr sont totalement absents de la documentation disponible. En l'absence de documents d'archives, qui pourraient fournir des données chiffrées, personne ne peut évaluer le nombre des immigrants arabes qui s'étaient établis dans la région de Bizerte après l'achèvement des opérations de la conquête, ni les différentes agglomérations choisies

<sup>1</sup> Al-Ya<sup>c</sup>qūbī, *al-Buldān*, p. 350.

<sup>2</sup> Ibn Hawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, p. 74.

<sup>3</sup> Al-Bakrī, *Al-Masālik*, 1992, II, p. 721 ; al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 29-30.

<sup>4</sup> Talbi, *l'émirat aghlabide*, p. 23-24.

<sup>5</sup> Ibn Iḍārī, *al-Bayān*, I, 39.

<sup>6</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*,

par ses conquérants pour peupler les villes désertées<sup>1</sup>. Il est, de plus, difficile de déterminer les liens qui se sont tissés entre ces nouveaux colons, la population locale et le reste des Byzantins qui ont choisi de conserver leurs biens et de rester en Ifriqiya<sup>2</sup>. En 86/705, c'est-à-dire en pleine période du gouvernement de Mūsā b. Nusayr, celui-ci, lit-on dans le *Bayān* d'Ibn ʿIdārī, régnait sur une « Ifriqiya où la plupart des villes étaient désertes, abandonnées par les Berbères »<sup>3</sup>.

L'information est très générale, mais, semble-t-il, très révélatrice. Elle est synonyme d'une Ifriqiya encore peu pacifiée sur tous les plans : administratif, politique et urbanistique. On apprend des textes qui parlent de ces années qui suivirent la conquête définitive, que la politique fiscale et de prélèvement excessif de Berbères réduits en esclavage sous la forme d'impôt humain (*taḥmīs*) tendirent les relations entre les nouveaux maîtres de l'Ifriqiya et les habitants<sup>4</sup> qui trouvèrent, selon Ibn ʿIdārī, dans les montagnes des refuges pour s'abriter des raids des troupes de Mūsā b. Nuṣayr. Pour ne citer qu'un exemple de ces raids, on peut évoquer la campagne dirigée en 86/705 contre les Berbères de Zaġwān et de ses environs<sup>5</sup>.

En somme, en dépit des exagérations qui s'expliquent par la volonté des chroniqueurs arabes de "purifier" et surtout de "légitimer" les actes de répression menées par les troupes musulmanes et de montrer leur gloire<sup>6</sup>, on peut déduire que la carte urbaine du pays a été lourdement modifiée pendant ce premier siècle de l'Islam. Le taux d'urbanisation semble s'être détérioré et la vie citadine ne reprendra son évolution que plus tard, avec l'amélioration des rapports entre les Arabes et les Berbères<sup>7</sup>.

La première et en même temps la seule mention de Bizerte (comme ville) et de Ṣaṭfūra (en tant que région) pendant l'époque des *wullāt*, concerne le gouvernorat de Ilyās b. Ḥabīb en 137-138/754-755. En cette année, lit-on dans le *Tārīḥ* d'al-Raḳīq, les protagonistes d'un conflit concernant le gouvernement de l'Ifriqiya signèrent un accord au terme duquel ʿUmrān b. Ḥabīb, le frère d'Ilyās, garda le gouvernement de Tunis, de

<sup>1</sup> Talbi estime que le nombre est environ de 180 000.

<sup>2</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, T. 24, p. 39-40 ; trad., p. 339.

<sup>3</sup> Ibn ʿIdārī, *al-Bayān*, I, p. 41. Voir aussi Talbi, *L'émirat*, p. 33.

<sup>4</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāya*, trad. p. 368.

<sup>5</sup> Ibn ʿIdārī, I, 40 - 41. (*fa awwal futuḥih qalʿat Zaġwān wa nawāḥihā*)

<sup>6</sup> Les exagérations concernent surtout les nombres des captifs berbères. Cf., Talbi, *L'émirat aghlabide*, p. 33-35.

<sup>7</sup> Ibn ʿIdārī, *al-Bayān* I, 41: «*wa kānat akṭar mudun Ifriqiya ḥāliya bi-iḥtilāf al-Barbar ʿalayhā* ». Voir aussi, Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar*, VI, p. 133.

Şaṭfūra et d'al-Ġazīra (l'actuel Cap-Bon)<sup>1</sup>. Selon cette information, Şaṭfūra figure comme un district distinct des deux *iqḷīm* de Tunis et de Ġazīrat Abī Šarīk<sup>2</sup>, mais nous ne pouvons pas savoir si cette indépendance date de cette époque ou non. Al-Raḳīq, on le sait, rédige son texte vers la fin du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Aurait-il été influencé par la situation administrative de la circonscription à son époque ?

Écrire l'histoire de Bizerte et sa région au cours de la période qui s'étend entre la fin du premier siècle de l'Islam et l'avènement des Aghlabides est une tâche très difficile. Mais cette difficulté concerne aussi toutes les régions de l'Ifriqiya à l'exception –et cela aussi devons-nous l'avouer avec beaucoup de prudence- de Kairouan, citée maintes fois au cours de cette période. En l'absence d'informations directes, nous allons essayer, comme dans le chapitre de la conquête, de suivre dans les sources l'évolution des événements du Nord de l'Ifriqiya et surtout des régions limitrophes de Bizerte, afin de les situer dans un contexte politique et administratif plus large. Mais une fois encore, et le tableau ci-dessous le montre bien, la rareté des informations représente un grand handicap.

**Tableau (1) : Les informations relatives à Bizerte et sa région, particulièrement, et à tout le Nord de l'Ifriqiya entre la *wilāya* de Mūsā b. Nuşayr et l'avènement des Aghlabides (82-184 / 703-800)**

| Le gouverneur<br>( <i>al-wālī</i> ) | La période     | Informations & sources   |
|-------------------------------------|----------------|--|
| Mūsā b. Nuşayr<br>al-Laḥmī          | Vers 82/ - 97/ | ( <i>fa 'awwal futūḥih Qal'at Zaġwān wa nawaḥihā</i> )<br>« il commença par conquérir Zaġwān et ses environs » - Ibn 'Idārī, <i>al-Bayān</i> , I, 40.  |
| Muḥammad b.<br>Yazīd                | 97/ - 100/     | « <i>kāna Muḥammad b. Yazīd yab'atu al-sariyya 'ila tuġūr Ifriqiya</i> » (Muḥammad b. Yazīd envoyait ses troupes vers les <i>tuġūr</i> de l'Ifriqiya) – Ibn 'Idārī, <i>al-Bayān</i> , I, 47.<br>Bizerte en tant que ribat maritime qui s'ouvre sur le détroit qui sépare l'Ifriqiya et la Sicile (al-Ya'qūbī, <i>al-Buldān</i> ), était-elle parmi les cibles des campagnes des <i>sar'āyā</i> d'Ibn Yazīd ? |

<sup>1</sup> Al-Raḳīq, *Tārīḥ Ifriqiya wa-l-Maġrib*, 1968, p. 122. La traduction française de H. R. Idris, *L'Occident musulman à l'avènement des 'Abbasides d'après le chroniqueur ziride al-Raḳīq*, Paris, 1971, p. 23. Sur cette source voir aussi Talbi (M), *Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman*, in *histoire Pub. de l'Université tunisienne*, 23, 1982, p. 125 – 167. la même information est rapportée par Ibn al-Aḳr, *al-Kāmil*, V, 311-315 ; Ibn 'Idārī, *al-Bayān*, I, 69-70. Voir *infra* tableau n°1.

<sup>2</sup> C'est le nom médiéval de l'actuel "al-Waṭan al-Qiblī" (le Cap Bon). Voir, à titre d'exemple, al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ al-Mi'tār*, p. 213.



|  |                             |   |
|--|-----------------------------|---|
| Ismāʿīl b. ʿAbd al-Ilāh b. Abī al-Muhāğir ( <i>mawlā banī Mağzūm</i> ) | 100 - 102                   | Les informations nous manquent énormément. Mais ce que nous apprennent les sources est que l'époque de cet Ismāʿīl fut très calme. C'est à lui qu'on attribue l'islamisation de tous les Berbères de l'Ifriqiya. - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 48.                   |
| Yazīd b. Abī Muslim  | 102 -103                    | Aucune information  |
| Bišr b. Şafwān   | 103 – 109                   | Aucune information  |
| ʿUbayda b. ʿAbd al-Raḥmān al-Sulamī                                    | Rabīʿ I 110 - şawwāl 114    | Aucune information  |
| ʿUbayd al-Llah b. al-Ḥabḥāb  | Rabīʿ II 116 - jumādā I 123 | Des soulèvements berbères dans toutes les régions du Maghreb  |
| Kulṭūm b. ʿIyād ( <i>mawlā banī Salūl</i> )                            | ramaḍān 123 - 124           | On ne dispose d'aucune information directe sur la région de Bizerte. Ce que nous rapportent les sources est que l'Ifriqiya fut bouleversée par la révolte des Şufrites. - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 56 – 57.   |
| Ḥanzala b. Şafwān  | Fin 124 - jumādā I 129      | La répression des Şufrites.   |
| ʿAbd al-Raḥmān b. Ḥabīb al-Fihrī                                       | 127 - 137                   | Une Ifriqiya paralysée par les révoltes, la peste et l'épidémie ( <i>fa waqaʿa al-wabāʾ wa-l ṭāʿūn bi Ifriqiya sabīʿ sinīn</i> )- Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 60. Tunis révolta sous le commandement de ʿUrwa b. al-Walīd al-Şadaḑī. Un şanhağite se souleva à Béja. |
| Ilyās b. Ḥabīb al-Fihrī  | 137 - 138                   | Şaṭfūra passe sous le commandement de ʿUmrān b. Ḥabīb le frère de Ilyās. - Al-Raḡīq, <i>L'Occident musulman</i> , p. 23 ; Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 69-70 ; Ibn al-Aṭīr, <i>al-Kāmil</i> , V, 311-315  |
| Ḥabīb b. ʿAbd al-Raḥmān b. Ḥabīb al-Fihrī                              | 138 – 144                   | Aucune information  |
| Muḥammad b. al-Aşʿaṭ al-Ḥuzāʿī   | jumādā I 144 – rabīʿ I 148  | Les données sont assez fragmentaires. Les sources parlent de ses succès contre les berbères şufrites de Warfağūma ( <i>wa zaḑaṭa Ibn al-Aşʿaṭ Ifriqiya wa aʿmālihā</i> ) - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 72-73.  |
| Al-Ağlab b. Sālīm al-Tamīmī  | jumādā II 148 - şaʿbān 150  | Tunis fut le bastion de l'insurgé al-Ḥasan b. Ḥarb.   |
| ʿAmr b. Ḥaḑṣ b. Qabīşa b. al-Muhallab                                  | 151 - dī al-ḥuğğa 154       | Les Berbères profitèrent d'une Ifriqiya vide de son armée pour s'insurger. - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 75.   |

|   |                          |   |
|---|--------------------------|---|
| Yazīd b. Ḥātim                            | 155 – 171                | Une information fournie par une source biographique : selon al-Mālikī, Yazīd b. al-Ṭufayl, le Cadi de l’Ifriqiya à l’époque de Yazīd b. Ḥātim, habitait Ṣaṭfūra avant sa nomination à Kairouan. – Al-Mālikī, <i>Riyāḍ</i> , I, 172-173.   |
| Dāwūd b. Yazīd                            | 171                      | Selon le <i>Bayān</i> , son gouvernement, qui n’a duré que 9 mois et demi, est caractérisé par ses conflits nombreux contre les Berbères, surtout ceux qui habitaient les environs de Béja. ( <i>aqāma wāliyan °alā Ifriqiya tis°at ašhur wa nisf, yuḥārib umarā° qabā°il al-barbar muḥāraba °aẓīma. Wa kāna baynahu wa ḡayrihā</i> ). Ibn °Idārī, <i>al-Bayān</i> , I, 82. |
| Rawḥ b. Ḥātim<br>b. Qabīsa b. al-Muhallab | 171 -<br>ramaḍān 174     | Pas de données  |
| Naṣr b. Ḥabīb<br>al-Muhallabī             | Fin ramaḍān<br>174 – 177 | Aucune information  |
| Al-Faḍl b.<br>Rawḥ b. Ḥātim               | 177 - ša°bān<br>178      | Une période de troubles à Tunis   |
| Ḥartama b.<br>A°yan                       | Rabī° II 178 –<br>181    | Aucune information  |
| Muḥammad b.<br>Muqātil al-<br>°Akkī       | ramaḍān 181<br>- 184     | Révolte de Tammām b. Tamīm  |

Sans vouloir tirer de ces bribes de données des conclusions abusives, il semblerait, d’après les événements décrits dans les sources, que le Nord de l’Ifriqiya fut, durant le 2°/VIII° siècle, le théâtre de révoltes successives. Menées par les Berbères essentiellement, et par des chefs arabes parfois, ces révoltes étaient le signe du mécontentement de l’élément berbère à l’égard la politique des Arabes. Un coup d’œil rapide sur la géographie de ces révoltes montre une présence particulière des villes du Nord. Faut-il penser aux conditions naturelles ? C’est-à-dire aux montagnes qui ont servi aux Berbères, comme nous le montre la terminologie associée aux noms de quelques villes (*Qal°at Zaḡwān, Ḡībāl nawāḥī Bāja ...*), de refuges contre les campagnes des troupes de Kairouan. En 126/743, un rebelle berbère, °Abd al-Wāḥid b. Yazīd, de la tribu de Hawwāra s’empara de Béja. À l’époque de °Abd al-Raḥmān b. Ḥabīb (127/744 et 137/754), un autre berbère, un *ṣanhāḡī* cette fois-ci, se révolta à son tour dans les environs de Béja. De plus, à l’époque de ce même gouverneur, plusieurs districts

maritimes, selon al-Nuwayrī, s'insurgèrent contre le pouvoir central de Kairouan. Bizerte figure-t-elle parmi ces localités maritimes ?<sup>1</sup>

Le Nord de l'Ifriqiya, y compris bien évidemment la région de Bizerte, au cours de cette première moitié du 2<sup>e</sup> siècle, semble avoir été marginalisé par les gouverneurs de Kairouan qui cherchent avant tout à satisfaire, aux dépens de la pacification du pays, le Califat d'Orient par l'envoi du butin et d'esclaves berbères. Sauf quelques rares indices sur l'édification de l'arsenal de Tunis (fin 1<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> siècle) et de la mosquée de la Zaytūna (2<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle)<sup>2</sup>, nos sources sont quasiment silencieuses sur les interventions urbanistiques de ces gouverneurs dans les autres agglomérations septentrionales.

### ***b- L'époque aghlabide (184-296 / 800-909) :***

En 184/800, un nouveau régime prend le pouvoir en Ifriqiya. Un ancien gouverneur du Zāb, Ibrāhīm b. al-Aḡlab b. Sālīm b. °Iqāl al-Tamīmī, est nommé gouverneur en ḡumādā II, à la place de Muḡammad b. Muqātil al-°Akkī. Une nouvelle ère commence puisque ce gouverneur fonde une dynastie qui allait détenir le pouvoir en Ifriqiya pendant plus qu'un siècle, c'est-à-dire jusqu'à 296/909, date de l'avènement des Fatimides.

Pendant les premières années de l'époque aghlabide, la situation ne connut pas de véritables changements, et la carrière d'Ibrāhīm I<sup>er</sup> ne tranche en rien sur celle des anciens *wālī/s*. Comme ses prédécesseurs, le gouverneur d'Ifriqiya « devait constamment -selon M. Talbi- naviguer entre deux périls corrélatifs : le *ḡund* d'un côté, et les *ḡariḡites* berbères de l'autre »<sup>3</sup>. La situation de rébellion permanente des chefs militaires et de soulèvements chroniques des indigènes va marquer tout le siècle aghlabide. Mais si l'on veut parler d'un changement, par rapport bien sûr à l'époque des *wullāt*, nous pourrions le trouver dans la nouvelle façon dont le souverain accède au pouvoir. Avec les nouveaux maîtres l'ascension au trône se fit au sein de la famille aghlabide et le gouverneur était désormais un *émir* au lieu d'un *wālī*.

---

<sup>1</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāya*, T. 24, p.65-66 ; trad. p. 366.

<sup>2</sup> Sur Tunis la bibliographie est abondante. Nous nous contentons ici de renvoyer le lecteur à la récente étude récapitulative de Mounira Chapoutot-Remadi, Tunis, dans "Grandes villes méditerranéennes du Monde musulman", actes publiés sous la direction de Jean-Claude Garcin, Collection de l'EFR, n° 269, 2000, p. 235-262.

<sup>3</sup> M. Talbi, *L'émirat*, p. 74.

Dans cette partie, comme pour les périodes précédentes, le but est de suivre l'évolution politique qu'a connue la *Bilād Ṣaṭfūra* dès l'ascension des Aghlabides. La première remarque qui s'impose concerne les données dont on dispose dans les sources. Bien qu'il n'existe, malheureusement, aucune source historique vraiment contemporaine des évènements, les informations deviennent, par comparaison avec la période antérieure, de plus en plus denses, aussi bien celles qui concernent toute l'Ifriqiya que celles qui nous parlent de la région de Ṣaṭfūra. Les informations toponymiques sont de plus en plus riches et les discontinuités dans le récit des évènements sont moins importantes<sup>1</sup>. Tout cela semble logique, puisqu'on est de plus en plus près de l'époque de la rédaction des premières sources historiographiques arabes<sup>2</sup>.

Certes, les informations sont plus riches et diversifiées, cependant, elles sont encore loin de fournir toutes les données nécessaires pour pouvoir suivre l'histoire particulière de la région de Bizerte. Les sources de l'époque aghlabide sont dans leur majorité des sources orientales qui ne s'intéressent à l'Ifriqiya que quand la question concerne le centre du pouvoir à Bagdad (par exemple lorsqu'il y a échanges de lettres entre le calife et l'émir aghlabide)<sup>3</sup>. C'est donc dans le croisement de ces sources avec d'autres d'époques postérieures que l'on peut arriver à combler les lacunes des renseignements. Voilà à titre d'exemple, à quoi on peut aboutir avec cette démarche.

Al-Ya<sup>c</sup>qūbī (m. vers 284/897) dans son *Buldān* parle d'un ribat à Bizerte. Cette petite localité, était au cours du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, un poste de guet sur une côte de *ribats* qui s'étend, du Sud au Nord, entre Sfax et Bizerte<sup>4</sup>. Cette information est confirmée en la recoupant avec une autre donnée tirée d'une source biographique plus tardive. D'après les *Riyāḍ* d'al-Mālikī, Abū Muḥammad <sup>c</sup>Abdullāh b. Abī al-Mahzūl, saint du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle (m. en 339/950), avait résidé dans un *qaṣr* situé dans le port dit *al-Yāqūta*, dans les environs de la ville de Bizerte (*kāna sākinan bi marsā al-Yāqūta bi nāḥiyat Banzart*)<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Dans le *Bayān* d'Ibn <sup>c</sup>Iḍārī, les informations qui concernent la dynastie aghlabide sont de plus en plus riches, et les données sont, par rapport à la période de la conquête et l'époque des gouverneurs, beaucoup plus précises.

<sup>2</sup> Nous renvoyons à ce propos à la présentation analytique des sources dans la thèse de Mohamed Talbi : *L'émirat Aghlabide*, p. 9-15. Quoiqu'elle remonte aux années soixante, la présentation est encore valide.

<sup>3</sup> Al-Balāḍurī, *Futūḥ al-buldān*, p. 231.

<sup>4</sup> Al-Ya<sup>c</sup>qūbī, *al-Buldān*, p. 350. Les premiers auteurs orientaux qui n'ont jamais visité l'Ifriqiya tirent leurs informations de plusieurs sources, tels que les agents de la poste (*A<sup>c</sup>wān al-barīd*), les étudiants (*Ṭalabat al-ilm*), les commerçants (*al-Tuḡḡār*), les pèlerins (*al-Ḥuḡḡāḡ*)... Al-Balāḍurī dans ces *Futūḥ* cite, dans le passage consacré à Ibrāhīm b. al-Aḡlab que son informateur fut un certain Aḥmad b. al-Nāqid, un *mawlā* de Banū-l Aḡlab, *op. cit.*, p. 230.

<sup>5</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ al-Nufūs*, II, p. 372-382 (notice n° 246).

Revenons, à présent, aux événements tels qu'ils se présentent dans l'ordre chronologique. Il est inutile de s'arrêter sur les difficultés que connut le nouveau pouvoir en Ifriqiya. Tout cela est parfaitement détaillé et analysé dans la thèse de M. Talbi, mais rappelons qu'il s'agit de trois sortes de difficultés.

\* Tout d'abord, il s'agit de la rivalité entre l'Émir et le Cadi ; plusieurs témoignages nous ont été conservés dans les recueils de *tabaqāt*. Les biographies d'Ibn Ġānim, cadi de Kairouan entre 171/788 et 190/806, dans les *Riyāḍ* d'al-Mālikī et les *Madārik* de °Iyāḍ s'en font l'écho. Cette rivalité a été manipulée de loin par le calife abbaside, Hārūn al-Rašīd. Ce dernier en effet « n'écrivait jamais à l'Émir sans écrire en même temps, à part et directement, au Cadi. De même il ne voulait jamais recevoir de courrier qui ne comprît la correspondance de l'un et de l'autre ... D'où, entre Ibrāhīm 1<sup>er</sup> et Ibn Ġānim – poursuit M. Talbi - une sorte de querelle des deux glaives en miniature »<sup>1</sup>.

\* Les difficultés budgétaires qui sont à mettre en rapport<sup>2</sup>, semble-t-il, avec l'hostilité du pouvoir aghlabide naissant à l'égard des berbères d'un côté et des *ḡund* de l'autre<sup>3</sup>. Par rapport à la période antérieure il semble que les insurrections de l'armée devinrent de plus en plus inquiétantes et le calme et l'ordre échappèrent maintes fois des mains du pouvoir aghlabide<sup>4</sup>.

\* C'est avec ce dernier type de difficultés que nous revenons à Ṣaṭfūra et à sa situation à l'époque aghlabide. Six ans environ après l'avènement du troisième Émir, Ziyādat Allāh 1<sup>er</sup> (201-223/817-838)<sup>5</sup>, une série de rébellions du *ḡund* commença à secouer l'Émirat. En 207/822-823, le *mawlā* Ziyād b. Sahl se révolta à Béja. Une année plus tard<sup>6</sup>, °Amr b. Mu°āwiya al-Qaysī s'insurgea et soumit Kasserine et sa région<sup>7</sup>. Mais l'insurrection sur laquelle nous disposons du plus grand nombre d'informations

---

<sup>1</sup> M. Talbi, *Op. cit.*, p. 134

<sup>2</sup> Sur ces difficultés budgétaires voir : Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, 151-152 ; °Iyāḍ, *Madārik*, p. 203 ; M. Talbi, *Op. cit.*, p. 134-135.

<sup>3</sup> La tension avec les berbères et les *ḡund* fait partie de la catégorie des difficultés qui existaient dès la période pré-aghlabide.

<sup>4</sup> L'armée fut composée de mercenaires commandés par des *mawla*.

<sup>5</sup> Il s'agit d'Abū Muḥammad Ziyādat Allāh b. Ibrāhīm b. al-Aḡlab qui régna entre dū al-ḥuḡḡa 201 et raḡab 223/ juin 817 – juin 838.

<sup>6</sup> Cette information est absente dans Ibn al-Aḡr qui nous informe qu'en 208/823, Maṣṣūr al-Ṭunbuḍī se révolta à Tunis, *al-Kāmil*, VI, p. 330.

<sup>7</sup> L'auteur précise qu'en 208/823, le gouverneur de Ziyādat Allāh, °Amr b. Mu°āwiya al-Qaysī, se révolta à Kasserine et s'empara de cette région. (*wa fī sana 208, tārā °Amr b. Mu°āwiya al-Qaysī °alā Ziyādat Allāh b. Ibrāhīm bi-l Qaṣrayn wa taḡallaba °alā tilk al-Nāḡiya, wa kāna °āmilan li Ziyādat Allāh*) : Ibn °Idārī, *al-Bayān*, I, p. 97.



dans les sources, est celle de Maṣṣūr al-Ṭunbuḍī, qui se déclencha en 209/824<sup>1</sup>. Ce chef -relatent les sources- « était à la tête de Tripoli »<sup>2</sup> avant de regagner Ṭunbuḍa, au sud de Tunis, où il restaura un château, probablement byzantin, et se mit à écrire aux différents commandants des *ḡund/s* pour les inciter à la révolte contre Ziyādat Allāh<sup>3</sup>.

Sans entrer dans des détails qui ne présentent pas un véritable intérêt pour cette étude, on peut remarquer dans les sources que la première tentative de soumission de Maṣṣūr et des *ḡund* qui avaient répondu à son appel échoua<sup>4</sup>. Cet échec obligea, en quelque sorte, l'Émir à concentrer toutes ses forces dans une deuxième expédition en envoyant une puissante armée sous le commandement de son grand vizir Ġalbūn<sup>5</sup>. Une fois encore les troupes aghlabides s'inclinèrent à Tunis le 10 rabī' I<sup>er</sup> 209/11 juillet 824, et le coup fut plus douloureux encore. Les chefs de l'armée émirale refusèrent de retourner à Kairouan, par crainte de la colère de Ziyādat Allāh, et se dispersèrent dans le Nord du pays ; chacun s'installa dans une ville, se tailla une "seigneurie" et déclara son alliance avec Maṣṣūr<sup>6</sup>. Dans la liste des lieux occupés par ces chefs, figure Ṣaṭfūra, mais on ne sait pas s'il s'agit d'une ville ou d'une région<sup>7</sup>.

Une fois encore, nous nous trouvons dans l'incapacité de répondre à toutes les questions que l'on peut poser. Ibn al-Aṭīr signale que la liste des villes qu'il cite est incomplète. Il dit en parlant de l'état de désordre de l'armée aghlabide: « ils -c'est-à-dire les chefs militaires (*al-quwwād*)- se détachèrent du vizir Ġalbūn et occupèrent des villes, parmi lesquelles : Bāja, al-Ġazīra (Cap Bon), Ṣaṭfūra, Bizerte, al-Urbus et bien d'autres villes »<sup>8</sup>. Passer les noms des autres villes sous silence montre qu'Ibn al-Aṭīr n'attache aucune importance aux détails et aurait exploité une source locale contemporaine des événements, ou, à défaut, pas très éloignée de cette époque. Faut-il penser ici aux fragments jusque là introuvables d'al-Raqīq ? Ou à une autre source qui ne nous est pas parvenue ? C'est bien possible.

---

<sup>1</sup> À part les détails fournis par les sources écrites, l'on dispose sur cette insurrection d'un témoignage numismatique. Un dirham a été trouvé près de Manzil Tamīm, au Cap Bon, sur lequel figurait le nom de Maṣṣūr al-Ṭunbuḍī. Cette pièce a été étudiée par H. H. Abdelwahab, « Un tournant de l'histoire aghlabite : l'insurrection de Mansour Tonbodhi, seigneur de la Mohammadia », *RT*, XXXI-XXXII, 1937, p. 343-352.

<sup>2</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāya*, T. 24, p. 108 ; trad., II, p. 69.

<sup>3</sup> M. Talbi, *L'Emirat*, p.172-173.

<sup>4</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, VI, p. 330 ; Ibn 'Idārī, *al-Bayān*, I, 98-99.

<sup>5</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, VI, p. 331: (*sayyara ḡaysān kaṭīfan, wa-ista'mala 'alayhim Ġalbūn, ... wahuwa wazīr Ziyādat Allah*).

<sup>6</sup> M. Talbi parle d'un éclatement du Royaume et même il a posé la question suivante : « À défaut d'une ère féodale, allait-on vers un règne de taifas ? » : *L'émirat*, p. 182.

<sup>7</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar*, IV, 423.

<sup>8</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, VI, p. 331.

De par cette fragmentation, on ne sait pas malheureusement qui fut le chef militaire possesseur de la ville de Ṣaṭfūra et celui qui s'empara de Bizerte. Nous n'avons pas non plus d'informations sur la façon dont ces chefs militaires ont gouverné leurs territoires. En revanche, ce que l'on peut retenir, et malgré toute cette ambiguïté, c'est le morcellement administratif qu'a connu *la kūra de Ṣaṭfūra* au cours de cette période. Peut-on penser à une éventuelle réorganisation régionale, d'autant plus que les circonstances sont tumultueuses ?

Dans ce contexte de rebellions intérieures incessantes, Ziyādat Allāh 1<sup>er</sup> décida, en 212/827, contre toute attente, de se lancer dans une conquête extérieure. Une tactique pour laquelle il avait opté, très probablement, pour surmonter ses difficultés intérieures. Son appel à ses troupes était cette fois pour le *ḡihād* ; c'est-à-dire pour combattre l'ennemi infidèle en Sicile. C'est cette "aventure sicilienne"<sup>1</sup>, qui a restauré quelque peu son prestige au sein de la population de l'Ifriqiya.

La première campagne, sous le commandement du Cadi Asad b. al-Furāt<sup>2</sup>, fut un succès<sup>3</sup>. À cette époque là, les *ḡund* en révolte subirent un coup très dur. En 213/828, °Āmir b. Nāfi°, l'un des chefs militaires les plus menaçants, succomba à la suite d'une maladie. Ses partisans se rallièrent alors à un autre chef rebelle, °Abd al-Salām b. al-Mufarriḡ. Ce dernier, nous informent les sources européennes, put, fin ḡumādā 1<sup>er</sup> 213/août 828, écarter le danger d'une tentative de débarquement des Toscans du Comte Boniface de Lucques entre Utique<sup>4</sup> et Carthage ; c'est-à-dire vers les limites sud-est de la région de Bizerte<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette expression est donnée par M. Talbi, *L'émirat*, p. 205.

<sup>2</sup> C'est le fameux juriste Kairouanais de l'époque aghlabide. Un des disciples de Mālik et son livre « al-asadiyya » l'une des sources de Ṣaḥnūn. mort en 213/828, une année après l'expédition de la Sicile évoquée ci haut. Cf. *Ṭabaqāt d'Abū-l Arab*, p. 163-166 et *Madārik* °Iyād , III, 291-309.

<sup>3</sup> Ibn Idārī, *al-Bayān*, 102-103.

<sup>4</sup> C'est l'antique Utica, considérée comme la première fondation phénicienne dans le pays. Sur cette ville voir *infra* le chapitre consacré à l'antiquité de la région.

<sup>5</sup> Cette information est tirée de l'ouvrage de M. Talbi qui fait une comparaison entre une version de *kitāb al-°Uyūn* et une source occidentale qu'il ne cite pas : *L'Emirat*, p. 395.

Tout ce qui précède amène à penser qu'une bonne partie de la région était hors du contrôle du régime aghlabide. Les difficultés du pouvoir central ont encouragé les Berbères de Şaţfūra à exprimer leur mécontentement. Leur insurrection, qui éclate au début du mois de şa<sup>c</sup>bān 213/milieu d'octobre 828, « vint, quoique victorieusement réprimée, paralyser encore davantage l'action du *ğund* et compromettre sa position dans le nord du pays »<sup>1</sup>. Ziyādat Allāh profita de ce contexte de faiblesse de la coalition et prit de nouveau les choses en main.

Voilà donc comment, d'après les sources, les choses se sont passées. Hors ces évènements militaires qui firent entrer la région de Bizerte dans une phase de conflits continus, nous pouvons tirer de la documentation biographique des données sur les répercussions des difficultés politiques sur la situation économique. L'on apprend, indirectement, dans la biographie de Ismā<sup>c</sup>īl b. Rabāḥ al-Ġazarī, que les populations de l'époque étaient contraintes d'aller chercher leur nourriture ailleurs que dans leur région<sup>2</sup>. Al-Mālikī rapporte que lors d'un de ces voyages, cet Ismā<sup>c</sup>īl al-Ġazarī avait croisé un habitant de la cote<sup>3</sup> accompagné de sa famille qui se dirigeait vers Şaţfūra à la recherche de conditions meilleures de vie pour lui et sa famille<sup>4</sup>. *Bilād al-Sāḥil*, d'où vient cette famille - parmi les rares provinces restant au cours de cette période sous le contrôle de Kairouan- connaissait une crise politique et économique<sup>1</sup>.

En somme, la région continua, comme la majorité des autres circonscriptions de l'Ifriqiya, durant le siècle aghlabide (184-296/800-909), à subir les répercussions des grandes convulsions politiques. Elle fut tantôt sous le contrôle des insurgés, *ğund* et Berbères, et tantôt soumise à Kairouan. Mais sa dépendance à l'égard du pouvoir central était, semble-t-il, très fragile. Le texte que nous a laissé le Qādī 'Iyāḍ, d'après lequel un homme de Şaţfūra descendit à Kairouan pour chercher la réponse à une *nāzila* auprès de

---

<sup>1</sup> M. Talbi, p. 209 ; voir aussi P. Cambuzat, *L'évolution des cités du Tell*, I, p. 143.

<sup>2</sup> Ismā<sup>c</sup>īl est un savant kairouanais, contemporain aux trois premiers Émiris aghlabides (mort en 212/827). Voir al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 230.

<sup>3</sup> Celui qui habite la région du Sahel. C'est-à-dire la bande côtière qui s'étend entre le sud du Cap Bon et le nord de la petite Syrte (le golfe de Gabes aujourd'hui). Voir sur cette région la thèse présentée récemment à l'Université de Tunis I par Aḥmad Bahi, *muḥāwala fi-l ḡuḡrāfiā al-tāriḥiyya li Bilād al-Sāḥil*, Université de Tunis I, 2002.

<sup>4</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 337-338.

Saḥnūn, pourrait constituer un indice indirecte de l'absence d'un Cadi à Ṣaṭfūra et, très probablement, d'un <sup>c</sup>*āmil* aghlabide dans la région <sup>2</sup>

L'interprétation est peut-être un peu excessive, nous l'avouons, mais elle est en même temps plausible. Le Qāḍī <sup>c</sup>Iyāḍ, qui cite cette version en se référant à Sulaymān b. Sālīm<sup>3</sup>, inscrit cette *riwāya* dans un contexte bien précis ; il s'agit de témoigner, et cela est aisément attesté en lisant les passages qui précèdent et suivent l'histoire de ce *Ṣaṭfūrī*, des qualités scientifiques de Saḥnūn et de sa manière sûre et patiente dans la résolution des questions qu'on lui posait. Ce contexte est ordinaire dans ce type de source ; il s'agit dans les *tarāğim* de souligner les vertus des grands savants et des juristes.

La région sera évoquée pour la dernière fois au cours de l'époque aghlabide, vers la fin du règne d'Ibrāhīm II (261-283/875-902)<sup>4</sup>. Elle figure parmi les régions qui s'insurgèrent dans le Nord et le Centre-Ouest de l'Ifriqiya. En rağab 280/septembre-octobre 893, Ṣaṭfūra se souleva en effet contre Raqqāda, qui était le centre du pouvoir à cette époque. On ne sait pas, et toujours faute de détails dans les sources, si ce fut un soulèvement berbère ou s'il fut déclenché par des Arabes. On ignore aussi qui était le chef de cette insurrection de Ṣaṭfūra. M. Talbi, qui a bien analysé les circonstances qui sont à l'origine de ce mouvement<sup>5</sup>, a constaté une similitude entre les soulèvements de l'époque de Ziyādat Allah et l'insurrection de l'époque d'Ibrāhīm II, avec la différence que cette dernière manquait manifestement de mordant, et n'avait pas su trouver un chef résolu qui l'incarnât et menât l'assaut contre le régime<sup>6</sup>. « Les troupes des districts insurgés, écrit al-Nuwayrī, ne firent pas leur jonction en un même lieu. Chaque chef demeura où il était »<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> Ibn <sup>c</sup>Iḍārī, *al-Bayān*, I, p. 100-101.

<sup>2</sup> Al-Qāḍī <sup>c</sup>Iyāḍ, *Biographies aghlabides extraites des Madārik du Cadi <sup>c</sup>IYĀD*, Édition critique avec introduction et index par M. Talbi, Pub. de l'Université de Tunis, 1968, p. 121.

<sup>3</sup> Il s'agit de Sulaymān b. Sālīm al-Qaṭṭān (mort en 289h/902). Cf., H. H. Abdelwaheb, *Kitāb al-<sup>c</sup>umr fī-l muṣannaḡāt wa-l mu'allifīn al-tūnisiyyīn*, éd. de Beyrouth, 1990, p. 614-615.

<sup>4</sup> C'est l'Émir Ibrāhīm b. Aḡmad b. Muḡammad b. al-Ağlab b. Ibrāhīm b. al-Ağlab. Il succéda à son frère Aḡmad II Abu-l Ġarānīq.

<sup>5</sup> Outre le climat politique tendu à cause de l'absolutisme du pouvoir d'Ibrāhīm II, une série de catastrophes naturelles aggravèrent la situation en Ifriqiya. On peut citer à titre d'exemples la famine de 266/879-880 (Ibn <sup>c</sup>Iḍārī, *al-Bayān*, I, 117) et le tremblement de terre qui frappa l'Ifriqiya en 267/880-881 : Ibn al-Aḡīr, *al-Kāmil*, VI, p.331.

<sup>6</sup> M. Talbi, *L'émirat*, p. 293.

<sup>7</sup> *Ibidem*.

En plus de ces données évènementielles, il existe d'autres indices généraux. La région de Bizerte, connue au cours de cette période sous le nom de *kūrat Ṣaḥfūra*, faisait partie, à l'époque aghlabide, d'une zone côtière qui subit plusieurs interventions émirales de fortification. On rappelle ici les efforts de construction d'édifices de défense déployés par Abū Ibrāhīm Aḥmad (242-249/856-863)<sup>1</sup> et son successeur Abū-l Ġarānīq Muḥammad (250-261/864-875). Ce sont ces installations défensives qui donnèrent à la région son image d'un district de *ribāṭāt* et de *qilāʿ*<sup>2</sup>. Nous pensons, et nous partageons ici les hypothèses de Paul Louis Cambuzat<sup>3</sup> et de Néji Djelloul<sup>4</sup>, qu'un bon nombre des *ribāṭāt Ṣaḥfūra*, selon le terme d'al-Mālikī, et des *qilāʿ nawāḥī Banzart* comme nous le lisons dans les *masālik* d'al-Bakrī, auraient été construits à cette époque pour protéger la côte de l'extrême nord-est de l'Émirat des débarquements des Byzantins<sup>5</sup>. Ces invasions furent parallèles aux campagnes menées par les musulmans sur les côtes de la Sicile et de la Sardaigne<sup>6</sup>.

### **C- L'époque fatimido-ziride : une région fertile mais en crise**

Avec la chute des Aghlabides vers 296/909 une nouvelle page idéologico-politique s'ouvre en Ifriqiya. La prise de Raqqāda<sup>7</sup>, la capitale à cette époque, par les chiites de Kutāma<sup>8</sup> marqua, en effet, un tournant dans l'histoire locale et dans celle de

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn attribuait à ce prince l'édification de 10 000 ḥiṣn : *al-ʿIbar*, IV, p. 429. Sur l'époque de ce prince, cf. M. Talbi, *op. cit.*, p. 249-256.

<sup>2</sup> Nous étudierons dans le troisième chapitre de cette partie l'évolution territoriale de la région en question en se basant sur les données toponymiques fournies par nos sources.

<sup>3</sup> P. Cambuzat, *L'évolution des cités du Tell*, II, p. 76-77.

<sup>4</sup> N. Djelloul, *Les fortifications ottomanes*, p. 81-84. L'auteur a bien défendu cette hypothèse de politique de fortification des côtes. En revanche, il considère que « les impressionnantes listes de qaṣr-ribāṭ (s) que fournissent les historiens arabes du Moyen-âge cadrent mal avec la réalité du danger auquel était exposé le littoral ifriqiyyen, surtout lors du règne d'Abū-Ibrahim Ahmad, auquel les historiens musulmans attribuent la fondation du plus grand nombre de ces édifices, et qui fut plutôt un règne relativement calme ». (p. 84)

<sup>5</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, p. 321.

<sup>6</sup> Ibn al-Aṣṣir, *al-Kāmil*, VI, p. 333-338.

<sup>7</sup> Raqqāda est une ville princière construite en 263/876 par le neuvième prince aghlabide Abū Ishāq Ibrāhīm II (261-290/875-903). Les fouilles des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle ont découvert les structures d'un palais et des installations hydrauliques (bassins et citernes).

<sup>8</sup> C'est l'une des grandes tribus berbères de l'Occident musulman. À l'époque de l'introduction de l'Islam l'Islam les kutāma occupaient la région septentrionale du Constantinois, entre ḡibāl al-Awrās et la Méditerranée. Sur ces Kutāma écrit R. Basset « l'empire des Fatimides fut fondé à l'aide des Kutāma : ce sont eux qui formèrent sa principale force et lui fournirent les moyens de conquérir l'Égypte », *EF*<sup>2</sup>, V, p. 544-545.



tout l'Occident médiéval<sup>1</sup>. Une nouvelle dynastie prit le pouvoir, le *chiisme* rival de la *sunna* devint la doctrine officielle et de nouveaux maîtres dirigèrent le pays.

Cette époque, qui se divise en deux sous périodes, nous l'étudierons de deux manières différentes. C'est tout d'abord, à travers les indications données par les sources écrites que nous essaierons de suivre l'évolution des événements politiques et de relever quelques aspects sociaux dans la région. Le tableau ne sera pas complet. Dans les sources écrites se manifestent, comme nous l'avons remarqué pour la période aghlabide, beaucoup de zones d'ombres qui empêchent de suivre avec précision l'histoire des relations établies entre Bizerte et les Fatimides au début, puis avec leurs successeurs zirides. Faut-il, une fois de plus, évoquer l'absence des documents d'archives relatifs à l'époque médiévale ?

Il y a, ensuite, l'apport de l'archéologie. On dispose en effet de quelques données de terrain qui renvoient à l'époque fatimido-ziride. Ces témoignages, essentiellement architecturaux, serviront dans ce chapitre comme des données complémentaires susceptibles de combler quelques lacunes de la documentation écrite.

En ce qui concerne cette dernière, on signale, tout d'abord, le manque remarquable de textes relatifs à la période fatimide. Cette rareté a pour origine la perte de plusieurs sources de l'époque, comme les productions du célèbre médecin kairouanais Ibn al-Ğazzār (m. vers 395/1004-5) : le *kitāb aḥbār al-dawla* et le *kitāb Ṭabaqāt al-quḍāt*. Même les ouvrages du Cadi Abū Ḥanīfa al-Nuḥmān (m. 363/974) ne nous fournissent pas beaucoup de renseignements sur la région de Bizerte<sup>2</sup>. Les sources du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, et particulièrement les chroniques, s'attachent essentiellement à l'histoire de Mahdia, la nouvelle capitale de l'Ifriqiya, fondée en 308/920<sup>3</sup>, et l'essentiel des informations de ce siècle nous vient des sources géographiques. Une fois encore, on cite al-Warrāq (m. 363/973-74) l'auteur des *Masālik Ifriqiya wa mamālikuhā*, dont al-Bakrī s'inspire pour le titre de son ouvrage et pour la majorité de ses informations. La deuxième source géographique importante pour la période fatimido-

---

<sup>1</sup> Guichard (P), « Omeyyades et Fatimides au Maghreb. Problématique d'un conflit politico-idéologique (vers 929-vers 980) », dans *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, p. 55-68.

<sup>2</sup> C'est al-Nuḥmān b. Abī ʿAbdullāh Muḥammad b. Maṣṣūr b. Ḥayyūn, le grand Cadi d'al-Muʿizz li-dīn al-Lah al-Fāṭimī qui a régné en Ifriqiya entre 341/953 et 362/973.

<sup>3</sup> Sur Mahdia, voir entre autres : P. M. Holt, « Mahdia », *EP*<sup>2</sup>, V, p.1238-1244 ; B. Chabbouh et alii, *Multaqā al-Qāḍī al-Nuḥmān*, Tunis, 1977 ; Kh. Maoudoud, « Fouille de Qasr al-Qaim à Mahdiya », *Bull. des Travaux de l'INAA*, fasc. 4, 1991, p.139-159 ; A. Louhichi, « La céramique fatimide et ziride de Mahdia d'après les fouilles de qasr al-Qāim », in *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI<sup>e</sup> congrès l'AIECM*, Aix-en-Provence, 1995, p. 301-310 ; F. Mahfoudh, « La grande mosquée de Mahdia », in *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, p. 127-140 ; F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme en Ifriqiya*, Tunis, 2003, p. 243-253 ; N. Djelloul, *Mahdia : capitale des Fatimides*, Sousse, 2003.

ziride est celle d'Ibn Ḥawqal (m. après 367/977) dont le texte sur Ṣaṭfūra, en plus de ses informations géographiques, contient quelques données d'ordre historico-économique. Pour le reste de cette époque qui va jusqu'au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les sources sont relativement plus denses et plus diversifiées.

Deux autres types de littérature fournissent quelques données originales. Ce sont respectivement la littérature biographique et la littérature hagiographique<sup>1</sup>. On doit citer dans ce cadre l'apport aussi bien du *Riyāḍ al-nufūs* d'al-Mālikī (milieu 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle) que des *Manāqib al-šayḥ Aḥmad b. ʿArūs*<sup>2</sup> et des *Manāqib awliyā' Tūnis*<sup>3</sup>.

Pour cette période, et particulièrement celle des Zirides, nous tirerons profit d'un document d'archive du fond de la *Geniza*. Il s'agit d'une lettre, en langue arabe, conservée dans le fond de l'Université de Princeton aux Etats-Unis<sup>4</sup>.

En ce qui concerne les témoignages matériels, l'archéologie pratiquée dans cette recherche a essayé de faire apparaître tout ce qui peut référer à la période fatimido-ziride. Sans revenir sur les causes des limites de nos recherches sur le terrain, l'état actuel du bâti dans les agglomérations de la région ne favorise pas, généralement, l'identification des techniques et des matériaux de construction. De plus, les collectes de céramiques faites dans quelques zones, notamment quelques régions rurales, n'apportent que peu d'indices sur cette période.

### ***1- Une région dépeuplée, marginalisée et impliquée dans la lutte anti-chiïte :***

La période ifriqiyenne du califat fatimide s'étend entre 296/909 et 362/973<sup>5</sup>, l'époque des quatre premiers califes fatimides qui résidèrent en Ifriqiya jusqu'à la décision d'al-Muʿizz al-Fāṭimī de partir en Egypte. Au cours de cette phase, les renseignements qu'apportent les sources écrites sur l'occupation du sol en Ifriqiya semblent insuffisants et attendent un effort, notamment archéologique, pour établir une image plus claire de cette occupation. À l'exception des mentions qui concernent Kairouan et ses villes princières (Raqqāda et Ṣabra al-Manṣūriyya) et les informations

---

<sup>1</sup> H.R. Idris, *Analyse et traductions de deux textes de l'époque ziride*, Bascone, Tunis, 1958.

<sup>2</sup> Al-Rāsidī, *Wašyu al-turūs*, Tunis, 1885.

<sup>3</sup> Abū-l Ḥasan ʿAlī al-Hawwārī, *Manāqib Awliyā' madīna' Tūnis*, BNT, ms. n° 12544-18441-18555.

<sup>4</sup> S. D. Goitein, *A Mediterranean Society: The Jewish communities of the Arab World as portrayed in the documents of the Cairo Geniza*, vol. I : Economic Foundations, 1967. Sur l'apport de ces documents voir pour le même auteur son article : « Al-Ganīza », *EP*, II, p. 1010-1012.

<sup>5</sup> Sur l'histoire politique de l'Ifriqiya pendant l'époque fatimide, voir F. Dachraoui, *Le califat fatimide au Maghreb (296-362/909-973)*, *Histoire politique et institutions*, Tunis, 1981.

sur Mahdia après sa fondation, nous avons du mal à tracer un tableau exhaustif du peuplement des autres régions de l’Ifriqiya.

Concernant l’évolution des évènements, il semble que les révoltes et les retours cycliques des pestes et des disettes qui avaient marqué les dernières années de l’Émirat aghlabide se poursuivirent pendant les premières années du califat fatimide. On peut même penser qu’ils s’aggravèrent puisque l’établissement d’un pouvoir chiite dans un espace qui appartenait traditionnellement au sunnisme, sous ses formes hanéfite et malékite, était une source de perturbation<sup>1</sup>. Les rivalités entre les Zanāta et les Ṣanhāğa étaient un élément supplémentaire d’instabilité dans l’Ifriqiya des débuts du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Cette image générale du pays, s’ajoutant aux témoignages directs concernant la région de Ṣatfūra au cours de la période fatimide, fournissent une idée sur les difficultés que les nouveaux maîtres de l’Ifriqiya ont eues pour configurer leurs relations avec les différentes contrées de leur territoire politique<sup>3</sup>.

Ce climat de tension qui persista durant le demi siècle fatimide en Ifriqiya nous amène à demander si ce n’étaient pas les ambitions politiques et doctrinales de ces maîtres chiites en Orient qui ont tissé les fils de cette image. On a l’impression, en suivant l’évolution de l’installation fatimide en Ifriqiya, que les califes se pressèrent pour partir en Egypte où ils vont essayer d’accélérer leurs campagnes contre le centre du califat abbaside. L’interrogation sur le départ “rapide” des Fatimides en Égypte, nous invite même à nous demander, avec prudence, si la fondation de Mahdia, en tant que capitale côtière, ne s’inscrivait pas dans un contexte de préparation des expéditions maritimes qui allaient assurer plus tard la conquête de l’Egypte ? C’est bien possible, puisque quelques années après son avènement, le calife fatimide °Ubayd Allāh « fonda une capitale maritime plus conforme à ses visées de domination de la Méditerranée et à laquelle il donna son nom Mahdia. En vingt-quatre ans de règne, il parvint à s’imposer au-dedans et au dehors, luttant sans relâche contre les Byzantins et menaçant les deux califats rivaux de Cordoue et de Bagdad »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> En plus du sunnisme il semble que la présence importante de la doctrine ḥārīġite, sous ses deux formes ibādite et sufrite, était une source supplémentaire de problèmes pour les Fāṭimide.

<sup>2</sup> G. Marçais, art. “Fāṭimides”, *EF*, IV, 872-873.

<sup>3</sup> Cf. à ce propos C. Vanacker, “Géographie économique de l’Afrique du Nord selon les auteurs arabes, du IX<sup>e</sup> siècle au milieu du XII<sup>e</sup> siècle”, *Annales E.S.C.*, vol. 38/3, 1973.

<sup>4</sup> M. Chapoutot-Remadi, « Aperçu historique », dans *Ifriqiya, treize siècles ...*, p. 40. La façon dont les sources –essentiellement sunnites- ont présenté le départ d’al-Mahdī et de ses sujets à Mahdia est très révélatrice. Dans le *Bayān*, Ibn °Iḍārī souligne la précipitation qui a marqué la sortie des Fāṭimides de Raqqāda, I, p. 211. Th. Bianquis dans une communication sur “l’espace politique des Fāṭimides” qualifie

Revenons à présent à Bizerte et à sa région, nommées pour la première fois dans les sources de l'époque *kūra' Šarfūra*, pour signaler que l'image générale de la crise que l'on a appliqué à toute l'Ifriqiya se confirme dans cette région de l'extrême nord-est du pays. C'est dans la *Šūra' al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal, auteur de la première moitié du 4<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, que nous trouvons le premier texte géographique "complet" sur la région. Après avoir parlé des trois principales villes du district (Bizerte, Tīnġa et Anbalūna), l'auteur précise que la région, en dépit de sa fertilité, était à son époque désertée et dépeuplée<sup>1</sup>. En dépit des imprécisions concernant la date du passage d'Ibn Ḥawqal en Ifriqiya, on peut accorder à ses observations un minimum de fiabilité, d'autant plus que les chroniques, comme le *Bayān* et les *ʿIbar*, dressent un bilan marqué par des troubles continus dans tout l'espace fatimide<sup>2</sup>.

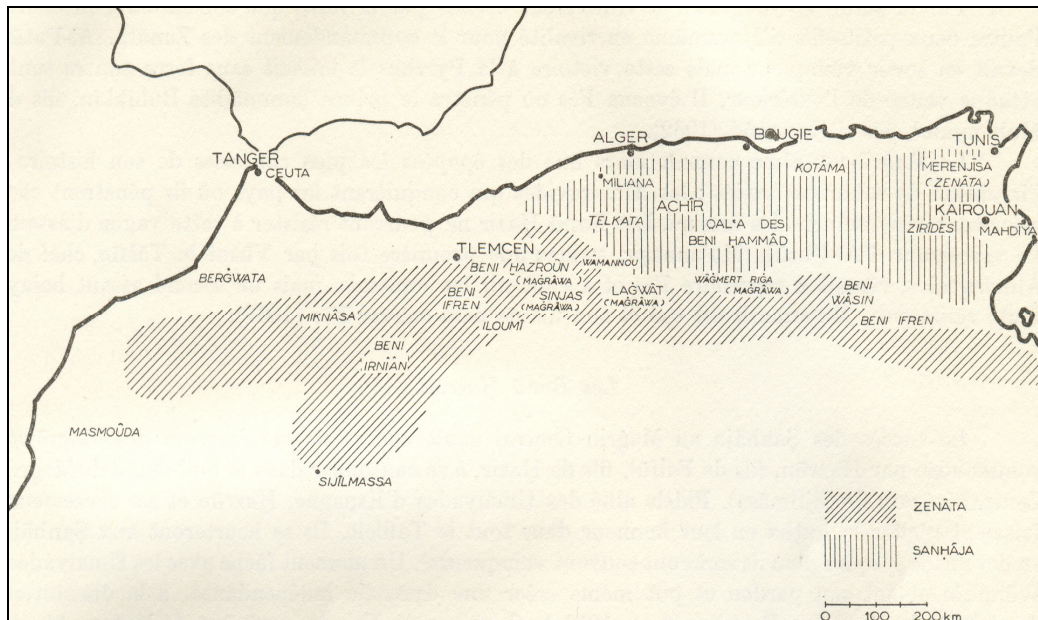


Fig. 364 : Répartition des *Zanāta/s* et des *Šanhāġa/s* au X<sup>e</sup> siècle (d'après L. Golvin, 1957)

ce premier espace ifriqiyen de "modeste". Les premiers califes ont considéré l'Ifriqiya comme une première étape et donc comme « une niche relativement protégée, hors de portée des Umayyades de Cordoue comme des ʿAbbāsides de Bagdad », dans *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, p. 25.

<sup>1</sup> Ibn Ḥawqal, *Šūrat al-arḍ*, p 75. ( *wa in kāna -c'est-à-dire le district de Bizerte- fī hādā al-waqt qad ḥalā wa ḡalā* )

<sup>2</sup> Parmi ces révoltes, il y a lieu de citer celle du ḥārīġite Maḥlad b. Yazīd b. Kaydād connu sous le nom "*Šāḥīb al-ḥimār*". Cette rébellion, déclenchée à l'époque du troisième calife al-Manšūr bi-Llāh Ismāʿīl (334-41H/946-53), a vu l'alliance du mālikisme et du sufrisme contre l'ennemi ismāʿīlite. Parmi les savants Kairouanais malikites qui se sont ralliés à ce Yazīd, il y a Abū-l ʿArab (m. 333/944) l'auteur du fameux dictionnaire des *Ṭabaqāt ʿulamā' Ifriqiya*. Voir à ce propos Ibn ʿIdārī, *al-Bayān*, I, 216-217 et le récent article de W. Madelung, « A treatise on the imamate of the fatimid caliph al-Manšūr bi-Allāh », in *Texts, Documents and Artefacts, Islamic Studies in Honour of D. S. Richards*, ed. Ch. F. Robinson, Brill – Leiden . Boston, 2003, p. 69-79.

La deuxième référence écrite qui concerne cette phase fatimide nous vient des *Riyāḍ* d'al-Mālikī. Dans la biographie du “pieux” Abū Muḥammad °Abdullāh b. Abī al-Mahzūl (m. en 339h) les données sont plus riches, puisqu'on apprend que ce cheikh résidait dans la région de Bizerte. Aurait-il été originaire de Ṣaṭfūra ? Où aurait-il quitté Kairouan pour le Nord après l'installation des Fatimides ? Faute d'informations suffisantes, la réponse ne peut pas être affirmative. Ce qui ressort avec certitude de sa biographie, c'est qu'au cours de la période fatimide, Ibn Abī-l Mahzūl habitait dans un *ḥiṣn* qui portait son nom. Ce fortin se situait à *marsā al-Yāqūta* dans les environs de Bizerte (*wa kāna sākīn<sup>an</sup> marsā al-Yāqūta bi-nāḥiyat Banzart*)<sup>1</sup>.

Outre ces renseignements toponymiques intéressants, que nous ne trouvons que dans le texte d'al-Mālikī, la biographie d'Ibn Abī al-Mahzūl contient des informations historiques et archéologiques. Après avoir parlé, comme il est habituel dans la littérature biographique, de la dévotion, de la piété et des facultés de ce *murābiṭ* dans la science de la *ṣarī'a*, al-Mālikī rapporte une histoire sur son comportement envers les mesures doctrinales chiites que les Fatimides essayaient d'imposer aux savants malékites. Dans cette histoire, très significative, Ibn Abī-l Mahzūl et son muezzin refusent de changer leurs traditions malékites. Ils se présentent comme désobéissants aux mesures fatimides, en n'acceptant pas d'introduire les invocations chiites dans l'appel à la prière<sup>2</sup>. Cette position du *ṣayḥ*, reflète les difficultés que rencontrait le chiisme dans les rangs des savants sunnites, et donc la peine qu'avaient eu les Fatimides pour imposer leur politique<sup>3</sup>. L'image d'une Ṣaṭfūra rebelle n'est, en effet, qu'un exemple parmi plusieurs du même genre que l'on peut trouver dans les sources.

<sup>1</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 372.

<sup>2</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 374 : “*kāna Abī-l Mahzūl lā yaqra' al-basmala fī ṣalātih, wa kāna mu'addin mas'ūdihi lā yaqūlu fī ādānihi : « ḥayy °alā ḥayr al-°amal »*”. Sur la politique religieuse des Fatimides en Ifriqiya nous renvoyons à W. Madelung, « The religious policy of the Fatimids toward their Sunnī subjects in the Maghrib », in *L'Égypte Fatimide ; son art et son histoire*, Paris, 1999, 97-104 ; voir aussi l'introduction de Mohammad Wahid Mirza du traité d'al-Qaḍī al-Nu°mān *Kitāb al-Iqtiṣār fī-l Fiqh*, éd. de Damas, 1957.

<sup>3</sup> Les difficultés qu'avait connues l'Ismā'ilisme ont poussé les théoriciens fatimides à fournir des efforts énormes pour rapprocher leurs thèses à celles du Sunnisme. Le mérite d'al-Nu°mān, précise F. Dachraoui, « consiste dans la mise au point d'un système juridique et doctrinal à l'usage de l'État et orienté dans le sens d'une conciliation des thèses de l'Ismā'ilisme avec celles de l'orthodoxie kairouanaise », *EF*<sup>2</sup>, VIII, p. 120.



Le texte d'al-Mālikī confirme que même la présence d'un représentant fatimide dans la localité<sup>1</sup>, synonyme d'une certaine autorité officielle dans la région, n'empêcha pas les savants sunnites et les habitants de manifester leur rébellion. Même si leurs motivations étaient, d'après la biographie d'Ibn Abī-l Mahzūl, religieuses, il n'est pas sans intérêt de souligner le rôle des circonstances économiques et sociales. Al-Mālikī poursuit son histoire, en précisant que cette affaire a retenu l'attention du "sultan" fatimide<sup>2</sup>. Ibn Zurayq, pour apaiser le climat de tension, appela Ibn Abī-l Mahzūl à revenir sur sa position : (*fa- 'intašara dālika<sup>c</sup> anhu wa fašā ḥattā intahā al-amr ilā al-sultān fa waradat al-kutub ilā<sup>c</sup> āmil al-mawḍi<sup>c</sup> an ya 'muruhumā an yarḡi<sup>c</sup> ā<sup>c</sup> an dālik, fa amarahumā, fa lam yaḡ<sup>c</sup> alā, wa rāḡā<sup>c</sup> ahu al-<sup>c</sup> āmil ḡayra marra fa lam yaḡ<sup>c</sup> al*)<sup>3</sup>.

Outre ces informations politico-culturelles qui font écho à la rivalité doctrinale entre les idéologies ismā'ilite et mālikite dans la région de Bizerte, la biographie d'Ibn Abī-l Mahzūl fournit des informations utiles pour l'archéologie. Ces données sont particulièrement d'ordre toponymique et architectural. À côté de Bizerte et Ṣaṭfūra, déjà mentionnées par les sources antérieures, on voit apparaître aussi les noms du port de *marsā al-Yāqūta* et du fort nommé *ḥiṣn Ibn Abī-l Mahzūl*. Pour les deux derniers noms, l'information est inédite, car aucune autre source ne cite ni le port ni le fortin. Pour le ḥiṣn, la biographie signale sa position stratégique, sur la route maritime qui relie l'Andalousie et l'Égypte, et donne quelques informations sur ses unités architecturales (la salle de prière, les pièces d'habitation ...)<sup>4</sup>.

Malgré la maigreur des données textuelles, on peut résumer cette période fatimide d'environ un demi siècle comme suit :

- ✓ Bizerte, en tant que ville, n'est qu'une petite localité, bien qu'elle s'impose comme le chef lieu de tout le district de Ṣaṭfūra.
- ✓ La région était, tout au début de cette période, dépeuplée et déserte<sup>1</sup>.
- ✓ C'est un district marginalisé par le pouvoir central, et un centre de résistance mālikite contre la doctrine ismā'ilite.

<sup>1</sup> Le représentant du pouvoir central dans les régions est qualifié pendant l'époque fatimide de «<sup>c</sup> āmil al-mawḍi<sup>c</sup> ».

<sup>2</sup> On ne sait pas si al-Mālikī rapporte fidèlement le texte de Rabī<sup>c</sup> al-Qaṭṭān ou non. Aucune autre source, en tout cas, ne qualifie le souverain fatimide de "sultān".

<sup>3</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 374. Voir aussi, H.R. Idris, « Une des phases de la lutte du malékisme contre le chiisme sous les zirides (XI<sup>e</sup> siècle) : al-Tūnsī, juriste kairouanais et sa célèbre fatwa sur les chiites », *CT*, 16, 1956, p. 508-517.

<sup>4</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 376.

## ***2- Sous les zirides : une région à l'écart des grandes convulsions de l'Ifriqiya***

Après avoir étendu leur domination politique en Occident musulman<sup>2</sup> et après des tentatives successives<sup>3</sup>, les Fatimides réussirent à conquérir l'Égypte en 359/969. Quatre ans plus tard, en 363/973, al-Mu<sup>c</sup>izz li-Dīn Allāh, le quatrième calife, quitta l'Ifriqiya et rejoignit la nouvelle capitale des ismā<sup>c</sup>ilites. Récompensés des services qu'ils avaient rendu aux Fatimides<sup>4</sup>, les Zirides, de la tribu Ṣanhāğa, devinrent les nouveaux maîtres de l'Ifriqiya, mais en tant que représentants des califes de l'Égypte. Pour la première fois l'Ifriqiya est gouvernée par des Berbères<sup>5</sup>.

Lorsque al-Mu<sup>c</sup>izz quitta le Maghreb pour l'Égypte, il désigna Bulukkīn b. Zīrī comme gouverneur et lui donna, par investiture anticipée, la liberté de gérer les affaires de l'Ifriqiya et tout le territoire qu'il pourrait conquérir à l'Ouest. Nous ignorons, faute d'informations textuelles, la situation dans la région de Bizerte au lendemain de ce changement politique. Même le recours aux informations qui concernent le Nord du pays ne nous apporte pas assez d'éléments pour préciser la situation de Ṣaṭfūra dans le cadre de l'état général de la partie septentrionale de l'Ifriqiya. Les chroniques décrivent essentiellement les événements des campagnes de Bulukkīn (363-373 / 973-984) et de son fils al-Manṣūr (373-385 / 984-995) dans l'intérieur du Maghreb et ne donnent sur l'Ifriqiya que des bribes d'informations, notamment celles qui touchent directement Kairouan et Mahdia. Les sources biographiques et juridiques sont, elles aussi, quasiment silencieuses sur la vie religieuse du nord de la province. Le dépouillement de toutes les *fatāwā* et les *nawāzil* de la période confirme cette absence totale d'informations. Ce que nous savons de la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, est que les

---

<sup>1</sup> P. L. Cambuzat, *Les cités du Tell*, II, 77.

<sup>2</sup> Nous tenons à préciser que le territoire politique des Fatimides en Ifriqiya n'a jamais correspondu au territoire doctrino-culturel qu'ils ont voulu établir. Le Malékisme a bien résisté et il est resté la doctrine dominante aussi bien dans les rangs des savants que de la population de l'Ifriqiya.

<sup>3</sup> Il s'agit de quatre campagnes : 914-15, 919-21, 935-36 et la dernière, qui réussira à conquérir l'Égypte, fut celle de Ġawhar en 969.

<sup>4</sup> Les sources nous informent surtout du secours des Zirides lors du siège de la capitale fatimide (Mahdia) par le ħāriġite Abū Yazīd "l'homme à l'âne".

<sup>5</sup> Sur les Zirides, voir H. R. Idris *La Berbérie orientale sous les Zirides (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1962, 2 vol.

affaires de toute l'Ifriqiya étaient entre les mains d'un certain <sup>c</sup>Abdallāh al-Kātib alors que les émirs zirides étaient abordés par les conflits contre les *Zanata/s*. Ce <sup>c</sup>Abdallāh était, comme le qualifient les sources, le « *ċāmil al-Qayrawān wa Ifrīqiyya* »<sup>1</sup>. C'est lui qui nommait les représentants régionaux du pouvoir et qui fixait le montant annuel des impôts<sup>2</sup>.

Cette absence totale d'informations a incité quelques chercheurs à déduire que la côte septentrionale avait perdu pendant la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle son importance au profit de la côte orientale<sup>3</sup>. L'essentiel des activités semble avoir été concentré sur cette façade (Mahdia), alors que Bizerte –comme c'est le cas aussi pour Tunis et Tabarka<sup>4</sup>– était quelque peu délaissée et subissait les effets d'une conjoncture générale instable. Dans le premier chapitre de sa thèse sur la ville et la campagne dans l'Ifriqiya hafside, M. Hassen a dénombré les circonstances qui ont précédé l'invasion hilalienne. Il rend responsable de cette conjoncture la conjonction de divers facteurs :

✓La rivalité entre les sunnites et les chiïtes : cet affrontement est attesté surtout dans les centres urbains<sup>5</sup>.

✓La lutte des Sanhāga/s contre les Omeyyades de l'Andalus et les Zanāta/s.

✓Les révoltes indépendantistes dans plusieurs contrées, notamment celles du sud du pays (*Ṭarāblus, Bilād al-Ġarīd* ...).

✓La pression normande en Sicile.

Tous ces facteurs ont engendré des crises économiques (déficit monétaire, régression dans l'approvisionnement agricole ...), des disettes, des famines et par conséquent une régression de l'urbanisation<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. Ibn <sup>c</sup>Idārī, *al-Bayān*, I, p. 230. Les gouverneurs provinciaux sont désignés par <sup>c</sup>Āmil, *Wālī et mutwallī*. Sur cette titulature, voir H.R. Idris, *Zirides*, II, p. 519-525.

<sup>2</sup> Dans le dictionnaire biographique de l'égyptien al-Maqrīzī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.), on apprend que Ġa<sup>c</sup>far b. Ḥabīb al-Qā'id (mort en 401/1009-1010) fut nommé et licencié de sa fonction de *ċāmil Bāġa* (entre 374/984 et 382/992) par ce Abdullāh al-Kātib. al-Maqrīzī, *Kitāb al-muqaffā al-kabīr, trāġim maġribiyya wa mašriqiyya min al-fatra al-ċubaydiyya*, sélectionnées et annotées par M. Yaalaoui, Dār al-Ġarb al Islāmī, Beyrouth, 1987. Voir aussi le résumé d'Al-Qalqašandī, *Subḥ al-aċšā*, t. V, p. 121-122.

<sup>3</sup> Voir à ce propos P. L. Cambuzat, *les cités du Tell*, II, p. 77.

<sup>4</sup> Pour Tabarka on a le témoignage d'al-Muqaddasī (mort après 378/988) qui précise que cette ville côtière était de son temps en ruines, tandis qu'il ne consacre à Tunis aucune description.

<sup>5</sup> Cf., M. Talbi, « al-Mu<sup>c</sup>izz b. Bādīs », *EF*<sup>2</sup>, VII, p. 481-484.

<sup>6</sup> En 395/1004-1005 fut une année difficile en Ifriqiya : « *kānat bi Ifriqiya šidda ċaẓīma ... wa ḥalat aktar aktar al-manāzil ... wa ġā'a ḥalq min ahl al-ḥāqīra wa-l bādīya ilā ġazīrat Šīqillīya* » nous rapporte Ibn <sup>c</sup>Idārī dans le *Bayān*, I, p. 254. L'une des symptômes de cette conjoncture instable fut la scission du

Les choses ne commencent à changer qu'à partir du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Sous le règne d'al-Mu'izz b. Bādīs (406-454/1016-1062), l'Ifriqiya connut quelques moments de prospérité économique. Durant plus de 35 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion hilalienne, son règne ne fut marqué en somme que par quelques révoltes sans gravité, particulièrement dans le sud du pays. Une fois encore, les sources classiques ne nous fournissent que des descriptions générales et ne donnent qu'incidemment des détails sur cette prospérité relative (ses manifestations, les régions et les domaines concernés...etc). Ces lacunes ne sont pas comblées que très partiellement par des sources d'archives. Dans les documents de la Geniza du Caire, une lettre en provenance de Mazara, un port sicilien florissant durant le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, atteste le rôle joué par quelques marins de la ville de Bizerte dans le trafic maritime entre les deux rives de la Méditerranée<sup>1</sup>. Ce document qui date du deuxième quart du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle pourrait laisser penser que la ville de Bizerte, habitée à cette époque par deux fractions tribales dont l'une est un groupe laħmide, avait tracé son chemin à l'écart de la politique des maîtres du pays<sup>2</sup>. Bizerte chercha peut-être, en bénéficiant d'une conjoncture défavorable aux Zirides, à profiter de sa position stratégique sur le détroit qui sépare les deux bassins de la Méditerranée et de la richesse de ses lacs, en la matière des poissons, pour mener une activité maritime florissante. L'une des longues fatwā/s du juriste al-Māzarī complètent les renseignements du document d'al-Geniza. Elle renferme la copie d'un acte qui est une reddition de compte, dans laquelle Bizerte figure le port de commerce le plus important du Nord de l'Ifriqiya au cours de la première moitié du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Les marchandises, dont la liste est parfaitement analysée par H. R. Idris, sont débarquées à Bizerte avant d'être acheminées vers Tunis<sup>3</sup>.

---

territoire ziride en deux royaumes (Kairouan et Qal'at Banī Ḥammād). cf. sur ce sujet, H.R. Idris, *Zirides*, I, p. 340.

<sup>1</sup> Sur cette lettre voir S.D. Goitein, *A Mediterranean ...*, I, 1967, p. 301-303.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-'Ibar*, VI, p. 169.

<sup>3</sup> H. R. Idris, *Zirides*, II, p. 670-671. Ni la fatwā ni, par conséquent, la copie de l'acte (*maḥḍar*) se trouvent dans l'édition critique des *Fatāwā/s al-Māzarī*, Tunis, 1994. H. R. Idris renvoie dans la note de bas de page à l'une des consultations juridiques d'al-Burzulī, se trouvant dans un manuscrit au Maroc (*ms.* Rabat, II, f° 146 v°-149 r°). Sauf erreur de notre part, l'édition récente des *Fatāwā/s al-Burzulī*, ne contient pas ce document.

## D- Un espace dépendant au cours de la période hafside :

### *1/ Un territoire limitrophe de la nouvelle capitale*

Vers la deuxième moitié du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle la situation politique de l'Ifriqiya connut un nouveau tournant. La dynastie ziride sombra définitivement, les mouvements des tribus arabes s'apaisèrent, et pour se débarrasser des Normands, maîtres à cette époque de Mahdia et de quelques villes du littoral, les habitants de l'Ifriqiya et quelques émirs d'espaces régionaux firent appel à <sup>°</sup>Abd al-Mu'min b. <sup>°</sup>Alī, le fondateur de la dynastie des Almohades. Le souverain marocain répondit à leur appel et chassa les Normands. En quittant le pays, <sup>°</sup>Abd al-Mu'min prit une décision de laisser un gouverneur à Tunis et des représentants dans les régions.

Avec les nouveaux maîtres de la province, Tunis fut nouvellement promue, en place de Mahdia, en tant que capitale de l'Ifriqiya, et la région de Bizerte récupéra, suite à ces événements, le privilège du voisinage du centre politique du pays qu'elle avait perdu depuis la conquête arabe. La dynastie des Banū al-Ward s'effondra, comme nous l'avons déjà démontré, sans combat, et annonça son allégeance aux Almohades. On ne dispose d'aucune information sur le sort du <sup>°</sup>*āmil*, de la tribu de Hargā, installé au cours du passage de <sup>°</sup>Abdullāh b. <sup>°</sup>Abd al-Mu'min. Nous ne savons pas, par exemple, si c'est lui qui dirigea la ville jusqu'à l'avènement des Hafsides ou s'il quitta celle-ci après le deuxième passage des Almohades. Si l'on en croit Ibn Ḥaldūn, les Banū al-Ward cédèrent définitivement le pouvoir aux Almohades<sup>1</sup>, et nous estimons que Bizerte et ses environs furent, à l'instar des autres régions de l'Ifriqiya, administrés soit par un *wālī* almohade, c'est-à-dire issu de la confédération tribale d'Ibn Tūmart, soit par un <sup>°</sup>*āmil* kūmite, de la tribu de <sup>°</sup>Abd al-Mu'min. Les sources attribuent à <sup>°</sup>Abd al-Mu'min une division de l'Ifriqiya en provinces administrées selon un mode uniforme<sup>2</sup>. À la tête des principales villes « il nomma des Almohades, mais aussi quelques fois des princes autochtones qui ont eu l'habileté de se rallier de bonne heure aux Almohades »<sup>3</sup>. Nous avons peu d'informations sur la nouvelle administration, mais on sait que les habitants de l'Ifriqiya supportèrent mal la politique fiscale des nouveaux maîtres du pays.

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 225.

<sup>2</sup> R. Brunschvig, *Hafsides*, I, p. 6-7.

<sup>3</sup> M. A. M'rabet, *Histoire générale de la Tunisie, le Moyen-Age*, II, 2005, p. 354.



Profitant de ce mécontentement, alourdi vers la fin du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par la réapparition des famines, quelques puissances étrangères poussèrent les tribus arabes<sup>1</sup> et quelques descendants des anciens chefs locaux<sup>2</sup> chassés pendant la conquête de °Abd al-Mu'min b. °Alī, à se soulever contre les Almohades. Les maîtres de l'Ifriqiya devaient s'affronter à deux forces : les Ġuzz, sous le commandement du mamlouk Qarāqūš, et les Banū Ġāniya de Majorque, descendants des Almoravides.

Il ne nous appartient pas, dans le cadre de cette recherche, de retracer dans le détail les péripéties des affrontements entre les Almohades et ces forces dissidentes. Mais nous nous arrêterons sur l'évolution sommaire des événements qui pourraient apporter des informations sur l'état de la région de Bizerte au lendemain de la conquête almohade. Les faits rapportés par les sources se déroulent principalement dans les régions du Sud de l'Ifriqiya, et le Nord du pays n'est évoqué que rarement, lorsque les événements concernent Tunis. Qarāqūš, après avoir envahi la Tripolitaine, voulait se tailler une principauté en Ifriqiya<sup>3</sup>. La campagne des Majorquins de son côté, après leur débarquement à Bougie en 581/1185, prit une direction méridionale<sup>4</sup>. °Alī b. Ġāniya, et ensuite son frère Yaḥya, ont compris l'importance de l'alliance avec Qarāqūš et les tribus des Sulaym et des Riyāḥ avant d'entamer l'offensive contre Tunis. Les différentes sources présentent en détail les opérations des révoltés. Mais aucune d'elles ne mentionne Bizerte et ses environs. On apprend qu'Ibn Ġāniya ne lança l'attaque contre les régions du Nord qu'à partir de 597/1200. Il assiégea Béja, puis il démolit al-Urbus et Šaqbannāriyya<sup>5</sup>, et enfin il conquiert Tunis en 600/1203. Le déroulement des événements dans la ville de Bizerte est passé sous silence. Il est probable que la ville évolua à l'écart des convulsions du pays, et même si elle connut une annexion au territoire des Banū Ġāniya, cela ne dû être que pour une courte durée. C'est que le Calife almohade al-Nāṣir (1198-1213) ne tarda à intervenir en personne pour mettre fin aux différentes révoltes. Après avoir coupé la route maritime qui ravitaillait les Majorquins, al-Nāṣir débarqua à Tunis et envoya l'un de ses lieutenants, °Abd al-Wāḥid b. Abī Ḥafṣ, à Gabes pour

---

<sup>1</sup> La tribu arabe qui s'est soulevée plus fréquemment est surtout celle des *Riyāḥ*, qui était victime d'une dure politique mu'minide. Les groupes qui n'ont pas été déportés vers le Maroc, ont vu dans les affaires de Qarāqūš al-Ġuzzī et des Banū Ġāniya, les Majorquins, l'occasion pour se libérer de la soumission almohade.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 230-231.

<sup>3</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, p. 389-390 ; M. A. M'rabet, *Op. Cit.*, p. 354.

<sup>4</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 391-393 ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, p. 507-508.

<sup>5</sup> La région du Kef aujourd'hui.

écraser l'armée de Yaḥya b. Ġāniya. Ce dernier parvint à s'enfuir et °Abd al-Wāḥid devint gouverneur de l'Ifriqiya. Pendant vingt ans, les gouverneurs du pays se succédèrent, et il fallut attendre un souverain puissant comme Abū Zakariyyā', un fils de °Abd al-Wāḥid, pour que la province annonce son indépendance par rapport au Califat de Marrakech. Le nouveau souverain exploita une rivalité au sein de la dynastie mu'minide<sup>1</sup> et refusa d'annoncer son allégeance au Calife almohade<sup>2</sup> : l'Ifriqiya fut désormais indépendante sous la dynastie des Hafside.

Quelques années plus tard<sup>3</sup>, Abū Zakariyyā' mena une expédition contre les contrées de l'extrême nord-ouest de l'Ifriqiya afin de « pacifier son nouveau royaume et de s'entourer de collaborateurs fidèles »<sup>4</sup>. Les sources ne parlent pas du chemin suivi par l'émir hafside, mais d'après la liste des villes conquises (Constantine et Bougie)<sup>5</sup>, il aurait pris une voie qui passait par Bizerte ou, au moins, qui la contournait du côté méridional. Le chemin méridional passait par °Ayn Aġlāl, Ġabal Aškil et le territoire de Māṭir qui formaient les limites sud de la région de Bizerte. Le silence des chroniqueurs sur les événements dans la région de Bizerte porte à croire qu'il s'agit alors d'un territoire docile qui ne pose pas de problèmes au nouveau régime. La contrée de Bizerte évoluait, semble-t-il, grâce à l'importance de deux installations portuaires : Bizerte et Rās al-Ġabal qui fournissaient à Tunis ses besoins en poissons<sup>6</sup>. De même, Ġār al-Milḥ commence à cette époque, comme on l'a déjà indiqué dans les monographies, à s'imposer comme une importante installation maritime<sup>7</sup>. On n'a pas d'indices que la région de Bizerte se soit rebellée contre les Hafside. Faudrait-il chercher dans la chute pacifique du pouvoir laḥmide un autre argument prouvant le caractère "obéissant" de la région de Bizerte au lendemain de l'arrivée des Almohades ? Le bon accueil fait à °Abdallāh et de °Abd al-Mu'min par les habitants de Bizerte au cours de la conquête almohade a été toujours apprécié et récompensé par les maîtres du Maghreb et par leurs successeurs les Hafside, et la mention d'Ibn Ḥaldūn l'atteste. Bizerte et sa région, comme on l'a dit, récupérèrent le privilège du voisinage de la capitale, ce qui ne fut pas sans effet sur leur destin. La présence du pouvoir dans la région se fit de plus en plus

---

<sup>1</sup> Les rivalités opposèrent les deux fils d'al-Nāṣir : al-Ma'mūn, à Marrakech, et Yaḥya qui était, en cette période, en campagne en Andalousie.

<sup>2</sup> M. A. M'rabet, *Op. Cit.*, p. 358-359.

<sup>3</sup> Vers les années trente du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> M. A. M'rabet, *Op. Cit.*, p. 359.

<sup>5</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 594-595.

<sup>6</sup> Voir *supra* les monographies de Bizerte et de Rās al-Ġabal : Deuxième partie, chapitres I.

<sup>7</sup> Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, Tunis, 1996, p. 98.

concrète. La gestion directe des lacs et des ports d'une part, et la création d'un parc de chasse émiral dans le mont Aškil d'autre part, représentent des exemples de cette présence directe du pouvoir au cours de l'époque hafside.

## ***2/ Les domaines princiers dans la région :***

L'étude des rapports entre le pouvoir central de l'Ifriqiya et les centres régionaux pendant l'époque médiévale se heurte toujours à la carence des informations textuelles. Une fois encore, faut-il le rappeler, c'est l'absence des documents d'archives qui rend difficile toute tentative de monographie régionale. Les chroniques ne parlent guère des régions, sauf à l'occasion d'un événement militaire ou d'une révolte. Les modalités d'intervention du pouvoir dans les contrées ne sont évoquées que d'une façon générale, et les détails qui concernent les particularités régionales ne sont mentionnés que d'une façon incidente.

L'évolution des événements et la nature des informations, qui deviennent de plus en plus abondantes, par rapport aux époques précédentes, témoignent de la prospérité relative de Bizerte au cours des deux premiers siècles des Hafsides. Cette prospérité est en rapport, comme l'attestent les sources, avec la proximité du pouvoir central. La capitale du pays devient plus proche de la région, et par conséquent l'intervention directe des sultans hafsides<sup>1</sup> sur la scène locale s'intensifie. C'est à partir de l'époque hafside que les sources commencent à nous fournir des renseignements sur des fonctionnaires de l'Etat d'origine bizertine. Nos informations ne sont pas seulement textuelles. Elles sont aussi archéologiques, puisque la nisba de *Banzartī* commence à apparaître aussi bien dans les textes que sur les plaques épigraphiques. En dépit de la rareté des inscriptions mentionnant cette *nisba*, les données disponibles témoignent de l'importance relative de Bizerte à la fin du Moyen-Âge. Les sources de l'époque énumèrent par exemple les vertus du juriste Aḥmad al-Banzartī, qui a servi le sultan Abū ʿAmr ʿUṭmān (1435-1487). Al-Rāšidī, l'auteur des *manāqib d'Ibn ʿArūs*, le considère comme l'un des notables de l'Etat hafside<sup>1</sup>, et Zarkašī, dans sa chronique, cite ses qualités de bon ambassadeur. Il fut chargé de plusieurs missions chez les souverains de

---

<sup>1</sup> Après les titres de "Šuyūḥ al-Muwaḥḥidīn" et de "Umarā' al-Mu'minīn", les souverains hafsides portaient le titre de "Sultan" et tenaient à recevoir leur légitimité directement de la population. Les cérémonies d'intronisation se déroulaient publiquement dans la Casbah de Tunis, et les tribus de l'intérieur présentaient directement leur allégeance au souverain par des actes. Dans le récit de voyage d'Adorne, le souverain hafside porte le titre de "Roi" : R. Brunschvig, *Deux récits de voyages ...*, p. 129-130.

Fez<sup>2</sup>, de Tlemcen<sup>3</sup> et de la péninsule Ibérique<sup>4</sup>. Une inscription datée de 765/1363, trouvée dans le mausolée de Sīdī Qāsim à Tunis, commémore la mémoire d'un bizertin : Abū °Abdallāh Muḥammad b. al-šayḥ al-hāḡ Abī al-Rabī° Sulaymān al-mukannā al-Banzartī. Le titre de šayḥ que portait le père de ce personnage témoigne d'une certaine notabilité de cette famille dans la ville de Tunis.

Parmi les modalités d'intervention du pouvoir dans une région, il y a les déplacements faits par l'appareil étatique soit dans le cadre de la collecte d'impôts soit pour mener des opérations militaires contre des révoltés. Pendant l'époque hafside, la région de Bizerte était un espace de villégiature pour les sultans hafside. Dès les premières années de son règne, le sultan al-Mustanşir « afficha des allures de grand souverain : aménagements grandioses de la Kasba de la capitale, création de jardins magnifiques avec pièces d'eau dans la banlieue de Tunis et d'un parc de chasse à proximité de Bizerte »<sup>5</sup>. R. Brunschvig a vu dans les mesures prises par al-Mustanşir les signes d'une politique intérieure de prestige<sup>6</sup>. Dans sa relation de voyage qui date de la deuxième moitié du 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, Adorne précise que les forêts de chasse sont une propriété du Roi hafside<sup>7</sup> et décrit ses sorties comme étant un rite officiel qui s'étend sur une bonne partie de l'année<sup>8</sup>. Le souverain ne sort pas « sans être accompagné d'au moins quarante mille personnes. Ses fils sont toujours de sa suite, ainsi que soixante à cent concubines, tous les officiers de sa cour et quatre cents chameaux au moins, chargés des objets mobiliers du souverain et de son entourage »<sup>9</sup>. Les séjours d'al-Mustanşir à Bizerte étaient, à l'instar des fêtes de la cour, des moments de festivité par excellence<sup>10</sup>.

Pour la gestion des centres urbains, la cour hafside exerçait son autorité par l'intermédiaire de gouverneurs qui portaient les titres de *Hāfiẓ*, de *Wālī*, de °*Āmil* et de *Qā'id*<sup>11</sup>. En plus de ceux-ci, il y avait une autorité locale : le conseil des cheikhs, composé par les membres influents des grandes familles de chaque ville. Certaines

---

<sup>1</sup> Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ġarūs*, p. 123.

<sup>2</sup> Al-Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 249 ; trad. E. Fagnan, *Chronique*, p. 245-246.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 250 ; trad, p. 246 et 261.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 260 ; trad, p. 256.

<sup>5</sup> R. Brunschvig, *Hafside*, I, p. 42.

<sup>6</sup> *Ibid*, I, p. 42-44.

<sup>7</sup> Sur la titulature des souverains hafside, voir *supra* la note 1 de la page précédente.

<sup>8</sup> Entre septembre et mars de chaque année.

<sup>9</sup> R. Brunschvig, *Deux récits de voyages* ..., p. 129.

<sup>10</sup> Au cours des séjours à Bizerte, les poètes viennent, à l'instar d'Abū °Abdullāh b. Abī Tamīm al-Himyārī, pour faire l'éloge des souverains hafside : voir Ibn Rušayd, *Mal' al-°ayba*, II, p. 384.

<sup>11</sup> M. A. M'rabet, *Op. Cit*, p. 397-398.

villes reçurent deux *qā'id/s*, le premier était chargé d'administrer la province et l'autre, ayant l'autorité militaire, était placé à la tête de la Kasbah<sup>1</sup>. Eu égard à l'importance militaire de Bizerte et des ports de ses environs, on peut estimer qu'elle faisait partie de la deuxième catégorie. Dans sa monographie de Bizerte, le Commandant Hannezo précise même, sans citer ses sources, que la ville a connu des chefs des communautés non musulmanes. Dès l'époque hafside, précise-t-il, les juifs avaient leur représentant dans le gouvernement local<sup>2</sup>. Le tissu urbain de la ville, nous l'avons déjà démontré, a connu à cette époque une extension remarquable. L'édification du quartier connu sous le nom d'al-madīna, où se trouve la grande mosquée de la ville, remonte vraisemblablement à l'époque hafside. La ville fut aussi entourée par un deuxième rempart englobant la Casbah, la Qṣība, le port et le quartier de la médina. Nous ne disposons pas de dates précises concernant l'édification de cette enceinte, mais on a des informations sur sa démolition lors de la conquête de Charles Quint en 1535<sup>3</sup>. Le faubourg des Andalous se serait ajouté, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, pour l'installation des réfugiés arrivés au lendemain de la chute de Grenade. Bizerte était, comme l'attestent les sources, l'un des ports d'accueil des musulmans de la péninsule Ibérique. Ce port continua, comme c'était le cas pendant l'époque ziride, à accueillir des navires de commerce venus de diverses villes méditerranéennes. Les documents d'archives de la couronne d'Aragon, publiés il y a une soixantaine d'années par A. Alarcon et R. G. De Linares, fournissent des informations de grande valeur sur le commerce de Bizerte avec Bougie, Bône et d'autres ports de la Méditerranée. Dans une lettre datée de 707/1307, le sultan hafside, répondant à des réclamations du Roi d'Aragon, évoque son insatisfaction devant les agressions des navires catalans, majorquins et valenciens devant les côtes de Bizerte. Dans ses réponses, transmises par l'ambassadeur aragonais Pere Busot, le souverain Muḥammad II parle aussi bien des produits exportés à Bizerte que des installations portuaires de la région ayant des relations avec les ports méditerranéens. Bizerte, Tāmkart et Marsā Abī Ḥalīfa accueillait à cette époque des commerçants de Bougie, de Pise, de Sousse et de Bône. Bizerte était alors un centre actif d'échanges, et a servi à certains moments de port à la ville de Tunis<sup>4</sup>. Dans la ville affluaient les

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 398.

<sup>2</sup> C<sup>t</sup> Hannezo, 1904, p. 200. Sur les juifs de l'Ifriqiya hafside, leur activité économique et leur statut social, voir R. Brunshvig, *Hafsides*, I, p. 396-429.

<sup>3</sup> P. Sebag, *Une relation inédite ...*, 1971, p. 152.

<sup>4</sup> Ibn Sa'īd, *Kitāb al-ḡuḡrāfiyā*, p.



marchandises et les produits venus de l'intérieur de l'Ifriqiya comme des ports lointains de la Méditerranée.

Les renseignements sur les gouverneurs de la région ne commencent à apparaître dans les sources que vers la fin de l'époque hafside. Celui de Bizerte, qui résidait dans la *qaʿa* de la ville<sup>1</sup>, était chargé principalement de lever le droit de la pêche au profit du sultan. Près du lac, précise un voyageur, « il y a un camp avec une garnison relevant du prince de Tunis, et des préposés qui prennent à bail [le droit de pêche ?] moyennant des redevances à payer au trésor »<sup>2</sup>. La propriété des lacs de Bizerte revenait, comme l'atteste l'une des *fatwā/s* d'al-Burzulī, à l'Etat hafside. Dans l'une de ses réponses, le *faqīh* précise en effet que la pêche dans le lac n'est permise qu'aux gens ayant payé les droits d'exploitation<sup>3</sup>. Les poissons de cette ville étaient très recherchés dans toute l'Ifriqiya, et la pêche était l'une des sources importantes pour l'Etat hafside<sup>4</sup>. Autour du lac existaient, selon J. L. l'Africain, de nombreux villages de pêcheurs et de laboureurs<sup>5</sup>. Mais au cours des conflits ottomano-espagnols, la pêche dans les lacs et l'agriculture dans la plaine de Māṭir furent, selon le témoignage de Marmol, profondément touchées à cause d'une conjoncture générale très perturbée<sup>6</sup>.

### **E- Bizerte et sa région : un espace de conflit entre les puissances méditerranéennes**

L'histoire des relations de Bizerte avec la Méditerranée et les puissances méditerranéennes remonte à l'époque antique. Utique, comme nous l'avons vu, avait été fondée par les marins de Tyr dès le XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, pour jouer le rôle d'un comptoir commercial sur une voie reliant la Phénicie et ses colonies de la Méditerranée occidentale. Sa position stratégique, sur "la porte de la Sicile", si l'on utilise l'expression de Fernand Braudel, permet à la ville et à ses environs de jouir d'une importance et sur le plan commercial et sur le plan militaire<sup>7</sup>. Les ports de Bizerte et de

---

<sup>1</sup> C'est probablement la Qsība qui était le siège du gouverneur de la région. Voir notre interprétation dans la monographie de Bizerte et les deux *Manzil* : Deuxième partie, chapitre I.

<sup>2</sup> Ibn Zūnbul, *Tuḥfat al-Mulūk*, trad. E. Fagnan 1924, p. 155.

<sup>3</sup> Al-Burzulī, *Fatāwā*, IV, p. 454.

<sup>4</sup> Anonyme, *al-Istibṣār*, p. 26-28.

<sup>5</sup> J. L. l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. p. 376.

<sup>6</sup> Marmol Carvajal, *L'Afrique*, 1667, p. 437-438.

<sup>7</sup> F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, I, p. 157-158.

Rās al-Ġabal<sup>1</sup> étaient, pendant l'époque hafside, des lieux d'échanges et leurs relations sont attestées aussi bien avec les villes occidentales qu'avec Tunis et Bougie<sup>2</sup>. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la présence des places maritimes de la région dans les documents textuels et archivistiques va s'intensifier à cause de leur rôle joué dans les duels turco-espagnols. Dès cette époque, en plus de Bizerte et de Rās al-Ġabal, Ġār al-Milḥ -Porto Farina des Occidentaux- et d'autres ports de la région commencèrent à prendre une place importante dans les stratégies des deux grands empires méditerranéens. L'affaiblissement du pouvoir hafside donne aux Espagnols et aux Turcs la magnifique occasion de convoiter l'Ifriqiya. Après qu'Alger soit tombée sous la domination des Ottomans en 1519, Charles Quint prit la décision d'arrêter l'avancée des frères Barberousse en intervenant, en personne, en Ifriqiya. Dès lors, une lutte opiniâtre commence entre les Ottomans et les Habsbourgs pour la possession de l'Afrique du Nord. Les deux puissances s'imposent comme les deux acteurs principaux et chacune essaye de dominer les places maritimes stratégiques de la Méditerranée. Les conflits ont duré sans discontinuité et n'ont cessé que vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

### ***1/ Les conflits ottomano-espagnols au XVI<sup>e</sup> siècle :***

Dès les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, Bizerte se trouvait, comme la plupart des grands ports et des espaces insulaires de la Méditerranée, au centre des stratégies maritimes des deux grands empires de l'époque. Les marins de Bizerte, déjà très impliqués dans les affaires de la Méditerranée dès les siècles du Moyen-Âge, ont mené depuis les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle des opérations dans plusieurs secteurs de cette mer. En juin 1510, des corsaires originaires de la ville, signalent les documents d'archives du Vatican, capturaient un navire de marchands français près de l'île de Djerba<sup>4</sup>. En août 1516, une flotte franco-génoise attaquait le port de Bizerte à cause de

---

<sup>1</sup> Le port *Ras Agebel* des cartes et des portulans occidentaux correspond, comme nous l'avons démontré dans la monographie de cette ville, au Cap Zbīb : voir *Supra*, Deuxième partie, Chapitre I. Voir aussi : Amari, 1863, p. 24-25 ; De Latte, *Les portulans grecs*, Paris, 1944.

<sup>2</sup> Alarcon, *Los documentos ...*, 1940, p. 259-263. Sur le rôle de Bizerte dans le commerce du corail, cf. N. Hedhili, « La commercialisation du corail de la côte du nord de l'Ifriqiya (Bizerte, Tabarca, Marsacares) par les Vénitiens au Moyen Age », *Bizerte à travers l'histoire (Actes 1992)*, p. 151-158.

<sup>3</sup> Ce n'est qu'en 1581 que Philippe II d'Espagne renonce à la lutte. Il signe avec les Ottomans un traité par lequel il abandonne toutes ses possessions nord-africaines, à l'exception de Mers el-Kebir, de Melilla et d'Oran et reconnaît comme possession ottomane les Régences d'Alger et de Tunis, la Cyrénaïque et la Tripolitaine.

<sup>4</sup> Cf Hannezo, 1904, p. 201.

la présence d'une base de la marine ottomane dans la ville<sup>1</sup>. A partir de la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, les informations sur Bizerte disparaissent et les récits se focalisent sur les événements du Maghreb central (la prise d'Alger et de Bône) et sur les conflits sur les places maritimes dans les îles de la Méditerranée occidentale. La mention de Bizerte dans les sources, notamment dans les correspondances et les pactes, ne revient qu'avec l'expédition de Charles Quint contre Tunis en 1535. Dans le traité, signé le 6 août entre le souverain espagnol et le sultan hafside Mouley Hassan, Bizerte est signalée, à côté de Bône, comme une place maritime ennemie qui menaçait la présence des forces chrétiennes<sup>2</sup>. L'intervention de la flotte de Charles Quint dans cette ville était donc inévitable, et Bizerte se trouva au cœur des grands enjeux des deux puissances. On peut retracer les événements tels que nous les trouvons dans les sources contemporaines.

Le 13 juin 1534, une flotte ottomane, forte de 80 galères et portant 8000 soldats, faisait son départ de Constantinople sous le commandement de Ḥayriddīn Barbarūs. Elle débarqua tout d'abord à Bizerte avant d'attaquer Tunis, et les habitants de cette ville accueillirent bien cette flotte et offrirent même à l'amiral turc de se joindre à lui pour le succès de l'entreprise<sup>3</sup>. Le bon accueil des habitants et les bonnes conditions du port de Bizerte contribuèrent amplement à la réussite de la mission ottomane, puisqu'un mois plus tard Tunis tombait sous domination turque, le roi hafside prenant la fuite vers l'intérieur (Béja), où il sollicita l'aide de Charles-Quint<sup>4</sup>. Ce dernier profita de cet appel pour intervenir avec une flotte de 400 vaisseaux et 25000 soldats. Les premières opérations militaires eurent lieu entre les mois de juin et août devant le port de la Goulette. Les troupes chrétiennes réussirent à dominer Tunis et à chasser les soldats de Ḥayriddīn. Avant son départ, Charles Quint imposa ses conditions au roi hafside, conditions avantageuses au profit des Espagnols.

Les événements de 1535 démontrent clairement que le destin de la ville de Bizerte et de ses environs est resté, comme il l'était pendant l'époque hafside,

---

<sup>1</sup> *Ibidem*. L'auteur se réfère dans une note de bas de page à un document dans la bibliothèque de Venise intitulé "*Diarrii di Marino Sanuto*". Sur cette référence et son apport à la connaissance de Tunis au XVI<sup>e</sup> siècle, voir : E. Plantet, *Correspondances des Beys de Tunis ...*, 1893, p. VI.

<sup>2</sup> Cf., A. Rousseau, *Annales tunisiennes*, 1864, p. 408-414.

<sup>3</sup> Cf. Hannezo, 1904, p. 201. Sur l'apport des sources espagnoles à la connaissance de l'expédition de 1534-1536 voir Ch. De La Veronne, « Source de l'histoire de la Tunisie dans les archives espagnoles », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, 1979, II, p. 115-128.

<sup>4</sup> L. Poinot et R. Lantier, « Les gouverneurs de la Goulette durant l'occupation espagnole (1535-1574) », *R.T.*, 1930, p. 221.

dépendant de celui de Tunis<sup>1</sup>. A la fin de cette année, Charles Quint soumit militairement Bizerte et ordonna, à la lumière des recommandations d'un rapport qui lui a été transmis par l'un de ses informateurs, le démantèlement des remparts de la ville. Dans ce rapport, la destruction des enceintes se présente comme une punition pour le soutien des habitants aux Ottomans. Mais les raisons de Charles Quint n'étaient pas que circonstancielles. « Benzerte –lit-on dans le rapport– est une ville de 1.000 feux assez forte et qui a une rivière où les fustes peuvent entrer. Les corsaires de cette ville faisant grand mal en Sicile et dans les îles Baléares. Il conviendrait de la ruiner, de manière à la rendre inhabitable »<sup>2</sup>. C'est son emplacement sur le détroit de la Sicile et son rôle dans l'activité corsaire qui ont amené les chrétiens à punir la ville ; et c'est Mouley Hassan qui est allé en personne exécuter l'ordre de l'empereur espagnol. La ville ne devant être entourée de nouveau de remparts qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque du husseinite Ali Pacha<sup>3</sup>.

Les informations sur Bizerte et son administration au cours de l'occupation espagnole sont très maigres. Les quelques renseignements dont on dispose se trouvent, incidemment, dans les documents d'archives qui sont principalement des correspondances entre les différents commandants de l'armée chrétienne. La Goulette fut, durant cette période, le théâtre principal des batailles, et se trouve, par conséquent, le plus souvent mentionnée dans les témoignages.

Au cours de l'occupation espagnole, Bizerte a perdu beaucoup de ses qualités défensives, qu'elle ne récupérera qu'après 1574. Un document de 1557 décrit Bizerte comme « un petit lieu », et les troupes de Charles Quint se limitèrent à contrôler la ville depuis le lieu dit "le fort d'Espagne"<sup>4</sup>. Au lendemain de la victoire chrétienne de Lépante en 1571, un détachement conduit par le capitaine Salazar prenait possession de Bizerte et la garde de la forteresse fut confiée à 300 soldats commandés par François d'Avila<sup>5</sup>. La présence d'un détachement chrétien à Bizerte est attestée dans les

---

<sup>1</sup> Sur les événements de la prise de Tunis, voir Ch. Braquehay, « La prise et le pillage de la ville de Tunis les 20 et 21 juillet 1535 », *RT*, 1904, p. 181-186.

<sup>2</sup> Ce rapport est cité par le C<sup>t</sup> Hannezo sans la mention de sa source. Serait-il l'un des témoignages qui se trouvent dans les archives du Vatican, abondamment utilisées par l'auteur : C<sup>t</sup> Hannezo, 1904, p. 202. Sur l'apport des sources espagnoles et italiennes, voir S. Bono, « Documents italiens sur la Reconquête musulmane de Tunis (1574) », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, 1979, II, p. 29-35.

<sup>3</sup> Voir *supra* la description et l'histoire des remparts de Bizerte : deuxième partie, chapitre I.

<sup>4</sup> C<sup>t</sup> Hannezo, 1904, p. 203.

<sup>5</sup> Voir à ce propos l'article de L. Poinot et R. Lantier sur les gouverneurs chrétiens de la Goulette. Les événements cités ci-dessus passent à l'époque du commandant Pedro de Porto Carrera. L. Poinot et R. Lantier, 1930, p. 243.

documents italiens de 1574. Dans ses lettres des 19 et 24 juin, le commandant Serbelloni atteste l'arrivée à Bizerte et à Tunis de vingt galères de Naples et de quinze autres de Sicile, transportant du ravitaillement pour les soldats chrétiens des deux places fortes<sup>1</sup>. Compte tenu de son voisinage des territoires italiens, Bizerte, du moins, a toujours figuré dans les projets des Ottomans et des Occidentaux. En 1572, Philippe II donna l'ordre à Don Juan d'Autriche de mener une expédition contre Bizerte, mais finalement le commandant ne se rendit pas et l'attaque fut reportée<sup>2</sup>.

En 1573, Philippe II, imitant son père Charles Quint et appliquant la même politique, ordonna la destruction de toutes les fortifications des villes côtières, y compris Bizerte et Porto Farina (Ġār al-Milḥ), de façon à ne laisser aucun endroit et aucune chance aux Ottomans d'y débarquer pacifiquement<sup>3</sup>. Cette politique fut appliquée partout et souvent dans la Méditerranée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Chacune des puissances cherchait à détraquer le projet opposé, tantôt en détruisant, tantôt en édifiant. Bizerte, comme la plupart des places fortes de l'Occident musulman, n'a pas échappé à cette réalité et elle s'est trouvée introduite dans les enjeux des deux grandes puissances méditerranéennes de l'époque. En 1574, Euldj Ali d'Alger tranche définitivement les conflits et Tunis devient une régence ottomane. A partir de ce moment, la Méditerranée est sortie, comme l'a écrit F. Braudel, de la grande histoire et les conflits entre les musulmans et les chrétiens se transforment en une forme inférieure de la guerre : c'est la course.

## ***2/ Les ports de la région : des centres de course***

En Méditerranée, disait F. Braudel, « énumérer les centres de course revient à énumérer quelques villes décisives »<sup>4</sup>. Était-ce le cas des centres de la région de Bizerte ? La réponse est, *à priori*, oui, et les événements que nous exposerons dans cette partie démontreront à quel point les installations portuaires de notre région étaient "décisives" dans "la construction" de l'histoire de la Méditerranée.

En 1581, Philippe II d'Espagne renonce enfin à la lutte. Il signe avec la Sublime Porte un traité par lequel il abandonne toutes ses possessions africaines, à l'exception de quelques ports, et reconnaît comme possession ottomane les régences d'Alger, de Tunis

---

<sup>1</sup> S. Bono, 1979, p. 32 ; F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, III, p. 243-144.

<sup>2</sup> Sur les raisons de l'annulation de cette expédition, voir F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, III, p. 265-266.

<sup>3</sup> L. Poinso et R. Lantier, 1930, p. 244.

<sup>4</sup> F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, II, p. 622.

et de Tripolitaine. Toutefois, l'arrêt des opérations militaires "officielles" n'empêchera pas l'Espagne de tenter à plusieurs reprises des campagnes contre quelques places fortes de l'Afrique du Nord. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les luttes ont pris d'autres formes et une autre orientation : la course renaîtra. C'est que la paix en Méditerranée, comme le disait Braudel, est "immanquablement" le renouveau de la course<sup>1</sup>.

S'agissant d'une "industrie ancienne"<sup>2</sup>, la course réapparaît à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle grâce à des circonstances favorables et à des hommes capables de les exploiter. Les circonstances sont surtout celles qu'offrent les ports de la Méditerranée. Quant à l'élément humain, il se manifeste dans les Reis de mer ayant toutes les qualités et l'expérience de marins chevronnés. Les frères Barberousse de l'Empire ottoman, au début indépendants, figurent parmi les plus fameux en Méditerranée<sup>3</sup>.

En tant que *ta'gr* maritime, la région de Bizerte se trouvait au lendemain de la conquête ottomane engagée dans l'activité corsaire. En plus du port de Bizerte même, assez bien connu dès le Moyen-Âge, la documentation occidentale de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle mentionne les installations de Porto Farina, du Cap Zbîb et de quelques îlots qui se trouvent en face du littoral du pays<sup>4</sup>. Ces installations portuaires ont formé avec la Goulette, Tabarka et Bône une chaîne de points d'ancrage rapprochés assurant aussi bien la sécurité du littoral septentrional que la bonne fonction de l'activité corsaire.

La participation des ports de la région de Bizerte à la course est attestée dans les documents d'archives de l'époque. Nous disposons d'une abondante série de correspondances entre les consuls européens et leurs autorités, dont la plus connue est celle de la France, publiée vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Eugène Plantet<sup>5</sup>. Ces archives sont d'une variété exceptionnelle et offrent, pour les études sur la Méditerranée des temps modernes, un champ d'investigation d'une richesse incomparable. Nous nous

---

<sup>1</sup> F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, III, p. 15.

<sup>2</sup> Une expression empruntée à F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, II, p. 617.

<sup>3</sup> Bien que la distinction ne soit pas toujours nette, entre piraterie et course il y a une différence. La première est une activité sans loi ni règle. Quant à la course, elle est soumise à des coutumes bien connues. Comme l'avait signalé F. Braudel, la piraterie méditerranéenne est « une institution antique et généralisée ». Les corsaires, à l'inverse des pirates, possèdent des papiers justifiant leur engagement au service d'une puissance. Ils sont autorisés à attaquer les vaisseaux et à piller les rivages des ennemis, en temps de guerre et en temps de paix.

<sup>4</sup> Dans un document, daté de 1600 et intitulé "Dessin pour aller brûler les vaisseaux de Tunis", l'île de la Galite et les îlots voisins représentent des étapes sur l'itinéraire maritime allant de la France jusqu'à Tunis et La Goulette. Voir E. Plantet, *Correspondances des Beys de Tunis et des consuls de France avec la cour (1577-1830)*, Paris, 1899, p. 4.

<sup>5</sup> E. Plantet, 1899, 3vol.. Sur l'apport des correspondances consulaires espagnoles, voir M. Ghazali, « La régence de Tunis et l'esclavage en Méditerranée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les sources consulaires espagnoles », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 65, 2002. [réf. Electronique : <http://cdlm.revues.org/document43.html>]



bornerons dans le tableau suivant à présenter les faits, par ordre chronologique, tels qu'ils sont exposés dans les divers documents :

| N° | Date du document               | Informations et sources   |
|----|--------------------------------|---|
| 1  | 1577                           | 20 mille chrétiens sont réduits à l'esclavage par un renégat génois commandant les galères de Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )   |
| 2  | Début XVII <sup>e</sup> siècle | Les brigantins <sup>1</sup> de Bizerte capturent 200 chevaliers maltais dans la Casbah de la ville ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )  |
| 3  | Juillet 1605                   | Deux vaisseaux de commerce français ont été capturés devant le littoral de Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )  |
| 4  | 19 octobre 1608                | Une nef marseillaise est prise par les corsaires de Bizerte ( <i>C. Trasselli, 1963, p 902</i> )  |
| 5  | 7 juillet 1619                 | Lettre d'Anthoine Bérengier, un envoyé français à Tunis, aux gouverneurs de Marseille : 5 galères de Bizerte participent à une attaque contre la ville de Saint-Marc en Sicile ( <i>E. Plantet, 1893, p. 32-34</i> )  |
| 6  | 19 août 1619                   | Deuxième lettre d'Anthoine Bérengier aux mêmes destinataires : détails sur des captifs chrétiens de Cagliari, prisonniers à Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 36-37</i> )  |
| 7  | 1619                           | Captivité de vaisseaux flamands à Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )   |
| 8  | 12 juillet 1621                | Lettre de Calvane, un envoyé à Tunis, aux gouverneurs de Marseille sur la prise du navire "L'Espérance", du capitaine Jehan Antoine Vins, par deux galères bizertines ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 50-51</i> )  |
| 9  | 13 juillet 1621                | Lettre de Claude Severt, consul suppléant à Tunis, aux gouverneurs de Marseille sur l'affaire précédente ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 52-53</i> )   |
| 10 | 2 mai 1624                     | Lettre de Bourrely, consul suppléant, informant les consuls et les gouverneurs de Marseille que 7 galères partent du port de Bizerte pour « aller voir » des villages corses ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 67-68</i> )   |
| 11 | 10 juillet 1624                | Lettre de Bourrely attestant des captifs français à Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 68-69</i> )  |
| 12 | 21 octobre 1624                | Vénérier, un envoyé à Tunis, adresse une lettre aux gouverneurs de Marseille indiquant la mission de Bourrely à Bizerte pour la libération de quelques français et la relaxation de marchandises prises par un navire d'Alexandrie ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 71-73</i> ) |
| 13 | 31 juillet 1625                | Lettre de Jean-Baptiste Maure aux gouverneurs de Marseille : deux navires de Malte ont été capturés par sept galères de Bizerte. Celles-ci sont parties de la Goulette ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 77</i> )  |
| 14 | 14 février 1626                | Il s'agit d'une instruction à Sanson Napollon, gouverneur du Bastion de France, dans laquelle il est question de combat entre les corsaires de Bizerte et ceux de Malte fini  |

<sup>1</sup> Le brigantin est un navire à deux mâts, analogue au brick.

|    |                 |   |
|----|-----------------|---|
|    |                 | par la captivité de 140 chevaliers maltais ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 79-80</i> )   |
| 15 | 10 avril 1629   | Lettre de Gaspard de Crest, esclave chrétien, aux gouverneurs de Marseille : « les corsaires du Dey ont amené à Portfarine une barque de Marseille, chargé de soie et de plusieurs autres marchandises de grand prix... » ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 95-96</i> )      |
| 16 | 1636            | Les galères de Bizerte capturent deux vaisseaux italiens (Pouzzole et Pausilippe) et ravagent le port de Messine ( <i>E. Plantet, 1893, I, p.XV ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 322</i> )  |
| 17 | 1640            | Les chevaliers de Malte remportent une victoire sur les galères de Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 322</i> )  |
| 18 | Avril 1646      | Achat d'esclaves chrétiens à Bizerte par Julien Guérin ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 322</i> )  |
| 19 | 30 Juin 1660    | Lettre de Blaise de Bricard (un missionnaire français) envoyé pour des négociations avec Ḥaġġ Muṭafā Dey à propos de captifs à Ġār al-Milḥ ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 152-153</i> )   |
| 20 | Janvier 1662    | Relation de voyage de Blaise de Bricard, dans laquelle Bizerte est mentionnée à plusieurs reprises comme un important centre de course ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 164-171</i> )   |
| 21 | 20 octobre 1665 | M. Martel, un officier de la marine française, assiège Porto Farina avec 5 vaisseaux. D'après la <i>Relation de la campagne du Duc De Beaufort à Tunis</i> ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 180-181</i> )   |
| 22 | 1681            | Dusquene, officier de marine, saccage le port de Bizerte et détruit les barques des forbans et des pirates ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 323</i> )  |
| 23 | 23 août 1699    | Dans une lettre d'Auger Sorhainde au C <sup>t</sup> . Pontchartrain, un marin français, commandant de la tartane <i>Notre-Dame-Des-Carmes</i> , a été assailli par un corsaire de Bizerte et son équipage a été totalement pillé ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 605</i> ) |
| 24 | 23 mai 1716     | Une lettre adressée au Conseil de la Marine attestant qu'un « brigantin de Bizerte a pris sur un bâtiment français deux capucins italiens et un marchand de Cagliari » ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 96-97</i> )  |
| 25 | 10 août 1716    | Un brigantin de Bizerte arrête (en juin) « un bâtiment de Minorque portant pavillon anglais » ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 100</i> )   |
| 26 | 17 mars 1718    | Pillage d'un bâtiment français par une galiote de Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 115 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 326</i> )  |
| 27 | 30 août 1720    | « Un bâtiment français, commandé par le patron Jacques Fustignan, de Cassis, a été pris par une galiote de Tunis, qui l'a mené à Portefarine » ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 133</i> )  |

|    |                   |   |
|----|-------------------|---|
| 28 | 23 septembre 1727 | Il s'agit d'un long rapport écrit à Toulon par le sieur Raynaud. Son titre " <i>projet de descente à Tunis et d'un bombardement, afin d'empêcher cette puissance de faire des esclaves</i> " témoigne de l'importance des places fortes maritimes dans l'activité corsaire dans la Méditerranée. Dans ce document sont cités les ports de Bizerte, de Porto Farina et du Cap Zbīb ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 186-194</i> ) |
| 29 | Avril 1742        | Blocage des ports de Bizerte et de Porto Farina par deux frégates et deux barques de la marine française ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 337</i> )  |
| 30 | 21 mai 1762       | La prise du bâtiment du capitaine Bonnifay devant les châteaux de Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 583</i> )   |

Ce tableau démontre parfaitement la participation "décisive" -si nous reprenons l'expression de F. Braudel- des ports de la région dans l'activité corsaire. En juillet 1666, Dumolin, un écuyer de la reine de France, décrit les places fortes de Bizerte et de Porto Farina comme les deux ports les plus admirables de tout le pays<sup>1</sup>. Elles sont ainsi puisqu'elles correspondent à des bases de repli stratégique pour La Goulette et à des ports d'exportation de divers produits locaux. Les documents consulaires européens attestent distinctement de cette double fonction des installations. La course et le commerce sont en effet deux institutions qui se développaient souvent ensemble.

L'une des clauses du traité consulaire de 1685 entre la Tunisie mouradite et la France autorisait aux concessionnaires français de débarquer à Bizerte pour acheter le blé qui venant de l'arrière pays. Une année après (1686), un représentant du consulat français est désormais permanent dans la ville<sup>2</sup>. Nous apprenons même qu'en 1738 le Comptoir français du Cap Nègre a établi une succursale à Bizerte, dirigée par un commis<sup>1</sup>. Les traités de paix entre Tunis et les autres puissances méditerranéennes, qui se multiplient notamment au cours de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, limitent les effets de la course en imposant certaines mesures réglementant cette activité. La course ne disparaît pas, mais elle a beaucoup décliné.

<sup>1</sup> E. Plantet, 1893, I, p. 227 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 323.

<sup>2</sup> Voir à ce propos plusieurs documents dans l'ouvrage d'Eugène Plantet 1893 (cité ci-dessus). Vol. I : *doc. 682 (décembre 1689)*, p. 583-584 / *doc. 692 (mars 1699)*, p. 591-592 ; Vol. II : *doc 1391 (mai 1768)*, p. 653 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 324-325.

En résumé, pendant presque tous les siècles de l'époque moderne les ports de Bizerte et de Ġār al-Miḥ ont servi de bases stratégiques pour la marine barbaresque. Dans plusieurs relations de voyage ou de rapports les commandements sont toujours le blocus et la destruction de ces centres. En 1671, un marchand marseillais propose « le blocus de Benzert pour imposer au dey l'obligation de restituer les esclaves et les marchandises ; Porto-Farina étant déjà bloquée avec ses quatorze navires, il ne restait plus aux Tunisiens que six bâtiments (trois petits vaisseaux, un polacre et deux barques) ancrés tant à Sousse qu'à Benzert ; on pourrait même canonner la ville et la détruire pour indisposer la population contre le bey »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> E. Plantet, 1893, II, p. 312.

<sup>2</sup> C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 323.

## Chapitre II :

# **les stratégies défensives : de "Qilā<sup>c</sup> Ṣatfûra" à la fortification ottomane**

Le nombre relativement élevé des structures fortifiées que nous avons relevé dans la deuxième partie de cette étude, ajouté aux différentes mentions textuelles et cartographiques, aussi bien orientales qu'occidentales, montrent parfaitement l'importance du dispositif défensif dans la région de Bizerte. De par sa position géographique et sa double identité (une façade maritime qui s'ouvre sur le détroit séparant les deux bassins de la Méditerranée et un arrière pays qui s'étend sur une bonne partie du Tell Nord-Est), la région est souvent présentée dans les différentes sources comme un *taġr* maritime doté de *qilā<sup>c</sup>* (pl. de *qal<sup>ca</sup>*), de *ribāṭāt* (pl. de *ribāṭ*), de *ḥuṣūn* (pl. de *ḥiṣn*) et de *qawāṣid* (pl. de *qāṣida*) qui servaient aux habitants de toute la région de refuges lors des raids des *Rūm*. Ces ouvrages étaient, tels qu'ils se présentent dans les sources, des abris (*ġawṭ*) pour les groupes ethniques et tribaux.

### **A- Éléments pour une historiographie de l'architecture défensive de l'Ifriqiya**

L'étude des fortifications de Tunisie à partir de la conquête islamique a fait durant les deux dernières décennies l'objet de plusieurs recherches. Le premier exposé d'ensemble date de la fin des années 80. L'intéressante étude de N. Djelloul sur les fortifications côtières de la régence de Tunis a attiré l'attention sur l'intérêt de l'examen de ces ouvrages défensifs pour une meilleure compréhension de l'évolution de l'architecture militaire en Ifriqiya et la place qu'occupait celle-ci dans l'ensemble de l'art islamique du pays. Depuis la parution de cette monographie générale, une série d'études régionales a commencé à prendre place dans les recherches archéologiques de

ces dernières années<sup>1</sup>. L'objet des études réalisées a été, essentiellement, de compléter l'inventaire des monuments de défense, tout en essayant de relever les spécificités locales dans l'art de bâtir défensif et la répartition géographique des différents édifices militaires.

Sans refuser l'apport de ces études et leur priorité dans une phase préliminaire du processus de l'archéologie islamique de la Tunisie, il est temps de renouveler, parallèlement aux inventaires qui restent à faire, les approches. Il est vrai que l'approche descriptive représente encore une priorité pour quelques zones de la Tunisie, mais le but doit dorénavant dépasser la simple analyse architecturale. L'habitat fortifié doit être étudié, et cela en harmonie avec les récentes études menées en dehors de l'espace tunisien, dans son contexte global ; c'est-à-dire comme un élément faisant partie de tout un ensemble constituant le peuplement d'une région. Le cas andalou médiéval, de par son appartenance à l'Occident musulman, pourrait représenter, à cet égard, un exemple offrant des éléments de comparaison pour les études portant sur l'espace maghrébin<sup>2</sup>. L'exploitation, en effet, des textes juridiques et bio-bibliographiques, qui n'ont cessé de devenir ces dernières années l'outil le plus à la mode dans les recherches historiques et archéologiques, peut apporter des données nouvelles sur le rapport entre l'habitat fortifié et les autres structures de peuplement<sup>3</sup>.

L'habitat fortifié comme l'une des formes d'expression des réalités sociales, est en outre un thème peu examiné en Tunisie. Dans le cas de l'Europe occidentale, l'étude des structures castrales a réalisé d'énormes progrès. Les châteaux, outre leur rôle défensif, sont considérés comme l'une des formes d'expression les plus significatives de

---

<sup>1</sup> Le sujet de DEA que nous avons préparé à l'université tunisienne en 1998/1999 sous la direction de Mme Mounira Chapoutot portait sur les fortifications côtières de l'île de Djerba. Hbaieb (M-A), *al-taḥṣīnāt al-sāḥīliyya li ġazīrat Ġirba*, Tunis, 1999. (texte dactylographié)

<sup>2</sup> Sur l'habitat fortifié en al-Andalus, cf. A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard, *Les châteaux ruraux d'al-Andalus*, Madrid, 1988. Il est intéressant de rappeler que l'étude des modes de peuplement dans l'Occident musulman, y compris les formes de l'habitat castral, montre les spécificités de chaque espace régional. Le cas ibérique ne représente pour cette étude qu'un modèle méthodologique. Les conclusions ne peuvent pas être applicables à toutes les autres espaces de l'Occident musulman. Les auteurs de la monographie ont eux-mêmes attiré l'attention sur les particularités régionales. Ils disent : « il est évident que l'ensemble d'al-Andalus, ces territoires musulmans de l'Occident européen, n'a pas été pris en compte ; de nombreuses régions de l'Espagne, a fortiori du Portugal, nous restent inconnues et pourraient révéler, si des travaux semblables y étaient effectués, des schémas descriptifs et interprétatifs différents », p. 15. Sur les nuances des stratégies défensives attestées dans le monde ibérique, cf. : M.-P. Lamblin, « Le château de Denia (Alicante) : étude topographique et architecturale », *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval*, 1983, p. 119-126 ; P. Cressier, « Remarques sur la fonction du château islamique dans l'actuelle province d'Almería à partir des textes et de l'archéologie », in *L'incastellamento*, Rome, 1998, p. 233-248.

<sup>3</sup> Voir à ce propos M. Marin, « Documentos jurídicos y fortificaciones », in *Congreso internacional sobre fortificaciones en al-Andalus*, Algésiras, 1998, p. 79-87.



la civilisation féodale. « L'histoire des féodalités méditerranéennes doit d'une part à l'attention portée, en Italie centrale, à l'*incastellamento*, puis d'une façon plus générale dans l'ensemble de la péninsule italienne, d'autre part à une définition plus précise de la place et du rôle du château dans l'organisation du féodalisme catalan »<sup>1</sup>. La *castellologie*, telle qu'elle est présentée par l'un de ses grands noms, tourne de plus en plus « le dos aux vieilles approches purement descriptives au profit des méthodes d'analyse dynamique et fonctionnelle seules propres à replacer le *castrum* dans le tissu concret d'une histoire globale des sociétés ... »<sup>2</sup>.

En plus de son rôle militaire évident, le château est donc un lieu où se nouent des liens économiques et sociaux. Qu'il soit un monument, ou un groupement de plusieurs monuments (*qaṣr*), l'habitat fortifié vit en relation avec son entourage. Même pour les cas où la fortification occupe une place marginale par rapport aux autres structures de l'agglomération, les rapports entre les deux sont évidents. Le monument fortifié communique à la fois avec ses semblables (les signaux de feu ...) et avec d'autres formes de peuplement (un port, une mosquée ...). Il est habité, comme le nécessite sa nature, par des *murābiṭ-guerriers* mais aussi, comme cela ressort des textes, par des hommes pieux : des *zuhhād* et des *nussāk*. Architecturalement, l'habitat fortifié n'est parfois qu'une simple tour, mais il peut être aussi un complexe où l'on trouve, à côté des éléments de garde et de défense, des structures d'hébergement, des lieux de culte, etc.... Bref, qu'il s'agisse d'une tour ou d'une agglomération, d'un ribat ou même d'un grenier, l'habitat fortifié est un miroir d'une réalité aussi bien politique que sociale.

Ces dernières années, un débat a eu lieu en Tunisie sur les fonctions du ribat en Ifriqiya. Image emblématique du Moyen Age et monument représentatif de l'habitat fortifié de l'Ifriqiya médiévale, cet établissement a fait l'objet de plusieurs études. Historiens et archéologues tunisiens, chacun de son côté et avec ses propres outils de recherche, se sont intéressés à cette institution. Leur production vient s'ajouter à celle des archéologues de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. En 1999, F. Mahfoudh, en étudiant *Qaṣr al-Ṭūb* du Sahel tunisien, a traité des fonctions du ribat. Son élément de

---

<sup>1</sup> A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard, *Op. cit.*, p. 17.

<sup>2</sup> La citation de P. Toubert tirée de : A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard, *Op. cit.*, p. 11. Pour plus de détails sur la place des structures fortifiées dans l'organisation féodale dans l'Europe occidentale, cf., P. Toubert, *Les structures du Latium médiéval*, Rome, 1973.

<sup>3</sup> Cf. à ce propos, à titre d'exemple, G. Marçais, « Notes sur les ribats en Berbérie », dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, Paris, 1952 ; M.S. Zbiss, « Le ribat institution militaro-religieuse des côtes africaines », dans *CRAI*, 1954, p. 143-145 ; A. Lézine, *Le ribat de Sousse et de Sousse suivi des notes sur le ribat de Monastir*, Tunis, 1956.

départ était un point de vue de N. Djelloul, datant de 1993, dans lequel ce dernier déniait au ribat tout rôle militaire. Etudiant Qaṣr Ziyād, un ribat dans les environs de Sfax, N. Djelloul écrit ce qui suit : « les murabitun(s), et encore davantage ceux de Qaṣr Ziyad, étaient des gens du Qur'an et de 'Ilm et leur rôle dans la propagation du malékisme n'est plus à démontrer. Nonobstant, on n'a aucune attestation sur un fait d'arme quelconque, assez douteux d'ailleurs pour le reste des ribat(s). Assad dissuada Abd al-Rahim de faire partie de l'expédition de la Sicile ... Mâlikî nous entretient que Ziyadat Allah I<sup>er</sup> provoqua la colère des ascètes en enrôlant deux cents murabit(s) dans ses armées. L'aspect fortifié de l'édifice encore en place, souvent mis en relief par les tenants de la thèse des moines combattants pour la foi, n'est plus un argument de taille, les demeures princières, ou encore des mosquées fortifiées, dont les formes ne découlent pas toujours d'impératifs militaires, sont assez nombreux en Ifriqiya pour nous convaincre »<sup>1</sup>. Selon Djelloul, les fonctions du ribat étaient plutôt économico-politiques que militaires. En discutant cet avis, F. Mahfoudh a attiré l'attention sur la nécessité de recouper les différentes mentions des ribat/s dans les sources. Fonder une conclusion générale sur les données d'un seul type de littérature, en l'occurrence les dictionnaires biographiques, s'avère pour lui insuffisant. Il est « tout à fait vain, dit F. Mahfoudh, de chercher dans ce type d'ouvrage des relations détaillées des faits militaires »<sup>2</sup>. Il est déraisonnable d'imaginer que les occupants du ribat se limitaient au nombre infiniment petit des personnages cités dans les sources biographiques.

En 1988, R. Mrabet, dans le cadre d'une étude présentée à l'Université tunisienne, a traité du ribat en tant que structure bâtie et en tant qu'une institution sociale. Comme cela est indiqué par le titre de son étude *al-ribāt wa muḡtama<sup>c</sup> al-murābiṭīn bi Ifriqiya*<sup>3</sup>, cette structure regroupait à l'intérieur de ses murs une société ayant ses normes et ses principes. La première conclusion qui découle de cette étude, est que le X<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle furent, en Ifriqiya, la belle époque des ribat/s. Après cette époque, à la suite d'une période de crise, il semble qu'on ait cessé de bâtir des ribat/s à la manière des premiers temps de l'Islam. Dans les textes, on ne possède pas d'informations sur la construction d'un ribat après le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, et la

<sup>1</sup> N. Djelloul, « A propos d'un toponyme de la région de Sfax : Qaṣr Ziad », dans *La dynamique économique à Sfax entre le passé et le présent*, Sfax, 1993, p. 9-45. ; Cf. aussi F. Mahfoudh, « Qaṣr al-Tûb : un ribat du Sahel tunisien », dans *Africa*, XVII, 1999, p. 97- 127.

<sup>2</sup> F. Mahfoudh, *Op. Cit.*, p. 120.

<sup>3</sup> Mrabet (R), *Al-ribāt wa muḡtama<sup>c</sup> al-murābiṭīn bi Ifriqiyya ilā nihāyat al-qarn al-tāliṭ hiḡrī*, C.A.R. sous la direction de M. Hassen, 1988. (Texte dactylographié)

terminologie ici est très révélatrice. Dans les sources, et à partir du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les mots désignant une fortification postérieure au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle sont *qaṣr*, *maḥras*, *ḥiṣn*, *marsā ʿalayhi qalʿa* (port doté d'une fortification)... . Ce changement dans la dénomination est, vraisemblablement, synonyme d'une transformation dans le peuplement des anciens ribat/s. Ces installations auraient commencé grâce aux *ḥimā/s* à attirer une population qui s'installait au fil du temps aux alentours de ces places fortes. Les *ḥimā*, désignant l'ensemble des terres qui entouraient le fort, représentent pour les fortifications les sources principales pour assurer la vie des hommes vivant à l'intérieur du *ḥiṣn* et pour financer les travaux de restauration des remparts. Le phénomène de *taḥbīs* (constitution de *habous*) de plusieurs *ḥimā* pour assurer la bonne gestion des ribat est attesté en Ifriqiya dès la fin du VIII<sup>e</sup>/2<sup>e</sup> siècle. On apprend en effet dans les *Madārik* de ʿIyāḍ, qu'Ibn Ġānim (mort en 190/805), le cadī du calife abbaside Hārūn al-Rašīd, « *ḥabbasa arādī aḥmiyat al-ḥuṣūn li-marāfiq al-murābiṭm* »<sup>1</sup>. Du point de vue de leur superficie, ces parcelles couvraient en moyenne un territoire de 10 km<sup>2</sup>. Leur exploitation se faisait, comme cela ressort des sources, de trois façons. Mohamed Hassen, dans une étude récente sur l'évolution du peuplement des ribat/s de la région du *Sāḥil*, les énumère comme suit : le labour, la semence du blé et la plantation des arbres (notamment les oliviers), et enfin la cueillette. Ce schéma, propre à la région côtière centrale de l'Ifriqiya, est aussi valable, selon toute vraisemblance, pour les autres zones côtières du pays dont la région de Bizerte représentait une façade maritime stratégique. L'exploitation de ces domaines aurait abouti très probablement à la création d'un habitat permanent autour des ribat/s, et c'est ainsi qu'on pourrait expliquer l'évolution du ribat en une agglomération fortifiée.

Les fonctions du ribat ont aussi évolué à travers le temps. D'une institution militaire (défensive ou offensive) le ribat s'est transformé, au bas Moyen Age, en une institution culturelle et sociale<sup>2</sup>. Le déclin de ce rôle militaire peut s'expliquer de deux façons. La première est en rapport avec la régression relative des attaques chrétiennes sur le littoral de la Tunisie au lendemain de la conquête almohade, une régression qui coïncide avec l'apparition de la *mutaṣawwifa* qui succèdent aux moines guerriers qui auraient occupé les ribat/s au cours des six premiers siècles de l'islam. Vers la fin du

<sup>1</sup> Al-Qāḍī ʿIyāḍ, *Biographies aghlabides*, p. 13.

<sup>2</sup> M. Hassen, « les *ribāt* du Sahel ... », p.154. Sur l'évolution de la notion du murābiṭ, nous renvoyons aussi à A. Aouattah, « Anthropologie du pèlerinage et de la sainteté dans le maraboutisme marocain », *IBLA*, n° 175, 1995, p. 32-33.

Moyen Age, en effet, c'est la zāwiya qui a pris la place et qui rempli jusqu'à un certain point la fonction du ribat. Ce dernier va perdre au fil du temps son rôle d'appel et d'organisation des troupes pendant les périodes de guerre. La perte de cette fonction a permis aux soufis d'y prendre une place importante.

Au début des années quatre-vingt-dix, N. Djelloul, étudiant les fortifications côtières tunisiennes à l'époque ottomane, a dressé un tableau général de la fortification tunisienne médiévale. Outre l'héritage de la période pré-islamique et les influences venues d'Orient avec les nouveaux conquérants, il s'est beaucoup arrêté sur les spécificités des moments politiques aghlabide et ṣanhāğite, très déterminants, dans le processus de la fortification ifriqiyenne. L'apport de la politique défensive hafside, aussi bien sur le plan quantitatif qu'architectural, a aussi été bien étudié par N. Djelloul. Les souverains de cette dynastie ont réservé une place centrale au programme défensif tant dans la revivification d'un héritage défensif fort touché à cause des longs duels qui avaient opposé les Zirides et les Normands que dans le renforcement du dispositif défensif par de nouvelles fondations. Le même chercheur, vers la fin des années 90, a enrichi nos connaissances sur les fortifications de l'Ifriqiya par un ouvrage traitant des ribat/s côtiers du pays au Moyen Age<sup>1</sup>. Il s'agit d'un ouvrage, en langue arabe, dans lequel il a tenté de suivre à travers la documentation médiévale les différents sites de ribat/s côtiers qui ont jalonné le littoral de l'Ifriqiya. Cette monographie générale, certainement très importante pour dresser un tableau complet de la situation du moins à travers la documentation écrite, est apparue durant la même période qu'une série d'étude spécifiques parues surtout dans la revue *Africa* traitant de quelques exemples, notamment des ribat/s de la côte orientale. L'on peut citer à titre d'exemple, les articles de F. Mahfoudh et de F. Bahri étudiant les ribat/s de Qaṣr al-Ṭūb<sup>2</sup> et ribat al-Āliya<sup>3</sup>, deux images emblématiques de cette institution au Sahel.

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, *al-ribāṭāt al-baḥriyya bi-Ifriqiya fī-l ʿaṣr al-wasīl*, éd. CERES, Tunis, 1999.

<sup>2</sup> F. Mahfoudh, Op. cit, p. 97-127.

<sup>3</sup> F. Bahri, « Qaṣr al-Āliya (campagne de 1998). Rapport de fouilles : 1<sup>ère</sup> partie », *Africa (séances scientifiques I)*, 2003, p. 31-70.

## **B- Les monuments et les sites fortifiés de la région de Bizerte :**

### ***1- Les sites mentionnés dans les sources :***

#### ***\*Qal'at Abī Ḥalīfa<sup>1</sup> :***

Ce site est mentionné pour la première fois en tant que *marsā*. Al-Bakrī (5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle) le place en face des îles des deux frères (*ḡazā'ir al-aḥawayn*), au fond d'un cap (*anf*) portant le même nom. Al-Idrīsī, un siècle après, le cite en tant que *qal'a* (village fortifié). Il est situé selon ce géographe à dix milles à l'Est de *Rās al-Minšār* et à douze milles à l'Ouest de la pointe du Cap (*Rās al-Ṭarf*), qui constitue l'extrémité occidentale de la baie de la ville de *Banzart*<sup>2</sup>.

Sur les cartes contemporaines, les îles Fratelli, qui correspondent vraisemblablement aux *ḡazā'ir al-aḥawayn* d'al-Bakrī, se situent en face du Cap al-Koran, appelé aussi *marsā al-Quran*. Le site se trouve dans un contexte archéologique très riche. Une équipe franco-tunisienne d'archéologues et de morphologues a distingué en effet trois sites : une nécropole (site n° 201), les ruines d'une construction antique (site n° 202) et une agglomération comportent les traces d'une enceinte tardive<sup>3</sup>.

Le paysage topographique, dans lequel se trouve l'ensemble des ruines, est un promontoire rocheux et escarpé dont une grande partie se trouve sur les pentes de falaises tournant le dos à la mer. Le choix de s'installer au milieu de collines est dicté vraisemblablement par la dominance des vents du Nord-Ouest, extrêmement violentes. De plus, comme c'est le cas pour toutes les autres agglomérations de la même côte, on a trouvé dans la chaîne montagneuse qui longe le littoral un bon abri et une défense naturelle supplémentaire pour écarter les dangers aussi bien du côté de la mer que de celui de la terre ferme<sup>4</sup>.

Le site est très étendu et très menacé par le recul du rivage. Il comporte tout ce qu'on peut trouver pour une agglomération : un secteur d'habitat, un cimetière, un bon mouillage et une fortification. La nécropole, s'étendant sur une falaise de 7m de

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, p. 758 et al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 299.

<sup>2</sup> C'est le cap Blanc de nos jours. Voir AAT<sup>2</sup>, Feuille au 1/50 000<sup>e</sup>, II, Bizerte, site n° 83.

<sup>3</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 211.

<sup>4</sup> C'est Dj. Tallit al- Ḥašba (144 m d'altitude) qui contourne l'ensemble des ruines du côté de la terre.

hauteur, comporte « des tombes à cupules en partie détruites »<sup>1</sup> et délimite l'ensemble des ruines du côté de l'Est. En avançant vers l'Ouest, le site correspond à une petite agglomération dans laquelle on remarque un groupe de bâtiments, cachés par des dunes de sable, en *opus africanum*. A l'extrémité ouest de Rās al-Quran, on note la présence d'une construction de plan carré qui à la forme d'une tour communiquant avec une vigie surplombant les îles Fratelli (*Ġazā'ir al-Aḥawayn*) à quelques milles de la ligne côtière.

Pour toutes ces raisons, il nous semble légitime de confondre les ruines de *Rās al-Quran* avec *marsā* et *qal'at Abī Ḥalīfa* des textes médiévaux. Les données archéologiques attestent la présence d'un bourg antique qui s'est transformé, en toute vraisemblance, en un ribat dès le haut Moyen Age et a continué son rôle de surveillance de ce relais maritime jusqu'à l'époque hafside<sup>2</sup>.

***\*Marsā et qaṣr Banī Waġġāš<sup>3</sup> = marsā Rās al-Ġabal<sup>4</sup> (Cap Zbīb de nos jours) et Qaṣr al-Thiyya<sup>5</sup> (l'antique Thinisa et Ṣāfī aujourd'hui)<sup>6</sup>***

L'une des grandes difficultés que rencontrent les chercheurs travaillant sur les sites côtiers de la côte allant du Cap Zbīb au Cap Sīdī ʿAlī al-Makkī<sup>7</sup>, est la divergence entre la liste d'al-Bakrī et celle d'al-Idrīsī, les deux géographes qui nous fournissent le plus de détails sur les installations maritimes et leurs châteaux fortifiés qui jalonnaient la façade maritime de la région de Bizerte. En comparant, en effet, les informations de l'un et de l'autre, on se rend compte de la différence entre les deux textes aussi bien dans le nombre des installations que dans leurs noms. Cette divergence pourrait s'expliquer de deux façons. On pourrait invoquer d'abord la méconnaissance de l'Ifriqiya par les deux géographes, puisque ni al-Bakrī ni al-Idrīsī n'ont visité le pays. La probabilité d'erreur et d'imprécision dans la description est donc possible. Ensuite, que les toponymes et les formes d'occupation du sol aient été transformés entre l'époque d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī est aussi probable, d'autant plus que les données du géographe andalou sont valables pour le 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> puisqu'il a compilé ses données d'Abū Yūsuf al-Warrāq.

<sup>1</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 211.

<sup>2</sup> M. Hassen, 1999, p. 194.

<sup>3</sup> Al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 300.; voir aussi la mention du toponyme sur les cartes de ʿAlī al-Šarfī : M. Chapoutot, 1995, p. 85-94.

<sup>4</sup> Al-Bakrī, *Masalik*, 1992, II, p. 758.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> Piri Reis. Voir R. Mantran, *ROMM*, 1977, p. 224.

<sup>7</sup> C'est la baie allant du Cap *Banī Waġġāš* au Cap *Rās al-Ṭarf*. Voir : al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 300.



D'après al-Idrīsī, le village fortifié de Banī Waġġāṣ est quasiment à mi-chemin entre Bizerte et Cap al-Ṭarf. Il est à douze milles à l'Est de la capitale du district et à treize milles à l'Ouest de la pointe la plus orientale de la région<sup>1</sup>. Ces données correspondent, selon toute probabilité, à l'actuel Cap Zbīb. Du Cap Banī Waġġāṣ commence, lisons-nous dans la *Nuzha*, un petit golfe qui s'étend jusqu'à l'extrémité orientale de la côte, information qui concorde parfaitement avec le tracé du littoral allant de Rās Zbīb jusqu'au Cap Sīdī ʿAlī al-Makkī.

Banī Waġġāṣ est un toponyme qui apparaît pour la première fois chez al-Idrīsī et est attesté vers la fin de l'époque hafside sur la carte de ʿAlī al-Šarfī al-Šafāqūsī<sup>2</sup>. Il aurait remplacé à la fin du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle l'appellation de marsā Rās al-Ġabal que l'on trouve dans le texte Abū ʿUbayd al-Bakrī. Que ce Cap ait été le port de la ville de Rās al-Ġabal n'est pas douteux. En effet, la distance séparant les deux lieux ne dépasse pas 5 km. De surcroît, la topographie du littoral au niveau de la localité de Rās al-Ġabal ne favorise pas l'aménagement d'un site portuaire aussi intéressant que le décrit al-Bakrī. Ce port était, selon les *Masālik*, « un bon lieu d'hivernage »<sup>3</sup>, c'est-à-dire que le rivage est capable d'assurer le cabotage et le débarquement des grands navires. Ces données correspondent parfaitement aux conditions trouvées au Cap Zbīb<sup>4</sup>, la station maritime la plus proche de Rās al-Ġabal.

La prospection sur la côte entre ces deux lieux nous a apporté de nouvelles données sur l'occupation de cette bande de terre. Sur 2 ou 3 km, entre l'actuelle Safi (au Nord-Ouest de l'embouchure d'Oued Banī ʿAtā') et le port de Rās Zbīb, s'échelonnent les vestiges d'un bourg maritime antique. Des structures « bâties discontinues –en grand appareil et en blocage- se présentent en coupe dans une falaise vive, haute de 3 à 4 m, taillée par la mer dans des formations meubles et en avant de laquelle s'étend une étroite plage de sable »<sup>5</sup>. C'est en ce lieu que P. Cintas localise l'antique *Thinisa* et corrige, de ce fait, l'identification de Ch. Tissot et des auteurs de l'ancienne édition de l'Atlas Archéologique de la Tunisie (AAT<sup>1</sup>) qui font correspondre cette localité avec l'actuelle agglomération de Rās al-Ġabal<sup>6</sup>. Les vestiges montrent une diversité aussi

---

<sup>1</sup> Al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 300.

<sup>2</sup> Sur le site à l'époque hafside, voir : R. Brunshvig, *Hafsides*, I, p. 229 et M. Hassen, 1999,

<sup>3</sup> « *marsā Rās al-Ġabal wahuwa mašā ma'mūn* », al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 758.

<sup>4</sup> Un nouveau port a été aménagé à côté du vieux port qui remonte à l'époque punique.

<sup>5</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 198.

<sup>6</sup> P. Cintas, 1963, p. 156-168.

bien dans la nature des structures que dans leurs dimensions. Les pans de murs en grand appareil<sup>1</sup>, encore visibles dans les falaises en recul, témoignent de l'existence d'édifications de genre monumental : une fortification, un arsenal .... M. Gharbi, auteur d'une étude sur les fortifications de la Tunisie à l'époque punique, considère que le site de Safī était doté dès cette époque d'une enceinte et d'une fortification délimitant un port<sup>2</sup>. C'est en ce lieu qu'on pourrait placer *marsā al-Thiyya* du texte d'al-Bakrī. Le toponyme antique *Thinisa* aurait été transformé en *al-Thiyya* au Moyen Age.

Sur cette bande du littoral on distingue aussi :

✓ Les vestiges de thermes, reconnaissables grâce aux hypocaustes reposant sur un sol mosaïqué.

✓ Les restes de quelques installations hydrauliques : margelles de puits, canalisations souterraines ...

✓ Des structures voûtées à l'Est du vieux port.

Ces vestiges tendent à confirmer qu'un village fortifié au Moyen Age a hérité l'emplacement et les structures d'un bourg antique. A l'Ouest du Cap Zbib on trouve une source d'eau "*ʿAyn al-marsā*" (la source du port) et un toponyme "*Ġadīr al-Qaṣba*" (la lagune de la casbah), deux données qui renvoient à cette occupation de type fortifié. Les tessons de céramiques, dispersés partout, sont en majorité de l'époque antique. On note toutefois des éléments qui pourraient être de l'époque islamique médiévale.

### **\**Qaṣr al-Wādī*<sup>3</sup> :**

Selon al-Idrīsī, le village fortifié côtier de *Qaṣr al-Wādī* se trouve entre les deux lieux-dits de *Banī Waġġāṣ* (l'actuel Cap Zbib) et de *Ṭarf al-Ġabal* (la pointe *Sīdī ʿAlī al-Makkī*). Il occupait, comme l'atteste son nom, l'embouchure d'un oued. La mention de ce géographe et le sens du toponyme offrent donc un premier indice pour localiser le site. Ils nous invitent, en effet, à focaliser notre recherche, en prospectant la côte entre *Rās Zbib* et la plage de *Rafrāf*, sur les traces archéologiques qui bordent les rives d'un oued qui se jette dans la mer. Or, entre l'actuel Cap Zbib et *Šaṭṭ Laḥmārī*, où commence

---

<sup>1</sup> La dimension moyenne des blocs est de 0,55 m x 0,80 m.

<sup>2</sup> M. Gharbi, 2001, p. 55-68.

<sup>3</sup> Al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 299-300.

Ṭarf al-Ġabal, plusieurs petits ravins se jettent dans la mer, mais les plus importants sont, de l'Ouest à l'Est, O. Banī ḲAtā' et O. ḲAwīnat al-Wādī<sup>1</sup>.

Si l'on admet que les environs de Banī ḲAtā' aient été occupés par Qaṣr Banī Waġġāṣ et marsā al-Taniyya, le lieu-dit Qaṣr al-Wādī occupait, selon toute probabilité, le rivage où se jettent l'O. ḲAwīnat al-Wādī, l'O. al-Krīb et l'O. Al-Mā'<sup>2</sup>.

Le terrain, avouons-le, ne nous offre pas des données révélatrices de l'existence d'une installation défensive de grande importance. La tour de guet attestée sur la feuille de l'AAT<sup>1</sup> et l'AAT<sup>2</sup> sous l'appellation de "ruines d'un ancien poste de garde" fait penser que cette partie de la côte ne demande qu'une simple tour de surveillance transmettant un signal à feu au cas d'un danger.

### *\*Qaṣr Ṣūnīn :*

Ṣūnīn est une petite agglomération côtière située en contrebas du piton dit "al-Farṭās". Elle est au fond d'une petite baie se trouvant entre deux petits caps : Rās al-Dmāgh à son ouest et Rās al-Mistīr à l'est. Le paysage topographique de la côte offre des conditions favorables pour exercer des activités de pêche. C'est un mouillage bien abrité.

Sur la carte des agglomérations, Ṣūnīn, aujourd'hui un petit village qui s'abrite à quelques centaines de mètres de la côte, se trouve entre les deux localités de Rās al-Ġbal à son ouest et Rafrāf à son est. Comme la majorité des localités côtières de la région, le village est un peu en retrait de la côte pour se protéger des vents d'ouest.

Qaṣr Ṣūnīn est évoqué pour la première fois au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par al-Idrīsī. Ce dernier le place à 5 milles du qaṣr Tarṣīt Dāwud et à 2 milles du lieu dit Ṭarf al-Ġabal<sup>3</sup>. Si le toponyme existe par une heureuse chance jusqu'à nos jours, la localisation de la fortification n'est pas encore affirmée. De par sa hauteur, le sommet du pic al-Farṭās serait l'endroit favorable pour un château fortifié. Or, les recherches sur le terrain n'ont pas enregistré l'existence des ruines d'une tour. Par ailleurs, sur une petite butte dominant le rivage d'une dizaine de mètres de hauteur et située au pied du piton, on repère quelques pans de murs qui affleurent du sol.

---

<sup>1</sup> Ces deux petits ravins représentent les limites naturelles du territoire de l'actuelle ville de Rās al-Ġabal. O. Banī ḲAtā' se trouve entre Rās al-Ġabal et l'actuelle délégation de la Mātīn et O. ḲAwīnat al-Wad constitue la limite orientale qui la sépare de l'agglomération de Rafrāf.

<sup>2</sup> C'est "O. el Ma" sur la feuille au 1/50 000<sup>e</sup> de Metlin.

<sup>3</sup> Ṭarf al-Ġabal du *nuzha* ne correspond pas, comme nous pouvons l'imaginer d'ailleurs, à la ville de Rās al-Ġbāl. Il est plutôt le cap Sīdī ḲAlī al-Makkī. Cf., notre analyse dans la monographie de Ġār al-Milḥ.

A une vingtaine de mètres environ à l'Est des amas de pierres, une construction récente avoisine le site. Une bonne partie des clôtures de la villa est construite de blocs de pierres taillées ramassés sur place. L'équipe tuniso-française, formée d'archéologues et de géomorphologues, a signalé l'existence d'une carrière antique ou médiévale à cet endroit. « Une éolianite würmienne à gros *Helix* a fourni des blocs taillés : dimensions 51/52 cm, 37 cm. Le plancher de la carrière est par endroit submergé de façon permanente »<sup>1</sup>.

Entre la villa et les pans des murs qui émergent à l'ouest, on repère un puits dont la margelle est circulaire. L'assise de pierre qui forme le rebord de ce point d'eau, haute de 1m, est construite en moellons semblables aux blocs signalés plus haut.

#### \* *Qal'at Qarsāna* :

Le toponyme n'apparaît qu'une seule fois dans les sources écrites. Cette fortification, du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, est mentionnée par un texte du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, les *ʿIbar* d'Ibn Ḥaldūn. La première remarque qui s'impose concerne donc le décalage constaté entre les événements décrits et les premières informations textuelles qui nous sont parvenues.

À première vue, les choses semblent évidentes, puisque Ibn Ḥaldūn raconte dans son *histoire universelle* des événements qui lui sont antérieurs d'au moins un siècle et demi. Cependant, l'analyse du passage amène à s'interroger sur deux points. D'abord sur le silence étrange que nous constatons dans les sources contemporaines des événements, c'est à dire celles du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et même celles qui viennent immédiatement après cette époque<sup>2</sup>, puisque aucune source –bien sûr dans celles dont nous disposons- avant le texte d'Ibn Ḥaldūn ne nous parle de cette fortification et du groupe de Laḥm qui l'occupait. La deuxième raison de s'interroger vient du fait qu'Ibn Ḥaldūn ne mentionne ni dans ce chapitre intitulé "*al-ḥabar ʿamma kāna bi Ifriqiya min al-tuwwar ʿalā Ṣanhāja ʿinda iẓtirābihā bi fitnat al-ʿArab ilā an maḥa aṭarahum al-muwaḥḥidūn*" ni dans le reste de son ouvrage, les sources dans lesquelles il a puisé ses informations<sup>3</sup>. Ces interrogations sont bien évidemment légitimes puisque le texte contient des informations très précises qui viennent sans doute d'une source contemporaine des

<sup>1</sup> H. Slim et alii, 2004, p. 198.

<sup>2</sup> Bien évidemment les sources éditées et celles manuscrites que j'ai pu consulter.

<sup>3</sup> Sur les sources d'Ibn Ḥaldūn nous renvoyons à l'article de Ali Oumlil, « Maṣādir Ibn Ḥaldūn fi-l maʿrifa wa-l tanzīr », *al-Ḥayāt al-taqāfiyya*, mai-juin 1980, n° 9, p. 27-39.

événements relatés. Dans ce passage, l’auteur des *‘Ibar* nous parle de quelques aspects de la cour lahmide et des successions au sein de la dynastie de Banū al-Ward qui s’empara de la région de Bizerte dès la chute des Zirides jusqu’à la conquête almohade. Voici les événements –bien évidemment ceux qui se rapportent à l’histoire de la *qal‘a-*<sup>1</sup> tels que nous les trouvons dans l’ouvrage d’Ibn Ḥaldūn :

À l’époque de la défaite d’al-Mu‘izz, le gouverneur ziride qui détacha l’Ifriqiya du pouvoir fatimide chiite du Caire, contre les Hilaliens et après sa fuite de Kairouan vers Mahdia en 540h/, un chef de la tribu de *lahm* appelé ‘Abū-l Rajā’ al-Ward occupait avec un groupe de partisans, qualifiés par Ibn Ḥaldūn de corrompus (*du<sup>cc</sup>ār*), *qal‘at Qarsīna* sur le mont *Šu‘ayb*. Il profita de la situation de désordre total qui régnait dans l’Ifriqiya ziride pour obliger les habitants des régions limitrophes à lui payer des tributs (*‘itāwāt*) en contrepartie de la protection contre les menaces des *Banū Muqaddam* et des *Dahmān*, des tribus arabes, qui menaçaient la région. C’est tout ce dont on dispose sur *qal‘at Qarsīna* dans la documentation écrite. Des informations qui sont, comme on le voit, très maigres et ne donnent aucune indication sur la situation du *ḡabal* et de la *qal‘a* qui le surmontait. Ils se situent dans les environs de Bizerte (*fī nawāḥī jihat Binzart*). Après le grand chroniqueur du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, la documentation arabe demeure silencieuse sur les événements qu’a connus la région de Bizerte au lendemain de l’invasion hilalienne, n’apporte plus information sur cette fortification et n’évoque jamais son nom. Ce silence serait-il un indice de la désertion totale du site ? Ou supposerait-il un changement du nom de la *qal‘a* ?

Contrairement à *qal‘at Qarsīna*, *ḡabal Šu‘ayb* est un lieu-dit évoqué maintes fois dans la documentation écrite sous deux formes. Tantôt, comme on le rencontre dans le texte d’Ibn Ḥaldūn *ḡabal Šu‘ayb*, tantôt précédé par *Abū* (*ḡabal Abū Šu‘ayb*). Aujourd’hui, il n’y a aucun mont dans la région qui porte ce nom, mais l’association des diverses informations éparpillées dans les textes avec celles de la documentation cartographique nous a aidé à relever quelques indices concernant la localisation de ce toponyme.

La première mention de ce mont se trouve dans une source hagiographique qui remonte au 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Dans les *Manāqib awliyā’ Tūnis* et précisément dans la biographie d’Abū-l Ḥasan ‘Alī al-Ḥaṭṭāb, l’auteur, anonyme, précise que ce saint

<sup>1</sup> Nous nous contentons ici d’analyser les événements qui concernent *qal‘at Qarsīna*. Sur les *Banū Lahm*, voir *infra* chapitre III de la troisième partie (la construction du territoire : problèmes et étapes).

fréquentait dans ses débuts le *ġabal Abī Šu<sup>c</sup>ayb*<sup>1</sup>. Cette information sera mieux précisée un siècle après dans une autre source hagiographique. Vers la fin du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, al-Rāsidī, l'auteur d'*Ibtisām al-ġarūs wa wašiyu al-ṭurūs fī manāqib Sīdī Aḥmad b. Ćarus*, précise en effet que le mont Šu<sup>c</sup>ayb se trouve à l'Ouest de Tunis dans les environs du lieu-dit "al-Anšārīn". Dans la littérature du 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle nous trouvons une nouvelle information sur l'emplacement de ce *ġabal*. Al-Ḥimyarī, l'auteur du dictionnaire géographique *al-Rawḍ al-Mi<sup>c</sup>ṭār*, indique que le mont Šu<sup>c</sup>ayb formait l'une des limites de *bilād Šaḥfūra (wa huwa ḥaddu bilād Šaḥfūra)*<sup>2</sup>. Cette donnée supplémentaire est parfaitement en concordance avec les indices des deux recueils hagiographiques qui placent ce mont à l'Ouest de la ville de Tunis, vers le village d'*al-Anšārīn*.

Sur la feuille n° XIX de *l'Atlas Archéologique de la Tunisie* (la feuille de Tébourba), *Lanšarīne* est le nom d'une chaîne de montagnes, orientée du sud-est au nord-ouest, qui s'étend à l'ouest de la ville de Tunis. Vers le milieu de la chaîne, et précisément sur un sommet de 565 m d'altitude, les auteurs des notices de cette carte mentionnent l'existence de vestiges importants qui correspondent à d'éventuels "murs d'enceintes". Cette notice, comme on peut le remarquer, évoque un site perché de caractère fortifié, qui semble bien être la *qaḥat Qarsīna* du *ġabal Šu<sup>c</sup>ayb* mentionnée dans le texte d'Ibn Ḥaldūn.

La toponymie fournit ici un autre élément pouvant contribuer à la consolidation de cette hypothèse.

Sur l'emplacement des vestiges, désignés par le symbole RR (ruines romaines), nous lisons sur la carte le toponyme suivant : "*al-<sup>c</sup>Ain Laḥzīna*" (qui signifie "la source triste") qui correspond à une source d'eau. Peut-on penser à une transformation du toponyme, *Qarsīna* s'étant transformé en *Laḥzīna* ? Ajoutons que *Laḥzīna* selon quelques chercheurs antiquisants n'est que l'antique *Bazina*. Nous supposons donc que ce toponyme s'est transformé deux fois. Une première fois lorsque *Bazina* s'est transformée en *Qarsīna*, et une deuxième fois lorsque cette dernière est devenue *Laḥzīna*. Telle est l'éventuelle évolution du toponyme de ce site. Cette méthode de

<sup>1</sup> (*wa ḥaddatānī al-šayḥ sīdī al-Ḥāġ Ibrāhīm b. al-Ḥārīz, qāla : laqītu sīdī –c'est-à-dire °Alī al-Ḥaṭṭāb- fī bidāyitih bi ġabal šu<sup>c</sup>ayb wahuwa qāyḍan wahwa yqūl al-ḥaq laysa bi maḥḡūb anta °an al-nzar bihi ...*), *Manāqib Awliyā' Tūnis*, p. 184/a.

<sup>2</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. . cette mention est citée dans la présentation de la localité dite "Bayyāš-بياش", et en Ifriqiya il y a au moins deux lieux portant ce nom. La première se trouve au Sud-Ouest aux environs de Gafsa et la deuxième, qui est très probablement concernée par les événements de Lanšārīn et *ġabal Šu<sup>c</sup>ayb*, se trouve dans la région de Tunis : cf. Ibn °Azzūm, *kitāb al-aġwiba*, p. 218.



rapprochement entre des lieux-dits de différentes époques, qui sera utilisée à maintes reprises tout au long de cette étude, a démontré que l'on peut aboutir à des résultats très intéressants et parfois concluants.

Sur le terrain, les vestiges que nous avons pu repérer se trouvent à 565 m d'altitude. En plein milieu du massif *Lanṣārīn*, au nord d'un chemin goudronné reliant aujourd'hui les petites localités "*al-Dḥīlāt*", "*Burj al-Tūmī*" et "*Tébourba*", on trouve des ruines sur un site de modeste étendue.

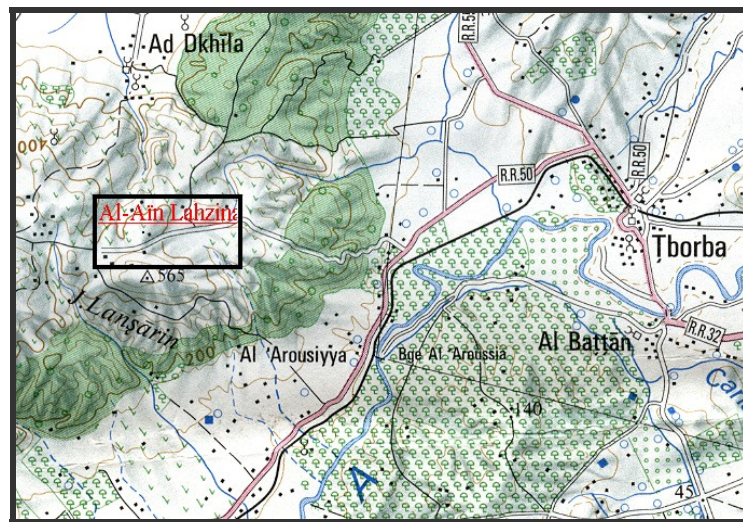


Fig. 365: La situation du mont Lanṣārīn et de la source dite "Ain Laḥzīna"  
(Extrait de la feuille de Bāja, NJ-32-IV, échelle 1/200 000)

On peut décomposer l'ensemble du site en trois parties nettement distinctes :

- Un premier ensemble correspond à une carrière de pierres qui se trouve sur le côté nord de la route et forme un petit dôme. Cette carrière est en exploitation aujourd'hui par les habitants de tous les environs.

- Le deuxième ensemble correspond à l'essentiel du site. Du sommet de la carrière de pierres, et précisément vers le nord-ouest, on peut repérer une petite élévation de forme carrée qui surmonte une petite bute. Cette élévation, de 1 m de hauteur et de 0,5 m d'épaisseur, est composée de pierres de petite taille superposées sans liant. En l'examinant, l'ensemble emboîté ressemble à un espace aménagé par les paysans de la région pour l'élevage de leurs troupeaux.

Ce qui attire l'attention dans cet ensemble, c'est surtout les quelques pans de murs qui sont cachés au dessous de la superposition des murs récents. Les bases de ces élévations peuvent être les murs d'enceinte décrits dans les notices de l'AAT. Bien qu'imprécis et discontinus, ces alignements semblent correspondre à des bases de murs. Il s'agit, semble-t-il, d'une première structure de forme presque carrée (18 m de chaque côté) emboîtée dans une deuxième structure de forme carrée (30 m x 30 m). S'agit-il alors d'une construction intérieure qui était protégée par une muraille extérieure ?

La réponse ne peut pas être affirmative avec les moyens dont a disposé cette modeste recherche.

- Le troisième sous-ensemble du site est la source d'eau dite *Laḥzīna*. La signification du toponyme "la source triste" provient probablement de l'écoulement permanent de l'eau de cette source, qui servait à approvisionner à l'époque les habitants de la *qal'a*.

La collecte du mobilier céramique laisse supposer que la date d'abandon du site aurait eu lieu juste après l'installation de cette famille de Banū al-Ward à Bizerte. Le site aurait servi à partir du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle de lieu de refuge pour les saints qui choisissaient ce mont pour se retirer du monde et exercer leur ascétisme.



Fig. 366 : Dj. Lanṣārīn, vue générale du site



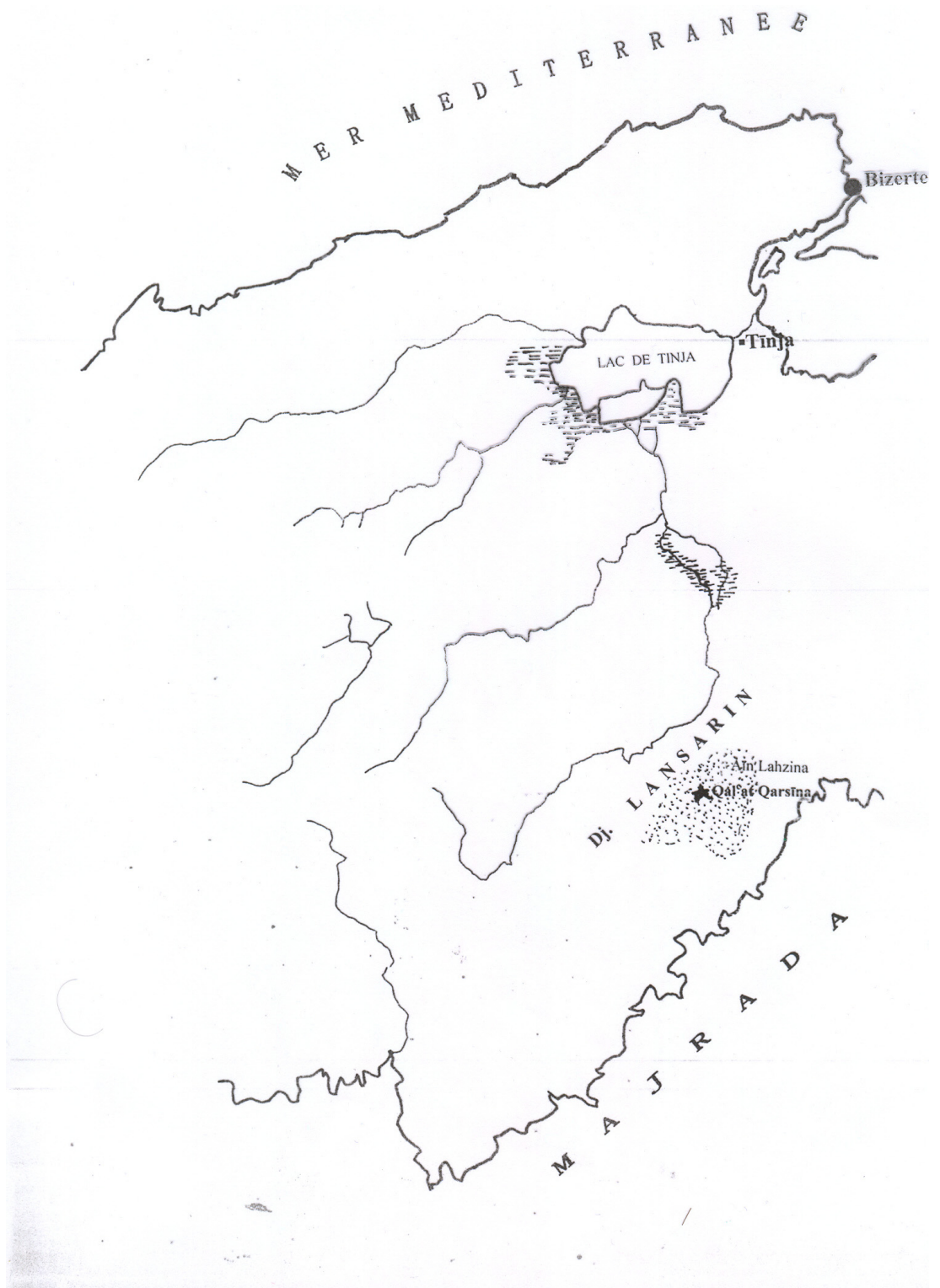


Fig. 367 : La localisation de *ḡabal šu'ayb* et *qal'at Qarsīna* d'après les sources écrites et les données archéologiques (Remarque : le fond de la carte est extrait de Peyras, *Le Tell nord-est...*, 1991)

### \*ZarCa :

Selon Ibn Ḥaldūn, en même temps que Gabès et Gafsa, Abū Muḥammad, fils de ʿAbd al-Muʿmin, s'empara de ZarCa, château situé entre Bizerte et Tebourba. ZarCa était entre les mains des Banū Barūgsan, descendants de Barūgsan b. ʿAlī al-Ṣanhāgī, ancien officier d'al-Azīz b. al-Manṣūr, prince ḥammādide de Bougie, qui s'était proclamé indépendant.

Au cours de la même campagne, Abū Muḥammad prit Tebourba, sur la rive gauche de la Medjerda, à quinze mille à l'ouest de Tunis, tenue par Ibn ʿAllāl, descendant de Mudāfiʿ b. ʿAllāl al-Qaysī qui s'en était emparé au moment où les Banū Hilāl arrivèrent en Ifriqiya<sup>1</sup>.

## 2- Les sites sans histoire :

### \* *Sīdī Bū-Šūša* :

Le site de *Sīdī Būšūša* se situe sur la limite orientale de la plate-forme sommitale d'une colline de 220 m d'altitude surplombant la côte de Rās Zbīb. Il se rattache administrativement aujourd'hui à la petite localité de Métline qui se situe à quelques kilomètres vers l'Est. Le contexte topographique dans lequel est inscrit Sīdī Bušūša représente la continuation d'une série de collines rocheuses côtières qui commencent de Rās al-Ṭarf à l'est et vont jusqu'aux dunes d'al-Rimāl à l'ouest.

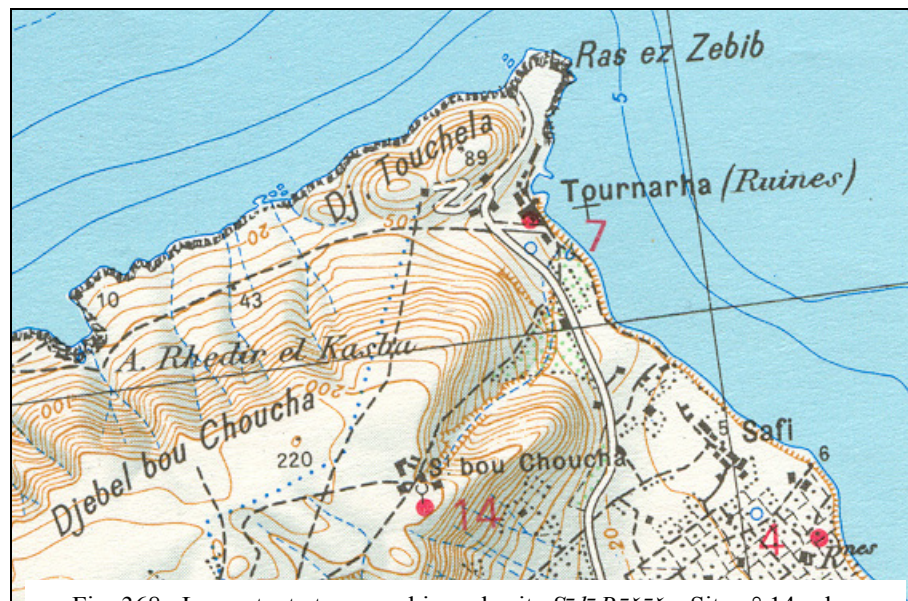


Fig. 368 : Le contexte topographique du site *Sīdī Būšūša*. Site n° 14 selon l'inventaire de la feuille de Métline (III) de l'AAT<sup>2</sup> préparée par Sadok Ben Baaziz et Samir Ounallah

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 348-349 ; trad., II, p. 42-43.

Le choix du site peut s'expliquer par des motifs de surveillance. Vers le nord, sur le pied sud-est du Dj. Touchela qui domine le Cap Zbīb, se dresse une installation portuaire dont les origines remontent à la haute Antiquité<sup>1</sup>.

Nos sources écrites et cartographiques "historiques" sont complètement silencieuses aussi bien sur le nom du site que sur son histoire. L'origine du toponyme provient du nom du marabout d'un saint appelé " *Sīdī Būšūša*", dont les origines et l'époque de son arrivée, s'il est passé dans la région, nous échappent.

Le mausolée, tel que nous le trouvons aujourd'hui, est composé de plusieurs ensembles collés les uns aux autres. Une grande partie du monument a été rénové récemment. Le tout représente une structure rectangulaire, d'orientation nord-sud, d'environ 16 m sur 10 m. L'entrée du mausolée est sur le côté est qui s'ouvre sur la falaise séparant le plateau et la ligne du rivage. Trois chambres s'ouvrent sur ce côté. Elles sont du sud au nord :

✓Une première de forme rectangulaire (5.50 m x 4 m de l'intérieur) est voûtée d'arêtes et abrite un catafalque en bois.

✓Une deuxième salle de forme carrée (4 m de côté), réservée à la prière comme l'indique le miḥrab qui se trouve au milieu du mur de la *qibla*.

✓La troisième pièce est de forme carrée (5m de côté, mesure prise de l'extérieure). On n'a pas pu accéder à l'intérieur, mais il semble qu'il s'agisse d'une pièce réservée au responsable du marabout.

Derrière ces trois pièces formant la façade est, il y en a deux autres plus petites voûtées en berceau. À côté d'elles, vers le sud, les vestiges d'un bassin hydraulique qui s'ouvre sur une *fesqiya*.

Vers le nord de ce mausolée, en se dirigeant vers le bord de la falaise, se trouvent les ruines d'un groupement de structures d'habitat assez vaste renfermant plusieurs vestiges.

---

<sup>1</sup> Fathi Chelbi, 1987, 71-115.

Il apparaît donc que la stratégie défensive dans la région de Bizerte ne s'est pas basée sur la construction de villages entourés de murailles. Rares sont les agglomérations qui sont cernées d'enceintes. La construction des remparts, sûrement une opération coûteuse, est restée très limitée. Elle n'est attestée dans les sources que pour Bizerte. Les données du terrain montrent les restes d'un rempart qui ceinturerait Rafrāf. A l'exception de ces deux cas, on ne relève aucune trace d'enceinte. On a plutôt choisi d'édifier les agglomérations un peu à l'intérieur des terres. La majorité de ces bourgs s'éloigne, comme on l'a déjà vu, de la ligne de rivage d'une distance moyenne de 1 km. Toute une série de postes de garde et de *quṣūr* assurait, en effet, la surveillance de cette ligne côtière. Ce choix est justifié, à mon avis, par deux raisons : la première est défensive, puisqu'en s'écartant de la mer on évite le danger immédiat des débarquements ennemis. La deuxième raison, qui concorde avec la première, est topographico-climatique. Bâtir ces bourgs sur des versants de collines assure l'abri des vents de l'Ouest.



## Chapitre III :

# la construction du territoire : problèmes et étapes

### A- problèmes : Délimitation et dénomination

#### *1/ Délimitation de l'espace : faits historiques et situation contemporaine*

L'une des premières questions qui se pose à un chercheur travaillant sur un sujet de géographie historique est la délimitation de l'espace. On se demande ce qu'est une région ou plus précisément ce qu'est une région historique ? La réalité actuelle reflète-t-elle une réalité historique ? Quels sont les critères d'unification d'une région historique ? Sont-elles les données naturelles ou les spécificités humaines<sup>1</sup> ? Faut-il les chercher dans un *criterium* unique ou dans le croisement d'un ensemble de critères ? On se demande aussi si la notion de région est absolue dans le temps, ou si elle est variable suivant les époques ... .

Nous commençons par poser ces questions ou plutôt par rappeler le problème<sup>2</sup> ; parce que mener un travail de terrain et effectuer un recensement archéologique sur un espace donné appellent tout d'abord à délimiter l'espace sujet de la recherche et à essayer

---

<sup>1</sup> Nous désignons par spécificités humaines les caractéristiques de la communauté qui habite l'espace étudié, par exemple sa composition tribale.

<sup>2</sup> L'écho de ces questions est attesté dans plusieurs autres travaux. A voir dans ce sens les travaux de : Jean Peyras, *Le Tell Nord-Est tunisien*, 1991, pp. 19-21 ; Ph. Leveau, *La Caesarea*, 1984, dans son avant-propos ; M. Derrau, *Précis de géographie humaine*, Masson, 1<sup>ère</sup> éd. 1967, p.27, il écrit : « C'est que la recherche d'une limite à la région étudiée est parfois vaine. Il faut tantôt la préciser, tantôt la laisser floue, tantôt la dédoubler, selon le phénomène dont on s'occupe ». Philippe Sénac lui aussi évoque ce genre de problème rencontré par les chercheurs. Voir son article traitant des *husūn* de Lérída en Espagne : Ph. Sénac, « Notes sur les *husūn* de Lérída », *MCV*, XXXIV, 1998, p. 53-69. Alors que Oleg Grabar dans une communication introduisant les actes d'un colloque portant sur l'Égypte fatimide qualifie ce type de question de « piège de l'espace historique ». Voir : "Qu'est-ce que l'art fatimide", dans *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999, p. 12.

de lui trouver une sorte d'homogénéité et de légitimité ; une homogénéité naturelle et une "légitimité historique"<sup>1</sup>.

Si notre choix s'est porté sur la région de Bizerte comme cadre géographique de cette recherche, c'est parce qu'elle présente un certain nombre de critères qui font d'elle une entité distincte de celles qui l'entourent. Bien que très réputée pendant l'Antiquité pour l'abondance de ses sites et la célébrité de ses pôles urbains<sup>2</sup>, la région ne commence à s'identifier dans la documentation écrite comme un district particulier qu'avec la période médiévale. Faute de précisions dans les sources antiques, on ignore si les régions du Moyen-Âge sont là un héritage du passé antique ou au contraire n'apparaissent qu'après l'installation du système administratif arabo-islamique vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle après J.C.. Nous évoquons la probabilité de l'héritage antique parce que nous savons que les conquérants arabes n'ont pas essayé, au moins dans les premiers temps de l'islam en Ifriqiya, de bouleverser le découpage territorial hérité du passé romain. Le *Bilād al-Muzāq*, qui forme aujourd'hui la plus grande partie de ce qu'on appelle *al-Sāhil*, fut l'héritière de l'ancienne *Byzacène*<sup>3</sup>.

Dès les premiers temps de l'islam, Bizerte se présenta comme le chef lieu d'une région nommée *Ṣatfūra*. Les limites de ce district de l'extrême nord-est de l'Ifriqiya, comme celles d'autres circonscriptions, sont loin d'être exactement identifiées, puisque ni l'état de la documentation écrite, ni les indices archéologiques relatifs à l'époque islamique, ne favorisent la reconnaissance de ses limites avec précision<sup>4</sup>.

Dans les textes arabes les informations sont très pauvres. Pendant les cinq premiers siècles de l'islam (jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> s.), on n'identifie la région que comme un « *iqīm ʿalā al-Sāhil* - إقليم على الساحل » (une région côtière)<sup>5</sup>. D'après les textes dans lesquels elle est citée, on comprend qu'elle était entourée par Tunis, Béja et Tabarka. Il faut attendre en

---

<sup>1</sup> C'est dans la recherche d'une origine historique à l'espace étudié que réside à mon avis la différence entre le travail d'un historien ou d'un archéologue d'un côté et celui du géographe de l'autre côté. Tous les deux se croisent mais à chacun ses finalités et ses préoccupations qui guident ses recherches.

<sup>2</sup> Voir à ce propos les éditions récentes des feuilles topographiques (échelle 1/50.000<sup>e</sup>) du projet de la *carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques*. Nous renvoyons aussi au chapitre de la présente recherche portant sur le passé antique de la région de Bizerte.

<sup>3</sup> Cf. A. Bahi, *Sūsa wa bilād al-Sāhil*, CPU, Tunis, 2005.

<sup>4</sup> Contrairement à la période antique, surtout romaine, on ne dispose pas d'un matériel archéologique favorisant l'étude de la question des frontières entre régions. Nous pensons ici précisément aux bornes miliaires jalonnant les voies antiques qui nous offrent une matière historique très riche, notamment toponymique et les questions des distances séparant les localités. Cf. à ce propos, Pierre Salama, *Réseau routier d'Afrique Proconsulaire et Byzacène : Borne miliaire d'Afrique proconsulaire, un panorama historique du Bas Empire*, Ecole française de Rome, 1988.

<sup>5</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 75.

effet le 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle pour rencontrer un indice plus précis. Dans le texte d'al-Idrīsī : « La ville de Carthage est entourée par des dépressions et des plaines et dotée de domaines [qui produisent] des variétés de fruits et divers autres objets de consommation. À l'ouest de son territoire, vers *al-Maghrib*, est le district de la ville [de] *Ṣatfūra* »<sup>1</sup>.

Bien qu'intéressante du fait de la pauvreté des textes, l'indication du *Nuzhat al-Muštāq* ne présente en fait qu'une importance relative. Elle ne résout pas tous les problèmes liés à la question. Nous ne savons rien par exemple de l'étendue des plaines de Carthage, ni des limites de la région au Nord-ouest. Mais on suppose, en se référant aux données naturelles, que le tracé de l'Oued Medjerda puisse être la ligne de séparation entre la région de *Ṣatfūra* et les plaines (les *awṭiya* et les *suhūl* du texte d'al-Idrīsī) de Carthage<sup>2</sup>. De plus, le texte d'al-Idrīsī ne précise pas les autres limites de la *kūra*, notamment celles du sud-ouest et du nord-ouest. Sur ses dernières on ne dispose que d'une seule information fournie par le géographe maghrébin al-Ḥimyarī l'auteur du dictionnaire *al-Rawḍ al-Mi'ṭār*. Cette information est située, contrairement à ce qu'on peut imaginer, dans la notice d'une localité qui n'appartient pas à la *kūra* de *Ṣatfūra*, appelée *Bayyāš*<sup>3</sup>. Il indique, en citant une série de conflits qui ont opposé les Aghlabides à des "groupes révolutionnaires" aux environs de ce village situé sur la route entre Tunis et Kairouan, que le *ḡabal Ṣū'ayb*, déjà cité, représente une des limites de *Ṣatfūra*<sup>4</sup>. Ce mont est, on l'a vu aussi, cité une fois de plus au 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle par l'auteur des *Ibar* comme le refuge d'un chef de tribu, al-Ward al-Laḥmī, et de ses compagnons qui s'emparèrent de Bizerte et de ses environs au milieu du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

Ces données tirées des sources écrites, en dépit de leur ambiguïté, prouvent que le découpage politico-administratif dans le passé, comme c'est le cas de nos jours, dépendait souvent des données naturelles offertes par le paysage topographique. Quelles sont alors les limites que l'on peut tracer à la région de Bizerte et qui peuvent nous renvoyer, au moins relativement, à la *kūrat Ṣatfūra* et au *amal balad Banzart* ?

---

<sup>1</sup> Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288.

<sup>2</sup> L'étendu et le rétrécissement de l'espace d'une région ou d'une province pendant l'époque médiévale sont variables d'une phase à une autre. Ils dépendent souvent de plusieurs critères.

<sup>3</sup> Al-Ḥimyarī, *al-rawḍ al-Mi'ṭār*, p. 120. "*Bayyāsh*" est une localité en Ifriqiya entre kairouan et Tunis. »

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 120 (فلما صاروا - أي الطرفين المتنازعين - إلى جبل شعيب من حد صطفورة التقوا فاقتتلوا قتالا شديدا)

<sup>5</sup> Cf. *supra*, p. 531-536.

Bizerte et sa région font partie de l'entité géographique connue sous le nom du tell septentrional. En l'étudiant, F. Bonniard en premier lieu, puis J. Peyras, ont montré que cet espace représente un tout cohérent à l'intérieur duquel on peut distinguer des sous-divisions. Il est cohérent par opposition aux groupes géographiques voisins, mais il n'est pas un secteur unifié. Le Tell septentrional tunisien est en effet constitué de quatre sous-ensembles : *la région des lacs, le pays des calcaires, le pays des grès et la vallée de la Medjerda*<sup>1</sup>.

Si la notion *Tell nord-est* dans la recherche de Peyras « est un large morceau des *pays des calcaires* de l'Atlas tellien septentrional de la Tunisie »<sup>2</sup>, *Bizerte et sa région*, cadre de cette recherche, coïncident avec la *région des lacs* mentionnée ci-dessus. Une région qui s'étend sur 1600 km<sup>2</sup> et qui se caractérise par une série de données géographiques qui font d'elle une région privilégiée<sup>3</sup>.

*Région de Bizerte, région lacustre, partie septentrionale du Tell maritime*<sup>4</sup> sont des appellations qui qualifient le domaine de prospection et d'inventaire de cette recherche. Ces appellations, données à la région très récemment, s'ajoutent à d'autres citées par les sources médiévales comme : *Iqlīm Ṣaṭfūra* (إقليم صطفورة)<sup>5</sup>, *Bilād ʿamal Binzart* (بلاد عمل بنزرت)<sup>6</sup>, *Saq ʿ Binzart* (صقع بنزرت)<sup>7</sup> ...

À partir de ces données, nous pouvons supposer que l'*iqlīm* médiéval de *Ṣaṭfūra* se confond avec la région des deux lacs que le géographe F. Bonniard délimite ainsi : « là, où les plateaux sénoniens des Hedil et les écaïlles nummulitiques des Bjaoua s'annoient sous les plateaux limoneux de Mateur, commence la région que nous avons appelée lacustre »<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> J. Peyras, *Le tell*, 1991, p. 20

<sup>2</sup> J. Peyras *Op. Cit.*, p. 15.

<sup>3</sup> Cf. la première partie de cette thèse p. 31-35.

<sup>4</sup> Le *Tell maritime* de la Tunisie comprend le Sahel de Bizerte et le golfe de Tunis.

<sup>5</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, p.288 ; Ibn Hawqal, *Ṣūrat*, p. 75.

<sup>6</sup> Al-Himyarī, *al-Rawḍ al-Miʿtār*, p. 104.

<sup>7</sup> Al-Zuhrī, *al-Ġāgrāfiya*, p. 84-85.

<sup>8</sup> Bonniard, *Bizerte : le Tell Septentrional*, 1934, p.162

## ***2/ Şaṭfūra dans les sources médiévales : une ville, un district et un nom de tribu***

Tel que nous le rencontrons dans les diverses sources, le nom de Şaṭfūra, qui est à l'origine celui d'une tribu berbère<sup>1</sup>, suscite un débat que cette recherche voudrait lancer. Ce toponyme, du moins jusqu'à ces dernières années, ne correspond, dans les recherches récentes, qu'au nom médiéval de la région de Bizerte<sup>2</sup>. Il n'a pas fait, à notre connaissance, connaissance, l'objet d'une étude particulière essayant de chercher son étymologie et son évolution à travers les étapes historiques de l'Ifriqiya médiévale. Pourtant une lecture minutieuse et approfondie de la documentation arabe peut apporter, et nous le verrons, des indices capables d'éclairer l'histoire de ce toponyme.

Tout d'abord, il faut signaler que le terme apparaît très tôt dans la documentation écrite arabe et ne disparaît de cette littérature que vers la fin de l'époque médiévale. La première mention apparaît dans les *Buldān* d'al-Ya'qūbī (fin 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> s.) alors que la dernière se trouve dans le *Rawḍ al-mi'ṭār* d'al-Ḥimyarī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.). À partir du XVI<sup>e</sup> siècle le mot disparaît de la documentation écrite classique (chroniques, dictionnaires géographiques, ...) et on n'en trouve aucune nouvelle mention dans les documents de l'époque moderne, sauf des reproductions de quelques textes chez al-Sarrāğ (XVII<sup>e</sup> s.) et Ibn Magdīš (XIX<sup>e</sup> s.)<sup>3</sup>. Reste à préciser, avant d'aborder l'analyse des données dont on dispose, que Şaṭfūra aujourd'hui est une petite localité qui se trouve à l'ouest de l'actuelle région de Bizerte entre les deux villes de Tabarka et Aïn Drahem, une donnée sur laquelle nous reviendrons plus tard avec plus de détails.

Dans la littérature géographique arabe la coutume est de subdiviser l'ensemble du territoire islamique en provinces, composées elles-mêmes de plusieurs circonscriptions administratives que les auteurs qualifiaient de *kūra* ou *d'iqlīm* ou de *bilād* ...<sup>4</sup>. Cette

---

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-'Ibar*, t. IV, p. 257 ; Ibn Ḥazm, *Ġamhara*, éd. 1962, p. 496.

<sup>2</sup> Voir à ce propos, entre autres, M. Hasan, *al-madīna wa-l bādiya*, p. 160, 194, 620 ... et N. Djelloul, *Les fortifications côtières ottomanes*, t.1, p. 157. .

<sup>3</sup> Nous ne considérons pas, à titre d'exemple, la mention d'al-Wazīr al-Sarrağ (XVII<sup>e</sup> s.) un signe qui prouve qu'on a continué de nommer la région de Bizerte "la kura de Şaṭfūra", parce que son passage est un plagiat du texte d'al-Mālikī (*Riyaḍ*) : *al-Ḥulal*, t.1, p. 774 – 775.

<sup>4</sup> Pour plus d'informations, voir : D. Sourdel, « Kūra », *EF*<sup>2</sup>, V, p399 et A. Miquel, « Iqlīm », *EF*<sup>2</sup>, III, p. 1103-1103-1105.

division prend en considération d'une part, l'homogénéité naturelle d'une circonscription<sup>1</sup> et dépend d'autre part, de la communauté ethnique ou tribale qui l'habite. Cette division ethno-naturelle n'est en fait qu'une subdivision politico-administrative pour faciliter à l'Etat la collecte des tributs et le contrôle de l'espace. Bref, elle était un instrument pour que le pouvoir politique puisse exercer son emprise sur le territoire<sup>2</sup>.

L'Ifriqiya, que la littérature géographique arabe a coutume de situer entre la *kūra* de *Barqa* à l'Est et le *Bilād al-Zāb* à l'Ouest<sup>3</sup>, n'échappe pas à cette tradition. Elle était composée d'entités géographiques, divisées elles-mêmes en villes et villages. *Ṣaṭfūra*, l'objet de cette recherche, est présentée dans les sources tantôt en tant que ville tantôt comme un district.

Chronologiquement, la première mention de *Ṣaṭfūra* et de la ville de Bizerte se trouve donc dans l'ouvrage d'al-Ya'qūbī. Dans le texte de ce chroniqueur et géographe oriental du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, les deux toponymes Bizerte et *Ṣaṭfūra* sont évoqués séparément dans deux passages indépendants. Cette séparation pourrait donner l'impression que l'auteur ne marque aucun lien entre les deux toponymes. La première chose à remarquer dans ce passage est l'emploi du terme *madīna* qui précède le toponyme de *Ṣaṭfūra*. Ce toponyme, qui désigne toute la région dans la quasi-totalité des sources, est dans les *Buldān* « une grande ville »<sup>4</sup>. L'originalité de l'information de ce géographe du haut Moyen Age appelle une vérification, d'autant plus que la graphie du mot dans le texte originel ne correspond pas exactement au mot *Ṣaṭfūra*. Ce n'est en fait qu'un essai de lecture de l'éditeur qui a estimé que le mot *تسقوطه* (cité dans le texte sans ponctuation) correspond à la dite *Ṣaṭfūra*<sup>5</sup>. Toutefois, la lecture intégrale du chapitre consacré à l'Ifriqiya remet cette information en doute. En lisant, en effet, les passages consacrés au réseau routier de l'Ifriqiya, et précisément celui dans lequel al-Ya'qūbī parle de la distance séparant Kairouan, la capitale des Aghlabides à l'époque de l'auteur, et la probable ville de *Ṣaṭfūra* du texte, on est incliné à penser à une possible faute de lecture de l'éditeur. Il dit qu'entre les deux localités il y a deux courtes étapes (*marḥalatān ḥaṣṣatān*) alors qu'entre Kairouan et Béja il y a, comme le prouvent les autres sources géographiques, trois étapes. Cette

---

<sup>1</sup> Al-Ya'qūbī, à titre d'exemple, présente l'iqlīm de Barqa ainsi : « *wa Barqa marḡun wāsi<sup>c</sup> mina-l arḡ ...* », p. 344.

<sup>2</sup> Voir Cl. Cahen, « *Kharādj* », *EF*<sup>2</sup>, IV, p. 1062-1066.

<sup>3</sup> Nous disons « globalement » puisque l'Ifriqiya, comme d'ailleurs le cas de toutes les autres provinces, n'a jamais eu de frontières fixes avec les provinces limitrophes.

<sup>4</sup> Ya'qūbī, *al-Buldān*, p.348 ; Trad. G. Wiet, p. 210.

<sup>5</sup> *Ibidem*. Nous précisons que l'hypothèse de l'éditeur est citée dans les notes du bas de page.



information ne correspond donc pas à la réalité. Béja devrait être, si l'on suit la logique actuelle, plus proche de Kairouan que de l'éventuelle Ṣaṭfūra du texte d'al-Ya<sup>c</sup>qūbī.

Cette rectification prouve encore la nécessité de renouveler les éditions des sources arabes et la correction des données toponymiques ; des données qui attendent un effort scientifique et critique important pour réactualiser nos connaissances aussi bien sur le plan historique que sur le plan archéologique.

A partir du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, la configuration devient plus claire. Dans la *Ṣurat al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal, Ṣaṭfūra est une région maritime magnifique et fertile (*wa Ṣaṭfūra iqlīm<sup>c</sup> ala al-baḥr ḡalīl*) comprenant les villes d'Anbalūna, Mattiḡa et Bizerte<sup>1</sup>. Le texte de ce géographe oriental, qui prétendait avoir visité quelques endroits de l'Ifriqiya lors de son séjour au Maghreb, sera reproduit dans la majorité des sources qui ont parlé de la Ṣaṭfūra et de Bizerte.

Pour discuter l'origine, la graphie et la survivance du toponyme nous proposerons dans un premier temps de regrouper dans un tableau chronologique toutes les données fournies par les sources écrites (qui s'intéressent à l'Ifriqiya) pour qu'on puisse dans un deuxième temps les confronter aux données issues de la documentation épigraphique antique, des données textuelles et du travail de terrain effectué tout au long de cette recherche.

| Auteurs   | Titres                                  | Types de sources | Données  |
|---|---|------------------|--|
| YA <sup>c</sup> QUBÎ<br>3 <sup>e</sup> /IX <sup>e</sup> | <i>Al-Buldān</i><br>( <i>Les Pays</i> ) | Géographique     | Ṣaṭfūra (avec "s" : سطفورة) citée deux fois en tant que grande ville, séparément de Bizerte, évoquée comme une petite localité jouant le rôle de ribat sur le littoral de l'Ifriqiya |

<sup>1</sup> Ibn Hawqal, *Surat ...*, p. 75-76 (trad. p. 70). Notons ici la confusion faite entre Mattiḡa de l'Algérie et Tinḡa de la région de Bizerte. Cf. al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 523.

|  |  |              |   |
|--|--|--------------|---|
| IBN<br>HAWQAL<br>4 <sup>e</sup> /X <sup>e</sup>  | <i>Šūrat al-arḍ</i>                          | Géographique | Şaṭfūra (avec “s” : صطفورَة) est une région maritime fertile mais dépeuplée et désertée comprenant trois villes (Anbalūna, Tīnġa et Bizerte)  |
| AL-<br>AZIZI (fin 4 <sup>e</sup> /X <sup>e</sup> )   | <i>Sīra’ al-Ustād<br/>Ġawḍar</i>             | Biographique | Il cite les <i>Manāzil/s</i> de Şaṭfūra   |
|  | <i>Tārīḥ<br/>Ifriqiya wa-l<br/>Maġrib</i>    | Chronique    | Şaṭfūra (avec “š” : صطفورَة) est une <i>wilāya</i> (comme Tunis et Jazirat Abī Šarik). H. R. Idris traduit le mot <i>wilaya</i> par <i>gouvernorat</i> [in <i>L’Occident musulman à l’avènement des Abbasides d’après le chroniqueur ziride al-Raqīq</i> , Paris, 1971 (texte en arabe et en français) p. 23.]                  |
| ABU<br>BAKR AL-<br>MALIKI<br>(2 <sup>e</sup> moitié<br>du 5 <sup>e</sup> / XI <sup>e</sup> ) | <i>Riyāḍ<br/>al-mufūs</i>                    | Biographique | Şaṭfūra (avec “š” : صطفورَة) est citée trois fois sans aucune précision (ni comme ville ni en tant que district). Cependant dans la partie consacrée à la conquête de l’Ifriqiya, il nous parle de Bizerte et ses environs ( <i>tumma ġzā – c’est à dire Mu’awiya b. Hudayġ- Banzart wa ġanima ġna’im kaṭīra min nawāḥihā</i> ) |
| AL-<br>BAKRI 5 <sup>e</sup> /XI <sup>e</sup>   | <i>Kitāb al<br/>masālik wa-l<br/>mamālik</i> | Géographique | Il ne cite pas Şaṭfūra. Il parle plutôt de <i>Qilā’ Banzart</i> (ils s’agit de <i>ḥuṣūm</i> et de <i>ribāṭāt li al-ṣāliḥīn</i> ) qui se trouvent à une journée de marche à l’est de Tabarka <sup>1</sup> .  |
| AL-QADI<br>IYAD<br>(476-<br>544/1083-1149)   | <i>Al-<br/>Madārik</i>                       | Biographique | On ne sait pas si Şaṭfūra (avec “š” : صطفورَة) est citée en tant que ville ou en tant que région. L’événement décrit est passé à l’époque de Suḥnūn.  |

<sup>1</sup> En dépit de l’absence du nom de "Şaṭfūra" dans son texte, nous citons al-Bakrī parce que nous estimons qu’on a cessé de nommer la région par ce toponyme à partir de la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Cf. l’analyse dans les pages qui suivent.

|   |   |              |   |
|---|---|--------------|---|
| AI IDRISI<br>6 <sup>e</sup> /XII <sup>e</sup>           | <i>Nuzhat al<br/>Mušṭāq fī<br/>‘Iḥtirāq al-afāq</i> | Géographique | Ṣaṭfūra (avec “s” : صطفورَة) est le chef-lieu d’un district fertile qui compte trois autres villes : Bizerte, Anbalūna et Tīngā. C’est une ville qui a donné son nom à tout le district<br>(‘iqlim madinat Ṣaṭfura)                       |
| IBN AL-<br>ATHIR<br>(6 <sup>e</sup> /XII <sup>e</sup> ) | <i>Al-<br/>Kāmil fī al-tārīḥ</i>                    | Chronique    | Comme le cas précédent, Ṣaṭfūra (avec “ṣ” : صطفورَة) est citée en tant que ville lors de la conquête de Hassan b. Al-Nu‘man (t.4, p.369) et en tant que district lorsqu’il cita les événements à l’époque des <i>wullāt</i> (t.5, p. 314) |
| YAQUT<br>AL HAMAWI<br>7 <sup>e</sup> /XIII <sup>e</sup> | <i>Mu‘jam<br/>al Buldān</i>                         | Géographique | Ṣaṭfūra (صطفورَة) est un <i>‘amal</i> (t.1, p. 307), une <i>nahiya</i> (t1, p. 592) et un <i>mawḍi‘ fih talāt mudun</i> (t.3, p. 390)   |
| IBN<br>‘IDĀRI<br>8 <sup>e</sup> /XIV <sup>e</sup>       | <i>Al-<br/>Bayān</i>                                | Chronique    | Il parle de <i>bilād Ṣaṭfūra</i> (avec “ṣ” : صطفورَة) lors de la conquête de Hassan b. Al-Nu‘man  |
| AL<br>HIMYARĪ<br>9 <sup>e</sup> /XV <sup>e</sup>        | <i>Al<br/>Rawḍ al Mi‘ṣār<br/>fī ḥabar al-aqṭār</i>  | Géographique | Ṣaṭfūra (صطفورَة et صطفورَة) est un <i>‘amal</i> (p. 104 et 147) et : «‘iqlim fih qurā wa qawā‘id» (p. 318)   |

Sur le plan terminologique, la première remarque qui s’impose concerne la graphie du mot Ṣaṭfūra. Il est cité en effet sept fois avec “ṣ” (صطفورَة), à cinq reprises avec “s” (سطفورَة) et une fois avec la lettre “š” (شطفورَة)<sup>1</sup>. Cette imprécision on le trouve parfois dans la même source. Dans le dictionnaire d’al-Ḥimyarī, on le trouve trois fois écrit avec “ص/ṣ” et une fois avec “س/s”. Dans l’état actuel des informations on ne peut pas déterminer l’origine de cette divergence dans l’écriture du toponyme. On ne sait pas en fait, si la faute était commise par al-Ḥimyarī lui même ou par le copiste ou par l’éditeur.

<sup>1</sup> Pour cette étude je cite le toponyme avec “ṣ” (صطفورَة) et il sera considéré comme un nom féminin.

Cette remarque nous conduit à relever une deuxième imprécision. Şaṭfūra est tantôt une ville, tantôt un district. Parfois c'est un toponyme qui désigne une région, dont le chef-lieu est Bizerte et dans d'autres sources, elle est un nom d'une ville citée à côté de deux autres localités : Anbalūna et Tinġa. La terminologie associée à Şaṭfūra est diversifiée et l'absence d'une source locale ou d'un auteur originaire de la région pendant l'époque médiévale rend la tâche d'identification de l'origine du toponyme difficile.

Pour amorcer la discussion des données dont on dispose, essayons tout d'abord de situer la problématique dans son cadre général. L'Ifriqiya, comme bien évidemment toutes les autres provinces du monde musulman, est divisée par les géographes arabes en entités géographiques. La terminologie qualifiant ces entités est très diversifiée. On relève :

- Des toponymes qui correspondent à une situation géographique (*'iqlīm, kūra, nāḥiya*) et topographique (*maġāwir, ġibāl*).
- Des toponymes qui s'accordent à une division administrative (*Camal, wilāya, ḥarāġ*)<sup>1</sup>.
- Une région peut aussi être définie aussi par sa composition ethnique ou tribale (*diyār al-Barbar, manāzil yaskunuhā qawm fulān ...*).
- Un district peut être identifié par la nature de son habitat. Pour le cas qui nous concerne dans cette étude, al-Bakrī, à titre d'exemple, qualifie la région de Bizerte de "qilā<sup>c</sup> Banzart"<sup>2</sup>.

Cette diversité dans la terminologie n'empêche pas de donner parfois à la même région deux ou trois qualificatifs chez le même auteur. Le district est, dans sa définition initiale, une entité géographique homogène sur le plan physique qui peut correspondre aussi à un espace économique-administratif ou tribal. La *kūra*, dans les sources arabes, désigne parfois une ville et ses environs, mais elle correspond aussi à l'assemblage de quelques petites villes ou villages avec une grande ville comme capitale (où réside généralement le *Camil* du calife). Le district dans ce dernier cas portait soit le nom de la ville capitale soit un autre nom. En Ifriqiya on rencontre les deux cas. On a, à titre d'exemple, le cas de Tunis qui est une ville qui a donné son nom à tous ses environs, et

<sup>1</sup> Une région peut être définie en effet par sa *ḥarāġ*. Dans les *Buldān* d'al-Ya<sup>c</sup>qūbī, *Camal Barqa* correspond à un espace tributaire (*wa ḥarāġ Barqa qānūn qā'im kāna al-Rašīd waġġaha bi mawlā lahu yuqālu lahu Baššār ...*), *al-buldān*, p. 345.

<sup>2</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, 1992, p. 758.

aussi les exemples de *Bilād Qammūda* et sa capitale *Subayṭula* et *Bilād al-Zāb* et son chef-lieu Ṭubna (*wa madīnatuhā al-ʿuḏmā Ṭubna*)<sup>1</sup> etc....

Ṣaṭfūra se situe dans le cadre des régions qui ont un chef-lieu différent du nom du district. Mais, si l'on cherche une spécificité au cas de Ṣaṭfūra, on le trouve dans la nature de ce toponyme. S'agit-il d'une ville ? S'agit-il d'un nom donné à la région de Bizerte et dans ce cas quelle est son origine ?

Revenons à présent aux données de notre tableau. Ṣaṭfūra est une ville chez trois auteurs : al-Yaʿqūbī, al-Idrīsī et Ibn al-Aṭīr. Le premier est un chroniqueur et géographe du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle dont les informations à propos de la région pourraient, comme nous venons de le montrer, susciter des réserves et les deux derniers appartiennent au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Al-Idrīsī est un géographe qui a rédigé sa *Nuzha* sur l'ordre du palais normand. Une puissance qui ne cachait pas ses convoitises envers les pays de la rive sud de la Méditerranée, y compris l'Ifriqiya et surtout ses villes côtières. Il n'est donc pas arbitraire, que le texte d'al-Idrīsī soit le plus riche en matière toponymique notamment celle qui concerne la ligne côtière. Quant à Ibn al-Aṭīr, c'est un chroniqueur oriental qui n'a jamais visité l'Ifriqiya, et a donc probablement compilé de quelques sources dont nous ne disposons plus aujourd'hui.

Une autre interrogation s'impose. Elle concerne la façon dont un auteur compile un autre. On ne sait pas précisément s'il copie le texte mot à mot, ou s'il emprunte l'idée et change le langage. Nous estimons, à titre d'exemple, qu'Ibn al-Aṭīr, dont l'ouvrage s'inscrit dans le genre des annales, relate les événements avec ses propres mots parce que la nature de son ouvrage exige que l'évènement soit résumé. Il est vrai que l'erreur dans ce cas est possible, mais en ce qui concerne le passage dans lequel Ṣaṭfūra est citée comme une ville, l'information et la façon dont elle est présentée attirent l'attention. Voilà ce que nous lisons dans le *kāmil* : “*umma balaġahu* –il parle de la conquête de Ḥassān b. al-Nuʿmān- *anna al-rūm wa-l Barbar qad iġtamaCū lahu fī Ṣaṭfūra wa Binzart, wa humā madīnatān, fa sāra ilayhimm wa qātalalum ...*”<sup>2</sup>. Voilà la traduction que nous proposons : « Il [Ḥassān] fut informé que les Byzantins et les Berbères s'étaient rassemblées à Ṣaṭfūra et à Bizerte, qui sont deux villes. Il alla les combattre ».

La façon de présenter l'information qui concerne les deux toponymes mérite d'être analysée. “*wa humā madīnatān*”, est dans ce passage une phrase incidente dont le but est

<sup>1</sup> Al-Yaʿqūbī, *al-Buldān*, p. 349-350.

<sup>2</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-kāmil*, t.4, p. 370.

explicatif. Une fois encore, on ignore la source d'où d'Ibn al-Aṭīr a tiré ses informations, mais il est possible qu'une bonne partie soit inspirée du *Tārīḥ* Ibn al-Raḳīq al-Qayrawānī. En parlant de la *wilāya* de ʿAbd al-Raḥmān b. Ḥabīb sur l'Ifriqiya (127-137/), al-Raḳīq plagie quasiment le texte du chroniqueur kairouanais dans lequel Ṣaṭfūra est évoquée comme une région<sup>1</sup> tandis que dans son exposé des événements de l'époque du troisième émir aghlabide Ziyādat Allāh, il revient à la qualification de Ṣaṭfūra comme *madīna*<sup>2</sup>. Cette troisième mention prouve qu'Ibn al-Aṭīr ne connaît pas la réalité ifriqiyenne. Il considère, d'une façon erronée, que la Ġazīra (c'est à dire *Ġazīrat Abī Ṣarīk*, le Cap Bon aujourd'hui) -comme Ṣaṭfūra, Béja et Lorbus- était une ville. Cette indécision chez le même auteur, ne concerne pas, comme le montre le tableau, Ibn al-Aṭīr seulement. C'est pourquoi la réunion d'informations de diverses sources -de différentes époques historiques- s'avère nécessaire.

Ce que nous reprochons à Ibn al-Aṭīr est valable aussi pour Yāqūt al-Ḥamawī l'auteur du *muġam al-Buldān*, puisqu'on ignore si la confusion faite entre la “ص/س” et la “ش/س” est une faute commise par l'auteur, le copiste ou l'éditeur. Bref, le chercheur est toujours confronté à des difficultés de ce genre et se trouve souvent, comme l'a dit F. Mahfoudh, «devant un dilemme dont il a du mal à sortir»<sup>3</sup>.

En dépit de toutes ces imprécisions et des réserves que l'on peut avancer sur les informations qui qualifient la Ṣaṭfūra de ville, il ne faut pas écarter cette hypothèse d'autant plus que l'enquête du terrain contribue à sa confirmation. Ṣaṭfūra est, en effet, le nom d'une petite localité qui se trouve aujourd'hui en dehors de l'actuelle région de Bizerte. Elle se situe entre les deux villes d'Aīn Drahem et Jendouba (voir la carte)<sup>4</sup>. La situation actuelle de Ṣaṭfūra a une double signification : soit la localité d'aujourd'hui se trouve sur le même emplacement que la ville médiévale, et donc la région de Ṣaṭfūra s'étendait pendant un certain moment de l'époque médiévale sur une grande superficie de la Tunisie septentrionale, soit la localité a connu un glissement vers l'ouest –et cela, on le verra, est en relation avec l'origine du toponyme- et nous sommes alors devant un cas de déplacement toponymique.

<sup>1</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-kāmil*, t.5, p. 314.

<sup>2</sup> Ibn al-Aṭīr, *Op. cit.*, t.6, p. 331.

<sup>3</sup> F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme...*, 2003, p. 18.

<sup>4</sup> Il faut noter que le nom de la localité est absent sur toutes les cartes actuelles, y compris celle de Fernena (échelle : 1/50.000). La seule mention cartographique du toponyme se trouve sur une carte à l'échelle de 1/800.000 datant de 1887 conservée dans le service des cartes et des plans de la BNF à Paris. (Voir la page suivante)



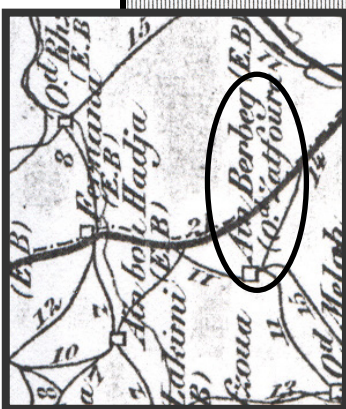
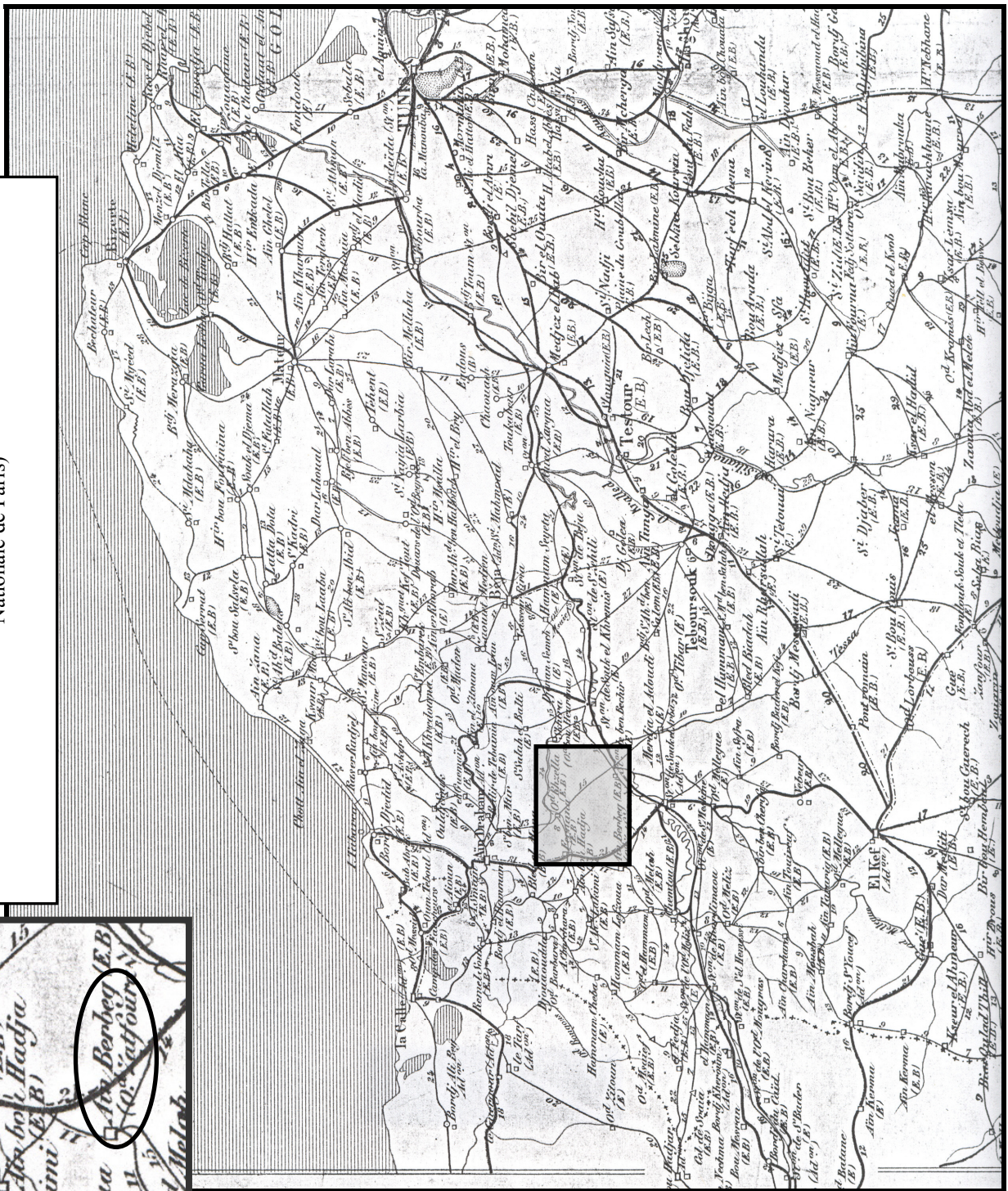


Fig. 369 : la localisation de Şafura (Zafoura sur la carte) d'après une carte de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (source : Département des cartes et des plans anciens / Bib. Nationale de Paris)





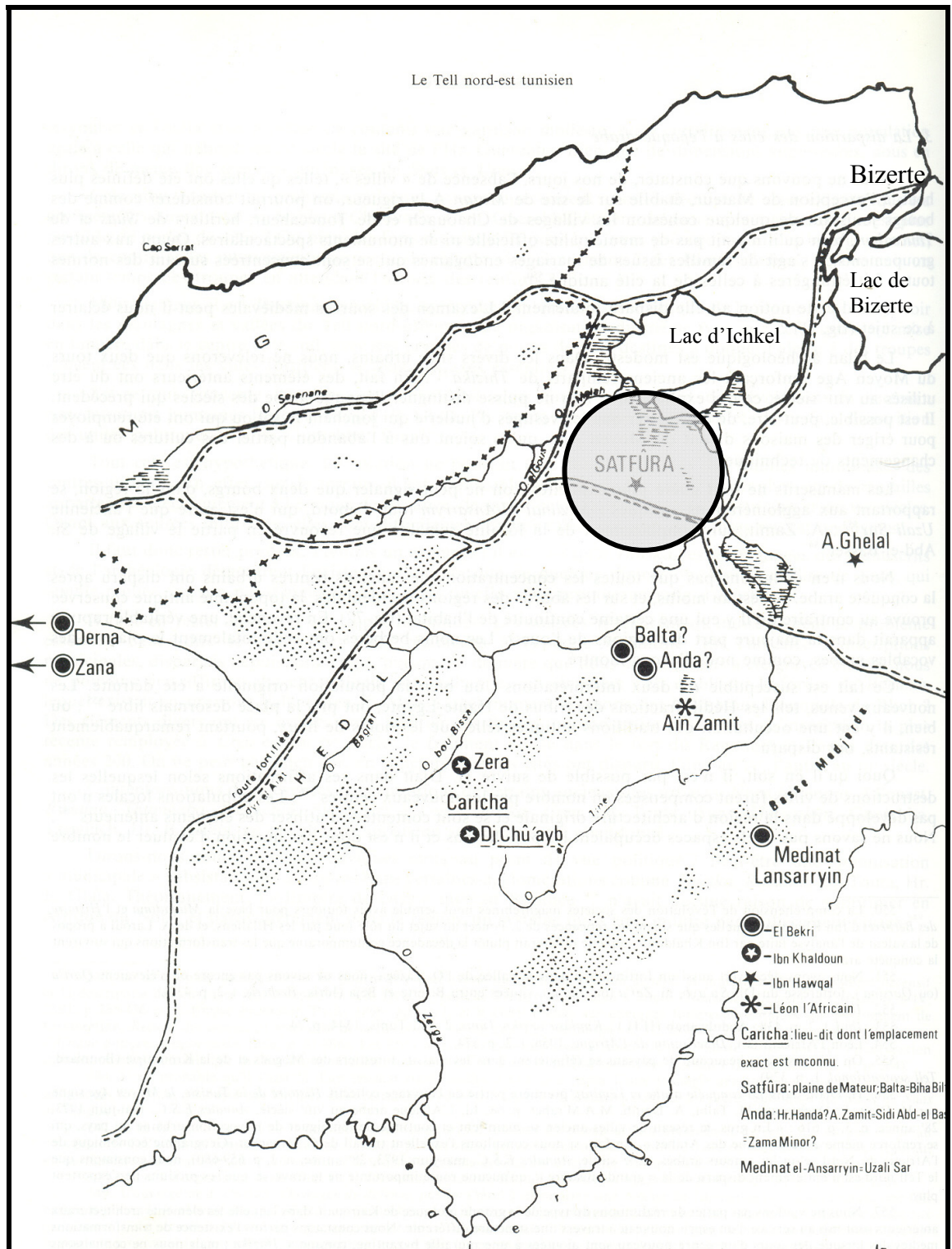


Fig. 370 : La localisation de Šatfūra selon J. Peyras  
(source : *Le Tell nord-est* ..., 1991, p. 318)

Avant de discuter les données relatives à chaque possibilité, nous soulignons que Jean Peyras a présenté dans son étude sur le Tell nord-est tunisien un essai d'identification et de localisation de la ville de Şaţfūra (Voir la page précédente). Dans une carte localisant les lieux-dits médiévaux de sa région d'étude, ce chercheur, à partir d'une lecture sommaire de quelques sources arabes, inclut Şaţfūra dans sa région d'études et la localiser vers le sud de Garaat Ichkel (le lac de Tīnġa dans les sources médiévales)<sup>1</sup>. Cette localisation, J. Peyras ne lui présente aucune justification, pourtant on pourrait avoir dans son texte des éléments que notre étude essaiera d'exploiter plus tard<sup>2</sup>. Toutefois, il est indispensable de remarquer que sa proposition ne correspond pas avec l'emplacement de la Şaţfūra de nos jours, qui se trouve dans la région de Fernana et Aîn Drahem.

Dans une étude de géographie historique, la recherche toponymique se fait par des étapes. Pour le cas de Şaţfūra, la démarche que nous avons suivie est la suivante : après le travail sur les sources écrites et la documentation cartographique (les feuilles topographiques au 1/50000<sup>e</sup> qui couvrent la région actuelle de Bizerte) qui a fini par relever l'absence totale du toponyme, nous sommes passé à la deuxième étape, à savoir l'enquête orale. Ici, les discussions avec nos professeurs et quelques collègues, historiens et géographes, nous ont été d'un apport considérable<sup>3</sup>. Au cours de cette étape nous avons appris que le toponyme existe encore, mais contre toute attente, il se situe hors du territoire actuel de Bizerte. Cette donnée nous a ramené vers la recherche cartographique, et précisément dans les régions limitrophes. Sur une "*carte générale de la Régence de Tunis*", conservée dans le "département des cartes et des plans" de *la Bibliothèque Nationale de France*, le toponyme est identifié au sud de la localité de Fernana sous forme de "*Zatfoura*". En outre, dans les documents d'archives tunisiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le toponyme figure comme suit : "Çatfoura" et "صطفورة"<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Jean Peyras a effectué ses recherches dans la région d'Oued al-Ṭīn qui se trouve au sud du lac d'Ichkeul, *buhayrat Tīnġa* des sources médiévales. Il cite parmi ses sources la *Şūrat al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal. Bien qu'intéressante, l'auteur n'a présenté aucune raison à sa localisation de Şaţfūra dans le secteur de ses études, pourtant, dans ses trouvailles épigraphiques, comme on le verra, il y a une mention d'un nom ethnique qui pourrait renvoyer à l'origine tribale de Şaţfūra. Voir *infra* la suite de l'analyse des différentes données.

<sup>2</sup> J. Peyras, *Le Tell...*, 1992, p. 317-319.

<sup>3</sup> Nous tenons à remercier ici le professeur Faouzi Mahfoudh qui est le premier qui nous a signalé l'existence d'une petite localité portant le nom de Şaţfūra vers la région de Fernana.

<sup>4</sup> *A.N.T.*, Série D/Cart. 49/Doss. 01/Sous-doss. 04/doc., n°91.

Cependant, le cas d'un éventuel déplacement du toponyme nous semble aussi possible. En cherchant dans l'étymologie du toponyme, nous nous sommes rendus compte que Şaṭfūra est l'un des noms donnés à la tribu *Kūmiyya* : « *wa hum al-maʿrūfūn qadīman bi Şaṭfūra* » nous dit l'auteur des *ʿIbar*<sup>1</sup>. Ibn Ḥazm, dans sa *Ġamhara*, mentionne les Şaṭfūra comme un rameau des *Butr/s*<sup>2</sup>. Il est donc probable que le nom Şaṭfūra, porté par une ville et donné pendant le haut Moyen Age à toute la région du Nord-Est de l'Ifriqiya, dérive du nom de cette tribu. Les *Kūmiyya*, connue surtout par la descendance du chef almohade ʿAbd al-Muʿmin b. ʿAlī de cette origine, fait partie, comme on l'a vu, du groupement de tribus berbères connues sous le nom de *Butr*, distingué –par rapport bien évidemment au groupe opposé : les *Barānis-* par leur genre de vie nomade. Lucien Golvin les définit ainsi : «en fait ils apparaissent surtout comme des éleveurs à la recherche des pâturages et probablement plutôt des transhumants possédant leurs terres de parcours»<sup>3</sup>. En dépit de la fragilité des arguments de cette définition –fragilité bien analysée par L. Golvin- et de son insuffisance, à elle seule, pour caractériser chaque branche berbère, on peut supposer qu'une localité portant le nom de cette tribu ait été située dans le territoire historique de la *kūra* de Bizerte puis se soit déplacée vers l'Ouest, où se trouve la Şaṭfūra d'aujourd'hui, avec le déplacement des membres de la tribu. Un déplacement dont on ne peut pas savoir, faute de données, s'il s'insérerait dans le mouvement naturel de la transhumance tribale ou s'il a été engendré par des circonstances politiques particulières.

Revenons maintenant aux données supplémentaires apportées par Jean Peyras, que nous avons évoquées au début de ce chapitre et que nous jugeons susceptibles de fournir d'autres indices sur la localisation de la ville de Şaṭfūra pendant la période médiévale. Ces données sont essentiellement de nature épigraphique. En partant de l'idée que l'origine du toponyme est ethnique, nous avons recouru aux données épigraphiques antiques afin de trouver de nouvelles pistes de recherche. Là, la piste semble encourageante, bien qu'il faille évidemment garder la prudence scientifique nécessaire.

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, t. IV, p. 257.

<sup>2</sup> Ibn Ḥazm, *Ġamhara*, éd. 1962, p. 496.

<sup>3</sup> L. Golvin, "Botr", in *Encyclopédie berbère*, t. X, p. 1564-1565.

Ce que nous proposerons ici, ce ne sont que des hypothèses qui voudraient faire avancer l'état de la recherche. En feuilletant, en effet, l'index toponymique de la monographie de J. Peyras, un nom ethnique a attiré notre attention : c'est le nom *Zuforenses*. A première vue ce nom ne suscite aucune réaction, mais en l'encadrant dans son contexte archéologique –c'est-à-dire le lieu où le texte épigraphique a été découvert- ce qui semblait au début loin de nos préoccupations est devenu ensuite une piste exploitable. *Zuforenses* selon Peyras est le nom « d'un ethnique lu sur un fragment du tarif fiscal de 370 ... qui serait possible de la rapprocher au substantif *Zufor* ou encore *Zufora* »<sup>1</sup>. Entre la *Şaṭfūra* des textes médiévaux et *Zufora* de l'inscription de l'époque romaine il y a une ressemblance phonétique évidente. La vallée Oued Tine où J. Peyras a fait ses travaux, se trouve au sud-ouest de la région de Bizerte (voir dans les annexes l'image satellitaire et la carte de l'étude de J. Peyras). Le “*Zufor*” de l'inscription antique serait-il “*Şaṭfūr b. Nāfūr b. Maṭmāt b. Hawdağ b. Qays cAylān b. Muṣar*” l'ancêtre des *Kūmiyya* ?<sup>2</sup>.

Nous pensons que cette hypothèse, que nous avançons avec beaucoup de prudence, est plausible, d'autant plus que la localité où J. Peyras a localisé l'inscription porte aujourd'hui le nom de “Bir Sofouir”, un toponyme qu'on pourrait le rapprocher aussi de celui de *Şaṭfūra*. Ce lieu-dit se trouve aujourd'hui au sud de la ville de Maṭīr<sup>3</sup>.

Il reste à signaler à la fin de cette “discussion” que nos recherches à propos de ce toponyme ont essayé de le chercher dans d'autres territoires du monde musulman. Ces recherches étaient motivées par l'espoir de trouver le toponyme dans d'autres régions, en partant de l'hypothèse que *Şaṭfūra* dérivait d'un nom ethnique. Une fois encore, la piste est encourageante. En *al-Andalus*, et précisément dans le district de Cordoue, composé de cinq villes<sup>4</sup>, les sources parlent du toponyme “*Şadfūra / صدفورة*”. Ibn Baškawāl dans son ouvrage *kitāb al-mustağīīm bi-Llāh*, *Şadfūra* est une *nāḥiya* qui se trouve près de Cordoue<sup>5</sup>. Si l'on associe cette information avec d'autres indices qui se trouvent dans d'autres sources, on apprend que cette “*madīna-nāḥiya*” appartenait au *Faḥṣ al-Ballūt*, situé à deux

<sup>1</sup> Peyras, *Le Tell...*, 1992, p. 151-152.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *ʿIibar*, IV, p. 252. Dans d'autres éditions il s'agit de “*Şaṭfūr b. Yaqūr*” au lieu “*Şaṭfūr b. Nāfūr*”.

<sup>3</sup> Sur Sidi Sfir (ou Henchir Bir Sofouir) voir : R. Cagnat, *BAC*, 1886, p.107 ; L. Maurin et J. Peyras, « *Uzalitana* : La région de l'Ansarine dans l'Antiquité », *CT*, t. XIX, n° 75-76, p. 76 ; J. Peyras, *Le Tell ...*, p. 151-152. Nous signalons ici que le mot dialectal “*bīr*” dérive de l'arabe littéraire “*bi'r*” (بئر) qui signifie le puits.

<sup>4</sup> Al-Ḥimyarī, *Rawḍ*, p. 456. L'auteur cite l'information sans l'énumération des cinq villes constituant la *kūra* de *Qurtuba*.

<sup>5</sup> Ibn Baškawāl, *Kitāb al-mustağīīm bi-Llāh taʿālā*, p. 158.

ou trois étapes au nord de Cordoue, une région fortement occupée par des tribus d'origine berbère<sup>1</sup>. On peut certainement rapprocher Ṣadfūra de l'Andalousie de Ṣaṭfūra de l'Ifriqiya ?

## **B- L'émergence d'un espace régional sous les Banū al-Ward (milieu 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s. – milieu 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>s.)**

Dans les années qui ont suivi l'invasion hilalienne, se sont constitués dans plusieurs districts de l'Ifriqiya des petits centres de pouvoir, dont les conditions de formation et l'histoire restent très insuffisamment connues. Exploitant l'état de désordre et les difficultés du pouvoir ziride, quelques villes se déclarèrent indépendantes de la cour d'al-Mu'izz b. Bādīs qui quitta Kairouan pour Mahdia. Les Banū al-Ḥurāsān à Tunis, les Banū Bargwāta à Sfax, les Banū Ġāma<sup>c</sup> à Gabes, les Banū al-Rand à Gafsa et les Banū al-Ward à Bizerte formèrent des cités-Etats contrôlant aussi bien les villes, capitales de leur pouvoir, que les territoires environnants.

Après avoir écarté le danger des tribus hilaliennes et sulaymites, les chefs se transformèrent en souverains politiques, fondant des dynasties qui monopolisaient le pouvoir pendant près d'un siècle (milieu 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s. – milieu 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>s.). L'Ifriqiya fut politiquement morcelée en espaces régionaux, chacune des dynasties locales cherchant par le biais des moyens disponibles dans son territoire, à tisser des relations aussi bien avec les forces intérieures (les tribus arabes et le pouvoir ziride) qu'avec les puissances méditerranéennes, notamment avec les Normands de Sicile. A Bizerte, c'est Abū Raġā' al-Ward qui prit le pouvoir après avoir été appelé par les deux fractions tribales qui habitaient la ville à cette époque. Sous ce chef et ses successeurs, d'origine laḥmide, Bizerte et ses environs connurent, selon Ibn Ḥaldūn, une prospérité relative.

Dans cette partie, il s'agit, en premier lieu, de suivre à travers les sources l'histoire des Laḥmides en Ifriqiya. On ne prétend pas étudier tous les détails du dossier, mais nous estimons utile de saisir quelques éléments de la présence de cette tribu en Ifriqiya depuis la conquête islamique. En second lieu, il sera question de l'histoire des Laḥmides de Bizerte, de leur dynastie et des modalités de la formation d'un territoire "*tribo-régional*". On va

---

<sup>1</sup> Yāqūt, *Muġam*, p. 340. Al-Ḥimyarī parle dans son *Rawḍ* de *ġabal al-Barānis*, p. 4 35.



s'arrêter aussi bien sur les facteurs que sur les étapes de la construction de l'espace lahmide de Bizerte.

### ***1- Les Lahmīdes : une tribu arabe en Ifriqiya***

L'histoire et la géographie des tribus arabes de l'Ifriqiya médiévale restent encore peu étudiées. Elles n'ont été examinées qu'incidemment dans le cadre des travaux d'histoire politique ou de quelques monographies régionales. La mobilité des tribus arabes, faut-il le rappeler, n'a jamais cessé durant les siècles du Moyen-Âge. Il est vrai que l'implantation des Hilaliens et des Sulaymites est l'un des faits les plus marquants de l'histoire de l'Ifriqiya, vu son rôle important dans l'arabisation du pays, mais l'établissement des tribus arabes depuis la conquête islamique n'est pas lui non plus sans poids sur la carte du peuplement du pays. De plus, le bas Moyen Âge a connu un mouvement inverse suite à la *Reconquista* chrétienne dans l'espace ibérique. L'Ifriqiya, comme d'ailleurs plusieurs autres régions du Maghreb, a commencé dès le XIII<sup>e</sup> siècle à recevoir des groupes venant de l'Andalousie. En l'absence des documents d'archives et devant l'indigence des informations des sources classiques, la tâche de l'historien devient de plus en plus ardue surtout s'il s'agit d'études restreintes, comme la notre, sur quelques fractions tribales.

Il ne faut pas oublier dans ce cadre le poids de l'élément humain local. Il serait évidemment simpliste d'étudier les tribus arabes de l'Ifriqiya en dehors du contexte berbère. Il est incontestablement "naïf", à titre d'exemple, d'imaginer que ceux qui se présentaient comme Lahmīdes étaient d'ascendance pure. Le mélange entre les conquérants arabes et les berbères de l'Ifriqiya, par les mariages et les pactes, est attesté dès le premier temps de l'Islam ifriqiyen. Il est vrai que les premières expéditions en Ifriqiya ont été marquées, et les sources s'en font l'écho, par un débarquement des guerriers avec leurs femmes et enfants, mais on se tromperait si l'on limitait cette idée aux siècles suivants du Moyen Âge. P. Guichard, l'a parfaitement démontré dans son ouvrage sur les structures orientales et occidentales dans le cas de l'Espagne musulmane<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour le cas lahmīde d'al-Adalus, voir P. Guichard, *Structures*, 1977, p. 137-149.

C'est en tenant compte de ces considérations que nous allons étudier la géographie des Laḥmīdes en Ifriqiya pendant l'époque médiévale. Quel est donc, l'apport des sources à la connaissance de "l'arrière plan social de l'histoire politique"<sup>1</sup> de cette province ?

Nos sources sont variées, mais les informations, semble-t-il, sont très lacunaires. Outre les dictionnaires biographiques et les traités de généalogie, qui sont indubitablement les plus riches, les chroniques et l'épigraphie apportent, elles aussi, quelques éclaircissements sur l'arrivée et l'implantation des Laḥmīdes en Ifriqiya. D'après les traités classiques de *nasab*, Laḥm « passait pour être d'origine yéménite et était frère de Djudhām et 'Āmila »<sup>2</sup>. Al-Qalqaṣandī, auteur de *Nihāyat al-arab*, précise que les Banū Laḥm sont une tribu de Kahlān fils de Qaḥṭān<sup>3</sup>. Le nom de ce groupe est attesté en effet bien avant l'Islam, aussi bien dans la partie méridionale de la Péninsule arabique qu'en Mésopotamie. Suite à un surplus de sa population dans les contrées méridionales de la péninsule, plusieurs fractions se déversèrent au Nord. Mais à la veille de l'Islam, « la sève de la branche laḥmite semblait arrêtée, sinon complètement tarie, à l'encontre des 'Āmila et surtout des Djudhām qui jouèrent sous les Umayyades, un rôle de premier plan »<sup>4</sup>. Les recherches récentes ont même déduit une absorption pacifique faite par les Ğudām au cours de deux premiers siècles de l'hégire. Les deux tribus qaḥṭānites sont souvent nommées ensemble, et la *nisba* de "laḥmī" est devenue, par conséquent, relativement rare par comparaison à celle de "ğudāmī"<sup>5</sup>. C'est peut être pour cette raison que les mentions de célébrités laḥmīdes dans les dictionnaires biographiques de l'Occident musulman sont très rares si on les compare avec d'autres *nisba/s*. Dans les œuvres généalogiques maghrébines, on a seulement des informations sur les Laḥmīdes de Séville. Seul al-Qalqaṣandī, dans le *Šubḥ al-A'šā*, mentionne la participation de cette tribu à la conquête de l'Égypte<sup>6</sup>.

Pour l'Ifriqiya, on ne peut pas apporter beaucoup de preuves de l'implantation des Laḥmīdes au cours des premières expéditions. Mais l'exemple de 'Alī b. Rabāḥ al-Laḥmī et de son fils comble un peu la pauvreté des informations relatives à cette tribu.

'Alī b. Rabāḥ al-Laḥmī est cité à l'époque de Mūsā b. Nuṣayr comme "*muğāhid*". Les dictionnaires lui attribuent l'édification d'une mosquée tout près de la porte de "Bāb

---

<sup>1</sup> *Ibid*, p. 7.

<sup>2</sup> H. Lammens [I. Shahid], « Lakhm », *EF*, V, p. 636.

<sup>3</sup> Al-Qalqaṣandī, *Nihāya*, p. 232.

<sup>4</sup> H. Lammens [I. Shahid], *Op. cit.*, p. 636.

<sup>5</sup> H. Lammens [I. Shahid], *Op. cit.*, p. 636.

<sup>6</sup> Al-Qalqaṣandī, *subḥ al-A'šā*, p. 387-388.

Nāfa<sup>c</sup> à Kairouan<sup>1</sup>. À ce °Alī, Abū-l °Arab attribue un fils, né dans la première capitale de l'Occident musulman. Il s'agit de Mūsā b. °Alī b. Rabāḥ al-Laḥmī, considéré parmi les célébrités de la deuxième génération des savants de l'Ifriqiya<sup>2</sup>. La troisième personnalité laḥmide célèbre de l'Ifriqiya pré-aghlabide est Sulaymān b. °Awsaḡa al-Laḥmī dont la notice biographique est très brève. Il s'agit d'un *tābi°ī*, sur lequel on ne possède pratiquement pas d'informations : ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Mais ce qui attire l'attention dans le cas de ce Sulaymān est le nom °Awsaḡa, qui renvoie à un ancêtre berbère de la branche des *Butr*. Avons-nous là les premiers indices de mariages mixtes entre les conquérants arabes et les indigènes ? S'agirait-il d'un berbère qui se réclamait d'une origine arabe, d'autant plus que la position qu'occupait Sulaymān dans la liste des personnages de la deuxième *ṭabaqa*<sup>3</sup>, le place dans la deuxième moitié du 2<sup>e</sup> siècle de l'hégire ? Ce qui nous amène à cette hypothèse est le qualificatif *tābi°ī*. Ce terme possède au moins deux significations. Il y a tout d'abord le sens le plus connu du terme qui signifie, dans le vocabulaire théologique, le "successeur". Les *tābi°ūn* sont principalement « les membres de la génération des musulmans qui suivirent celles des compagnons, ou les musulmans qui connurent un ou plusieurs des compagnons mais pas le prophète lui-même »<sup>4</sup>. Toutefois, ce terme a une deuxième connotation – née cette fois-ci dans le contexte social qui a résulté de la conquête arabe- qui désigne toute personne non-arabe qui a aspiré à devenir membre d'une tribu arabe<sup>5</sup>. Les hypothèses sur les mélanges entre tribus arabes et tribus berbères devraient être avancées avec beaucoup de prudence, puisque la majorité des recueils biographiques sont tardifs et que l'authenticité des nisba/s des premières générations est douteuse<sup>6</sup>.

À l'époque aghlabide, on ne dispose sur les Laḥmides du pays que de deux mentions dans les *Riyāḍ al-nufūs*. De la troisième génération des savants *ifriqiyens*, al-Mālikī cite Abū Yaḥya b. al-Ḥakam al-Laḥmī<sup>7</sup> et °Umar b. al-Ḥakam al-Laḥmī<sup>8</sup>. D'après la filiation, il semble qu'il s'agisse de deux frères, ayant vécu à l'époque de Ziyādat Allāh I<sup>er</sup> (201-223/817-838). Même M. Talbi dans *l'Emirat aghlabide* ne dit rien de la

<sup>1</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 119-120.

<sup>2</sup> Al-Mālikī, *Op. cit.*, p. 175.

<sup>3</sup> *ṭabaqa* (plu. *ṭabaqāt*) est un mot désignant la classe ou la génération des personnages : cf. CL. Gilliot, « Ṭabaqāt », *EI*<sup>2</sup>, X, p. 7-10.

<sup>4</sup> S. A. Sectorsky, « Tābi°ūn », *EI*<sup>2</sup>, X, p. 29-31.

<sup>5</sup> P. Crone, « Mawlā », *EI*<sup>2</sup>, VI, p. 865-874.

<sup>6</sup> Voir P. Guichard, *Structures*, 1977, p. 224-225.

<sup>7</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 238-239.

<sup>8</sup> *Ibid*, I, p. 247-248.

géographie tribale des Laḥmides. Ce que nous savons sur les membres de cette tribu se limite à ceux qui habitaient Kairouan.

À partir de l'époque fatimide, les données sur la répartition géographique de quelques fractions de cette tribu commencent à apparaître dans les traités géographiques. Dans le *Uns al-muhağ* d'al-Idrīsī, il y a la mention du *mawḏī<sup>c</sup> al-Laḥmiyyīn* entre Kairouan et Gabes<sup>1</sup>. On trouve aussi d'autres toponymes qui pourraient renvoyer à une branche des Laḥmides, comme *Qariya<sup>t</sup> al-Fahmiyyīn* qui se trouve selon al-Bakrī entre Ağğur et Ğazira<sup>t</sup> Abī Ḥamāma<sup>2</sup>.

Les données précédentes donnent une idée, sans doute imprécise, de la dispersion des Laḥmides dans le territoire de l'Ifriqiya. Outre Kairouan, l'implantation de cette tribu pendant les premiers temps de l'époque médiévale semble être située au Centre du pays. Mais les textes du bas Moyen Âge, notamment les passages d'Ibn Ḥaldūn, démontrent une présence laḥmide dans les provinces septentrionales. En relatant les événements dans les différentes circonscriptions de l'Ifriqiya au lendemain de l'affaire hilalienne, Ibn Ḥaldūn cite, outre al-Ward et ses compagnons dans la *qa<sup>l</sup>a* de Qarsīna, trois autres fractions laḥmides et deux chefs :

\*Bizerte est habitée à cette époque par deux groupes dont un est de Laḥm<sup>3</sup>.

\*Ibn Bayzūn al-Laḥmī et son groupe dans les environs de la Medjerda, tout près de l'espace des tribus Riyāh<sup>4</sup>.

\*Ibn Ḥammād al-Laḥmī à Manzil Raqtūn dans les cantons de Zağwān<sup>5</sup>.

Il est probable que cette présence des Banū Laḥm au Nord de l'Ifriqiya a favorisé, au départ, l'émergence et la création de ces cités-Etats laḥmides, et ensuite leur survivance jusqu'à la conquête almohade. Ibn Ḥammād de Manzil Raqtūn fonde, à l'instar des Banū al-Ward, une dynastie qui ne disparaîtra, et le texte d'Ibn Ḥaldūn en témoigne, qu'au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. La coexistence de ces petites principautés juxtaposées conduit à s'interroger sur la nature des relations entre elles. On se demande, par exemple, à quel point les conflits contre le pouvoir central ont diminué les divergences, et par conséquent les enjeux, entre ces petites entités politiques. Existait-il, même si les textes ne le disent pas, des contrats entre les différents centres régionaux ? De toute façon, et si l'on adopte le

---

<sup>1</sup> Al-Idrīsī, *Uns al-muhağ wa rawḏ al-farağ*, p. ; Dans l'édition de Leiden de *Ṣūra<sup>t</sup> al-arḏ*, le toponyme "al-Laḥmīn" figure sur la carte, p. 66-67.

<sup>2</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, 1992, II, p. 716.

<sup>3</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar*, IV, p. 224.

<sup>4</sup> *Ibid.*, IV, p. 226.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

concept *ḥaldunien* de *ʿaṣabiyya* –définie comme un lien naturel fondé sur la consanguinité– celle-ci conduit, même virtuellement, à des pactes tribaux même si le contrat écrit n’existait pas<sup>1</sup>.

Notre documentation textuelle sur la géographie tribale des Laḥm est corroborée aujourd’hui par un témoignage archéologique. La présence laḥmide dans la région de Bizerte est attestée, comme on l’a indiqué dans la monographie de Rās al-Ġabal, par l’épithète du ṣayḥ Abū Muḥammad ʿAbd Allāh Aḥmad al-Laḥmī (mort en 704/1304)<sup>2</sup>. De même, dans le travail de Raja Aoudi sur les stèles funéraires tunisoises de l’époque hafside, on recense cinq inscriptions mentionnant des Laḥmides, dont une commémorant un personnage de la cour hafside<sup>3</sup>. Il faut cependant souligner que plusieurs personnages du bas Moyen-Âge prétendant à une *nisba* de cette tribu sont arrivés de l’*Andalus*<sup>4</sup>.

## ***2/ Bizerte sous les Banū al-Ward : Un espace tribal ou régional ?***

La forme interrogative donnée au titre de cette partie provient d’une série de problématiques qui se posent lorsqu’il s’agit de la formation d’un territoire. Sous les Banū al-Ward, Bizerte se détache de l’autorité des Zirides de Kairouan et de Mahdia et jouit d’un statut de territoire indépendant. Cette situation, on l’a déjà vu, ne se limite pas au cas de Bizerte. Il s’agit en effet d’une conjoncture générale qu’a connue l’Ifriqiya à partir du milieu du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle jusqu’à l’établissement du pouvoir almohade au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. L’intervention des tribus arabes en Ifriqiya et les attaques normandes contre la côte orientale ont bouleversé l’équilibre ziride et entraîné un émiettement de l’Ifriqiya. La carte du peuplement a changé et une nouvelle organisation territoriale a été mise en place.

La première constatation qui provient de la lecture des chroniques est l’importance des groupes tribaux dans la genèse des cités-Etats, d’où le double aspect que nous pouvons attribuer à ces pouvoirs locaux. C’est-à-dire, s’agit-il, et pour en rester au cas des Banū Laḥm de Bizerte, d’un espace régional ou tribal ? S’agit-il d’une *ʿaṣabiyya* tribale qui a su s’adapter à une réalité régionale déjà existante ? Quels sont les facteurs de la formation de cette dynastie ? Quelle est l’étendue de l’espace laḥmide ? Celui-ci correspondait-il à la *kūra* de Bizerte ? A côté des Banu-l Ward, qui sont les autres acteurs ? Et finalement,

---

<sup>1</sup> Sur la notion "*ʿaṣabiyya*" voir F. Gabrielli, « *ʿAṣabiyya* », *EP*, I, p. 701-702.

<sup>2</sup> Voir *Supra* p. 338-342.

<sup>3</sup> R. Aoudi, *Stèles funéraires ...*, insc. n° 2, 118, 187 et 286.

<sup>4</sup> Sur la géographie des Laḥmides du Péninsule ibérique, voir P. Guichard, *Structures ...*, 1977, p. 223-234.

s'agissant d'un pouvoir qui a duré dans le temps, il y a lieu de s'interroger sur les éléments de légitimité dont ce pouvoir local a disposé pour exercer sa souveraineté.

Ce n'est certes pas le lieu de répondre à toutes ces interrogations. La rareté des informations rend notre tâche ardue. Toutefois, quelques éléments de réponses pourraient être déduits des informations qui concernent les autres entités *ifriqiyennes*. Le passage d'Ibn Ḥaldūn sur les Banū Ḥurāsān de Tunis contient, à titre d'exemple, des renseignements qui peuvent aider à se faire une idée sur la conjoncture générale du pays.

« La retraite d'Al Moëzz, qui alla s'enfermer dans Mahdiya après avoir abandonné Kairouan aux Arabes, alluma un incendie qui embrasa toute l'Ifrīkiā. Les vainqueurs se partagèrent les villes de ce pays en y établissant des gouverneurs de leur choix, et ils en distribuèrent les campagnes à leurs nomades pour en faire des lieux de parcours »<sup>1</sup>. Telle était la situation en Ifriqiya, lorsque l'Emir ziride al-Mu<sup>c</sup>izz b. Bādīs quitta Kairouan pour Mahdia. Les événements se déroulèrent entre 445/1053-54 et 450/1060. L'état de désordre régna partout et le pays s'émietta sous l'effet des tendances indépendantistes de quelques chefs tribaux. Toutes les régions du pays, sans exception, furent touchées par les bouleversements. Mais derrière ce sombre panorama, que les chroniqueurs nous tracent de la conjoncture ifriqiyenne au lendemain de l'arrivée des tribus arabes, une nouvelle carte d'organisation tribale et politique s'est mise en place. Notre propos est d'essayer de chercher derrière les événements, tel qu'ils se présentent dans les sources, les conditions qui ont favorisé l'établissement d'un pouvoir local à Bizerte.

Quoique court et ayant beaucoup de ressemblance avec les autres passages sur les autres cités-Etas au lendemain de l'implantation des tribus arabes, on va essayer d'extraire du fragment *ḥaldūmien* sur les Banū Laḥm de Bizerte, les indices de la formation d'un espace régional sous un pouvoir central d'aspect tribal. Les facteurs de la construction de cet espace sont principalement d'ordre interne, propres à la ville et à ses environs. Mais à côté des circonstances régionales, il y en a d'autres qui sont relatifs à la situation générale de l'Ifriqiya :

✓ Une conjoncture particulière à Bizerte : Dès le début, Ibn Ḥaldūn présente l'ascension d'al-Ward al-Laḥmī comme le résultat d'un conflit entre deux groupes tribaux, dont l'un est de Laḥm, qui habitaient la ville à cette époque. Le chef tribal, que l'auteur des *‘Ibar* qualifie avec ses fidèles de voyous (*du<sup>cc</sup> ār*), a su profiter d'un antagonisme interne en plus

---

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, trad. II, p. 29.



de quelques conditions externes. La construction du territoire « répond au principe de la négociation entre acteurs rivaux »<sup>1</sup>.

✓ L'existence d'une ville-capitale : Bizerte est déjà un centre régional depuis les premiers temps de l'islam. Elle était, comme nous l'avons montré, le siège du *walī* de la région de Ṣaṭfūra<sup>2</sup>. En l'absence d'un pouvoir central puissant, tout était donc favorable pour que ce centre régional exerce son hégémonie sur les environs. Bizerte, à l'instar de Tunis, de Sfax, de Gafsa et d'autres capitales de contrées, s'attribuait de toutes les affaires des territoires environnants.

✓ L'existence d'un siège de pouvoir : Le texte d'Ibn Ḥaldūn est clair dans ce sens. Lorsqu'ils ont pris le parti de confier à al-Ward le commandement, les habitants de Bizerte lui ont attribué le *ḥiṣn* de la ville (*fa ba'atū ilā al-Ward fī an yaqūma bi amrihim, fa-waṣala ilā baladihim, fa-ḡtama'ū 'alayhi wa adḥalūhu ḥiṣn Banzart*)<sup>3</sup>. C'est éventuellement le *ḥiṣn* de la quṣayba, comme on l'a démontré dans les monographies, qui a été le siège du pouvoir des Banū Laḥm<sup>4</sup>.

✓ L'exercice du pouvoir à travers la collecte des impôts : Le pouvoir exercé par al-Ward sur les habitants de la ville et de ses environs est attesté dès avant son établissement à Bizerte. Il força –précise Ibn Ḥaldūn- les habitants des environs de Bizerte « à lui payer tribut pour se garantir contre ses incursions »<sup>5</sup>.

✓ Les relations avec les autres acteurs : Il s'agit là, tout d'abord, des "pactes signés" avec les tribus arabes pour se préserver de leur intervention. Al-Ward « les protégea, eux [les habitants de Bizerte] et leur territoire, contre les Arabes »<sup>6</sup>. Ensuite, on pourrait voir dans la présence de quelques membres de la dynastie ḥurāsānide de Tunis, à cause des rivalités au sein de cette famille, les indices de relations entre les différents pouvoirs locaux<sup>7</sup>. On ne dispose pas d'informations détaillées sur la relation des Laḥmides de Bizerte avec les autres principautés locales, mais c'est la présence de plusieurs chefs laḥmides au Nord de l'Ifriqiya qui aurait pacifié les rapports avec ces cités-Etats<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> P.-R. Baduel (sous dir. de), *Espaces et pouvoirs locaux*, Aix-en-Provence, s.d., p. 102.

<sup>2</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣurat al-arḍ*, p. 74.

<sup>3</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 224.

<sup>4</sup> Voir *supra* la monographie de la ville de Bizerte, tome 1, p. 58.

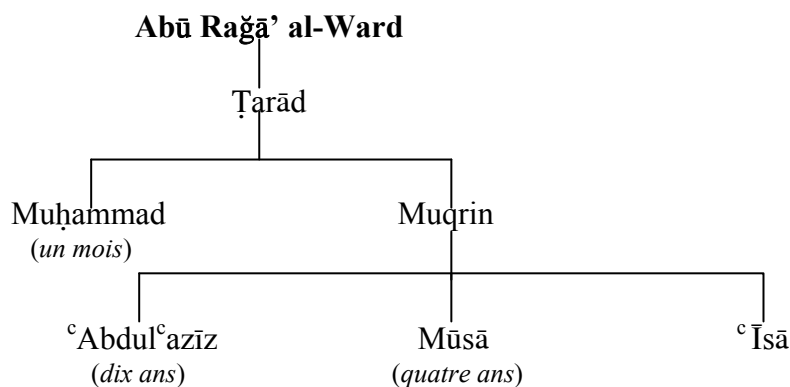
<sup>5</sup> Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, trad. II, p. 39.

<sup>6</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 223 : « *wa ḥamā ḥawzatahum min al-ʿArab* » ; trad., II, p. 40.

<sup>7</sup> Dans son passage sur les Ḥurassanides de Tunis, Ibn Ḥaldūn relate l'histoire de la fuite d'Isma'īl b. Abū Bakr al-Ḥurāsānī à Bizerte en 488/1095 : *Ibid*, trad, p. 30.

<sup>8</sup> Voir *supra* les histoires d'Ibn Bayzūn al-Laḥmī de la Medjerda et d'Ibn Ḥammād al-Laḥmī de Manzil Raqtūn, p. 558.

✓ La fondation d'une dynastie : Après avoir renforcé sa puissance à l'intérieur de la ville, al-Ward prit le titre d'émir et ses descendants hériteront le pouvoir jusqu'à la conquête almohade. Le texte d'Ibn Ḥaldūn cite sept émirs lahmides pour une période d'environ d'un siècle :



Les textes évoquent la prospérité de Bizerte sous la dynastie des Lahmide. Cet essor a touché tous les domaines. En plus de la croissance urbaine, la cour des Banū al-Ward était, à l'instar des autres cours régionales, un centre culturel florissant<sup>1</sup>.

✓ Une politique urbaine : L'une des éléments de prestige d'un pouvoir est sa politique urbaine. L'édification des grands édifices traduit sa puissance politique et atteste de son intervention sur la scène urbaine. Sous les Banū Lahm, Bizerte a connu une croissance urbaine. Le passage d'Ibn Ḥaldūn démontre parfaitement la conformité entre les décisions politiques et les pratiques urbaines des différents émirs de la dynastie lahmide.

Toutes les données précédentes témoignent d'une certaine hégémonie lahmide sur la scène bizertine. C'est vraisemblablement la *ʿaṣabiyya* de ce groupe tribal qui fut le facteur d'un équilibre interne né au lendemain de la fixation des tribus arabes (les Riyāhides et les Aṭbaġ/s). Il est probable, comme on l'a vu plus haut, que le voisinage d'autres centres régionaux commandés par des chefs lahmides a assuré au pouvoir des Banū al-Ward, des éléments d'existence et des moyens de survivance. Ce lien tribal était suffisant pour que les frontières entre ces espaces tribaux, de même origine clanique, soient respectées. N'oublions pas non plus que l'ennemi principal des centres régionaux, était les tribus arabes, auxquelles les petits centres payaient des *itāwāt* pour se protéger de leurs interventions. Les passages d'Ibn Ḥaldūn sur les dynasties claniques démontrent que le

<sup>1</sup> En plus du passage d'Ibn Ḥaldūn, voir : M. Naifar, *ʿUnwān al-arīb ʿammā naša'a bil-bilād al-tūnisiyya min ʿālim adīb*, annoté et complété par A. Neifer, Dār al-Ġarb al-islāmī, Beyrouth, I, p. 239-240.

versement des tributs aux groupes arabes était l'un des moyens de survie pour ces entités politiques.

En l'absence d'un pouvoir central puissant en Ifriqiya, plusieurs de ces cités-Etats sont allés chercher "une légitimité" chez les Ḥammādides de la *Qalʿa*. L'organisation politique des Banū Ḥammād, contrairement à celle de leurs cousins les Ṣanhāgites de l'Ifriqiya, ne s'est pas encore effondré. On n'a pas, c'est vrai, dans le cas des Banū al-Ward des informations sur une telle démarche, mais vu la ressemblance de l'histoire de ces principautés, il ne serait pas étrange qu'Abū Raḡāʿ, ou ses descendants, soient allés chercher un "diplôme de légitimité" chez les souverains de Qalʿat Banū Ḥammād. Cette pratique est courante, et les exemples sont multiples<sup>1</sup>.

En 554/1159 le pouvoir laḥmide s'effondra du fait de la conquête de l'Ifriqiya par ʿAbd al-Muʿmin b. ʿAlī. Si l'on suit l'enchaînement des événements, les Almohades passèrent deux fois par Bizerte. La première fois au cours de la campagne de ʿAbd Allāh b. ʿAbd al-Muʿmin. On ne dispose pas d'une date précise du passage de ce ʿAbd Allāh à la cour de ʿĪsā b. Muqrin, mais cet événement eut lieu après 552/1157. On déduit de la lecture de toutes les histoires des cités-Etats que le séjour du chef almohade à Bizerte est à situer après la soumission des Banū Ḥurāsān en 552/1157. Les troupes almohades suivirent un trajet terrestre. Il semble que ʿAbd Allāh ait parcouru, en venant du Maroc, le chemin suivant : Qalʿat Banū Ḥammād – Bougie – Béja – Tunis. Au retour il emprunta un chemin côtier, et Bizerte était, très probablement, la première étape. L'accueil qu'a trouvé ʿAbd Allāh chez les Banū Laḥm de Bizerte fut chaleureux. Il semble que les victoires almohade sur les tribus arabes et les autres principautés –principalement sur les Ḥurāsānides de Tunis- aient incité l'émir bizertin à réserver à ʿAbd Allāh un tel accueil afin d'éviter une éventuelle répression almohade. Mais avant de rebrousser chemin, le chef almohade laissa à Bizerte un *wālī* almohade : Abū al-Ḥasan al-Harḡī<sup>2</sup>. La nomination d'un représentant pendant le passage de ʿAbd Aallāh b. ʿAbd al-Muʿmin était le début de l'effondrement de la cour laḥmide. La présence almohade dans la région de Bizerte est attestée, comme on l'a déjà vu, par le trésor monétaire trouvé il y a quelques années sur les berges du lac de l'Īskil. En dépit de l'absence d'indications sur l'année de frappe, la forme carrée et les

---

<sup>1</sup> Pour rester avec les exemples de l'époque, voir, à titre d'exemple, les passages d'Ibn Ḥaldūn sur les Banū Ḥurāsān de Tunis et du chef berbère "Barūksan b. ʿAlī al-Ṣanhāḡī" de la Qalʿa de Zarʿa : *al-ʿIbar*, VI, p. 215-217 et 225-226.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 225. Sur la nomination de représentants almohades dans les autres régions de l'Ifriqiya, on peut citer les cas de Mūhammad b. Faraḡ al-Kūmī de Mahdia et d'un *wālī* Harḡī, dont le nom est inconnu, à Tunis. Voir R. Brunschvig, *Hafsides*, I, p. 6-7.

légendes de ces *qirāt* renvoient au type de monnayage émis au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle à la suite de la réforme monétaire mu' minide. La mention de "Le Mahdī est notre guide" (*al-Mahdī imāmunā*) indique l'attribution de ces pièces à la période de °Abd al-Mu'min b. °Alī<sup>1</sup>.

Quant au deuxième passage des Almohades, il eut lieu en 554-555/1159-1160 au cours de la campagne de °Abd al-Mu'min b. °Alī. Ce dernier témoigna sa satisfaction à °Īsā b. Muqrin en lui assignant de fiefs<sup>2</sup>. Les sources d'*adab* évoquent, de leur côté, les poètes venus à Bizerte pour faire l'éloge du calife almohade<sup>3</sup>. Avec l'arrivée des Almohades, les facteurs d'existence du pouvoir lahmide n'existaient plus. Avec les Mu'minides, le pouvoir central récupéra sa puissance et le danger des tribus arabes et des Normands de Sicile diminua. °Abd al-Mu'min fit transférer plusieurs fractions tribales dans les autres provinces du Maghreb et chassa les Normands des côtes de l'Ifriqiya (Mahdia, Djerba...). La dynastie lahmide, comme les autres cités-Etats, céda le pouvoir aux Almohades et °Īsā b. Muqrin devint un simple sujet<sup>4</sup>.

### C- Les phases de la construction du territoire bizertin :

Entre la conquête islamique et l'établissement des bourgs morisco-ottomans dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la construction du territoire de la région de Bizerte aurait connu trois étapes différentes. Une lecture minutieuse et analytique des sources, en dépit de la rareté, et quelquefois de l'absence totale d'informations, pourrait contribuer à l'identification de la formation progressive de la carte de l'occupation du sol régionale.

La première phase s'étend entre deux dates bien définies. La date initiale correspond à la conquête arabo-islamique, un événement qui a entraîné des mutations profondes, dont la plus remarquable est la marginalisation de la région par rapport à la capitale du pays. Carthage, la capitale du pays durant environ seize siècles, céda la place à Kairouan, la première mégapole de l'Occident musulman. Le deuxième moment

---

<sup>1</sup> Voir *supra* la monographie du *Ġabal Iškil*. Cf. aussi Kh. Ben Romdhane, in Ch. Landes et H. Ben Hassen, 2001, p. 182.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 225.

<sup>3</sup> Il s'agit, à titre d'exemple, d'al-Tifāṣī al-Banzartī : voir, M. Naifar, *°Unwān al-arīb*, p. 239-240.

<sup>4</sup> Contrairement à ce que nous lisons dans la traduction de De Slane que °Īsā fut inscrit par °Abd al-Mu'min en tant que fonctionnaire d'Etat, le texte arabe démontre que le dernier émir, et après avoir été récompensé par des fiefs, est devenu un simple sujet (*fa-lammā qadima °Abdulmu'min °alā Ifriqiya sana' arba° wa-ḥamsīn wa ḥamsūmi'a rā'a lahu dālīka wa aqṭa°ahu wa indaraḡa fī ḡumla' al-nās*) : Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 225. (trad., II, p. 40).

correspond à l'avènement d'une dynastie locale qui s'est emparée au lendemain de "l'invasion hilalienne", de la ville de Bizerte et de ses environs proches. Avec la dynastie lahmide des Banū al-Ward, commence une deuxième phase qui va jusqu'à l'établissement du pouvoir turc en 1574 après de longs duels contre les Espagnols dans le bassin occidental de la Méditerranée. Au cours de cette phase, la région récupéra le voisinage de la capitale puisque à partir de l'avènement des Ḥafṣides, Tunis, qui jouxte Carthage du côté du Sud-Est, devint la capitale de l'Ifriqiya. Trente cinq ans après l'établissement du pouvoir turc, la région de Bizerte, comme d'ailleurs plusieurs autres sites du Nord de la régence, accueillait sur son territoire la vague la plus notable, sur le plan quantitatif, des réfugiés morisques. Cette installation fit entrer notre région dans une autre phase d'occupation humaine.

### ***1/ La première phase : Kūrat, Iqlīm et Manāzil Ṣaṭfūra***

Nos connaissances sur la carte de l'occupation de l'espace bizertin au moment de la conquête arabo-musulmane sont très lacunaires. La première source arabe, du point de vue chronologique, qui mentionne le toponyme de Bizerte est le *kitāb al-Buldān* d'al-Ya<sup>c</sup>qūbī. C'est-à-dire que l'on ne commence à rencontrer les premières informations textuelles sur notre région qu'avec la littérature de la fin du 3<sup>e</sup> siècle de l'hégire (IX<sup>e</sup> s). Les sources classiques qui concernent la conquête, comme celles d'al-Wāqidī, d'Ibn <sup>c</sup>Abd al-Ḥakam et d'al-Balāḍurī, sont complètement silencieuses sur le déroulement des événements dans la région de Bizerte. Ces derniers, comme on l'a déjà vu dans le quatrième chapitre de cette étude, nous sont parvenus dans deux sources du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. La première est géographique (les *masālik* d'al-Bakrī) et la deuxième est bio-bibliographique (les *ṭabaqāt* d'Abū-l<sup>c</sup>Arab).

Au cours des premiers temps de l'Islam, il est question dans les sources arabes de trois localités : Bizerte, la capitale de la région, Tīnġa et Anbalūna la plus proche de Tunis. A ces trois centres s'ajoute l'éventuelle ville de Ṣaṭfūra, si l'on croit bien évidemment aux informations qui nous sont fournies par les quelques auteurs qui la mentionnent en tant que ville<sup>1</sup>. Le recoupement entre ces données textuelles médiévales avec celles de l'Antiquité tardive, nous a permis de constater la survivance de la ville d'Utique au moins jusqu'au tout début du VIII<sup>e</sup> siècle. Mesnage, auteur d'un recensement des évêchés de l'Ifriqiya,

---

<sup>1</sup> Cf. *supra* : « Ṣaṭfūra : une ville, un district et un nom de tribu »

indique qu'un demi siècle après le commencement des opérations de la conquête islamique il y avait encore un évêque à Utica<sup>1</sup>.

Ajoutons à cela, faut-il le rappeler, qu'au cours des premiers temps de l'Islam, les événements politiques, militaires et sociaux furent contemporains des grandes transformations qu'avait connues le tracé du littoral de la région. Utique commença à se transformer d'une ville côtière en une ville de l'intérieur. Ces changements dus à l'avancement du delta de l'Oued Medjerda entraînent l'abandon du site d'Utique, envahi par les alluvionnements deltaïques. Cette disparition, que nul à notre connaissance n'a vraiment étudiée<sup>2</sup>, aurait été accompagnée par des changements touchant au moins la carte des voies de la région. Utique, qui avait été une étape majeure sur une voie qui reliait les localités de la région à Carthage ne figure plus sur la carte des voies de la période médiévale. Son territoire devint impraticable, et les voies durent être détournées de ce fait, vers l'Ouest. Il est légitime alors de penser que la destruction du centre antique de cette ville fut compensée par la création d'une nouvelle ville-étape sur la route Tunis-Bizerte. La nouvelle étape était Anbalūna, considérée dans toute la littérature médiévale comme la ville la plus proche de Tunis des trois localités formant la kūra de la Ṣaṭfūra.

Durant ces cinq premiers siècles, les noms souvent donnés à la région sont "*Iqlīm Ṣaṭfūra*" ou "*kūrat Ṣaṭfūra*" et même "*manāzil Ṣaṭfūra*". En discutant et analysant, dans un chapitre précédent, les données relatives à ce toponyme, sa présence et sa survivance à travers le temps, on a supposé qu'à partir de la littérature du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle on a cessé de qualifier la région par ce nom et on a parlé plutôt de *nāḥiyat Banzart*, de *ṣaqi<sup>c</sup> Banzart* .... Cette cessation, qui ne signifie pas en revanche la disparition totale du nom, suppose, entre autres, une transformation et un éventuel changement dans la nature de l'occupation du sol. Cette transformation réside, si l'on suppose que l'actuelle localité de Ṣaṭfūra, dans les environs de Aïn Drahem, occupe le même emplacement que la Ṣaṭfūra du Moyen Age, dans le rétrécissement spatial de notre région. Cette dernière aurait atteint au cours de ces cinq premiers siècles de l'Islam les confins des frontières tuniso-algériennes de nos jours.

*Banzart*, en tant que ville, n'était à cette époque qu'une simple station côtière, dotée d'un ribāṭ qui jouait son rôle dans la garde de la voie maritime reliant le bassin occidental de la Méditerranée à son bassin oriental. Il faisait partie, comme le dit al-Ya<sup>c</sup>qūbī, d'une

---

<sup>1</sup> Mesnage, p. 44-45. cf. *infra* le chapitre traitant des problèmes de rupture et de permanence entre l'Antiquité et le Moyen-Age (Troisième partie : Chapitre I "la région à travers le temps").

<sup>2</sup> Malgré la célébrité de la ville d'Utique et les fouilles et les recherches menées sur son site, personne n'a évoqué les circonstances de la disparition de cette ville-comptoir de la carte de l'occupation de l'espace.



série de monuments de garde qui jalonnaient la côte depuis Bizerte jusqu'à Sfax. Anbalūna et Tīnġa, les deux autres villes de la région, sont quasi-généralement absentes des sources. Même les événements de leur conquête nous échappent, mais nous suggérons, à la lumière des textes, qu'elles étaient parmi les derniers bastions de la résistance byzantine.

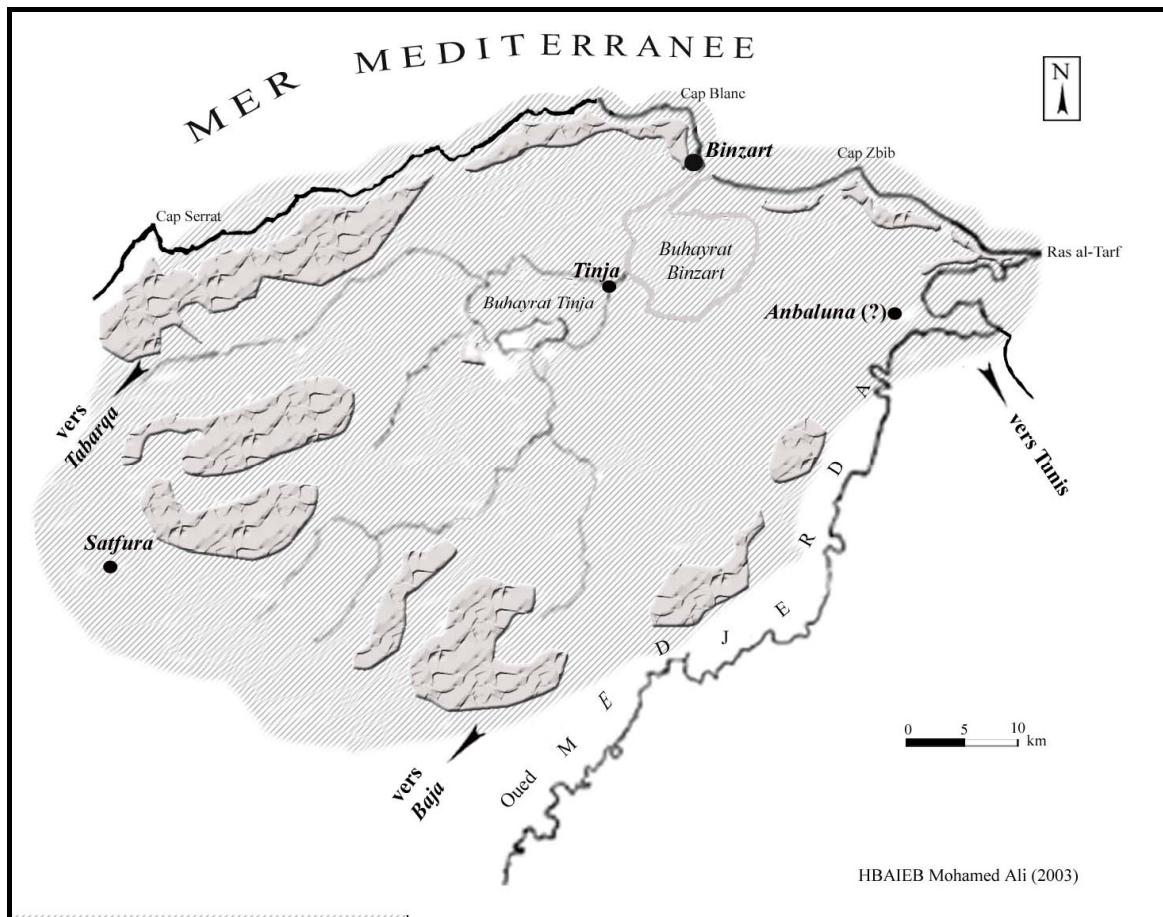


Fig. 371 : *Kūrat Ṣafūra* pendant les premiers siècles du Moyen-Âge

## 2/ La deuxième phase : *nāḥiyat et qilāʿ Banzart*

Si nous avons admis ci-dessus que le deuxième moment de l'occupation du sol de la région de Bizerte correspond à l'avènement de la dynastie *laḥmide* de *Banū al-Ward* au milieu du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, ce n'est que pour donner à cette phase une dimension régionale. Cet événement s'inscrit en effet dans un cadre plus global, celui de l'Ifriqiya au lendemain de l'immigration hilalienne. A l'intérieur de cette phase il faut distinguer deux périodes. La première va jusqu'à l'établissement du pouvoir almohade puis hafside, tandis que la deuxième s'étend entre cet avènement et 1574, date de l'implantation ottomane.

Notre connaissance de cette phase, en dépit de la nature disparate et parfois contradictoire des informations textuelles, est relativement plus riche que la précédente. En outre elle a pu être complétée par quelques données archéologiques que nous avons recueillies sur le terrain.

Du point de vue des renseignements textuels, les données toponymiques sont beaucoup plus abondantes que celles de la première phase. Il ne s'agit pas seulement des trois localités mentionnées pendant le Haut Moyen Age. Les listes que donnent al-Bakrī et al-Idrīsī des sites côtiers (ports, rades, ribāts ...), le texte d'Ibn Ḥaldūn évoquant la *qalʿa* dite *Qarsma* qui surmontait le mont *Šuʿayb*, et les quelques autres données qui s'éparpillent dans les sources bio-bibliographiques (al-Mālīkī), juridiques (al-Burzulī), hagiographiques (al-Rāsidī) et cartographiques (al-Šarfī al-Šafāqušī), témoignent d'une nouvelle phase d'occupation du sol.

Dans le cas de Bizerte, sur laquelle nous disposons de plus de données, la ville va passer de la situation d'une ville marginale et désertée (Ibn Ḥawqal 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> s.) à un vrai centre régional qui exerce son influence sur son arrière pays<sup>1</sup>. Politiquement, al-Ward al-Laḥmī installa dans l'agglomération une dynastie à l'instar de plusieurs autres chefs régionaux de l'Ifriqiya. Cette nouvelle entité politique, moyennant des accords avec les tribus des *Aṭbbağ* et des *Banū ʿAlī*, a pu, d'un côté, écarter de la région les déprédations causées par l'avancée des tribus arabes, et d'un autre donner à la ville une réelle prospérité<sup>2</sup>. Economiquement, la région s'impose comme le premier marché des poissons de toute l'Ifriqiya. Quant à la population, il semble que la ville de Bizerte ait connu au début de l'époque hafside une extension géographique (la création d'un *rabaḍ* à l'extérieur de la *qalʿa*) à cause d'une poussée démographique considérable.

Au cours de cette phase, et notamment avant le retour de la région sous le contrôle du pouvoir central de l'Ifriqiya, l'espace régional semble avoir connu une intensification de l'occupation de la ligne côtière. Au ribat de Bizerte, signalé dès l'époque aghlabide, viennent s'ajouter toute une série de sites côtiers, en majorité des *quṣūr*, des *marāsī* et des petites localités fortifiées. La littérature géographique des 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles nous donne une liste quasi complète de ces sites. La première énumération qui nous soit

---

<sup>1</sup> « Cet aventurier (al-Ward), dit Ibn Ḥaldūn, rassembla une troupe de gens sans aveu et força les habitants des villages aux environs de Benzert à lui payer tribut pour se garantir contre ses incursions », *kitāb al-ʿIbar*, trad., II, p. 39.

<sup>2</sup> P. Cambuzat, *L'évolution ...*, 1971, II, 78-79.

parvenue se trouve dans les *Masālik* d'al-Bakrī, mais la plus détaillée reste incontestablement celle d'al-Idrīsī.

Comme ce fut le cas dans les autres régions côtières, les populations de Bizerte et de ses environs vivaient dans une constante insécurité. Cette dernière était due au danger permanent des incursions normandes, très menaçantes à partir de la seconde moitié du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Mahdia, la place maritime par excellence de cette époque, fut prise par les forces siciliennes en 536/1140-41. Il s'agit donc d'une période où la fortification des côtes de l'Ifriqiya était une priorité aussi bien pour le pouvoir central ziride que pour les Cités-Etats naissantes de cette période de mutations. Ce qu'al-Bakrī nous dit des châteaux de Bizerte (*qilāC Banzart*) peut évidemment s'appliquer à plusieurs retranchements du littoral. « Les châteaux de Bizerte offrent un asile aux habitants de cette localité, toutes les fois que les Roums essaient d'opérer une descente sur la côte ; ils servent aussi de ribâts aux gens qui s'adonnent à la religion »<sup>1</sup>.

Il est très difficile, à la lumière des données textuelles dont nous disposons, de distinguer entre les fondations officielles (du pouvoir et ses représentants) et celles des groupes communautaires de la région. A l'exception de la *qal'Cat Qarsīna* du mont Šu<sup>C</sup>ayb, que l'auteur des *'Ibar* attribue à al-Ward al-Laḥmī et à ses compagnons, toutes les autres installations sont citées comme des sites côtiers jalonnant la façade maritime de la région. Parfois, heureusement, on associe au toponyme un qualificatif qui nous renseigne sur la nature de l'installation (*qaṣr, marsā...*) mais d'autres fois on ne dispose que du nom du site. Toutefois, il serait difficile de limiter les *qilāC* de la région aux fortifications côtières. Il est vrai que les sources textuelles sont quasiment silencieuses sur les ribat/s de l'intérieur, mais les données du terrain, issues de mes recherches ou des travaux de quelques chercheurs qui m'ont précédé, présentent des indices d'habitats fortifiés qui auraient formé une deuxième ligne de défense.

Reste à signaler que c'est la lecture minutieuse de la notice sur Bizerte dans le dictionnaire géographique d'al-Ḥimyarī *al-Rawḍ al-miCṭār* qui nous a amené à penser à ce changement dans la nomenclature de la région. Il remarque que ce qui a été appelé en son temps la région de Bizerte, portait dans les premiers temps de l'Islam le nom de Ṣaṭfūra<sup>2</sup>. Cette donnée, en la recoupant avec les noms donnés à la région dans les autres sources qui appartiennent chronologiquement à cette phase, suggère que l'espace fut désormais

---

<sup>1</sup> G. Marçais, « Note sur les ribats en Berbérie », 1957, p. 26-27.

<sup>2</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 318. (*Ṣaṭfūra : ism iqlīm ḡalīl fīh qurā wa qawā'id, wa-huwa alā Banzart, kāna yuqāl lahu Ṣaṭfūra*)

qualifié par rapport à sa ville principale, Bizerte, et que la région fut désignée comme *ṣaḡiʿ Banzart*, *nāḥiyat Banzart* et *ḡihat Banzart*.

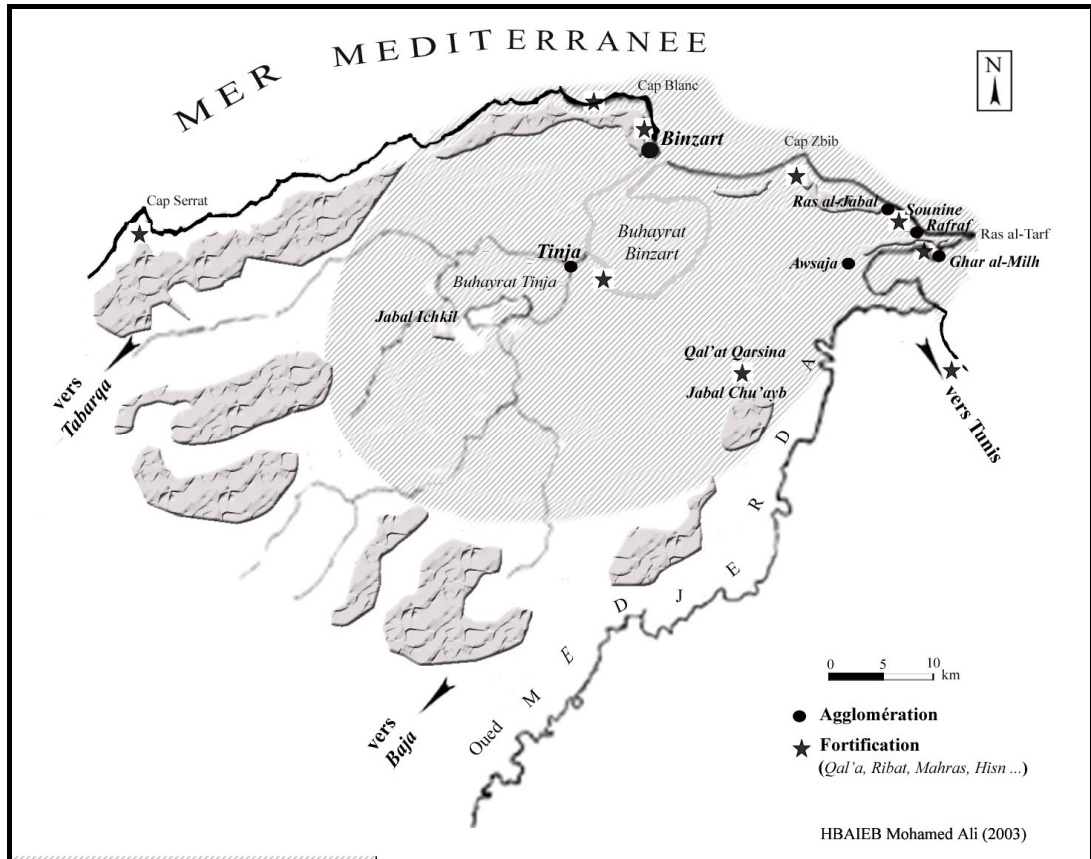


Fig. 372 : *Iqlīm Banzart* entre la deuxième moitié du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et la fin du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle

### 3/ La troisième phase : un *sāḥil* à "cachet morisque" à partir du XVII<sup>e</sup> siècle

Les très importants changements qu'avait connus l'Ifriqiya au cours de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et qui ont fini par l'établissement du pouvoir ottoman à Tunis, vont influencer sur la carte urbaine de la région de Bizerte. Une trentaine d'années environ après ce changement politique, c'est-à-dire vers la première décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, un deuxième phénomène modifia encore l'occupation du sol dans le Nord de la régence. En fait c'est toute la partie septentrionale du pays, y compris la *nāḥiya* de Bizerte, qui accueillit les réfugiés morisques, et certaines villes et villages leur doivent leur fondation ou leur reviviscence. Les informations textuelles classiques, les données des documents des archives et les matériaux archéologiques se complètent à ce propos. L'inscription de la

mosquée de la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya, les données architecturales que j'ai recueillies, les noms des lieux (quartiers, domaines agricoles, rues ...), les noms de familles et aussi les traditions populaires démontrent l'apport de cet élément ibérique dans la région de Bizerte.

L'installation morisque intense dans les localités de Bizerte, de Rafrāf et dans plusieurs autres bourgades (Metline, Aliya ...), a coïncidé avec la fondation d'une nouvelle place maritime, de nature militaire, à Ġār al-Milḥ. Cette fondation a donné à la région une importance stratégique dans les plans de la marine ottomane, très engagée dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les actions militaires en Méditerranée.

A partir de cette phase, où l'essentiel de l'occupation du sol s'est concentré sur la ligne littorale située à l'Est de la localité de Bizerte, la région commence à être identifiée par le nom de "*Sāḥil Banzart*", une appellation qui nous rappelle bien évidemment une deuxième région du pays portant le même nom, qui est le "*Bilād al-Sāḥil*" qui s'étend sur une grande partie de la façade orientale du littoral de la Tunisie<sup>1</sup>. En étudiant le Sahel des basses steppes, Jean Despois s'arrête sur la nomenclature du Sahel dans la Tunisie en général. Pour celui de Bizerte, il désigne « l'ensemble des villages dont le développement a été dû à l'immigration andalouse, villages qui s'entourent de jardins et d'olivettes à l'orient de Bizerte ... ». L'absence presque complète d'éléments andalous dans le Sahel de Sousse est l'une des caractéristiques qui le distingue des autres sahels de la Tunisie. Les éléments morisques « sont ici si peu nombreux –trois familles à Ouerdanine et quelques-unes à Msaken et à Sousse- que leur action a été nulle. C'est une des grandes originalités du Sahel que de n'être en rien andalou ... ».

Toutefois, cette désignation ne reflète pas l'absence de toute occupation du territoire dans l'arrière pays de la région. La ville d'al-<sup>c</sup>Āliya fut refondée, comme on l'a déjà vu, à cette époque. Māṭir, dont le nom est complètement absent de la littérature médiévale, commence à réapparaître à partir de l'installation des Ottomans. Mais ce qu'il nous semble intéressant de signaler, et cela par analogie avec le cas du *Sāḥil* oriental du pays, est l'apparition des noms de localités incluant le mot *manzil*. C'est le cas au moins de deux agglomérations fondées au début de cette phase : Manzil Ġmīl et Manzil <sup>c</sup>Abd al-

---

<sup>1</sup> Sans entrer dans les détails, nous attirons l'attention que le mot possède de nombreux emplois selon les régions et le contexte scientifique dans lequel est utilisé (*historique, climatique, anthropologique* ...). Sur le *Sāḥil* des basses steppes de la Tunisie cf. A. Bahi, *Sūsa wa bilād al-Sāḥil* .... Sur la notion de *Sāḥil* dans la région de Bizerte nous renvoyons surtout aux travaux des géographes : M. Ben Salem, *Le sahel de Bizerte : cartographie de l'occupation du sol et de sa dynamique*, thèse de D.R.A., Université de Tunis, 1996 ; P. Troussel, « La région côtière de Bizerte (Hippo Diarrhytus) et son complexe lacustre », in *Africa Romana*, 2000, vol. I, p. 491-502.

Rahmān<sup>1</sup>. Or manzil, faut-il le rappeler, n'est pas étranger à notre région. Al-<sup>C</sup>Azīzī, l'auteur de la *Sīra de Jawḍar*, évoque les manāzil de Ṣaṭfūra. Cette mention désignerait, semble-t-il, un emplacement servant de station sur un itinéraire de voyage. Pour Ibn Manzūr, le mot évoque le lieu servant d'auberge<sup>2</sup>. Dozy, dans son *Supplément*, confirme ce sens d'étape sur une voie. Manzil est un « établissement de chevaux placé de distance en distance pour le service des personnes qui veulent voyager »<sup>3</sup>.

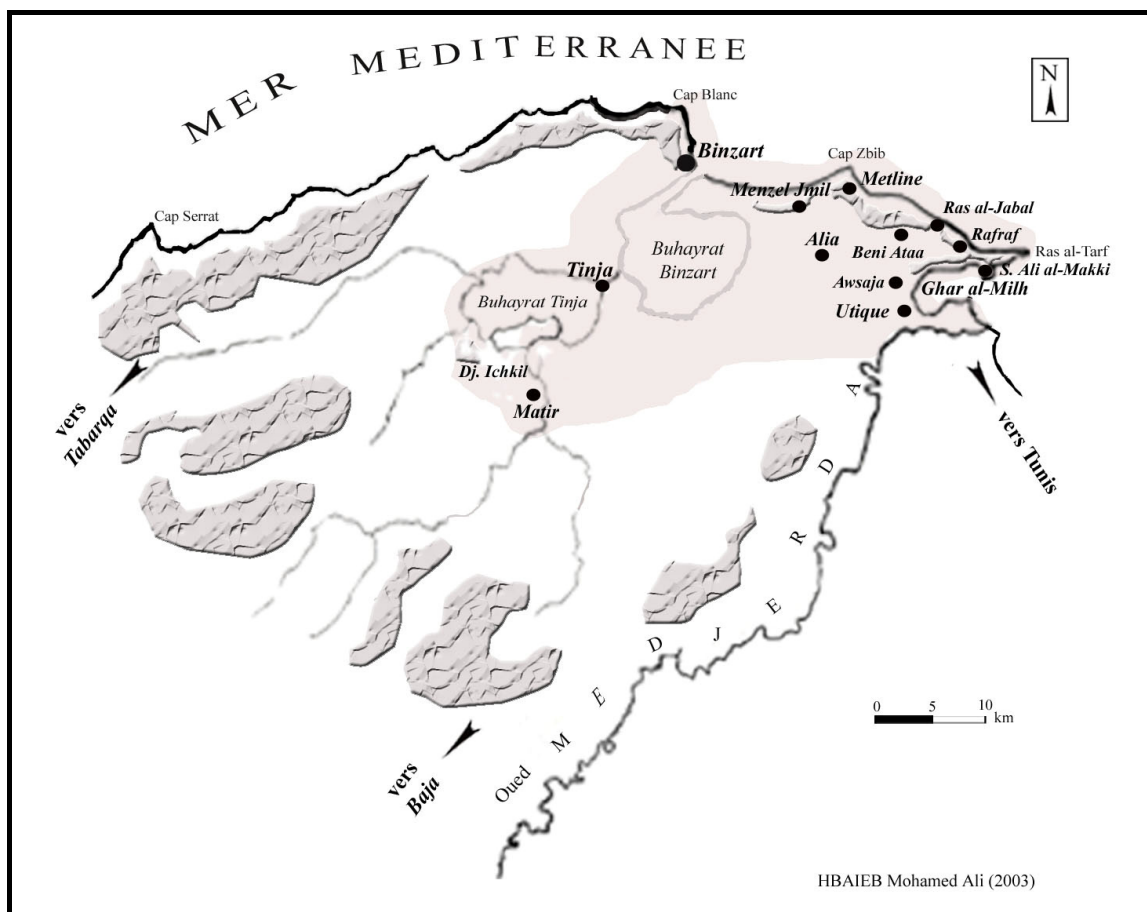


Fig. 373 : La troisième phase : *un sahel morisque*

<sup>1</sup> Nous disons "au moins" de deux cas puisque la troisième agglomération incluant dans son nom le mot manzil, à savoir *Manzil Bourguiba*, ne date que du XX<sup>e</sup> siècle. Elle portait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le nom de Ferryville, par référence à Jules Ferry le politicien français, théoricien de l'occupation française de la Tunisie.

<sup>2</sup> Ibn Manzūr, *Lisān*, 11, p. 658.

<sup>3</sup> Dozy, *Supplément*, II, p. 662-663.



## Chapitre IV :

# **Les données ethno-culturelles : Questions d'identités**

En dépit de la carence des informations textuelles classiques, les chapitres précédents nous conduisent à ne pas minimiser l'importance des données ethno-culturelles. L'idée qui ressort de ce qui a été exposé jusqu'ici, est l'image "plurielle" de la région de Bizerte, du point de vue de la géographie humaine, en particulier en ce qui concerne les villes. Au-delà de la succession des dynasties et du déroulement des événements politiques, son arrière-plan social donne à la région de Bizerte un aspect complexe. Les tentatives d'étude faites au cours des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle pour d'autres espaces du monde musulman ont montré la complexité et la difficulté d'une telle étude à cause de la rareté des références ethno-historiques. L'étude des groupes tribaux et claniques n'est pas facile. L'absence des documents d'archives, comparables à ceux de l'Occident chrétien, rend la tâche ardue pour de vastes régions comme l'Andalousie ou l'Ifriqiya, que dire alors des provinces et des espaces régionaux plus réduits, comme celui sur lequel porte la présente étude ?

Plusieurs recherches sur l'Espagne musulmane ont démontré l'intérêt des perspectives sociologiques et ethnologiques pour l'étude du substrat social aux différents moments de l'histoire. Sans prétendre mener une recherche ethnographique, cette partie essaiera, donc, en plus de l'exploitation des informations directes et indirectes des sources classiques, d'interroger des pratiques, des mœurs et des modes derrière lesquels se dissimulent des signes d'appartenance ethnique, sociale et tribale. Les monographies que comporte la deuxième partie de cette recherche ne laissent aucun doute à cet égard sur le caractère pluri-ethnique de la région de Bizerte. La céramique de Saġnān, la broderie de Rafrāf, la micro-toponymie à al-<sup>c</sup>Āliya, l'anthroponymie à Bizerte et la façon de bâtir à Ġār al-Milḥ ...sont, entre autres, des indicateurs d'identité.

La mosaïque ethnique de la région de Bizerte représente, en quelque sorte, une image réduite de ce qui est la Tunisie dans son ensemble. De nets contrastes frappent en effet tout observateur attentif. La prédominance du "fait urbain" sur la façade maritime s'impose au premier coup d'œil. En revanche, un "cachet rural" domine l'arrière pays. De plus, il y a lieu de remarquer la différence, en ce qui concerne le genre de vie, entre un sahel bizertin qui affirme une influence morisque, et des régions intérieures aux caractères autochtones plus frustes en apparence. Le premier est côtier et a été toujours exposé aux influences venues du Nord, de la Méditerranée, tandis que l'arrière pays et la partie occidentale sont toujours restés à l'écart des grands changements qu'a connus la région à travers le temps. Ici et là, les formes d'habitat diffèrent et la nature des relations avec le pouvoir n'est pas la même. La présence des grands monuments (fortifications, grandes mosquées relevant d'influences doctrinales diverses ...) dans les centres urbains atteste d'une intervention directe du pouvoir politique. La *qsiba* de Bizerte et les fortifications de Ġār al-Milḥ étaient aussi, en dehors de leur rôle défensif, des sièges des représentants de l'Etat et des centres de collecte des impôts. La différence dans la relation avec le pouvoir traduit, entre autres, une hétérogénéité ethnique entre une population côtière variée et à l'intérieur un peuplement berbère qui a "sauvé", en partie, son identité et ses savoir-faire en profitant des "privilèges" d'un milieu naturel enclavé et à l'écart des principales routes. Dans le cas de la région de Bizerte, la différence ne se limite pas à l'opposition entre Berbères et Arabes. Ici le tableau est plus complexe, et l'élément andalou, morisque, et les autres ethnies méditerranéennes doivent être reconnus comme une réalité intégrante de l'espace bizertin.

### **A- Berbérité et arabité <sup>1</sup>:**

Dans toutes les sources classiques qu'on a pu consulter, les *nisba* de *ṣaṭfūrī* et de *banzartī* ne figurent que rarement<sup>2</sup>. Dans les *Madārik* du Cadi °Iyāḍ, on voit un homme de Ṣaṭfūra se rendre à Kairouan pour obtenir de l'Imām Saḥnūn une réponse jurisprudentielle<sup>3</sup>. Le récit ne nomme pas la personne, mais plutôt la qualifie seulement de Ṣaṭfūrī. Ce terme qui a principalement une connotation géographique, n'exclut cependant pas une qualification tribale, compte tenu, comme on l'a déjà vu, du fait que Ṣaṭfūra dérive

<sup>1</sup> Comme nous l'avons remarqué dans l'introduction de ce chapitre, les éléments qui seront analysés ressortent des données des chapitres précédents. Quelques uns seront repris d'une façon rapide (les données sur les Laḥmides : troisième partie, chapitre I) et d'autres seront analysés plus approfondie (par exemple les données concernant la poterie de Saḡnān)

<sup>2</sup> Sur les fonctions de la *nisba*, nous envoyons à J. Sublet, « nisba », *EP*, VIII, p. 55-57.

<sup>3</sup> Cadi °Iyāḍ, *Biographies aghlabides extraites des Madārik*, éd. par M. Talbi, Tunis, 1968, p. 121.

du nom d'un ancêtre berbère "Ṣaṭfūr b. Nāfūr" ; c'est le premier nom donné, selon Ibn Ḥaldūn, à la tribu Kūmiyya<sup>1</sup>. Les personnalités portant la *nisba* de *banzartī* sont à peine plus nombreuses. On n'en trouve en effet que trois : deux juristes et un poète<sup>2</sup>.

On ne sait pas si les deux *nisba/s* se réfèrent à la localité même de Bizerte ou à toute la région, puisque la circonscription a porté, comme on l'a déjà vu dans le chapitre précédent, deux noms : *Kūrā' Ṣaṭfūra* aux premiers siècles de l'islam et *Nāḥiya' Banzart* depuis le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Il est sans doute important de signaler que les recueils bibliographiques ne nous fournissent pas, contrairement à ce qui se passe pour d'autres régions du pays, une liste suffisante de savants et de célébrités de Bizerte susceptible de donner une idée du peuplement de la région. Les informations sont à la fois rares et très dispersées. S'agissant d'une localité rurale arabophone comme Saġnān<sup>4</sup>, certains traits ethnographiques bien affirmés ne laissent pas de doute sur l'origine berbère de sa population, mais nous ne possédons, malheureusement, pas le moindre détail sur le moment de l'arabisation linguistique de celle-ci. Notre connaissance littéraire sur le substrat berbère de la région se limite à l'information de Marmol, qui stipule que les villages autour d'Utique sont habités par des berbères dont le parler est « un arabe corrompu »<sup>5</sup>. Les données toponymiques, telles qu'on les a étudiées dans la monographie de ce secteur, corroborent l'information du chroniqueur espagnol. °Awsaġa, Zwāwīn, al-Ḥitmīn sont des noms qui renvoient à une origine berbère. Quoique bref, le renseignement de Marmol témoigne d'une réalité : l'arabisation linguistique dans cette zone pourtant proche de la côte n'est pas encore totale au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Le caractère corrompu de l'arabe est signe d'une certaine survivance du parler berbère, de même que la production jusqu'à une époque relativement récente des céramiques modelées de °Awsaġa et d'Utique qui présentent de claires analogies avec les poteries de Saġnān et de ses environs. Les études ethno-archéologiques de ces dernières années ont bien révélé la survivance de la technique et des formes décoratives de cet art de la poterie modelée,

---

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 257. (*Kūmiyya, wa hum al-maʿrūfūn qadiman bi-Ṣaṭfūra*)

<sup>2</sup> Il s'agit de : Muḥammad b. Aḥmad al-Banzartī al-Tifāṣī, un poète de la cour laḥmide contemporain de la conquête almohade : M. Naifar, *Unwān al-Arīb*, I, p. 239-240 ; Aḥmad al-Banzartī, un juriste et un homme d'Etat du sultan hafside Abū °Amr °Uṭmān : Al-Rāṣidī, *Ibtisām al-ġarūs*, p. 123 ; Aḥmad al-Baḥbāḥ al-Banzartī, un juriste du XVI<sup>e</sup> siècle : Ibn °Azzūm, *al-Aġwiba*, I, p. 166-167.

<sup>3</sup> Voir *infra* notre chapitre sur la construction du territoire de Bizerte.

<sup>4</sup> Pour plus de détails, voir *supra* la monographie de la ville et ses environs (deuxième partie, chapitre II) ; T. Ghaliā, « Au pays de Sejnane : paysages, monuments et sites culturels », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, 2005, p. 26-35.

<sup>5</sup> Marmol Carvajal, *L'Afrique de Marmol*, II, p. 437.

même pour les localités qui ont maintenant cessé d'être des foyers de production<sup>1</sup>. L'emplacement de <sup>°</sup>Awsaġa, de Zwāwīn et d'al-Ḥitmīn sur la voie entre Tunis et les localités du sahel bizertin (Ġār al-Milḥ, Rafrāf, Rās al-Ġabal ...) a certainement joué dans cette évolution. Au contraire, dans la région occidentale, Saġnān et Taskrāya conservent cette tradition séculaire du fait d'un éloignement qui a limité l'acculturation de leur population. Toujours en rapport avec cette position marginale de ce dernier secteur, on se demande si ce n'est pas <sup>°</sup>Awsaġa et ses environs qui ont connu l'installation la plus importante des tribus arabes au lendemain de l'invasion hilalienne ? Ibn Ḥaldūn, notre seule source sur cette période, se contente de préciser que les émirs laḥmides n'ont pu arrêter l'avancée des Banū Muqaddam (de la tribu des Aṭbaġ) et des Dahmān (fraction riyāḥide) que moyennant la version d'un tribut<sup>2</sup>.

Dans l'état actuel de nos connaissances sur le contexte social de la région de Bizerte, notre enquête a essayé d'interroger d'autres sources d'informations. Quoique de nature fragile et n'autorisant que des hypothèses incertaines, les données des témoignages des dalles tombales pourraient apporter quelques éclaircissements. Dans les plus anciens cimetières qui se trouvent aux alentours des tombeaux des saints de la région d'Utique, où nous avons mené "des prospections systématiques" pour localiser Anbalūna<sup>3</sup>, une bonne majorité des noms de défunts se réfère à la tribu arabe Drīd (de Hilāl b. <sup>°</sup>Āmir). Cette donnée se recoupe avec l'information de l'auteur des <sup>°</sup>Ibar qui signale l'installation des fractions tribales arabes dans les environs de Bizerte.

Contrairement à ce secteur dont on peut penser qu'il a connu une installation tribale arabe relativement importante entre le milieu du 5<sup>é</sup>/XI<sup>é</sup> siècle et le milieu du 6<sup>é</sup>/XII<sup>é</sup> siècle, la partie occidentale qui s'étend entre Mateur et Saġnān semble avoir conservé beaucoup de ses habitudes et de ses traditions locales. Sans aucun doute, c'est la situation de cette zone à l'écart des grandes routes qui a fait échapper l'art de l'argile féminin aux transformations plus radicales entraînées par une plus forte acculturation arabo-musulmane. On s'est demandé aussi si la fabrication des statuettes (poupées) et de quelques objets figuratifs ne cachait pas une tradition séculaire remontant aux mêmes époques lointaines. Cette production décèlerait-elle, même si elle s'adresse -comme le

<sup>1</sup> Voir dans la bibliographie générale, les travaux de V. Fayolle et la publication de l'exposition de la poterie modelée de Saġnān qui s'est tenue en Allemagne : N. Skik (coord.), *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, 2005.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-°Ibar*, VI, p. 346.

<sup>3</sup> Les cimetières concernés se trouvent autour de Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Sīdī <sup>°</sup>Abda Bū Kabš. Voir *supra* la monographie du Secteur du delta de la Medjerda (deuxième partie, chapitre II)

disent les potières- à une clientèle touristique, les très lointaines traces d'une religion antique ? Et pourrait-elle être considérée comme le signe d'une identité locale très enracinée ? Ce que nous pouvons constater c'est que l'emblématique production de Saġnān, du moins telle qu'elle se présente aujourd'hui, dépasse le cadre utilitaire ou commercial pour servir de support symbolique et identitaire. Aujourd'hui, on continue à dessiner sur les poteries le signe de Tanit<sup>1</sup>.

L'absence totale de données textuelles sur cette production, même dans les documents d'archives tardifs, est à mettre en rapport, paradoxalement, avec la survivance de cette culture matérielle<sup>2</sup>. Cet art est resté longtemps dans un cadre restreint : le foyer familial, ce que lui a épargné probablement toutes sortes de changements. La femme de Saġnān d'antan, contrairement à celle de nos jours, ne fabriquait que pour ses besoins domestiques et nous ne disposons d'aucune information sur la commercialisation de cette poterie dans les autres régions du pays.

Encore une fois, hélas, on ne peut pas suivre chronologiquement le cheminement de "la culture arabe" dans cette région ni l'infiltration des influences économiques. Ce qui ressort avec certitude, c'est la faible densité des réseaux routiers dans le secteur occidental de la région de Bizerte ; et ce sont, bien évidemment, les voies qui acheminent aussi bien les hommes que les idées. La culture locale a pu, de ce fait, se protéger des grands changements et a pu, ainsi, perdurer jusqu'à aujourd'hui. Nous ne revenons pas ici en détail sur la technique de fabrication de la céramique de Saġnān, cela déjà fait l'objet d'un développement dans la deuxième partie de cette recherche, mais on va essayer de chercher dans quelques caractéristiques de ces poteries les signes de survivance et de "résistance" d'un savoir-faire lointain, et précisément d'une culture berbère puisque les comparaisons avec d'autres aires géographiques du pays et même du Maghreb central sont de plus en plus possibles grâce aux travaux menés ces dernières années par plusieurs chercheurs et équipes de laboratoires<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos l'analyse de H. Ben Younes à propos du "Bol de Smirat" trouvé par P. Cintas. Cet objet, qualifié de "cas unique", se distingue par la présence d'une gravure d'un personnage « dont le corps est rectangulaire avec deux traits croisés à l'intérieur... ». La schématisation des personnages, à l'instar –très probablement- des statuettes de Saġnān serait le symbole d'un imaginaire lointain : P. Cintas, *Éléments d'études pour une protohistoire de la Tunisie*, PUF, 1961 ; H. Ben Younes, « La poterie modelée à l'époque antique : état de la question », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejane*, 2005, p. 82-89.

<sup>2</sup> La recherche que nous avons menée dans les archives tunisiennes n'a pas apporté de données sur la poterie de Saġnān. Il n'y a que quelques documents sur la poterie de Nabeul et Djerba : voir, à titre d'exemple, ANT, Série E/cart. 246/Dos. 3 et Série E/cart. 509/Dos. 95.

<sup>3</sup> Cf., à titre d'exemple, L. Gatineau, « Les poteries décorées d'El Jem », dans *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, Tunis, STD, 1974 ; G. Camps, *Les Berbères*, Paris, 1987 ; Id., *L'Afrique du Nord au*

Bien des caractéristiques confirment l'enracinement de cet art dans un passé lointain. Ces particularités font, au dire de Maurice Picon, « l'objet d'un large consensus »<sup>1</sup>. Les études faites sur la poterie modelée dans d'autres régions du Maghreb, où le legs berbère est encore clair sur plusieurs plans et notamment linguistiquement, corroborent l'idée que nous faisons aujourd'hui de l'origine de l'art de l'argile à Saġnān. Tout d'abord, c'est un savoir-faire féminin, « où chaque femme produit elle-même les céramiques dont elle a besoin »<sup>2</sup>. Ensuite, il y a la prépondérance des ustensiles culinaires. Même si les potières inventent aujourd'hui d'autres formes et types, pour répondre à un marché touristique, elles continuent à fabriquer essentiellement leurs récipients domestiques. Jarres, assiettes de différents formats, encensoirs (*kānūn*), marmites, *taġm* et tant d'autres objets, destinés aussi bien à la cuisson qu'à la conservation des aliments, sont produits jusqu'à nos jours par les femmes de Saġnān, de Taskrāya et de Cap Serrat. Le goût et les sources de l'imagination ont évolué, comme l'a pertinemment démontré V. Fayolle, mais cela n'empêche de reconnaître une « unité technique réelle qui existe dans la fabrication de la poterie modelée maghrébine »<sup>3</sup>. Cette unité, perçue essentiellement dans les gestes techniques des potières, est preuve, même si elle a été souvent un sujet de controverse entre les premiers ethnologues et archéologues<sup>4</sup>, de l'originalité du façonnage des objets en argile. A côté de la survivance du modelage, il y a la pérennité des formes décoratives. Même si les potières de nos jours prétendent que les signes qu'elles dessinent sur les parois de leurs céramiques découlent de l'effet de l'imagination instantanée, plusieurs des figures et des motifs renvoient à une tradition séculaire. Avec Sabiha Ayyari et les autres potières de Saġnān, nous trouvons des dessins semblables à ceux des potières kabyles ou à celles du Rif marocain : chez les unes et les autres transparaît un vieux fond de civilisation associé à un univers berbérophone ou berbère arabophone<sup>5</sup>. Sur l'ensemble des objets que l'on peut observer, soit dans les ateliers soit dans les travaux qui en publient des reproductions, on reconnaît deux registres décoratifs : traits et formes géométriques. Les premiers sont de différentes épaisseurs et couleurs formant des lignes tantôt

---

*féminin*, Paris, 1992 ; M. Picon, « Acculturation et métissages. Techniques, échanges dans la céramique ancienne et traditionnelle du Maroc », dans *Du Nord au Sud, cinquante ans d'archéologie française*, Paris, Sépia, 2004, p. 297-306.

<sup>1</sup> M. Picon, *Op. Cit.*, p. 299.

<sup>2</sup> M. Picon, *Op. Cit.*, p. 299.

<sup>3</sup> V. Fayolle, 1992, p. 7-8.

<sup>4</sup> Voir la note 4 de la page précédente et dans la bibliographie générale les études de A. Van Gennepe, de G. Camps et H. Balfet.

<sup>5</sup> A. Delpy, « Poteries rustiques modelées par les femmes du Nord marocain », *Cahiers des Arts et des Techniques d'Afrique du Nord*, n° 7, STD, 1974, p. 23-35.



zigzagantes tantôt rectilignes. Les formes géométriques, qui sont en fin de compte l'assemblage et l'intersection de différents traits, présentent une variété remarquable. Des carrés, des losanges et des triangles sont tous remplis de signes en pointillés donnant à l'objet une valeur artistique à côté de sa fonction utilitaire. Souvent on trouve chez les ethnologues et les archéologues une même constatation qui se répète pour toutes les régions connues par cette fabrication féminine : la potière reproduit sur la paroi de son objet ce que l'on observe sur sa peau. Tatouage et décoration d'une céramique sont en effet semblables. Dans l'un comme dans l'autre, on trouve des oiseaux, des poissons, des pattes, des palmiers, des chevrons, des croissants, des mains de Fatma et des étoiles.

Les données toponymiques et onomastiques appuient l'idée d'une zone berbère. On peut prendre l'exemple de Lawāta<sup>1</sup>, nom d'une tribu *butr* qui est aussi le nom d'une petite localité située au sud-ouest de la ville de Bizerte sur les versants du djebel al-Kšābṭa et sur la voie reliant la capitale régionale à Ferryville<sup>2</sup>. Pendant l'époque coloniale, Lawāta est mentionnée comme le centre d'une *mašyaḥa* composée de trois *duwwār* et *manāzil*<sup>3</sup>. Ibn Ḥaldūn, dans les *ʿIbar*, localise les Lawāta dans plusieurs régions de l'Occident musulman<sup>4</sup>. De même, Tīnḡa, la petite localité qui se trouve entre les deux lacs de la région, et dont la mention remonte aux premiers temps de l'Islam, tire son nom, selon toute vraisemblance, de la racine berbère "t,m,d" et *Timda*, proche du nom antique de la localité "*Thimida*", signifie la terre entre deux eaux, ce qui correspond à l'emplacement de cette ville.

En s'appuyant sur une documentation archivistique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Jamel Ben Taher a démontré dans un article récent les mutations de l'environnement humain de la région de Saḡnān depuis la conquête arabe jusqu'à l'époque coloniale. Tel qu'il se présente dans les registres fiscaux, le peuplement de cette zone est le fruit de la fusion d'éléments de tribus arabes, au lendemain de l'invasion hilalienne, avec un fond berbère. Les groupes berbères, plus au moins métissés pendant le Moyen-Âge, auraient été arabisés, selon toute probabilité, à l'époque moderne. Les habitants sont essentiellement des Ḥmīr, des Nafzāwa, des Bḡāwī et des Mugu<sup>c</sup>dī. Ceux-ci, comme il ressort des registres des

---

<sup>1</sup> Sur Les Lawāta et leur répartition, voir Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, trad. De Slane, éd. 2001, I, p. 161-164.

<sup>2</sup> Ferryville, ville de l'époque coloniale, est le nom ancien de l'actuelle Manzil Bourguiba. Sur le lieu-dit Lawāta de Bizerte, cf. : Carte topographique échelle : 1/200.000, feuille n° NJ-32-X, OCT, 1987 ; A.N.T., Série A/Cart. 49/Dos. 01/ Doc. 101.

<sup>3</sup> A.N.T., Série E/Cart. 419/Dos. 95/ Doc. 124 et 129.

<sup>4</sup> L'auteur des *ʿIbar* les localise en plusieurs endroits en Ifriqiya. Les Banū Makkī, de Gabès, sont une fraction de cette tribu nomade. Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, III, p. 157-168.

*mağbā*, sont en majorité des *ğbāliyya*, c'est-à-dire des hommes des montagnes environnantes, qui descendaient au printemps « pour cultiver les céréales et nourrir le cheptel ». Au fil du temps, une population sédentaire s'est installée dans les plaines où se dispersent aujourd'hui les *duwwār* des *Sedjnenois* ; une installation qui a donné lieu au XIX<sup>e</sup> siècle à des rivalités entre les deux groupes. Dans la liste des tribus des Mogod et des Bjaoua, il y a des fractions (*urūs*) qui appartiennent à l'origine à des tribus riyāhides et sulaymites comme les *Banū S'īdān* et les *Dwāwda*. Outre le rôle de l'invasion hilalienne, ce sont, vraisemblablement, les facultés naturelles de la région qui ont contribué à la structuration de l'environnement humain de cette partie occidentale de la région de Bizerte.

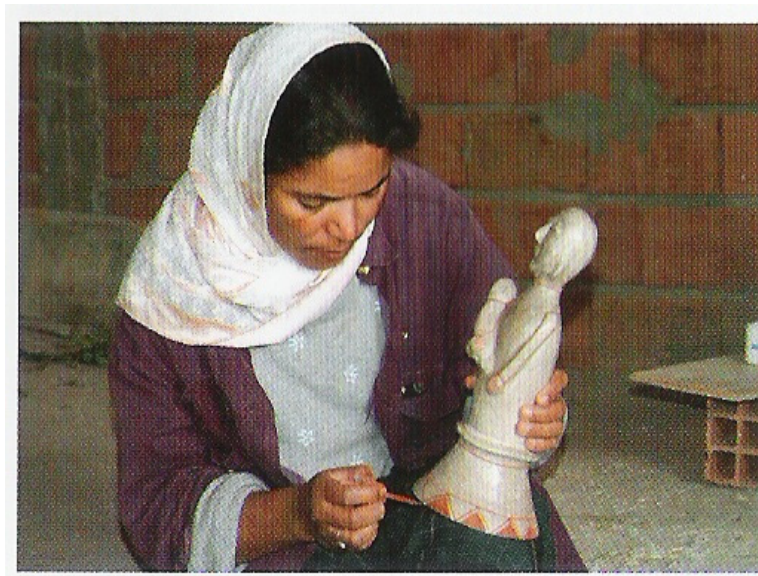


Fig. 374 : Sabiḥa décore une poupée  
Signes et symboles d'une passée lointaine



Fig. 375 : Des poupées/statuettes de Sejnane  
Un savoir-faire qui remonte à l'aube de l'histoire



Fig. 376 : Coupe à triple compartiment majmâa  
Sejnane



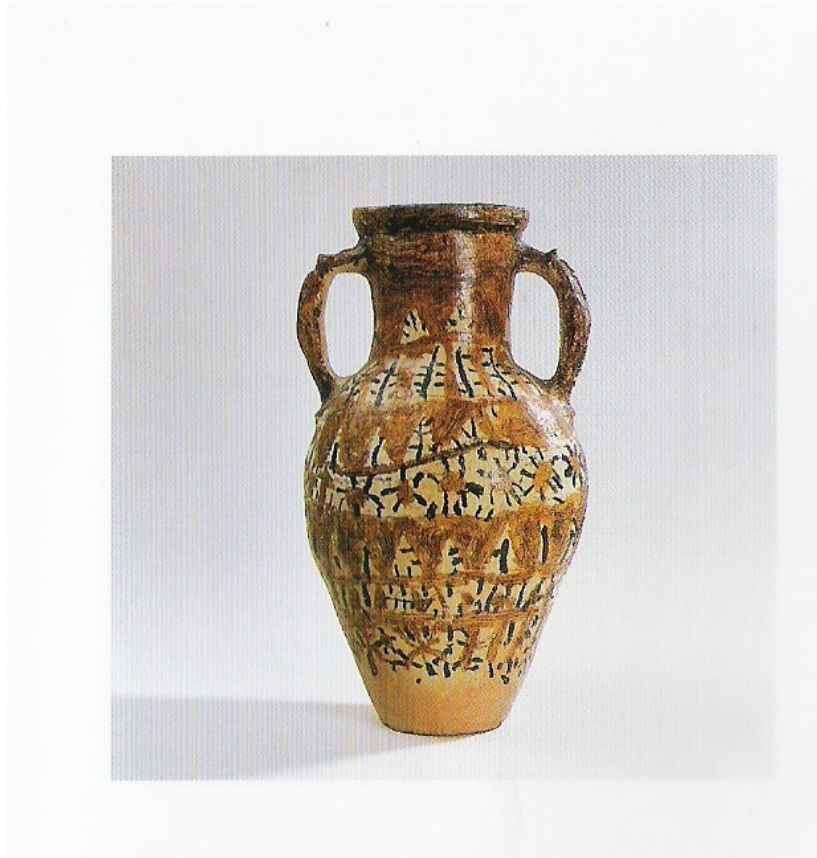


Fig. 377 : Une jarre de °Awsaḡa  
 Forme et décor très proches de la poterie modelée des centres berbères de l'Afrique du Nord



Fig. 378 et 379 : Un plat récent de Saḡnān (à gauche) imitant le décor d'un plat provenant de Raqqāda (à gauche)<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Clichés P. Guichard.

## **B- Une région de facture méditerranéenne :**

Nos sources sur la mosaïque humaine de Bizerte pendant les derniers siècles de l'époque médiévale et la période moderne sont très lacunaires, puisque le plus important dont on dispose sur les éléments méditerranéens qui se sont installés dans le pays concerne essentiellement Tunis, la capitale de la Régence<sup>1</sup>. Malgré cette indigence, le peu dont on dispose sur les communautés de la région de Bizerte est d'une variété remarquable. C'est que la pauvreté des informations des sources classiques (chroniques et dictionnaires biographiques) nous a appelé à interroger d'autres types de documents (les archives, l'archéologie, l'anthroponymie...). Au cours des missions de prospections, et en plus de l'inventaire architectural que nous avons établi, nous avons essayé de chercher dans les histoires orales des gens, dans les traditions culinaires et dans les pratiques sociales, les signes d'une appartenance ethnique. Aujourd'hui, surtout dans les localités du *Sahel* de Bizerte, s'attribuer une origine méditerranéenne est un signe d'orgueil. Les noms de famille d'origine andalouse, turque ou même occidentale, nous ont été communiqués, tant de fois et dans tant d'endroits de la région, avec un "ton de fierté".

Ce paysage *pluri-ethnique* de facture méditerranéenne, est le fruit d'une série de vagues d'arrivée et d'implantations successives accentuées dès la fin du Moyen-Âge et poursuivies tout au long des temps modernes. La position centrale entre les deux bassins de la mer et les intérêts du commerce et de la politique extérieure des différentes puissances méditerranéennes ont contribué à la forte insertion de la région de Bizerte dans le contexte méditerranéen. De tous les groupes, les émigrés de la Péninsule ibérique constituent, par leur nombre, l'élément le plus important des communautés installées au lendemain de la chute de Grenade (1492/897). Les gens d'origine ottomane et européenne pèsent, en outre, par leur influence, d'un poids non négligeable. Ceux qui viennent de l'Orient ont occupé principalement les fonctions administratives, tandis que ceux de l'Europe ont été attirés par les avantages économiques qu'offre la région (le corail, les céréales, la poterie ...). Bref, l'image de la diversité humaine est une donnée importante et constitue un axe de recherche essentiel dans l'étude de la région de Bizerte.

---

<sup>1</sup> Sur Tunis, voir : P. Sebag, *Tunis au XVIIe siècle : une cité barbaresque au temps de la course*, Paris, l'Harmattan, 1989 ; Id., *Tunis : histoire d'une ville*, Paris, l'Harmattan, 1998.

Parmi les éléments méditerranéens qui s'y sont installés, il convient de réserver une place importante aux Andalous et aux Morisques nombreux dans quelques zones du district<sup>1</sup>. L'apport des réfugiés ibériques et leur contribution à la généralisation de quelques techniques "hispaniques" dans l'espace maghrébin ont été depuis longtemps un sujet de débat dans plusieurs articles. Les traditions locales, dans la plupart des cas orales, attribuent beaucoup d'édifications aux émigrés de la péninsule Ibérique. Ces réfugiés, venus en Ifriqiya en grand nombre et par vagues successives, ont fait bénéficier le pays de leur connaissance en matière d'hydraulique, d'agriculture, d'architecture et dans plusieurs autres domaines<sup>2</sup>. À Bizerte, à Ġār al-Milḥ ou à al-<sup>c</sup>Āliya, la toponymie, l'onomastique et l'architecture nous fournissent, comme nous l'avons vu dans les monographies, des indices sur leurs influences et sur leurs apports.

Dans ce bref chapitre, il ne sera pas question seulement de recueillir dans la documentation classique des renseignements sur l'implantation de ces éléments en Ifriqiya. La tâche a déjà enregistré des progrès durant le XX<sup>e</sup> siècle avec les travaux de plusieurs chercheurs, aussi bien historiens qu'archéologues<sup>3</sup>. Notre propos consiste essentiellement à exploiter le maximum des données qui se trouvent en dehors de la documentation classique. Il s'agit précisément des renseignements qu'apportent les documents d'archives intensivement dépouillés et utilisés par les chercheurs espagnols au cours de ces dernières décennies mais encore mal exploités par l'historiographie maghrébine. Ces informations, qui sont essentiellement d'ordre toponymique et onomastique, seront conjuguées avec celles fournies par l'enquête orale et les renseignements toponymiques qui se trouvent dans la documentation cartographique. A ces documents s'ajoutent les données des dictionnaires biographiques qui contiennent des informations sur le débarquement de quelques andalous à Bizerte à l'époque hafside.

En examinant les travaux faits jusque là sur les vagues d'émigration de la population andalouse vers l'Ifriqiya, deux remarques s'imposent. La première concerne le déséquilibre, tant dans le nombre des études que dans la densité des informations, entre les travaux sur les immigrations de la période médiévale et celles de l'époque moderne. Le bilan paraît, en effet, nettement favorable aux études des vagues du XVII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, en lisant ces recherches, l'impression qui ressort est que les plus récentes d'entre elles

---

<sup>1</sup> Sur l'importance de l'élément ethnique andalou dans les provinces du Maghreb, voir la synthèse faite par J. Latham, « Andalous », *EP*, I, p. 511-512.

<sup>2</sup> Les Andalous ont imprégné la société locale de leur culture, de leur tradition et de leur savoir-faire. Voir à ce propos, H. Sethom, « L'apport andalou à la civilisation rurale de la presqu'île du Cap Bon », *Recueils d'études...*, 1973, p. ; A. Temimi, *Etudes d'histoire morisque*, Zaghuan, 1993.

<sup>3</sup> M. De Epalza, *Recueils d'études...*, Madrid, 1973.



n'ont pas dépassé l'idée traditionnelle, un peu générale, qui voit dans les exodes de la période médiévale des émigrations de "citadins de marque", alors que celles qui ont succédé à la chute de Grenade (1492) comprenaient la population *extra-muros* des villes ibériques ; c'est-à-dire celle des campagnes<sup>1</sup>. *A priori*, notre étude ne prétend pas renouveler cette idée ni inverser complètement l'avis de ses auteurs, mais elle essaiera, dans la mesure du possible, de faire avancer les choses, d'autant plus que l'enquête orale apporte de nouvelles données sur l'origine ibérique de quelques noms de familles. Nous croyons qu'un travail approfondi sur ceux-ci, en les confrontant avec les informations issues des documents d'archives espagnols traitant de la répartition des Andalous et de l'expulsion des musulmans, aurait des chances sérieuses d'éclairer de façon nouvelle un certain nombre de problèmes de l'histoire des exodes et des expulsions ibériques de la fin de l'époque médiévale et du début de la période moderne.

Parmi les ouvrages qui ont tiré profit des fonds d'archives espagnols, et dont l'historiographie tunisienne n'a guère exploité de leurs données précieuses, il convient de citer en premier lieu l'ouvrage classique de Boronat y Barrachina intitulé *Los moriscos españoles y su expulsión. Estudio histórico-crítico*. Bien qu'il date du début du XX<sup>e</sup> siècle, les renseignements qu'il nous fournit sur la répartition géographique des morisques dans la péninsule ibérique avant leur expulsion, sont de grande valeur<sup>2</sup>. De même, il y a lieu de citer le travail important de Rodolfo Gil Benumeya intitulé *Andalucismo africano*, dans lequel cet auteur met l'accent sur l'origine ibérique des réfugiés et surtout sur l'importance des *Tagarinos* par rapport à d'autres éléments<sup>3</sup>. Quoique générale et ne répondant pas aux normes habituelles de la recherche, la monographie de Bizerte du Commandant Hannezo mérite, elle aussi, d'être classée dans le cadre des études apportant des éclaircissements sur l'installation des Andalous et des Morisques dans la région, puisque l'auteur a utilisé des documents italiens de *la Bibliothèque vaticane*. Les informations que nous trouvons dans les articles de l'officier français sont jusqu'à nos jours inédites et nous pensons qu'un travail sur les documents chrétiens du XVI<sup>e</sup> siècle mérite d'être réalisé sans retard<sup>4</sup>. A ces

---

<sup>1</sup> H. H. Abdelwahab, *Recueils d'études*, 1973, p. 18-19

<sup>2</sup> P. Boronat Barrachina, *Los moriscos de España y su expulsión. Estudio histórico - crítico*, 1901. Réed. fac-simil, Grenade, Université de Grenade, 1992, 2 vol.

<sup>3</sup> R. G. Benumeya, *Andalucismo africano*, Madrid, 1953. Sur l'importance des *tagarinos* et leur installation dans les régions septentrionales de la Tunisie, voir A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 37.

<sup>4</sup> Nos connaissances sur le XVI<sup>e</sup> siècle, souvent considéré comme intermédiaire entre les époques médiévales et modernes, n'ont pas cessé ces dernières années de s'améliorer grâce aux publications aussi bien des sources arabes que des documents d'archives occidentales. Parmi les sources locales, on peut citer : Ibn <sup>°</sup>Azzūm, *kitāb al-aḡwiba ...*, 2004-2008. Huit volumes ont vu le jour et nous avons appris que l'éditeur se prépare pour publier les trois derniers d'ici fin 2009 ; Ibn Abī Liḡya al-Qafṣī, *Manāqib al-Qaṣṣāṣ*, 1998.

premières études, s'ajoutent les recherches en *moriscologie* ; un nouveau champ d'études qui a connu ces dernières décennies d'énormes progrès grâce à l'effort de plusieurs centres de recherche<sup>1</sup>.

Pour les premières vagues, qualifiées d'andalouses, et en l'absence de documents d'archives tunisiens, il nous serait difficile d'écrire en détails l'histoire complète de l'installation des premiers réfugiés dans la région de Bizerte pendant l'époque hafside. L'historiographie classique, notamment Ibn Ḥaldūn, se contente de nous donner une image générale sur leur établissement dans la capitale de l'Ifriqiya et surtout sur leur origine sévillane du fait que le fondateur de la dynastie hafside, Abū Zakariyyā' (625-646 / 1228-1249), avait exercé le pouvoir dans cette région avant son avènement à Tunis<sup>2</sup>. La pauvreté des textes arabes concerne surtout les origines claniques de ces éléments, leurs anciens territoires dans la Péninsule ibérique et leurs trajets avant leur installation en Ifriqiya<sup>3</sup>. Les études tunisiennes, jusqu'au début des années quatre vingt dix du XX<sup>e</sup> siècle, ont souvent considéré, faute d'informations, les vagues successives entre le 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s. et le 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> s. comme celles des classes aisées et des élites<sup>4</sup>. Ces dernières années, plusieurs travaux récents ont appelé à réviser cette vision traditionnelle par la relecture des sources classiques et surtout par l'exploitation des informations des sources bio-bibliographiques, hagiographiques et juridiques, notamment celles qui ont été éditées ces dernières années<sup>5</sup>. Il est vrai que les Morisques appartenaient en général aux couches inférieures de la société, mais certains d'entre eux étaient des médecins, des maîtres maçons et des ingénieurs militaires<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur la *moriscologie* et son évolution, nous renvoyons, à titre d'exemple, à : H. Pieri, « L'accueil par des Tunisiens aux Morisques expulsés d'Espagne : un témoignage morisque », *IBLA*, 1968, p. 63-70 ; M. De Epalza, « trabajos actuales sobre la comunidad de moriscos refugiados en Tunez, desde el siglo XVII a nuestros días », dans *Actas de coloquio internacional sobre literatura aljamiada y morisca*, Universidad de Oviedo, 1972, p. 427-445 ; M. Hasnaoui, « al-mūriskiyyūn fī al-Fikir al-tarīḥī : qirā'a fi-l abḥāṭ wa-l dirāsāt al-mūriskiyya al-isbāniyya », dans *Actes du deuxième colloque sur les Morisques au Maroc (21-23 sep. 2000)*, pub. de l'Académie du royaume, Rabat, 2001 ; Collectif, *Renouvellement des études arabes et andalouses*, Actes du colloque organisé par l'Académie tunisienne des sciences (2-5 juin 2004), Tunis, Beīt al-Hikma, 2006. Dans le même sens, est à signaler l'apport capital du *Centre d'Etudes et de Recherches Ottomanes, Morisques de Documentation et d'Informations (CEROMDI)* à nos connaissances sur les Morisques.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 683-684.

<sup>3</sup> Sauf quelques rares informations qui concernent des personnalités célèbres on ne dispose pas de données suffisantes sur les origines. Une fois encore, l'absence notable des documents d'archives arabes sont à l'origine de cette carence de données.

<sup>4</sup> H. H. Abdelwahab, 1973, p. 17-19 ; J. D. Latham, 1973, p. 21-63 ; M. Hassen, 1999, p. 573-574.

<sup>5</sup> M. Hassen, 1999, p. 573-602.

<sup>6</sup> Citons dans ce cadre, et à titre d'exemple, Uṣṭā Mūsā al-Andalusī, le bâtisseur des forts de Ġār al-Milḥ et Ibn Ġānim al-Andalusī, l'auteur d'un traité militaire "*al-ʿizz wa-l manafʿ*...".

Rappelons tout d'abord, que l'établissement des Andalous en Ifriqiya remonte aux premiers siècles de l'Islam et que les migrations, dans les deux directions, n'ont jamais cessé durant le Moyen-Âge<sup>1</sup>. Au cours de la deuxième moitié du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, un théologien d'origine cordouane, Muḥammad b. Ḥayrūn al-Maḥāfirī, fut attiré par le grand renom de Kairouan. Mais il semble que le rythme de la mobilité humaine entre les deux espaces ait été intimement lié à l'avancement de la *Reconquista*<sup>2</sup>. Les émigrations ont continué, et les déplacements vers les pays du Maghreb n'ont jamais connu de rupture, mais ce qui a fait l'originalité de cette mobilité des hommes du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle est vraisemblablement l'influence majeure de la *Reconquista* chrétienne. L'intensification progressive de l'esprit militant chrétien a, en effet, renforcé l'émigration des musulmans espagnols<sup>3</sup>. Dès le début du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, un groupe de réfugiés fonda à Tunis le quartier connu sous le nom de "zūqāq al-andalus"<sup>4</sup>. Les sources arabes nous conservent aussi la mémoire du juriste Abū Bakr Muḥammad b. al-Hasan b. Yusuf b. Habiš al-Laḥmī al-Mursī (mort à Tunis en 685/1268) qui a fait beaucoup de voyage avant de s'installer à Tunis où il a exercé le *qadā'*. Il semble même -quoique les sources arabes ne le disent pas directement- qu'une bonne majorité des réfugiés andalous de l'époque hafside ait été installée dans les villes côtières, et Bizerte figure parmi les ports qui ont accueilli des navires transportant des familles andalouses<sup>5</sup>. Le choix de s'installer dans des régions côtières proches de la capitale relevait de raisons liées à la bonne connaissance des Andalous en matière d'activités maritimes, comme la course.

<sup>1</sup> M. Talbi, « al-ḥiġra al-andalusiyya ... », *Etudes Ifriqiyennes*, 1982, p. 165-213. Sur les émigrations du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, voir M. H. Ibn Khouja, « al-ḥiġra al-andalusiyya ilā Ifriqiya fi-l qarn 7/13 », *CT*, 1970, p. 129-136.

<sup>2</sup> La *Reconquista* chrétienne a commencé vers la fin du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et s'est intensifiée pendant le 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Les opérations ont provoqué le départ des musulmans pour s'installer dans diverses provinces du monde musulman et surtout dans les provinces du Maghreb. La première grande vague qui débarqua sur l'Ifriqiya date du règne du prince ḥafside Abū Zakariyyā' al-Ḥafṣī (633-646 / 1236-1249). Cet exode était à la suite des pertes territoriales successives de Valence (628/1238), de Jaèn (644/1246) et surtout de Séville (646/1248).

<sup>3</sup> J. D. Latham, 1973, p. 23.

<sup>4</sup> M. Hassen, 1999, I, p. 152.

<sup>5</sup> M. Hassen, 1999, II, p. 573-574.

La chute de Grenade en 897/1492, a accéléré le rythme de l'exode vers les pays du Maghreb<sup>1</sup>. Les émigrations des Morisques grenadins vers la Tunisie n'ont pas cessé durant le XVI<sup>e</sup> siècle, malgré la situation critique du pays, due aux conflits ottomano-espagnols<sup>2</sup>. Certains d'entre eux auraient débarqué sur les côtes de Bizerte et bâti le quartier andalou, connu aujourd'hui sous le nom de *Handlis*. Dès leur installation, les réfugiés ont essayé de donner aux places et aux rues les mêmes noms que ceux de leurs anciennes villes<sup>3</sup>. La toponymie et les documents d'archives corroborent, pour leur part, cette hypothèse. Henchir Gournata qui se trouve sur la voie entre Utique et Bizerte, aurait été nommé ainsi par un groupe de réfugiés venant de Grenade, d'autant plus que les documents d'archives attestent à Rafrāf – nous y reviendrons plus loin-, à dix kilomètres au Nord de ce Henchir, une forte concentration de familles venues de cette région d'Andalousie. Il est possible que des éléments de cette origine aient créé à cet endroit un très grand domaine rural rappelant leur région ibérique. G. B. Salvago, auteur italien d'une relation de voyage en 1625, résume la contribution des Morisques de Grenade à l'agriculture en disant : « les Grenadins, en agriculture, ont illustré la Berbérie »<sup>4</sup>. L'influence de l'élément morisque est attestée dans plusieurs domaines agricoles. La viticulture, intensément pratiquée dans les environs de Rafrāf et de Rās al-Ġabal, doit beaucoup aux Andalous. A al-<sup>c</sup>Āliya, aussi, l'industrie de la chéchia (*al-šāšiyya*), apportée elle aussi par ces éléments, a introduit la culture d'une variété de chardon (*al-kardūn* en arabe et *cardón* en espagnol). La tête des chardons « servait, comme elle le fait aujourd'hui, à broser la chéchia à un certain stade de sa fabrication »<sup>5</sup>. En 1725, al-<sup>c</sup>Āliya « se compose -si l'on se réfère à la description de F. Ximinèz- d'environ 250 maisons d'agriculteurs, construites à la manière morisque. Et les Andalous ne permettent pas aux Turcs et aux gens de couleur d'y habiter »<sup>6</sup>. L'ornementation des façades des bâtiments en brique, que nous avons relevée à Rās al-

<sup>1</sup> Les sources arabes mentionnent les noms de quelques grenadins installés à Tunis pendant l'époque hafside. <sup>c</sup>Abd al-Bāsiṭ b. Ḥalīl, auteur d'un récit de voyage au 10<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, a été accueilli à Tunis par Abū al-Qāsim al-Ġarnāṭī al-Andalusī, le chef des commerçants de la capitale : R. Brunschvig, 1936, p. 73. Sur l'expulsion des musulmans de Grenade, voir P. Boronat Barrachina, 1901, I, p. 94-100.

<sup>2</sup> Citons à ce propos l'émigration qui a suivie la grande révolution des Morisques de Grenade en 1568-70 : A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 32.

<sup>3</sup> D. Brahimi, 1973, p.144. Cf. *infra* la monographie de la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya. La quasi totalité des rues du noyau morisque garde jusqu'à nos jours des noms de villes ibériques.

<sup>4</sup> G. B. Salvago, *Africae overo Barbaria (1625)*, éd. A. Sacerdoti, Padova, 1937, p. 82 (d'après J. D. Latham, 1973, p. 55). Sur l'apport des Morisques, nous disposons d'importants témoignages. Dans une lettre datée du 6/10/1724, Peyssonnel écrit ce qui suit : « Ils (les Morisques) surpassent les Arabes à la culture des arbres, comme il est facile de voir dans les endroits qu'ils habitent. Presque tous les environs de leurs villes sont remplis de jardins, garnis d'arbres fruitiers et d'herbes potagères, bien entretenues et bien travaillées ». Peyssonnel, 1987, p.123.

<sup>5</sup> J. D. Latham, 1973, p. 54.

<sup>6</sup> M. De Epalza, 1973, p. 79.

Ġabal, à Ġār al-Milḥ et à Bizerte, est, de son côté, un signe de l'influence de cette population. Il faut penser, aussi et enfin, à la broderie de Rafrāf qui a été introduite par les réfugiés ibériques. Les jeunes mariées de cette localité portent jusqu'à nos jours des tuniques, en fils de laine et de soie mêlés de fils d'argent ou de métal vert et rose, finement brodées et qui ressemblent aux étoffes tissées que nous livrent les collections des musées espagnols<sup>1</sup>.

Bref, les éléments ibériques ont trouvé dans quelques sites de la région de Bizerte, comme dans plusieurs autres zones du Nord du pays, des conditions qui rappellent leur patrie perdue. En s'installant tout d'abord et en s'intégrant dans la société locale par la suite, ils ont donné au pays une inspiration supplémentaire et ont permis un nouvel épanouissement dans plusieurs secteurs. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les familles d'origine andalouse étaient présentes dans la quasi-totalité des villes de la région. À al-Ġāliya, elles représentaient 77,34% de la population, à Ġār al-Milḥ le taux était de 24,16%. Et à Bizerte, bien qu'elles ne représentent que 4% de la population, ces Andalous constituaient une minorité qui occupait les hauts rangs du pouvoir local<sup>2</sup>. Ce recensement, fait essentiellement à partir des données des registres fiscaux, comporte parfois des indices sur l'origine géographique de quelques familles. A Raf-Rāf, à titre d'exemple, sept familles andalouses sur les trente neuf de la ville sont originaires de Grenade<sup>3</sup>.



Fig. 380 : La *šūšāna* de Rafrāf : Robe de mariée de style andalou  
Couleurs : violet, noir et rouge avec des fils en or et argent

<sup>1</sup> La plus fameuse tunique de Rafrāf est la *šūšāna*. Cette robe, sans col ni manche, est fabriquée de soie rose et violette et brodée de fils dorés et argentés. Pour plus de détails sur la broderie arabo-espagnole, voir : « Autour du fil », *L'encyclopédie des arts textiles*, Paris, 1990, vol. 9.

<sup>2</sup> Cf., Limam (R), p. 293-318 ; Gafsi (A), 1978, p. 109-121; Gafsi (A), *ASMB I*, p. 23.

<sup>3</sup> ANT, dossier 380, carton 32, doc. 51, année 1258/1843, p. 4. ; Limam, *Op. Cit.*, p. 310.

A côté de l'élément andalou-morisque, la région de Bizerte était un milieu d'attraction aussi bien pour les Ottomans que pour les Occidentaux. Sa position stratégique, son image de ville-port, son rôle dans l'activité corsaire et sa renommée en tant que bon marché de poissons, ont fait de la ville et de ses environs un espace favorable pour accueillir sur leurs territoires plusieurs communautés méditerranéennes. A l'instar de Tunis, la Bizerte de l'époque ottomane offrait aux observateurs l'image d'une ville cosmopolite<sup>1</sup>. Elle se présentait comme une ville "ouverte". Elle a accueilli à côté des navires et des hommes, des cultures. Aujourd'hui, l'appartenance de la façade maritime de la région à une "culture méditerranéenne" est attestée à travers plusieurs données.

En 1535, au cours des conflits ottomano-espagnols, n'était qu'un "petit lieu exerçant la piraterie"<sup>2</sup>. Trois siècles plus tard, les voyageurs occidentaux présentaient des chiffres sur le nombre de la population de la ville. Pellissier, qui a visité la régence en 1857, estime le nombre des habitants de la ville à 4200, dont environ 200 sont d'origine européenne<sup>3</sup>. Cette repopulation confirme l'aspect cosmopolite de la ville. Les Turcs se sont imposés après 1574 comme les maîtres de l'administration locale et des fonctions de l'activité maritime. Les équipages des grands vaisseaux des rades de Bizerte et de Ġār al-Milḥ sont « principalement formés de Turcs, de *Coulolis* et de Renégats »<sup>4</sup>. Les documents d'archives nous conservent la mémoire des noms de plusieurs familles d'origine orientale, comme "Ben Gāra al-Turkī"<sup>5</sup>, "al-Ştanbūlī"<sup>6</sup> et "Mustafā Pīrī"<sup>7</sup>. Il y a même dans quelques registres, des informations précises sur leur répartition à l'intérieur des centres urbains. A Bizerte, les Turcs s'étaient installés surtout à Ḥūma<sup>t</sup> al-madīna<sup>8</sup> ; à Rafrāf, ils occupaient Ḥūma<sup>t</sup> al-Rmīla<sup>9</sup> et à Manzil Ġamīl, ils se concentraient à Ḥūma<sup>t</sup> al-Ġāma<sup>c10</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur le cosmopolitisme de Tunis pendant l'époque moderne, voir A. Largueche, « Les communautés et la ville : Tunis à l'époque moderne », in *Les communautés méditerranéennes de Tunisie*, Tunis, 2006, p. 157-166.

<sup>2</sup> De Tassy, *Histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie*, 1772, II, p. 171.

<sup>3</sup> Guérin (1860) estime le nombre de la population de Bizerte à 5000 ; de Flaux (1865) à 6000. Quant au chiffre de toute la région (le caïdat de Bizerte et Porto-Farina) il est d'environ 15000 habitants : C<sup>t</sup>. Hannezo, 1905, p. 22.

<sup>4</sup> De Tassy, *Op. cit.*, II, p.172-173.

<sup>5</sup> ANT, Registre n° 703, p. 1. Voir aussi : ANT, Série historique/Cart. 32/Dos. 385.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 8.

<sup>7</sup> Une famille turque de Rās al-Ġabal : *Ibid*, p. 38.

<sup>8</sup> ANT, Registre n° 703, p. 2-6.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 130.

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 84-85.



Quant aux Occidentaux, ils n'ont jamais cessé, durant les siècles de l'époque moderne, de fréquenter les installations portuaires de la régence de Tunis et d'entretenir avec le pays des relations commerciales très prospères. Les ports de Bizerte, de Ġār al-Milḥ et de l'île de la Galite étaient, à côté de ceux de la Goulette et de Tabarka, des lieux d'enjeux entre les puissances maritimes de l'époque moderne. Voilà un témoignage de l'un des représentants de la Compagnie française d'Afrique, résumant l'importance de l'implantation d'un groupe français permanent à Bizerte : « on ne voit point d'inconvénient à ce qu'elle [la compagnie] fit en même temps un établissement sédentaire à Bizerte, si l'on pouvait trouver un officier capable, intelligent et au fait. Le séjour de cet officier dans cette ville pourrait ouvrir à la compagnie le commerce des grains et des autres légumes et agrandir par là les affaires de la compagnie »<sup>1</sup>. La fréquentation par les français des ports de la région est attestée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Selon un document d'archives français, datant du début de 1699, des vaisseaux « du roi allèrent chercher à Bizerte et à Porto Farina plus de 10000 charges de blé »<sup>3</sup>. En 1709 le bey de Tunis accorde aux Siciliens l'île de la Galite pour la pêche du corail. Il leur permet quelques années plus tard de pratiquer cette pêche entre Bizerte et le Cap Blanc « à la condition que tout le corail serait mis en Magasin à Bizerte »<sup>4</sup>. Les arsenaux de Bizerte et de Ġār al-Milḥ étaient au cours des deux premiers siècles de l'époque moderne des espaces dotés d'un cachet méditerranéen par excellence. Les renégats et les mercenaires formaient une communauté importante dans les deux villes/ports. Juste derrière le port, l'une des rues de Ġār al-Milḥ porte jusqu'à nos jours le nom de "Muḥammad Ġanwīz" (Mohamed le génois), certainement l'un des Génois qui s'étaient installés dans cette localité<sup>5</sup>. La facture méditerranéenne dans cette ville est représentée aussi dans la petite église bâtie au cours de l'époque moderne pour accueillir les chrétiens vivant dans cette ville. Rares sont les petites agglomérations qui abritent des lieux de culte de la chrétienté et du judaïsme. Faut-il rappeler enfin que Porto-Farina, le nom "occidental" de la ville, est d'origine méditerranéenne.

Le cosmopolitisme de la façade maritime de la région de Bizerte, n'est pas lié, comme pour d'autres centres, à l'importance du phénomène urbain. Bizerte n'est, sur le

---

<sup>1</sup> P. Masson, *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793)*, Paris, 1903, p. 411.

<sup>2</sup> Plusieurs documents mentionnent les noms des fonctionnaires français à Bizerte et à Porto-Farina. Voir : P. Masson, *Op. cit.*, p. 322.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 257. Voir aussi E. Plantet, *Correspondances...*, 1893, doc. n° 663.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 275.

<sup>5</sup> Serait-il le notaire Muḥammad Ġanwīz dont le nom figure dans un registre de recensement de la population population du caïdat de Bizerte (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) : ANT, Registre n° 703, p. 56 et 67.

plan spatial, ni Venise, ni Alexandrie. Elle n'a évidemment rien de comparable, sur le plan humain à Istanbul où à Athènes, mais elle a bénéficié d'une position géographique merveilleuse et de l'excellente qualité de ses rades qui en ont fait un espace d'échange de produits, d'hommes et de cultures. L'identité méditerranéenne de cette façade maritime s'oppose ainsi, comme on l'a vu, à la forte identité locale qui s'affirme dans les zones intérieures du pays.

# Conclusion générale

---

En conclusion, plusieurs observations proviennent des méthodes suivies et des résultats obtenus. *Bizerte et sa région : étude de géographie historique*, comme nous l'avons conçu dès le début, est un essai de monographie régionale réalisé à l'aide de moyens et d'approches variés.

Dans cet épilogue, nous reviendrons sur un certain nombre de points –même si cela provoque quelques répétitions- tel que les avantages et les inconvénients du choix d'un terrain relativement vaste et d'une période assez longue. Nous nous arrêterons aussi sur quelques problématiques que cette recherche -bien évidemment en harmonie avec les derniers travaux de nos professeurs et de nos collègues tunisiens- a tenu à évoquer. Les questions sur l'apport des textes, sur la lecture et la relecture des informations apportées par les documents, sur la nécessité des recoupements de renseignements provenant de différents types de sources et sur la réévaluation de quelques réflexions des archéologues européens de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas cessé de se renouveler. Elles se sont enrichies ces dernières années grâce aux nouvelles données du terrain et aux récentes informations fournies par des sources nouvellement exploitées par les historiens et les archéologues : il s'agit bien, pour en rester au cas tunisien, de la littérature juridique (les *fatwā/s* et les *nawāzil/s*) et des documents d'archives.

A l'origine -on l'a souligné dès l'introduction-, cette recherche répond à une nécessité "académique". Après l'étude des grandes villes tunisiennes et de quelques centres morisques par les chercheurs tunisiens des années soixante-dix et quatre-vingts du siècle dernier, des sujets de thèse portant sur des agglomérations moins importantes que la première catégorie -nous reviendront plus tard sur leurs motivations-, ont été distribués depuis la fin des années quatre-vingt dix à de jeunes doctorants pour compléter le tableau général des cartes archéologiques urbaines de la Tunisie. C'est dans ce sens là que cette monographie régionale se veut une sorte de carte archéologique de l'une des régions les

moins étudiées du pays. Au fur et à mesure que ces recherches locales se sont poursuivies, les réflexions sur l'urbanisme musulman ont connu au cours des dernières décennies du vingtième siècle un renouvellement aussi bien dans les approches que dans les perspectives. Même si l'approche descriptive reste encore nécessaire pour toute enquête archéologique, les questionnements s'intéressent de plus en plus au rapport du bâti avec son substrat social, au monument et à son *background* ethnologique et ainsi qu'à l'urbain et à son environnement rural, proche ou lointain. Une étude d'archéologie reste toujours "fidèle" à la description et à l'inventaire. La nôtre prouve encore la nécessité du recensement, au moins pour l'espace tunisien dans lequel s'inscrit cette étude, aussi bien des monuments qui ne cessent de subir chaque jour les menaces des interventions humaines, que les sites qui défient des projets d'aménagement du territoire de plus en plus denses. C'est aussi que cette recherche, même si elle est loin d'être intégrée dans un programme d'archéologie préventive, essaye de contribuer à la sauvegarde des "archives du sol" de la région de Bizerte. Le patrimoine architectural de notre terrain, comme on l'a bien démontré dans la deuxième partie de ce travail, est d'une richesse importante aussi bien du point de vue de la quantité que sur le plan de la diversité.

Depuis une trentaine d'années -pour revenir à notre propos de départ- les approches n'ont pas cessé d'évoluer et, par conséquent, les questionnements ont changé. Tout d'abord, c'est grâce aux progrès des méthodes de l'archéologie que les récentes études tunisiennes, même si les moyens mis à la disposition des chercheurs demeurent encore limités, ont pu proposer d'autres réflexions sur la genèse et l'évolution de la morphologie urbaine. C'est aussi grâce à la parution d'éditions critiques de sources arabes "non classiques" (les biographies, la littérature juridique, les textes hagiographiques ...) que les centres d'intérêt des nouvelles recherches ont glissé vers l'étude des modalités de l'organisation spatiale. De l'étude des structures matérielles urbaines, on est passé progressivement, à l'instar d'autres études faites sur d'autres régions de l'Occident musulman, à des problématiques qui touchent, grâce aux outils de la sociologie et de l'anthropologie, de plus en plus sollicités par les historiens et les archéologues, aux questions des rapports entre la ville et ses campagnes.

### ***Textes et archéologie/s : méthodes, problèmes et limites***

Même si la question des rapports entre l'histoire et l'archéologie n'est pas aujourd'hui un point de divergence entre les universitaires et les chercheurs tunisiens, la manière d'aborder les problématiques dans les études traitant des structures d'habitat et d'occupation du sol ont changé. L'utilisation conjointe de la documentation écrite et des apports du terrain a en effet passé ces dernières années de la nécessité de la confrontation des données des deux "sciences" à la réflexion sur les méthodes qu'un chercheur doit appliquer pour une meilleure compréhension de l'histoire du peuplement d'une région donnée au cours d'un moment précis de l'histoire.

Sans entrer dans le débat sur la priorité du texte sur le terrain ou du second sur le premier, l'approche historico-archéologique pratiquée dans cette recherche, a souligné l'importance aussi bien de la démarche historique que de celle de l'archéologie. Nous ne voulons pas revenir ici en détail sur les limites de "l'archéologie extensive" pratiquée dans cette étude, mais il y a un certain nombre de points qui méritent examen même si cela risque d'entraîner quelques répétitions. La première remarque qui s'impose est en rapport avec les informations disponibles dans les sources écrites de la période médiévale. Les données textuelles sont, pour plusieurs périodes historiques, carrément absentes, et même le recours à la documentation nouvellement exploitée par les études récentes<sup>1</sup> n'a pas pu résoudre les hiatus que nous avons remarqués dans l'évolution des événements de la région à travers le temps<sup>2</sup>.

Bien que variée -un simple coup d'œil sur la liste bibliographique le prouve-, la documentation textuelle exploitée dans cette étude s'est révélée insuffisante pour répondre à toutes les questions qui concernent le patrimoine architectural et les problématiques liées au peuplement de la région de Bizerte durant le Moyen-âge et les premiers siècles de l'époque moderne. Celà est dû, selon toute probabilité, comme nous l'avons démontré dans le chapitre traitant des premiers siècles de l'Islam, à la marginalité du district par rapport à Kairouan et à Mahdia, les deux premières capitales de l'Ifriqiya pendant les six premiers siècles de l'hégire. Les quelques informations qui s'éparpillent dans les dictionnaires biographiques (al-Mālikī, al-Qāḍī 'Iyād ...) ont confirmé l'aspect marginal du district à cause de son éloignement des centres du pouvoir, d'où, vraisemblablement, la rareté des

---

<sup>1</sup> Nous pensons bien évidemment aux traités de *fiqh* et de *ḥisba*. On se référera notamment aux travaux publiés dans : P. Cressier, M. Fierro et J. P. Van Staëvel (coord.), *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge, Aspects juridiques*, Casa de Velázquez & Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2000.

<sup>2</sup> Voir *supra* le premier chapitre de la troisième partie.

informations sur la réalité sociale et la situation économique des centres urbains et des espaces ruraux de la région. Les données ne commencent à s'amplifier, en effet, qu'à partir du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, et surtout avec la période hafside (7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècles). On a constaté que le voisinage de Bizerte par rapport à la nouvelle capitale, Tunis, avait contribué à l'intensification des informations portant directement sur la région. Celle-ci est passée effectivement, comme nous l'avons indiqué, sous la domination directe de la cour hafside (les sorties annuelles des souverains, les domaines princiers de chasse dans la région ...). Cette tradition a continué durant la période moderne avec les maîtres du pays (les déplacements des premiers Pachas pendant les premiers temps de l'époque ottomane, les villégiatures des chefs de la dynastie husseinide au XVIII<sup>e</sup> siècle ...).

C'est l'indigence de la documentation qui a fait opter pour le choix d'une dimension chronologique relativement longue. Comme cette étude de géographie historique traite aussi bien du patrimoine architectural islamique, et d'une certaine manière ethnographique<sup>1</sup>, des divers centres -urbains et ruraux- de la région de Bizerte, que des différentes formes d'occupation du sol à travers le temps<sup>2</sup> et de l'évolution territoriale, elle a essayé d'élargir la périodisation. Ainsi que d'autres travaux d'archéologie, à cause de la pauvreté très manifeste des informations écrites, il ne nous a été possible de percevoir les évolutions qu'à travers un champ temporel de plusieurs siècles<sup>3</sup>. À côté de cette carence, il y a des déséquilibres et parfois des contradictions entre les ouvrages du même genre. Dans l'une de ses plus récentes publications, Faouzi Mahfoudh a bien évoqué les difficultés que posent les sources arabes pour toute étude d'art et d'architecture islamiques. Le « regard des écrivains, leur démarche et leurs préoccupations scientifiques ne sont pas nécessairement les mêmes. Le cas des géographes illustre bien notre propos. En effet, il suffit de consulter al-Ya<sup>c</sup>qûbî pour remarquer qu'il fut intéressé par les grandes métropoles, par les principales voies et par les problèmes tribaux. Ibn Hawqal, quant à lui, s'attache à décrire, presque exclusivement, les grands centres urbains. Bakrî présente, de son côté, un tableau assez complet que possible où l'on trouve une bonne description : des itinéraires, des villes et le cas échéant du monde rural ; il est presque le seul à s'attarder sur quelques monuments clés des cités. Alors qu'Idrîsî porte son regard sur la côte négligeant

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos la monographie de Saġnān et le dernier chapitre de la troisième partie : "Les données ethno-culturelles : questions d'identités"

<sup>2</sup> Le cas de l'habitat fortifié.

<sup>3</sup> F. Mahfoudh, *La ville de Sfax ...*, 1988 ; A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus*, 1992. Voir pour l'Antiquité : J. Peyras, *Le Tell nord-est tunisien...*, 1991.



ainsi manifestement l'intérieur des pays et le monde rural »<sup>1</sup>. Si ces difficultés sont perceptibles lors de l'étude des grands centres urbains de l'Ifriqiya, que dira-t-on alors dans le cas de Bizerte qui n'a jamais été considérée comme une grande ville comme Tunis, Kairouan, Sousse, Sfax ... ? Les monuments de Bizerte et des autres centres de la région n'apparaissent dans les sources écrites qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Al-Bakrī qui nous fournit le texte le plus riche sur ces édifices ne parle que d'une petite ville qui a une mosquée, des marchés et une enceinte et n'ajoute aucun autre renseignement, comparativement à d'autres villes de l'Ifriqiya, ni sur leur histoire ni sur leur évolution.

Certes, la perspective de la longue durée a ses risques tant sur le plan méthodologique que sur le plan pragmatique. Nous avons accepté de courir le risque d'un déséquilibre entre les différentes parties de cette recherche, qui correspondent généralement aux phases de changement politique du pays. Cela nous a été inévitable. La masse des données de l'époque médiévale et celle de la période moderne est nettement favorable pour la deuxième grâce à la disponibilité des documents d'archives, très importants pour suivre de près et en détail l'histoire urbaine des villes et des campagnes. Pour cette étude, pour ne prendre qu'un exemple, les archives ont favorablement et efficacement contribué à l'identification d'Anbalūna, toponyme introuvable aujourd'hui.

L'abondance relative de la documentation écrite pour la période ottomane, nous a autorisé, dans bien de cas, à appliquer ce que les spécialistes appellent "la méthode régressive". Bien qu'ils soient tardifs, en majorité privés et destinés principalement à éclairer le mode de circulation des biens-fonds dans une région ou dans une ville, les actes notariés relatifs à des fondations habous et à des opérations foncières (ventes, héritage, donation ...) remontent parfois jusqu'à les origines, en rappelant aussi bien l'histoire de la propriété que de sa localité. Le fond archivistique de quelques zones nous a été d'une importance concluante pour remonter l'histoire des deux Manzil/s, Ġamīl et ʿAbderrahmān, et de la ville de Mateur jusqu'à l'époque hafside. Le dépouillement que nous avons fait dans les Archives a confirmé l'utilité de ces documents pour l'étude de l'archéologie médiévale de l'Ifriqiya même s'ils appartiennent à la période moderne.

---

<sup>1</sup> F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme* ..., 2003, p. 255-256.

Comme cette recherche est une étude d'archéologie, nous avons conduit simultanément le rassemblement des sources (déjà publiées ou encore manuscrites) et l'exploration du terrain. Notre point de départ dans l'inventaire a été, comme nous l'avons vu dans l'introduction, la production scientifique précédente : *l'Atlas archéologique de la Tunisie*, les enquêtes du *Projet national des sites archéologiques et des monuments historiques de la Tunisie* et les travaux monographiques de quelques chercheurs antiquisants, médiévistes et modernistes. Notre enquête a renouvelé une matière existante et a contribué à la découverte de quelques sites et à la localisation de quelques toponymes perdus. Nous ne voulons pas ici rappeler tous les sites nouveaux, les inscriptions trouvées et les anciens toponymes identifiés. Nous nous contentons juste de revenir sur quelques points que ce travail a mis en lumière.

Au delà de sa priorité initiale qui était la réalisation d'un corpus général des monuments islamiques de la région de Bizerte, notre enquête a consolidé des hypothèses et a revisité des dossiers déjà étudiés par nos prédécesseurs. La confrontation des données archivistiques, cartographiques et celles du terrain, la relecture systématique des passages relatifs à Anbalūna et Ṣaṭfūra dans al-Ḥimyarī et, enfin, l'exploitation des nouvelles informations des *Manāqib al-Qaššāš*, a permis de proposer une nouvelle localisation de l'Anbalūna des textes médiévaux. Le *Ġabal Šu'ayb* et son château fort *qaḷ'a' Qarsīna*, du texte d'Ibn Ḥaldūn, ont été aussi l'objet d'une première hypothèse d'identification. En l'absence totale de renseignements écrits, nous avons procédé à la lecture croisée des données topographiques, des indices micro-toponymiques et des éléments architecturaux. Telle a été aussi notre démarche pour déterminer les noyaux médiévaux de Ġār al-Milḥ et de Rafrāf. La question de la survivance d'Utique, la grande cité antique, au cours des premiers temps de l'Islam a fait l'objet d'une tentative d'analyse et de dissection méthodique conjuguant les données textuelles et celles du paysage. Le dépouillement des sources arabes et l'exploitation des résultats déjà obtenus par une équipe franco-tunisienne d'archéologues et de géomorphologues<sup>1</sup> ont ouvert une nouvelle piste de recherche qui pourrait s'inscrire dans le cadre d'un projet plus général traitant des questions de survivance et de rupture entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. Ce dossier constitue, depuis quelques années, l'un des axes qui préoccupent les nouvelles études tunisiennes d'archéologie.

---

<sup>1</sup> Sur la production scientifique de cette équipe, voir dans la bibliographie générale les travaux de A. Ouesleti, de H. Selim, de R. Paskoff et de P. Troussel.

En l'absence d'informations écrites concernant l'histoire urbaine de la majorité des centres de la région nous avons été amené à interroger tous les indices possibles et à accommoder toutes les approches aux préoccupations de l'archéologue. Les démarches de l'architecte, dans le cas d'al-<sup>c</sup>Āliya, et les outils de l'ethnologie, pour l'exemple de Saġnān, ont apporté des réponses à nos questionnements. En général, cette étude a essayé de puiser dans plusieurs approches les méthodes capables d'analyser la configuration spatiale de l'une des régions les moins étudiées de l'espace tunisien.

### ***La ville et ses environs : une image générale et des spécificités régionales***

S'inscrivant dans une problématique historique développée depuis plus d'une vingtaine d'années et s'inspirant des principes de la géographie historique, l'étude a porté aussi bien sur le centre urbain que sur ses environs. Outre, en effet, la réalisation d'un corpus général des monuments islamiques de la région de Bizerte, cette étude avait comme objectif l'étude de la ville dans son contexte général : le réseau villageois et campagnard qui l'entoure.

Les monographies qui constituent la deuxième partie de ce travail ont tenté d'aller dans ce sens en étudiant les rapports ville-campagne à une échelle régionale. Le centre urbain, dans cette étude, est défini principalement comme une agglomération dotée d'une parure monumentale plus au moins importante et ayant une certaine hégémonie sur les territoires environnants. C'est de cette façon que nous avons considéré Bizerte, Ġār al-Milḥ, Rafrāf, Rās al-Ġabal, al-<sup>c</sup>Āliya, Māḡir et Tinga comme des chefs-lieux de petites entités géographiques.

D'une façon générale, cette étude a confirmé une idée courante et commune valable pour toutes les sociétés traditionnelles : la ville domine ses environs. Les modalités sont aussi classiques. Bizerte, la capitale régionale, s'est imposée dès les premiers siècles de l'Islam comme le centre le plus important de tout le district. C'est très probablement la décadence d'Utique à la fin de l'Antiquité qui a permis à Bizerte, déjà port de guerre durant la période punique, de devenir le chef-lieu de la région. La qualité de sa rade et son ouverture sur le détroit de Sicile ont facilité sa communication avec le monde méditerranéen. Le privilège d'être le port le plus important s'est maintenu jusqu'à la fin du Moyen-âge, puis elle l'a partagé, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, avec Ġār al-Milḥ. Certes, la pauvreté des informations textuelles ne permet pas d'aller aussi loin qu'on le souhaiterait, mais les bribes de données que nous disposons ne peuvent que soutenir notre

raisonnement. La mention de Bizerte comme une étape sur la voie maritime entre l'Andalousie et les ports de l'Orient méditerranéen (al-Idrīsī) et les rares informations sur des échanges commerciaux avec l'Occident chrétien et l'Égypte (Mas Latrie et Goitein) supposent que la ville exerce une certaine hégémonie sur son arrière pays. Le corail (Cap Serrat) et le blé (Māṭir) étaient parmi les marchandises les plus commercialisées durant le Moyen-âge et la période moderne.

Le rayonnement de Bizerte, en tant que ville, sur toute la région n'a pas empêché de constater à partir des documents d'archives une deuxième forme de relation entre la ville et ses environs. A l'instar de Bizerte, les autres petites agglomérations urbaines ont été des centres d'attraction pour les habitants des alentours. De nombreux exemples corroborent cette constatation. La ville exerce son hégémonie par ses marchés hebdomadaires (Rās al-Ġabal, al-<sup>°</sup>Āliya ...), par ses saints protecteurs (Sīdī al-Muṣṭārī de Bizerte, Sīdī al-<sup>°</sup>Arbī de Rās al-Ġabal ...), par ses institutions culturelles et culturelles (les *kuttāb*, les *zaouias*, les mosquées de prône ...) et par son élément humain qualifié toujours de *baldī* (citadin) qui se distingue du *rḥīl*, l'homme de la campagne (le cas des Banī <sup>°</sup>Aṭā' de Rās al-Ġabal). Les documents d'archives désignent les environs immédiats par les termes *ġinān* et *aġinna* qui correspondent aux grands domaines d'exploitation agricole. Quelques actes notariés du XIX<sup>e</sup> siècle citent les noms des ouvriers agricoles et leur provenance géographique (c'est le cas de Ṣūnīn aux environs de Rafrāf).

S'il faut relever une spécificité régionale sur ce plan, on doit la chercher dans la nature des éléments humains qui composent le monde des villes et celui de la campagne. Les monographies ont relevé la forte concentration du monde citadin sur la façade côtière, que nous avons qualifié de *Sahel morisque*, qui s'étend entre Ġār al-Milḥ et Bizerte. Les colons ibériques qui se sont installés dans la région depuis l'époque hafside ont introduit leurs savoir-faire surtout dans le domaine de l'exploitation agricole. De même, quelques notables d'origine turque et orientale qui se sont installés à partir de l'époque ottomane ont pris les charges administratives et sont devenus, à côté des Morisques, des nouveaux propriétaires exploitant des ouvriers agricoles, en majorité des gens des campagnes environnantes issus de tribus différentes.

Arrivé au terme de cette étude, on ne peut que ressentir une certaine déception devant toutes les questions qui n'ont pas pu être étudiées suffisamment. L'étude approfondie de la céramique et des pièces de monnaie –nous pensons ici au trésor almohade trouvé dans les environs du dj. Aškil-, la réalisation de fouilles, ou même de quelques sondages, dans certains secteurs de la région (par exemple à Sīdī Aḥmad Bū Fārīs, au mont Lanṣārīn où se trouvent les ruines de Qalat Qarsina...) et enfin la publication des résultats des sondages (comme ceux qui ont été effectués aux forts al-Qṣība de Bizerte, aux fortins de Ġār al-Milḥ et à la mosquée de la Casbah de Bizerte), devraient permettre d'apporter dans le futur des réponses à toutes ces interrogations restées en suspens.

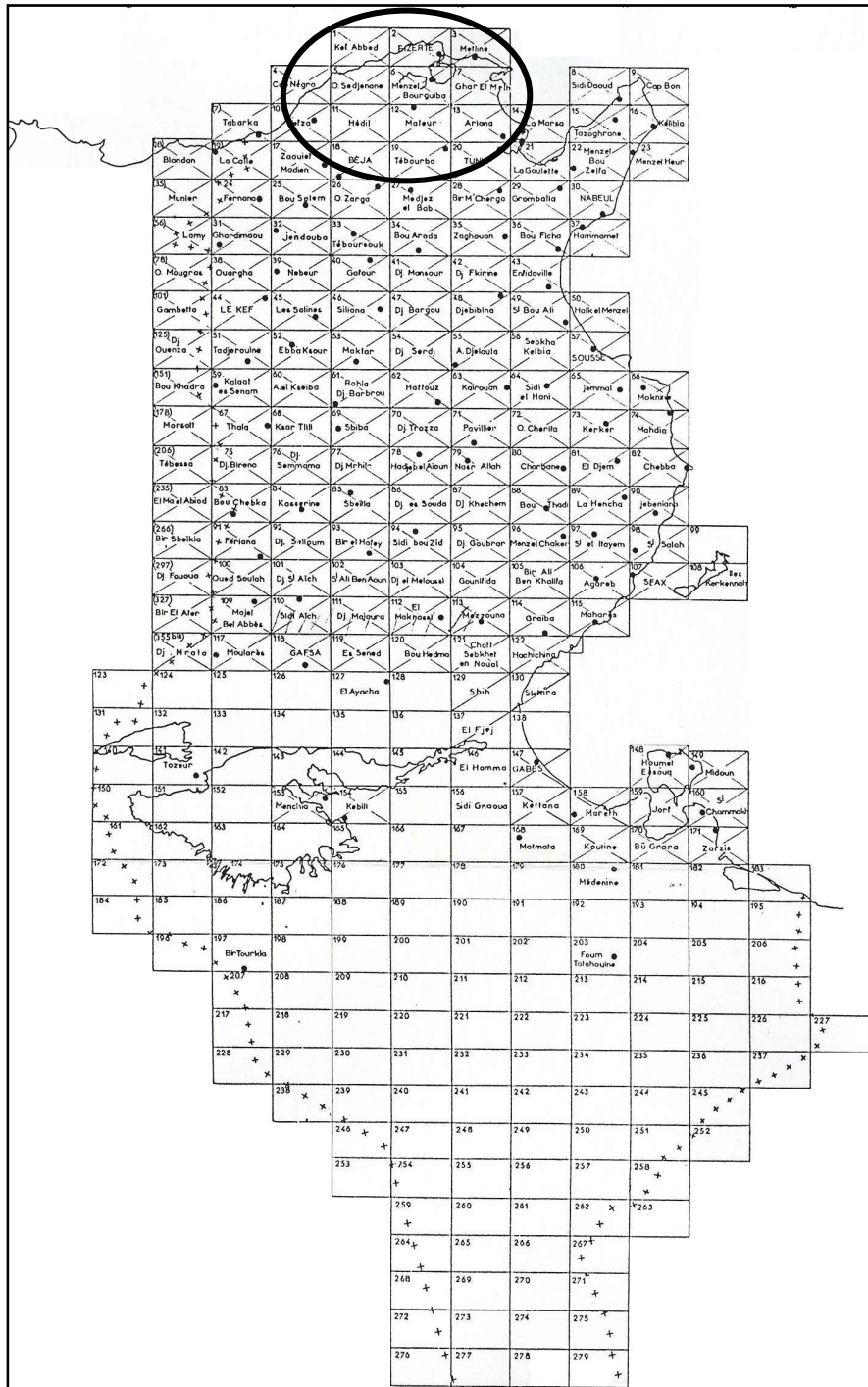






# ANNEXES

# FIGURES HORS TEXTE



Assemblage des feuilles topographiques au 1/50000<sup>e</sup> de la Tunisie  
La partie sélectionnée correspond au territoire de Bizerte



|  |     |
|--|-----|
| Fig. 54 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XXe siècle   | 91  |
| Fig. 55 : Le minaret – coupe   | 91  |
| Fig. 56 : Le minaret – état actuel   | 91  |
| Fig. 57 : L'inscription commémorative surplombant la niche du miḥrāb   | 93  |
| Fig. 58 : le cadran solaire – en arrière plan le départ de la tour octogonale du minaret   | 93  |
| Fig. 59 : Grande mosquée – le miḥrāb   | 94  |
| Fig. 60 : Grande mosquée – différents types de chapiteaux  | 94  |
| Fig. 61 : Plan de la grande mosquée d'après H. Bouita  | 96  |
| Fig. 62 : Sīdī al-Muṣṭārī - plan de situation (1) Le mausolée (2) La grande mosquée  | 97  |
| Fig. 63 : Plan du complexe Sīdī al-Muṣṭārī   | 102 |
| Fig. 64 : Sbīl bāb al-mdayyna -L'inscription   | 108 |
| Fig. 65 : La façade du sbīl – Etat actuel  | 108 |
| Fig. 66 : les rainures du rebord du puits  | 109 |
| Fig. 67 : une gouttière  | 109 |
| Fig. 68 : Sīdī Gacgac- l'inscription du sbīl   | 110 |
| Fig. 69 : sbīl bāb al-ḥūḥa - L'inscription   | 112 |
| Fig. 70 : L'inscription du sbīl bāb al-ḡdīd  | 113 |
| Fig. 71 : sbīl bāb al-ḥūḥa - L'inscription   | 115 |
| Fig. 72 : Carte des installations hydrauliques de Bizerte  | 116 |
| Fig. 73 : L'îlot al-Rbac dans "la planta de Viserta (1613)"  | 118 |
| Fig. 74 : Mosquée al-Rbac d'après une carte postale de 1914  | 119 |
| Fig. 75 : Mosquée al-Rbac d'après une carte postale de 1915  | 120 |
| Fig. 76 : L'inscription qui se trouve au-dessus de la porte  | 120 |
| Fig. 77 : Le miḥrāb  | 121 |
| Fig. 78 : L'entrée de la mosquée   | 121 |
| Fig. 79 : La façade principale de la mosquée   | 121 |
| Fig. 80 : Les assises de pierres taillées des murs extérieurs  | 121 |
| Fig. 81 : Carte de situation du quartier 1-le fort / 2- le cimetière "al-cayn" / 3- les habitations  | 122 |
| Fig. 82 : Le quartier andalou se trouvant entre le cimetière (en premier plan) et la Casbah (en arrière plan) d'après une carte postale (1906)                                   | 123 |
| Fig. 83 : La mosquée ḥandlis à la fin du XIXe siècle   | 125 |
| Fig. 84 : La mosquée ḥandlis en 1912   | 125 |
| Fig. 85 : La carte de situation du fort  | 126 |
| Fig. 86 : le fort dit des Espagnols, au fond de la photo, surplombant la ville de Bizerte Vue prise du vieux port  | 128 |
| Fig. 87 : Le porche du fort (H. Bouita, 1992)  | 128 |
| Fig. 88 : Le 1er essai de restitution de H. Bouita La forme étoilée à quatre branches  | 132 |
| Fig. 89 : Le 2é essai de restitution de H. Bouita La forme étoilée à cinq branches   | 134 |
| Fig. 90 : Le fort – le plan actuel   | 134 |
| Fig. 91 : Plan de Bizerte et du fort andalou par l'ingénieur espagnol Gabriel Serbelloni (1573) (source : J. B. Vilar, Cartographia hispanica sobre Tunez, Madrid, 1990, p. 359) | 135 |
| Fig. 92 : Le fort andalou – vue aérienne Les flèches (☞) indiquent le tracé des anciens parapets   | 135 |
| Fig. 93 : « Planta de Viserta » – D'après : J. B. Vilar, Mapas, planos ..., 1991, p. 355   | 136 |
| Fig. 94 : Le port de Bizerte et le Cap Zbīb d'après : « Description dell'Africa » de P. Forlani (D'après : J. B. Vilar, Mapas, planos ..., 1991, p. 355)                         | 137 |
| Fig. 95 : Le vieux port de Bizerte d'après une carte du XVIIe siècle   | 137 |
| Fig. 96 : L'entrée du vieux port à la fin du XIXe siècle - d'après L. Salvator (1897)  | 138 |
| Fig. 97 : Sbīl °ayn al-ḡrayna État actuel  | 141 |
| Fig. 98 : L'inscription de la fontaine   | 141 |
| Fig. 99 : La fontaine au début du XXe siècle d'après une carte postale   | 142 |
| Fig. 100 : La façade de la fontaine – Relevé (d'après : S. Ben Youssef, 2004)  | 142 |
| Fig. 101 : La fontaine   | 143 |
| Fig. 102 : Relevé de la façade de la fontaine  | 143 |
| Fig. 103 : Le vieux port aujourd'hui   | 145 |
| Fig. 104 : les remparts de Bizerte en 1879 selon Perrier   | 146 |
| Fig. 105 : le tronçon de l'enceinte jouxtant le cimetière "al-cayn"  | 147 |
|  |     |

|   |     |
|---|-----|
| Fig. 106 : La courtine de l'enceinte reliant le fort espagnol à la Casbah d'après une Carte postale (1912)  | 151 |
| Fig. 107 : La courtine de l'enceinte ceinturant le vieux port d'après une Carte postale (1915)  | 151 |
| Fig. 108 : Les remparts de Bizerte d'après une aquarelle de 1845  | 152 |
| Fig. 109 : Bāb Tūnis d'après une illustration de 1894   | 153 |
| Fig. 110 : Bāb ḥandlis d'après Hannezo (1904)   | 154 |
| Fig. 111 : Le front nord de bāb al-Rṣāṣ d'après une carte postale de 1908   | 155 |
| Fig. 112 : Le front sud de bāb al-Rṣāṣ aujourd'hui  | 155 |
| Fig. 113 : Le pont de bāb Tūnis à la fin du XIX   | 156 |
| Fig. 114 : Le pont de bāb al-ṣqāla à la fin du XIXe s   | 157 |
| Fig. 115 : Le pont de bāb al-ṣqāla au début du XXe s.   | 157 |
| Fig. 116 : Le mur saillant sur l'angle sud-est du fortin  | 159 |
| Fig. 117 : Les vestiges d'un escalier   | 159 |
| Fig. 118 : La qubba de Sīdī Sālīm au pied de la colline   | 159 |
| Fig. 119 : Fort Sīdī Sālīm d'après une carte postale du début du XXe siècle   | 160 |
| Fig. 120 : Plan de masse du fort de Sīdī Sālīm  | 160 |
| Fig. 121 : Deux relevés du site de Sīdī Sālīm faits par l'O.T.C   | 161 |
| Fig. 122 : Les fortifications de la ville de Bizerte et de ses environs d'après une carte du XVIIIe siècle  | 162 |
| Fig. 123 : Cap Blanc : un contexte favorable pour les monuments de guet A gauche : vue du Cap prise du Sud-Est A droite : vue aérienne du mont (source : Google Earth 2007) | 163 |
| Fig. 124 : Le sémaphore de Bizerte sur le "mont al-Nāzūr" - vue prise du Sud-Est  | 163 |
| Fig. 124 : Le sémaphore de Bizerte sur le "mont al-Nāzūr" - vue prise du Sud-Est  | 163 |
| Fig. 125 : Les vestiges d'un monument de garde au sommet du "mont al-Dimna"   | 163 |
| Fig. 126 : Vue aérienne de Bizerte et les deux Menzel (source : Google Earth 2007)  | 164 |
| Fig. 127 : Vue aérienne de Menzel Jemil – On voit en haut la voie amenant à Bizerte et en bas le lac (source : Google Earth 2007)   | 165 |
| Fig. 128 : Inscription latine sur un fût de colonne de la salle de prière   | 166 |
| Fig. 129 : Mosquée Būṣacnūn – la porte de l'angle sud-ouest   | 168 |
| Fig. 130 : Mosquée Būṣacnūn - le minaret  | 168 |
| Fig.131: Un plan de Menzel Jemil au début du XXe siècle (A.N.T. , Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.23)  | 169 |
| Fig. 132 : La lettre du gouverneur de Bizerte à propos de l'affaire du cimetière (A.N.T. , Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.24)   | 169 |
| Fig. 133 : Mosquée Būṣacnūn – Plan actuel   | 170 |
| Fig. 134 : Les étapes d'évolution de la salle de prière de la mosquée Bū-Ṣanūn  | 171 |
| Fig. 135: Un contrat d'exploitation agricole (mġarsa) de 1087h/1676 citant Menzel Jemil (source : les archives des biens de l'Etat)   | 172 |
| <b>ĠĀR AL-MILḤ ET SES ENVIRONS</b>  |     |
| Fig. 136 : Carte de situation de l'entité étudiée   | 181 |
| Fig. 137 : Ġār al-Mil et Rās al-Ṭarf Source: AAT <sup>2</sup> , feuille "Porto Farina"  | 182 |
| Fig. 138 : Photo aérienne de Ġār al-MilḤ et du Dj. Al-Nāzūr   | 184 |
| Fig. 139 : Ġār al-MilḤ sur la carte de Alī al-Ṣarfī   | 185 |
| Fig. 140 : L'évolution de la lagune de Ġār al-MilḤ (D'après A. Oueslati, Les côtes de la Tunisie , p. 121)  | 188 |
| Fig. 141 : Ġār al-MilḤ : ville enserrée entre le mont al-Nāzūr et le lac  | 191 |
| Fig. 142 : La rade de Ġār al-MilḤ au XVIIIe siècle  | 191 |
| Fig. 143 : Plan de situation du fort (carte au 1/100 000°)  | 192 |
| Fig. 144 : La façade principale du fort et le bastion d'angle nord-est  | 193 |
| Fig. 145 : Un puits dans la cour du fort  | 194 |
| Fig. 146 : Plan actuel du Rez-de-chaussée (d'après un croquis de E. Ouerdi, 1993)   | 195 |
| Fig. 147 : Le miḥrāb de l'oratoire  | 196 |
| Fig. 148 : L'oratoire – détail des colonnes et de la toiture  | 196 |
| Fig. 149 : Plan actuel de l'étage du fort "Bāb Tūnis"   | 197 |
| Fig. 150 : Croquis du fort de <i>bāb Tūnis</i>  | 199 |

|  |     |
|--|-----|
| Fig. 150 : Croquis du fort de <i>bāb Tūnis</i>   | 200 |
| Fig. 152 : La façade principale du fort  | 201 |
| Fig. 153 : L'unique porte d'entrée du fort   | 201 |
| Fig. 154 : l'inscription du fort central   | 202 |
| Fig. 155 : Plan du fort – essai de restitution   | 203 |
| Fig. 156 : Plan de situation du fort   | 204 |
| Fig. 157 : La façade principale et la courtine Sud du fort dit « al-Lūṭānī »             | 205 |
| Fig. 158 : Relevé de la porte d'entrée du fort   | 206 |
| Fig. 159 : L'aile Sud de la cour du fort oriental  | 207 |
| Fig. 160 : Relevé d'un bastion d'angle dans le fort oriental                             | 208 |
| Fig. 161 : Les meurtrières des courtines du fort oriental                                | 208 |
| Fig. 162 : L'entrée de la salle de prière ouvrant sur la cour                            | 208 |
| Fig. 163 : L'intérieur de la salle de prière. On voit au fond le <i>mihṛāb</i>           | 208 |
| Fig. 164 : L'inscription de fondation du fort al-Lūṭānī                                  | 210 |
| Fig. 165 : Burġ al-Lūṭānī, bastions et fossé   | 211 |
| Fig. 166 : Fort Sīdī °Alī al-Makkī - Plan du rez-de-chaussée                             | 212 |
| Fig. 176 : Le plan de Ġār al-Milḥ d'après un document de 1765                            | 213 |
| Fig. 177 : L'accès occidental du port  | 214 |
| Fig. 178 : Le port – vue générale prise de l'Ouest                                       | 215 |
| Fig. 179 : L'enceinte du port - détail   | 215 |
| Fig. 180 : L'enceinte du port - Une tour de garde  | 215 |
| Fig. 181 : L'enceinte du port – matériaux et techniques de construction                  | 216 |
| Fig. 182 : Le tracé de l'enceinte du port  | 217 |
| Fig. 183 : la conduite de l'enceinte -détail   | 217 |
| Fig. 184 : La façade de la fontaine – Vue d'ensemble                                     | 218 |
| Fig. 185 : motifs décoratifs de la façade de la fontaine du port de Ġār al-Milḥ- Détails | 219 |
| Fig. 186 : Le port et l'arsenal de Ġār al-Milḥ (Plan)                                    | 221 |
| Fig. 187 : L'arsenal – vue prise du Sud  | 222 |
| Fig. 188 : L'arsenal – croquis   | 223 |
| Fig. 189 : L'arsenal – Les ruines  | 224 |
| Fig. 190 : L'arsenal – les magasins et les arcades                                       | 225 |
| Fig. 191 : La salle de prière de la mosquée malékite (Ġār al-Milḥ)                       | 228 |
| Fig. 192 : La cour de la mosquée malékite (Ġār al-Milḥ)                                  | 229 |
| Fig. 193 : L'intérieur d'une cellule d'hébergement                                       | 229 |
| Fig. 194 : Arc en plâtre - détail  | 229 |
| Fig. 195 : L'unique porte d'entrée de la mosquée   | 231 |
| Fig. 196 : Les chapiteaux de réemploi pourraient témoigner de l'ancienneté de la mosquée | 231 |
| Fig. 197 : L'emplacement de la grande mosquée par rapport au port et à l'arsenal         | 232 |
| Fig. 198 : Plan de la grande mosquée   | 233 |
| Fig. 199 : Le <i>mihṛāb</i>  | 235 |
| Fig. 200 : Le minaret de la grande mosquée occupant l'angle nord-ouest de l'édifice      | 236 |
| Fig. 201 : L'inscription de fondation de la grande mosquée                               | 238 |
| Fig. 202 : Le portique de la grande mosquée de Ġār al-Milḥ                               | 239 |
| Fig. 203 : La grande mosquée de Ġār al-Milḥ (coupes)                                     | 240 |
| Fig. 204 : carte de situation de la <i>raḥba</i>   | 241 |
| Fig. 205: La façade de la mosquée donnant sur la <i>raḥba</i> .                          | 241 |
| Fig. 206 : Le <i>mihṛāb</i>  | 243 |
| Fig. 206 (bis) : La façade principale de l'église  | 245 |
| Fig. 207 : Vue générale du <i>sabīl</i> Ṣāḥib al-Tāba° (Ġār al-Milḥ)                     | 246 |
| Fig. 208 : La galerie en avant des suçoirs ( <i>sabīl</i> Ṣāḥib al-Tāba° - Ġār al-Milḥ)  | 247 |
| Fig. 209 : Les suçoirs et le bassin de captage   | 247 |
| Fig. 210 : Les arcs aveugles   | 247 |
| Fig. 211 : Un motif géométrique décorant les suçoirs                                     | 247 |
| Fig. 212 : détail d'un arc aveugle   | 247 |
| Fig. 213 : Un arc de la galerie  | 247 |
| Fig. 214 et 215 : l'abreuvoir des bêtes - Ġār al-Milḥ                                    | 248 |
| Fig. 216 : Carte de situation du sémaphore   | 249 |



|   |     |
|---|-----|
| Fig. 217: La représentation du fort Al-Nādūr (Ġār al-Milḥ) dans un plan du XVII <sup>e</sup> siècle             | 250 |
| Fig. 218 : Carte de situation et contexte topographique du site de Sīdī °Alī al-Makkī                           | 251 |
| Fig. 219 : Le monument dominant le versant Sud du Dj. <i>al-dimna</i>   | 252 |
| Fig. 220 : Plan du <i>mqām</i> (d'après Le Mire -1952)  | 255 |
| Fig. 221 : Le Cap al-Ṭarf –vue prise de l'Ouest   | 256 |
| Fig. 222 : <i>Mqām</i> Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik – vue prise du pied de la colline                                    | 257 |
| Fig. 223 : Le vallon de l'Oued Būrzām (dans les environs de Ġār al-Milḥ)  | 259 |
| Fig. 224 : Un bassin rectangulaire  | 259 |
| Fig. 225 : Deux regards rectangulaires  | 259 |
| Fig. 226 : Vue intérieure d'un bassin circulaire.   | 260 |
| Fig. 227 : Un château d'eau – façade  | 261 |
| Fig. 228 : Les vestiges d'un bassin circulaire  | 261 |
| Fig. 229-230-231-232 : La conduite d'eau morisque de l'Oued Būrzām  | 262 |
| Fig. 233 : un point d'eau sur le chemin de Sīdī °Alī al-Makkī   | 263 |
| Fig. 234 : Un puits au pied du Cap al-Ṭarf  | 264 |
| Fig. 235 : Le plan de la ville en 1669 par de Ġār al-Milḥ De Viviers  | 268 |
| Fig. 236 : Ġār al-Milḥ et ses environs à la fin de l'époque hafside (carte)                                     | 271 |
| Fig. 237 : Ġār al-Milḥ en 1699  | 272 |
| Fig. 238 : Bizerte et Ġār al-Milḥ dans l'atlas maritime de Piri Reis  | 273 |
| Fig. 239 : Ġār al-Milḥ : le souk couvert, l'un des édifices de la période ottomane                              | 274 |
| Ġār al-Milḥ : le noyau hafside et l'extension ottomano-andalouse  | 275 |
| <b>RAFRĀF ET SES ENVIRONS</b>   |     |
| Fig. 241 : Carte de situation de l'entité étudiée   | 277 |
| Fig. 242 : Le contexte naturel de Rafrāf  | 278 |
| Fig. 243 : La représentation de la courtine du rempart d'après l'inventaire de l'AAT <sup>2</sup>               | 287 |
| Fig. 244 : Le rempart de Rafrāf – le départ d'un petit contrefort en moellons                                   | 287 |
| Fig. 245: Le rempart de Rafrāf – l'appareil   | 288 |
| Fig. 246 : ° <i>Ayn al-Balad</i> – le petit bassin  | 289 |
| Fig. 247 : ° <i>Ayn al-ḡbbāna</i> – le puits  | 291 |
| Fig. 248 : Répartition des monuments de Rafrāf  | 292 |
| Fig. 249 : Rafrāf et ses environs d'après une photo aérienne  | 295 |
| Fig. 250 : Ṣūnīn – Photo aérienne   | 297 |
| Fig. 251 : L'éventuel site de <i>qaṣr</i> Ṣūnīn   | 297 |
| Fig. 252 : Une piste côtière entre Ṣūnīn et Rafrāf  | 297 |
| Fig. 253 : Arrêté du 1 avril 1950 déterminant la zone d'aménagement de Rafrāf                                   | 304 |
| Fig. 254 : Rafrāf à l'époque hafside - essai de restitution   | 305 |
| <b>RĀS AL-ĠĀBAL ET SES ENVIRONS</b>   |     |
| Fig. 255 : Rās al-Ġabal et ses environs – carte de situation  | 307 |
| Fig. 256 : Le contexte géographique et topographique de Rās al-Ġabal d'après la feuille au 1/50000 <sup>c</sup> | 308 |
| Fig. 257 : Rās al-Ġabal et ses environs– vue aérienne   | 311 |
| Fig. 257 : Plan de situation de la grande mosquée de Rās al-Ġabal ( <i>Ḥumat al-qaṣr</i> )                      | 312 |
| Fig. 258 : La nef axiale et le miḥrāb   | 313 |
| Fig. 259 : La coupole du miḥrāb – Vue prise de la terrasse  | 314 |
| Fig. 260 : La cour de l'édifice – vue prise du terrasse   | 315 |
| Fig. 261 : Le minaret   | 315 |
| Fig. 261 : Les ruines de l'éventuel <i>qaṣr</i> médiéval  | 317 |
| Fig. 262 : Le rapport de deux maçons de Rās al-Ġabal  | 318 |
| Fig. 263 : Plan de la mosquée <i>al-qaṣr</i> de Rās al-Ġabal  | 319 |
| Fig. 264 : La mosquée " <i>al-qaṣr</i> " de Rās al-Ġabal - Coupe  | 320 |
| Fig. 265 et 266 : L'éventuel complexe princier du <i>qaṣr</i> de Rās al-Ġabal                                   | 320 |
| Fig. 267 : Une lettre exposant la réclamation et une esquisse de la mosquée                                     | 324 |
| Fig. 268 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Plan   | 325 |
| Fig. 269 : Mosquée bāb al-Ḥūma - <i>Ṣaḥn</i>  | 326 |
| Fig. 270 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Travée   | 326 |

|   |     |
|---|-----|
| Fig. 271 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Nef centrale   | 326 |
| Fig. 272 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Minaret  | 326 |
| Fig. 273 : Masġid al-Sūq - Le minaret de la mosquée   | 328 |
| Fig. 274 : Le plan de la mosquée <i>al-sūq</i> de Rās al-Ġabal d'après un document d'archives   | 329 |
| Fig. 275 : Document anonyme citant la mosquée <i>al-sūq</i> dans son contexte   | 330 |
| Fig. 276 : <i>Masġid al-fsīl</i> – Plan   | 332 |
| Fig. 277 : La lettre de "Maḥjūb b. °Umar b. Yūsuf" au Premier Ministre décrivant l'état original de la mosquée " <i>Trīq al-Āliya</i> " | 336 |
| Fig. 278 : La porte principale – zaouia sīdī al-Arbī (Rās al-Ġabal)   | 337 |
| Fig. 279 : La cour – zaouia sīdī al-Arbī (Rās al-Ġabal)   | 338 |
| Fig. 280 : La chambre funéraire   | 341 |
| Fig. 281 : Une chambre d'étudiant   | 341 |
| Fig. 282 : Porte de chambre d'étudiant  | 341 |
| Fig. 283 : Sīdī al-°Arbī - Plan et coupe  | 342 |
| Fig. 284 : Plan de la chambre funéraire (Sīdī abdallāh)   | 344 |
| Fig. 285 : La chambre funéraire – les arcs  | 344 |
| Fig. 286 : Trompe et départ de la coupole   | 344 |
| Fig. 287 : L'inscription de Sīdī °Abdallāh  | 346 |
| Fig. 288 : Estampage des quatre dernières lignes de l'inscription   | 346 |
| Fig. 289 : Lallā al-°Aġūla – le vestibule   | 350 |
| Fig. 290 : Lallā al-°Aġūla – détail de la toiture   | 350 |
| Fig. 291 : Lallā al-°Aġūla – la cour  | 350 |
| Fig. 292 : Lallā al-°Aġūla – une coupole  | 350 |
| Fig. 293 : Lallā al-°Aġūla – la salle funéraire   | 350 |
| Fig. 294 : <i>al-ḥammām al-Kabīr</i> (Rās al-Ġabal)– la porte d'entrée  | 351 |
| Fig. 295 : <i>al-ḥammām al-Kabīr</i> - la salle chaude  | 353 |
| Fig. 296 : Rās al-Ġabal – plan du grand bain public   | 353 |
| Fig. 297 : <i>Sābāt</i> au milieu du souk de Rās al-Ġabal   | 354 |
| Fig. 298 : Le café morisque – la salle  | 356 |
| Fig. 299 : Le café morisque – le vestibule d'entrée   | 356 |
| Fig. 300 : Vues aériennes du site portuaire du Cap Zbīb   | 357 |
| Fig. 301 : le contexte topographique de Mātīn   | 358 |
| Fig. 302 : Le noyau " <i>al-balad</i> " de Mātīn – vue aérienne   | 360 |
| Fig. 303 : Mosquée al-qasr de Mātīn-plan de la salle de prière  | 363 |
| Fig. 304 : Mosquée al-qasr – le <i>miḥrāb</i>   | 364 |
| Fig. 305 : Mosquée al-qasr – la salle de prière   | 364 |
| Fig. 306 : Mātīn – la source " <i>°ayn al-balad</i> "   | 364 |
| Fig. 307 : La localité de Rās al-Ġabal dans son contexte topographico-archéologique   | 367 |
| Fig. 308 : Le noyau al-qasr – photo aérienne  | 369 |
| Fig. 309 : L'évolution du tissu urbain de Rās al-Ġabal  | 370 |
| Fig. 310 : Un <i>sābāt</i> surplombant la rue commerciale de Rās al-Ġabal   | 371 |
| Fig. 311 : Rās al-Ġabal – Les monuments   | 372 |
| Fig. 312 : Les matériaux de construction de Rās al-Ġabal -carte   | 373 |
| <b>LE TERROIR DU DELTA DE LA MEDJERDA</b>   |     |
| Fig. 313 : °Awsaġa dans son cadre topographique   | 380 |
| Fig. 314 : °Awsaġa – La façade principale d' <i>al-ġāma° al-qadīm</i>   | 382 |
| Fig. 315 : °Awsaġa – <i>al-ġāma° al-qadīm</i>   | 382 |
| Fig. 316 : °Awsaġa et ses environs d'après une photographie aérienne  | 383 |
| Fig. 317 : °Awsaġa – <i>al-ġāma° al-qadīm</i> L'entrée principale et le minaret   | 383 |
| Fig. 318 : Membrane et Henchir Zaouiet Benouna d'après l'ancienne édition de l' <i>AAT</i>  | 391 |
| Fig. 319 : Anbalūna – essaie de localisation  | 394 |
| <b>AL-ĀLIYA ET SON TERRITOIRE</b>   |     |
| Fig 320 : Carte de situation d'al-°Āliya  | 395 |
| Fig. 321 : Le contexte topographique d'al-°Āliya  | 396 |

|   |     |
|---|-----|
| Fig. 322 : Al- <sup>c</sup> Āliya aujourd'hui – Vue d'ensemble  | 398 |
| Fig. 323 : Le minaret de la grande mosquée dominant le tissu d'al- <sup>c</sup> Āliya                 | 399 |
| Fig. 324 : La cour de la grande mosquée d' <sup>c</sup> Āliya   | 401 |
| Fig. 325 : Mosquée d'al- <sup>c</sup> Āliya – l'inscription de fondation                              | 403 |
| Fig. 326 : La salle de prière – Le <i>miḥrāb</i>  | 404 |
| Fig. 327 : La grande mosquée – Le minaret   | 404 |
| Fig. 328 : Al- <sup>c</sup> Āliya – le noyau du XVII <sup>e</sup> siècle (carte)                      | 410 |
| Fig. 329 : Vue du village de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb prise du Sud                               | 412 |
| Fig. 330 : Carte des voies d'al- <sup>c</sup> Āliya et ses environs                                   | 413 |
| Fig. 331 : Le mausolée de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb   | 413 |
| Fig. 332 : La mosquée de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb  | 413 |
| Fig. 333 : Un document d'archives sur la localité de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb et de sa mosquée   | 414 |
| <b>TINĜA ET SES ENVIRONS</b>  |     |
| Fig. 334 : Carte de situation de Tinĝa  | 416 |
| Fig. 335 : Photo aérienne de Tinĝa  | 419 |
| Fig. 336 : Site (1) – Unité A (Tinĝa)   | 420 |
| Fig. 337 : Site (1) – Unité B / Le marabout (Tinĝa)   | 420 |
| Fig. 338 : Site (2) – Unité A' (Tinĝa)  | 421 |
| Fig. 339 : Site (2) – Unité B' (Tinĝa)  | 421 |
| Fig. 340 : Les restes d'une élévation au milieu du cimetière du site (Tinĝa)                          | 422 |
| <b>ENTRE BIZERTE ET CAP SERRAT</b>  |     |
| Fig. 341 : Carte de situation de Māṭir, de Saĝnān et du dj. Aškil                                     | 424 |
| Fig. 342 : Photo aérienne du littoral entre Bizerte et Cap Serrat                                     | 426 |
| Fig. 343 : Réseau des voies côtières à l'ouest de Bizerte (Photo aérienne)                            | 427 |
| Fig. 344 : Māṭir et ses environs à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle d'après un document d'archives   | 430 |
| Fig. 345 : Vue générale de Māṭir au début du XX <sup>e</sup> siècle                                   | 434 |
| Fig. 346 : La carte des sites inventoriés dans la région de Māṭir par J. Peyras                       | 435 |
| Fig. 347 : La grande mosquée de Māṭir d'après une carte postale du début du XX <sup>e</sup> siècle    | 436 |
| Fig. 348 : le souk des bestiaux de Māṭir d'après une carte postale du début du XX <sup>e</sup> siècle | 436 |
| Fig. 349 : Le plan de Māṭir en 1903   | 437 |
| Fig. 350 : Duwwār al-guetma-Saĝnān / habitat dispersée  | 442 |
| Fig. 351 : Une femme exposant sa production au bord de la voie (Saĝnān)                               | 444 |
| Fig. 352 : Boutique de vente de potterie (Saĝnān)   | 445 |
| Fig. 353 : dj. Aškil – Vue aérienne   | 446 |
| Fig. 354 : Une carrière à dj. Aškil   | 449 |
| Fig. 355 : Le mont Aškil et lieu dit Za <sup>c</sup> rour d'après <i>l'AAT</i>                        | 449 |
| Fig. 356 : Sīdī Mas <sup>c</sup> ūd/1 (Dj. Aškil)   | 450 |
| Fig. 357 : Sīdī Mas <sup>c</sup> ūd/2 (Dj. Aškil)   | 450 |

## VOLUME II

|   |     |
|---|-----|
| Fig. 358 : Image satellitaire du Nord de la Tunisie avec les principaux toponymes cités dans le texte   | 451 |
| Fig. 359 : l'occupation du sol dans la région de Bizerte pendant la période préhistorique d'après les découvertes archéologiques                | 453 |
| Fig. 360 : La carte de l'occupation du sol dans la région de Bizerte pendant la période punique (d'après les sources écrites et archéologiques) | 456 |
| Fig. 361 : La carte du peuplement dans la région de Bizerte pendant l'époque romaine (d'après les sources écrites et archéologiques)            | 459 |
| Fig. 362 : Photo aérienne du site d'Utique (d'après <i>Itinéraire du savoir en Tunisie</i> , 1995)  | 468 |
| Fig. 363 : L'évolution du delta de la <i>Maĝrada</i> (d'après Oueslati et al., 1987)  | 469 |

|   |     |
|---|-----|
| Fig. 364 : Répartition des <i>Zanāta/s</i> et des <i>Ṣanhāġa/s</i> au X <sup>e</sup> siècle (d'après L. Golvin, 1957)   | 492 |
| Fig. 365 : La situation du mont Lanṣārīn et de la source dite "Aīn Laḥzīna"   | 528 |
| Fig. 366 : Dj. Lanṣārīn, vue générale du site   | 529 |
| Fig. 367 : La localisation de <i>ġabal ṣu'ayb</i> et <i>qa'at Qarsīna</i> d'après les sources écrites et les données archéologiques   | 530 |
| Fig. 368 : Le contexte topographique du site <i>Sīdī Būšūša</i> .   | 531 |
| Fig. 369 : la localisation de Ṣaṭfūra (Zatfoura sur la carte) d'après une carte de la fin du XIX <sup>e</sup> siècle (source : Département des cartes et des plans anciens / Bib. Nationale de Paris) | 546 |
| Fig. 370 : La localisation de Ṣaṭfūra selon J. Peyras   | 547 |
| Fig. 371 : <i>Kūrat Ṣaṭfūra</i> pendant les premiers siècles du Moyen-Âge   | 564 |
| Fig. 372 : <i>Iqlīm Banzart</i> entre la deuxième moitié du 5 <sup>e</sup> /XI <sup>e</sup> et la fin du 10 <sup>e</sup> /XVI <sup>e</sup> siècle   | 567 |
| Fig. 373 : La troisième phase : <i>un sahel morisque</i>  | 569 |
| Fig. 374 : Sabīḥa décore une poupée<br>Signes et symboles d'une passée lointaine  | 577 |
| Fig. 375 : Des poupées/statuettes de Sejnane<br>Un savoir-faire qui remonte à l'aube de l'histoire  | 578 |
| Fig. 376 : Coupe à triple compartiment - Sejnane  | 578 |
| Fig. 377 : Une jarre de °Awsaġa - Forme et décor très proches de la poterie modelée des centres berbères de l'Afrique du Nord   | 579 |
| Fig. 378 et 379 : Un plat récent de Saġnān (à gauche) imitant le décor d'un plat provenant de Raqqāda (à gauche)  | 579 |
| Fig. 380 : La <i>ṣūšāna</i> de Rafrāf : Robe de mariée de style andalou/ Couleurs : violet, noir et rouge avec des fils en or et argent   | 586 |

## LISTE DES TABLEAUX

|  |         |
|--|---------|
| Tableau (1) : Les informations relatives à Bizerte et sa région, particulièrement, et à tout le Nord de l'Ifriqiya entre la <i>wilāya</i> de Mūsā b. Nuṣayr et l'avènement des Aghlabides (82-184 / 703-800) | 478-480 |
| Tableau (2) : Les ports de la région : des centres de course   | 510-512 |
| Tableau (3) : Ṣaṭfūra à travers les sources arabes   | 540-542 |

## TABLE DES PLANS, DES CARTES ET DES PHOTOS

|   |    |
|---|----|
| Fig. 1 : La carte de situation de la région de Bizerte dans la Tunisie actuelle                             | VI |
| Fig. 2 : L'un des feuillets de l'Atlas des Šarfi  | 24 |
| Fig. 3 : Les installations côtières tunisiennes d'après une carte européenne (1837)                         | 26 |
| Fig. 4 : Un document d'archives traitant des installations hydrauliques de la ville de Bizerte              | 29 |
| Fig. 5 : Carte de la région de Bizerte – Les lacs et les montagnes  | 35 |
| Fig. 6 : Coupe à Šaṭṭ Māmī (Rās al-Jabal) à l'ouest de l'embouchure de l'O. Banī °Aṭā'                      | 37 |
| <b>BIZERTE ET SA BANLIEU</b>  |    |
| Fig. 7 : La carte de la ville de Bizerte à l'époque médiévale-Essai de restitution                          | 45 |
| Fig. 8 : Carte de situation de la ville de Bizerte et les deux <i>Manzils</i>                               | 46 |
| Fig. 9 : Plan de Bizerte à la fin du XIXe siècle d'après Perrier  | 47 |
| Fig. 10 : Le vieux port de Bizerte – un croquis de la fin du XIXe siècle (d'après C <sup>t</sup> . Hannezo) | 54 |
| Fig. 11 : Le quartier al-Qšība d'après "la planta de Viserta (1613)"  | 55 |
| Fig. 12 : Vue aérienne du quartier al-Qšība   | 56 |
| Fig. 13: La Qšība d'après une carte postale de 1910   | 57 |
| Fig. 14 : La courtine de la Qšība – photo prise du côté du fort rectangulaire                               | 58 |
| Fig. 15 : Le vieux port et al-Qšība - Croquis de Louis Salvator de 1897                                     | 60 |
| Fig. 16 : Fort al-Qšība-La zone d'intersection entre le mur de la demi-lune et l'unité rectangulaire        | 62 |
| Fig. 17: Fort al-Qšība – L'appareil du mur de l'enceinte – détail   | 62 |
| Fig. 18 : Fort al-Qšība – Plan du rez-de-chaussée (d'après H. Bouita)                                       | 63 |
| Fig. 19 : Fort al-Qšība – Façades maritime et principale (d'après H. Bouita )                               | 64 |
| Fig. 20 : Fort al-Qšība – Coupe (d'après H. Bouita) .....   | 64 |
| Fig. 21 : Mosquée al-Qšība – Plan de situation  | 65 |
| Fig. 22 : La façade extérieure sud  | 66 |
| Fig. 23 : la salle de prière – colonne et chapiteau antiques  | 66 |
| Fig. 24 : Le miḥrāb de la mosquée al-Qšība  | 67 |
| Fig. 25 : Le tympan surmontant le miḥrāb  | 68 |
| Fig. 26 : l'inscription de la mosquée al-Qšība  | 68 |
| Fig. 27 : Le miḥrāb de la mosquée al-Qšība (détail)   | 68 |
| Fig. 28 : Le minaret de la mosquée al-Qšība   | 69 |
| Fig. 29 : La façade nord de la mosquée et de la <i>Qšība</i> d'après une carte postale de 1912              | 70 |
| Fig. 30 : La façade nord de la mosquée et de la <i>Qšība</i> aujourd'hui                                    | 70 |
| Fig. 31 : Mosquée al-Qšība – plan   | 71 |
| Fig. 32 : Mosquée al-Qšība – coupe  | 71 |
| Fig. 33 : Mosquée al-Qšība – essai de restitution   | 72 |
| Fig. 34 : le quartier al-Qšība – le fort, la mosquée et l'habitat   | 73 |
| Fig. 35: La situation de la casbah dans le tissu urbain de la ville de Bizerte                              | 74 |
| Fig. 36 : Le plan actuel de la Casbah   | 75 |
| Fig. 37 : La courtine est de la Casbah  | 76 |
| Fig. 38 : La courtine nord de la casbah – vue d'ensemble  | 77 |
| Fig. 39 : La courtine ouest – la tour de la porte de la casbah  | 78 |
| Fig. 40 : La tour d'angle nord-est et bāb al-ršāš (Bizerte)   | 78 |
| Fig. 41 : Relevé de la porte unique de la Casbah  | 79 |
| Fig. 42 : La casbah – vue de la courtine sud  | 80 |
| Fig. 43 : La casbah – vue aérienne  | 80 |
| Fig. 44 : Photo aérienne indiquant l'emplacement de la mosquée de la Casbah                                 | 81 |
| Fig. 45 : Plan de situation de la mosquée de la Casbah  | 82 |
| Fig. 46 : La façade principale de la mosquée de la Casbah   | 83 |
| Fig. 47 : La situation de la médina dans le tissu urbain de la ville de Bizerte                             | 84 |
| Fig. 48 : La grande mosquée – plan de situation   | 85 |
| Fig. 49 : La grande mosquée – la salle de prière  | 86 |
| Fig. 50 : Grande mosquée – l'inscription du miḥrāb  | 87 |
| Fig. 51 : Grande mosquée – le miḥrāb  | 87 |
| Fig. 52 : Grande mosquée – la cour  | 89 |
| Fig. 53 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XIXe siècle                                     | 91 |

## Glossaire des termes arabes et dialectaux

### -A-

*<sup>c</sup>ānil* : gouverneur d'une région

*<sup>c</sup>ataba* : seuil d'une porte

### -B-

*bāb* : porte

*baṭḥā'* : place publique

*buḥayra* : lac

*bayt al-ṣalāt* : salle de prière

*bayt al-mūna* : salle des provisions dans une maison traditionnelle

*baraka* : puissance spirituelle d'un saint

### -D-

*darb* : quartier

*dachra* : groupement d'habitats de nature campagnarde.

*dukkāna* : banquette

### -F-

*fatḥ* : conquête arabe.

*fatḥ<sup>c</sup>unwa* : conquête de vive force

*fatwā* : consultation jurisprudentielle

### -G-

*ḡāba* : littéralement le terme signifie le forêt mais dans les documents d'archives il désigne aussi les environs d'une localité.

*ḡābiya* : bassin

### -H-

*ḥarš* : grès : roche formée de grains de quartz agglomérés, employée dans la construction des toitures.

*ḥarāḡ* : impôt

*ḥūma* : quartier

*ḥuṭba* : discours

### -I-

*iqlīm* : district ou circonscription

*imām al-ḥuṭba* : personne qui fait le discours de la prière de vendredi

*'itāwa* : impôt



**-K-**

*kaḍḍāl* : pierre calcaire  
*karāma* : grâce probatoire d'un saint  
*kūra* : district, région ...

**-M-**

*maḡāl mutamaddin / mutaḥaḍḍīr* : espace urbain  
*maḡāl rīfī* : espace rural  
*maslak* : sentier  
*maḥara* : salle de douche dans un ḥammām  
*miḥrāb* : niche dans un édifice religieux indiquant la direction de la Mecque  
*minbar* : élément de la mosquée où l'imām donne le discours de vendredi  
*mizwala* : cadran solaire  
*mawḍīʿ* : localité. Ce terme est utilisé pour désigner une ville, un village, un bourg ...  
*muqaddim* : personne qui s'occupe d'une mosquée ou d'une zaouia.

**-N-**

*nḥāsa* : grand récipient en cuivre pour chauffer l'eau dans un ḥammām  
*nisba* : attribution (onomastique, ethnique...)

**-Q-**

*qaws* : littéralement est un arc, mais il est utilisé aussi pour désigner une porte à l'intérieur d'espace urbain séparant deux quartiers.  
*qibla* : direction de la Mecque  
*qubba* : Coupole

**-R-**

*raḥba* : place publique  
*riwāya* : histoire

**-S-**

*sabīl ou sbīl* : fontaine  
*saqīfa* : corridor  
*sāqiya* : canal d'eau  
*sūq / souk* : marché

**-T-**

*tirš* : sable de couleur jaunâtre en le mélangeant avec de l'eau, il devient un liant.  
*ṭarīqa* : confrérie

**-U-**

**ʿūd ʿar ʿār** : C'est le bois de genévrier, très utilisé à Mātīn et à Banī ʿAṭā'.

**-W-**

**wālī** : gouverneur de ville et représentant du pouvoir central

**-Z-**

**ziyāra** : déplacement collectif ou individuel à un lieu sacré. La grande *ziyāra* est souvent connue sous le nom de "**mawsim**".

# BIBLIOGRAPHIE

## 1- SOURCES MANUSCRITES ET DOCUMENTS D'ARCHIVES

\* Manuscrits de la *Bibliothèque Nationale de Tunis* :

Abū-l Hasan ‘Ali el Hawwārī, *Manāqib Awliyā’ madīna’ Tūnis*, n° 12544-18441-18555.

Ibn Rāšid al Gafšī, *al-Fā’iq fī ma’rifat al-aḥkām wa-l wathā’iq*, n° 6150-6151-6152-6153-6154-6117.

\* Archives du Château de Vincennes:

Ministère de la défense, Service historique de l’armée de terre : Documents relatifs à la Tunisie.  
(Voir le texte)

\* Aix-en-Provence :

Archives des photos aériennes de l’armée française (la photothèque de l’MMSH).

\* En Tunisie:

Archives générales du Gouvernement tunisien. (Voir le texte)

Archives des Biens de l’Etat. (Voir le texte)

## 2- SOURCES ARABES PUBLIÉES

**Abū al-‘Arab al-Qayrawānī (mort en 333h/944),**

*Ṭabaqāt ‘ulamā’ Ifriqiyya*, trad. Ben Cheneb, pub. De la Faculté des Lettres d’Alger, Paris 1915-1920.

**Abū al-Fidā’, ‘Imād al-Dīn (mort en 732h/1331)**

1-*Kitāb al-ḡuḡrāfiyā*, édition de Frankfurt sous direction de F. Suzkin, 1975.

2-*Géographie*, trad. Reinaud et Guyard, Paris 1848.

**Anonyme (un texte du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s.)**

1- *Kitāb al-istibṣār fī ‘aḡā’ib al-amṣār*, éd par S. Z. Abdelhamid, Alexandrie, 1958.

2- *L’Afrique septentrionale au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère*, description extraite du *Kitāb al-istibṣār* traduite par E. Fagnan, ed. de F. Sezgin, Frankfurt, 1993.

**Al-‘Azīzī, Abū ‘Alī Maṣṣūr (mort vers la fin du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> s.),**

*Sīra’ al-ustād Ġawḍar*, ed. par M. K. Ḥsīn et M. A-H. Ša’īra, le Caire, 1954.

**Al-Baġdādī, Šafiyy al-Dīn (mort en 739h/1338),**  
*Marāšid al-iṭṭilāʿ al-ā asmāʾ al-amkina w-al-Biqāʿ*, Liban, 1954.

**Al-Bakrī, Abū ʿUbayd (mort en 487h/1091),**  
1-*Kitāb al masālik wa-l mamālik*, édité et présenté par A. Van Leuven et A. Ferré, Tunis, 1992. [= *al-masālik* (1992)]  
2-*Description de l'Afrique septentrionale*, trad. De Slane, Alger, 1913.

**Al-Baladhurī, Abū-l ʿAbbās (mort en 279h/892),**  
*Futuḥ al-Buldān*, Liban 1988.

**Al-Burzulī, Abū-l Qāsim (mort en 841/1438),**  
*Fatāwā al-Burzulī, Ġāmiʿ masāʾil al-Aḥkām li mā nazala mina-l qaḍāyān bi-l muftīn wa-l ḥukkām*, éd. par M. H. Hila, Dār al-Ġarb al-Islāmī, Beyrouth, 2002.

**Al-Dabbāġ, Abū Zayd (mort en 699h/1300),**  
*Maʿālim al-īmān fī maʿrifat ahl al-Qayrawān*, complété et annoté par al-Tannūhī (m. 839h), pub. par al-maktaba al-ḥatīqa, Tunis, 1993. (4 vol.)

**Al-Dāʿī Idrīs (mort en 872/1488)**  
*ʿUyūn al-aḥbār*, édition partielle de *Tārīḥ al-ḥulafāʾ al-fāʾimiyūn* par M. Yaalaoui, Dār al-Gharb al Islami, Beyrouth, 1985.

**Al-Himyarī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.),**  
*Al-Rawḍ al-Miʿtar fī ḥabar al-aqṭār*, ed. Ihsan Abbas, Librairie de Liban, 1975.

**Ibn ʿAbd-al Ḥakam (mort 257h/871),**  
*Futūḥ Miṣr*, Ed. Torrey, New Haven 1822.

**Ibn Abī Dīnār, Abū ʿAbdallāh (fin 11<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle),**  
*Al-Muʾnis fī aḥbār Ifriqiyya wa Tūnis*, ed. par M. Chammam, Tunis, 1967.

**Ibn Abī Liḥya al-Qafsī (1<sup>ere</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle),**  
*Nūr al-Armāš fī manāqib al-Qaššāš*, éd. par L. Issa et H. Boujarra, Tunis, 1998.

**Ibn al-Aṭīr, ʿIzz al-Dīn (mort en 555h/1160),**  
1- *Al-Kāmil fī al-Tārīḥ*, Dār Šādir, Beyrouth, 1982.  
2- E. Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1901.

**Ibn ʿAzzūm, Abū-l Faḍīl (mort en 1009h/1601)**  
*kitāb al-Aġwiba*, éd. par M. H. Hila, Tunis, Beīt al-Hikma, 2004-2008. (8 vol.)

**Ibn Baškawāl, Abū-l Qāsim (mort en 578h/1183),**  
*Kitāb al-mustaġīṭīn bi-Llāh*, Madrid, 1992.

**Ibn Farḥūn, Burhān al-Dīn (mort en 799h/1396),**

*Al-Dībāğ al-Mudāhhab fī maʿrifat aʿyān al-maḏhab*, éd. par Maʿmūn al-Ġannān, Beyrouth, 1996.

**Ibn Fḏlallāh al-ʿUmarī (mort en 749h/1348),**

*Wasf Ifriqiya wa-l Andalus*, Ed. Par H.H. Abd al-Wahab, Tunis 1920.

**Al-Fursuṭāʿī, Abū-l Abbās al-Nafūsī (mort en 504h/1110)**

*kitāb al-qisma wa ʿuṣūl al-arḏayn*, éd. par M. Hassen, A. Mammou et H. Benwezdou, CPU, Tunis, 1999.

**Ibn Ḥazm al-Andalusī (mort 456/1063),**

*Ġamharaʿ ansāb al-ʿarab*, éd par E. Lévi-Provençal, 1948.

**Ibn Ḥawqal, Abū-l Qāsim Muḥammad (mort après 367h/977),**

1-*Kitāb ṣūrat al-arḏ*, éd. M. J. De Goeje, Brill, 1967. [=Ṣūrat]

2-*Configuration de la terre*, introd. et trad. J.H. Krames et G. Weit, Paris 1964.

**Ibn Ḥaldūn (mort en 808/1405-1406),**

1- *\*al-Muqaddima*, Dār al-Kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, s.d.

*\*Discours sur l'Histoire universelle (al-Muqaddima)*, traduit de l'arabe, présenté et annoté par Vincent Monteil, Sindbad, 3<sup>e</sup> édi., Paris, 1997.

2- *\*Tārīḥ al-ʿibar wa dīwān al-mubtadaʿ wa-l ḥabar fī aḥbār al-ʿarab wa-l aḡam wa-l barbar wa man ʿāsarāhum min dawī al-ṣultān al-akbar*, éd. Par Souheil Zakkar et Khalil Shahada, Bieiruth, 1988. [= *al-ʿIbar*]

*\*Histoires des Berbères*, traduite de l'Arabe par le baron De Slane, nouvelle édition publiée sous la direction de Paul Casanova, Paris 1978.

*\* Histoires des Berbères*, trad. De Slane, nouvelle édition publiée sous la direction de Mohand Oulhadj LACEB, Alger, 2001, 3 vol.

**Ibn al-Ḥūḡa, Ḥusayn (mort en 1145/1732)**

*Dayl baṣāʿir ahl al-Imān*, éd. M. Marmouri, Tunis, 1975.

**Ibn ʿIdārī, ʿAbdallāh al-Marrākuṣī (8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> s.),**

*Al-Bayān al-muḡrib*, Ed. Par G.S. Colin et L. Provençal, Beyrouth, 1988, 4 vol. [= *Al-Bayān*]

**Ibn al-Rāmī, Abū ʿAbdallāh Muḥammad (mort première moitié du 8<sup>e</sup>h/XIV<sup>e</sup>),**

*Al-iʿlān bi aḥkām al-bunyān*, éd. F. Ben Sliman, CPU, Tunis, 1999.

**Ibn Saʿīd, Abū al-Ḥasan al-Maḡribī (mort en 685h/1286)**

1-*Kitāb al juḡhrāfiā*, éd. par Ismāʿil al Arabī, Alger, 1982.

2-*Al Muḡhrib fī huliya al Maḡhrib*, éd. Par Ch. Dhayf, Egypt, 1964.

**Ibn al-Šabbāṭ al-Tawzarī (mort en 681h/1282)**

*Fath Ifriqiya wa-l Maḡrib min ḥilāl kitāb ṣilat al-samṭ wa samṭ al-marṭ fi-l faḥr al-muḥammadī*, éd. par Kh. Chebbi, CAR, Tunis I, 1977.

**Ibn al-Šammā<sup>c</sup>, Abū<sup>c</sup> Abdallāh Muḥammad (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup>),**

*Al-Adilla al-bayyina al-nūrāniyya fi mafāḥir al-dawla al-Ḥafsiyya*, ed. par T. Maamouri, Tunis, 1984.

**Ibn Qunfuḍ, Abū-l Abbās Aḥmad (mort en 810/1407-1408)**

*Uns al-faqīr wa<sup>c</sup> izz al-ḥaqīr*, éd. M. al-Fasi et A. Faure, Rabat, 1965.

**Idrīs, Imād al-Dīn al-Dā<sup>c</sup>ī (mort en 872/1488)**

1- *Tārīḥ al-dawla al-fāṭimiyya bi-Maġrib min Kitāb<sup>c</sup> uyūn al-aḥbār wa funūn al-ātār* (Tome V), éd par F. Dachraoui, Tunis, 1979.

2- *Tārīḥ al-ḥulafā' al-faṭimiyyūn bi-l Maġrib min Kitāb<sup>c</sup> uyūn al-aḥbār*, éd par M. Yaalaoui, Beyrouth, Dār al-Ġarb al-Islāmī, 1985.

**Al-Idrīsī, al-Šarīf (mort en 560h/1166),**

1- *Nuzhat al-muštāq fi iḥtirāq al afāq*, texte arabe publié par l'Institut Universitario Orientale di Napoli et l'Institut Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, s.d. [=Nuzha]

2- *Idrīsī, la première géographie de l'Occident*, trad. de l'Arabe du chevalier Pierre-amedee Jaubert, revue par Anneliese Nef ; présentation, notes, index, chronologie et bibliographie par H. Bresc et A. Nef, Paris, 1999.

3- *Uns al-muhaġ*, éd. en fac-similé, F. Sezgin, 1984.

**Yyād al-Sabtī, al-Qāḍī Abū-l Faḍīl (mort en 544/1149),**

1- *Tartīb al-madārik wa taqrīb al-masālik li-ma<sup>c</sup>rifa<sup>t</sup> a<sup>c</sup>lām maḍhab Mālik*, éd. par Békir, Beyrouth, s.d. (2 vol.)

2- *Biographies aglabides extraites des Madārik du Cadi Yyād*, Édition critique avec introduction et index par M. Talbi, Pub. de l'Université de Tunis, 1968.

**Magdiš, Maḥmūd (1228h/1813)**

*Nuzhat al-anzār fi<sup>c</sup> aġā'ib al-tawārīḥ wa-l aḥbār*, éd. par A. Zouari et M. Mahfoudh, Beirouth, 1988, 2 vol..

**Al-Mālikī, Abū Bakr (5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s.)**

1- *Riyāḍ al-nufūs*, édité par T. Baccouch et A. Matoui, Tunis, 1991, (=Riyāḍ)

2- Traduction partielle de H-R Idris dans la *Revue des Etudes islamiques*, t. XXXVII, 1, 1969, p. 134.

**Al-Maqrīzī, Taqiyy al-Dīn (mort en 845h/1441)**

*Kitāb al-muqaffā al-kabīr, trāġīm maġribiyya wa mašriqiyya min al-fatra al-Ġubaydiyya*, sélectionnées et annotées par M. Yaalaoui, Dār al-Gharb al Islami, Beyrouth, 1987.

**Al-Marrākushī, Abd al-wāhid (mort en 647h),**

1- *Al-Mu<sup>c</sup>ġib fi talḥīs aḥbār al-Maġhrib*, Ed. Muhammad sa<sup>c</sup>īd al-<sup>c</sup>ariyān, Caire 1963.

2- *Histoire des Almohades*, Trad. Fagnand, Alger 1893.

**Al-Muqaddasī, Šams al-Dīn (mort en 378h/988),**

*Aḥsan al-taqāsīm fi ma<sup>c</sup>rifat al-aqālim*, éd. M. J. De Goeje, Brill, 1967.



**Al-Nu<sup>c</sup>mān, al-Qāḍī (mort en 363/973),**

1- *Kitāb al-Mağālis wa-l Musāyarāt*, éd. par H. Féki, I. Chabbouh et M. Yaalaoui, Tunis, 1978.  
2- *Ifṭitāḥ al-da<sup>c</sup>wa*, éd. par F. Dachraoui, Tunis-Alger, STD, 1986.

**Al-Nuwayrī, Šihāb al-Dīn (mort en 733/1333),**

1- *Nihāyat al-Arab fī funūn al-adab*, éd. par Ḥ. Naṣṣār et A. Ahwānī, Caire, 1983. 31 vol.  
2- Traduction française de quelques parties de la *Nihāya* par De Slane dans *Histoire des Berbères*, 1978. (voir Ibn Ḥaldūn)

**Al-Qafṣī, Ibn abī Liḥya al-Murābiṭ (mort en 1031/1622)**

*Nūr al-armāš fī manāqib al-Qaššāš*, éd. critique H. Boujarra et L. Aissa, Tunis, 1998.

**Al-Qalqašandī (mort 821/1418),**

*Subḥ al-A<sup>c</sup>šā*, Caire, 1913-1919.  
*Nihayat al-arab fī ma<sup>c</sup>rifat ansab al-<sup>c</sup>arab*, éd. par I. Al-Abyari, al-Qahira, 1959.

**Al-Raqīq al-Qayrawānī (4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup>),**

*Tārīḥ Ifriqiya wa-l Mağrib*, éd. A. Zaydan et E. Moussa, Beyrouth, 1990.

**Al-Rāšidī, Abū Ḥafṣ (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup>),**

*Ibtisām al-ğarūs wa wašyu al-ṭurūs fī manāqib Sīdī Ahmad b. <sup>c</sup>Arūs*, éd. en fac-similé, Tunis, 1303h (1885).

**Al-Tamgarūtī (mort en 1003h/1593),**

*Al-Nafḥa al-Miskiyya fī al-Sifāra al-Turkiyya*, relation d'une ambassade marocaine en Turquie 1589-1591, traduite et annotée par le Lieutenant-Colonel Henry DE CASRIES (1929), Pub. Of the Instiute for the History of Arabic-Islamic Science by Fuat Sezgin, Islamic Geography, vol. 188, Frankfurt, 1994.

**Al-<sup>c</sup>Uḍrī, Abū-l Abbās (mort en 478/1086)**

*Taršī<sup>c</sup> al-aḥbār*, pub. par Abdel Aziz al-Ahwānī : *Fragmentos geografico-historicos de al-masālik ilā ḡamī<sup>c</sup> al-mamālik*, Madrid, 1965.

**Al-Ya<sup>c</sup>qubī, Abū-l <sup>c</sup>Abbās (mort vers 284/897),**

1- *Al-Buldān*, éd. M. J. De Goeje, Brill, 1967.  
2- *Les pays*, trad. Par Gaston Weit, Le Caire 1937.

**Yaḡūt, Šihāb al-Dīn al-Ḥamawī (mort en 682h/1283)**

*Mu'jam al-Buldān*, ed. par al-Jundi, Beyrouth, s.d. .

**Al-Sarrāğ, al-Wazīr (mort en 1149/1736),**

*Al-Ḥulal al-sundusiyya fī-l aḥbār al-tūnisiyya*, ed. par M.H. Hila, Beyrouth, 1984.

**Al-Zarkašī Ibn <sup>c</sup>Abdallāh Muḥammad (mort après 932/1526)**

1- *Tārīḥ al-dawlatayn al-Muwaḥḥidiyya wa-l ḥafṣiyya*, éd. par M. Madhour, Tunis, 1966.  
2- L. Fagnan, *Chronique des Almohades et des Hafsides*, Constantine, 1985.

### 3- LES SOURCES OCCIDENTALES

En plus des ouvrages et des documents datant des époques antique, médiévale et moderne, nous considérons comme des sources occidentales, les relations de voyage et les missions des premiers archéologues et voyageurs européens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

\* AFRICAÏN (Léon l'), *Description de l'Afrique*, Nouvelle Ed. Traduite de l'italien par A. Epaulard, Paris 1981.

\*AVIGNAC (A), Tunis-Bizerte-Carthage, *Le Correspondant* 1896, t. CLXXXIV, 1896, p 40-67.

\*BARILLON (E), *Cinq semaines en Tunisie*, Grenoble, 1896.

\* BERNARD (M), *De Tunis à Alger*, Paris, 1893.

\*BOSIO et LANFREDUCCI, *Costae e discorsi di Barbaria*, Malte, 1587. Traduction de Ch. Monchicourt et P. Grandchamp, in *R. Af*, n° 325, 1925, p. 415-483.

\*CANAL (J), « La Tunisie pittoresque (Bizerte) », dans *Bulletin de la Société Géographique d'Oran*, 1892, p. 97-261/313-336/419-434.

\*CAGNAT (R) et SALADIN (H), *Le voyage en Tunisie*, éd. par F. Baratte, Paris, CTHS, 2005.

\*CANAVAGGIO (A), *Notices sur Porto-Farina*, Paris, s.d..

\*CARTON (Dr), *De la Koumirie au Djerid*, 1894.

\* CASTAING (R), *Bizerte les souvenirs du passé*, Paris, 1900.

\* COLLECTIF, « Le nouveau port de Bizerte », dans la *Revue de Deux Mondes*, Septembre 1902, p. 75-107.

\*COPPIN (R.P.Jean), *Voyages faits en Turquie, la Thébàïdes et la Barbarie*, 1686, Lyon.

\* DAPPER (D), *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1687.

\* DE LA FAY (J-B), *Etat des royaumes de Barbarie, Tripoly, Tunis et Alger*, Rouen, 1703.

\*DELECRA (Z), « Bizerte port franc », dans *Revue Tunisienne*, 1900, p. 357-371.

\*DE PARADIS (Jean-Michel Venture), *Tunis et Alger au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Mémoires et observations rassemblés et présentés par Joseph Cuoq, Paris, 1893.

\*DE TASSY (L), *Histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie*, 1757, Paris. (2vol.)

\*DEYM (L), *La genèse de Ferryville (l'arsenal de Bizerte et le régime immobilier en Tunisie)*: Rapport à la société d'économie politique et d'économie sociale de Lyon, Bonnaviat, Lyon, 1902.

\* DOLOT (G), « Bizerte tête de ligne en Tunisie », dans *Bull. Soc. Geog. Com.*, Paris, 1910, p. 388-399

\*ELLYATT (R), *Brève description du royaume de Tunis*, Biblioteca Palatina de Parme (24 folios). Cité par Pignon (Jean), « Un document inédit sur la Tunisie au début du XVII<sup>e</sup> siècle », in *CT*, n° 33, 34, 35, 1961, p. 109-203.

\* ERSILIO (M), *Di alcuni trattati tra I ribelli di Corsica, La porta e il Bey di Tunisi (1743-1744)*, Estratto dall'Archivio Storico di Corsica, Varese, 1925.

\* ESPERANDIEU (Cap.), « Bizerte », dans *RCM*, 1900, p. 881-883/911-914/933-937.

\* FRANK (L), « Description de la régence de Tunis », dans *L'Univers Pittoresque (Afrique 7)*, Paris, 1850.

\* GASTON (B), *Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie*, Tunis, 1895.

\*GAUCKLER (M), « Sur les trouvailles au cours de construction de l'arsenal maritime de Sidi Abdallah, au sud du golfe de Bizerte », dans *BCTH*, 1902.

\*GINESTOUS (G), *Aperçu sur la géographie physique de la Tunisie*, Tunis, 1908.

\*GIRARD (B), « La Tunisie-Bizerte », dans *Bulletin de la Société de géographie et du Commerce de Bordeaux*, n° 6, 1882, pp. 172-175.

\*GODEFROY (Le P.), *Etat des royaumes de Barbarie*, Rouen, 1703.

\*GORTAMBERT (R), *La régence de Tunis*, Paris, 1863.

\*GRANDCHAMP (Pierre), *La France en Tunisie au XVII<sup>e</sup> siècle : Inventaire des archives du consulat de France à Tunis de 1582 à 1705*, Tunis, 1920-1933. (10 vol.)

\*GRANAT (O), « Le lac et le port de Bizerte », dans *Bulletin de la Société de géographie et du Commerce de Bordeaux*, 1893, p.363-368.

\*GUÉRIN (V), *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, Paris, 1862. (2vol.).

\*GUILLOCHON (L), « Les cultures horticoles indigènes à Porto-Farina », un Extrait du *Bulletin de la Direction de l'Agriculture du Commerce et de la Colonisation*, 1<sup>e</sup> trimestre, 1903.

\* HANNEZO (G. Commandant),  
1904-05 « Bizerte », in *RT*.  
1906 « Mateur 1882-1883 », in *RT*, pp. 109-116.

\* HERISSON (M), *Relation d'une mission archéologique en Tunisie*, Paris 1881.

\* HUGON (H), « Une mission topographique à Tunis en 1808 », dans *RT*, 1903, p369-376.

\* KERATRY (C), *A travers le passé : Souvenirs militaires*, Paris, 1897.

\* LALLEMAND (Ch),  
1890 *Tunis et ses environs* (cent cinquante aquarelles tirées en couleur), Paris.  
1892 *La Tunisie pays de protectorat français*, Paris.  
1893 *Vingt jours en Tunisie*, Paris.

\* LORIN (H), *Promenade en Tunisie*, Paris, 1893.

\* LOTH (G),  
1899« Tunis sous la dynastie des Hafsides », *R. Ency.*, t. IX, pp 261-265.  
1903 *La Tunisie, son histoire, ses villes, ses monuments et ses cités anciennes*,  
Tunis.

\*LUDIWIG SALVATOR (E), *Bizerte son passé son présent et son avenir*, Paris, 1900.

\*MAGGILL (Th), *Nouveau voyage à Tunis*, Paris, 1815.

\*MARMOL CARVAJAL, *L'Afrique de Marmol*, trad. De Nicolas Perrot sieur d'Alancourt divisée en trois volumes et enrichie des cartes géographiques de M. Sanfon, Paris, 1667.

\*MARX (L), « Bizerte son passé et son avenir », dans *Bull.MSAf*, 1898, p 39-56.

\* MAS LATRIE (L.de), *Traité de paix et de commerce concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen Age*, Paris, 1866.

\* MAUMMEMÉ (Ch), « Bizerte et son nouveau port », dans *Annales de Géographie*, 1894-95, p. 464- 479.

\*PELLISSIER (E), *Description de la régence de Tunis*, Paris, 1853.

\*PEYSONNEL (J-A), *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes L. Valensi, Paris, 1987.

- \*PIESSE (L), *Algérie et Tunisie*, Paris-Hachette, 1888.
- \*PLINE (l'Ancien), *Histoire Naturelle*, Livre V, texte établi, traduit et commenté par J. Desanges, Paris, 1980.
- \*PLINE (Le Jeune), *C. Plini Caecili Secundi Epistularum libri novem, Epistularum ad Traianum liber, Panegyricus*, 1903.
- \*PRIMAUDAIE (E. De La), « Description de Tunis et de Bizerte, suivie d'observations sur les mœurs et les coutumes des Arabes, faite l'année de la prise de ces deux villes par le sérénissime seigneur Don Juan d'Autriche », dans Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1506-1574), *R. Af*, juillet 1877, n° 124, p. 289-294.
- \* RUFFINO (B) : voir *infra* P. Sebag (1971)
- \*SALVATOR (A. Louis), *Bizerte dans son passé, son présent et son avenir*, Prague, 1897.
- \* SALVAGO (J. B.), *Africa overo Barbaria*, Venise, 1625. Texte traduit par P. Grandshamp, « une mission délicate en Barbarie au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Rev. Tun.*, T. XLIV, 1937, p. 299-501.
- \*SCHAW (M-D), *Voyages*, traduit en français chez Jean Neaulme, La Haye, 1743.
- \* SOMBRUM (N), « Notes sur la Tunisie », dans *Bulletin de la Société Géographique de Bordeaux*, 1878, p65-67/161-165/212-216.
- \* THÉVENOT (J), « Voyages en Tunisie au XVII<sup>e</sup> siècle : l'escale de Jean Thévenot (9mars – 30 mars 1659) », texte présenté par P. Sebag, dans *IBLA*, n°145, 1980, p. 47-78.
- \* TISSOT (Ch), *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884 (3vol.).
- \* VARINO (A), *Le pays du Bey*, Paris, 1900.

#### 4- LES ÉTUDES

ABDULWAHAB (H-H),

- 1937 « Un tournant de l'histoire aghlabite : l'insurrection de Mansour Tonbodhi, seigneur de la Mohammadia », *RT*, XXXI-XXXII, 1937, p. 343-352.
- 1966 *Waraqāt 'an-il ḥaḍāra el 'arabiyya bi 'Ifriqiyya (études sur certains aspects de la civilisation arabe en Ifriqiyya)*, Tunis.  
*Khulasat tārikh Tūnis*
- 1973 « Coup d'œil général sur les apports ethniques étrangers en Tunisie », rééd. dans M. De Epalza et R. Petit, *Etudes sur les moriscos andalous en Tunisie*, p.
- 1990 *Kitāb al-'umr fī-l muṣannafāt wa-l mu'allifīm al-tūnisiyyīm*, éd. de Beyrouth, 1990, p. 614-615.

- ABULAFIA (D),  
 1993 "A tyrrhenien triangle Tuscany, Sicily, Tunis 1276 1300", in *Commerce and Conquest in the Mediterranean Sea*, 1100-1500, VII, p. 53-75.
- AISSA (L),  
 2001 *al-muḍāʿafāt al-siyāsiyya wa-l iḡtimāʿiyya li al-taṣawwuf bi-Bilād al-Maḡrib min al-qarn al-<sup>c</sup>āšir ilā al-qarn al-sāba<sup>c</sup> ašar: dirāsa fi al-tārīḥ al-iḡtimāʿī al-muqārin*, Doctorat d'Etat, Tunis (texte dactylographié).
- AJJEBI (H),  
 2002 *Waṭan Māṭir: našʿat madīna wa mudawwanat a<sup>c</sup>lām w m<sup>c</sup>ālim*, Tunis.
- AMRI (N),  
 2000 "Wālī et awliyā' dans l'Ifriqiya « médiévale ». De l'activité originelle d'une notion aux modalités historiques de son activation", in *SI*, 90, 23-36.  
 2001 "La gloire des saints. Temps du repentir, temps de l'espérance au Maghreb « médiéval » d'après une source hagiographique du VIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle", in *SI*, 93, p. 133-147.
- ANNABI (H) [sous direction],  
 1995 *Itinéraires du savoir en Tunisie*, Paris.
- AOUATTAH (A),  
 1995 « Anthropologie du pèlerinage et de la sainteté dans le maraboutisme marocain », dans *IBLA*, n° 175, p. 31-54.
- AOUDI (R),  
 1996 « naqā'is asbilat madinat Banzart », *Africa*, XVI, p. 89-105.  
 1997 *Stèles funéraires tunisoises de l'époque hafside (628-975/1230-1574)*, Tunis, INP. (2 vol.)
- ARCAS CAMPOY (M),  
 1971 « El iqlīm de Lorca, contribució al estudio de la divisió administrativa y de los itinerarios de al-Andalus », *Cuadernos de Historia del Islam*, 3, pp. 83-95.
- ASIN PALACIOS (M),  
 1944 *Contribució a la toponimia àrabe de España*, 2 éd., Madrid-Granada.
- BAHRI (F),  
 2003 « Qašr al-<sup>c</sup>Āliya. Rapport de fouilles: 1<sup>ère</sup> partie », *Africa (séances scientifiques)*, I, p. 31-70.  
 2004 « Qašr al-<sup>c</sup>Āliya: façade Nord. Fouilles (1998 et 2002) et Restaurations (2001-2002) », *Africa (séances scientifiques)*, II, p. 53-138.
- BALFET (H)  
 1953 « Note sur le façonnage des poteries préhistoriques », *Bulletin de la Société de Préhistoire française*, vol. 50, p. 4.



- BASSET (R),  
 « Kutāma », *EI*, V, p. 544-545.
- BAZZANA (A),  
 1978 « Les villages désertés de l'Espagne orientale : état présent et perspectives d'une recherche archéologique », *Archéologie médiévale*, 8, pp. 165-223.  
 1979 « Premiers éléments d'une carte archéologique du Sharq al Andalus », *Archéologie médiévale*, 10, pp. 309-331.  
 1983 « Contribution à une définition de la notion d'habitat perché : quelques données archéologiques », in : *Etudes sur l'habitat perché (réunies par P. FLATRES et X. de PLANHOL)*, Université de Paris-Sorbonne, pp. 35-61.  
 1983-1986 « Chronique d'archéologie médiévale et islamique », *MCV*, XIX, pp. 521-548.  
 1992 *Maisons d'al-Andalus, habitat médiéval et structures du peuplement dans l'Espagne orientale*, Casa de Velásquez, Madrid.
- BAZZANA (A), GHUICHARD (P),  
 1978 « Un important site refuge du haut Moyen Age dans la région valencienne le *despoblado* du Monte Mollet », *MCV*, 14, pp.485-501.  
 1978 « Les tours de défense de la huerta de Valence au XIIIe siècle », *MCV*, 14, pp.73-105.  
 1980 « Note sur la localisation du château de Viella (Valencia) », *MCV*, 16, pp. 437-441.  
 1981 « Irrigation et société dans l'Espagne musulmane », in : *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient*, I, Travaux de la Maison de l'Orient, n°2, Lyon, pp. 115-140.  
 1986 « Pour une archéologie extensive », in : *Histoire et archéologie de l'habitat médiévale*, p. 175-184.  
 1988 « Archéologie extensive dans la région valencienne », in : *CASTUM 2 : Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive* (Paris 12-15 novembre 1984), Rome-Madrid, p. 3-28.
- BAZZANA (A), GHUICHARD (P), SEGURA MARTÌ (J),  
 1982 « Du hisn musulman au castrum chrétien : le château de Perpunchent (Lorque, province d'Alicante) », *MCV*, 18, pp. 449-469.
- BELKHIR (M) et autres,  
 1985 Lac de Bizerte : étude physico-chimique, *Rapports et Documents*, n°3, 1985 p. 7.
- BEN AMMAR (F),  
 1983 *Ghar el-Melh : Approche analytique, intervention sur le tissu urbain*, Thèse 3 cycle (INAAU).

- BEN BAAZIZ (S),  
 1990 Le problème de l'eau dans l'Antiquité dans la région de Bizerte, in *l'Afrique dans l'Occident romain, Ier siècle av. J-C. – IV è siècle ap. J. C. (Actes du collque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis, Rome 3-5 décembre 1987)*, p. 203-212.
- BEN HAMMED (H),  
 1974 *Bizerte à travers les ages*, imp. Al-Ḥayāt, Bizerte.  
 2000 *Bizerte 1900-1950 à travers les cartes postales*, éd. Alif, Tunis. (Ouvrage bilingue arabe et français).
- BEN JAAFAR (E),  
 1984 *Les noms des lieux de Tunisie, racines vivantes de l'identité nationale*, éd. CERES, Tunis.
- BEN MOHRA (A) et BOUKHRIS (M-H),  
 1980 *Système de formation urbain : Ras el-Jabal*, thèse 3eme cycle, ITAAUT, Tunis.
- BENUMEYA (R. G.),  
 1953 *Andalucismo Africano*, Madrid.
- BEN SALEM (M),  
 1996 *Le sahel de Bizerte : cartographie de l'occupation du sol et de sa dynamique*, thèse de D.R.A., Université de Tunis. (dactylographiée)
- BEN TAHAR (J),  
 2000 « al-mallākūn wa-l mutasawwiġūn fī madīnat Banzart fī awāsiṭ al-qarn al-tāsa<sup>c</sup> ʿašar », dans *RHM*, n° 97-98, p. 22-32.
- BERARDI (R),  
 1979 « Espace et ville en pays de l'Islam », in *D. CHEVALIER (dir), L'espace social de la ville arabe*, pp. 99-123.  
 1980 « Signification du plan ancien de la ville arabe », in : *A. BOUHDIBA et D. CHEVALIER, la ville arabe dans l'Islam*, Tunis, pp. 165-192.
- BERQUE (J),  
 1953 « *Qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine* », I, Paris.
- BERTRAND (M), CRESSIER (P),  
 1983 « Irrigation et aménagement du terroir dans la vallée de l'Andarax (Almería) : les réseaux anciens de Ragol », *MCV*, 21, pp. 115-135.
- BESCHAOUCH (E),  
 1986 « De l'*Africa* latino-chrétienne à l'*Ifriqiya* arabo-musulmane : questions de toponymie », dans *C.R.A.I.*, p. 530.  
 1987 « Hībūn ʿalā al-qanal », in *Bizerte à travers l'histoire*, I, p. 29-35.

- 2001 « Sur la fixation définitive à el-Alia, non loin d'Utique, de l'emplacement d'Uzalis, cité d'accueil des premières reliques, en Occident, du protomartyr Saint-Étienne », dans *CRAI*, fasc. IV, p. 1525-1532.
- BIANQUIS (Th),  
 1999 « L'espace politique des Fatimides », dans M. Barrucand (éd.), *L'Égypte fatimide, son art et son histoire*, Paris, p. 25.  
 2000 « Les pouvoirs de l'espace ismaïlien », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.1, Nouvelle Clio, Paris, p. 81-117.
- BLACK (J),  
 1997 *Maps and History, Constructing Images of the Past*, London.
- BOLENS (L),  
 1974 *Les méthodes culturelles au Moyen Age d'après les traités d'agronomie andalous : traditions et techniques*, Genève (reproduit dans *Agronomes andalous du Moyen Age*, 1981)
- BONNASIE (P),  
 1975-76 *La Catalogne du milieu du Xe à la fin du XIe siècle*, Toulouse, 2 vol.
- BONNIARD (A),  
 1925 Bizerte et sa région, *Ann. G.*, pp. 133-145.
- BONNIARD (F),  
 1934 *Bizerte : Le Tell Septentrional*, Paris.
- BONO (S),  
 1979 « Documents italiens sur la Reconquête musulmane de Tunis (1574) », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, II, p. 29-35.
- BONTE (P),  
 1998 *L'Emirat de l'Adrar. Esquisses historiques*, Nouakchott.
- BOSCH VILÀ (J),  
 1963-64 « Notas de toponimia para la historia de Guadalest y su valla », dans *Miscelânea de estudios árabes y hebraicos* (Granada), 12, p. 47-74.
- BOSIO (L),  
 1984 *La Tabula Peutingeriana, una descrizione pittorica del mondo antico*, stampato by Maggioli Editore, Italia.
- BOUITA (H),  
 1992a « La grande mosquée de Bizerte », *IBLA*, n° 170, p.225-233.  
 1992b *Bizerte : les monuments islamiques*, Beït el Hikma, Tunis.  
 1989 « Notes sur le fort espagnol de Bizerte », *IBLA*, 163, p. 69-79.  
 1996 « Manzil Abd al-Raḥmān et Manzil ġmīl : al-tārīḥ wa-l ma'ālim », dans *Bizerte à travers l'histoire*, Actes du colloque annuel de l'histoire de Bizerte (1993-1994), p. 129-143.

- BOUROUBA (R),  
1982 *Abd al-Mu'min flambeau des Almohades*, 2<sup>e</sup> éd., Reghaia.
- BOUYAHIA (Ch),  
1972 *La vie littéraire en Ifriqiya sous les Zirides*, Tunis, S.T.D..
- BRAHIMI (D),  
1973 « Quelques jugements sur les maures andalous dans les régences turques au XVII<sup>e</sup> siècle », *Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid, p. 135-149.
- BRAQUEHAYE (Ch),  
1904 « La prise et le pillage de la ville de Tunis les 20 et 21 juillet 1535 », *RT*, 1904, p. 181-186.
- BRAUDEL (F),  
1958 « Histoire et sciences sociales, la longue durée », *Annales*, p. 738.  
1980 *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris.
- BRUNET (R),  
1992 *Les mots de la géographie*, Reclus-La documentation française, Montpellier-Paris.
- BRUNSCHVIG (R),  
1936 *Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord au XV<sup>e</sup> siècle : 'Abdalbasit B. Halil et Adorne*, Paris.  
1940 *La Berbérie Orientale sous les Hafsides*, Paris.
- CABESTANY (J),  
1967 *Expansió catalana per la Mediterrània*, Barcelona.
- CAHEN (C),  
1970 *L'Islam des origines au début de l'empire ottoman*, Paris.  
1981 *Introduction à l'histoire du monde musulman médiéval VIIe –Xve siècles, Méthodologie et éléments de bibliographie*, Paris.  
1982 « la communauté rurale dans le monde musulman médiéval », in : *Les communautés rurales, Recueils de la Société Jean Bodin*, XLII, 3 partie : Asie et Islam, Paris, pp.9-27.  
« kharādj », in *EI<sup>2</sup>*, IV, p. 1062-1066.
- CAILLÉ (J),  
1949 *La ville de Rabat jusqu'au protectorat français, histoire et archéologie*, Paris. (3vol)
- CAMBUZAT (P. L.),  
1971 *L'évolution des cites du Tell en Ifriqiya du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> s.*, Alger.

- CAMPS (G),  
 1983 « Comment la Berbérie est devenue le Maghreb arabe », *ROMM*, p.  
 1987 *Les Berbères*, Paris.  
 1992 *L'Afrique du Nord au féminin*, Paris.
- CASTEX (J), COHEN (J-C) et DEPAULE (J-C)  
 1995 *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*, CNRS, Paris.
- CAYMAZUGLU (Y),  
 2003 « Tūnis min ḥilāl “Kitāb Baḥriyya” li al-raḥḥāla al-turkī “Piri Reis” fī al-qarn al-sādis ʿašar », in *RHM*, n° 110, Janv. 2003, p. 279-291.
- Centre d'Arts Tunisiens de Bizerte,  
 s.d. *Arts traditionnels de la région de Bizerte*, Ministère de l'Economie Nationale.
- CHADLI (A),  
 1989 *Al-Tasawwuf wa-l mujtamaʿ, namādhij min al-qarn al-ʿāshir al-hijrī*, éd. Université Hassan II, Sala.
- CHELBI (F),  
 1987 « prospection archéologique dans la région de Bizerte (Année 1986) », *REPPAL*, p. 71-115.
- CHELHOD (J),  
 1978 « ḳabila », *EI*<sup>2</sup>, IV, p. 348-350.
- CHELLI (Z),  
 1996 *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, éd. C.E.R.E.S., Tunis.
- CHEVALIER (R ),  
 2000 *Lecture du temps dans l'espace, topographie archéologique et historique*, ed. Picard, Paris.
- CINTAS (P),  
 1963-64 « La ville punique de Ras Zebib et la localisation de Tunisa », dans *BAC*, p. 156-168.
- CLEUZIOU (S), DEMOULE (J-P),  
 1980 « Enregistrer, gérer, traiter les données archéologiques », in : *L'Archéologie Aujourd'hui* (A.SCHNAPP), Paris.
- COLLECTIF,  
 2000 *Ifriqiya – Treize siècles d'art et d'architecture en Tunisie*, Déméter & Edisud, Tunis & Aix-en-Provence.
- COLLECTIF,  
 1995 *Itinéraires de France en Tunisie – du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> s.*, Marseille.

- COLLECTIF,  
1973 *Actas del II colloquio hispano-tunecino de estudios historicos (Madrid/Barcelona, mayo de 1972)*, Madrid.
- CONSTABLE (O-R),  
2001 "Reconsidering the origin of the Funduq", in *SI*, 92, p. 195-196.
- COURTOIS (C),  
1945 *Les Vandales et l'Afrique*, Paris.  
1954 *Victor de Vita et son œuvre*, Alger.
- CROZALE (J. De),  
1881 « Bizerte, son présent, son passé, son avenir », in *Revue Géographique*, t. IX, pp180-191/268-284/409-419.
- CRESSIER (P),  
1998 « Remarques sur la fonction du château islamique dans l'actuelle province d'Almería à partir des textes et de l'archéologie », in *L'incastellamento*, Rome, p. 233-248.
- CRESSIER (P), MERCEDES GARCIA-ARENAL(Coord.),  
1998 *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Casa de Velázquez et CSIC, Madrid.
- CRESSIER (P), FIERRO (M) et VAN STÄEVEL (J.-P.) (Coord.),  
2000 *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge. Aspects juridiques*, Casa de Velázquez et CSIC, Madrid.
- CUVILLIER (J-P),  
1970 « La noblesse catalane et le commerce des blés aragonais au début du XIVe siècle (1816-1318) », *M CV*, 6, pp.113-130.
- DAGHFOUS (R),  
1996 « Madīnat Banzart fī al-<sup>c</sup>ahd al-islāmī al-wasīṭ' », in *al Mu'arriḥ al-<sup>c</sup>arabī*, n° 54, p. 81-85.
- DAOULATLI (A),  
1976 *Tunis à l'époque hafside*, Tunis.
- DE EPALZA (M),  
1972 « trabajos actuales sobre la comunidad de moriscos refugiados en Tunez, desde el siglo XVII a nuestros dias », dans *Actas de coloquio internacional sobre litteratura aljamiada y morisca*, Universidad de Oviedo, p. 427-445  
1973 Contribution à l'étude des immigrations andalouses et leur place dans l'histoire de la Tunisie, *Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid.
- DEFONTAINES (P),  
1971 *El Mediterráneo : la tierra, el mar, los hombros*, Barcelone.  
1972 *La Méditerranée catalane*, Que sais-je ?, Paris.



DE LA RONCIERE (M) ET DU JOURDAN (M)

1984 Les portulans : Cartes maritimes du XIII au XVII siècle, éd. Nathan, Fribourg (Suisse).

DE LA VERONE (Ch),

1978 « Source de l'histoire de la Tunisie dans les archives espagnoles », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, II, p. 115-128.

DELPY (A),

1974 « Poteries rustiques modelées par les femmes du Nord marocain », *Cahiers des Arts et des Techniques d'Afrique du Nord*, n° 7, STD, p. 23-35.

DERMENGHEM (E),

1953 *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Gallimard, Paris.

DESANGES (J),

1962 *Catalogue des tribus africains de l'Antiquité classique à l'Ouest du Nil*, pub. de l'Univ. de Dakar.

1990 La toponymie de l'Afrique du Nord antique. Bilan de recherches depuis 1965, in *l'Afrique dans l'Occident romain, Ier siècle av. J.-C. – IV<sup>e</sup> siècle ap. J. C. (Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis, Rome 3-5 décembre 1987)*, 1990, p. 251-272.

DESPOIS (J),

1929 *La Tunisie (127 héliogravures, 7 cartes dont une en couleurs hors texte)*, Larousse, Paris.

DESPOIS (J) et RAYNAL (R),

1967 *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest (avec 43 cartes)*, Payot, Paris.

DHAWADI (R),

1973 *A<sup>c</sup>lām min Binzart*, Tunis.

DJAÏT (H),

1976 « L'Ifriqiya arabe du VII<sup>e</sup> siècle », *Annales E.S.C.*, p.

1986 *al Kūfa*, éd. Maisonneuve et Larose, Paris.

DJAÏT (H) et *alii*,

S. d. *Histoire de la Tunisie, le Moyen Age*, STD, Tunis.

2005 *Histoire de la Tunisie, le Moyen Age*, éd. commentée et enrichie par des plans, cartes et photos par F. Mahfoudh, Tunis, Sud Editions.

DJELLOUL (N),

1993 « Les fortifications de Bizerte à l'époque ottomane », *Arab Historical Review for ottoman Studies*, n° 7-8, pp. 163-204.

1993 « Remarques sur les fortifications des côtes tunisiennes à l'époque ottomane », *IBLA*, t. 56, n° 171, p. 3-38.

- 1995 *Les fortifications côtières ottomanes de la Régence de Tunis (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, FTERSI, Zaghouan, 1995. (2 vol.)
- 1995 « La pêche en Ifriqia au moyen âge », dans *Lapêche côtière en Tunisie*, Cahiers du CERES, XI, p. 40-50.
- 1999 *Al-ribāṭāt al-baḥriyya bi Ifrīqiya fī al-ʿahd al-wasīṭ*, Centre de Publication Universitaire, Tunis.
- 2003 *Mahdia : capitale des Fatimides*, Sousse.

DLALA (H),

- 1991 « Les grands moments de l'évolution démo-spatiale de la ville de Bizerte », *RTG.*, n° 19-20, 1991, pp. 115-150.

DOMINGUEZ ORTIZ (A) et BERNARD (V),

- 1978 *Historia de los Moriscos, vida y tragedia de una minoria*, Madrid.

DUFOURCQ (Ch),

- 1966 *L'Espagne Catalane et le Maghreb aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup>*, Paris.

DURLIAT (J),

- 1981 *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique Byzantine*, Ecole française de Rome, Rome.

ELBOUDRARI (H),

- 1985 « Quand les saints font les villes : lecture anthropologique de la pratique sociale d'un saint marocain du XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Annales ESC*, n°3, p. 489-508.

EPHRAT (D),

- 2001 « In Quest of an Ideal Type of Saint : SOME Observations on the first Generation of Moroccan Awliyaā' *Allāh in Kitāb al-tashawwuf* », dans *SI*, 94, p. 67-83.

FAKHFAKH (F),

- 1983 *Croissance urbaine et transformation typologique d'un village du Sahel de Bizerte (Metline)*, thèse 3<sup>e</sup> cycle, ITAAUT.

FANTAR (M-H),

- 1995 « Ḥadīṭ Binzart fī ḍaw' al-nuṣūṣ al-qadīma », dans *al-Ḥayāt al-ṭaqāfiyya*, n° 71, p. 25-33.

FANTAR (M-H) et SIASCA (A),

- 1973 «Notiziario, Ras Zebib (Tunisia), Campagne 1971-1972», *Riv. Sc. Fenic.*, I, p. 215.

FARHAT (H),

- 2000 « Les pèlerinages de Šākir et de Massa », dans A. VAUCHEZ (sous dir.), *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires*, collection de l'Ecole Française de Rome, 273, p. 171-178.

FAYOLLE (V),

- 1992 *La poterie modelée du Maghreb oriental de ses origines au XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, CNRS.

FERCHIOU (N),

- 1980 « En marge de la réserve naturelle de l'Ichkeul : Note sur l'occupation antique du Jebel », dans *Echanges*, 2, p. 129-137.
- 1990 « L'habitat fortifié pré-impérial en Tunisie antique: aperçus sur la typologie des sites perchés et des sites de versant, illustrés par quelques exemples », dans *Carthage et son territoire dans l'Antiquité (IV<sup>e</sup> colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord – Strasbourg 1988)*, I, Paris, p.229-252.
- 1995 « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », in *Africa*, XIII, p. 83-93.

GAFSI (A),

- 1978 « Analyse des archives générales du gouvernement tunisien quant aux andalous de la région de Bizerte », in *CT*, t. XXVI, n° spécial 103-104, 1978, p. 109-121.
- 1994 « la découverte d'une conduite d'eau dans un village morisco-andalous de Tunisie : Ghar-el-Melh », in *Vème Centenaire de la chute de Grenade, Zaghuan*, I, p. 283-290.
- 1993 « al-ishām al-andalusī fī al-taḥakkum fī-l miyāh », dans *al-madār*, numéro special sur l'eau et l'espace en Tunisie, 43-54.
- 1994 « lamḥa ḥawla sbīl Youssef Dey bi-madīnat Banzart al-tūnisiyya fī-l °ahd al-°uṭmānī », dans *AHROS*, n° 9-10, p. 317-322.
- 1997 « Note sur les fontaines publiques dans les villages morisco-andalous et à Tunis aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles », *Africa*, XV, p. 233-266.

GAFSI (A) et BOUGHANMI (M),

- 1982 « A propos du passage des Morisques par la France », dans *Les Morisques et leur temps (table ronde internationale, 4-7 juillet 1981 à Montpellier)*, éd. CNRS, Paris.

GARCIN (J-C),

- 2000 « Les villes », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.2 : sociétés et cultures, Nouvelle Clio, Paris, p. 129-171.

GARDET (L),

- 1968 *La cité musulmane. Vie sociale et politique*, Paris.

GATINEAU (L),

- 1974 « Les poteries décorées d'El Jem », dans *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, Tunis, STD.

GAUCKLER (P),

- ✓ *Enquêtes sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, Tunis,  
Tome 1 : Fasc. I (1897) ; Fasc.II ((1898) ; Fasc.III (1899) ; Fasc. IV (1900) ; Fasc.  
V (1901)
- Tome 2: Fasc. I (1902); Fasc. II (1903); Fasc. III (1904)
- ✓ « Inscriptions inédites de Tunisie », dans *BCTH*, 1894, p. 230-259.

GHALIA (T),

- 1991 Carte archéologique de Tunisie et connaissance du paysage rural antique. Notes sur les monuments chrétiens de Chatt Menzel Yahia (Kélibia), Saadet Mornissa (Mateur) et Sarraguia (Gafsa), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord, thème : Afrique du Nord antique et médiévale, spectacles, vie portuaire, religions* (Avignon 1990), éd. C.T.H.S., Paris, p. 419.
- 2005 « Au pays de Sejnane : paysages, monuments et sites culturels », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, p. 26-35.

GHAZALI (M),

- 2002 « La régence de Tunis et l'esclavage en Méditerranée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les sources consulaires espagnoles », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 65.

GIBB (H.A. R)

- « °Abd al-Malik b. Marwān », *EI<sup>2</sup>*, I, p. 78-80.

GLICK (T),

- 1970 *Irrigation and society in medieval Valencia*, Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press.
- 1979 *Islamic and Christian Spain in the early Middle Ages : comparative perspectives on social and cultural formation*, Princeton.

GOITEIN (S. D.)

- 1967 *A Mediterranean Society: The jewish communities of the Arab World as a portrayed in the documents of the Cairo Geniza*, 2 vol.

GOLVIN (L),

- 1957 *Le Maghreb central à l'époque des Zirides. Recherches d'Archéologie et d'Histoire*, Paris.

GOZDOGHLI (H)

- 1996 « Ahammiyat al-mašdar al-šafawī fi kitābat tāriḥ al-madīna », dans *Bizerte à travers l'histoire*, Actes du colloque annuel de l'histoire de Bizerte (1993-1994), p. 100-111.

GRANDCHAMP (P),

- 1966 *Etudes d'Histoire Tunisienne XVII<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles*, PUF, Paris.

GUICHARD (P),

- 1976 « Un toponyme historique de l'ancienne kūra de Tudmir : Benicadell », *Murgetana* (Murcia), 45, pp.37-47.
- 1977 *Structures sociales orientales et occidentales dans l'Espagne musulmane*, Paris-La Haye.
- 1978 « Animation maritime et développement urbain des côtes de l'Espagne orientale et du Languedoc au Xe siècle », in : *Occident et Orient au Xe siècle (Ixe Congrès de la société des Médiévistes, Dijon, 2-4 juin 1978)*, Paris, pp.187-201.
- 1980 « La société rurale valencienne à l'époque musulmane », *Estudis d'Historia agraria* (Barcelona), pp.41-52.
- 1981 *Toponimia y geografía musulmana de Valencia*, Coll. « Temes valencianos » n° 36, Zaragoza.
- 1982 « L'eau dans le monde musulman médiéval », in *L'Homme et l'Eau en Méditerranée et au Proche Orient*, Travaux de la Maison de l'Orient, Lyon, pp.87-93.
- 1990 *Les musulmans de Valence et la reconquête*, Damas. (2 vol.)
- 2001 « Omeyyades et fatimides au Maghreb. Problématiques d'un conflit politico-idéologique (vers 929 –vers 980) », M. Barrucand (éd.), *L'Égypte fatimide, son art et son histoire*, Paris, p. 59-70.
- 2000a « Nomadisme et tribalisme », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.2 : sociétés et cultures, Nouvelle Clio, Paris, p. 111-128.
- 2000b « Les rapports entre villes et campagnes », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.3 : Problèmes et perspectives de recherche, Nouvelle Clio, Paris, p. 129-171.

HAERINGER (Ph),

- 1985 *Anthropologie et sociologie de l'espace urbain*, Paris.

HAMROUNI (A),

- 1998 *Al-mūriskiyyūn al-andalusiyyūn fī Tūnis (étude et bibliographie)*, Tunis, Media Com.

HASNAOUI (M),

- 2001 « al-mūriskiyyūn fī al-Fikir al-tarīḥī : qirā'a fī-l abḥāt wa-l dirāsāt al-mūriskiyya al-isbāniyya », dans Actes du deuxième colloque sur les Morisques au Maroc (21-23 sep. 2000), pub. de l'Académie du royaume, Rabat.

HASSEN (M),

- 1988 « waṭīqa fī taḥbīs Hanšīr Ibn Maṣūr bi-l Mahdiyya ʿalā ribāṭ al-Munastīr », dans *RHM*, 49-50, 1988, p. 220-230.
- 1999 *Al-madīna wa-l bādiya bi Ifrīqiya fī-l 'ahd al ḥafṣī*, pub. de l'Univ. de Tunis 1, 2 vol.
- 2000 « Villages et habitations en Ifriqiya au bas moyen age : Essai de typologie », dans *Castrum 6 : Maisons et espaces domestiques dans le monde méditerranéen au Moyen Age*, coll. De l'École Française de Rome et de la Casa de Velásquez, Rome.

- 2002 “ Les *ribāṭ* du Sahel d’Ifriqiya : peuplement et évolution du territoire au Moyen Age”, dans *Castrum 7 Zones côtières littoral dans le monde méditerranéen au Moyen Âge : défense, peuplement, Mise en valeur*, coll. De l’École Française de Rome et de la Casa de Velásquez, Rome.
- HASSEN (M), BEN WEZDOU (H) et MEMMOU (A) ?  
 1999 *Qānūn al-miyāh wa-l tahyi’a al-mā’iyya bi ḡanūb Ifriqiya fī al-‘aṣr al-Wasīl*, CPU, Tunis.
- HENIA (A),  
 1990 « Mémoires lignagère et gestion du capital symbolique et matériel d’une zaouia », *CT*, n° 159-160, 1992, pp. 71-88.  
 1999 *Propriété et stratégies sociales à Tunis (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>)*, Tunis.
- HENRI-DELMAS DE GRAMMONT,  
 2002 *Histoire d’Alger sous la domination turque 1515-1830*, éd. Boucheine, UE.
- HENTATI (N),  
 2003 « La rue dans la ville de l’Occident musulman médiéval d’après les sources juridiques malikites », *Arabica*, T. L, Fasc. 3, Juillet 2003, p. 273-305.
- HIRSCHBERG (H. Z.)  
 1981 *A History of the Jews in North Africa*, Leiden, Brill.
- HOLLENDER (J-P),  
 2004 *Promenade à Bizerte*, Montpellier.
- HOLT (P.M.)  
 “Mahdiyya”, *EI<sup>2</sup>*, V, p. 1238-1244.
- HOPKINS (J.F.P.),  
 1958 *Medieval muslim government in Barbary until the Sixth century of the Hijra*, London.
- IBN ABD AL-MAGID (A),  
 1954 *Ibn al-Abbar, ḡayatuhu wa kutubuhu*, Tétuan.
- IDRIS (H-R),  
 1936 *Contribution à l’histoire de l’Ifriqiya (d’après le Riyāḍ En nufūs d’Abū Bakr El Māliki)*, Paris.  
 1962 *La Berbérie orientale sous les zirides (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 2 vol.
- JAÏDI (H),  
 1977 *Les sites antiques de l’Ifriqiya et les géographes arabes*, mémoire pour le CAR, Université de Tunis I (texte dactylographié).
- JEMALI (S),  
 s.d. *Ras el-Jabal : étude socio-économique*, Tunis. (Texte dactylographié)



- JUILLARD (E),  
 1974 *La "Région", contributions à une géographie générale des espaces régionaux*, Paris, éd. Ophrys.
- KALLALA (N),  
 2000 « De Sicca au Kef (au nord-ouest de la Tunisie), Histoire d'un toponyme », *AFRICA*, p. 77-103.
- KAROUI (H),  
 1970 « Mateur lieu d'immigration », *RTSS*, n° 23, p. 119-142.  
 1979 Etude sociologique sur les ouvriers de Mateur, *RTSS*, 63, p. 93-137.
- KAROUI (N),  
 1973 « Ghar el-Melh : "port admirable" et village paisible », *RTSS*, n° 32-33-34-35, p. 201-231.
- KASSAB (A) et SETHOM (H),  
 1980 *Les régions géographiques de la Tunisie*, pub. de l'Université de Tunis, Tunis.
- KOLB (P),  
 1997 *Norwih's Maps of Africa. An illustrated and annotated carto-bibliography*, revised & edited by Jeffrey C. Stone, 2<sup>nd</sup> ed., USA.
- KRESS (H-J),  
 1980 « Éléments structuraux "Andalous" dans la genèse de la Géographie Culturelle de la Tunisie », dans *IBLA*, n° 145, p. 3-45.
- LABBÉ (E),  
 1944-1946 *Histoire de la ville et de la paroisse de Bizerte*, Tunis.
- LAFI (N),  
 2002 *Une ville du Maghreb entre ancien régime et réformes ottomanes, genèse des institutions municipales à Tripoli de Barbarie (1795-1911)*, Pub. De l'Harmattan avec le concours de l'IRMC de Tunis.
- LALIENA (C) et SÉNAC (Ph),  
 1991 *Musulmans et Chrétiens dans le Haut Moyen Âge : aux origine de la reconquête aragonaise*, Minerve.
- LAMBLIN (M-P),  
 1983 « Le château de Denia (Alicante) : étude topographique et architecturale », in : *Histoire et archéologie de l'Habitat médiéval*, p.119-126.
- LAMMENS (H) [Shahid (I)]  
 « Lakhm », *EP*, V, p. 636.

- LANDES (Ch) et BEN HASSEN (H),  
2001 *Catalogue de l'exposition 'Tunisie : du christianisme à l'islam. IV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle'*, Lattes.
- LATHAM (J),  
« Andalous », *EP*, I, p. 511-512.
- LAVEDAN (P) et HUGUENEY (J),  
1973 *L'urbanisme au Moyen Age*, Paris.
- LEGENDRE (Marcel),  
1958 *Survivance des mesures traditionnelles en Tunisie*, Pub. de l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, PUF, Paris.
- LE MIRE (P-H),  
1952 « Sidi Ali el Mekki », *Bulletin économique et sociale de la Tunisie*, n° 66, 30-34.
- LEPOTIER (A),  
1966 *Bizerte*, Paris.
- LE TOURNEAU (R),  
1969 *The Almohad Movement in North Africa in the twelfth and thirteenth centuries*, New Jersey.
- LEVEAU (Ph),  
1984 *Caesarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, coll. de l'Ecole française de Rome.
- LEWIS (A),  
1951 *Naval power and trade in the mediterranean, A.D. 500-1100*, Princeton, New Jersey.
- LEZINE (A),  
1956 *Le ribāt de Sousse*, Tunis.  
1965 *Mahdiya*, Paris.  
1966 *Architecture de l'Ifriqiya*, Paris.  
1967 « Notes d'archéologie ifriqiyenne », *REI*, p. 53-92.  
1970 *Deux villes d'Ifriqiya*, Paris.
- LIMAM (R),  
« al-andalusiyyūn fī-l bilād al-Tūnisiyya fī muntaṣaf al-qarn al-tāsa<sup>c</sup> Cašar min ḥilāl ḥazīnat al-waṭā'iq al-tūnisiyya », in *R.H.M.*, n° 23/24, 1981, p. 293-318.
- LÓPEZ (E-M),  
« Dos importantes privilegios a los emigrados andalusies en el norte Africa en el siglo XIII, contenidos en el Kitāb zawāhir al-Fikar de Muḥammad b. al-Murābiṭ »

- LOUHICHI (A),  
 2002 « La céramique islamique de Sufetula », in *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité-Moyen Âge*, Actes du colloque de Sbeitla (Sessions 1998 et 1999), INP, Tunis, p. 161-170.
- LOUIS (A),  
 « A propos des bourgades andalouses de Tunisie, isolats, simples bourgades ou villages-pilotes », dans II congreso int. Culturás mediterráneo occ, p. 499-507.
- MAALOUL (M-B),  
 1975 Les populations des gourbis à Mateur, *RTSS*, pp. 60-82.
- MADELUNG (W),  
 2003 « A treatise on the imamate of the fatimid caliph al-Manşūr bi-Allāh », in *Texts, Documents and Artefacts, Islamic Studies in Honour of D. S. Richards*, ed. Ch. F. Robinson, Brill – Leiden . Boston, p. 69-79.
- MAHFOUDH (F),  
 1988 *La ville de Sfax : recherches d'archéologie monumentale et évolution urbaine*, thèse dactylographiée, Paris.  
 1991 « Les installations hydrauliques de Sfax au moyen âge », *IBLA*, t. 54, n° 167, p. 13-29.  
 1991 « L'introduction du mihrab en Ifriqiya et son évolution jusqu'au XI<sup>e</sup> s. », *IBLA*, t. 55, n° 168, p. 263-279.  
 1993 « al-munša'āt al-mā'iyya bi Ifriqiya fi-l Cahd al-wasīṭ », *al-Madār*, p.15-41.  
 1999a « L'archipel des Kerkéna au Moyen Âge d'après les géographes arabes et les données archéologiques », *Africa Romana*, t. 1, p. 649-677.  
 1999b « La grande mosquée de Mahdia et son influence sur l'architecture médiévale ifriqienne », M. Barrucand (éd.), *L'Egypte fatimide, son art et son histoire*, Paris, p. 127-140.  
 1999c « Qasr al-Tûb : un ribat du Sahel tunisien », *Africa*, XVII, p. 97-127.  
 2003 *Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale : proposition pour une nouvelle approche*, Tunis, CPU.  
 2004 « Les défenses des îles Kerkennah : Borj al-H'sar », dans *Arab Historical Review for Ottoman Studies* (numéro spécial : *Mélanges Méditerranéens d'amitié et de reconnaissance à André Raymond*), n° 29, t. I, p. 167-188.
- MAHJOUBI (A) et autres,  
 2005 *Histoire générale de la Tunisie. Tome I : L'Antiquité*, Sud édition & Maisonneuve et Larose, Tunis-Paris.
- MALISSARD (A),  
 2002 *Les romains et l'eau, fontaines, salles de bain, thermes, égouts, aqueducs ...*, éd. Les Belles Lettres, Paris.
- MANCA (C),  
 1982 *Il modello di sviluppo economico delle città marittime barbaresche dopo Lepanto*, Giannini editore, Napoli.

- MANTRAN (R),  
 1979 « Description des côtes de la Tunisie dans la *KITĀB-i BAHRIYE* de PIRI REIS », dans *ROMM*, n° 24, p. 223-235.
- MANSOURI (M-T),  
 1993 « Banzart min ḥilāl al-waṭā'iq al-urubbiya », dans *Bizerte à travers l'histoire*, Actes du colloque annuel de l'histoire de Bizerte (1991-1992), p. 143-150.
- MARÇAIS (G),  
 1926-27 *Manuel d'art musulman*, éd. A. Picard, Paris. (2vol.)  
 1955 *L'Architecture musulmane d'Occident*, Paris.  
 1956 « Art chrétien d'Afrique et art berbère », in *Articles et conférences de Georges Marçais*, Alger, p.131-139.  
 1957 « Note sur les ribats en Berbérie », dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman*, t. I, Alger, p. 23-36.  
 1984 « Considérations sur les villes musulmanes et notamment sur le rôle du Mohtasib », dans *Les villes, recueils de la société J. Bodin pour l'histoire comparative des institutions*, Paris, t. 1, p. 249-261.  
 s.d. « Banzart », in *EI<sup>2</sup>*, I, p. 1055.  
 s.d. « Fatimides », in *EI<sup>2</sup>*, IV, p. 872-873.
- MARIN (M),  
 1998 « Documentos juridicos y fortificaciones », in *Congreso internacional sobre fortificaciones en al-Andalus*, Algésiras, p. 79-87.
- MATHLOUTHI (S),  
 1992 *Etude géomorphologique des environs du système lacustre de Bizerte*, Tunis, Faculté Des Lettres de la Manouba.
- MATHLOUTHI (S) et PASKOFF (R),  
 1981 Modifications de la ligne de rivage dans la baie de Bizerte depuis un siècle, *RTG*, n°7, pp. 91-106.
- MATMATI (J),  
 1988 *L'autonomie de Bizerte-sud*, recherche de fin d'études préparée à l'ITAAUT, Tunis.
- MAURIN (L) et PEYRAS (J),  
 1971 « *Uzalitana* : La région de l'Ansarine dans l'Antiquité », dans *CT*, t. XIX, n° 75-76, p. 11-103.
- MAZZOLI (G)  
 1999 « Itinerari e strade nelle province romane dell'Africa del Nord : aspetti topografici storici », *Africa Romana*, p. 1047-1054.

- M'CHAREK (A),  
 2000 « Bilād al-Qamūniyyīn : Qammūniyya wa Qammūda », in *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité-Moyen Âge*, Actes du colloque de Sbeitla (Sessions 1998 et 1999), INP, Tunis, p.53-63.
- MEFTAH (T),  
 2003 *Madīnat Banzart wa aswāquhā fī al-fatra al-ḥadīta*, DEA sous la direction de A. Saadaoui, Manouba.
- MIQUEL (A),  
 « Ikḷīm », in *EI<sup>2</sup>*, III, p. 1103-1105.
- MISSOUM (S),  
 2003 *Alger à l'époque ottomane, la médina et la maison traditionnelle*, Edisud, Aix-En-Provence.
- MODERON (Y),  
 1999 « La renaissance des cites dans l'Afrique du VI<sup>e</sup> siècle d'après une inscription récemment publiée », *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale, de la fin du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Charlemagne*, études réunies par C. LEPELLEY, Bari, p. 85-114.
- MOHSSINE (M),  
 1995 « l'étude des cimetières médiévaux comme contribution à une approche d'histoire urbaine », dans *Monuments funéraires, institutions autochtones en Afrique du nord antique et médiévale*, VI<sup>e</sup> colloque international (Pau, octobre 1993), éd. CTHS, p. 219-232.
- MONCHICOURT (Ch.),  
 1925 « Essai bibliographique sur les plans imprimés de Tripoli, Djerba et Tunis-Goulette au XVI<sup>e</sup> siècle », in *R. Af*, p. 385-416.
- MOUSSAOUI (A),  
 2002 *Espace et sacré au Sahara, Ksour et oasis du sud-ouest algérien*, Paris, éd. CNRS.
- MOUTON (J-M),  
 2001 *Le Sināi, de la conquête arabe à nos jours*, IFAO, Caire.
- M'RABET (M-A),  
 s.d. « L'Ifriqiya à l'époque hafside », in *Histoire de la Tunisie, Le Moyen Age*, pp. 329-406.
- MRABET (R),  
 1989 *Al-ribāṭ wa muḡtama<sup>c</sup> al-murābiṭīn bi Ifriqiyya ilā nihāyat al-qarn al-tālī hiḡrī*, C.A.R. sous la direction de M. Hassen, 1988. (Texte dactylographié)
- MZOUGHFI (F),  
 2004 *Amal Banzart qubayl al-iḡtilāl al-fīransī (1855-1881)*, Tunis.

- NAIFER (M),  
1996 *‘Unwān al-arīb ‘ammā našā’a bil-bilād al-tūniyya min ‘ālim adīb*, annoté et complété par A. Neifer, Dār al-Ġarb al-islāmī, Beyrouth.
- NICOLET (Cl), ILBERT (R) et DEPAULE (J-Ch)(sous la dir.),  
2000 *Mégapoles méditerranéennes*, ed. de la Maison méditerranéenne des sciences de l’homme, l’Ecole française de Rome et Maisonneuve et Larose, Paris.
- NSIRI (L),  
1982 Développement rural intègre – Cas de Sejnane, *Utruhat*, n° 1, pp76-83.
- NWYA (P),  
1983 « L’appareil de l’Islam », *Pouvoirs (numéro monographique sur les régimes islamiques)*, 12, pp. 47-55.
- OMRANE (M-N),  
1982 « Les possibilités de la cartographie d’occupation du sol par l’exploitation des images satellites – Exemple de la Région de Tunis-Bizerte », *RTSS*, N°s 70/71, p. 111-141.
- OUERDI (E)  
1999 *Réhabilitation du fort génois « borj Bab Tunis »*, mémoire de fin d’étude en architecture, INAU, Tunis.
- OUESLATI (A),  
1993 *Les côtes de la Tunisie : Géomorphologie et Environnement et Aptitudes à l’aménagement*, Pub. FSHS, Tunis.  
1994 *Les côtes de la Tunisie : recherches sur leur évolution au Quaternaire*, Pub. FSHS, Tunis.  
2004 *Littoral et aménagement en Tunisie*, Tunis, Orbis.
- OUESLATI (A), PASKOFF (R), SLIM (H) et TROUSSET (P),  
1987 « Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d’après les données de l’Archéologie à l’époque historique », in *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée*, coll. C.N.R.S., p. 67-85.
- OUMLIL (A),  
1980 « Maṣādir Ibn Ḥaldūn fi-l ma’rifa wa-l tanzīr », *al-Ḥayāt al-taqāfiyya*, mai-juin, n° 9, p. 27-39.
- PASSOT (Ch.),  
1991 « Fonder le temps de l’Histoire et l’espace de la cité », in *L’Espace et le Temps* (Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès de l’Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française – Dijon 29-31 août 1988), Dijon – Paris, p. 378-382.
- PASKOFF (R) et SANLAVILLE (P),  
1983 *Les côtes de la Tunisie, variations du niveau marin depuis le Tyrrhénien*, Lyon.



- PASKOFF (R),  
 1981 « L'évolution de la lagune littorale de Ghar-el-Melh », in *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, p. 33-41.
- PEKTAŞ (K),  
 2001 *Tunus'ta Osmanli Mimari Eserleri*, Ankara.
- PETIT (R) et DE EPALZA (M), [coord.]  
 1973 Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie, Madrid.
- PEYRAS (J),  
 1975 Les fundus aufidianus ; étude d'un grand domaine romain de la région de Mateur, *Ant. Af.*, T.9, 1975, pp. 181-222.  
 1992 *Le Tell Nord-Est tunisien dans l'Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris.  
 1994 « Remarques sur les centuriations et les cadastres de l'Afrique Proconsulaire », dans *De la terre au ciel, I : paysages et cadastres antiques*, (Actes de colloque de Besançon, 29-31 mars 1993), Paris, pp. 223-245.
- PICON (M),  
 2004 « Acculturation et métissages. Techniques, échanges dans la céramique ancienne et traditionnelle du Maroc », dans *Du Nord au Sud, cinquante ans d'archéologie française*, Paris, Sépia, p. 297-306.
- PIERI (H),  
 1968 « L'accueil des Tunisiens aux Morisques expulsés d'Espagne », *IBLA*, p. 63-70.
- PILLEMENT (G),  
 1972 *La Tunisie inconnue*, Paris, Albin Michel.
- PLANTET (E),  
 1899 *Correspondances des Beys de Tunis et des consuls de France avec la cour (1577-1830)*, Paris.
- POINSOT (L) et LANTIER (R),  
 1930 « Les gouverneurs de la Goulette durant l'occupation espagnole (1535-1574) », *R.T.*, p. 221.
- POLIAK (A.N.),  
 1936 « La féodalité islamique », *Revue des études islamiques*, 10, pp. 248-265.
- PREMARE (A-L),  
 1984 *Maghreb et Andalousie au XIVe siècle. Les notes de voyage d'un Andalou au Maroc (1344-1345)*, Lyon.
- PRINGLE (D)  
 1978 *Sixth-century fortifications in Byzantine Africa : an archeological and historical study*, Oxford.(=Pringle, *Fortifications*).

*Al-QANAL*

1979 *Numéro spécial d'al-Qanal*, Menzel Bourguiba, n° 74 juin.

REMY,

1900 *Etudes sur les ports francs : un port franc a Bizerte*, *R.T.*, pp.337-351 ; 437-449 et 1904 pp. 37-48 ; 81-101.

REVAULT (J),

1983 *Palais et demeures de Tunis (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, éd. CNRS, Paris.

RONCAYOLO (M),

2002 *La ville et ses territoires*, Gallimard.

ROUABI (M),

1985 *L'urbain, le patrimoine et le développement : le cas de Mateur*, Tunis, ITAAUT, thèse de 3eme cycle.

ROUVILLOIS-BRIGOL (M),

1985 « La steppisation en Tunisie depuis l'époque punique : déterminisme humain ou climatique ? », dans *BCTH*, p. 215-224.

SAADAOUI (A),

1996 *Testour du XVII au XIX siècles : histoire architecturale d'une ville morisque de Tunisie*, Pub. de la Faculté des Lettres de la Manouba, Tunis.

1997 « La mosquée tunisienne à l'époque ottomane », *Actes du Ier congrès international sur : Corpus d'archéologie ottomane*, pub. de FTESI et INP, Zaghuan, p. 107-145.

2000 « Villes et villages andalous de Tunisie : aménagement, urbanisme et architecture », dans *RHM*, n° 97-98, p. 97-124.

2003 *Tunis : ville ottomane (Trois siècles d'urbanisme et d'architecture)*, CPU, Tunis.

SAADAOUI (A) et DJELLOUL (N),

1997 « Ghar el Melh : Une ville portuaire tunisienne du XVII<sup>e</sup> siècle », *Africa*, XV, p. 185-203.

SALAMA (P),

1990 *Réseau routier d'Afrique Proconsulaire et Byzacène : Borne miliare d'Afrique proconsulaire, un panorama historique du Bas Empire*, Ecole française de Rome.

SANMIGUEL MATEO (A),

1986 « Sobre el empleo de "opus spicatum" en el mudéjar aragonés », *Actas del III simposio internacional de mudejarismo (Truel, 20-22 de septiembre de 1984)*, Truel, p. 389-395.

- SEBAG (P)  
 1971 *Une relation inédite sur la prise de Tunis par les Turcs en 1574*, Pub. de l'Université de Tunis.  
 1989 *Tunis au XVIIe siècle : une cité barbaresque au temps de la course*, Paris, l'Harmattan.  
 1998 *Tunis : histoire d'une ville*, Paris, l'Harmattan.
- SETHOM (H),  
 1973 « L'apport andalou à la civilisation rurale de la presqu'île du Cap Bon », *Recueils d'études sur les Moriscos andalous en Tunisie*, Madrid.
- SKIK (N) [coord.]  
 2005 *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*.
- SIRAJ (A),  
 2000 *L'image de la Tingitane, l'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine*, Pub. de l'EFR.
- SLIM (H) et alii,  
 2004 *Le littoral de la Tunisie, étude géoarchéologique et historique*, éd. CNRS, Paris.
- SOURDEL (D),  
 « kūra », in *EP*, V, p. 399.
- STEFFOFF (R),  
 1995 *Maps and mapmaking*, The British Library.
- SUBLET (J),  
 « Nisba », *EP*, VIII, p. 55-57.
- TALBI (M),  
 1966 *L'émirat aghlabide 184-296/800-909 : Histoire politique*, Paris.  
 19 « Law and economy in Ifriqiya in the third Islamic century », *The Islamic Middle East, 700-1900: studies in economic and social History*. "al-Kāhina", *EP*, III, p. 440-442.
- TEMIMI (A),  
 1993 *Etudes d'histoire morisque*, Zaghuan.
- TEMIMI (A) [Actes réunies et présentées par],  
 1994 *Le V<sup>e</sup> centenaire de la chute de Grenade 1492-1992*, Actes du V<sup>e</sup> Symposium International d'Etudes morisques (nov-déc 1991), Ceromdi, Zaghuan.  
 1995 *Etat des études de moriscologie durant les trente dernières années*, Actes du VI<sup>e</sup> Symposium International d'Etudes morisques, Ceromdi, Zaghuan.

- THYSSEN (X),  
 1983 *Des manières d'habiter dans le Sahel Tunisien*, CNRS, les cahiers du C.R.E.S.M., Paris.
- TORRES BALBAS (Leopoldo),  
 1948 « Rabitas hispanomusulmanas », *Al-Andalus*, 13, pp. 475-491.
- TRACELLI (C),  
 1985 « Au XVII<sup>e</sup> siècle : transports d'argent à destination et à partir de la Sicile », *Annals*, vol. 18, n° 5, p. 883-905.
- TROUSSET (P),  
 2000 « La région côtière de Bizerte (Hippo Diarrhytus) et son complexe lacustre », dans *Africa Romana*, vol. I, p. 491-502.
- TRON (M),  
 1952 l'agriculture dans le caïdat de Mateur, *Bull. Eco. Soc. De Tun.* N° 69, pp. 17-22.
- TUYNMAN (G. W.) et BERGEROT (J),  
 1964 *La côte nord, Tell septentrional, étude d'aménagement touristique*, Tunis.
- VANACKER (C),  
 1973 "Géographie économique de l'Afrique du Nord selon les auteurs arabes, du IX<sup>e</sup> siècle au milieu du XII<sup>e</sup> siècle", *Annales E.S.C.*, vol. 38/3.
- VAN GENNEP (A),  
 1911 *Etudes d'ethnographie algérienne*, Paris, E. Lerroux.
- VAN STÄEVEL (J.-P.),  
 1999 « Réflexions à propos de la nomenclature médiévale de l'architecture de terre en Occident musulman », in *L'architecture de terre en Méditerranée*, Rabat, p. 95-110.  
 2000 *Les usages de la ville. Discours normatif, habitat et construction urbaine dans l'Occident musulman médiéval (Xe-XIVe siècles)*, thèse d'Histoire soutenue le 25-01-2000 à l'Université LYON 2, 3 Vol. (Texte inédit).
- VILAR (J-B),  
 1991 *Cartografía hispanica sobre Tunez (1500-1881)*, Madrid.  
 1992 *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid.
- VOILARD (E),  
 1906 *La Tunisie du Nord*, Tunis.  
 1975 *Watā'iq 'an Binzart: Bibliographie régionale*, Bib. Nationale de Tunis, 1975.
- WALDI (B),  
 2001 *Restauration et mise en valeur du fort "Borj el Loutany" à Ghar el Melh, Mémoire en architecture*, ENAU.

WINCKLER (A),

1894 « Note sur la voie romaine d'Hyppo Diarrhytus à Thabraca », *BCTH*, p. 269-373

YVER (G),

1936 "Banzart", *EI<sup>I</sup>*, p. 131-133.

ZAOUELI (L),

1999 « Bizerte ville barbaresque à travers quelques textes italiens inédits (XVI<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles) », dans *RTSS*, p. 49- 64.

ZBISS (M. S.)

1963 *Bayn al-Aḫār al-islāmiyya fī tūnis* (A travers les monuments musulmans de Tunisie), Tunis.

1973 « La présence espagnole à Tunis », *Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid, p. 267-270.

1978 *al-funūn al-islāmiyya fī-l Bilād al-Tūnisiyya* (L'art musulman en Tunisie), INAA, Tunis.

## TABLE DES MATIÈRES

|  |   |
|--|---|
| <b>INTRODUCTION</b> .....  | 1 |
| Cadre de la recherche .....  | 1 |
| Des Méthodes de recherche : l'archéologie extensive et l'approche régressive. .... | 7 |

### PREMIERE PARTIE SOURCES ET CADRE GÉOGRAPHIQUE

|   |    |
|---|----|
| <b><u>CHAPITRE I :</u></b><br><b>TEXTES, CARTOGRAPHIE ET DOCUMENTS</b>                                    | 15 |
| <b>D'ARCHIVES</b> .....   |    |
| A- La pauvreté des informations textuelles .....  | 15 |
| 1/ Les sources historiographiques.....  | 16 |
| 2/ Les sources géographiques .....  | 19 |
| 3/ La littérature biographique et les recueils juridiques.....  | 21 |
| B- La nécessité d'utiliser la cartographie, les documents d'archives et la documentation européenne ..... | 23 |
| 1/ La cartographie .....  | 23 |
| 2/ Les documents des archives tunisiennes.....  | 28 |
| 3/ La documentation occidentale .....   | 29 |
| <b><u>CHAPITRE II :</u></b><br><b>DES DONNÉES FAVORABLES À UNE OCCUPATION PERMANENTE</b>                  | 30 |
| <b>DU SOL</b> .....   |    |
| A- La région dans son cadre local et méditerranéen .....  | 30 |
| 1/ Une région qui fait partie de la Tunisie fertile.....  | 31 |
| 2/ Une région entre les deux bassins de la Méditerranée.....  | 31 |
| B- Le relief : un pays de lacs et de montagnes.....   | 32 |
| 1/ La dépression centrale.....  | 32 |
| 2/ Les régions montagneuses.....  | 34 |
| C- Une région largement ouverte sur la mer.....   | 36 |
| 1/ La topographie littorale.....  | 36 |
| 2/ La mer et les îlots .....  | 39 |
| D- Les données climatiques.....   | 40 |
| 1/ La pluviométrie.....   | 40 |
| 2/ La température.....  | 41 |



## **DEUXIÈME PARTIE**

### **MONOGRAPHIES LOCALES**

#### **CHAPITRE I : LES AGGLOMÉRATIONS CÔTIÈRES**

|   |            |
|---|------------|
| <b>LA VILLE DE BIZERTE ET SA BANLIEUE (Manzil Ġamīl et Manzil <sup>C</sup>Abd al-Raḥmān)</b>                          | <b>43</b>  |
| Présentation générale et historique .....   | 46         |
| Inventaire .....  | 55         |
| Commentaire général : <i>Bizerte : d'une simple place-ribāṭ à une capitale de district et un port de course</i> ..... | 175        |
| <b>CAP AL-ṬARF : ĠĀR AL-MILḤ ET SES ENVIRONS</b> .....  | <b>180</b> |
| Présentation générale et historique .....   | 182        |
| Inventaire .....  | 192        |
| Commentaire général .....   | 266        |
| <i>L'occupation du sol dans la région de Ġār al-MilḤ (le Cap Rās al-Ṭarf)</i> .....                                   | 266        |
| <i>L'évolution du tissu urbain de la ville de Ġār al-MilḤ</i> .....   | 268        |
| <b>RARĀF ET SES ENVIRONS (Ṣūnīn et Zhar <sup>C</sup>Ayyād)</b> .....  | <b>276</b> |
| Présentation générale et historique .....   | 278        |
| Inventaire .....  | 281        |
| Commentaire général .....   | 298        |
| <i>À la recherche du noyau médiéval de Rafrāf : l'apport de la géographie de la sainteté</i> .....                    | 298        |
| <i>Rafrāf et ses environs : Un village perché et des postes de garde côtiers</i> .....                                | 301        |
| <b>RĀS AL-ĠĀBAL ET SES ENVIRONS (al-Mātīn, Banī <sup>C</sup>Aṭā' et Rās Zbīb)</b> .....                               | <b>306</b> |
| Présentation générale et historique .....   | 308        |
| Inventaire .....  | 312        |
| Commentaire général .....   | 366        |
| <i>Rās al-Ġabal : un bourg fortifié, un port et une région agricole</i> .....   | 366        |
| <i>Quelques réflexions sur l'évolution urbaine de la ville de Rās al-Ġabal</i> ....                                   | 368        |

#### **CHAPITRE II : LES AGGLOMÉRATIONS DE L'ARRIÈRE PAYS**

|  |            |
|--|------------|
| <b>LE TERROIR DU DELTA DE LA MEDJERDA (<sup>C</sup>Awsaḡa, Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Anbalūna)</b> .....  | <b>375</b> |
| Présentation de la zone d'étude .....  | 376        |
| Sites et monuments .....   | 379        |
| Commentaire général : <i>Où se trouve Anbalūna des sources médiévales ? : l'apport des sources écrites, de la documentation cartographique et de l'archéologie</i> | 388        |
| <i>Anbalūna est l'héritière de Membrane</i> .....  | 388        |
| <i>Anbalūna : une nouvelle hypothèse de localisation</i> .....   | 389        |

|   |     |
|---|-----|
| <b>AL-<sup>c</sup>ĀLIYA ET SON TERRITOIRE</b> .....   | 395 |
| Présentation générale et historique .....   | 396 |
| Inventaire .....  | 399 |
| Commentaire général .....   | 408 |
| <i>Le noyau du XVII<sup>e</sup> siècle</i> .....  | 408 |
| <i>Al-<sup>c</sup>Āliya et ses environs : quelques données sur les voies reliant la localité aux autres agglomérations de la région</i> ..... | 411 |
| <b>TĪNĠA ET SES ENVIRONS</b> .....  | 415 |
| Présentation générale et historique .....   | 416 |
| Inventaire .....  | 419 |
| Commentaire général : <i>L'histoire d'une ville-étape et d'un centre de pêche</i> .....   | 422 |
| <b>DE BIZERTE À CAP SERRAT : Māṭir, Saġnān et Ġabal Iṣkil</b> .....   | 424 |
| Présentation de la zone d'étude.....  | 425 |
| Inventaire et commentaire général.....  | 431 |
| <i>Māṭir : d'un simple lieu-dit à un chef de waṭan</i> .....  | 431 |
| <i>Saġnān et la survivance d'un savoir-faire séculaire : la poterie modelée berbère</i> .....   | 438 |
| <i>Ġabal Aṣkil : l'histoire d'un parc de chasse à travers les textes et l'archéologie</i> .....   | 445 |

## **TROISIÈME PARTIE**

### **OCCUPATION DU SOL ET STRATÉGIES TERRITORIALES DANS LA RÉGION DE BIZERTE**

|  |     |
|--|-----|
| <b><u>CHAPITRE I :</u></b>   |     |
| <b>LA RÉGION A TRAVERS LE TEMPS</b> .....                                  | 451 |
| A- Un retour sur le passé pré-islamique de la région .....                 | 451 |
| 1/ La période pré-romaine .....  | 452 |
| 2/ La période romaine .....  | 456 |
| 3/ La période vandale et byzantine .....                                   | 460 |
| 4/ De l'Antiquité tardive au Haut Moyen Age : Rupture ou permanence .....  | 461 |
| B- Les premiers temps de l'Islam : Un espace marginalisé et en crise ..... | 470 |
| 1/ Un <i>fatḥ</i> au rythme de la conquête de l'Ifriqiya .....             | 470 |
| <i>a- La phase exploratoire : 471 ; b- La conquête définitive : 472</i>    |     |
| 2/ Un espace en révolte et en crise .....                                  | 475 |
| <i>a- La période des wullāt : 475 ; b- L'époque aghlabide : 481</i>        |     |

|  |            |
|--|------------|
| C- L'époque fatimido-ziride : une région fertile mais toujours en crise .....              | 488        |
| 1/ Une région dépeuplée, marginalisée et impliquée dans la lutte anti-chiite ...           | 490        |
| 2/ Sous les zirides : une région à l'écart des grandes convulsions de l'Ifriqiya.          | 495        |
| D- Un espace dépendant au cours de la période hafside .....                                | 498        |
| 1/ Un territoire limitrophe de la nouvelle capitale .....                                  | 498        |
| 2/ Les domaines princiers dans la région .....   | 501        |
| E- Bizerte et sa région : un espace de conflit entre les puissances méditerranéennes.....  | 504        |
| 1/ Les conflits ottomano-espagnols du XVI <sup>e</sup> siècle .....                        | 505        |
| 2/ Les ports de la région : des centres de course .....                                    | 508        |
| <b><u>CHAPITRE II :</u></b>  |            |
| <b>LES STRATÉGIES DÉFENSIVES : DE QILĀC ŞAṬFŪRA A LA FORTIFICATION OTTOMANE .....</b>      | <b>514</b> |
| A- Éléments pour une historiographie de l'architecture défensive de l'Ifriqiya ...         | 514        |
| B- Les monuments et les sites fortifiés de la région de Bizerte .....                      | 520        |
| 1/ Les sites mentionnés dans les sources .....   | 520        |
| 2/ Les sites <i>sans histoire</i> .....  | 531        |
| <b><u>CHAPITRE III :</u></b>   |            |
| <b>LA CONSTRUCTION DU TERRITOIRE : PROBLÈMES ET ÉTAPES .....</b>                           | <b>534</b> |
| A- Problèmes : Délimitation et dénomination .....  | 534        |
| 1/ Délimitation de l'espace : Faits historiques et situation contemporaine .....           | 534        |
| 2/ Şaṭfūra dans les sources médiévales : Une ville, un district et un nom d'une tribu..... | 538        |
| B- L'émergence d'un espace régional sous les Banū al-Ward .....                            | 551        |
| 1/ Les Laḥmides : une tribu arabe en Ifriqiya .....  | 552        |
| 2/ Bizerte sous les Banū al-Ward : un espace tribal ou régional ?.....                     | 556        |
| C- Les phases de la construction du territoire bizertin .....                              | 561        |
| 1/ La première phase : <i>kūrat, 'iqlīm et manāzil Şaṭfūra</i> .....                       | 562        |
| 2/ La deuxième phase : <i>nāḥiya et qilāC Banzart</i> .....                                | 564        |
| 3/ La troisième phase : <i>un sāḥil morisque</i> .....                                     | 567        |
| <b><u>CHAPITRE IV :</u></b>  |            |
| <b>LES DONNÉES ETHNO-CULTURELLES : QUESTIONS D'IDENTITÉS .....</b>                         | <b>570</b> |
| A- Berbérité et arabité .....  | 571        |
| B- Une région de facture méditerranéenne .....   | 580        |

|  |     |
|--|-----|
| <b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b> .....                           | 590 |
| <b>FIGURES HORS TEXTE</b> .....                            | 600 |
| <b>TABLE DES PLANCHES, DES CARTES ET DES FIGURES</b> ..... | 602 |
| <b>GLOSSAIRE DES TERMES ARABES</b> .....                   | 611 |
| <b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....                                 | 614 |
| <b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....                            | 647 |